Histoire des Grecs ...

Louis Ménard


VET TES EN
NOV TAM TVM
Dei
Sub Numine
Viget


Digitized by Google

HISTOIRE DES GRECS

A LA MÊME LIBRAIRIE

Histoire des Anciens peuples de l'Orient, avec plus de 500 illustrations d'après les monuments, par Louis MÉNARD, docteur lettres. 1 vol. in-12, broché.......................... 5
Cartonné... 5

Histoire des Israélites d'après l'exégèse biblique, par Louis MÉNA docteur ès lettres. 1 vol. in-12, avec illustrations, broché.. 2

DU MÊME AUTEUR

De la Morale avant les philosophes. 1 vol. in-12.

Du Polythéisme hellénique. 1 vol. in-12.

Hermès Trismégiste, traduction complète (Ouvrage couronné l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres). 1 vol. in-12.

De la Sculpture antique et moderne, par Louis et René MÉN (Ouvrage couronné par l'Académie des Beaux-Arts). 1 vol. in

Musée de peinture et de sculpture, par Louis et René MÉN Avec environ onze cents gravures par Réveil. 10 vol. in-12.

5541-86. — CORBEIL. Typ. et stér. CRÉTÉ.

HISTOIRE
DES GRECS

AVEC DE NOMBREUSES ILLUSTRATIONS

D'APRÈS LES MONUMENTS

PAR

LOUIS MÉNARD
Docteur ès lettres.

TOME PREMIER



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

1886

AVERTISSEMENT

Pour comprendre le caractère de la civilisation grecque, la connaissance des œuvres d'art est au moins aussi importante que celle des œuvres littéraires. Il est donc indispensable, même dans un livre élémentaire comme celui-ci, de reproduire quelques-uns des monuments de la sculpture, de la numismatique, de la glyptique, de l'architecture et de la peinture. Ces reproductions, si imparfaites qu'elles soient, rendent le même service que des traductions d'auteurs grecs en français. Mais il ne faut pas s'attendre à y trouver une illustration des faits historiques, pas même les renseignements si précieux que les monuments de l'Égypte et de l'Assyrie fournissent à l'étude des mœurs, des procédés industriels et de la tactique militaire. L'art grec est essentiellement idéaliste; il ne poursuit qu'un but, l'apothéose de la beauté humaine. Il reproduit à profusion quelques types divins, quelques scènes mythologiques, toujours les mêmes, et si nous ne connaissions pas l'histoire grecque, ce ne sont pas les artistes qui nous l'apprendraient. Il n'y a pas de portrait authentique avant l'époque macédonienne, et pour trouver des sujets empruntés à la réalité, il faut descendre jusqu'à la période des Antonins. Presque tous les monuments de l'art grec se rapportent à la religion; les gravures qui accompagnent

cet ouvrage ne serviront donc pas de commentaire au texte, elles en seront le complément.

En mettant sous les yeux du lecteur un certain nombre de statues célèbres, je suis obligé de leur laisser les noms qui les désignent dans les musées où elles se trouvent. Quand ces noms leur ont été imposés, la science des religions n'existait pas encore, et personne ne distinguait les Dieux des Grecs de ceux des Romains. Aujourd'hui, tout le monde les distingue avec raison, mais on ne peut désigner les statues que par les titres qui leur sont attribués sur les catalogues. Ainsi, parmi les nombreuses statues d'Aphroditè, il y a la *Vénus de Médicis*, la *Vénus de Milo*, la *Vénus du Capitole*, la *Vénus genitrix*, etc. De même, pour désigner une statue d'Artémis, on dit la *Diane à la biche*, la *Diane d'Herculanum*, la *Diane de Gabies*, la *Diane d'Ephèse*, etc. On a beau savoir que Faunus est un Dieu italique, on ne peut changer les noms du *Faune à l'enfant*, qui est un Silène, du *Faune au repos*, qui est un Satyre imité, à ce qu'on croit, de celui de Praxitèle.

Les auteurs anciens confondent perpétuellement les Dieux latins et les Dieux grecs. Il est vrai qu'on n'est pas obligé, comme pour les statues, de subir la tyrannie de l'usage, mais il faut comprendre les motifs qui, dans l'antiquité, rendaient cette confusion possible et la faisaient même paraître naturelle. Ce n'est pas une simple question de vocabulaire, c'est une question plus grave, qui se rattache à une branche importante des sciences historiques, l'histoire des religions. Il est facile de s'en convaincre en comparant, sous ce rapport, les auteurs grecs et latins avec la Bible. Les Juifs attachent aux noms divins une valeur capitale; ils ne cherchent pas si les noms de Baal et d'Iahweh représentent le même être ou la même idée; à leurs yeux, Baal et tous les Dieux autres que leur Dieu national sont de faux Dieux, et les Maccabées se révoltent

contre les rois de Syrie plutôt que d'admettre l'identité de Zeus et d'Iahweh. Les Grecs et les Romains, au contraire, ne distinguent pas de vrais Dieux et de faux Dieux. Ils ne soupçonnent pas qu'il puisse exister une autre religion que la leur. Pour eux, les Dieux sont les mêmes chez tous les peuples de la terre, et si on les adore sous différents noms, c'est parce qu'il y a des langues différentes. Quand Hérodote parle des Égyptiens, il donne à leurs divinités des noms grecs; s'il avait eu occasion de parler des Juifs, il n'aurait pas manqué de dire qu'ils n'adoraient que Zeus et ne connaissaient pas les autres Dieux. De même, les auteurs latins traduisent invariablement Zeus par Jupiter, Athènè par Minerva, Hèrè par Juno, Dèmèter par Cérès, Poseidon par Neptunus, Aphroditè par Vénus, Artémis par Diana, Hèphaistos par Vulcanus, Arès par Mamers, Mavors ou Mars, Corè ou Perséphonè par Proserpina, Dionysos par Liber, Aidôneus par Orcus.

Les assimilations de ce genre ne sont pas toujours correctes et sont quelquefois difficiles : le grand Dieu italique Janus n'a pas de véritable équivalent chez les Grecs. Hermès répond à la fois au Terminus et au Mercurius des Latins. Mais Cupido est la traduction exacte d'Eros; Pluto est la forme latine de Ploutôn, épithète d'Aïdès; entre Histiè et Vesta, il n'y a qu'une différence dialectale, comme entre Hèraclès et Hercules, Polydeukès et Pollux. Le nom de Bacchus vient du grec, et quoique moins usité que Liber dans les auteurs latins, il a prévalu dans les traductions françaises. Apollon est le seul Dieu qui porte le même nom en grec et en latin.

La transcription des noms de lieux ou de personnages historiques est loin d'avoir la même importance; cependant, j'en ai quelquefois rectifié l'orthographe dans une faible mesure. J'ai maintenu le *k* dans les mots où le aurait eu le son de l'*s*; j'ai rétabli les diphtongues *oi*

et *ai*, que le latin remplace par *oe* et *ae*, et que nous remplaçons le plus souvent par *é;* j'ai conservé la finale *eus* qu'on traduit, je ne sais pourquoi, par la désinence féminine *ée;* enfin, j'ai laissé à Odysseus son nom, parce qu'on ne comprend pas, si on l'appelle Ulysse, pourquoi le récit de ses aventures a pour titre l'Odyssée. Voilà toutes mes audaces; ce serait bien peu de chose en Angleterre et en Allemagne, mais chez nous il ne faut pas déranger les habitudes. Le temps n'est pas venu où l'on cessera de faire rimer des noms qui n'ont en grec aucun rapport de désinence, par exemple Achille et Eschyle, Pallas et Ménélas, Hélène et Hellène, Dryade et Alcibiade, Pisistrate et Socrate, Hérodote et Aristote, Œdipe et Philippe, Calliope et Cyclope, Aulide et Euripide, Ajax et Astyanax, Athènes et Démosthènes, Xénophon et Bellérophon. Les grands historiens anglais et allemands de la Grèce, Grote, Thirlwall, Curtius, n'ont pas hésité à rétablir tous les noms grecs sans exception, mais en France leur autorité ne triompherait pas de la routine, puissance redoutable, contre laquelle je n'ose pas m'insurger.



HELLAS

De l'antre de la nuit sortait la blonde aurore;
La lutte de l'hiver et du joyeux printemps
Aux grands échos du ciel retentissait encore;
Devant les jeunes Dieux fuyaient les vieux Titans.

Du limon fécondé par de chaudes haleines
La race des Héros naissait sur les hauteurs,
Et les peuples nouveaux descendaient dans les plaines,
Et sous leurs pas germaient les hymnes et les fleurs.

Un brouillard d'or, du fond de l'humide vallée,
Vers les splendeurs d'en haut montait comme un encens;
Sur les cimes fumait la neige inviolée,
Les chênes inclinaient leurs branchages puissants.

A l'âpre odeur des monts, sous les forêts profondes,
L'hyacinthe mêlait ses arômes dans l'air;
Les filles des sommets neigeux, les fraîches ondes
Dansaient dans les roseaux avec un rire clair.

Aux lointains bleus, du haut des sacrés promontoires,
Les vents marins soufflaient sous l'azur éclatant;
Blanches comme l'écume au front des vagues noires,
Les filles de la mer bondissaient en chantant.

Parmi les tourbillons d'argent du large fleuve,
Les cygnes blancs voguaient ; le grand ciel radieux
Enveloppait d'amour la terre vierge et neuve,
Tout l'univers chantait la naissance des Dieux.

Nos voix accompagnaient son immense murmure
Ses Dieux étaient nos Dieux, et de l'humanité
Il semblait s'exhaler, comme de la nature,
Des effluves de force et de virginité.

Car la nature était pour nous comme une mère ;
Bercés dans ses bras blancs, dormant sur ses genoux,
Ses fils ne trouvaient pas encor sa coupe amère :
Les Dieux des premiers jours étaient si près de nous !

Sur l'Olympe inondé des clartés de l'aurore
On les voyait, baignés dans le matin vermeil,
Conduisant le grand chœur sur un rhythme sonore,
Et faisant circuler des frissons de réveil.

Dans l'éther lumineux et dans la mer profonde,
Dans les antres sacrés, dans les champs, dans les bois,
Ils étaient l'harmonie et la beauté du monde,
Ses principes vivants, ses immuables lois.

Leur souffle remplissait nos robustes poitrines,
Ils nous enveloppaient de grâce et de beauté ;
Ils versaient sur nos fronts leurs lumières divines,
Et dans nos jeunes cœurs la sainte volupté.

Des amis indulgents, non des maîtres sévères !
Calmes, beaux comme nous, souriant à nos jeux ;
Et, comme les aînés guident leurs jeunes frères,
Ils descendaient vers nous et nous montions vers eux.

Quand l'Orient versait comme des avalanches
Sur notre sol sacré ses peuples destructeurs,
La lance au poing, du haut des acropoles blanches,
Ils combattaient pour nous, les Dieux libérateurs.

Comme ils méritaient bien l'amour d'un peuple libre !
Qu'un long concert s'élève autour de leur autel
Des fêtes et des jeux ! Que chaque lyre vibre !
La terre ne sera jamais si près du ciel.

Dieux heureux, dont le culte était la joie humaine,
Les danses, les chansons et les vierges en chœur,
Les athlètes puissants luttant nus sur l'arène,
Et les fronts couronnés, et la santé du cœur

Et surtout, le respect des glorieux ancêtres,
Des héros immortels, gardiens de la cité,
Et l'ardente fierté d'un grand peuple sans maître,
Et les mâles vertus : Justice et Liberté.

Qu'êtes-vous devenus, temples, sacrés portiques,
Dieux de marbre vêtus, si jeunes et si beaux,
Sauvage puberté des fortes républiques,
Culte grave et pieux des illustres tombeaux !

On ne cherchera plus dans les formes sacrées
La révélation de l'ordre universel,
On n'entend plus la voix des lyres inspirées
Et la Liberté dort d'un sommeil éternel.

Le phare qui brillait dans la nuit de l'histoire
S'est éteint pour jamais sous les vents déchaînés,
Et le monde vieilli, plongé dans l'ombre noire,
Ne retrouvera plus ses Dieux abandonnés.

Ils ne parleront plus dans les bois prophétiques ;
Le lugubre avenir en vain rappellera
L'art exilé du monde et les vertus antiques,
Trésors perdus que nul regret ne nous rendra.

Mais vous, débris muets de sublimes pensées,
Marbres épars, quel est le chemin qui conduit
Vers l'âge d'or perdu, les croyances passées,
L'Élysée où s'en va ce que l'homme a détruit



Par de là deux mille ans, loin des siècles serviles,
J'irais, je volerais sur les ailes des vents,
Vers les temples de marbre et vers les blanches villes,
Chez les grands peuples morts, meilleurs que les vivants.

Dieux heureux, qu'adorait la jeunesse du monde,
Que blasphème aujourd'hui la vieille humanité,
Laissez-moi me baigner dans la source féconde
Où la divine Hellas trouva la vérité.

Laissez-nous boire encor, nous, vos derniers fidèles,
Dans l'urne du symbole où s'abreuvaient les forts.
Vos temples sont détruits, mais, ô Lois éternelles,
Dans l'Olympe idéal renaissent les Dieux morts.

Renaissez, jours bénis de la sainte jeunesse,
Échos d'airs oubliés, brises d'avril en fleur !
La menteuse espérance a-t-elle une promesse
Qui vaille un souvenir au plus profond du cœur ?



TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

GÉOGRAPHIE DE LA GRÈCE ET DES CÔTES DE LA MÉDITERRANÉE.

CHAPITRE II

LA RACE HELLÉNIQUE.

CHAPITRE III

LA RELIGION.

CHAPITRE VIII

LES CITÉS MILITAIRES.

CHAPITRE IX

LES CITÉS COMMERÇANTES.

CHAPITRE XIV

LUTTE POUR L'HÉGÉMONIE.

§ 1. *Puissance d'Athènes.*

§ 2. *Les Athéniens en Sicile.*

§ 3. *Déclin de la puissance athénienne.*

CHAPITRE XVI

SUZERAINETÉ DES ROIS DE MACÉDOINE.

CHAPITRE XVII

CONQUÊTE DE L'ASIE.

CHAPITRE XVIII

ANARCHIE MILITAIRE.

§ 1. *Les successeurs d'Alexandre.*

§ 2. *Agathoclès, tyran de Syracuse.*

§ 3. *Pyrrhos et les Romains.*

CHAPITRE XIX

ROYAUMES ET RÉPUBLIQUES.

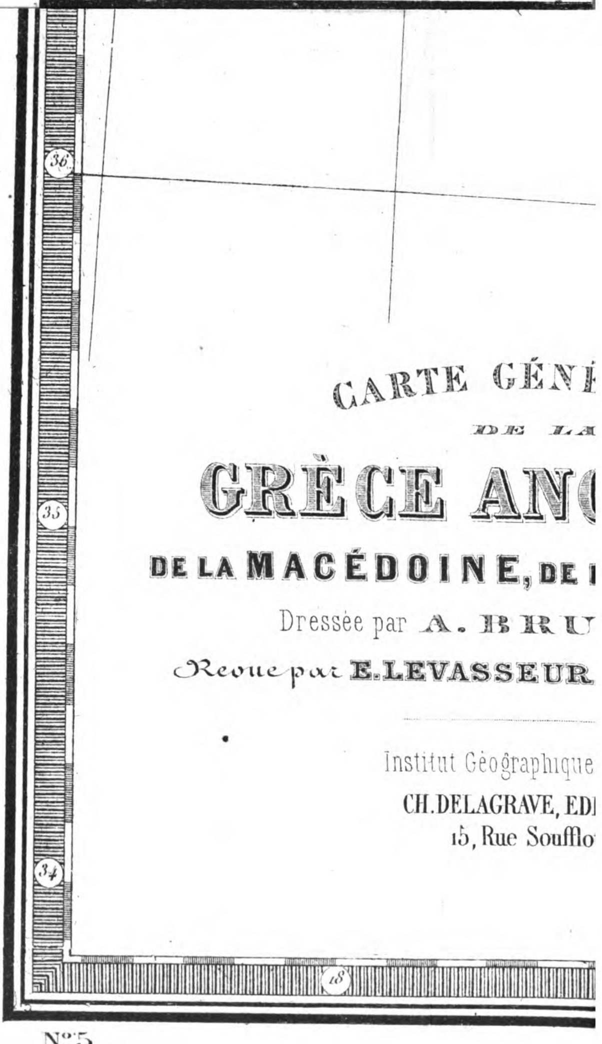
§ 1. *Prospérité de l'Égypte.*

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES CARTES




36
35
34
18
CARTE GÉNÉ
DE LA
GRÈCE ANC
DE LA MACÉDOINE, DE
Dressée par A. BRU
Revue par E. LEVASSEUR
Institut Géographique
CH. DELAGRAVE, EDI
15, Rue Soufflo

N°5.



Buste d'Homère. (Musée du Louvre.

CHAPITRE PREMIER

GÉOGRAPHIE DE LA GRÈCE ET DES CÔTES DE LA MÉDITERRANÉE.

tuation de la Grèce; incertitude de ses limites; son extension progressive. — La Grèce d'Europe et ses subdivisions. — Les îles de la mer Égée. — Grèce d'Asie. — Kyrènaïque. — Grande Grèce et Sicile. — Royaumes grecs.

Situation et limites de la Grèce. — Le pays que ses habitants nomment Hellas, et que nous appelons Grèce d'après son nom latin, est la partie méridionale d'une des trois presqu'îles que l'Europe projette dans la Méditerranée. Du côté du continent, sa limite s'étend du mont Olympe au promontoire Acrokéraunien, un peu au de là du 40e degré de latitude nord ;

mais cette limite n'a jamais été bien définie; les uns retranchent l'Épire de la péninsule hellénique, les autres y comprennent la Macédoine. Des trois autres côtés, la Grèce est entourée et pénétrée en tous sens par la mer. Les îles nombreuses de l'Archipel, ou mer Égée, qui forme le bassin oriental, la rattachent à la côte d'Asie. A l'occident, en face de l'Italie, la mer Ionienne creuse un golfe profond entre la région continentale et la côte du Péloponnèse. Les deux bassins se réunissent au midi et baignent l'île de Crète, presque à égale distance de la péninsule hellénique et du continent africain que les Grecs nommaient Libye. Si on étend, comme le faisaient les anciens, le nom d'Hellas à tous les pays habités par les Grecs, il faut y comprendre, non seulement les îles de l'Archipel et de la mer Ionienne, mais les côtes de la Macédoine, de la Thrace, de l'Asie mineure, la portion de la Libye appelée Kyrènaïque, la Sicile et la partie méridionale de l'Italie, qu'on nommait Grande Grèce. La vraie patrie du peuple grec, c'est la mer.

Le Pindos. — l'Olympe, séjour des Dieux. — l'Ossa et le Pélion. — La chaîne des Alpes orientales, après avoir suivi la direction du sud-est le long de la mer Adriatique, se partage en deux branches à partir du mont Scordos; l'une, qui va vers l'orient, sépare la Macédoine et la Thrace du bassin du Danube; c'est la chaîne de l'Haimos. L'autre, qui descend vers le sud, forme la grande arête de la péninsule hellénique, traverse l'isthme et aboutit à la pointe la plus méridionale du Péloponnèse, partageant les eaux fluviales entre la mer Ionienne et la mer Égée. Depuis le point où elle pénètre en Grèce jusqu'à celui où elle s'incline vers l'est pour contourner le golfe de Corinthe, cette arête porte le nom de Pindos. Deux rameaux détachés du Pindos se dirigent en sens inverses vers les deux mers : à l'ouest les monts Acrokérauniens, qui séparent l'Épire de l'Illyrie, à l'est les monts Cambuniens, qui séparent la Thessalie de la Macédoine. A l'extrémité de la chaîne Cambunienne, près des bords de la mer Égée, se dresse à plus de 3,000 mètres, le massif colossal de l'Olympe, la plus haute montagne de la Grèce. Sa cime neigeuse et voisine du ciel semblait le séjour des Dieux. C'est là qu'ils tenaient leurs assemblées, assis sur des nuages d'or. Du côté

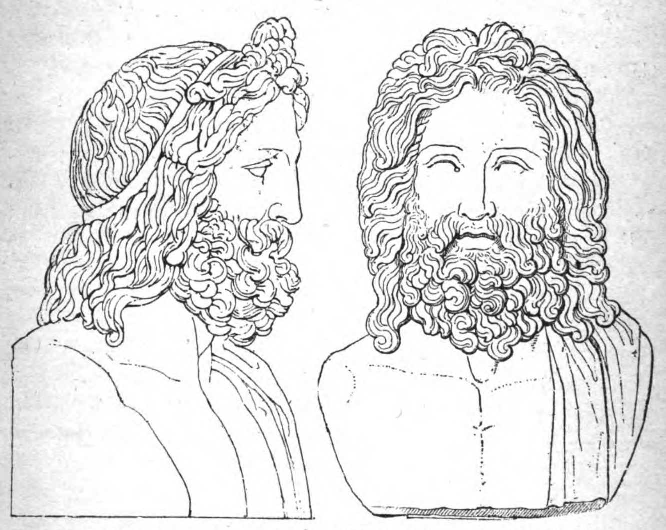
du nord, l'Olympe forme une immense muraille taillée à pic. Au sud, l'étroite et fraîche vallée de Tempè, au fond de laquelle coule le Pèneios, sépare l'Olympe de son rival l'Ossa, pic escarpé en forme de dôme, et après l'Ossa s'étend, parallèlement au Pindos, le large plateau du Pèlion. Quand les nuages, montant de la mer et de la vallée, s'amoncelaient comme des montagnes, on disait que les géants entassaient Pèlion sur Ossa pour escalader le ciel.

Le Pèneios. — Les deux Dodones. — L'oracle de Zeus. — De la chaîne du Pindos, parallèlement aux monts Cambuniens, s'étend la chaîne de l'Othrys qui va rejoindre les dernières ramifications du Pèlion. Tous les cours d'eau qui descendent de ces quatre chaînes de montagnes se réunissent dans le lit du Pèneios qui les porte à la mer. D'après les traditions grecques, la plaine qu'ils arrosent formait autrefois un vaste lac jusqu'à ce qu'un tremblement de terre, séparant l'Olympe de l'Ossa, ouvrit une issue aux eaux à travers les rochers déchirés de Tempè. Les plus anciens souvenirs de la Grèce se rattachent à cette contrée, qu'Homère appelle l'Argos Pélasgique et le pays des Hellènes. C'est là qu'Hésiode place la lutte des Dieux contre les Titans. Pour les anciens Grecs, comme pour leurs frères aînés les Aryas de l'Inde, l'orage était une bataille qui se livrait dans le ciel; la victoire de Zeus (1) sur les Titans, c'est la victoire de l'éther calme et lumineux sur les vents terrestres. Zeus l'olympien, le Dieu qui lance la foudre, était la principale divinité des Pélasges et son plus ancien sanctuaire était à Dodone. Pour connaître d'avance les changements de l'atmosphère, on interrogeait le Dieu du ciel, et on trouvait sa réponse dans le mouvement des feuilles agitées par le vent. C'est ainsi qu'on pouvait, selon l'expression d'Homère, « apprendre les projets de Zeus d'après la haute cime des arbres ». L'oracle de Dodone était ce qu'on appellerait aujourd'hui un observatoire météorologique. Deux villes

(1) Les auteurs latins traduisent Zeus par *Jupiter;* mais il faut se rappeler que les Dieux latins n'ont pas de mythologie; on ne doit donc rapporter à Jupiter ni les amours de Zeus ni sa lutte contre son père Kronos et contre les Titans et les Géants. Les miroirs étrusques désignent Zeus sous le nom de *Tina.*

de ce nom sont mentionnées dans les poèmes homériques. La Dodone de l'Iliade était voisine de l'Olympe, dans le pays des Perrhaibes, au nord de la Thessalie, appelé autrefois Pélasgie. La Dodone de l'Odyssée était en Épire, au pays des Thesprotes.

L'Hellas primitive. — Voici en quels termes Zeus est invoqué par Achille dans l'Iliade : « Prince Zeus, dodonéen, pélasgique, habitant au loin, régnant sur l'orageuse Dodone,



Tête colossale de Zeus. (Le Jupiter d'Otricoli au musée du Vatican.)

et autour de toi habitent les Selles, tes interprètes aux pieds bondissants (1), qui couchent sur le sol. » Les Selles étaient probablement une tribu pélasgique de Dodone, qui conservait dans ses formes traditionnelles le culte du Dieu de ce pays. Ils exécutaient des danses guerrières, comme d'autres prêtres de Zeus, les Courètes et les Corybantes, comme les Saliens italiotes, et couchaient sur le sol pour avoir des songes prophé-

(1) Ἀνιπτόποδες vient d'ἀνίπταμαι et ne signifie pas *aux pieds non lavés*, comme l'ont cru tous les traducteurs d'Homère.

tiques. Pindare les nomme les Helles, et un fragment des grandes Éoïées d'Hésiode donne le nom d'Hellopie au pays de Dodone. Ces deux noms peuvent être rapprochés de ceux d'Hellènes et d'Hellas. Aristote, en parlant du déluge de Deucalion, dit qu'il se fit sentir principalement dans l'Hellas primitive, « c'est-à-dire aux environs de Dodone et de l'Achélôos, car ce fleuve a changé plusieurs fois de cours. C'est là qu'habitaient autrefrois les Selles et ceux qu'on nommait autrefois les Grecs (Γραικοί) et qu'on nomme aujourd'hui les Hellènes ». C'est sur ce passage que s'appuient les auteurs qui placent la première patrie des Hellènes en Épire ; mais Clavier a montré que les expressions d'Aristote peuvent aussi bien convenir à la Dodone thessalienne, malgré la mention du fleuve Achélôos, car ce nom est quelquefois pris dans un sens générique, et selon Strabon il y avait un Achélôos en Thessalie.

C'est dans la partie méridionale de cette contrée, sur les deux versants du mont Othrys, qu'on faisait régner Deucalion, fils de Promètheus et père d'Hellen qui donna son nom à la race hellénique. Le déluge arrivé sous le règne de Deucalion sépara, selon Apollodore, les montagnes de Thessalie, c'est-à-dire l'Olympe et l'Ossa. On racontait que Deucalion et sa femme Pyrrha, ayant seuls échappé à l'inondation, avaient repeuplé la terre en lançant derrière eux des pierres que Zeus changeait en hommes et en femmes. Ces hommes nés du sol sont appelés Lélèges dans un fragment des Éoïées, mais ce fragment ne contient pas une mention expresse du déluge. Homère n'en parle pas non plus ; il fait de Deucalion un Crétois, fils de Minos et père d'Idoméneus ; mais il désigne la vallée du Sperchios comme la patrie des Hellènes : « Les habitants de l'Argos pélasgique, ceux qui occupaient Alos et Alopè et Trèchins et ceux qui possédaient Phtiè et Hellas aux belles femmes, se nommaient Myrmidons, Hellènes et Achaiens, et leur cinquante vaisseaux étaient commandés par Achilleus ».

La Phtiotis achaienne s'étendait sur un des côtés du golfe de Pagase ; l'autre côté est formé par une étroite langue de terre entre le mont Pèlion et la mer Égée. Au fond du golfe était la ville d'Iolcos ; Jason et ses compagnons, portés sur le na-

vire Argo, dont le gouvernail était un des hêtres prophétiques de Dodone, partirent d'Iolcos pour conquérir la toison d'or. Dans les gorges du Pèlion galopaient les Kentaures velus, aux formes de chevaux. C'est là que les Dieux assistèrent aux noces de Pèleus et de Thétis aux pieds d'argent, fille du vieillard de la mer. Les Muses, égayant le banquet par leurs chants et leurs danses, annoncèrent la guerre de Troie et la naissance d'Achille. Le fleuve Sperchios, auquel Pèleus voua la chevelure de son fils, coule dans une étroite vallée entre deux ramifications du Pindos, l'Othrys et l'Oita et se jette dans le golfe Maliaque. La chaîne abrupte et sauvage de l'Oita forme, comme la chaîne Cambunienne, une muraille défensive, séparée de la mer par un étroit passage. C'est le défilé des Thermopyles, où Léonidas et ses compagnons se firent tuer pour arrêter l'invasion des Mèdes.

L'Épire. — La Grèce se compose d'une suite de presqu'îles s'emboîtant les unes dans les autres. Un premier étranglement est formé d'un côté par le golfe Maliaque, de l'autre par le golfe d'Ambrakia, ouvert à la même latitude sur la mer Adriatique. Entre le golfe d'Ambrakia et le cap Acrokéraunien s'étendait l'Épire, c'est-à-dire le continent, ainsi appelé par opposition aux îles Ioniennes. Séparé de la Thessalie par la chaîne du Pindos, l'Épire était habitée par des populations étrangères à la race grecque, mais ses rois se disaient issus des héros Aiakides. Quoique, d'après l'Odyssée, Néoptolémos, fils d'Achille, fût retourné dans la Phthiè après la prise de Troie, une tradition le faisait s'établir en Épire, et c'est à lui que les rois des Molosses rattachaient leur origine. Clavier pense qu'il y apporta le culte et l'oracle de Zeus Dodonéen. Kinéas, cité par Étienne de Byzance, dit en effet que la ville de Dodone et le hêtre sacré étaient en Thessalie, et que l'oracle avait été transporté de là en Épire. Kinéas étant Thessalien et ministre de Pyrrhos, roi d'Épire, devait bien connaître l'Épire et la Thessalie. La Dodone épirote, dont on a retrouvé l'emplacement près de la ville moderne de Janina, ayant fait oublier la Dodone thessalienne, c'est en Épire qu'on a cherché la première patrie des Hellènes. Mais aucune tradition héroïque ne se rapporte à ce pays qui, pour les Grecs primi-



Kalydon.

Lamia.

Tête de Zeus. (Monnaie de Pyrrhos, roi d'Épire.)

Pharsalos.

Ambrakia.

Larissa.

Oiniades.

Gomphoi.

Pelinna.

Kephallènia.

Zakynthos.

Ithakè.

tifs, était l'extrémité occidentale de la terre. Là coulait le fleuve Achéron, à l'entrée du pays des morts. Le golfe d'Ambrakia est, pour les géographes anciens, la limite de la Grèce du côté de la mer Adriatique. C'est seulement après Alexandre que l'Épire a commencé à jouer un rôle dans l'histoire grecque.

Le bassin de l'Achélôos. Aitolie et Acarnanie. — Sorti des montagnes de l'Épire, l'Achélôos, le plus grand fleuve de la Grèce, l'aîné des fils de l'Océan, se dirige vers le sud et se jette dans la mer Ionienne à l'entrée du golfe de Corinthe. Une vaste plage formée par ses alluvions a fini par réunir à la terre ferme un groupe de petites îles voisines. Cette plaine fertile, que le travail humain disputait aux inondations du fleuve, explique la fable aitolienne d'une lutte entre Hèraclès et Achélôos pour la main de Dèianeira. Cette lutte est représentée sur un vase peint du musée du Louvre. Le corps d'Achélôos se termine par des replis de dragon, image de la sinuosité de son cours. Sur les monnaies des Acarnanes, il est représenté avec des cornes de taureau, à cause de l'impétuosité de ses eaux.

L'Acarnanie, séparée de l'Épire par le golfe d'Ambrakia, de l'Aitolie par l'Achélôos, était bornée à l'ouest par la mer Ionienne. Près de la côte, à laquelle l'unissait autrefois une étroite langue de terre, était l'île de Leucas, ainsi appelée à cause de ses falaises blanches, d'où Sappho se jeta, dit-on, pour se guérir d'un amour désespéré. Plus loin vers le sud étaient les îles d'Ithakè, de Samè, appelé plus tard Képhallènia, et de Zakynthos. Ces îles et la côte en face de Leucas formaient le royaume d'Odysseus. Dans les montagnes escarpées de l'Aitolie, ramifications du Pindos et de l'Oita, les traditions héroïques placent la grande chasse du sanglier de Calydon, tué par Méléagros. Les rudes montagnards de l'Aitolie gardèrent longtemps des mœurs à demi sauvages, mais, vers la fin de la période macédonienne, ils jouèrent un rôle important dans l'histoire et luttèrent courageusement contre les Romains.

Le Parnassos et l'Hélicon. Apollon et les Muses. — A son point de jonction avec l'Oita, la chaîne du Pindos se sépare en deux branches. L'une se dirigeant vers le sud-ouest,

sépare l'Aitolie de la Locris Ozole et descend jusqu'au golfe de Corinthe; l'autre, allant vers le sud-est, forme le Parnassos, l'Hélicon et le Kithairon. Aux pieds des deux rochers du Parnassos était la ville sainte de Delphes, anciennement



Apollon du Belvédère. (Musée du Vatican.)

Pytho, siège d'un oracle d'Apollon, le plus célèbre de tous les sanctuaires prophétiques de la Grèce. C'est là que le Dieu avait tué le terrible dragon né des eaux du déluge. Après les pluies d'hiver, quand les torrents inondaient la vallée, on

croyait voir un serpent déroulant ses anneaux. L'air s'emplissait d'exhalaisons mortelles ; mais bientôt les rayons du soleil tombent comme des flèches d'or et dessèchent les marais insalubres. La fameuse statue de l'Apollon du Belvédère, à Rome, représente le Dieu dans l'orgueil de la victoire. Il vient de lancer sa dernière flèche, et le monstre exhale sa vie : « Tu ne seras plus le fléau des hommes, dit l'hymne homérique, mais tu pourriras ici sous l'action de la terre noire et de l'infatigable Hypérion. »

Le culte d'Apollon se rattachait par d'anciens souvenirs aux régions septentrionales : c'était de la vallée de Tempè que le laurier sacré avait été transporté à Delphes. C'est aussi de la région de l'Olympe que sortit le culte des Muses. Homère leur donne l'épithète d'Olympiennes; Hésiode les fait naître en Piérie, c'est-à-dire au nord de la Thessalie. Une tribu venue de la Thrace s'établit à une époque très ancienne sur les confins de la Phôkis et de la Boiôtie et y porta le culte des Muses intimement lié aux premiers essais de la musique, de la poésie et de la danse. Les Muses personnifient les eaux douces, comme les Nymphes, mais avec un caractère particulier : ce sont les sources chantantes qui, dans les grottes et les forêts sacrées du Pindos, du Parnassos, de l'Hélicon, enseignent aux hommes les divines cadences. C'est de leur nom que les Grecs appelaient Musique l'ensemble des exercices de l'esprit.

La Boiôtie. — Le long des côtes de la mer d'Euboia, sur le versant d'une chaîne de collines qui se rattache à l'Oita, étaient la Locris épicnémidienne et la Locris opuntienne, séparées de la Locris ozole par la Phôkis. Le Képhisos, rivière sortie des montagnes de la Doris, descend vers les fertiles plaines de la Boiôtie et y forme le lac Copaïs, qui ne communique avec la mer que par des conduits souterrains creusés sous le mont Ptôos. L'obstruction de ces canaux changerait la Boiôtie en un marais, et c'est peut-être à quelque accident de ce genre que se rapporte la tradition du déluge d'Ogygès. On disait aussi qu'Hèraclès avait employé ce moyen pour ruiner la puissante ville minyenne d'Orchomène qui était en guerre avec les Thébains. Des puits perpendiculaires ouverts dans la montagne permettaient de nettoyer les canaux. Un autre lac plus petit,

Les Muses (sarcophage du musée du Louvre).

Kleio. Thaleia. Erato. Euterpè. Polymnia. Calliopè. Terpsichorè. Ouraniè. Melpomènè.

le lac d'Hylica, paraît avoir aussi des communications souterraines avec la mer. Dans la Boiôtie méridionale, l'Asôpos coule lentement au milieu d'une longue et sinueuse vallée aussi fertile que celle du Képhisos.

Les habitants de la stérile Attique prétendaient que l'abondance des eaux qui fécondent le sol de la Boiôtie alourdissait l'esprit de ses habitants. On a peut-être eu tort d'admettre, sur la parole des Athéniens, la stupidité d'un peuple qui, le premier, a rendu un culte aux Muses, qui a produit Hésiode et Pindare et qui a modelé les charmantes statuettes de Tanagra. Dans les temps héroïques, aucune ville n'a brillé d'un plus vif éclat que Thèbes, la patrie d'Hèraclès et de Dionysos (1), la ville sacrée dont les murs s'étaient élevés spontanément aux sons de la lyre d'Amphion. La sombre légende thébaine, les crimes involontaires d'Œdipe, la lutte fratricide de ses fils, le dévouement de sa fille Antigone ont fourni aux poètes d'Athènes les sujets de leurs plus belles tragédies.

L'île d'Euboia. — La Boiôtie a deux côtes maritimes, l'une sur le canal d'Euboia, l'autre sur le golfe de Corinthe. La grande île d'Euboia, qui semble un prolongement de la chaîne du Pèlion à travers la mer, couvre la côte nord-est de la Locris, de la Boiôtie et de l'Attique, mais elle dépend plus particulièrement de la Boiôtie, dont elle a peut-être été séparée par une révolution géologique analogue à celle qui a ouvert le défilé de Tempè. Devant le port d'Aulis, d'où partit la flotte d'Agamemnon, d'après les traditions épiques, l'île est si rapprochée du continent qu'on a pu l'y réunir par un pont. Cette partie étroite du canal euboïque se nomme Euripos ; il s'y produit des alternances irrégulières de flux et de reflux qui n'ont pas été bien expliquées. Sur ce détroit, presque en face d'Aulis, s'élevait la principale ville de l'Euboia, Chalkis, qui envoya de nombreuses colonies en Sicile, en Italie et sur les côtes de Thrace et de Macédoine, où une presqu'île prit de là le nom de Chalkidique. Sur la même côte, plus au sud, était la ville

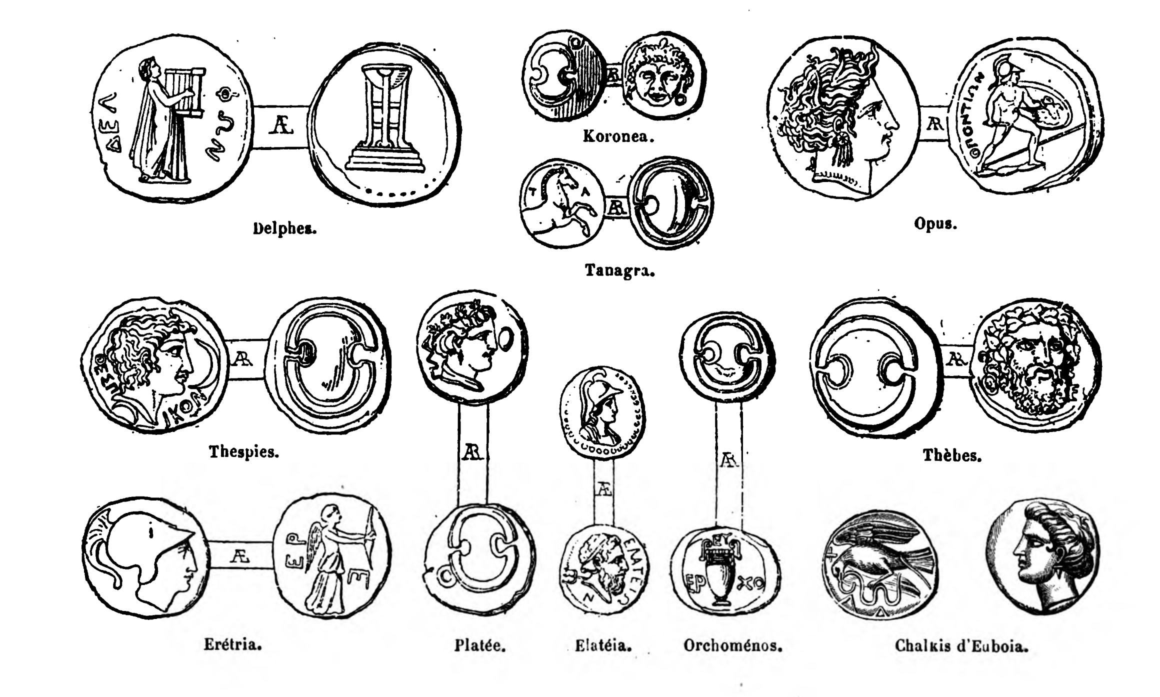
(1) Sur les miroirs, *Phuphluns;* dans les auteurs latins, *Liber Pater*, la Libation personnifiée. Le nom de *Bacchus*, forme latine d'une épithète grecque, est devenu synonyme de Liber, et les modernes l'ont généralement adopté.



Naissance de Dionysos (bas-relief du Vatican).



Dionysos et son cortège (bas-relief du vase Borghèse, au musée du Louvre).


Delphes.
Koronea.
Tanagra.
Opus.
Thespies.
Thèbes.
Erétria.
Platée.
Elatéia.
Orchoménos.
Chalkis d'Euboia.

d'Érétrie, qui fut incendiée par les Perses dans la première guerre médique. Dans la seconde guerre, les Érétriens et les Chalkidiens prirent part aux batailles navales d'Artémision et de Salamine. Deux petites villes de Boiôtie, Thespies et Platée, eurent un rôle glorieux dans ces luttes nationales : les Platéens combattirent avec les Athéniens à Marathon, les Thespiens moururent avec les Spartiates aux Thermopyles, tandis que la grande ville de Thèbes s'était soumise à Xerxès. Mais les Thébains lavèrent plus tard l'honneur de leur ville : seuls avec les Athéniens, ils défendirent à Chéronée la liberté de la Grèce, et Thèbes fut détruite par Alexandre.

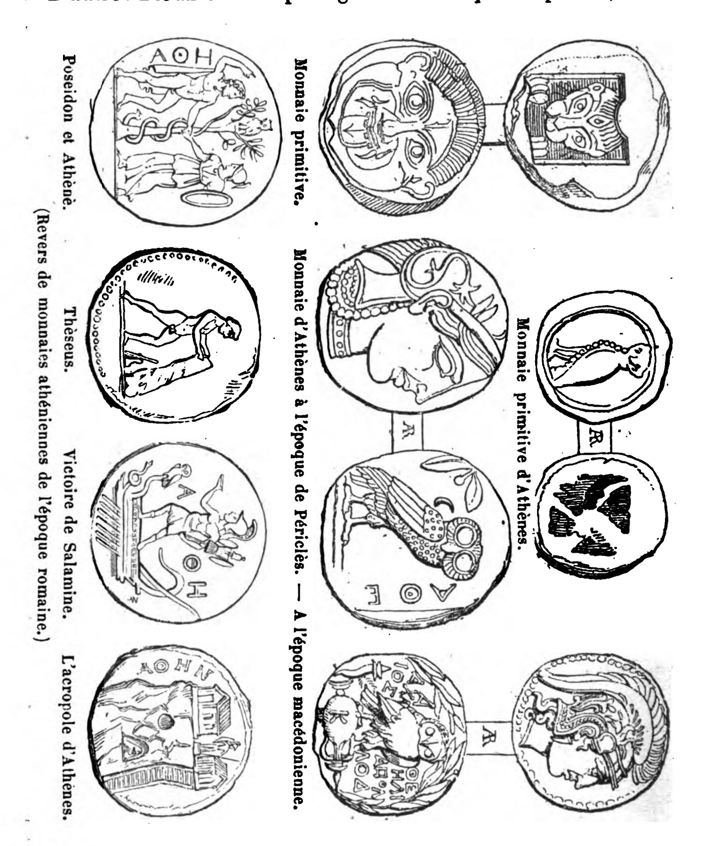
L'Attique. — L'Attique est une presqu'île triangulaire, bornée d'un côté par le Kithairon et le Parnès qui la séparent de la Boiôtie, et baignée des deux autres côtés par la mer Égée. Quelques montagnes peu élevées, le Pentélique avec ses carrières de marbre, l'Hymette avec son miel, le Laurion aux mines d'argent, séparent les principaux districts de ce petit pays, « la région du globe, dit Thirlwall, dont l'étendue offre la plus grande disproportion avec sa gloire et son importance historique. » Athènes était bâtie dans une plaine, près de la côte méridionale, au pied d'un rocher isolé qu'on appelait l'Acropole, c'est-à-dire la haute ville, la citadelle. Les Athéniens racontaient que deux puissantes divinités s'étaient disputé la possession de leur cité et l'honneur de lui donner un nom. Ils montraient la source d'eau salée qui avait jailli du trident de Poseidon, et l'olivier sorti de terre à la voix d'Athènè (1). Il y eut un vote et Athènè obtint la préférence ; mais Poseidon ne retira pas sa faveur aux Athéniens ; il en fit un peuple de matelots. Athènè leur donna les vertus guerrières, attestées par deux témoins éternels, la plaine de Marathon et l'île de Salamine. Elle leur donna aussi l'activité créatrice et l'intelligence politique. L'olivier qu'elle avait planté devint la principale richesse du pays. La vierge armée, fille de Zeus, l'éclair qui jaillit du ciel, veillait sur son peuple, du haut des remparts bâtis par les Pélasges. Sa grande statue de bronze, œuvre de Phi-

(1) Le nom de Pallas, associé par Homère au nom d'Athènè a été conservé par les Romains, mais ils traduisent Athènè par *Minerva*.




dias, dominait le Parthénon et les Propylées; du cap Sounion, on voyait briller l'aigrette de son casque et la pointe de sa lance.

D'autres Dieux encore protégeaient l'Attique : Apollon, l'an-



Poseidon et Athènè. Thèseus. Victoire de Salamine. L'acropole d'Athènes.
(Revers de monnaies athéniennes de l'époque romaine.)

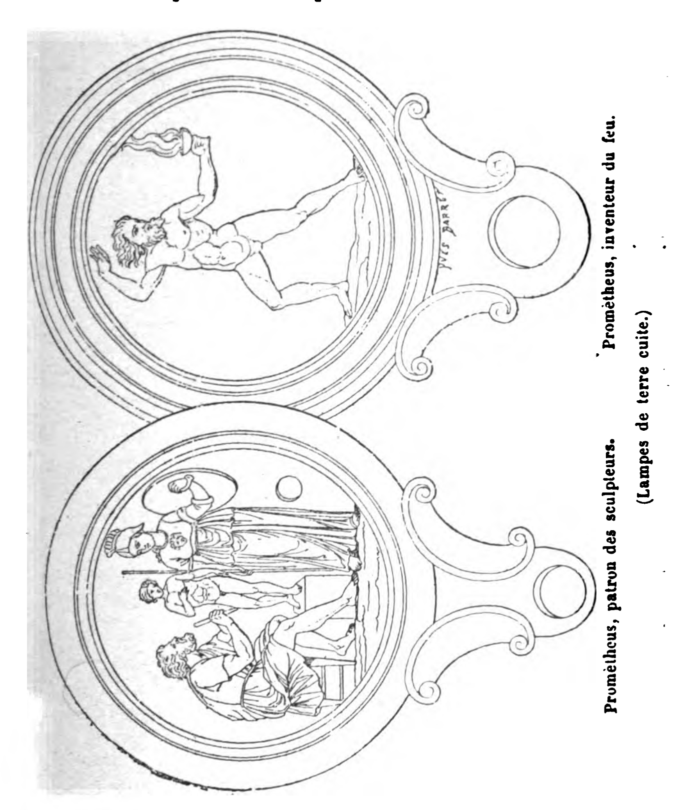
Monnaie primitive. Monnaie d'Athènes à l'époque de Périclès. — A l'époque macédonienne.

Monnaie primitive d'Athènes.

cêtre des Ioniens; Hèphaistos (1), le forgeron, père du premier roi d'Athènes Érechtheus, qu'Athènè avait nourri de son lait

(1) De ἧφα, ἱστίη, *celui qui allume le foyer.* Les miroirs étrusques l'appellent *Sethlans;* les auteurs latins l'identifient avec *Vulcanus,* Dieu italique du feu.

de vierge ; le Titan Promètheus, inventeur du feu, patron des statuaires et des potiers. Dèmèter (1), la législatrice, avait enseigné aux Athéniens l'agriculture, et près de son sanctuaire d'Éleusis, on montrait le premier champ où avait été semé le blé. L'Attique

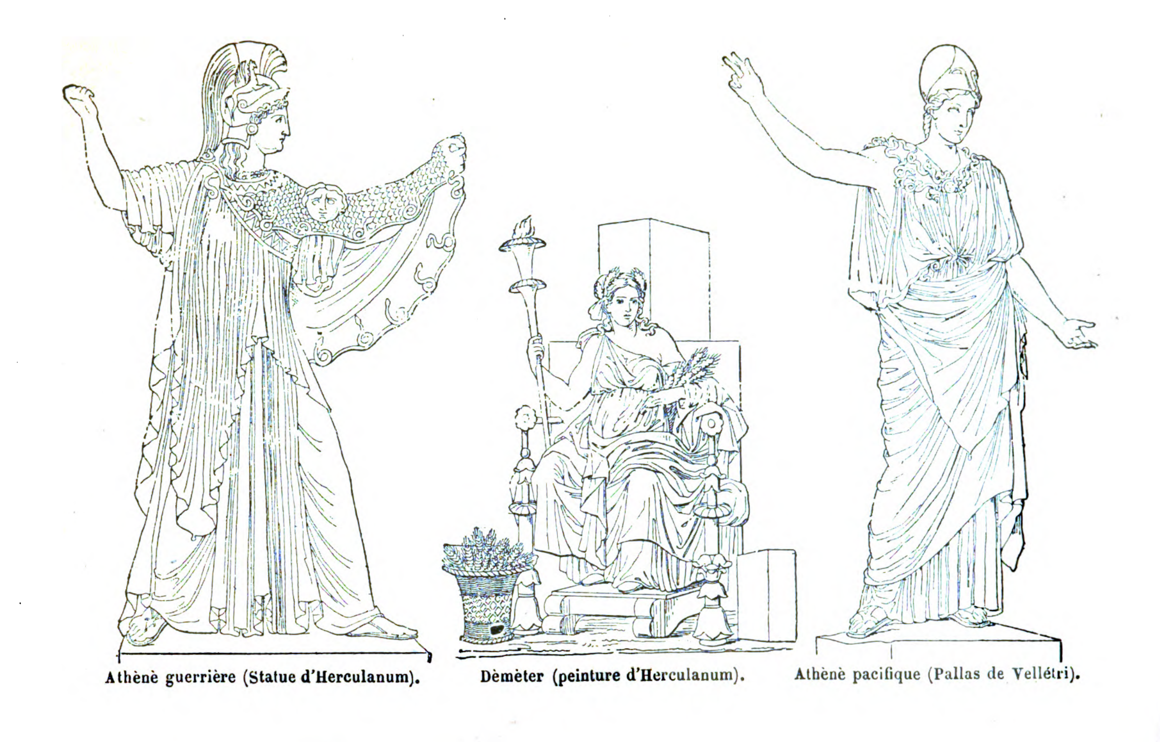


Promètheus, patron des sculpteurs. Promètheus, inventeur du feu.

(Lampes de terre cuite.)

avait aussi des vignes, et le théâtre était né aux fêtes de Dionysos. Mais le plus grand bienfait des Dieux, c'est un gouvernement conforme à la justice : Thèseus, le héros vainqueur des

(1) La Terre mère, γῆ μήτηρ. Son culte passa de la Sicile chez les Romains, qui l'appelèrent *Cérès*.



Athènè guerrière (Statue d'Herculanum). Dèmeter (peinture d'Herculanum). Athènè pacifique (Pallas de Vellétri).

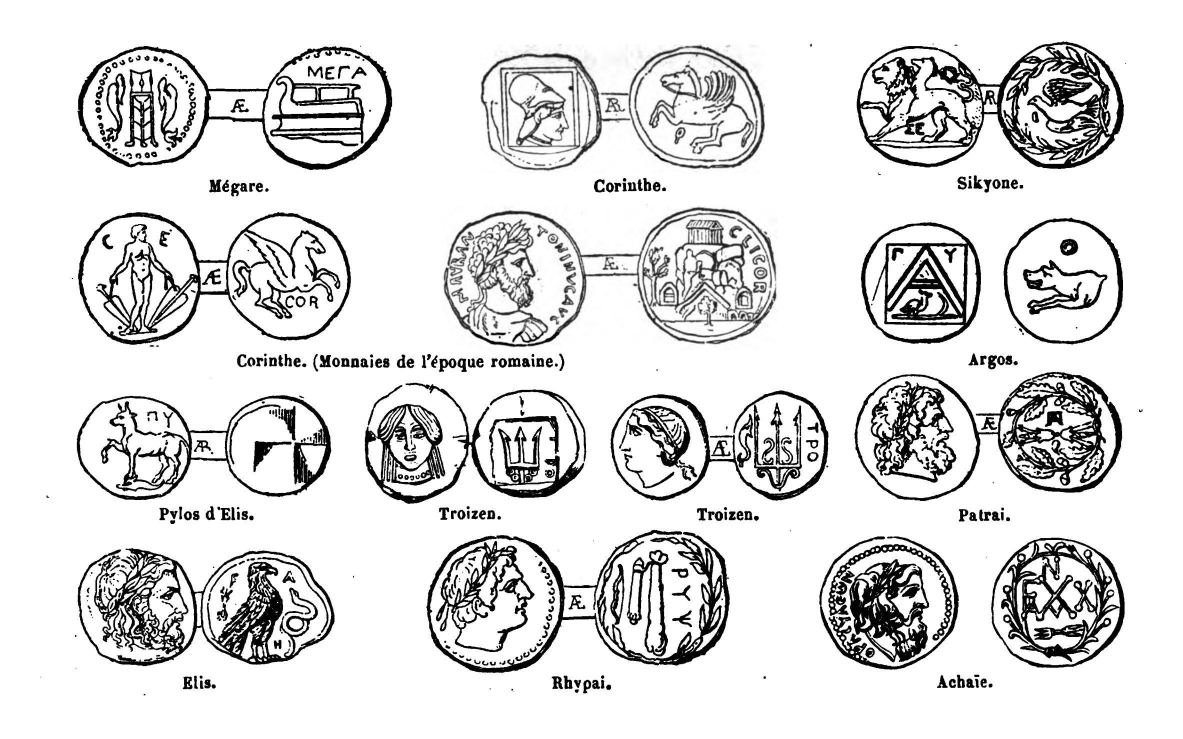
brigands, avait fondé la démocratie en proclamant le principe de l'égalité des droits : πᾶσι τὰ ἴσα εἶναι.

La Mégaris. — L'isthme de Corinthe. — La Mégaris appartient géographiquement à l'Attique, mais elle en a été détachée politiquement depuis l'invasion des Doriens dans le Péloponnèse. C'est une langue de terre formée par une branche du Kithairon entre le golfe de Corinthe et le golfe Saronique. Au sud-ouest du territoire de Mégare, les montagnes s'abaissent et l'isthme, resserré entre deux baies, n'a guère que deux lieues de largeur. Sur ce terrain étroit et presque plat, appelé Diolcos, on faisait glisser les navires qui voulaient éviter la circumnavigation du Péloponnèse. Corinthe, appelée anciennement Éphyra, avait un port sur chacune des deux mers et devint malgré l'exiguïté de son territoire, la ville la plus riche de la Grèce. Elle fonda de nombreuses colonies, entre autres Syracuse, la ville la plus importante de la Sicile. A l'exemple des Athéniens, les Corinthiens disaient que deux divinités, Poseidon (1) et le Soleil, s'étaient disputé leur ville. Ils ajoutaient que Briareus, le géant à cent bras, ayant été pris pour arbitre, avait adjugé la ville à Poseidon et le promontoire voisin au Soleil.

La forteresse de Corinthe était une citadelle inexpugnable située à quelque distance de la ville, au sommet d'un rocher escarpé qui dominait l'isthme et protégeait le Péloponnèse. Les rois de Macédoine s'en emparèrent et furent maîtres de la Grèce. Affranchie de la Macédoine, Corinthe se réunit à la confédération achaienne et fut détruite par les Romains. César la rebâtit et y établit une colonie. Néron voulait percer l'isthme, mais on abandonna bientôt cette entreprise, regardée comme une impiété. L'ouverture récente du canal de Suez engagera peut-être le gouvernement hellénique à reprendre une opération qui ne serait pas très difficile et dont le succès ferait de Corinthe la véritable capitale de la Grèce.

Le Péloponnèse et ses divisions. — Le Péloponnèse, l'île de Pélops, est un pentagone irrégulier, profondément échancré de tous les côtés par la mer. Les anciens le comparaient à une feuille de platane, dont l'isthme de Corinthe for-

(1) Appelé par les Romains *Neptunus*.


Mégare.
Corinthe.
Sikyone.
Corinthe. (Monnaies de l'époque romaine.)
Argos.
Pylos d'Elis.
Troizen.
Troizen.
Patrai.
Elis.
Rhypai.
Achaïe.

merait le pétiole. On l'a aussi comparé à la feuille du mûrier, et de là vient son nom moderne de Morée. Un cercle de hautes montagnes entoure la partie centrale de la presqu'île et projette dans tous les sens des ramifications vers la mer. Cette région centrale était l'Arcadie, la seule partie du Péloponnèse qui n'eût pas de côte maritime. Au nord, la chaîne qui rattache le mont Kyllène au mont Érymanthe séparait l'Arcadie de l'étroite contrée qu'on nommait d'abord Aigialos, c'est-à-dire le rivage, et qui prit le nom d'Achaïe quand les Achaiens, chassés de la partie orientale du Péloponnèse, s'établirent le long du golfe en expulsant les Ioniens. A l'ouest, l'Arcadie était séparée de l'Élis par une branche de l'Érymanthe, le mont Pholoè. A l'est, les montagnes de l'Argolis, rattachées au mont Kyllène, se prolongent sous les noms de Parthénios, d'Artémisios et de Parnon, le long de la côte de Laconie jusqu'au cap Malée. Au sud, entre l'Arcadie et la Messénie, s'étend la chaîne du Lykaios, qui va rejoindre à l'est le mont Mainalos, séjour préféré du grand Dieu des Arcadiens, Pan aux pieds de chèvre. Partant du Lykaios, une autre chaîne de montagne, le Tèygetès, séparait le golfe de Messénie du golfe de Laconie et se prolongeait dans la mer jusqu'au cap Tainaros, la pointe la plus méridionale de la Grèce.

L'Eurotas et l'Alphéios. — Les jeux olympiques. — Du cirque de montagnes qui entoure l'Arcadie, des rivières descendent dans toutes les directions. Le Pamisos arrose la fertile plaine de Messénie; l'Eurotas coule entre le Parnon et le Tèygétès, dans la vallée qu'Homère appelle la creuse Lakédaimôn. Vers le milieu de son cours se trouvait Sparte, dont les ruines, comme l'avait prévu Thucydide, sont si loin de répondre à l'importance du rôle qu'elle a joué dans l'histoire, que son emplacement a été longtemps douteux. L'Alphéios sort des mêmes montagnes que l'Eurotas; on suppose que ces deux fleuves, après s'être engouffrés dans les mêmes canaux souterrains, en sortent de nouveau par deux sources différentes et dans deux directions opposées. Le lac Copaïs nous a déjà offert un exemple de ces disparitions de rivières dans les profondeurs du sol; elles n'étaient pas rares en Arcadie; on attribuait ces cavités souterraines au trident de Poseidon,

c'est-à-dire à des tremblements de terre produits par des infiltrations marines. L'Alphéios est le plus grand fleuve du Péloponnèse; après avoir traversé l'Arcadie où il reçoit les eaux du Ladon et de l'Érymanthe, il pénètre en Élis et se jette dans la mer Ionienne. Les Grecs, habitués à voir des fleuves disparaître et reparaître, ont prétendu que l'Alphéios traversait la mer et reparaissait en Sicile dans la fontaine Aréthousa. Cette opinion était si généralement admise que Strabon croit nécessaire de la réfuter.



Pan (monnaie de Messane, en Sicile).

Tête de Pan (monnaie de Panticapée).

Hèraclès étouffant le lion de Néméa (monnaie d'Hèraclée de Lucanie).

Hèraclès combattant (monnaie de Stymphale).

Statue de Pan.

Dans une petite plaine de l'Élis, près de la vallée de Pisa, aux bords de l'Alphéios, se célébraient les jeux olympiques, les plus célèbres de la Grèce. Là, dans le bois sacré de l'Altis, au

milieu des statues des athlètes vainqueurs dans les luttes

Tête d'Hèrè, d'après la statue de Polyclète. (Monnaie d'Argos).

Tête d'Hèrè (la Junon de Préneste).

Le Soleil (Monnaie de Rhodes).

Le Soleil (Monnaie de Clazomène).

Le Soleil (musée du Louvre).



Tête de Poseidon (monnaie d'Antigonos, roi d'Asie).



Poseidon γαιήοχος, c'est-à-dire *qui tient la terre* (monnaie de Dèmètrios).

gymniques, était le temple de Zeus Olympien, dont le colosse

d'or et d'ivoire était regardé comme le chef-d'œuvre de Phidias. Le retour périodique des jeux après des intervalles de quatre ans qu'on nommait olympiades, est devenu la base de la chronologie grecque.

Légendes du Péloponnèse. — Le Péloponnèse passait pour la première patrie de Pélasges, comme la Thessalie était celle des Hellènes. Les Arcadiens qui, dans leurs montagnes restèrent toujours en dehors du chemin des migrations, se vantaient d'être autochtones, et même plus anciens que la Lune. Ils conservèrent jusque dans l'époque historique l'habitude de se nourrir de glands. Quelques-unes de leurs légendes se rapportent à un état tout à fait sauvage, par exemple celle de Lycaon, changé en loup pour avoir offert des sacrifices humains. Les débuts de la civilisation dans ces contrées se rattachaient au nom de Phoroneus, qui est une sorte de Promètheus argien, car on lui attribuait la découverte du feu et on l'appelait le premier des hommes. Son père, le fleuve Inachos, un des fils de l'Océan, passait pour le plus ancien roi du pays. Comme deux divinités, Hèrè (1) et Poseidon, se disputaient l'Argolis, il fut pris pour juge avec d'autres fleuves du voisinage, et ils se prononcèrent en faveur d'Hèrè. Poseidon irrité dessécha l'Inachos et toutes les rivières du pays, à l'exception du marais de Lerne. Plusieurs légendes locales se rapportent à cette sécheresse des plaines de l'Argolis : Danaè séduite par Zeus changé en pluie d'or, c'est la terre sèche fécondée par les pluies du printemps. Les Danaïdes, c'est-à-dire les filles de la terre sèche, qui remplissent incessamment un vase sans fond, sont les puits creusés dans la terre sablonneuse et toujours altérée, πολυδίψιον Ἄργος, comme dit Homère. Dans la basse plaine de Lerne, au contraire, les eaux manquaient d'écoulement, et les ruisseaux pestilentiels, quand on voulait les dessécher, renaissaient ailleurs comme les têtes d'un serpent venimeux. La victoire d'Hèraclès sur l'hydre est peut-être une fable solaire comme la victoire d'Apollon sur Pytho; mais, par l'ensemble de ses travaux, Hèraclès représente surtout les premières luttes de la civilisation contre une nature toujours

(1) Confondue par les Romains avec la *Juno* italique.



Phénéos. — Arcadie. — Aléa.

Mantinée. — Tégéa. — Messénie. — Mégalopolis.

Mantinée. — Pylos de Messénie.

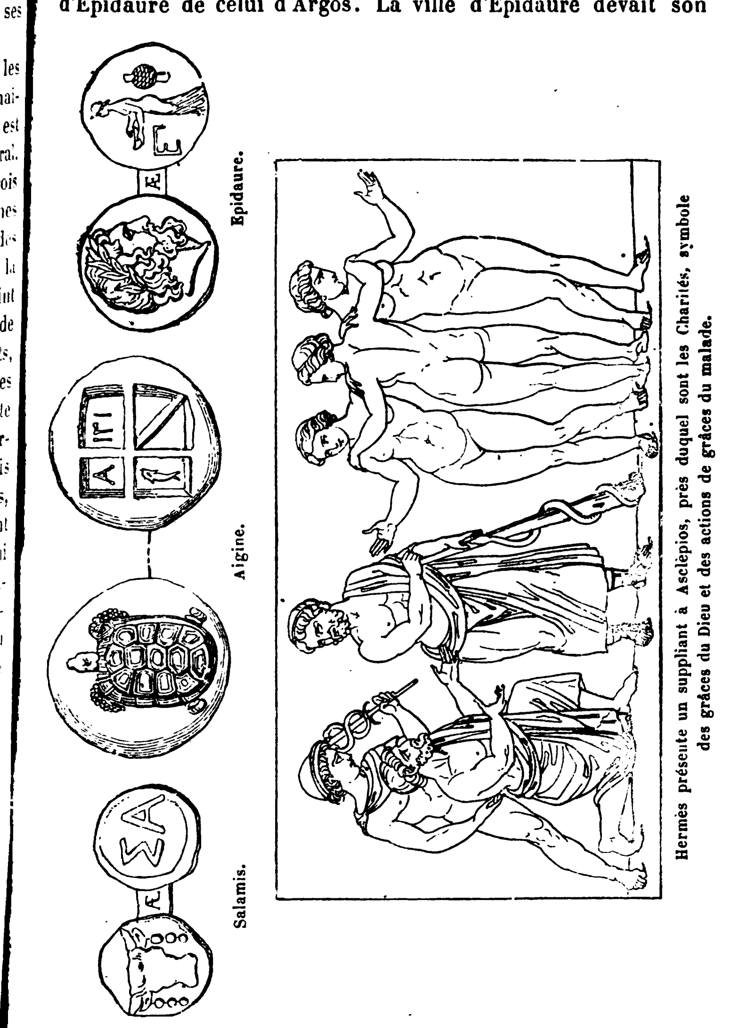
Lakédaimon. — Lakédaimon. — Messène.

ennemie, et c'est dans le Péloponnèse que la plupart de ses légendes ont été localisées.

L'Argos achaïque. — Mykènes et Tiryns. — Dans les poèmes d'Homère, le nom d'Argos achaïque désigne ordinairement le royaume d'Agamemnon, mais quelquefois il est étendu à tout le Péloponnèse et même à la Grèce en général. Quant à la ville d'Argos, où règne Diomèdès, c'est une des trois villes aimées d'Hèrè, mais elle n'a pas l'importance de Mykènes et de Sparte, résidences des rois Atréides. Après le retour des Hèracléides et l'établissement des Doriens à Argos, Mykènes, la ville d'Agamemnon, perdit sa prépondérance, et Argos devint la ville la plus puissante de la contrée. Lors de l'invasion de Xerxès, Mykènes, réduite à un très petit nombre d'habitants, envoya cependant aux Thermopyles et à Platées les quelques soldats qu'elle avait, tandis qu'Argos gardait une neutralité qui ressemblait à une trahison. Peu de temps après, les Argeiens détruisirent Mykènes dont les habitants furent recueillis à Épidaure. Tiryns, ville encore plus ancienne que Mykènes, fut également détruite par les Argeiens, qui en transportèrent les habitants à Argos. Les ruines de Tiryns et de Mykènes, qui subsistent encore aujourd'hui telles que les a décrites Pausanias, offrent le type des constructions qu'on nomme pélasgiques parce qu'on en trouve d'analogues dans tous les pays où la tradition a placé les Pélasges, en Grèce, en Asie mineure et en Italie. Les fouilles récentes du docteur Schliemann à Mykènes ont eu les résultats les plus importants pour l'histoire de l'art grec à l'époque héroïque. L'abondance des armes et autres objets d'or et d'argent trouvés dans les tombeaux justifie la réputation de richesse de Mykènes et des rois Pélopides.

Épidaure et le temple d'Asclèpios. — L'île d'Aigine. — Entre le golfe d'Argos et le golfe Saronique, l'Argolis forme une presqu'île qui s'avance vers le sud dans la partie de la mer Egée qu'on nomme mer de Myrto. A l'extrémité sont les territoires d'Hermione et de Troizen, et, près de la côte, la petite île de Calaurie, où Démosthène s'empoisonna dans le temple de Poseidon, pour ne pas tomber vivant aux mains des Macédoniens. Une chaîne de collines désignée, dans sa partie la plus haute, sous le nom d'Arachnaion, sépare le territoire

d'Épidaure de celui d'Argos. La ville d'Épidaure devait son



Hermès présente un suppliant à Asclèpios, près duquel sont les Charités, symbole des grâces du Dieu et des actions de grâces du malade.

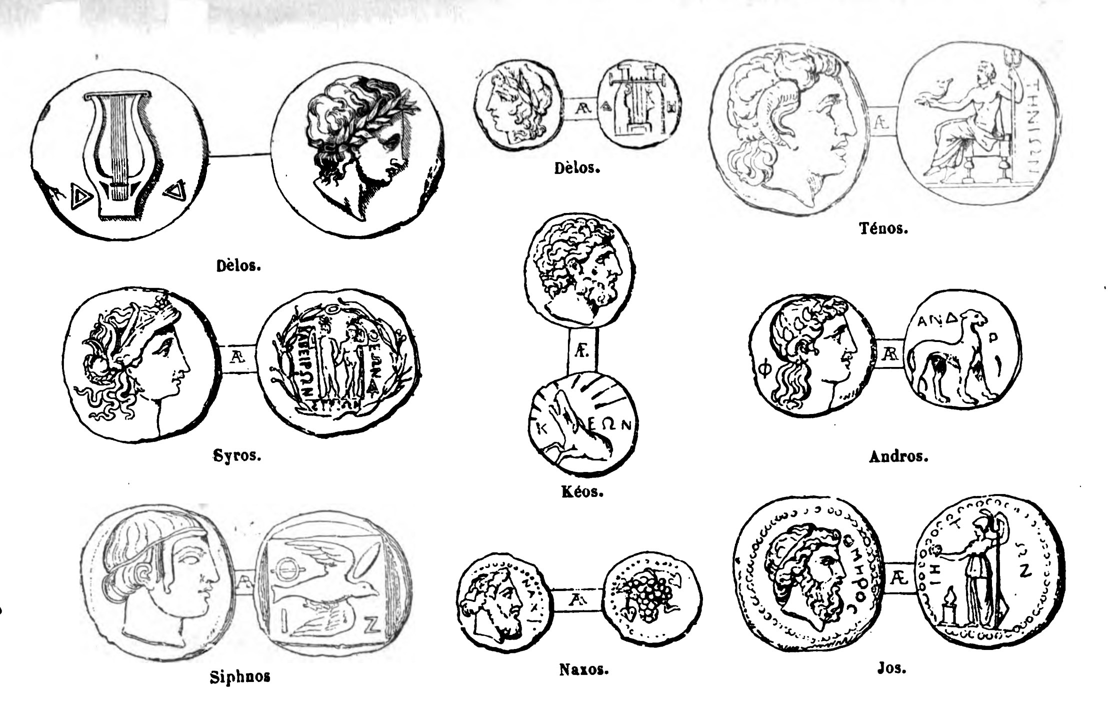
importance au temple d'Asclèpios, Dieu de la médecine. De

toutes les parties de la Grèce les malades venaient consulter le Dieu; Pausanias parle de colonnes sur lesquelles ils inscrivaient leur nom, leur maladie et la manière dont ils avaient été guéris. On y allait aussi, comme dans nos villes d'eaux, pour chercher des distractions, et le théâtre d'Épidaure, bâti dans l'enceinte sacrée, passait pour le plus beau de la Grèce.

En face d'Épidaure, au milieu du golfe Saronique, était l'île d'Aigine, dont les habitants, qui se prétendaient la souche des Myrmidons, furent les premiers, selon un fragment d'Hésiode, qui construisirent des vaisseaux à voiles pour parcourir les mers. Soumise par les Doriens d'Épidaure, Aigine passa avec eux sous la domination de Pheidon, roi d'Argos, auquel on rapporte l'invention du monnayage. Les plus anciennes monnaies grecques que l'on connaisse ont été frappées à Aigine au huitième siècle avant notre ère; elles représentent une tortue. Les Aiginètes, ayant recouvré leur indépendance, devinrent les rivaux des Athéniens sur mer et prirent comme eux une part importante à la bataille de Salamine. L'école aiginétique de sculpture précéda la grande école attique de Phidias; les statues qui ornaient les deux frontons du temple d'Athènè à Aigine, et qui sont maintenant au musée de Munich, représentent les exploits des héros Aiakides, patrons des Aiginètes.

Groupement politique des cantons péloponnésiens. — Les circonscriptions politiques du Péloponnèse ne répondirent pas toujours exactement à ses divisions géographiques. Les institutions militaires de Sparte lui donnèrent de bonne heure une supériorité marquée sur les autres États doriens. La Messénie, après trois guerres successives, cessa d'exister comme nation, et son territoire fut réuni à celui de la Laconie. Les principales villes de la presqu'île appelée Argolis par les géographes restèrent presque toujours indépendantes les unes des autres. Argos, la plus importante, après avoir longtemps lutté contre Sparte, dut renoncer à jouer un rôle politique et se contenta de la gloire des arts. Son école de sculpture fut la rivale de celle d'Athènes. Sikyone, une des plus anciennes villes de la Grèce, mais dont le territoire était resserré entre l'Achaïe et la Corinthie, ne dut sa célébrité qu'à son école de peinture.

Les Éléiens, dont le pays était un terrain neutre, à cause des



Dèlos. Dèlos. Ténos.

Syros. Kéos. Andros.

Siphnos Naxos. Jos.

2.

jeux olympiques, n'avaient rien à redouter des Spartiates. En Arcadie comme en Argolis il y avait des villes indépendantes les unes des autres et qui se faisaient quelquefois la guerre, notamment Tégéa et Mantinée. Ces deux villes eurent à lutter contre les Spartiates et réussirent à garder leur indépendance. Épaminondas, en fondant Mégalopolis, donna aux Arcadiens l'unité politique qui leur avait manqué jusque-là, en même temps que, par la fondation de Messène, il ruinait la puissance de Sparte.

Les villes de l'Achaïe étaient unies entre elles par un lien fédéral sur le pied de l'égalité. Depuis que l'invasion dorienne les avait forcés à s'établir dans l'Aigialos, les Achaiens restèrent étrangers à toutes les affaires de la Grèce, même aux guerres médiques. Mais, pendant la période macédonienne, profitant de l'affaiblissement de Sparte, ils voulurent étendre leur fédération à tout le Péloponnèse. Les Spartiates refusaient obstinément d'y entrer. De là des luttes qui amenèrent l'intervention des Romains et la soumission de l'Achaïe.

Iles de la mer Égée : les Kyclades. — Les îles de l'Archipel se rattachent à la Grèce continentale par le plateau sous-marin qui les porte et ne sont que des prolongements de ses chaînes de montagnes. Ainsi la longue arête dorsale de l'Euboia, qui fait suite à la chaîne du Pèlion, reparaît dans la ligne extérieure des Kyclades, tandis que leur ligne intérieure fait suite à la chaîne traversant l'Attique jusqu'au cap Sounion. Les deux lignes forment un ovale très allongé plutôt qu'un cercle, mais, pour les pèlerins qui venaient à Dèlos, les rochers bleus aperçus de tous les côtés de l'horizon semblaient une couronne autour de l'île sainte. Dèlos est la plus petite des Kyclades, mais elle avait l'honneur, inappréciable aux yeux des Grecs, d'avoir été le berceau d'Apollon et d'Artémis (1). Quand Lèto, la nuit primitive, prise des douleurs de l'enfantement et poursuivie par la jalousie d'Hèrè cherchait en vain un asile, Dèlos, qui n'était alors qu'une île flottante, consentit à la recevoir, et en récompense, Apollon y établit son sanctuaire où les Ioniens cé-

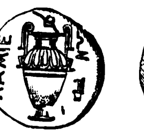
(1) L'identité de l'Artémis grecque et de la *Diana* italique, quoique admise par les Romains est contestée aujourd'hui. *Latona* est la forme latine de Lèto.

lébraient des concours de chant, de danse et de pugilat. Les Perses eux-mêmes, lorsqu'ils ravageaient les îles grecques, respectèrent celle où étaient nés les deux Dieux de la lumière. Mithridate n'eut pas les mêmes scrupules : pour punir Délos de


Triomphe de Dionysos et d'Ariadnè (camée du Louvre).

sa fidélité aux Romains, il massacra les habitants, dévasta le temple et jeta la statue du Dieu à la mer.

Près de l'île d'Apollon était l'île de Dionysos, Naxos, anciennement Dia, la plus fertile des Kyclades. Les vignes qu'on y cultivait expliquent le culte rendu au Dieu des libations. On racontait qu'en revenant de la conquête de l'Inde, il avait abordé




Dionysos imberbe, sur une monnaie de Lamia. Dionysos barbu, sur des monnaies de l'Asie mineure.

Triomphe de Dionysos. (Bas-relief dn Vatican.)

à Naxos avec son cortège de Mainades et de Satyres, y avait rencontré Ariadnè, fille de Minos, abandonnée par Thèseus au retour de Crète et en avait fait son épouse.

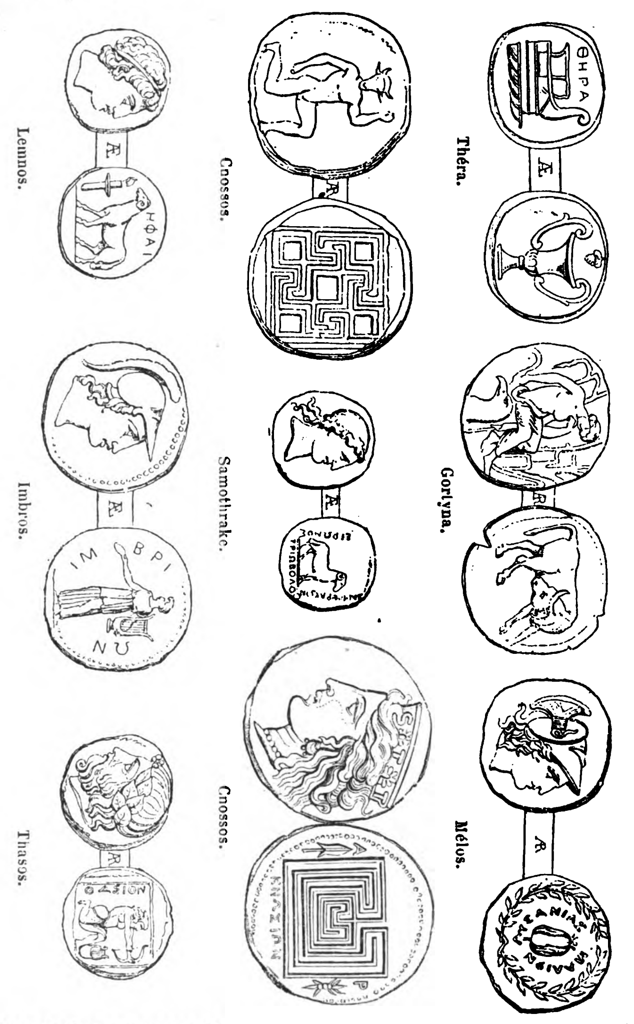
Au sud des Kyclades se développe, entre le Péloponnèse et la côte d'Asie, une chaîne d'îles volcaniques dont les plus importantes sont Mèlos, qui ressemble à un vaste cratère, et Thèra, aujourd'hui Santorin, intéressante par des révolutions géologiques causées par des volcans sous-marins. Les vases trouvés à Santorin sont antérieurs à l'effondrement de l'île et passent pour les œuvres les plus anciennes de l'art industriel chez les Grecs.



Zeus enfant allaité par la chèvre Amaltheia. Sa mère Rhéiè est assise près de lui. Deux Courètes frappent leurs boucliers de leurs épées pour empêcher Kronos d'entendre les cris de l'enfant. (Bas-relief d'un autel quadrangulaire du Capitole.)

La Crète. — L'île de Crète, la plus grande des îles grecques, située à peu près à égale distance de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, semble destinée à servir de lien entre les trois parties de l'ancien monde. La chaîne qui la traverse dans sa

longueur de l'ouest à l'est se rattache aux montagnes du Pé-



loponnèse en passant par la petite île de Kythéra. La forme de

la Crète reproduit à peu près celle de l'Euboia. Sa côte septentrionale est profondément échancrée par deux golfes qui la partagent en trois régions en rapport avec trois groupes de montagnes. Le plus important, celui du centre, l'énorme massif de l'Ida, s'élève à 2340 mètres au-dessus de la mer. C'est là que Zeus était né et qu'il avait été élevé par les Courètes. Ce nom, comme celui des Selles de Dodone, désigne à la fois une ancienne population de la Grèce et un ancien collège de prêtres de Zeus. Primitivement, il signifiait les jeunes gens. A l'époque pélasgique, quand les Grecs célébraient Zeus, les jeunes gens de la tribu, κοῦροι, les Courètes, frappant leurs boucliers de leurs épées, se livraient à des danses guerrières qui figuraient les tempêtes de l'air, la victoire de Zeus sur les Titans. Les Crétois montraient aussi chez eux, près de Gortyne, le platane sous lequel Zeus avait déposé la fille de Phoinix, Europè, qu'il avait enlevée en prenant la forme d'un taureau et transportée à travers la mer dans la contrée appelée depuis l'Europe. Le fils de Zeus et d'Europè, le sage roi Minos, après avoir réprimé la piraterie dans l'Archipel et donné des lois à la Crète, conserve son sceptre d'or dans le royaume d'Aïdès et rend la justice aux morts. A côté du premier législateur, les légendes crétoises placent le premier artiste, l'Athénien Daidalos qui, chassé de son pays, est accueilli par Minos et construit le labyrinthe pour loger le Minotaure.

La Grèce d'Asie. — L'Asie mineure forme un vaste plateau entouré d'une ceinture de montagnes dont la plus considérable est la chaîne du Tauros. Du côté de la mer Égée, l'Olympe, l'Ida, le Tmolos, qui sont comme les contreforts du plateau central, enferment de vastes et fertiles vallées qu'habitaient autrefois des peuples plus ou moins apparentés à la race hellénique, Phrygiens, Lydiens, Cariens, Lykiens. Au nord-ouest, dans la plaine arrosée par le Simoïs et le Scamandros, les légendes placent le royaume de Troie, et plus au sud, aux pieds du mont Sipyle, l'antique royaume de Tantalos, d'où étaient sortis les rois Pélopides. Dans les temps historiques, toute la région maritime était occupée par les Grecs et distinguée par les noms des principales tribus qui y avaient fondé des colonies. L'Aiolis comprenait l'ancienne Troade et la grande

île de Lesbos. L'Ionie, dont le nom est quelquefois étendu à toute la Grèce d'Asie, désignait plus spécialement la côte de Lydie, entre l'embouchure de l'Hermos et celle du Maïandros, avec les îles voisines, Chios et Samos. La Doris comprenait les îles de Cos, de Rhodes et la côte carienne jusqu'à la Lykie. D'après les auteurs grecs, la côte d'Asie mineure, habitée anciennement par des Cariens et des Lélèges, n'aurait pris le nom d'Ionie que dans les temps historiques par suite d'une émigration partie d'Athènes et composée principalement d'Ioniens. Cependant Casaubon a soutenu la haute antiquité des Ioniens d'Asie, en s'appuyant sur la Bible, qui donne aux Grecs en général le nom de Javanim et les fait descendre de Javan, un des fils de Japhet. Dans le code de Manou, les Yavanas sont nommés parmi les tribus de Kshattriyas qui ont perdu leur caste pour avoir négligé les rites. L'antériorité des Ioniens d'Asie sur les Ioniens d'Europe a été soutenue de nos jours par M. Curtius.

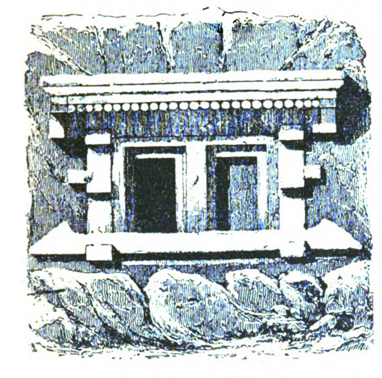
Les îles de l'Archipel relient la Grèce d'Asie à la Grèce d'Europe; les Sporades font suite aux Kyclades, les îles de Rhodes et de Carpathos sont un prolongement de la Crète. A l'orient comme à l'occident, la mer Égée pénètre dans l'intérieur des terres par des échancrures profondes qui triplent l'étendue des côtes. Ainsi, en Asie comme en Europe, les Grecs étaient prédestinés par la géographie à devenir marins. Les anciens habitants de la Grèce d'Europe, qu'on désigne sous les noms assez vagues de Pélasges et de Lélèges, habitaient aussi la Grèce d'Asie avant les temps historiques. Il y a toujours eu des échanges de population entre les deux côtes de la mer Égée : on trouve en Mysie un mont Olympe comme en Thessalie, un mont Ida comme en Crète. Le développement de la civilisation fut à peu près simultané chez les Grecs d'Asie et chez les Grecs d'Europe. Deux des trois modes de la musique grecque, le mode phrygien et le mode lydien, appartiennent à l'Asie : la fable de Marsyas écorché par Apollon après un concours musical semble traduire une rivalité entre la lyre et la flûte. C'est en Europe qu'on trouve les plus anciennes constructions grecques, les murs de Tiryns et de Mykènes, mais une tradition les faisait bâtir par des ouvriers lykiens. Le vers hexa-

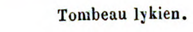
mètre, le rhytme des hymnes et de la poésie héroïque, était attribué par les uns au Lykien Olen, par les autres aux Péleiades de Dodone ou à la Pythie de Delphes. Si on rapporte le culte des Muses aux Piériens de Boiôtie, c'est sur la côte d'Ionie et dans les îles que paraissent avoir été composés les premiers chants héroïques; c'est de là que les poèmes d'Homère ont été apportés à Sparte par Lycurgue, à Athènes par Solon.

Le nord de la mer Égée. — La Propontis et le Pont-Euxin. — Les îles du nord de l'Archipel, Imbros, Lemnos, Samothrace et Thasos, étaient anciennement occupées par des Pélasges. Les Phéniciens exploitèrent de bonne heure les mines d'argent de Thasos et celles plus riches encore de la côte voisine; ils en furent dépossédés par les Grecs, et l'Archipel devint une mer hellénique. Il resta cependant quelques vestiges de la domination phénicienne dans la religion mystérieuse des Cabires. La grande presqu'île qui s'étend au sud de la Macédoine entre le golfe Thermaïque et le golfe Strymonien, et qui projette trois pointes parallèles dans la mer Égée, reçut le nom de Chalkidique à cause des nombreuses colonies fondées par les Chalkidiens d'Euboia. Le long des côtes de Thrace et sur les deux rives de l'Hellespont et de la Propontis, s'échelonnèrent plusieurs villes grecques dont la plus célèbre Byzance, devint, plus tard, sous le nom de Constantinople, l'héritière de Rome et la capitale de l'empire d'Orient.

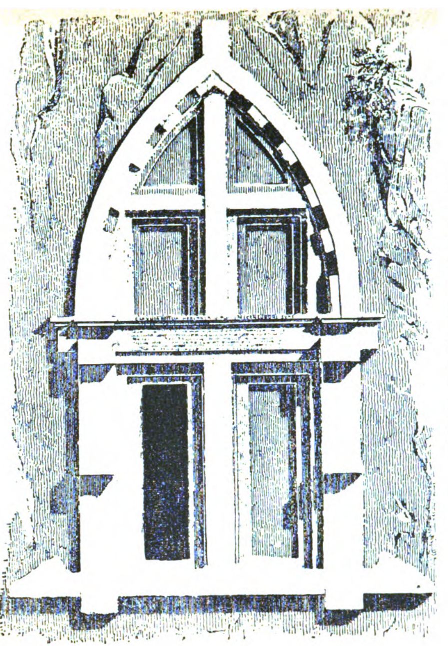
Au delà du Bosphore s'étendait, sous un ciel brumeux, une vaste mer sans îles dont les côtes étaient habitées par des peuples sauvages. La légende des Argonautes conserva le souvenir des terreurs qu'inspirait aux Grecs des époques primitives cette mer inhospitalière, si différente de leur Archipel. Cependant elle finit par être hellénisée à son tour, et devint une source de richesses pour les villes commerçantes de la Grèce d'Asie. Milet surtout, couvrit de ses comptoirs les côtes du Pont-Euxin et du marais Maiotis. Les nombreux objets d'art récemment découverts dans l'ancienne Chersonnèse Taurique, aujourd'hui la Crimée, ont montré à quel point la civilisation grecque s'était implantée dans ces régions lointaines.

La Lykie. — Des colonies grecques se sont fondées à diverses époques sur la côte méridionale de l'Asie Mineure,

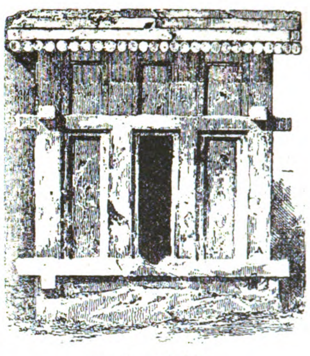




Tombeau lykien.



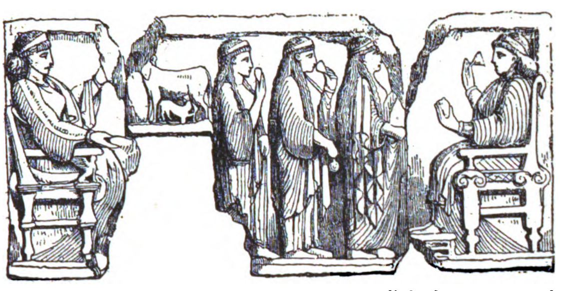
Tombeau lykien.



Tombeau lykien.







Bas-reliefs du monument des Harpyes (British Museum).

mais les populations indigènes n'ont pas été absorbées et ont toujours conservé leurs langues. La côte de Carie, à la hauteur de l'île de Rhodes, forme donc de ce côté la limite de la Grèce d'Asie. Cependant la Lykie, petite presqu'île montagneuse à l'est de la Carie, était habitée par un peuple très proche parent des Grecs. Les Lykiens sont nommés dans l'Iliade parmi les alliés de Priam. Leur roi Sarpèdon, fils de Zeus et d'Eurôpè, frère de Minos et de Rhadamanthys, paraît être un ancien Dieu-solaire. Selon Hérodote, ayant disputé le trône à Minos, il fut chassé de Crète avec tous ceux de son parti et s'établit dans un canton de l'Asie habité par les Solymes. Hérodote ajoute que ce pays, appelé autrefois Milyas, reçut le nom de Lykie de l'Athénien Lykos, fils de Pandion; mais il est plus probable que le nom de Lykie dérive d'un vieux mot grec qui s'est conservé en latin, et signifie le pays de la lumière, c'est-à-dire l'Orient. Le savant anglais Schmidt suppose, d'après l'étude des inscriptions, que les Lykiens sont un rameau détaché de la souche indo-européenne avant l'émigration pélasgique; leur langue lui paraît tenir le milieu entre le grec et le bactrien. Il faut croire que cette langue était facilement comprise des Grecs, puisque les hymnes du Lykien Olen en l'honneur d'Apollon se chantaient aux fêtes de Dèlos. La légende de Bellérophontès atteste d'anciens rapports entre Argos et la Lykie; c'est à l'occasion de cette légende qu'on trouve dans Homère la première allusion à l'écriture. Les tombeaux de Xanthos, dont plusieurs ont été apportés au British Museum, ont pour caractère particulier une imitation systématique des constructions en bois; le toit est souvent en ogive et a la forme d'une carène renversée. Les bas-reliefs du petit édifice qu'on nomme monument des Harpyes ressemblent à quelques sculptures grecques archaïques, comme le bas-relief de Thasos, au Louvre. Mais ce qui rapproche encore plus les Lykiens des Grecs, c'est leur sens politique: ils avaient pour gouvernement une république fédérative fondée sur l'égalité des cantons, comme la ligue achaienne.

La Méditerranée orientale. — Kypros. Les Philistins. — On ignore à quelle époque les Grecs s'établirent sur quelques points de la région située à l'est de la Lykie, entre la mer et la chaîne du Tauros. Il y étaient déjà au temps de la domi-

nation assyrienne, puisque Sanchérib parle dans ses inscriptions de victoires remportées sur les Grecs en Kilikie. Mais dans ces contrées où le fond de la population appartenait à la race sémitique, l'influence grecque ne dépassa pas l'enceinte de quelques villes. Dans l'île de Kypros dont les Phéniciens avaient été longtemps les maîtres, il y eut des colonies grecques importantes, dont la plupart prétendaient remonter à la guerre de Troie; mais elles ne parvinrent pas à helléniser complètement le pays. Il y eut des rois de race grecque, mais pas de républiques. L'art kypriote, dont il y a de nombreux échantillons au musée du Louvre, passe de l'imitation des Assyriens à l'imitation des Grecs, sans jamais égaler les uns ni les autres.

Les Grecs ne pouvaient songer à s'établir sur la côte orientale de la Méditerranée, qui était le territoire de leurs rivaux, les Phéniciens; mais on a quelques raisons de croire que les Philistins, qui occupaient la partie méridionale de cette côte et qui donnèrent leur nom à la Palestine, appartenaient à la race grecque. Ce nom, *Péliscthim*, rappelle celui des Pélasges. L'île de Caphthor, d'où ils étaient originaires d'après la Bible, est l'île de Crète, et les prophètes Ezéchiel et Sophoniah les appellent Crethim. Selon Étienne de Byzance, leur ville principale, Gaza, portait autrefois le nom de Minoa, parce que Minos, roi de Crète, y avait fondé une colonie, et on y adorait le Zeus crétois sous le nom de Marnas. D'après les inscriptions égyptiennes, les Philistins, ou Pélasges, étaient un des peuples venus des îles de la mer pour envahir l'Égypte au temps de la XXe dynastie. Battus par Ramsès III, ils obtinrent de lui la permission de s'établir sur la côte méridionale de Syrie, et ils restèrent vassaux des rois d'Égypte. Cet établissement porta un coup funeste à la prospérité de Sidon. Selon Justin, le roi de la ville philistine d'Ascalon battit la flotte sidonienne et s'empara de Sidon. Les principaux habitants se réfugièrent à Tyr, qui devint dès lors le principal centre de la puissance phénicienne. Les Philistins furent des ennemis redoutables pour les Israélites, dont ils dominèrent quelquefois le pays. Le roi David, qui avait été à leur service et qui appréciait leur valeur militaire, en enrôla dans sa garde royale.

La Kyrénaïque. — Les Égyptiens gardaient le souvenir

des invasions auxquelles les ancêtres des Grecs avaient pris part ; il est naturel que le pays ait été fermé pendant longtemps à des étrangers qui ne s'étaient fait connaître que par des actes de piraterie. Mais quelques-uns de ces pirates grecs ayant contribué à l'élévation de la dynastie saïte reçurent des terres vers les limites du Delta. Des mercenaires grecs formèrent depuis lors la garde des rois d'Égypte, et les marchands grecs eurent la permission de s'établir à Naucratis sous certaines conditions strictement réglées, à peu près comme les Européens sont admis sur quelques points de la Chine et du Japon. Enfin, à l'ouest de l'Égypte, au delà de l'oasis d'Ammon, la ville de Kyrène, fondée à l'instigation de l'oracle de Delphes, devint le centre d'un groupe de villes grecques, et tout le littoral du pays, qui forme aujourd'hui la Tripolitaine, reçut le nom de Kyrènaïque.

Bassin occidental de la Méditerranée. La Sicile et la Grande Grèce. — Les Grecs avaient pu enlever aux Tyriens, affaiblis par leur lutte contre l'empire assyro-chaldéen, le commerce de l'archipel et de la mer Noire ; mais quand ils voulurent s'établir dans la Méditerranée occidentale, ils eurent d'autres rivaux phéniciens, les Carthaginois. Carthage, colonie de Tyr, avait sur sa métropole l'avantage de pouvoir soutenir ses comptoirs par une force militaire redoutable. Les Grecs fondèrent cependant des colonies importantes sur les côtes orientale et méridionale de la Sicile, et même sur une partie de la région septentrionale, mais les Carthaginois se maintinrent dans la partie occidentale de la Sicile, en face de l'Afrique, ainsi que dans les îles de Corse et de Sardaigne, et n'en furent délogés que par les Romains.

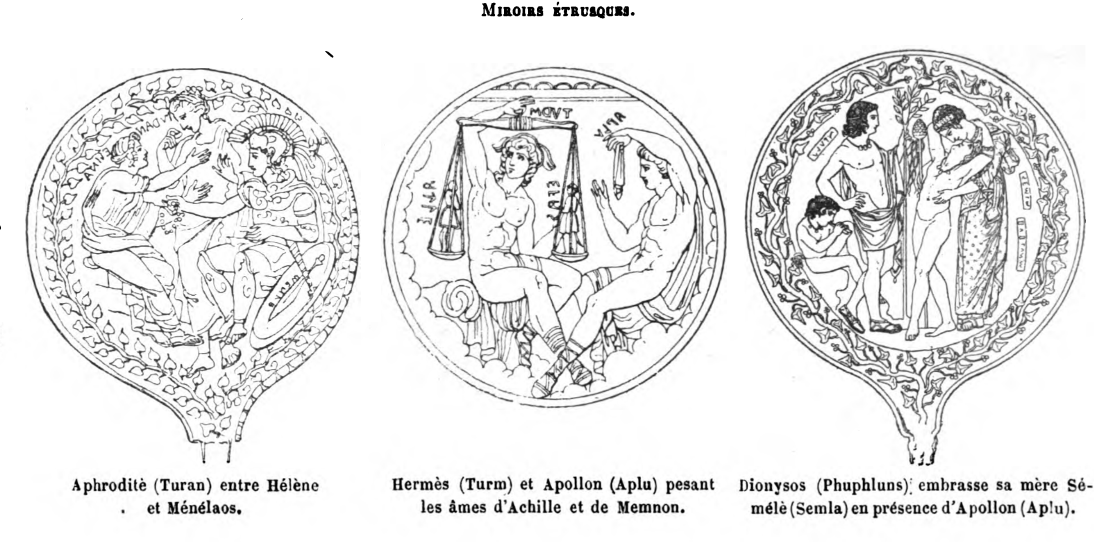
En même temps qu'ils s'établissaient en Sicile, les Grecs fondèrent sur les côtes de l'Italie méridionale des colonies si nombreuses que le pays prit le nom de Grande-Grèce. Les principales branches de la race hellénique, Achaiens, Doriens, Ioniens d'Europe et d'Asie, fournirent des éléments à cette Grèce occidentale qui atteignit bientôt une grande prospérité. Excepté Corinthe, Milet et Athènes, aucune ville grecque n'égala en richesse Agrigente, Sélinonte et Syracuse dans la Sicile, Sybaris, Crotone et Tarente dans la Grande-Grèce. Avec le commerce et l'industrie, toutes les formes de la culture intel-

lectuelle s'y développaient rapidement au milieu des agitations salutaires de la vie politique. Il nous reste comme témoignage de cette brillante civilisation les belles ruines de quelques temples, les nombreux vases peints qu'on attribuait autrefois aux Étrusques, et une immense variété d'admirables monnaies.

Les Étrusques. — Marseille. — La partie de la péninsule italique située au nord de la Grande-Grèce était le pays des Rasenas, appelés Toscans ou Étrusques par les Romains, Tyrsènes ou Tyrrhènes par les Grecs. Les savants ne sont pas fixés sur les origines et la langue de ce peuple que les auteurs anciens font venir de Lydie et qui sort peut-être de la souche pélasgique. La civilisation des Étrusques est une sorte d'annexe de la civilisation hellénique, mais elle s'en distingue par un caractète sacerdotal qui semble la rattacher à l'Orient, et par des tendances pratiques dont les Romains ont hérité. Les Étrusques étaient d'habiles ingénieurs, leurs travaux de drainage avaient rendu saines et productives des terres aujourd'hui stériles et inhabitables. Ils employaient beaucoup la voûte et l'arcade, à peu près inconnues des Grecs. L'art étrusque, malgré des influences asiatiques sensibles au début et remplacées plus tard par des influences grecques, offre pourtant dans son ensemble un caractère original. Dans les nécropoles de l'Étrurie, on trouve des peintures murales, des vases de terre qu'on ne confond plus aujourd'hui avec les vases grecs, des miroirs et des boîtes en bronze, avec des gravures au trait dont les sujets sont presque toujours empruntés aux légendes héroïques de la Grèce, et enfin des bijoux dont la perfection n'a pas encore été surpassée.

La côte maritime au nord de la mer Tyrrhénienne était occupé par les Ligures. Au delà des Alpes s'étendait la Gaule ; au sud des Pyrénées la péninsule ibérique fermait la Méditerranée, dont tout le bassin occidental, en Libye et en Europe, était sous la domination des Carthaginois. Il y eut cependant des colonies grecques sur la côte keltibérienne, entre autres Sagonte, dont la destruction par Hannibal fut l'occasion de la seconde guerre Punique. Au sud de la Gaule encore barbare, la ville phokaienne de Massalia, aujourd'hui Marseille, était le poste avancé de la civilisation grecque. Elle fonda

MIROIRS ÉTRUSQUES.

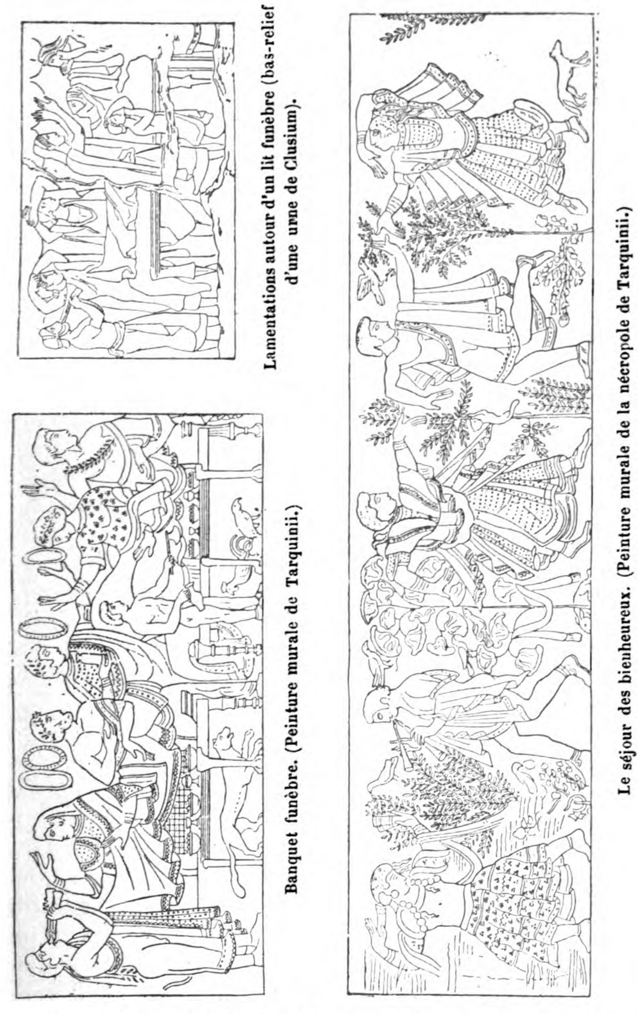


Aphrodite (Turan) entre Hélène et Ménélaos.

Hermès (Turm) et Apollon (Aplu) pesant les âmes d'Achille et de Memnon.

Dionysos (Phuphluns) embrasse sa mère Sémélè (Semla) en présence d'Apollon (Aplu).

elle-même des colonies sur les côtes voisines, et malgré



Lamentations autour d'un lit funèbre (bas-relief d'une urne de Clusium).

Banquet funèbre. (Peinture murale de Tarquinii.)

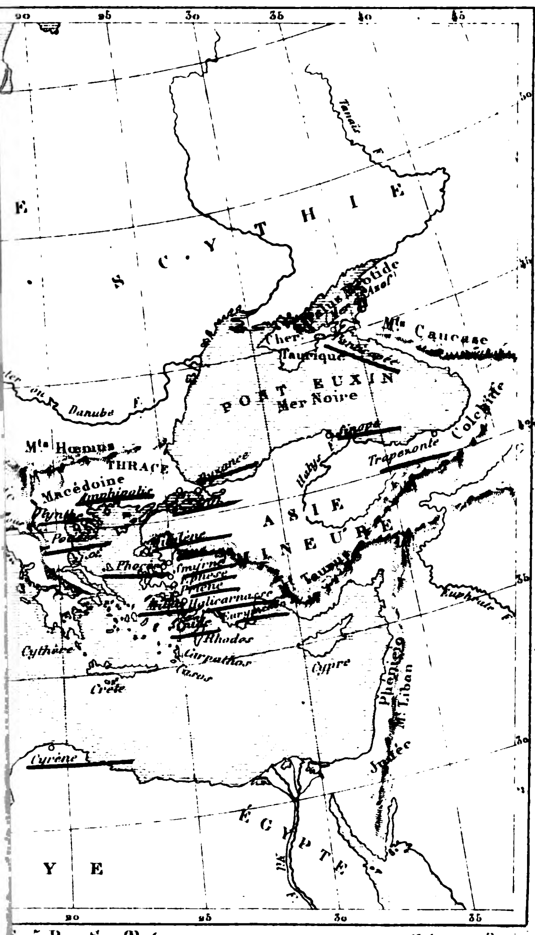
Le séjour des bienheureux. (Peinture murale de la nécropole de Tarquinii.)

redoutable rivalité de Carthage, développa sa richesse par

le commerce, grâce à la puissante protection des Romains.

Défaut d'unité politique. — Les royaumes grecs. — La race grecque s'était répandue sur une immense étendue de côtes, depuis la Tauris jusqu'à l'océan Atlantique, et partout où elle s'était fixée, elle avait réalisé sa morale sociale dans la cité républicaine. Mais aucun lien ne faisait de toutes ces cités indépendantes une même nation. Si les Grecs avaient su élargir l'idée de la patrie qu'ils ont révélée au monde, s'ils s'étaient unis dans une grande fédération républicaine dont la Grèce d'Europe aurait formé la citadelle, les communes autonomes auraient pu braver les Carthaginois et la monarchie des Mèdes, la Macédoine et les Samnites, et l'Europe aurait été civilisée avant le temps des Romains. Une seule fois, devant la formidable invasion de Xerxès, une alliance contre l'ennemi commun, quoique bien incomplète, avait sauvé l'indépendance nationale. On reconnut la nécessité de l'union; mais on ne croyait pouvoir l'obtenir qu'en subordonnant toutes les cités à une cité reine. Athènes et Sparte, qui avaient dirigé la guerre contre l'étranger, se disputèrent ce qu'on nommait l'hégémonie, c'est-à-dire le commandement. Presque toutes les villes furent mêlées à la lutte, et quand les forces de la Grèce furent épuisées, l'hégémonie tomba aux mains d'une monarchie barbare, qui n'avait de grec que la langue, la monarchie macédonienne.

La conquête de l'empire médo-persique eut des résultats entièrement opposés aux rêves d'Alexandre : au lieu d'une monarchie universelle, il y eut un émiettement des provinces de l'Asie. Après un intervalle d'anarchie militaire, il se forma des royaumes gréco-macédoniens en Égypte, en Syrie, en Asie Mineure et jusqu'en Bactriane. Quoique bien inférieure sous tous les rapports à la grande période républicaine de l'histoire grecque, cette période monarchique fut loin d'être stérile. Des villes florissantes, Alexandrie, Antioche, Pergame, offrirent un champ nouveau à la civilisation hellénique. De riches bibliothèques y rassemblaient tous les chefs-d'œuvre de la littérature. On ne doit pas dédaigner une époque qui a produit les grandes écoles philosophiques d'Épicure et de Zénon. Si nous ne pouvons juger la peinture d'Apelles, il nous reste d'admirables monuments des écoles de sculpture en Asie Mineure : la Vénus de



. 15, Rue Soufflot

Imp. Falconer Paris

Milo, le Gladiateur Borghèse, le Gaulois mourant, le Laocoon. Nous avons les grands camées des Ptolémées, les belles monnaies iconiques des successeurs d'Alexandre, des Séleukides et des Attalides, d'Hiéron, roi de Syracuse et de la reine Philistis. Mais le fruit le plus précieux de l'hellénisme, l'autonomie communale, ne pouvait s'implanter dans des contrées façonnées depuis longtemps au joug monarchique. A part un goût éclairé des lettres et des arts, qui s'est retrouvé chez quelques tyrans de la renaissance italienne, les dynasties grecques ressemblent aux familles royales de tous les pays et de tous les temps, et quand elles furent balayées par les armes de Rome, les peuples n'eurent pas à les regretter.

CHAPITRE II

LA RACE HELLÉNIQUE.

Premiers documents historiques. — Légendes des colonies orientales. Danaos. Kékrops. — Cadmos. — Tantalos et Pélops. — Faible autorité de ces traditions. — Éléments générateurs de la race grecque. — Antithèse morale des Grecs et des barbares. — Les Pélasges. — Le sanskrit, le grec et le latin. — Degré de culture des Aryas primitifs. — Dispersion des tribus aryanes. — Constructions kyclopéennes et pélasgiques. — Murs de Tiryns et de Mykènes. — La porte des Lions. — Le trésor d'Atreus. — Débris de l'industrie des Pélasges. — Vases de Santorin. — Les fouilles d'Hissarlik. — Débris de l'industrie des Danaens. — Les fouilles de Mykènes.

Premiers documents historiques. — On croit avoir trouvé dans les inscriptions égyptiennes la première mention qui soit faite des Grecs dans l'histoire. Il est vraisemblable en effet que ce sont eux qui sont désignés sur les monuments du nouvel empire comme habitants des îles de la mer, et les noms de Tana, Tahennou, paraissent des formes égyptiennes du mot Δαναοί, les Danaens, appliqué dans les poèmes homériques à l'ensemble des peuples grecs. Le plus ancien de ces documents est une stèle de la XVIIIe dynastie trouvée à Karnak par Mariette et qui est au musée de Boulaq. Dans l'énumération des peuples

que le Dieu Ammon soumet à son fils Thoutmès III, on lit le passage suivant : « Me voici ; je t'accorde d'écraser les habitants des îles ; ceux qui vivent au milieu de la mer sont sous ton rugissement. Je leur fais voir ta majesté comme un vengeur qui se dresse sur le dos de sa victime. — Me voici : je t'accorde d'écraser les Tahennou ; les îles de Tana sont au pouvoir de ton esprit. Je leur fais voir ta majesté comme un lion qui se couche sur les cadavres dans les vallées. — Me voici : je t'accorde d'écraser les districts de la mer ; le pourtour de la grande zone des eaux est lié à ton poing. Je leur fais voir ta majesté comme l'épervier qui étend son regard où il lui plaît ». Sous les XIXe et XXe dynasties, des barbares venus du nord prirent part aux attaques dirigées contre l'Égypte par les Chétas et les Libyens. Ramsès III les battit dans un combat naval qu'on voit représenté sur les murs extérieurs du grand temple de Médineh Tabou, près du colosse de Memnon (1). Quelques-unes des tribus coalisées sont désignées nominativement, et dans ces noms on croit reconnaître ceux de plusieurs populations de l'Asie Mineure et de la Grèce, les Dardanes, les Tyrrhènes, les Lykiens, les Danaens, les Achaiens, les Pélasges.

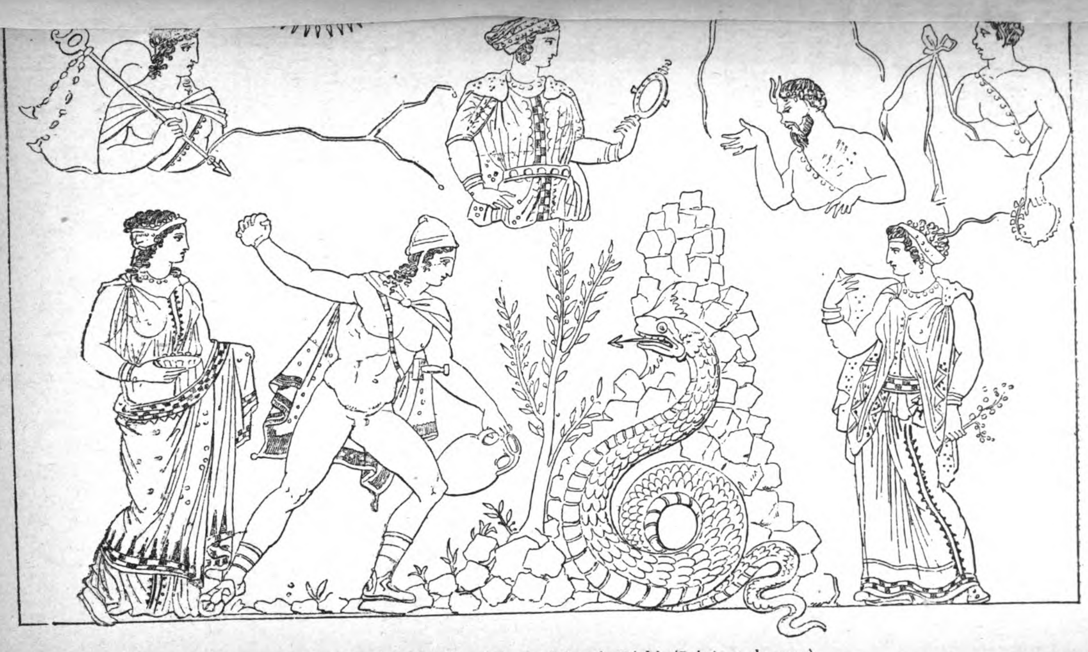
Dans l'Iliade, les peuples assemblés devant Troie sont appelés indifféremment Danaens, Achaiens ou Argeiens, les sujets de Priamos Troyens ou Dardanes ; les Lykiens et les Pélasges sont au nombre de ses alliés. Homère nomme aussi les Pélasges parmi les peuples qui habitent la Crète. Le nom des Hellènes, qui ne se trouve pas dans les documents égyptiens, et qui, dans l'Iliade, désigne seulement une des tribus de la Thessalie, a remplacé, dans la période historique, celui des Danaens et s'est appliqué à tous les peuples parlant la langue grecque. Suivant une coutume générale dans l'antiquité, les affinités mutuelles de ces peuples étaient exprimées sous forme de généalogies : selon les grandes Éoiées d'Hésiode, Hellen, fils de Deucalion et petit-fils de Promètheus, eut pour fils Aiolos, Dôros et Xouthos, père d'Ion et d'Achaios. C'est ainsi qu'on rattachait à une origine commune les principales tribus helléniques, Aioliens, Doriens, Ioniens et Achaiens. Dans

(1) Les bas-reliefs sont reproduits dans mon *Histoire des anciens peuples de l'Orient*, pages 108 et 109.

les poèmes d'Homère, les Doriens sont nommés une fois, à côté des Pélasges, parmi les habitants de l'île de Crète; le nom d'Ioniens y est employé comme synonyme des Athéniens; celui d'Aioliens ne s'y trouve pas, quoique plusieurs personnages soient nommés fils d'Aiolos. Cela est d'autant plus remarquable, que la tradition place l'origine des poèmes homériques dans l'Aiolis et dans l'Ionie. Quant au nom de Grecs, qui était l'ancien nom des Hellènes, d'après un passage d'Aristote que j'ai cité dans le premier chapitre, il leur a été conservé par les Romains, de même que nous étendons à toutes les populations teutoniques le nom d'Allemands, qui était celui d'une tribu des bords du Rhin.

Légendes des colonies orientales. — Danaos. — Kékrops. — Les attaques des Grecs contre l'Égypte aux temps préhistoriques se transforment, dans leurs traditions, en une invasion d'Égyptiens en Grèce. La légende de Danaos, éponyme des Danaens, est postérieure à Homère, et forme le sujet d'une trilogie d'Aischyle, tirée peut-être d'un vieux poème épique perdu, la *Danaïs*. D'après cette légende, Danaos et Aigyptos sont deux frères descendants d'Io, fille du fleuve Inachos. Les cinquante filles de Danaos, poursuivies par les cinquante fils d'Aigyptos, qui veulent les épouser malgré elles, se réfugient en Grèce et se mettent sous la protection du roi Pélasgos. Danaos feint de consentir au mariage de ses filles, mais il leur ordonne de tuer leurs époux pendant la nuit. Une seule sauve le sien nommé Lynkeus, qui devient roi d'Argos après la mort de Danaos. On ajoutait que les Danaïdes, en punition de leur crime, remplissaient éternellement un vase sans fond : j'ai expliqué plus haut le sens physique de cette fable.

L'autochtone Kékrops, fondateur mythique d'Athènes, fut transformé comme Danaos en un colon égyptien, mais cette légende remonte tout au plus à l'époque de la dynastie saïte. Les mercenaires ioniens établis en Égypte par Psammétik, ayant cru reconnaître leur Déesse Athènè dans la Neith égyptienne, on finit par chercher dans Neith le prototype d'Athènè, on fit de Saïs la métropole d'Athènes et on se persuada que des colonies égyptiennes avaient apporté aux Grecs les premiers éléments de la civilisation. L'opinion d'une influence égyptienne



Kadmos tuant le dragon de la fontaine de Dirkè (Peinture de vase).

sur l'hellénisme, naïvement admise par Hérodote sur la foi des prêtres de Memphis, est tout à fait abandonnée aujourd'hui.

Cadmos. — Les Thébains sont souvent désignés dans les poèmes d'Homère et d'Hésiode sous le nom de Cadméiens, mais la fondation de Thèbes est attribuée aux deux frères Zéthos et Amphion, fils de Zeus et d'Antiopè. Cadmos est nommé dans l'Odyssée et dans la Théogonie sans qu'il soit fait mention de son origine étrangère. Une tradition différente en fait le fondateur de Thèbes et le chef d'une colonie partie soit de Phénicie, soit de Thèbes en Égypte, car il y a des variantes dans toutes les légendes grecques. Envoyé par son père Agènor à la recherche de sa sœur Eurôpè, il interroge l'oracle de Delphes qui lui ordonne de renoncer à cette poursuite, de prendre pour guide une vache qu'il rencontrera et de fonder une ville au point où elle s'arrêtera. La vache le conduit dans le pays des Aônes, depuis Boiôtie; il y bâtit la Cadmée, citadelle de Thèbes. Ses compagnons, en allant puiser de l'eau à la fontaine de Dirkè, sont attaqués par un terrible dragon, fils d'Arès. Cadmos tue le dragon, dont il sème les dents sur le sol, et de ces dents naissent des hommes armés, les Spartes, qui se tuent les uns les autres, sauf les cinq derniers, qui devinrent chefs des principales familles thébaines.

Hérodote et Thucydide admettent la colonie de Cadmos comme un fait historique; cependant la position de Thèbes dans l'intérieur des terres ne répond pas au caractère habituel des colonies phéniciennes. Le nom de Cadmos rappelle celui du Casmilos ou Cadmilos de Samothrace, une des formes d'Hermès. On lui attribue l'introduction de l'alphabet en Grèce, comme on rapporte l'invention de l'écriture à Thot, l'Hermès égyptien. On a aussi rattaché au nom de Cadmos l'industrie phénicienne des mines et le travail des métaux. Le culte de Dionysos, dont l'origine est plutôt phrygienne que phénicienne, a été rapporté, non pas directement à Cadmos, mais à ses filles : Sémélè est la mère du jeune Dieu, Ino Leucothéa lui sert de nourrice, Agavè reconnaît sa divinité et accomplit ses cérémonies. Toute cette famille paraît personnifier les importations orientales en Grèce.

Tantalos et Pélops. — Les poèmes homériques ne font

aucune allusion à l'origine asiatique des rois Pélopides ; Hésiode n'en dit rien non plus. Dans un passage de l'Odyssée qu'on regarde généralement comme une interpolation, il est parlé de Tantalos et de son supplice dans les enfers, mais il n'y est pas désigné comme le père de Pélops. La légende place le royaume de Tantalos près du mont Sipylos, au pays de l'or. Selon les *Retours*, poème cyclique perdu, Zeus lui avait permis de demander ce qu'il voudrait; il demanda les plaisirs que donne la richesse, et Zeus indigné, tout en lui accordant les



Leucothéa (Glyptothèque de Munich).

biens qu'il désirait, l'empêcha d'en jouir en suspendant un rocher sur sa tête. D'après une autre forme de la légende, Tantalos avait coupé son fils Pélops en morceaux pour l'offrir aux Dieux qu'il recevait à sa table. Zeus rappela Pélops à la vie, et comme Dèmèter avait déjà mangé une épaule, il la remplaça par une épaule d'ivoire. Cette fable, à peu près semblable à celle de Lycaon, fils de Pélasgos, est rejetée par Pindare comme outrageante pour les Dieux, mais celle qu'il y substitue l'est encore davantage.

Quand on a voulu donner à la légende un caractère histo-

rique, on a dit que Pélops, chassé d'Asie par Ilos, roi des Dardanes, était venu en Grèce et avait donné son nom au Péloponnèse. Les Éléiens, pour reculer dans une antiquité lointaine l'institution des jeux olympiques, le conduisaient d'abord à Pisa, où il obtenait la fille et la couronne du roi Oinomaos après l'avoir vaincu dans la course des chars. Pendant trois générations les Pélopides régnèrent à Mykènes. Il semble naturel d'expliquer leur domination par les richesses qu'ils avaient apportées de Lydie et qui leur faisaient de nombreux partisans dans un pays pauvre comme l'était la Grèce. Mais le silence d'Homère ôte beaucoup de crédit à l'origine lydienne de Pélops. Il paraît n'être que l'éponyme du Péloponnèse; son nom se rapproche à la fois de celui des Pélasges et de celui



Oinomaos et Pélops (Peinture de vase).

d'Hellopia, pays des Hellènes. Les Achaiens qui occupèrent l'Aiolis ont combiné leurs traditions avec les légendes locales; en rattachant les Pélopides à Tantalos, ils croyaient se donner des droits à la possession du pays.

Faible autorité de ces traditions. — Lorsqu'Hérodote et Thucydide font allusion à ces légendes de colonies orientales, ils suppriment les détails merveilleux, en conservant le fait principal comme un évènement politique analogue à ceux qui se passaient de leur temps. Dès que les Grecs ont eu des rapports suivis avec d'autres peuples, il y a eu des écrivains qui ont attribué les croyances, les lois et les arts de leur patrie à des influences étrangères. Celle des Égyptiens, appuyée sur l'autorité d'Hérodote, a été longtemps en faveur chez les modernes; aujourd'hui ce sont les Asiatiques qui ont la vogue.

Mais aux légendes des colons orientaux apportant aux Grecs des institutions sociales et religieuses et les premiers rudiments de l'industrie, on peut opposer d'autres légendes qui nous parlent d'une initiation religieuse et poétique venue par le nord : le culte d'Apollon est apporté à Dèlos par deux vierges hyperboréennes, et si le vieil Olen, qui avait composé des hymnes en son honneur, est Lykien selon Hérodote, il est Hyperboréen selon Pausanias. C'est au Thrace Orpheus qu'on rattache l'institution des mystères; les animaux des forêts qui se rassemblent aux sons de la lyre sont le symbole des transformations accomplies chez les tribus sauvages par la poésie religieuse. Ces légendes sont d'ailleurs aussi inconnues d'Homère que celles des colonies orientales. Les nations ne conservent pas plus que les individus le souvenir de leurs premiers jours. Le peuple grec se croyait autochtone, c'est-à-dire né du sol, et à part quelques lettrés, il persista toujours à regarder sa civilisation religieuse, industrielle et politique comme une révélation directe de ses Dieux. Eux-mêmes, croyait-on, avaient établi leur culte parmi les hommes et leur avaient enseigné l'agriculture et l'industrie, la gymnastique et la musique.

Éléments générateurs de la race grecque. — Cette opinion populaire est plus vraie que des légendes contradictoires et d'une ancienneté douteuse. Elle permet de les concilier et même de les accepter, en y cherchant, non de grands événements historiques, mais une suite de petits faits qui n'ont d'importance que par leur accumulation. La situation géographique de la Grèce la disposait au mélange des races et au commerce des idées. Elle était ouverte par le nord à toutes les migrations, accessible par les côtes à toutes les colonies. Il n'y a pas de races pures dans l'histoire, il n'y a que des croisements plus ou moins heureux. La race grecque s'est formée de deux éléments : des tribus descendues de la Thrace, de la Macédoine et de l'Épire, et des colonies parties de l'Asie et de l'Afrique à des époques indéterminées. Les émigrés qui venaient de l'Orient par le nord, et qu'on nommait pour cela Hyperboréens, n'étaient pas des prêtres d'Apollon ou des Muses, mais ils apportaient avec eux leurs aptitudes poétiques et leur culte de la lumière. Les colons qui abordaient sur les côtes

n'étaient pas des rois fugitifs poursuivant des princesses errantes, c'étaient des aventuriers, marchands ou pirates selon les circonstances. Ils étalaient sur le rivage des étoffes, des vases et autres menus objets d'échange. Les nécessités du commerce et des contrats à échéances fixes répandaient l'usage de l'écriture. Quelques-uns s'établissaient dans le pays, en adoptaient les mœurs et la langue, et y introduisaient quelques procédés industriels, et quelques fables qui se greffaient sur la religion nationale. Peu à peu les différences d'origine se fondirent dans l'unité de la race, comme un organisme s'assimile des éléments étrangers par la nutrition. Cette fusion s'accomplit sur le sol de la Grèce; les Grecs avaient donc raison de se croire autochtones. Une communauté de pensées et de langage, une même manière de comprendre la nature et d'exprimer les idées produisit une civilisation originale et parfaitement indigène, conséquence naturelle et application spontanée de ces grands principes qui sont la vie morale d'un peuple. Les Grecs avaient donc raison de regarder cette civilisation comme un enseignement de leurs Dieux nationaux.

Antithèse morale des Grecs et des barbares. — C'est seulement à l'époque des guerres médiques, en présence d'un ennemi commun, que les Grecs eurent conscience de l'unité de leur race et employèrent le mot de barbares, par opposition à celui d'Hellènes. Lorsqu'ils donnaient aux Perses, comme à tous les étrangers, ce nom de barbares, ils ne voulaient pas dire que ces peuples n'avaient ni industrie, ni culture intellectuelle, ni organisation politique. Les Grecs savaient parfaitement que plusieurs peuples étrangers, les Égyptiens par exemple, étaient civilisés depuis bien plus longtemps qu'eux. Mais le titre de barbares impliquait à leurs yeux une conception différente et inférieure de l'ordre social, et ils exprimaient cette idée en disant que les barbares étaient des esclaves et les Grecs des hommes libres. Les esclaves travaillent pour un maître, et la volonté du maître est pour eux la loi; pour les hommes libres, la loi est un contrat mutuel; ils la font eux-mêmes, et lorsqu'ils choisissent des magistrats pour la faire exécuter, ils peuvent toujours les révoquer, et ne les payent jamais. Le roi de Perse avait des sujets qui lui payaient

un tribut, et recevaient ses ordres transmis par un satrape : ces gens étaient donc des esclaves, et ce mot est constamment employé par les auteurs grecs comme synonyme de tributaires et de sujets. La cité grecque reposait au contraire sur le double principe de la législation directe et du gouvernement gratuit. C'est par là, quoiqu'on ne l'ait jamais remarqué, et seulement par là, que les républiques de l'antiquité se distinguent à la fois des sociétés orientales et des sociétés modernes. Le mot barbarie a chez nous un tout autre sens : nous l'opposons au mot civilisation, qui n'a pas de véritable équivalent en grec. Nous ne pourrions sans injustice appliquer aux Perses l'épithète de barbares, car ils avaient une civilisation qui ressemblait, bien plus que celle des Grecs, à la nôtre. Les conseils municipaux, qui sont chez nous la seule fonction gratuite, sont la seule de nos institutions qui se rapproche un peu de celle des Grecs.

Les Pélasges. — Le mot de barbares ne se trouve pas dans les poèmes homériques, mais le mot βαρϐαρόφωνοι, à la langue barbare, s'y trouve une fois, appliqué aux Cariens. C'est la différence de langage qui, dans tous les pays, marque la distinction entre l'indigène et l'étranger ; une langue étrangère est considérée partout comme un jargon inintelligible, et tel a été le sens primitif du mot barbare. Mais il est probable que les Grecs l'appliquaient également à ceux qui parlaient une autre langue qu'eux et à ceux qui écorchaient la langue grecque ou la prononçaient mal, ce qui était peut-être le cas pour les Cariens. La philologie comparée est une science toute nouvelle, dont les Grecs n'avaient pas la moindre idée. Hérodote avait entendu parler plusieurs langues ; mais il ne savait pas qu'il y a des familles de langues, comme il y a des familles naturelles en botanique et en zoologie. Lorsqu'il nous dit que la langue des Pélasges, qui se parlait encore de son temps dans deux ou trois villes, était une langue barbare, nous devons penser qu'il en aurait certainement dit autant du latin. On sait aujourd'hui que les langues grecque et latine appartiennent à la famille des langues indo-européennes et sont beaucoup plus rapprochées l'une de l'autre que des autres langues de la même famille. Ce sont deux sœurs jumelles sorties d'une souche commune, à laquelle on peut donner le

nom de pélasgique, pourvu qu'on ne prenne pas cette expression dans un sens trop affirmatif et trop précis. Nous ne savons rien de la langue des Pélasges, si ce n'est le nom de Larissa qu'ils donnaient à leurs villes. Mais Hérodote et Strabon affirment qu'ils avaient occupé anciennement le pays qui fut depuis la Grèce. Ils occupaient également une partie de l'Asie Mineure, et selon Denys d'Halicarnasse, ils étaient une des populations primitives de l'Italie. Rien ne nous empêche donc de donner provisoirement le nom de Pélasges à la race antique d'où sont sortis, en se diversifiant, les peuples de la Grèce, de l'Italie et des côtes maritimes de l'Asie Mineure.

Le sanskrit, le grec et le latin. — Le caractère fondamental des langues indo-européennes, du moins dans leur période synthétique, est la flexion. Les racines traduisent les idées générales, dont les relations multiples s'expriment par un système de désinences formant la déclinaison des noms et la conjugaison des verbes. Le sanskrit, avec ses trois nombres et ses huit cas, possède la déclinaison la plus parfaite ; le latin a perdu le duel, et le grec n'a conservé ni le locatif, ni l'instrumental, ni même l'ablatif, quoiqu'on puisse trouver dans la poésie homérique des traces d'une ancienne déclinaison plus complète (οὐρανόθεν, ποταμόνδε, ὄχεσφι). En revanche, la syntaxe homérique est rudimentaire, et la conjugaison n'arrive qu'au siècle de Périclès à cette complexité savante qui fait de la langue grecque une merveilleuse œuvre d'art. Cette complexité nous étonne, habitués que nous sommes aux formes analytiques et au lourd bagage des prépositions et des verbes auxiliaires. Il nous est aussi très difficile de distinguer, dans une lecture à haute voix, la prosodie et l'accentuation, qui se confondent dans les langues modernes, mais qui formaient, dans les langues anciennes, deux éléments très distincts de mélodie. Le grec possède, comme le sanskrit, la faculté de former des mots composés, mais dans une plus juste mesure et sans jamais nuire à la clarté du discours. Cette faculté précieuse manque au latin et à tous les idiomes qui en sont dérivés : quand les progrès des sciences exigent la création d'un mot nouveau, nous sommes obligés d'en emprunter les éléments au grec.

Dans la hiérarchie des langues, il faut tenir compte, non seu-

lement de leur perfection phonétique et grammaticale, mais de la valeur des œuvres qu'elles ont laissées. Sous ce rapport, le sanskrit n'a droit qu'au troisième rang, bien au-dessous du grec et du latin, et le latin lui-même ne vient qu'après le grec, car la littérature grecque est le produit spontané du génie d'un peuple; celle des Latins est une imitation qui, à la vérité, approche souvent du modèle. Tant qu'il y aura un reste de goût littéraire et de sens philosophique sur notre planète, on étudiera ces deux admirables langues, près desquelles nos idiomes décrépits ne sont que des jargons de barbares.

Degré de culture des Aryas primitifs. — J'ai dit dans l'*Histoire des anciens peuples de l'Orient* comment on avait pu reconnaître par la philologie comparée le degré de culture auquel étaient parvenus les Aryas primitifs, c'est-à-dire les ancêtres communs des peuples indo-européens, avant leur séparation. En comparant les vocabulaires du sanskrit, du zend, du grec, du latin et des langues celtique, slave et germanique, on a trouvé des mots identiques ou pouvant être rapprochés selon les lois de permutation des sons dans les divers dialectes. Ces mots représentent un certain nombre d'objets, une certaine somme de connaissances ou d'idées morales qui formaient le patrimoine commun de nos plus lointains ancêtres, alors qu'ils étaient encore réunis dans leur patrie primitive, sur le plateau de Pamir et dans les hautes vallées de l'Oxos. Ils commençaient à cultiver la terre, à travailler les métaux, à fabriquer des tissus. Ils n'habitaient pas sous des tentes comme les Sémites; ils savaient construire des demeures fixes, car les mots qui signifient maison et village sont les mêmes dans les langues indo-européennes. Il en est de même de la plupart des mots relatifs à la vie pastorale et des noms des principaux animaux domestiques, le bœuf, le cheval, le chien, le porc, la brebis, la chèvre et l'oie. Ils se nourrissaient de grains, mais c'est seulement après leur séparation qu'ils ont appris à manier la charrue, car les mots relatifs à la vie agricole, et qui sont communs au grec et au latin, ne se retrouvent pas avec le même sens en sanskrit.

Ce qui est encore plus important, c'est que, dans toutes les tribus aryanes, le mariage avait une consécration religieuse, que la

famille était fortement constituée, et que les liens de parenté étaient exprimés par des mots significatifs traduisant nettement la nature des fonctions et des rapports mutuels. Ces résultats positifs de la linguistique permettent de rejeter les récits qui nous présentaient les anciens habitants de la Grèce comme des sauvages auxquels des colons étrangers auraient apporté les premiers éléments de la civilisation et jusqu'à l'institution du mariage.

Dispersion des tribus aryanes. — Soit que les Aryas se soient trouvés trop à l'étroit sur les plateaux de la Haute Asie, soit qu'une invasion de hordes mongoliques les ait forcés de quitter leur antique berceau, ils se répandirent successivement dans les régions du Sud et de l'Ouest, et la langue primitive se diversifia de plus en plus. La branche sanskrite, qu'on regarde comme la plus ancienne, occupa la vallée de l'Indos et plus tard celle du Gange. Le rameau zend descendit dans la Bactriane, la Médie et la Perse. Parmi les Aryas occidentaux, d'où sont issus les principaux peuples européens, les Keltes, qui semblent s'être détachés les premiers du tronc commun, gagnèrent la région du Caucase, les bords de la mer Noire, puis la vallée du Danube et s'établirent dans la Gaule, l'Espagne et les Iles-Britanniques. Plus tard, les tribus germaniques et slaves suivirent la même voie et occupèrent les parties septentrionales de l'Europe. La branche pélasgique se répandit dans l'Asie Mineure, la Grèce et l'Italie. A cette branche paraissent se rattacher, outre les Grecs et les Italiens, plusieurs populations européennes et asiatiques, les Illyriens, les Thraces, les Phrygiens, les Dardanes, les Lykiens ; quant aux Cariens et aux Lydiens, on les croit mêlés d'Aryas et de Sémites. Les peuples qu'Homère désigne collectivement sous les noms de Danaens et d'Achaiens, et qui à l'époque historique ont formé la nation des Hellènes, sont issus des tribus pélasgiques qui s'étaient répandues en Grèce. Le passage de la période pélasgique à la période hellénique n'a été marqué ni par un changement de langue, comme cela est arrivé en Gaule après la conquête romaine, ni par une superposition de races comme dans la Gaule romaine après la conquête des Francs.

Constructions kyclopéennes et pélasgiques. — Il y a

en Grèce, en Italie et en Asie Mineure des constructions d'un caractère particulier et très original. Ce sont des murs formés d'énormes blocs irréguliers et posés les uns sur les autres sans chaux ni ciment. La simplicité toute primitive de ces constructions éloigne l'idée d'une influence asiatique ou égyptienne et pourrait plutôt les rapprocher des monuments vulgairement appelés keltiques : leurs portes rappellent les dolmens. Quand les Grecs eurent oublié l'origine et la date de ces indestructibles remparts, ne pouvant croire qu'ils eussent été élevés par des mains humaines, ils les attribuèrent aux Kyclopes. Pin-



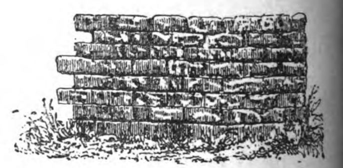
Appareil kyclopéen.



Appareil pélasgique.



Appareil de transition.



Appareil hellénique.

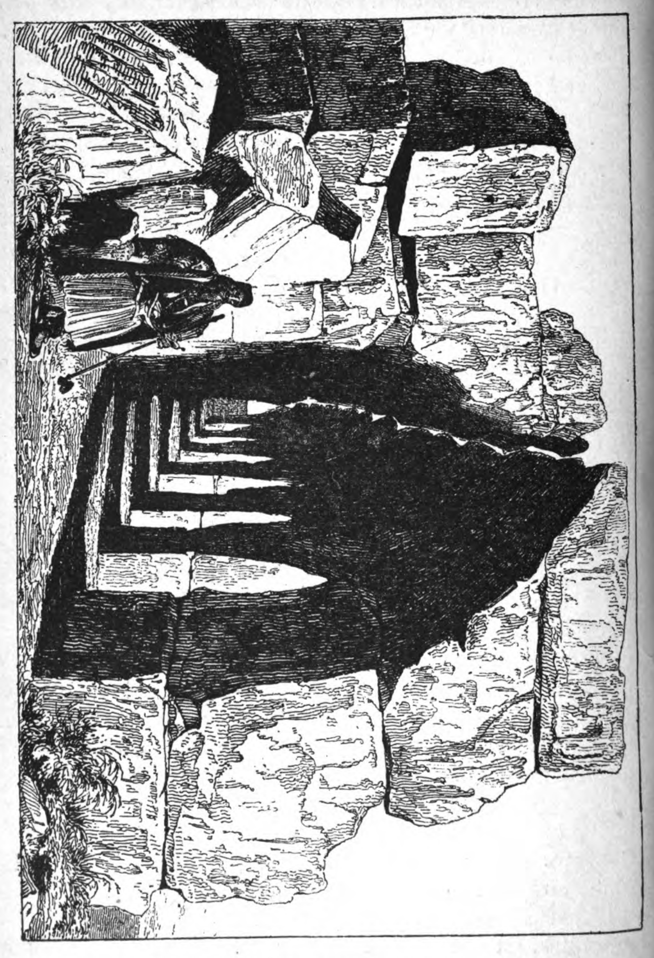
dare et les poètes tragiques donnent aux murs de Tiryns et de Mykènes le nom de kyclopéens. Depuis qu'on a étudié ces constructions et qu'on en a trouvé de semblables dans tous les pays où la tradition place les Pélasges, on les a nommés pélasgiques, en réservant le nom de kyclopéennes à celles qui, en raison de leur grossièreté et de leur épaisseur, peuvent être regardées comme les plus anciennes. Tiryns, « la ville aux fortes murailles, » comme l'appelle Homère, offre le type de l'architecture kyclopéenne; Mykènes, « la ville bien bâtie, » celui de l'architecture pélasgique. Il faut remarquer que les plus anciens monuments

construits sur le sol de la Grèce ne sont pas des temples comme en Égypte, ni des palais comme en Assyrie, ce sont des enceintes de villes et des citadelles. Cette différence est importante, parce que le caractère des peuples se traduit dans leur architecture. L'Égypte est une théocratie, l'Assyrie une monarchie: la Grèce sera le pays de la cité républicaine. Sur des rochers escarpés et d'un accès difficile, s'élevaient des forteresses où les habitants de la plaine pouvaient se réfugier et se défendre contre une descente de pirates ou contre l'invasion d'une tribu ennemie.

Murs de Tiryns et Mykènes. — La porte des Lions. — Les murs de Tiryns, élevés d'environ 12 mètres sur 15 d'épaisseur, sont formés de quartiers de rochers non taillés, dont un seul, dit Pausanias, serait difficilement traîné par deux mulets. Les interstices qu'ils laissent entre eux sont bouchés au moyen de pierres. L'acropole de Tiryns n'a ni bastions ni tours comme on en trouve dans les constructions pélasgiques moins anciennes, mais de chaque côté de la principale entrée sont pratiquées, dans l'épaisseur du mur, des galeries ogivales dont la voûte est formée d'assises en encorbellement. Dans la galerie extérieure du mur de l'est, il y a six ouvertures en ogive. La ville de Mykènes s'étageait sur le versant d'un mamelon escarpé qui commandait la plaine d'Argos. La citadelle qui en occupe le sommet est entourée de remparts formés de blocs polyédriques irréguliers, mais s'adaptant les uns aux autres sans le secours de petites pierres, et soigneusement taillés pour offrir une surface unie. Les Pélasges ne connaissaient pas l'équerre ; il semble résulter d'un passage d'Aristote qu'ils se servaient d'une règle flexible en plomb pour tracer l'épure des blocs et les tailler. Près de la porte des Lions, ces blocs sont quadrangulaires et rangés par assises horizontales, mais les joints verticaux sont encore irrégulièrement placés et plus ou moins obliques dans un sens ou dans l'autre ; c'est une transition entre l'appareil pélasgique polygonal et l'appareil hellénique formé de parallélipipèdes égaux et réguliers.

La porte des Lions, placée au fond d'une avenue entre deux murailles, est formée de deux jambages inclinés portant un linteau de $4^{m},50$ de longueur. Au-dessus, dans un vide triangulaire de la muraille, est enchâssé un bas-relief représentant

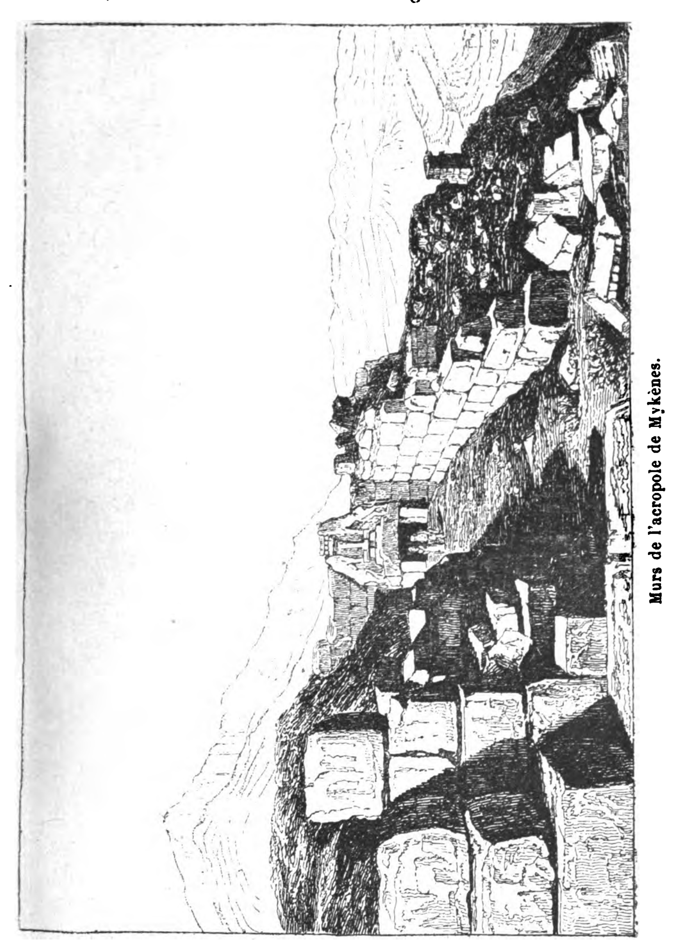
deux lions qui se dressent face à face de chaque côté d'une colonne. Cette espèce d'écusson, placé à l'entrée de la forteresse,



Murs de Tiryns.

est la plus ancienne sculpture trouvée sur le sol de l'Europe. Les têtes des lions, qui n'existent plus, étaient probablement

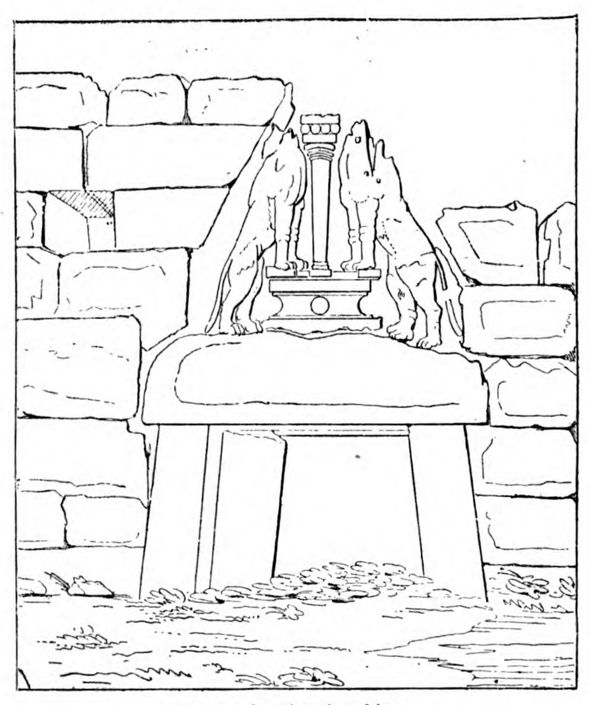
en métal et devaient se présenter de face, pour effrayer l'ennemi, comme les têtes de la Gorgone sur les boucliers.



Murs de l'acropole de Mykènes.

Les corps et les pattes sont bien proportionnés et largement exécutés. La colonne qui forme le milieu du bas-relief est un peu plus large du haut que du bas ; elle repose sur une base

formée par un double tore circulaire. Le chapiteau, en partie détruit, se composait de cercles resserrés entre deux moulures parallèles, ornementation qui semble imitée d'un modèle en bois et qu'on retrouve dans quelques tombeaux lykiens. Le vide rempli par ce bas-relief fait l'office d'un arc de décharge.



La porte des Lions à Mykènes.

Les portes des murs pélasgiques n'ont pas toujours la même forme : celle d'Arpino, en Italie, est ogivale comme à Tiryns. Dans celle de Signium, les jambages, avant de se rejoindre, sont coupés par le linteau, ce qui produit une ogive tronquée. On ignore comment les murs se terminaient à la partie supérieure ; on suppose qu'ils devaient être couronnés de créneaux.

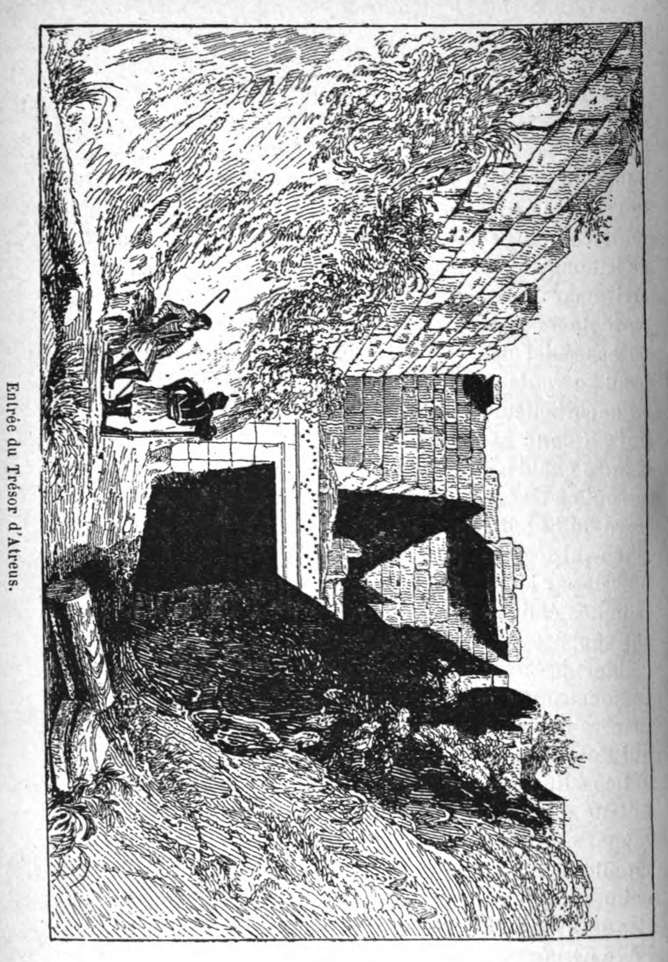
On voit encore, près de la porte des Lions, quelques restes des murs qui entouraient la ville basse. Les maisons des citoyens, chefs ou peuple, et même les « demeures sacrées des Dieux heureux », étaient probablement bâties en charpente, ce qui expliquerait pourquoi on n'en a retrouvé aucun vestige.

Le Trésor d'Atreus. — Outre les enceintes fortifiées, les seuls monuments de l'époque héroïque dont il reste des ruines sont les Trésors, qui étaient peut-être en même temps des tombeaux. Le type le mieux conservé de ce genre d'édifices est le Trésor d'Atreus, à Mykènes. C'est une construction souterraine composée d'une voûte parabolique d'environ 12 mètres de hauteur, et d'une petite salle carrée taillée dans le roc. On y arrive par une avenue à ciel ouvert au fond de laquelle est une porte de même forme que la porte des Lions, mais il n'y a pas de bas-relief dans l'espace triangulaire qui surmonte le linteau. La voûte est construite avec des assises circulaires posées en encorbellement, comme dans la galerie ogivale de Tiryns; il n'y a donc pas lieu de rattacher ces constructions à l'architecture chaldéo-assyrienne, qui employait l'arc plein-cintre et la voûte à clef. A l'intérieur de la salle conique et sur l'architrave de la porte, on voit des trous profonds et des traces de clous qui servaient probablement à fixer des plaques de bronze; on sait par les descriptions d'Homère que ces revêtements métalliques étaient souvent employés à la décoration des palais. On suppose que la salle circulaire était un dépôt d'armes et d'objets précieux, et la petite salle carrée une sépulture royale, On a retrouvé devant la porte des fragments de colonnes de marbre de couleur ornées de spirales en zigzag, ornementation qui s'est reproduite dans l'art du moyen âge.

Des édifices semblables au Trésor d'Atreus, mais plus petits, ont été découverts à Mykènes. Le Trésor de Minyas, à Orchomène, avait des dimensions plus considérables, mais la salle circulaire est détruite; il ne reste que la porte d'entrée. Les collines coniques qu'on trouve en Troade et dans d'autres parties de l'Asie Mineure, et qui passent pour des tombeaux de l'âge héroïque, paraissent appartenir à cette classe de monuments; on pourrait même y rattacher les Nuraghes de Sardaigne.

Débris de l'industrie des Pélasges. — Vases de San-

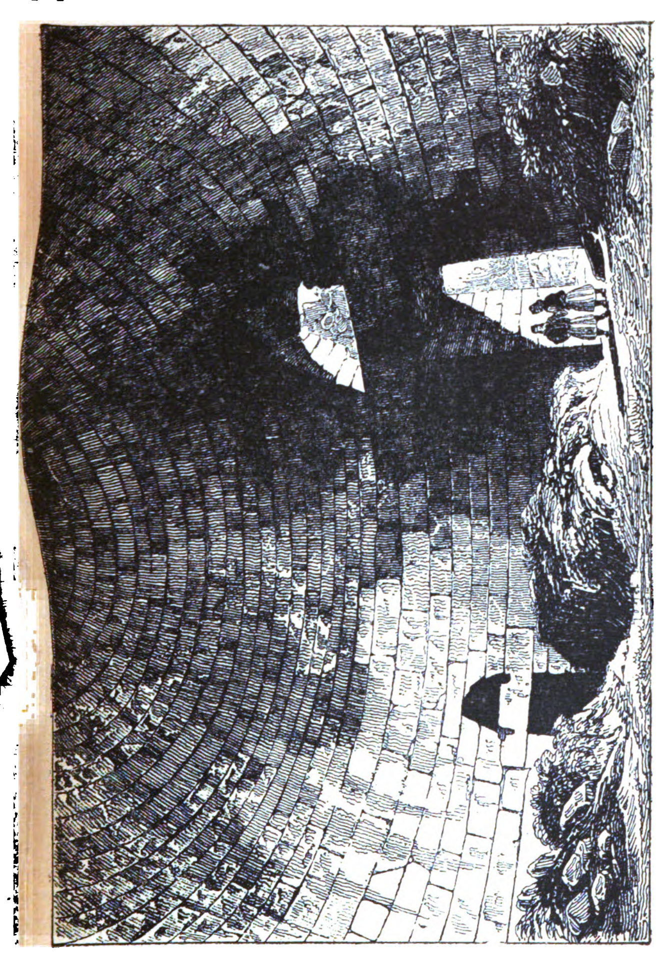
torin. — Les fouilles d'Hissarlik. — Des haches et couteaux en silex et d'autres vestiges de l'âge de la pierre ont été



Entrée du Trésor d'Atreus.

trouvés en Grèce comme dans le reste de l'Europe. Les fouilles exécutées depuis quelques années ont fourni des documents

sur la céramique et le travail des métaux chez les anciennes populations de la Grèce. On a trouvé à Santorin des vases de



Intérieur du Trésor d'Atreus.

terre jaune antérieurs à l'éruption volcanique qui bouleversa l'île de Théra vers le seizième siècle avant notre ère. Ces pote-

ries sont faites à la main et d'un travail très grossier. Leur ornementation consiste en lignes d'un brun rouge formant des zones circulaires et des spirales. Les vases trouvés au-dessus de la couche volcanique, et qui sont par conséquent postérieurs à l'éruption, ont le même caractère et remontent aussi à une époque où le tour à potier n'existait pas encore. On en a découvert de semblables sous le tuf de l'ancien Latium, à Rhodes, à Kypros, à Mèlos et dans d'autres îles de l'Archipel.

On ne peut fixer la date des nombreux objets d'art récemment exhumés par M. Schliemann à Hissarlik en Troade et dans les ruines de Tiryns et de Mykènes, mais ils sont certainement antérieurs à la composition des poèmes homériques, c'est-à-dire aux plus anciens monuments littéraires de la Grèce. Les fouilles d'Hissarlik, entreprises dans l'espoir de retrouver les restes de l'ancienne Troie, ont mis au jour des couches superposées de décombres appartenant à plusieurs époques. Dans la couche la plus profonde, où on a reconnu les traces d'un vaste incendie, se trouvaient des poteries faites à la main et d'un caractère tout à fait barbare, notamment des cruches offrant, comme les canopes de l'Égypte, une vague ressemblance avec la forme humaine : on voit sur la panse deux cercles figurant les mamelles, et sur le col deux trous pour les yeux et une saillie en Y pour indiquer le nez et les sourcils. Comme la bouche manque, peut-être parce que l'ouvrier n'a pas su la faire, le nez ressemble à un bec d'oiseau. M. Schliemann en conclut que ces cruches représentent la Déesse protectrice de Troie, Pallas Athènè, dont l'épithète homérique, γλαυκῶπις, peut signifier « aux yeux de chouette ».

Les fouilles d'Hissarlik ont fourni aussi de nombreux objets en métal, un grand chaudron de cuivre, une coupe d'or à deux anses, quelques gobelets d'argent et une grande quantité de bijoux d'or que M. Schliemann appelle le Trésor de Priam. On y remarque trois diadèmes formés, l'un d'une feuille d'or unie, les deux autres d'une suite de petites feuilles d'or réunies en longues chaînettes pour couvrir les tempes, et en chaînettes plus courtes pour orner le front. Il y a aussi des boucles d'oreilles avec des pendeloques d'or. Sous le rapport de l'art, ces bijoux ne dépassent pas ce que font les sauvages de l'Océanie.

Débris de l'industrie des Danaens. — Les fouilles de Mykènes. — Les fouilles pratiquées à Mykènes par le même explorateur ont fourni une collection très nombreuse d'ustensiles divers, armes et bijoux, paraissant appartenir à une civilisation un peu plus avancée. Si on attribue aux Pélasges les objets trouvés à Hissarlik, on pourrait rapporter ceux de Mykènes à la période où les habitants de la Grèce se nommaient les Danaens. M. Schliemann, qui croit à la réalité historique des personnages et des événements chantés par Homère, se proposait de retrouver les tombeaux et les restes d'Agamemnon et de ses compagnons assassinés par Aigisthos et Clytaimnestra au retour de la guerre de Troie. D'après une indication fournie par Pausanias, on ouvrit des tranchées près de la porte des Lions. On découvrit un banc de pierre entourant un cercle que M. Schliemann croit être la place publique (ἀγορά, *forum*), mais qui semble trop petit pour contenir le peuple, et donnerait plutôt l'idée d'un tribunal où, d'après un passage de l'Iliade, les vieillards rendaient la justice, « assis sur des pierres polies, dans le cercle sacré ». En dehors de l'enceinte, on trouva les substructions kyclopéennes d'un palais et, à l'intérieur du cercle, des stèles ornées de bas-reliefs et un autel circulaire entouré d'os et de cendres provenant des sacrifices. Aucune trace d'inscription, ni sur les pierres ni sur les fragments de vases et d'ustensiles ramassés dans les décombres. L'époque dont on exhumait les restes ne connaissait pas l'écriture. On supposa que les pierres sculptées marquaient la place des tombeaux, et en effet on en trouva cinq, et un sixième plus loin, contenant chacun plusieurs corps, trois dans l'un, cinq dans un autre, en tout seize ou dix-sept, des hommes, des femmes, des enfants, avec des traces d'une crémation sur place, et partout, au milieu des ossements et des cendres, une prodigieuse quantité d'objets en or : de larges diadèmes ornés de fleurs ou d'étoiles, des sceptres surmontés d'une boule de cristal de roche, des parures de femmes, des baudriers, des jambières des cuirasses d'or, de larges clous d'or sur des débris de fourreaux d'épée, une profusion inouïe de boutons d'ivoire ciselés et revêtus de feuilles d'or, avec une ornementation de spirales, de rosaces, de poulpes, de fleurs ou de papillons. Il y avait

aussi des boules d'ambre jaune, des pointes de flèches en obsidienne, des vases d'or, d'argent, d'albâtre, des lances et des épées de bronze, mais pas un seul objet en fer. Ce qui parut le plus étrange, parce qu'Homère ne fait aucune allusion à cet usage, c'est que la face des cadavres était couverte d'un masque d'or, évidemment destiné à conserver les traits de chaque personnage, car on distingue facilement les masques des femmes de ceux des hommes, où sont indiqués soigneusement les poils de la barbe ; il y a même un petit masque d'enfant. Tous ont les yeux fermés ; les os qu'ils couvraient tombaient en poussière au contact de l'air.

Un des tombeaux avait été rétréci dans tous les sens par une maçonnerie intérieure, et les trois corps qu'il contenait n'avaient pu y être introduits que de force, par une sorte de mutilation ; celui du milieu avait été déplacé et ne portait pas d'ornements d'or. On peut supposer que les assassins d'Agamemnon avaient voulu outrager son cadavre. Mais est-il bien certain que les corps exhumés soient ceux d'Agamemnon et de ses compagnons ? Le témoignage de Pausanias n'est pas une preuve suffisante ; on pouvait savoir par tradition que d'anciens rois avaient été enterrés là, et l'épopée homérique était si populaire qu'on a pu remplacer leurs noms oubliés par le nom fameux du « prince des hommes ».

Des difficultés d'un autre genre ont été résolues d'une manière peu satisfaisante. On a trouvé une espèce de broche d'or représentant un petit édifice en charpente avec un gros oiseau de chaque côté : on veut que ce soit la représentation du temple de l'Astartè sidonienne ; cela pourrait tout aussi bien représenter une chapelle de Zeus dodonéen avec les colombes prophétiques. Il y avait dans un des tombeaux une tête de bœuf ou de vache en argent avec des cornes d'or ; d'autres en or, plus petites et très nombreuses, avec une double hache entre les cornes. Déjà dans les déblais on avait trouvé une grande quantité de petits bœufs ou de petites vaches en terre cuite d'un travail très grossier. M. Schliemann rappelle la métamorphose d'Io en vache et la tête de vache d'Isis ; il en conclut qu'Hèrè, la protectrice de Mykènes, était autrefois représentée sous la forme d'une vache, et il voit un souvenir de cette an-

cienne forme dans l'épithète homérique βοῶπις, aux yeux de vache. Cela n'est pas inadmissible, mais une explication bien plus simple est fournie par la double hache qui figure entre les cornes des petites vaches d'or : c'est une allusion aux animaux offerts en sacrifice. Tout le monde n'était pas assez riche pour offrir des hécatombes, et les rois eux-mêmes promettaient plus qu'ils ne pouvaient tenir. On s'en tirait par une de ces finesses familières aux Grecs : on offrait de petits bœufs en or si on était riche, en terre cuite si on était pauvre, et les Dieux indulgents tenaient le vœu pour accompli.

On n'a trouvé dans les fouilles de Mykènes ni un scarabée égyptien ni un cylindre assyrien. S'il y a quelques bijoux, en très petit nombre, auxquels on peut attribuer une origine étrangère, leur présence s'explique naturellement par le commerce de cabotage pratiqué dès la plus haute antiquité dans l'Archipel. Les partisans du système des influences asiatiques ou égyptiennes sur la civilisation grecque sont obligés de reconnaître que la presque totalité des objets découverts dans les tombeaux mykéniens offre tous les caractères d'un art indigène. Il est vrai que dans cet art primitif on ne trouve pas même le germe du sentiment des proportions et des formes qui caractérisa l'art grec aux époques historiques ; mais cette qualité, les Grecs n'ont pu l'emprunter aux Phéniciens qui en étaient absolument dépourvus, à en juger par les sculptures kypriotes du Louvre. C'est dans le Nord plutôt qu'en Orient qu'on pourrait chercher des points d'attache à l'orfèvrerie mykénienne, s'il est vrai qu'elle offre quelques analogies avec les bijoux trouvés dans les tombeaux scythiques ou keltiques de la vallée du Danube. Ses motifs d'ornementation sont très peu variés et dérivent presque toujours de l'emploi de lignes sinueuses, surtout de la spirale. Une combinaison très souvent reproduite consiste dans deux lignes en croix dont les quatres bouts s'enroulent tous dans le même sens. Selon les savants, ce serait une forme arrondie de la Suąstika ou croix gammée, emblème qu'on trouve dans tous les pays habités par la race aryane et qui représente, à ce qu'on croit, les deux arânis, génératrices du feu. C'est ainsi qu'on essaye d'expliquer une énigme par une autre énigme.

En résumé, le riche trésor archéologique découvert par M. Schliemann et offert par lui au musée d'Athènes, a soulevé bien des problèmes, dont aucun, jusqu'ici, n'a reçu de solution définitive, et malgré la violation des tombes, les morts interrogés par la science ont gardé leur secret.

CHAPITRE III

LA RELIGION (1).

Correspondance des religions et des formes sociales. — Les Dieux, lois vivantes de l'univers. — Les Forces domptées par les Lois. — Expression humaine du divin. — Absence d'unité religieuse et de corps sacerdotal. — Aspect physique et aspect moral des Lois divines. — La prière, le libre arbitre et la destinée. — La divination. — Caractère du culte chez les Grecs. — L'immortalité de l'âme. — Le culte des Héros et des ancêtres.

Correspondance des religions et des formes sociales. — La diversité des races humaines a pour conséquence la variété des religions et des langues. On a groupé les langues en familles; on pourrait établir de même des familles de religions qui répondraient aux familles de peuples. La révélation primitive, c'est-à-dire la première impression de l'ensemble des choses sur l'âme humaine, se traduit de différentes manières selon le génie particulier des races. On peut concevoir l'univers comme une machine, comme un animal ou comme un concert. A ces trois conceptions répondent les trois grandes formes de la religion dans l'antiquité. Le monothéisme regarde la nature comme une matière inerte mue par une volonté extérieure ; le panthéisme se la représente comme une unité vivante, ayant en elle-même son principe d'action ; le polythéisme y voit un ensemble d'énergies indépendantes, dont le concours produit l'harmonie universelle.

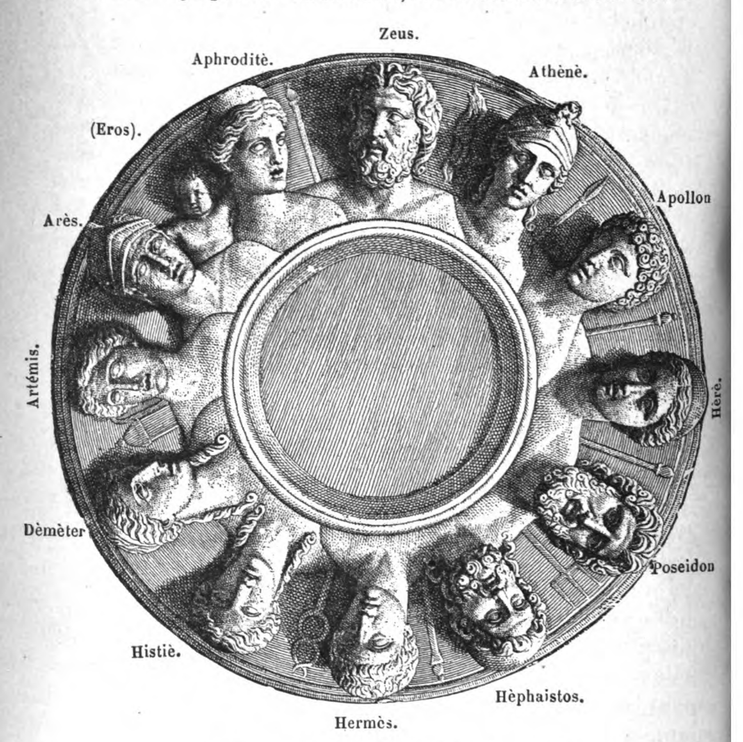
Le réel étant le miroir de l'idéal, les sociétés s'ordonnent

(1) Pour les développements, voir mon ouvrage du *Polythéisme hellénique*.

selon la manière dont elles conçoivent l'ordre général de l'univers. Aux religions unitaires correspondent les diverses formes de l'autorité, la monarchie au Monothéisme, le régime des castes au Panthéisme; le Polythéisme, dont le principe est la pluralité des causes, a pour expression sociale la république. La religion naturelle de la famille indo-européenne est le Polythéisme; mais entre les branches de cette famille il y avait des différences qui se sont accentuées à travers les siècles, et les transformations politiques ont réfléchi celles de la pensée religieuse. Les castes se sont constituées dans l'Inde en même temps que le Polythéisme de la période védique était absorbé dans l'unité complexe du Panthéisme brahmanique. Le Dualisme iranien, qui n'est qu'une variante du Monothéisme, répond à la monarchie féodale des Perses. Seuls, les Grecs et les Romains restèrent fidèles au Polythéisme originel, et conservèrent leurs institutions républicaines pendant toute la période ascendante de leur histoire; c'est seulement à l'époque de la décadence que les dogmes unitaires envahirent à la fois la politique et la religion.

Les Dieux, lois vivantes de l'univers. — Le sanskrit, qui est la langue des aînés de notre race, a conservé l'expression la plus ancienne du divin. Les Aryas de l'Inde invoquaient les Dévas, c'est-à-dire les Lumières, de la racine *div*, briller. Ce mot se retrouve dans le latin *divus* qui garde le sens de divin et dans le grec δῖος qui signifie brillant ou illustre; mais c'est à tort que les philologues ont voulu rattacher le mot θεός à la même racine : Homère dit souvent δῖα θεαῶν, la brillante ou l'illustre Déesse, il ne dit pas θεῖα θεαῶν, la divine Déesse, ce qui serait un pléonasme. Même en admettant l'identité originelle des deux mots, il faut reconnaître qu'à un certain moment les Grecs leur ont attribué des sens différents ; c'est donc dans la langue grecque qu'il faut chercher la raison de cette différence. La véritable étymologie du mot θεός a été donnée par Hérodote. Selon lui, les Pélasges, avant de connaître les noms propres des Dieux, les appelaient en général θεούς, à cause de l'ordre qu'ils ont établi dans l'univers, ὡς κόσμῳ θέντες τὰ πάντα. La racine de θεός est donc θέω, τίθημι, établir, d'où on peut tirer aussi Θέμις, l'ordre, θέσμος, la loi, Θησεῦς, nom du fondateur mythique de la démocratie d'Athènes. Le Polythéisme

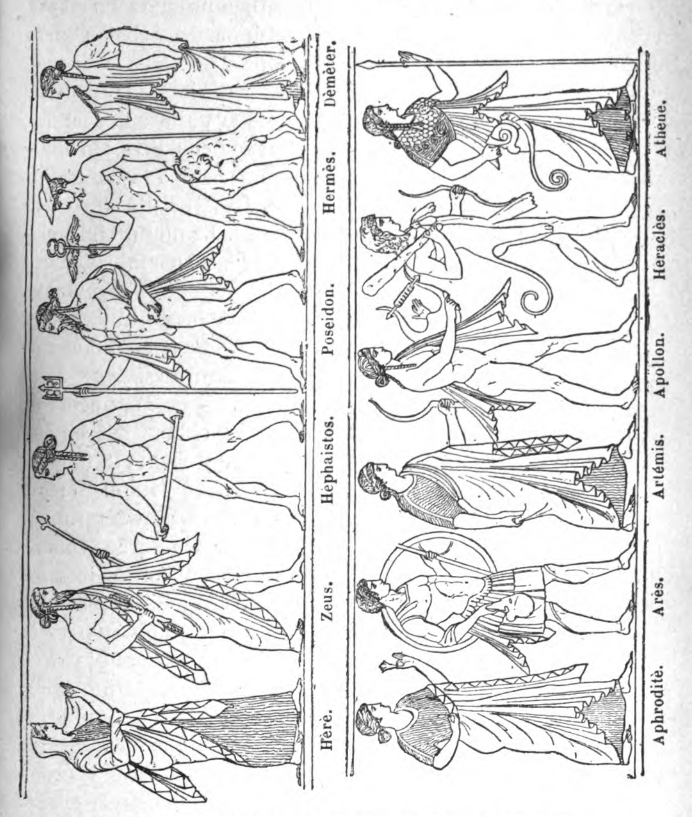
nous est présenté par la poésie grecque sous une forme moins primitive que dans le Rig Véda, mais beaucoup plus parfaite. Les races supérieures ne s'arrêtent pas à l'adoration du visible. Dans l'alternance régulière des saisons et des heures, dans l'éternelle symphonie du Cosmos, les Grecs trouvèrent la révé-



Autel circulaire des douze Dieux (Musée du Louvre).

lation de la Loi. Les Olympiens ne sont pas les lumières du ciel comme les Dieux védiques, ils sont les lois d'ordre, de proportion et d'harmonie, dans le monde physique la beauté, dans le monde moral la justice. C'est la religion qui convenait à une race artiste et républicaine.

Quelques amis de la Grèce ont essayé de la rendre agréable à leurs contemporains en cherchant un fond de monothéisme dans sa mythologie. C'est méconnaître les caractères distinctifs



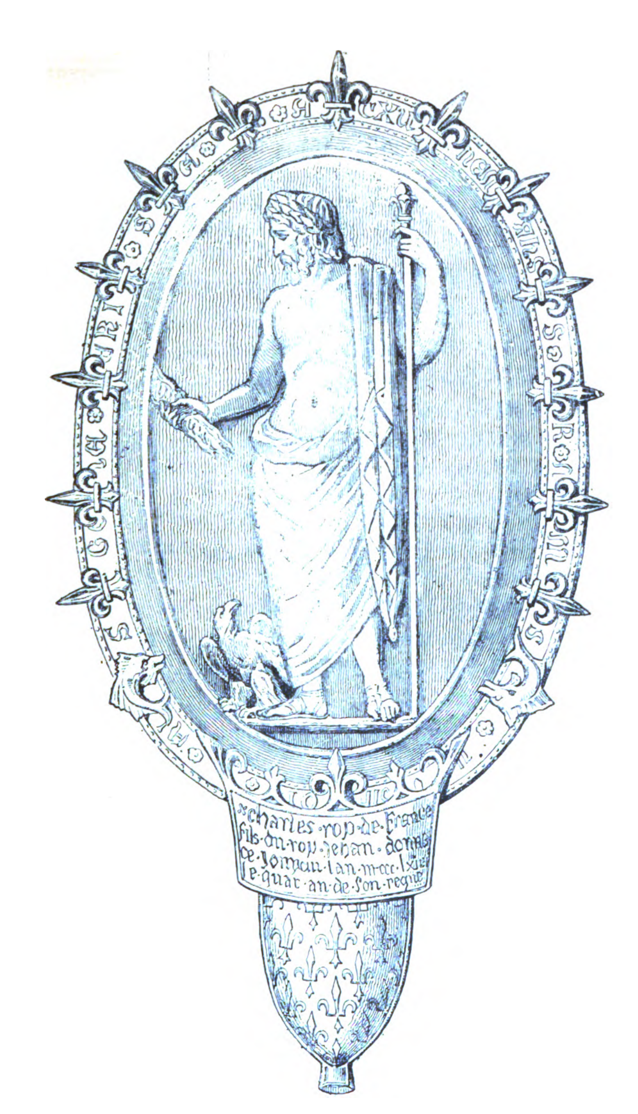
Bas-relief d'un *putéal* ou margelle de puits (Musée du Capitole).

des races. Les religions, comme les langues, portent l'empreinte du génie et du tempérament de chaque peuple. Si on ne connaissait ni la religion des Juifs ni celle des Grecs, en comparant la poésie hébraïqu , si sobre d'adjectifs, à la richesse d'épi-

thètes de la langue d'Homère, on devinerait que la première est dominée par l'idée de la substance et de l'unité ; la seconde par celle de la diversité et de la forme. Zeus est le père des Dieux, il n'est pas, comme Iahweh, le Dieu unique ; il n'est pas non plus l'âme du monde comme Brahma. La religion grecque ne se confond pas plus avec le panthéïsme qu'avec le monothéisme; cette confusion ne s'est produite que dans la période alexandrine, sous l'influence de la philosophie et des doctrines orientales. Tant que l'Hellénisme conserva son originalité, il n'admit ni un Dieu unique supérieur à la nature, ni un Dieu infini se confondant avec elle. La diversité des effets lui faisait admettre la pluralité des causes. Le monde lui apparaissait comme une vaste cité, comme un ensemble d'êtres différents, vivant chacun de sa vie personnelle et indépendante. Les Dieux en sont les régulateurs, ou plutôt les Lois éternelles, conçues comme des personnes vivantes, et s'enchaînant mutuellement dans la grande république de l'univers.

Les Forces domptées par les Lois. — Les tempêtes de l'atmosphère, qui tiennent tant de place dans la religion védique, la lutte des principes contraires, qui forme le fond de la religion iranienne, sont représentées dans l'Hellénisme par la guerre des Dieux contre les Titans et les Géants, terminée par la victoire des Lois modératrices sur les Forces tumultueuses qui troublent l'harmonie du monde. Voici la description mythologique de l'orage d'après la Théogonie d'Hésiode :

« Une clameur terrible s'éleva de la mer sans bornes, la terre au loin retentit, et le large ciel gémit ébranlé, et le vaste Olympe était secoué dans sa base par le choc des immortels. Jusqu'au Tartare ténébreux pénétrait la secousse profonde, et le bruit des pas précipités, et l'effrayant tumulte des grands coups. Donc, ils lançaient ainsi des deux parts les traits lamentables, et jusqu'au ciel étoilé montaient les cris de guerre et les hurlements des combattants dans la mêlée. Zeus ne contint plus son courage, et tout à coup sa poitrine se remplit de colère, et il déploya toute sa force. Aussitôt, du ciel et de l'Olympe il s'avança, fulgurant sans relâche, et les foudres rapides volaient de sa main robuste avec le tonnerre et l'éclair, et se multipliaient, roulant partout la flamme sacrée. A l'entour, la terre



Zeus (Camée de la bibliothèque nationale. La monture est un travail du quinzième siècle. L'aigle placé près de Zeus l'avait fait prendre pour saint Jean l'évangéliste).

féconde mugissait embrasée, et sous le feu craquait au loin l'immense forêt. Le sol bouillonnait et les flots de l'Océan et la mer sans fond. Une chaude vapeur les enveloppa, les Titans terrestres ; la flamme immense monta vers l'éther divin, et les yeux des plus forts étaient aveuglés par l'éclatante splendeur de la foudre et des éclairs. Il semblait, à entendre et à



Zeus préside l'assemblée des Dieux (Bas-relief du Capitole).

voir tant de bruit et de lumière, que la terre et le large ciel se confondaient, car c'était l'énorme tumulte de la terre écrasée et du ciel se ruant sur elle : tel était le fracas de la mêlée des Dieux. En même temps les vents s'ébranlaient et soulevaient la poussière, avec le tonnerre et l'éclair et la foudre ardente, armes du grand Zeus, et portaient le bruit et les clameurs au milieu des combattants ; et dans le vacarme incessant de l'ef-

froyable bataille, tous montraient la puissance de leurs bras ».

Un autre passage de la Théogonie raconte avec la même énergie d'expressions le combat de Zeus contre le géant Typhôeus, personnification du simoun et des forces volcaniques : « Une chose inouïe serait arrivée en ce jour; celui-là serait devenu maître des mortels et des immortels, sans l'active providence du père des Dieux et des hommes, qui fit rudement gronder son puissant tonnerre. La terre retentit terriblement à l'entour, et le large ciel là-haut, et la mer, et les



Zeus vainqueur des Géants (Camée d'Athénion, musée de Naples).

courants de l'Océan, et les Tartares souterrains. Le maître s'avançait, et le grand Olympe tremblait sous ses pieds immortels. La terre gémissait, et des deux côtés les feux se croisaient sur la mer violette, le tonnerre et l'éclair, et la flamme que lançait le monstre, les trombes, les tourbillons de vent et la foudre brûlante. Le sol bouillonnait, et le ciel et la mer, et le choc des immortels ébranlait les rivages, et agitait de tous côtés les grandes vagues, et soulevait une irrésistible tempête. Aïdès, roi des morts souterrains, et les Titans autour de Kronos, tremblaient au fracas immense de l'effrayante bataille. Zeus donc, ayant amoncelé sa colère, saisit ses armes, le tonnerre

et l'éclair et la foudre ardente, et il les lança, se ruant du haut de l'Olympe, et il brûla toutes les têtes du formidable monstre. Et lui, dompté par les coups qui le frappaient, il tomba mutilé, et fit gémir la terre immense. Du corps du prince foudroyé, la flamme jaillissait dans les sombres gorges de la montagne escarpée. La terre immense brûlait au loin, enveloppée d'une vapeur ardente; elle fondait comme l'étain, que l'industrie des jeunes gens chauffe dans un large creuset, ou comme le fer, le plus puissant des métaux, fond dans la terre divine sous les mains d'Hèphaistos. Et, le cœur irrité, Zeus le jeta dans le large Tartare. »

Expression humaine du divin. — En attribuant aux Dieux un caractère personnel, on est naturellement conduit à les assimiler à la personne humaine, car c'est en lui-même que l'homme trouve le type d'une force libre et d'une loi consciente d'elle-même. Cette tendance, qu'on nomme anthropomorphisme, s'est surtout développée sous l'influence des poètes, et plus tard des sculpteurs. Ce sont eux qui ont donné un corps aux croyances populaires, et on peut les considérer comme les véritables théologiens de l'Hellénisme. L'essence de la poésie est de tout personnifier. Dans la mythologie, qui est la langue des poètes, le ciel, la terre, les vents, les flots, les astres, les éléments ont, comme l'homme, un sentiment et une volonté. La sculpture, obligée de représenter les lois de l'univers sous des formes visibles, choisissait la forme humaine parce que nous n'en connaissons pas de plus belle, comme le disait Phidias. Cette expression humaine du divin éleva l'art grec à des hauteurs qui n'ont pas été dépassées. Mais elle avait aussi ses dangers : en traduisant l'action des puissances cosmiques par des images empruntées à la vie humaine, on attribuait aux Dieux, non seulement l'intelligence et la liberté, mais aussi les passions de l'homme : le conflit des éléments, c'était une guerre divine, leurs unions fécondes c'étaient les amours des Dieux. Les philosophes protestèrent contre ces fables poétiques, qui paraissent immorales si on les prend à la lettre. Il est vrai qu'elles n'avaient aucune autorité dogmatique; chacun pouvait les expliquer ou même les rejeter entièrement.

Absence d'unité religieuse et de corps sacerdotal. —

Les poètes eux-mêmes les exposaient de différentes manières. Homère et Hésiode sont en désaccord sur une foule de points. Selon Homère, l'Océan est le principe de l'univers; selon Hésiode, le ciel, Ouranos, est l'ancêtre des Dieux. Les Nymphes et les Fleuves ont pour père Zeus d'après Homère, l'Océan d'après Hésiode. Dans la Théogonie, les Kyclopes sont fils du Ciel et de la Terre et personnifient le tonnerre, l'éclair et la foudre: le Kyclope de l'Odyssée est un berger féroce et impie, fils de Poseidon. Hésiode parle longuement des Titans, et en particulier de Promètheus; Homère ne dit rien de Promètheus et parle à peine des autres Titans. L'hymne homérique à Apollon fait du géant Typhaon un fils d'Hèrè; Hésiode le nomme Typhôeus et en fait un fils de la Terre et du Tartare. Aphroditè (1) est fille de Zeus et de Diônè dans l'Iliade; dans la Théogonie, elle naît du sang d'Ouranos et de l'écume de la mer. Hèphaistos est fils de Zeus et d'Hèrè dans Homère, d'Hèrè seule dans Hésiode. Il a pour femme Charis dans l'Iliade, Aphroditè dans l'Odyssée, tandis que dans la Théogonie, Aphroditè est l'épouse d'Arès (2). Le même poème donne aux Moires deux généalogies différentes : elles sont énumérées d'abord parmi les enfants de la Nuit, et plus loin elles sont données comme filles de Zeus et de Thémis.

Le mélange ou le contact prolongé des Grecs avec des peuples de races différentes introduisit de bonne heure des éléments étrangers dans l'Hellénisme. Le culte de Dionysos, qui se répandit en Grèce avec la culture de la vigne, garda toujours une physionomie orientale. L'Artémis d'Ephèse, avec ses nombreuses mamelles, est une personnification de la nature, et n'a de commun que le nom avec la chasseresse vierge des forêts d'Arcadie. Les Grecs n'adoptaient une divinité étrangère qu'en l'assimilant à une de leurs divinités nationales. La phrygienne Kybèlè, dont le culte était célébré dans les montagnes au son des flûtes, des cymbales et des tambours, fut identifiée avec Rhéiè, la mère des Dieux. Aphroditè, fille de la Diônè pélasgique, se confondit avec la Sido-

(1) Sur les miroirs étrusques *Turan*; chez les Romains *Vénus*.

(2) Le Dieu italique Mamers, Mavors, Mars a été confondu avec Arès.

nienne Astartè, et l'épithète de Kypris qu'elle porte déjà dans Homère, rattacha son culte à l'île phénicienne de Kypros. Quand Hérodote parle des Dieux de l'Égypte, il croit retrouver Zeus dans Ammon, Isis est pour lui Dèmèter, Osiris est Dio-



Artémis chasseresse (Musée du Louvre).

nysos. Ces assimilations n'étonnaient personne, car dans la Grèce elle-même la mythologie variait d'une commune à l'autre, sans que cette diversité ait jamais entraîné de querelles religieuses. L'unité n'existait pas plus dans la religion que dans la politique. Il n'y avait pas d'hérésie, parce qu'il n'y avait ni orthodoxie ni Église. Jamais les ministres du culte

n'ont été chargés en Grèce de l'enseignement religieux ni de la direction des consciences; leur nom, ἱερεῖς, que nous traduisons par prêtres, serait beaucoup mieux rendu par le mot *sacristains*. L'Hellénisme offre le seul exemple d'une religion sans clergé. L'histoire intérieure des républiques est remplie par les luttes de l'oligarchie et du parti populaire, mais on n'y trouve pas la moindre trace d'une faction sacerdotale.



Artémis d'Ephèse. (Musée du Vatican.)

Aspect physique et aspect moral des lois divines. — Comme il n'y avait pas d'autorité religieuse, les croyances répondaient toujours aux évolutions de la pensée populaire. A l'époque pélasgique, les Dieux n'étaient que les causes inconnues de l'ordre universel, comme le dit Hérodote dans le passage que j'ai cité plus haut. A l'époque alexandrine, ils ont un caractère exclusivement métaphysique et abstrait. Mais dans l'intervalle, pendant la grande période de la civilisation, l'Hellénisme enveloppe le double aspect du divin dans une syn-

thèse harmonieuse : les Dieux sont à la fois les lois physiques du monde et les lois morales des sociétés. Zeus, l'éther lumineux qui prend mille formes pour multiplier la vie, est en même temps le dispensateur de la justice, impartiale et bienfaisante comme la lumière, le témoin des serments, base du pacte social, le protecteur des suppliants et des pauvres, qui n'ont que son ciel pour abri. Sa fille Athènè, la vierge éthérée, force et clarté céleste, qui se révèle dans la splendeur de l'éclair, est l'éternelle raison qui triomphe par l'évidence, la sagesse souveraine, protectrice des cités. Apollon, la lumière et l'harmonie du monde, l'archer aux flèches d'or qui chasse les terreurs de la nuit, est le prophète qui éclaire l'avenir, le guide des colons qui cherchent de nouvelles patries. Hermès, le crépuscule du matin et du soir, l'intermédiaire universel, le messager céleste qui porte aux Dieux les prières des hommes, aux hommes les bienfaits des Dieux, est aussi la parole qui unit les hommes par l'échange et les traités de paix. Dèmèter, la terre féconde, est l'agriculture, source de toute législation. Hèphaistos, le feu artiste, est l'industrie et le travail civilisateur. Quant au courage, vertu purement humaine, puisqu'un Dieu ne peut ni souffrir ni mourir, il est représenté par les Héros demi-Dieux qui, du haut de leurs apothéoses, nous montrent par leur exemple comment on doit lutter dans cette arène de la vie, où la douleur est une épreuve pour la vertu.

La prière. — Le libre arbitre et la destinée. — Un Grec priait assis, dans l'attitude la plus propre à la méditation, ou debout et les bras ouverts, pour recevoir les bienfaits des Dieux. Il leur demandait les biens dont ils sont les dispensateurs suprêmes, le succès dans les entreprises, une vie heureuse pour lui et ses amis, jamais la sagesse ou la vertu, car cela est au pouvoir de l'homme. Il les remerciait d'avoir réussi, jamais d'avoir fait son devoir : c'eût été douter du libre arbitre humain. Un maître de gymnase, pour former les athlètes, leur porte des coups qu'il mesure à leur force : ainsi les Dieux nous envoient les passions pour nous exercer à la lutte : les passions sont faites pour être domptées, c'est à l'homme à s'en affranchir. Il a une lumière qui est sa raison et sa conscience. Son choix est libre, et la destinée, cet ordre

abstrait produit par le concours des lois de la nature, laisse la volonté indépendante et souveraine.

Les mots μοῖρα, μόρος, αἶσα, que nous traduisons, faute de mieux, par le sort ou la destinée (1), n'ont pas un sens très précis, et Homère les prend dans une double acception. Tantôt ces



Jeune athlète invoquant les Dieux (Musée de Berlin).

mots signifient les conditions nécessaires qui résultent de la nature des choses, et en ce sens on peut dire que nul n'échappe à la part qu'il a reçue en naissant, et que les Dieux eux-mêmes

(1) Les Moires et les Kères, distinctes chez les Grecs, sont appelées indifféremment chez les Romains *Fata* ou *Parcae*.

sont soumis à la nécessité, car aucune puissance ne peut faire qu'une chose soit et ne soit pas en même temps. Tantôt les mêmes mots représentent une règle qui, malgré son caractère absolu, peut être violée et l'est quelquefois : ainsi, dans l'Odyssée, Zeus se plaint, à propos du sort d'Aigisthos, que les hommes attribuent aux Dieux les maux qu'ils s'attirent eux-mêmes par leurs fautes et malgré le destin, ὑπὲρ μόρον, contrairement à la loi. Il est clair qu'ici le destin n'est pas une force irrésistible, mais une règle idéale, qu'il est bon de suivre parce qu'elle est conforme à l'ordre universel. En ce sens il se confond avec la volonté des Dieux, il représente la fin normale de l'homme, mais chacun peut s'y soustraire à ses risques et périls, comme l'a fait Aigisthos, malgré les avis des Dieux.

La divination. — Le principe de la pluralité des causes concilie facilement le libre arbitre avec la destinée et avec la prescience divine. Toute action humaine a deux causes, comme tout mouvement est la résultante de deux forces. De ces deux causes, l'une est indépendante de nous et comprend toutes les influences extérieures, l'autre appartient à l'homme; c'est sa volonté, éclairée par la conscience. Mais l'homme dirigerait plus sûrement sa volonté s'il connaissait les dangers qu'il doit craindre, comme un général, avant d'opérer dans un pays inconnu, en consulte la carte pour dresser son plan de campagne. Il semblait naturel de consulter les Dieux, car on ne pouvait les croire muets et sourds ou indifférents aux affaires humaines. On cherchait des signes de leur volonté dans tous les faits indépendants de la volonté de l'homme, les sorts, les prodiges, les accidents imprévus, les rêves et surtout la flamme du sacrifice et les entrailles des victimes, car le sacrifice, étant une offrande aux Dieux, semblait la meilleure occasion de les interroger. On attribuait un instinct prophétique aux oiseaux, qui semblent prévoir les changements des saisons, comme le prouvent leurs migrations régulières. Dans la langue poétique des légendes, les devins fameux, Teirésias, Amphiaraos, Mopsos, comprennent la langue des oiseaux, c'est-à-dire qu'ils savent interpréter leur vol.

De même qu'une mère conduit les pas de son enfant, mais ne marche pas pour lui, les Dieux ne font pas l'œuvre de

l'homme, mais ils lui indiquent le bon chemin. Dans l'Iliade, Thétis déclare à son fils Achille qu'il a deux chances devant lui, une vie glorieuse et courte ou une longue vie sans gloire. Elle sait ce que peut amener, dans un cas ou dans l'autre, la décision d'Achille, mais elle ne peut prédire le choix qu'il fera, car la prescience des Dieux est limitée par le libre arbitre de l'homme. L'obscurité même des oracles leur ôtait jusqu'à l'apparence d'une contrainte ou d'une entrave, en même temps qu'elle exerçait la pénétration et le jugement. Les devins qui s'attribuaient le don d'expliquer les présages ou de transmettre les oracles des Dieux n'avaient pas plus d'autorité que les prêtres chargés du service des temples. On croyait à la divination comme à la médecine, mais un devin pouvait se tromper comme un médecin, et tout en respectant les oracles, on se tenait en garde contre les erreurs ou les mensonges : « La pythie philippise », disait Démosthène, et il engageait les Athéniens à passer outre. Hector n'est pas un sceptique ni un impie, et il sait que Polydamas est un devin habile, mais quand il trouve ses avis trop timides, il répond que le meilleur augure est de combattre pour sa patrie.

Caractère du culte chez les Grecs. — Nous sommes quelquefois surpris des allures familières et indépendantes des héros d'Homère avec les Dieux. Plus tard, sur le théâtre d'Athènes, Aristophane pouvait, sans aucun soupçon d'impiété, se moquer de Dionysos dont on célébrait la fête, et de tous les Dieux en général, aussi librement que du peuple souverain. Rien de tout cela ne choquait les Grecs. Leur piété n'en était pas moins vive. Les Dieux étaient pour eux des amis, des frères aînés plutôt que des maîtres. On les associait à tous les actes de la vie, on leur offrait la première part de tous les biens qu'on avait reçus d'eux. Dans Homère, on ne tue pas un animal sans l'avoir consacré aux Dieux ; mais les Dieux se contentaient des prémices et les assistants se partageaient le reste : c'est la naïve reconnaissance de l'enfant qui vous fait goûter aux fruits et aux gâteaux que vous lui donnez. Les repas, toujours consacrés par le sacrifice, sont appelés par Hésiode les banquets des Dieux. On versait la première goutte de vin sur le foyer, et le feu portait la libation vers le ciel. Nos toasts

se rattachent à cet usage, mais ils n'ont plus pour nous aucune signification religieuse. Les repas des Grecs étaient toujours accompagnés par la musique et les hymnes et se terminaient par des exercices de force et d'adresse. On conviait les Dieux à ces fêtes joyeuses où les poètes chantaient leurs louanges au son des flûtes et des lyres, et quelquefois aussi s'égayaient à leurs dépens. Mais les Dieux ne s'offensaient pas des railleries des poètes, leurs véritables prêtres, et la gaieté du peuple montait comme un concert de bénédictions.

L'immortalité de l'âme. — Une des plus anciennes formules d'invocation qui nous soient parvenues est celle qu'on trouve dans l'Iliade au début du serment prononcé par Agamemnon en présence des deux armées : « Père Zeus, très glorieux, très grand, qui règnes du haut de l'Ida; Soleil qui vois tout et entends tout ; Fleuves et Terre, et Vous deux, qui, sous la terre, punissez après la mort les hommes qui ont violé leur serment, soyez nos témoins et les gardiens de la foi jurée ». Agamemnon invoque Zeus avant les autres Dieux parce que les serments se jurent à la face du ciel. Il nomme ensuite le Soleil et la Terre, divinités communes à tous les hommes, puis les Fleuves, Dieux nationaux de chaque peuple, enfin les Dieux des morts, Aïdès (1) et Perséphonè (2). Dans un autre passage de l'Iliade, la même invocation est faite à peu près dans les mêmes termes, sauf que la punition des parjures est attribuées aux Erinnyes, personnification des remords. Ainsi les plus anciennes prières des Grecs contiennent un témoignage de l'immortalité de l'âme et d'une expiation des crimes dans une autre vie. Cette croyance à la perpétuité de la personne humaine après la mort, très différente des doctrines panthéistes ou monothéistes de transmigration ou de résurrection, se trouve dans toutes les branches de la race indo-européenne ; mais c'est l'Hellénisme qui a donné au

(1) Le mot Aïdès, qui signifie l'Invisible, est souvent remplacé par Aidôneus. Les Romains le traduisent par *Orcus ;* le mot *Pluto* n'est que la forme latine de πλούτων, celui qui s'enrichit.

(2) Sur les vases peints *Phéréphatta ;* dans les auteurs latins *Proserpina.* A Athènes et en Sicile on l'appelait *Koré*, la jeune fille, en Arcadie *Despoina*, c'est-à-dire Notre-Dame.

dogme de l'immortalité personnelle sa forme la plus complète ; aucune religion ne l'a proclamé si haut ni si clairement.

La vie à venir était un des thèmes favoris de l'ancienne poésie épique des Grecs. Outre l'Odyssée d'Homère, le poème des *Retours* et la *Minyas* de Prodicos de Phokaia contenaient des descriptions du monde invisible. C'est d'après la Minyas, selon Pausanias, que Polygnote avait peint le séjour des morts dans la Lesché de Delphes. On ne doit pas s'attendre à trouver plus d'unité dans les allusions à la vie future que dans l'expression des symboles divins. Homère s'attache au point capital : ce qu'il tient à affirmer, c'est la persistance de l'individu après la mort. Or l'individu est déterminé dans l'ensemble des choses par ses rapports avec d'autres êtres, dans l'espace par sa forme corporelle, dans le temps par la mémoire. Homère donne donc aux morts une forme visible, quoique impalpable ; il fait de la mémoire leur attribut principal, et il réunit dans la mort ceux qui se sont aimés pendant la vie : les amis se promènent ensemble en s'entretenant de leurs souvenirs. On reproche à Homère d'avoir fait dire à Achille qu'il aimerait mieux être le plus humble des vivants que le premier des morts ; on oublie qu'Achille, malgré son courage, avoue dans l'Iliade un violent amour de la vie ; s'il parlait autrement dans l'Odyssée, il ne serait plus Achille, on ne le reconnaîtrait pas. Et quand même ces regrets mélancoliques traduiraient la pensée du poète, ne peut-on pardonner à ce vieil aveugle de n'avoir pas su imaginer quelque chose de plus beau que le soleil? Si la lumière n'était pas si douce, voudrait-on la retrouver au delà de la tombe, et n'est-ce pas le regret de la vie, pour lui-même et pour ceux qu'il aime, qui éveille dans l'homme l'espérance de l'immortalité?

Le culte des Héros et des ancêtres. — Le polythéisme n'admet pas d'abîme dans la nature ; il conçoit l'univers comme une vaste harmonie et rattache la terre au ciel par la race sacrée des Héros demi-Dieux. On exprimait leur caractère mixte en leur attribuant une double origine : ils étaient nés des alliances de la race divine avec la race humaine. Les fables de l'union des Dieux, et surtout de Zeus, avec des femmes mortelles remontent à l'époque patriarcale, où la polygamie

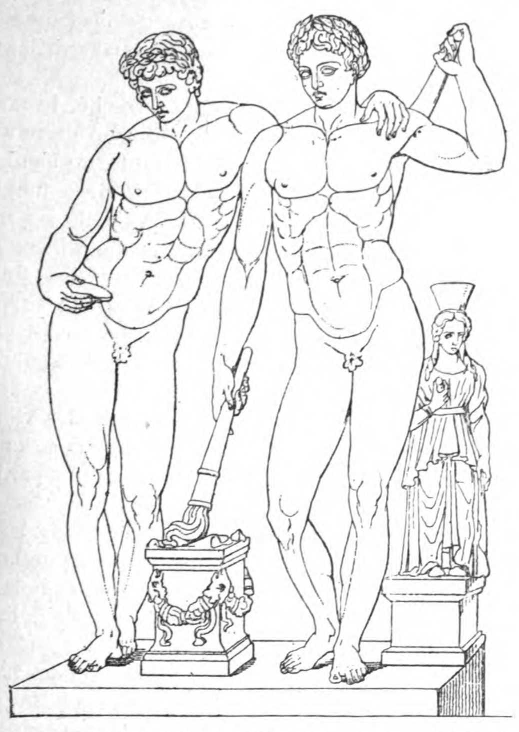
était admise. Le père de famille, entouré de ses femmes et de ses nombreux enfants, on en retrouvait l'image dans l'éther bienfaisant et fécond, père de tous les êtres vivants. On ne s'offensait pas plus de ses mille hymens, que nous ne nous offensons aujourd'hui des combinaisons multiples de l'oxygène. De ces unions bénies étaient nées les sources jaillissantes, les plantes nourricières, les formes de la vie organisée, Per-



Les Dioscoures, c'est-à-dire fils de Zeus, symbole de l'étoile du matin et de l'étoile du soir (pierre gravée), ou des deux crépuscules (monnaie d'Istros); protecteurs de Sparte, sous le nom de Tyndarides (monnaie de Lakédaimon); confondus avec les Cabires (monnaie de Syros).

seus, Perséphonè, Dionysos. Il semblait naturel d'attribuer la même origine à ces nobles héros, l'honneur et le salut de la race humaine, qui domptent les monstres, qui punissent les crimes, parcourant la terre sans jamais se reposer, tant qu'il reste une faiblesse à protéger, un fléau à détruire. Le type de ces demi-Dieux humains, confondu par la reconnaissance des peuples avec l'astre glorieux dont il est l'image, Hèraclès,

la gloire de l'air, Alkidès, le fils de la force, après avoir accompli ses durs travaux, est reçu en frère par les Immortels, et dans le ciel conquis par son courage reçoit pour épouse l'éternelle Jeunesse. Les Dioscoures, Thèseus, les Argonautes et tant



Les Dioscoures se partageant l'immortalité (Groupe de Saint-Ildefonse). L'artiste a donné les traits d'Antinoos à Polydeukès par allusion à la mort volontaire du favori d'Hadrien. La tête de Castor ne pouvait ressembler tout à fait à l'empereur qui avait l'habitude de porter toute sa barbe; on reconnaît pourtant son profil d'après les monnaies.

d'autres héros dont les Grecs croyaient descendre, résument leur double caractère et leur double origine dans leurs légendes. Mais le mariage grec ayant remplacé la polygamie orien-

tale, cette substitution se traduisit par la jalousie d'Hèrè contre les autres épouses de Zeus, et à mesure que le sens des vieux symboles commençait à s'oublier, on ne vit plus que des adultères dans toutes ces alliances divines. Pourtant, la poésie populaire n'avait fait qu'exprimer dans sa langue naturelle cette pensée salutaire et fortifiante : les grands hommes sont de la race des Dieux, et par la pratique des vertus viriles retournent au ciel d'où il sont sortis.

Le culte des Héros est la religion de la cité, le culte des ancêtres est la religion de la famille. Chacun de nous a ses protecteurs célestes, ses Démons bienfaisants, les bienheureux ancêtres, les hommes de la race d'or, qui deviennent après leur mort les gardiens de ceux dont ils étaient les modèles pendant leur vie. « Vêtus de brouillard, dit Hésiode, ils parcourent la terre en tous sens, observant les actions justes ou coupables, et distribuant les bienfaits. » Les Dieux supérieurs, occupés de l'ensemble des choses, ne peuvent écouter chaque plainte ; mais les médiateurs sont là, qui reconnaissent des voix amies, et comprennent nos misères, parce qu'ils ont souffert comme nous : ils sauront bien adoucir, sans les violer, les grandes lois éternelles. Les prières montent, les secours descendent, et la pensée des morts conduit les vivants par le rude chemin de l'ascension.

La religion des demi-Dieux humains transforme les cultes locaux et donne une sanction nouvelle à l'amour de la patrie. Ce n'est plus seulement le fleuve ou le ruisseau natal, ou le bois sacré des Nymphes de sa montagne qui attache l'homme à la terre paternelle, c'est le souvenir toujours présent des héros de sa race. Le peuple les invoque le matin des batailles, et ils lui prêtent le secours de leur bras dans les luttes sacrées pour la défense des foyers et des autels. Si une jeune génération part un jour pour des migrations lointaines, ils la suivront au delà des mers et rattacheront par un culte commun la colonie à la métropole. Tous ces illustres morts, devenus citoyens de la république des Dieux, veillent sur leurs concitoyens terrestres, du haut de l'Olympe étoilé.

L'apothéose est le couronnement de la théologie des poètes qui avait cherché le divin dans l'humanité. La religion de

l'Europe moderne se rattache à l'Hellénisme par son dogme fondamental, et le dernier terme de ce culte des vertus humaines est l'adoration de l'Homme-Dieu.

CHAPITRE IV

LES LÉGENDES.

Les légendes grecques n'appartiennent pas à l'histoire. — Leur origine physique. — Perseus et Bellérophontès. — Hèraclès. — Thèseus. — La chasse de Calydon. — L'expédition des Argonautes. — Œdipe et ses fils. — Le cycle troyen. — Développement successif de la légende troyenne. — Doutes sur son caractère historique.

Les légendes grecques n'appartiennent pas à l'histoire. — La tradition populaire qui, en Grèce comme partout ailleurs, a précédé l'histoire, traduit les affinités des races par la parenté de leurs ancêtres, vrais ou supposés; elle exprime les conquêtes et les établissements de chaque peuple par les aventures fabuleuses d'un héros qui en est la personnification et qui lui-même est ordinairement présenté comme fils ou petit-fils d'un Dieu. La généalogie des héros, complément de celle des Dieux, était exposée dans un poème d'Hésiode intitulé les *Catalogues* ou les *Grandes Éoiées*, qui faisait suite à la Théogonie. Ce poème est perdu, et il n'y a guère d'ouvrage dont la perte soit aussi regrettable pour l'histoire primitive de la Grèce. D'après quelques fragments épars dans divers auteurs, on sait que les origines grecques, si obscures pour nous, y étaient exposées sous forme de généalogies analogues à celles qui forment le dixième chapitre de la Genèse. Ce poème n'était pas un simple catalogue; il contenait aussi des légendes héroïques, dont une seule nous est parvenue sous le titre de *Bouclier d'Hèraclès*.

Les plus anciens historiens, qui conservaient toutes les allures des poètes à l'exception du rhythme, partaient comme Hésiode de l'origine des choses. Ces vieux auteurs sont égale-

ment perdus, et les traditions héroïques, à part celles qui se trouvent dans l'Iliade, l'Odyssée et les poètes tragiques, ne nous sont connues que par des scholies ou des compilations comme la Bibliothèque d'Apollodore.

Aux yeux des anciens, ces légendes, qui, pour nous, appartiennent à la mythologie, étaient la préface, ou plutôt le premier chapitre de l'histoire. Une fable, μῦθος, *fabula*, n'était pas pour eux une fiction, c'était un récit traditionnel, qu'on était libre de rejeter, puisqu'il n'y avait pas d'autorité religieuse, mais le plus souvent on y croyait. Les premiers essais de critique historique, du temps d'Hérodote et de Thucydide, consistèrent à élaguer de ces récits les circonstances merveilleuses, tout en conservant l'ensemble des faits : la critique moderne est plus exigeante ; elle regarde la légende comme un ensemble où le fictif et le possible sont presque toujours inséparables, et sans interdire à l'histoire de chercher des renseignements dans la légende, elle se résigne à ignorer bien des choses. Elle distingue soigneusement une induction plus ou moins vraisemblable d'une certitude; elle se garde bien, surtout, de faire entrer la période légendaire dans les cadres de la chronologie historique.

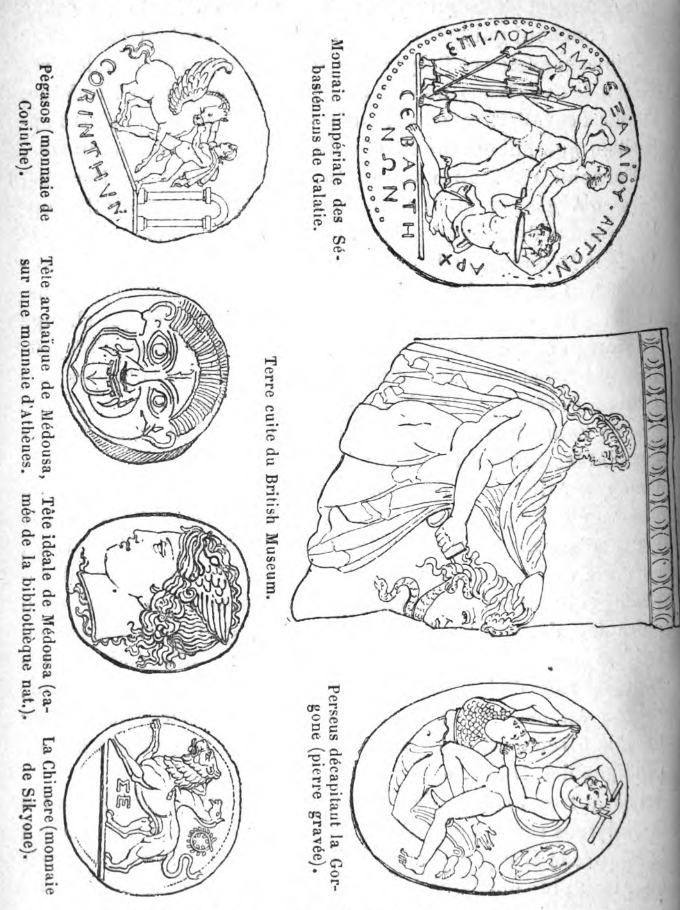
Origine physique des légendes grecques. — On a cessé de regarder les Héros comme des hommes divinisés pour leurs vertus ou leurs exploits. Presque toujours on peut reconnaître dans leurs légendes des symboles physiques dont le sens avait fini par se perdre. Seulement le caractère naturaliste des Héros est encore plus voilé sous des formes humaines que celui des Dieux. Très souvent le Héros n'est que la traduction humanisée d'un Dieu dont il ne se distinguait pas à l'origine. Les fables solaires ont produit une foule de personnifications de ce genre. Phaéton, qui signifie le brûlant, n'est dans Homère qu'une épithète du soleil; plus tard il devint le fils du Dieu dont il personnifie les ardeurs dévorantes. Sa chute dans l'Éridan, c'est la descente du soleil dans les régions inférieures. Endymion, c'est le soleil couchant, le divin berger qui s'endort dans la caverne de la nuit, et voit en songe, comme une vision céleste, la blanche Sélènè se pencher vers lui avec amour. La mort d'Hyakinthos frappé par le disque d'Apollon,

c'est la clarté rose du matin qui disparaît devant le disque solaire. La fable d'Orpheus et d'Eurydikè représente la même idée : l'aurore est ramenée des régions inférieures par le soleil, son époux, et s'évanouit dès qu'il la regarde. Narkissos est le soleil couchant qui meurt dans les flots en voulant embrasser son image. Castor et Polydeukès sont les deux crépuscules, représentés dans la mythologie grecque, comme dans le Rig-Véda, par deux cavaliers rapides ; leur immortalité alternée, c'est l'apparition quotidienne de l'étoile du matin et de l'étoile du soir.

Perseus et Bellérophontès. — Les fables de Perseus, héros d'Argos, et de Bellérophontès, héros de Corinthe, ont leur source dans la physique. La victoire de Perseus sur la Gorgone Médousa, celle de Bellérophontès sur la Chimère, reproduisent la victoire de Zeus sur les Titans et sur Typhôeus. La Gorgone, qui a des serpents pour chevelure et qui change en pierre ceux qui la regardent, c'est le nuage noir d'où jaillissent les éclairs, objet d'épouvante pour les populations primitives. Perseus, le fils de la terre sèche fécondée par la pluie d'or de Zeus, traverse les airs avec les ailes d'Hermès, le casque d'Aïdès le rend invisible ; il coupe la tête du monstre et la donne à Athènè, personnification divine de l'éclair, qui la place sur son égide. Du sang de Médousa naissent Chrysaor, le glaive d'or, c'est-à-dire la foudre, et le cheval ailé Pègasos, allégorie des sources jaillissantes. Pègasos, monté par Bellérophontès quand il va combattre la Chimère, sert de trait d'union entre les deux légendes. La Chimère, qu'Homère place en Lykie, représente les forces volcaniques : « Elle était, dit l'Iliade, de race divine et non de race humaine : lion par devant, dragon en arrière, et chèvre au milieu, et elle exhalait une terrible force de flamme ardente. Mais il la tua, s'étant fié aux prodiges des Dieux. »

Les autres exploits de Bellérophontès, ses combats contre les Solymes et contre les Amazones ont un caractère purement héroïque, et il n'y a pas lieu d'y chercher un symbole physique, non plus que dans les derniers épisodes de la légende de Perseus, la délivrance d'Andromède exposée à un monstre marin et le retour du héros à Argos où il tue involontairement son grand-père Acrisios, selon les paroles de l'oracle.

Les Grecs regardaient ces deux héros comme des personnages historiques. Perseus était pour eux le fondateur de Mykènes et l'aïeul d'Hèraclès, auquel les rois de Sparte rattachaient leur



Monnaie impériale des Sébasténiens de Galatie.

Pègasos (monnaie de Corinthe).

Terre cuite du British Museum.

Tête archaïque de Médousa, sur une monnaie d'Athènes.

Tête idéale de Médousa (camée de la bibliothèque nat.).

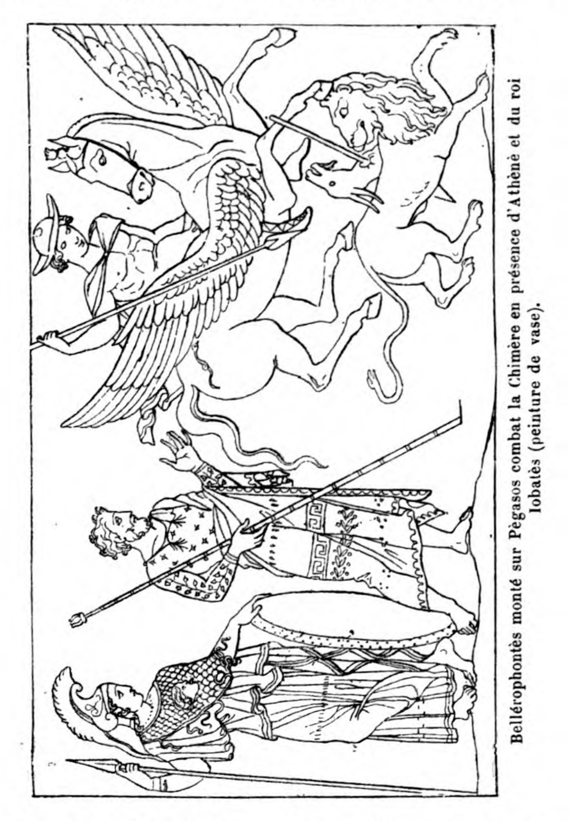
La Chimère (monnaie de Sikyone).

Perseus décapitant la Gorgone (pierre gravée).

origine. Bellérophontès appartenait à la Lykie où il était devenu roi, mais les Corinthiens étaient très fiers de leur compatriote, et le revendiquaient encore du temps des Ptolémées. Le

cheval Pègasos figure au revers des monnaies de Corinthe, la Chimère est représentée sur les monnaies de Leucas, colonie corinthienne, et de Sikyone, ville voisine de Corinthe.

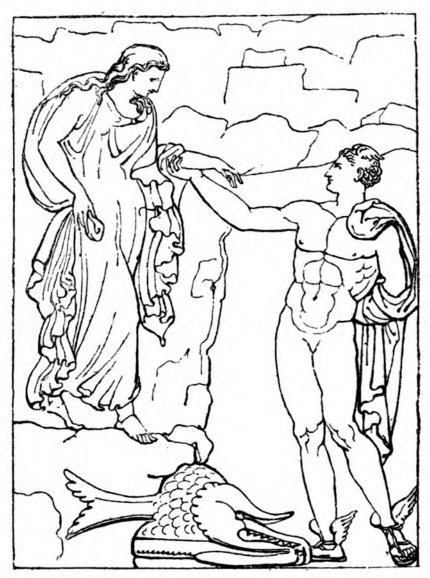
Hèraclès. — Apollon et Hèraclès, quoique l'un soit un Dieu



Bellérophontès monté sur Pègasos combat la Chimère en présence d'Athènè et du roi Iobatès (peinture de vase).

et l'autre seulement un Héros, représentent tous deux les énergies solaires. Si les brumes de l'air retardent l'apparition du jour, c'est qu'Hèrè s'oppose à l'accouchement de Lèto ou d'Alcmènè. Si le soleil levant dissipe les longs nuages qui s'enroulent à l'horizon, on dit qu'Hèraclès a étouffé des serpents

dans son berceau. Lorsqu'il perce le brouillard, il perce Hèrè de ses flèches ; lorsqu'il renaît après l'hiver ou après la nuit, on dit qu'il a enchaîné Kerbéros, qu'il a blessé Aïdès, qu'il a vaincu le Dieu de la mort. Le soleil travaille pour l'homme, qui lui est bien inférieur : c'est la servitude d'Apollon chez Admète, d'Hèraclès chez Eurystheus ou Omphale. Le soleil dessèche les marais pestilentiels, c'est la victoire d'Apollon sur



Perseus délivrant Andromède (bas-relief du Capitole).

Pytho, d'Hèraclès sur l'hydre de Lerne. Mais le caractère physique d'Hèraclès s'efface derrière sa légende héroïque, il devient le type du courage qui protège les faibles et dompte les violents.

D'après le fragment des Grandes Eoiées, placé au commencement du *Bouclier* d'Hésiode, Zeus, voulant opposer un protecteur puissant au fléau de la guerre, résolut de donner Hèraclès au monde; c'est dans ce but qu'il entre chez Alcmènè,

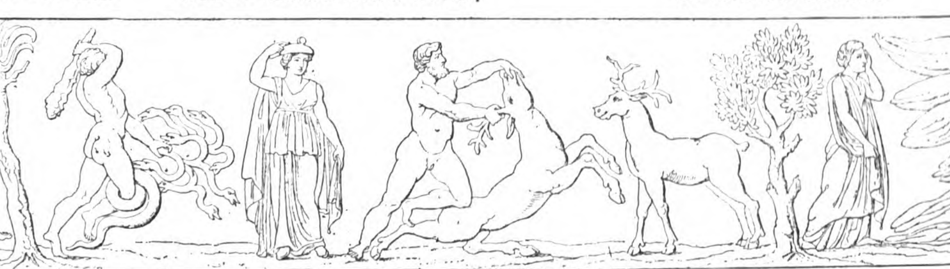
mais en prenant les traits d'Amphitryon, « car jamais aucune femme n'aima autant son mari. » Dans le dogme chrétien, une vierge sans tache, épouse d'un juste, est choisie pour enfanter le Sauveur ; la forme du symbole est plus chaste, mais la pensée est la même : l'homme qui par sa vertu bienfaisante semble un Dieu sur la terre est certainement de race divine. La poésie ne pouvait exprimer cette idée que par l'image d'une paternité réelle. L'obstacle que le brouillard oppose au soleil devient l'effet de la jalousie d'Hèrè contre l'enfant d'une rivale. Puis le thème se développe : un serment a été surpris à Zeus ; c'est la faute de la malfaisante Atè, personnification de l'erreur (1). La religion du serment enchaîne même le roi des Dieux ; il faut que son fils se soumette à toutes les épreuves que lui imposera le caprice d'Eurystheus. Enfin, après sa rude journée, ce héros du ciel, luttant contre la mort, déchire son sanglant vêtement de nuages et disparaît dans un immense bûcher sur le sommet de l'Oita. Quand la flamme a consumé ce qu'il y avait en lui de terrestre, il est reçu en frère dans le sénat des Immortels, la divinité ennemie qui l'avait poursuivi depuis sa naissance est devenue l'instrument de sa gloire et lui a valu le nom qu'il porte parmi les Dieux.

Caractère national du type d'Hèraclès, malgré les éléments étrangers introduits dans sa légende. — Réclamé à la fois par les Achaiens, et par les Thébains, adopté par les Doriens, Hèraclès est le héros national des Grecs, ce qui n'a pas empêché des fables étrangères de s'introduire dans sa légende. Ses principaux exploits ont la Grèce, et surtout le Péloponnèse pour théâtre, mais à mesure que les Grecs se répandaient sur les côtes de la Méditerranée, ils y trouvaient des traditions locales et les mettaient sur le compte de leur infatigable héros. Il est très probable que la servitude chez Omphale est une fable asiatique ; cette reine de Lydie paraît une forme hellénisée de la grande Déesse de la nature qui, dans les religions de l'Asie Mineure et de la Syrie, domine le principe créateur. La mort volontaire sur le bûcher de l'Oita rappelle une cérémonie célébrée en Kilikie en l'honneur du Dieu San-

(1) Ἄτη est la racine de Ἀπατᾶν, tromper.

Les travaux d'Hèraclès, bas-relief entourant une coupe de marbre de la villa Albani.

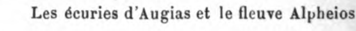
Le lion de Néméa. Kerbéros enchaîné. Thèseus délivré. Les chevaux de Diomèdès.



L'Hydre de Lerne. La biche aux cornes d'or.

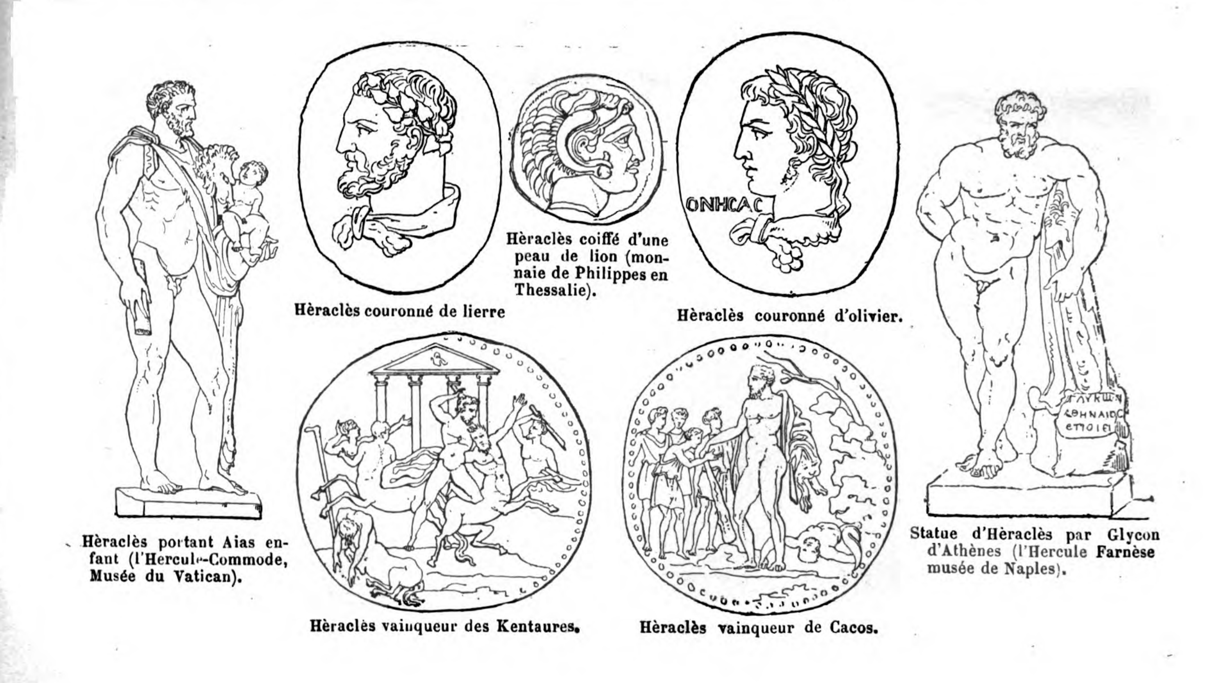
Les travaux d'Hèraclès, suite du bas-relief de la coupe Albani.



Les oiseaux Stymphalides. Le sanglier d'Erymanthe.  Le taureau de Crète. Les écuries d'Augias et le fleuve Alpheios



Le triple Geryon. Le dragon des Hespérides. Les Kentaures.



Hèraclès portant Aias enfant (l'Hercul-Commode, Musée du Vatican).

Hèraclès couronné de lierre

Hèraclès coiffé d'une peau de lion (monnaie de Philippes en Thessalie).

Hèraclès couronné d'olivier.

Statue d'Hèraclès par Glycon d'Athènes (l'Hercule Farnèse musée de Naples).

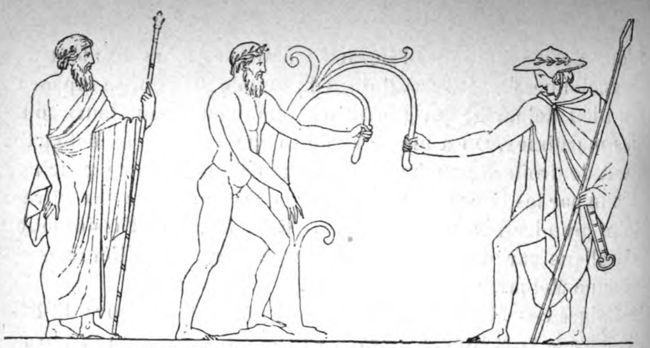
Hèraclès vainqueur des Kentaures.

Hèraclès vainqueur de Cacos.

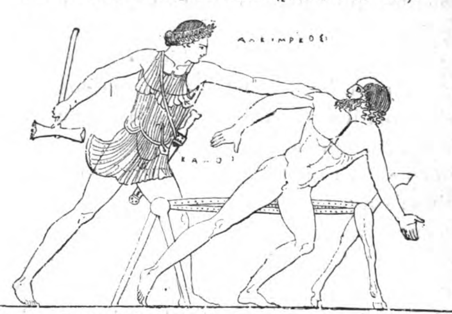
don. Les expéditions d'Hèraclès dans les mers occidentales, ses colonnes élevées aux limites du monde peuvent se rapporter au Dieu Melqarth, qui guidait les Phéniciens dans leurs courses maritimes. On a même supposé que le nom de Melqarth, écrit de droite à gauche par les Phéniciens et lu de gauche à droite par les Grecs, aurait pu, par la ressemblance des lettres, faire prendre le Dieu tyrien pour Hèraclès, mais l'assimilation s'explique par des analogies plus réelles, puisqu'Hèraclès est comme Melqarth un Dieu solaire.

Malgré ces éléments étrangers, dont il est d'ailleurs difficile de faire la part exacte, Hèraclès a toujours conservé sa physionomie grecque, qui s'est modifiée avec le temps, parce que l'idéal héroïque n'était plus le même. Au début, la force irrésistible d'Hèraclès n'est pas toujours bienfaisante ; il a des violences terribles, attribuées il est vrai à la jalousie d'Hèrè. Puis son type s'épure ; il devient la force civilisatrice, le protecteur des opprimés. La belle légende de Prodicos nous le montre au carrefour des deux routes, résistant aux séductions de la volupté et choisissant le chemin escarpé de la vertu. Son apothéose remonte à peine à l'époque homérique. Homère nous montre les héros dans le présent, on ne peut pas encore songer à leur rendre un culte. Odysseus voit Hèraclès parmi les morts qui se sauvent effrayés à son aspect. Il est vrai que c'est seulement son ombre: *lui-même*, assis aux banquets des Dieux, est devenu l'époux d'Hèbè, la jeunesse éternelle. Mais ce dédoublement inintelligible du même personnage est la marque évidente d'une interpolation.

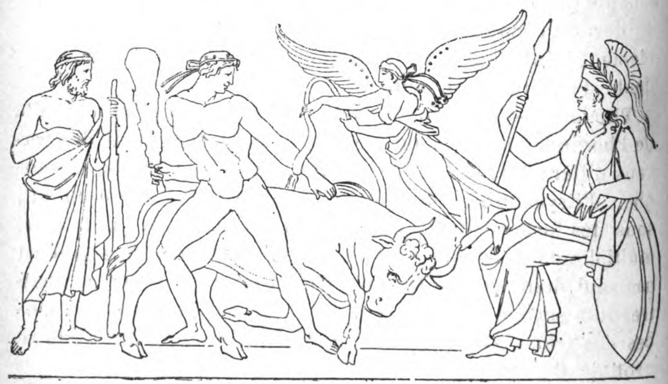
Thèseus. — Le premier effort de la civilisation est une lutte de l'homme contre la nature, tel est le sens général des travaux d'Hèraclès : le lion de Néméa, l'hydre de Lerne, le sanglier d'Erymanthe, le dragon des Hespérides représentent, sous des formes poétiques, les terribles obstacles que la terre multiplie sous les pas de l'humanité naissante. Mais ce n'est pas seulement contre les forces naturelles qu'il faut combattre; une société nouvelle doit se défendre contre les violences des tribus sauvages qui voudraient, comme des frelons, profiter du travail des abeilles : après les dompteurs de monstres, viennent les dompteurs de brigands. C'est le rôle



Thèseus tuant le brigand Sinnis (peinture de vase).



La mort de Procuste (peinture de vase).



Le taureau de Marathon (peinture de vase).



Thèseus vainqueur du Minotaure (peinture d'Herculanum).



Ariadnè abandonnée (peinture d'Herculanum).

Combat des Grecs contre les Amazones (Sarcophage du musée de Vienne).



Combat des Grecs contre les Amazones (peinture de vase).



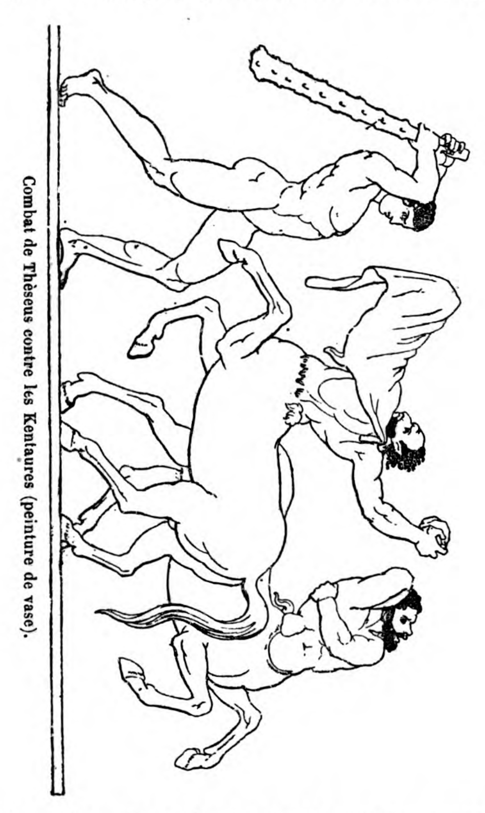
Amazone blessée
(statue du Capitole).



Combat de Thèseus contre Hippolytè, reine des Amazones (peinture de vase).

Amazone (statue du Vatican).

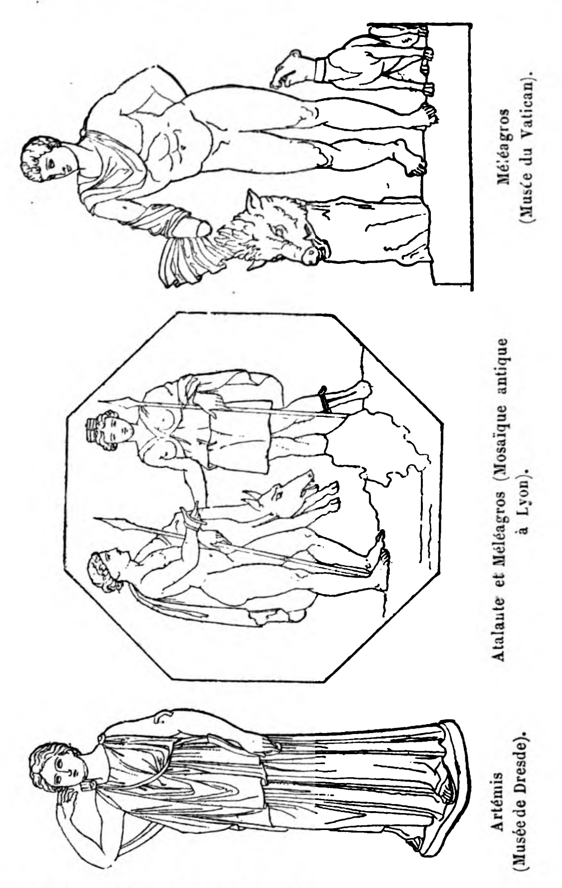
attribué par les légendes à Thèseus, le héros national des Athéniens. A peine en possession de l'épée qui doit le faire reconnaître de son père, il part de Troïzen par la route dangereuse qui suit la côte, dompte successivement les brigands Sin-



Combat de Thèseus contre les Kentaures (peinture de vase).

nis, Skiron, Procuste, et les punit des mêmes supplices auxquels ils avaient soumis les voyageurs. Arrivé à Athènes, il trouve ses concitoyens dans le deuil à cause du tribut de victimes humaines imposé par Minos, roi de Crète : il les en affranchit en tuant le Minotaure.

Entre la légende d'Hèraclès et celle de Thèseus il y a quelques traits communs ; la laie de Crommyon et le taureau de Marathon rappellent le sanglier d'Erymanthe et le taureau de



Méléagros (Musée du Vatican).

Atalante et Méléagros (Mosaïque antique à Lyon).

Artémis (Musée de Dresde).

Crète ; les deux héros combattent les Amazones ; on les trouve associés dans la lutte contre les Kentaures. Hèraclès descend aux enfers pour délivrer Thèseus, qui avait voulu aider son

ami Peirithoos à enlever la reine des morts. Il n'est pas impossible que Thèseus ait été, comme Hèraclès, un Dieu cosmique transformé en héros, mais il est difficile de retrouver des traces de naturalisme dans sa légende, où le caractère politique domine. Son nom signifie le fondateur ou le législateur, On lui attribuait la réunion des douze villages dont s'était formée la cité d'Athènes. Il en avait fait un asyle pour les étrangers qui voulaient s'y établir. On allait jusqu'à lui faire honneur de l'établissement de la démocratie, car il avait proclamé le grand principe qui en est la base, l'égalité des droits: πᾶσι τὰ ἴσα εἶναι. Quelle que soit la valeur réelle de cette légende, elle est digne d'ouvrir l'histoire du peuple le plus libre qui ait jamais existé.

La chasse de Calydon. — La chasse est la principale occupation des sociétés primitives. On trouve dans l'Iliade un récit de la chasse du sanglier envoyé par la colère d'Artémis dans les champs de Calydon, en Aitolie. Il était si redoutable qu'il fallut pour l'attaquer une troupe nombreuse. Méléagros, fils du roi Oineus, rassemble des chasseurs aitoliens et courètes; il tue le sanglier, mais une querelle s'étant élevée à l'occasion des dépouilles de l'animal, Méléagros tue les frères de sa mère Althaia, et elle prononce contre lui de terribles imprécations. Irrité, il s'enferme dans sa demeure pendant que les Courètes attaquent la ville, et malgré les prières de son père, de ses sœurs et de sa mère elle-même, il refuse de combattre; enfin il cède aux supplications de sa femme Cléopatra et repousse les assaillants. Tel est le récit fait par Phoinix à Achille pour lui montrer les dangers de la colère. La légende fut développée par les poètes postérieurs; ils donnèrent pour compagnons à Méléagros les principaux héros de la Grèce, et parmi eux l'Arcadienne Atalantè, la belle vierge qui défiait ses prétendants à la course et tuait ceux qu'elle avait vaincus. Ce fut elle qui fit au sanglier la première blessure. Méléagros lui en cède les dépouilles et tue ses oncles qui voulaient se les attribuer.

Homère n'avait pas raconté la mort de Méléagros; le poème intitulé la *Minyas* le fait mourir de la main d'Apollon, qui avait prêté son aide aux Courètes, dans la guerre. D'après une autre tradition qui a prévalu, les Moires ou Destinées s'étant présen-

tées devant Althaia peu de temps avant la naissance de Méléagros, lui avaient prédit que l'enfant mourrait aussitôt qu'un tison, qui brûlait alors dans le foyer, serait consumé. Elle re-



Construction du navire Argo (bas-relief du Louvre).







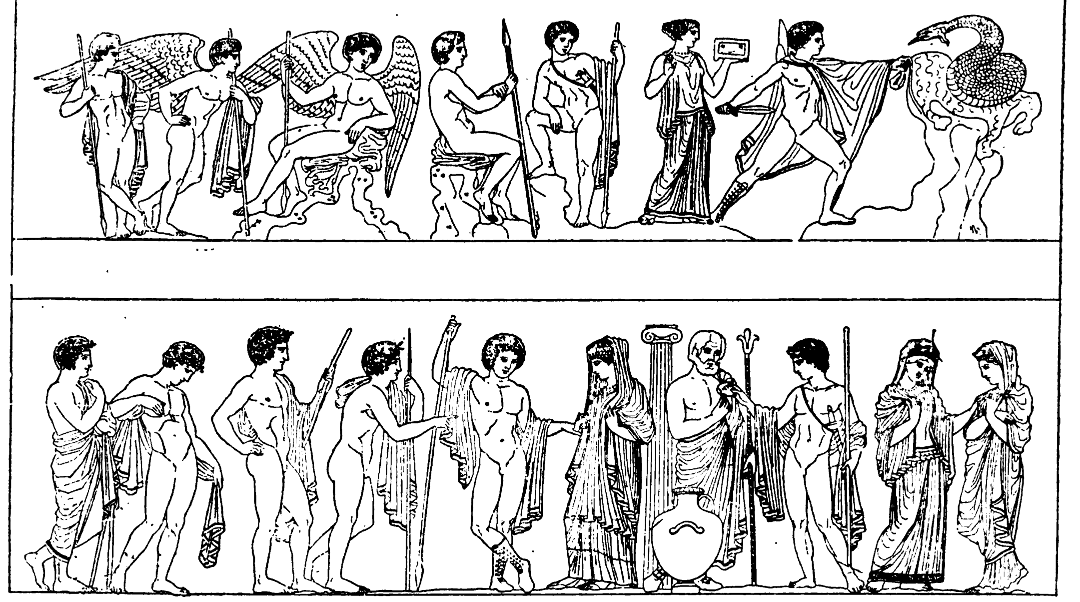
Jason et la toison d'or (pierres gravées).

tira le tison du feu, l'éteignit et le garda avec soin jusqu'au moment où, irritée de la mort de son frère, elle rejeta le tison dans le feu; alors la vie de Méléagros s'éteignit avec les dernières étincelles de la flamme. Les poètes dramatiques, dans des œuvres dont il ne nous est rien resté, développèrent les

principaux incidents de cette légende ; on les voit représentés sur plusieurs sarcophages.

L'expédition des Argonautes. — La légende des Argonautes nous montre les principaux héros de la Grèce associés pour une expédition maritime. Il y a dans l'Odyssée une courte allusion au célèbre navire Argo, qui, en revenant de chez Aiètès, a pu seul passer entre les deux roches errantes, car Jason était cher à Hèrè. Les Grandes Éoïées, et plusieurs poèmes cycliques où la légende était racontée sous sa forme primitive, sont malheureusement perdus, et la quatrième Pythique de Pindare est le plus ancien document qui nous reste sur cette légende. Le souvenir des premiers essais de navigation dans des mers lointaines se rattachait à cette expédition fameuse, entreprise par Jason avec le concours de tous les héros.

Le but du voyage était d'aller reprendre chez Aiètès, fils du Soleil, la toison d'or du bélier qui avait porté Phryxos et sa sœur Hellè à travers la mer appelée depuis Hellespont, du nom d'Hellè, qui s'était noyée dans le passage. Le vaisseau, parti d'Iolcos, sur les côtes du golfe de Pagase, avait la science prophétique, car son mât était un des chênes de Dodone. La voile avait été cousue par Athènè, comme on le voit dans un bas-relief du Louvre. Les deux écueils mobiles qui formaient l'entrée de la grande mer inhospitalière furent franchis pour la première fois, et fixés dès lors à jamais. On arrive à Colchos, et le roi ne veut livrer la toison d'or qu'à une condition : Jason doit soumettre au joug deux taureaux d'airain qui soufflent des flammes. Mais le héros a dans le ciel une puissante protectrice, Hèrè, qui a mis sa bonté à l'épreuve, un jour qu'elle s'était déguisée en vieille femme et qu'il l'avait portée sur ses épaules à travers un torrent gonflé par l'orage. Elle prie Aphroditè d'inspirer une passion pour lui à Mèdeia, fille d'Aiètès et magicienne puissante. Mèdeia donne à Jason un onguent fait des gouttes du sang de Promètheus ; il devient invulnérable et dompte les taureaux féroces. Puis elle assoupit par un breuvage magique le dragon qui garde la toison d'or, et s'embarque la nuit avec les Argonautes, car Jason a promis de la prendre pour femme. Aiètès les poursuit, mais la méchante fille a coupé en morceaux son jeune frère Apsyrtos, et pendant



Arrivée des Argonautes chez Aiétès et conquête de la toison d'or (peinture de vase).

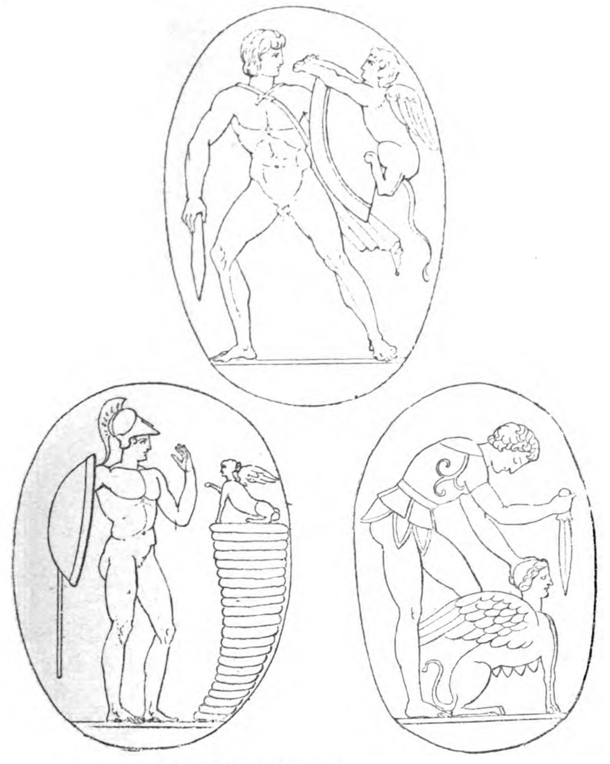
que le pauvre père réunit les membres dispersés pour les ensevelir, le vaisseau s'éloigne. En remontant le fleuve Phasis, les Argonautes arrivent à l'Océan dont ils suivent le cours jusqu'à sa jonction avec le Nil, et reviennent dans la Méditerranée en traversant l'Égypte. Les détails de ce retour fantastique ont été modifiés diversement, à mesure que les Grecs ont acquis des connaissances plus précises en géographie.

Œdipe et ses fils. — La légende thébaine appartient à une époque plus méditative ; au lieu des caprices d'une imagination enfantine, on y trouve l'analyse d'une situation morale. Le problème est celui-ci : la conscience nous dit que tout crime souille son auteur et appelle sur lui la juste vengeance des Dieux. Mais qu'arrivera-t-il si la souillure est inconsciente et le crime involontaire? La question est nettement posée dans la légende d'Œdipe, dont les traits principaux, brièvement indiqués dans le onzième chant de l'Odyssée, complétés dans des poèmes postérieurs aujourd'hui perdus, ont été mis en scène sur le théâtre athénien avec une grandeur idéale qui ne sera jamais dépassée.

Œdipe a été exposé sur le Kithairon aussitôt après sa naissance, car un oracle avait annoncé au roi Laïos, son père, que cet enfant, s'il vivait, deviendrait incestueux et parricide. Recueilli par des bergers, il est élevé chez Polybe, roi de Corinthe, et il s'en croit le fils. Mais un jour, des doutes sont élevés devant lui sur sa naissance. Il interroge l'oracle de Delphes qui lui conseille de ne jamais retourner dans son pays. Décidé à s'exiler de Corinthe, il prend la route de Thèbes, mais un char lui barre le passage, une dispute s'élève, il tue Laïos sans le connaître et poursuit son chemin. Il trouve la ville désolée par le voisinage d'un monstre, la Sphinx, lion ailé au visage de femme, qui pose des énigmes aux passants et dévore ceux qui n'y peuvent répondre. Œdipe devine l'énigme, tue la Sphinx, et reçoit en récompense le titre de roi et la main d'Iocastè, veuve de Laïos. Cependant la vérité se découvre, Iocastè se pend de désespoir, Œdipe s'arrache les yeux, mais il se proclame innocent devant les lois divines, qu'il n'a jamais violées volontairement. L'oracle avait prédit qu'il deviendrait le meurtrier de son père et l'époux de sa mère, mais

non pas qu'il serait criminel, car le crime n'est que dans l'intention. C'est ainsi que la tragédie de Sophocle maintient, à travers l'enchaînement inflexible des causes, le principe moral de la liberté.

Aux aventures d'Œdipe se rattache la guerre de Thèbes. Il

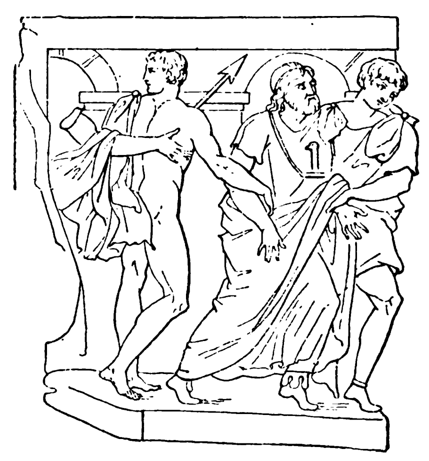


Œdipe et la Sphinx (pierres gravées).

existait sur ce sujet plusieurs poèmes célèbres : la *Thébaïde*, cyclique que plusieurs attribuaient à Homère et qui, selon Pausanias, n'était inférieure qu'à l'Iliade et à l'Odyssée ; l'*Œdipodie*, l'*Alcmaïonis* et une *Thébaïde* plus récente d'Antimachos

de Colophon. Tout cela est perdu, et les détails de la légende ne nous sont connus que par les tragiques athéniens, qui transformaient très librement les récits des anciens poètes et qui ont fini par les faire oublier.

La guerre de Thèbes a pour origine la querelle des deux fils d'Œdipe pour la succession au trône de leur père. Polyneikès, chassé par son frère Etéoclès, revient bientôt assiéger la ville, avec l'aide d'Adrastos, roi d'Argos, dont il a épousé la fille, et de cinq autres chefs achaiens qu'il a réussi à engager dans sa



Œdipe conduit par ses fils hors des portes de Thèbes (bas-relief).

querelle. Ce premier siège forme le sujet d'une tragédie d'Aischyle, les *Sept devant Thèbes*, toute pleine, dit Aristophane, du souffle d'Arès.

La victoire reste aux Thébains, grâce au dévouement du jeune Ménoikeus, fils de Créon, qui d'après un oracle du prophète Teiresias, s'était offert volontairement à la mort. Tous les chefs achaiens périssent, à l'exception d'Adrastos qui parvient à s'enfuir à Argos. Quant aux deux frères ennemis, ils s'étaient tués l'un l'autre dans un combat singulier. Créon, frère d'Iocastè, devenu roi de Thèbes, défend de rendre les honneurs funèbres à Polyneikès, ennemi de la patrie ; mais la

pieuse Antigone, qui avait servi de guide à son père aveugle, brave la mort pour ensevelir son frère proscrit. Elle reste femme par ses plaintes et ses larmes, elle regrette la vie et la jeunesse, et l'amour d'Haimon, elle parle avec terreur de ce tombeau qui sera son lit nuptial, mais elle ne se repent pas plus de son sacrifice qu'elle n'a hésité à l'accomplir. L'*Antigone* de Sophocle forme avec l'*Œdipe roi* et l'*Œdipe à Colonne* une trilogie qui est le chef-d'œuvre du drame antique. Le second siège de Thèbes et la prise de la ville par les Epigones, c'est-à-dire les successeurs des héros tués pendant la première guerre, terminent cette grande légende, le plus célèbre des récits conservés par la tradition épique avec la guerre de Troie.

CYCLE TROYEN.

Les Kypria. — L'Iliade. — La légende troyenne doit son immense popularité aux poèmes d'Homère ; cependant, comme l'a fait remarquer Dion Chrysostome, tous les grands événements de cette légende se passent en dehors du cadre de l'Iliade et de l'Odyssée. Les préliminaires et les suites de la guerre de Troie étaient racontés dans d'autres poèmes à jamais perdus pour nous, dont la réunion s'appelait le Cycle épique. Proclos en avait fait un résumé dans sa Chrestomathie grammaticale, mais cette Chrestomathie elle-même ne nous est connue que par l'abrégé qu'en a donné Photios et par quelques extraits contenus dans un manuscrit d'Homère qui est à l'Escurial, de sorte que nous n'avons plus guère que les titres de cette grande collection de poèmes de différents auteurs qui comprenait toutes les traditions religieuses et héroïques de la Grèce, depuis la naissance des Dieux, exposée dans la Théogonie d'Hésiode, jusqu'à la mort d'Odysseus, le dernier survivant des héros de la guerre de Troie.

L'origine de cette guerre était racontée dans les *Kypria*, ou vers Kypriens, poème en onze livres attribué à Stasinos de Kypros. Le poème débutait par le récit des noces de Thétis et de Pèleus, pendant lesquelles la Discorde jette une pomme d'or entre trois Déesses. Les Dieux refusent de décider à qui

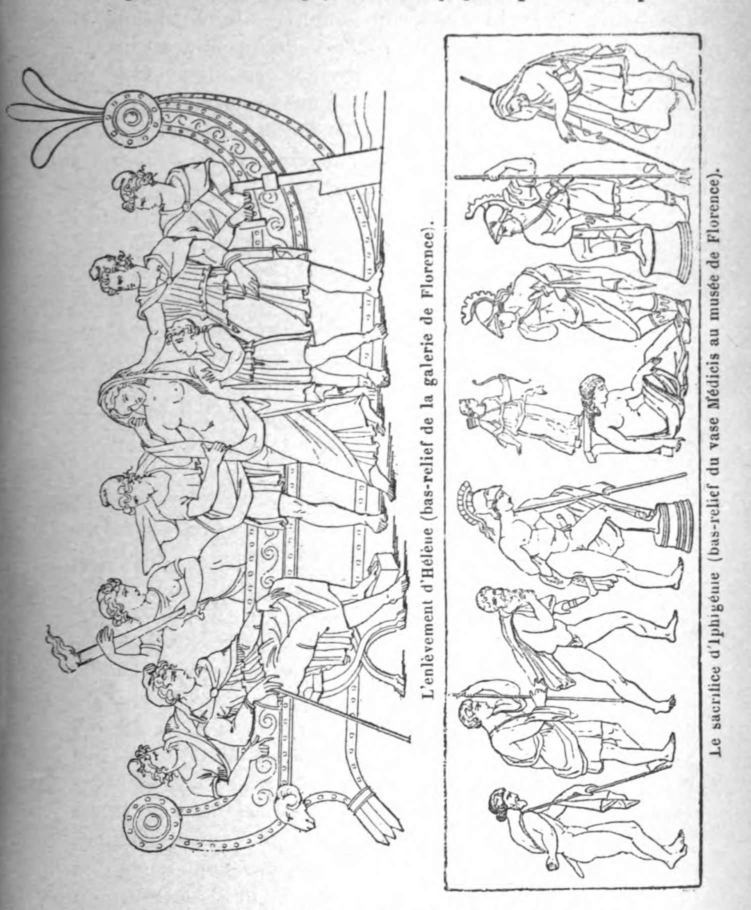


Noces de Thétis et de Pèleus (bas-relief d'un sarcophage).

Éducation d'Achille (peinture d'Herculanum).

Le jugement de Pâris (bas-relief du Louvre).

elle doit appartenir, et le jugement est remis au berger Pâris, fils du roi Priamos. Hèrè lui offre la puissance royale, Athènè la sagesse et le courage, mais il adjuge la pomme à Aphroditè



L'enlèvement d'Hélène (bas-relief de la galerie de Florence).

Le sacrifice d'Iphigénie (bas-relief du vase Médicis au musée de Florence).

qui lui a promis l'amour d'Hélène, la plus belle des femmes. Le poème continuait par l'enlèvement d'Hélène, le rassemblement de la flotte des Achaiens à Aulis et le sacrifice d'Iphi-

génie, fille d'Agamemnon. Ce sacrifice ressemble tellement à celui de la fille de Jephté qu'on peut croire à un emprunt. Le nom même d' Ἰφιγένεια paraît n'être qu'une traduction grecque des mots Fille de Jephté. La forme homérique Iphianassa ne se prêterait pas à cette explication, mais cette légende est inconnue d'Homère, elle est même contredite par un passage de l'Iliade où Agamemnon nomme Iphianassa parmi les trois filles qu'il a laissées dans son palais. Stasinos, qui était de l'île de Kypros, habitée par les Phéniciens, avait pu entendre raconter l'histoire tragique d'un général obtenant la victoire au prix du sacrifice de sa fille. Dans les Kypria, où Euripide a pris le sujet de son drame d'Iphigénie, le sacrifice n'était pas consommé : une biche est substituée à la jeune fille, qu'Artémis transporte en Tauris et qu'on retrouve plus tard dans la légende d'Orestès. Les Kypria contenaient ensuite le récit de la blessure de Philoctète, abandonné dans l'île de Lemnos, celui de la mort de Palamède, le Catalogue des peuples et le pillage de la Troade, à la suite duquel Achille reçoit Brisèis et Agamemnon Chrysèis pour leur part du butin. La querelle entre les deux chefs à l'occasion de ces deux captives, forme l'argument de l'Iliade, qui s'arrête à la mort d'Hector.

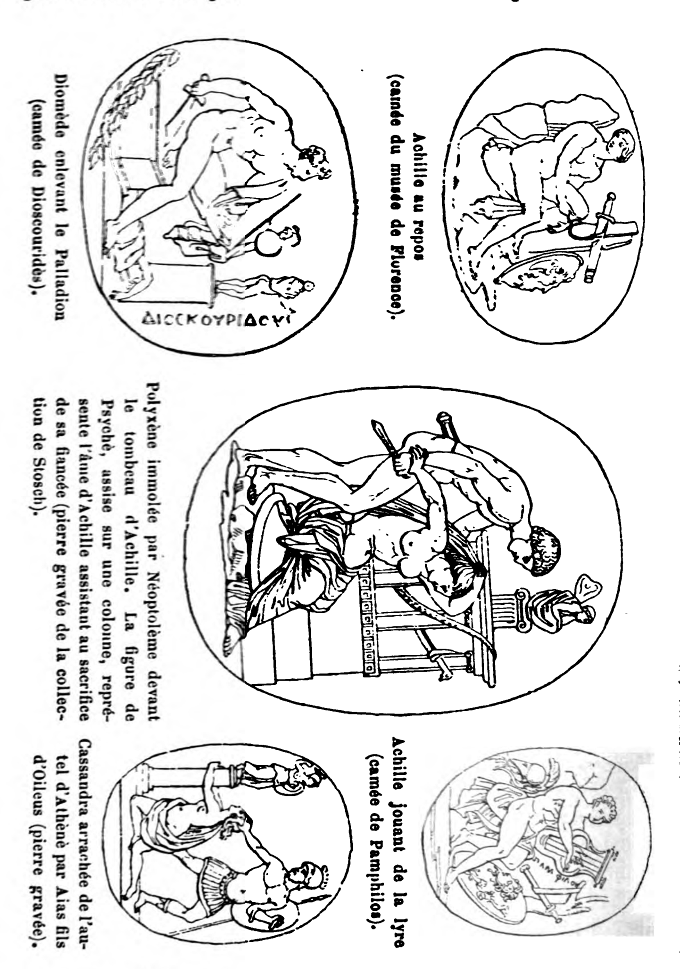
L'Aithiopis; la Petite Iliade; la Destruction d'Ilios. — Les Kypria servaient de prologue à l'Iliade; l'*Aithiopis*, poème en cinq livres d'Arctinos de Milet, en était le prolongement; le dernier vers de l'Iliade s'adapte au début de l'Aithiopis. Ce poème contenait le combat de l'Amazone Penthésileia contre Achille, qui en devient amoureux après l'avoir tuée, la mort de Memnon, fils de l'Aurore, tué par Achille, celle d'Achille lui-même, tué par Pâris et Apollon, enseveli par les Achaiens et pleuré par les Muses, et enfin la querelle qui s'éleva entre Aias et Odysseus à l'occasion de ses armes. Le jugement qui termina cette querelle était exposé dans la *Petite Iliade* de Leschès de Mytilène. Le poète racontait ensuite la mort d'Aias, et le retour de Philoctète, épisodes dont Sophocle a tiré le sujet de deux tragédies, puis la mort de Pâris, le mariage d'Hélène avec Deiphobos, l'arrivée de Néoptolème, fils d'Achille, la fabrication du cheval de bois par Epéos, l'enlèvement du Palladion, et enfin la fausse retraite des Achaiens à Ténédos,

pendant que les Troyens introduisent le cheval dans la ville. La *Destruction d'Ilios*, poème d'Arctinos de Milet, contenait le récit de l'artifice de Sinon et celui de la mort de Laocoon, rendus populaires par Virgile, puis racontait la prise de la ville avec les épisodes qui s'y rattachent, Cassandra arrachée de l'autel d'Athènè, Polyxène immolée sur le tombeau d'Achille, Priamos massacré sur l'autel de Zeus, Astyanax précipité du haut des remparts.

Les Retours; l'Odyssée; la Télégonie. — Toutes ces violences devaient être expiées : les Dieux qui avaient protégé les Achaiens pendant la lutte les abandonnent après la victoire. Les malheurs des principaux chefs étaient racontées dans les *Retours*, poème en cinq livres d'Hagias ou Augias de Troizen ou de Colophon. C'est là qu'était exposée la tragique légende formant le sujet de la grande trilogie d'Aischyle, le meurtre d'Agamemnon par sa femme Clytaimnestra et la punition du crime par son fils Orestès. On y trouvait aussi la navigation de Ménélaos en Egypte et le retour des autres héros, à l'exception d'Odysseus, dont les aventures jusqu'à la mort des prétendants de Pénélope forment le sujet de l'Odyssée. Enfin la *Télégonie*, poème en cinq livres d Eugammon de Kyrènè, racontait la mort d'Odysseus et servait d'épilogue à la légende troyenne et à tout le cycle épique.

Développement successif de la légende troyenne. — Les traditions qui forment la matière de l'épopée sont l'œuvre collective et anonyme des premiers siècles de la Grèce. Pendant ces siècles sans histoire, l'imagination, cet attribut précieux de la jeunesse des peuples comme de celle de l'homme, a fait éclore ces légendes qui alimentèrent la poésie des âges postérieurs et fournirent à la sculpture et à la peinture d'innombrables sujets de compositions. Conçus dans la pensée populaire, tous ces récits étaient recueillis par des chanteurs ambulants qui les colportaient de village en village, une lyre ou une branche de laurier à la main, pour marquer la mesure des vers. Il n'y avait pas d'écriture ; le rhythme fixait les détails du récit dans la mémoire de ces chanteurs, dont chacun développait ou transformait les fables imaginées par ses devanciers. On ne soupçonnait même pas ce que nous ap-

pelons la propriété littéraire : les chanteurs qu'on estimait le plus étaient ceux qui avaient assez de mémoire pour retenir les



Achille au repos (camée du musée de Florence).

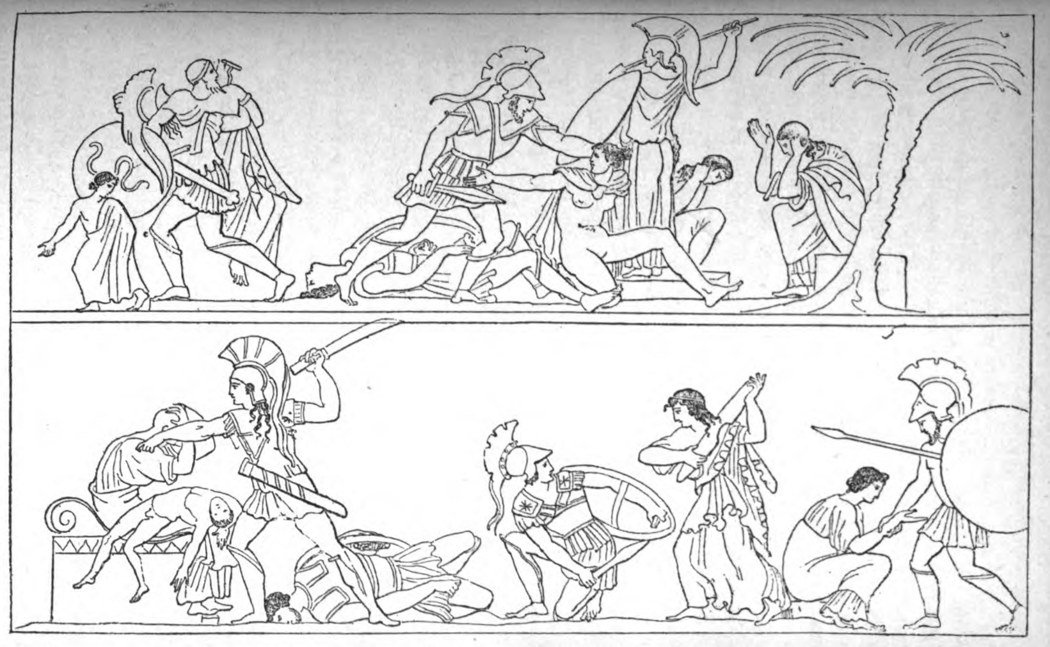
Diomède enlevant le Palladion (camée de Dioscourides).

Polyxène immolée par Néoptolème devant le tombeau d'Achille. La figure de Psychè, assise sur une colonne, représente l'âme d'Achille assistant au sacrifice de sa fiancée (pierre gravée de la collection de Stosch).

Achille jouant de la lyre (camée de Pamphilos).

Cassandra arrachée de l'autel d'Athènè par Aias fils d'Oïleus (pierre gravée).

contes populaires et d'imagination pour les embellir. On vantait notamment un vieil aveugle qui habitait la rocheuse Chios.



Plusieurs épisodes du sac d'Ilios (peinture circulaire d'un vase du musée de Naples).

Dans l'Iliade, le plus ancien des poèmes du cycle troyen, on trouve le germe des épisodes ajoutés par les poètes postérieurs. Voici un exemple de la manière dont la légende s'est formée par des additions successives. Homère dit au dernier chant qu'Hèrè et Athènè avaient pris en haine la sainte Ilios, à cause du vertige d'Alexandre, et il ajoute : « Car il offensa les Déesses quand elles allèrent chez lui, et loua celle qui lui donna une sensualité funeste. » Ce passage a été regardé comme apocryphe par Aristarque, le célèbre grammairien d'Alexandrie, à cause du mot sensualité, μαχλοσύνη, mot abstrait, qui n'appartient pas à la langue homérique. Or cette interpolation assez obscure a fourni à l'auteur des *Kypria* la première idée du fameux jugement de Pâris. Il est probable que ce jugement n'était qu'une allégorie morale, comme celle de Prodicos sur Hèraclès; seulement, le héros grec, placé entre la vertu et la volupté, choisit la première et conquiert une gloire éternelle, tandis que le berger phrygien préfère le plaisir et attire sur lui et sur son pays la colère des Dieux. Mais la forme trop précise donnée à la pensée finit par en dénaturer le caractère moral, et dans Virgile, la colère de Junon n'a plus d'autre cause qu'une blessure faite à sa vanité, *spretæ injuria formæ*. Les artistes modernes vont encore plus loin : Rubens, dans un tableau de la galerie de Londres, Raphael, dans une composition gravée par Marc Antoine, et de nos jours M. Baudry, au foyer de l'Opéra, ont représenté les trois Déesses nues. Un artiste grec, si ce n'est à l'époque de la dernière décadence, ne se serait pas permis cette impiété : Aphroditè, symbole de l'attraction universelle, peut être représentée telle qu'elle est sortie de l'écume des flots, mais Hèrè et Athènè, la chaste épouse et la vierge indomptée, ne se dépouillent jamais l'une de son voile, l'autre de ses armes.

La naissance de nouvelles formes poétiques ne fit pas abandonner l'épopée. Le drame et la poésie lyrique étaient déjà cultivés depuis longtemps quand Panyasis fit un poème sur les exploits d'Hèraclès, Antimachos sur la légende thébaine, Pisandros de Camira sur la guerre de Troie. Si l'on en croit Macrobe, tout le second livre de l'Enéide de Virgile, avec l'épisode de Sinon et le cheval de bois, serait une imitation, et pres-

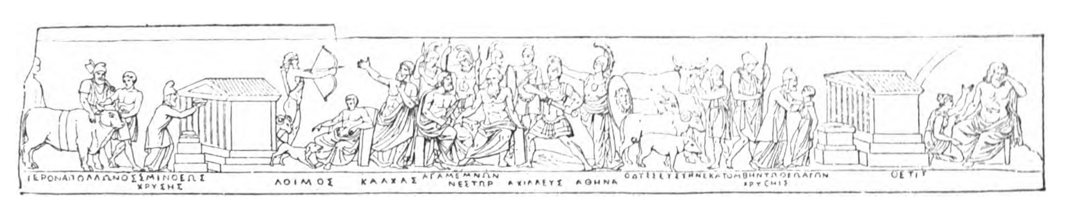
que une traduction littérale (*pene ad verbum transtulit*), du poème de Pisandros. On ne peut vérifier cette assertion, car il ne nous reste rien des anciens imitateurs ou continuateurs d'Homère, non plus que des lyriques antérieurs à Pindare, qui tout en remplaçant l'hexamètre par des rhythmes plus courts et mieux appropriés à l'accompagnement musical, empruntaient aussi les sujets de leurs chants aux traditions héroïques. Le poème de Stésichore sur la destruction d'Ilios devait être célèbre dans l'antiquité, car une illustration de ce poème occupe la partie centrale d'un bas-relief du Capitole connu sous le nom de Table iliaque. Sur les deux parties latérales étaient représentées les principales scènes de l'Iliade d'Homère, et dans le bas les événements racontés dans l'Aithiopis d'Arctinos de Milet et dans la Petite Iliade de Leschès. On croit que ce curieux monument servait aux grammairiens pour l'instruction de la jeunesse dans les écoles, où on lisait les poésies d'Homère et de ses continuateurs.

Doutes sur le caractère historique de la légende troyenne. — Les Héros diffèrent si peu des Dieux qu'on peut sans invraisemblance voir dans les personnages de la légende troyenne, comme dans ceux des autres légendes, des types divins plus ou moins transformés. L'enlèvement d'Hélène est un thème poétique qui paraît emprunté à la mythologie. Avant d'être enlevée par Pâris, elle avait été enlevée par Thèseus. Sa mère Léda est une forme de la nuit, ses frères les Dioscoures sont l'étoile du matin et l'étoile du soir; son nom rappelle celui de la lune (Ἑλένη, Σελήνη), mais, comme ce nom signifie la brillante (de σέλας), on peut, si on le préfère, la regarder comme une Aurore. C'est l'éternelle fugitive, la fiancée du soleil couchant qui se laisse enlever par le soleil levant. Pénélope, si différente d'Hélène comme type moral, est peut-être sortie du même type mythologique; la toile qu'elle fait et défait sans cesse peut figurer les phases croissantes et décroissantes de la lune. Il y a une légende qui l'associe à Hermès, le Dieu crépusculaire, l'infatigable messager. Odysseus, dont le nom signifie le voyageur, pourrait bien être une forme de ce Dieu aux ailes rapides, à l'esprit subtil. Achille rappelle l'Achélôos, non seulement

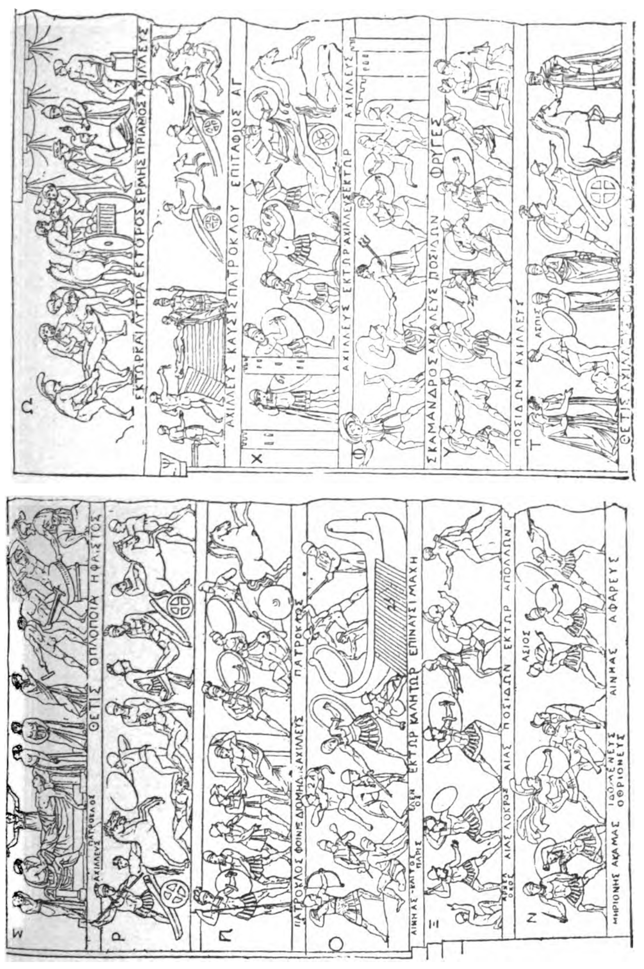
TABLE ILIAQUE.

La Table iliaque est un bas-relief de stuc trouvé à Frattochio, sur la voie Appienne. Cette sculpture, que notre format nous oblige à subdiviser, était partagée en trois parties par deux colonnes sur lesquelles on lisait, en petits caractères, une courte explication des sujets sculptés sur le bas-relief. La colonne à gauche et la partie qu'elle séparait de celle du milieu ont péri. La bande supérieure de la partie centrale est représentée sur cette page : on y voit les événements racontés dans le premier chant de l'Iliade. La partie gauche, qui est perdue, contenait sans doute la suite des onze chants suivants, qui devaient se succéder de haut en bas. La partie droite, représentée dans la page 127, contient les douze derniers chants en douze bandes superposées qui se succèdent en remontant de bas en haut.

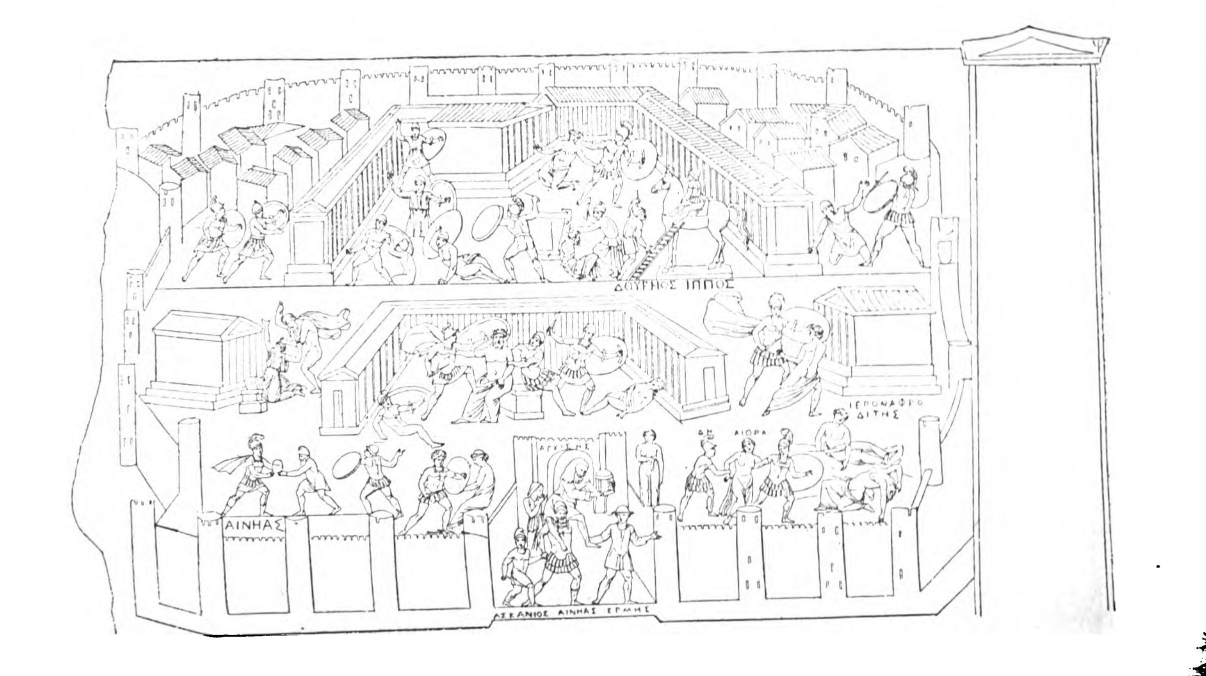
Le reste du bas-relief, reproduit aux pages 128, 129, représente les événements posthomériques. Les noms des poètes et des ouvrages se lisent vers la partie centrale, d'abord le titre général la *Guerre de Troie*, ΤΡΩΙΚΟΣ (πόλεμος), puis l'*Iliade selon Homère*, ΙΛΙΑΣ ΚΑΤΑ ΟΜΗΡΟΝ ; l'*Aithiopis selon Arctinos le Milésien* ΑΙΘΙΟΠΙΣ ΚΑΤΑ ΑΡΚΤΙΝΟΝ ΤΟΝ ΜΙΛΗΣΙΟΝ ; l'*Iliade, dite la petite, d'après Leschès de Pyrrha*, ΙΛΙΑΣ Η ΜΙΚΡΑ ΛΕΓΟΜΕΝΗ ΚΑΤΑ ΛΕΣΧΗΝ ΠΥΡΡΑΙΟΝ ; et enfin, comme sujet principal, le *Sac d'Ilios selon Stésichore*, ΙΛΙΟΥ ΠΕΡΣΙΣ ΚΑΤΑ ΣΤΗΣΙΧΟΡΟΝ. Au-dessous de la dernière partie est une inscription métrique en l'honneur d'Homère, dont subsiste la plus grande partie : « Apprends la splendide ordonnance d'Homère, afin que, la connaissant, tu possèdes la mesure de toute sagesse. »

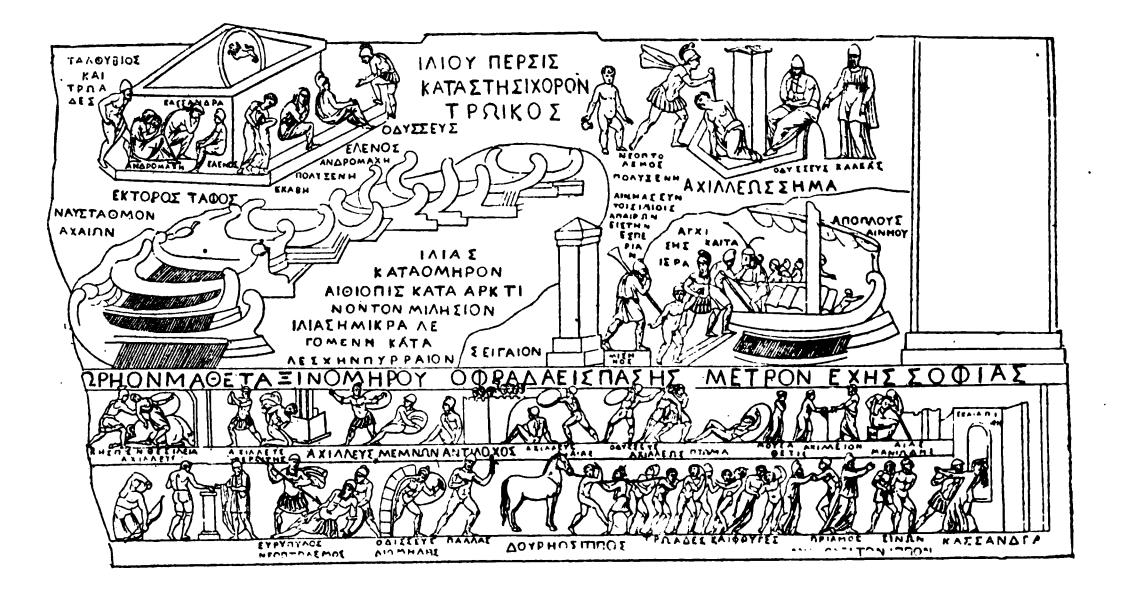


par son nom, mais par sa naissance, qui le rattache aux divinités des eaux, par son opposition aux Dieux solaires, par ses



exploits aux bords d'un fleuve. Les Aiantes, souvent en lutte avec les Dieux dans les légendes, sont peut-être les mêmes


ΔΟΥΡΗΟΣ ΙΠΠΟΣ
ΙΕΡΟΝ ΑΦΡΟ
ΔΙΤΗΣ
ΑΙΘΡΑ
ΑΙΝΗΑΣ
ΑΣΚΑΝΙΟΣ ΑΙΝΗΑΣ ΕΡΜΗΣ

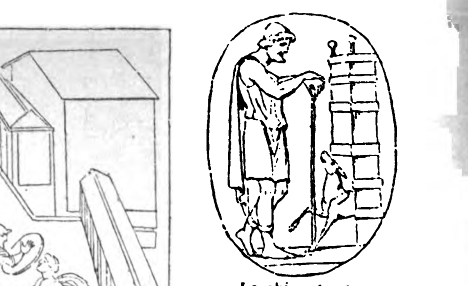


ΤΑΛΘΥΒΙΟΣ ΚΑΙ ΤΡΩΑΔΕΣ
ΚΑΣΣΑΝΔΡΑ
ΑΝΔΡΟΜΑΧΗ
ΕΛΕΝΟΣ
ΙΛΙΟΥ ΠΕΡΣΙΣ
ΚΑΤΑ ΣΤΗΣΙΧΟΡΟΝ
ΤΡΩΙΚΟΣ
ΟΔΥΣΣΕΥΣ
ΕΛΕΝΟΣ
ΑΝΔΡΟΜΑΧΗ
ΠΟΛΥΞΕΝΗ
ΕΚΑΒΗ
ΕΚΤΟΡΟΣ ΤΑΦΟΣ
ΝΑΥΣΤΑΘΜΟΝ
ΑΧΑΙΩΝ
ΝΕΟΠΤΟΛΕΜΟΣ
ΠΟΛΥΞΕΝΗ
ΟΔΥΣΣΕΥΣ
ΚΑΛΧΑΣ
ΑΧΙΛΛΕΩΣ ΣΗΜΑ
ΑΠΟΠΛΟΥΣ ΑΙΝΗΟΥ
ΑΓΧΙΣΗΣ ΚΑΙ ΤΑ ΙΕΡΑ
ΙΛΙΑΣ
ΚΑΤΑ ΟΜΗΡΟΝ
ΑΙΘΙΟΠΙΣ ΚΑΤΑ ΑΡΚΤΙ
ΝΟΝ ΤΟΝ ΜΙΛΗΣΙΟΝ
ΙΛΙΑΣ Η ΜΙΚΡΑ ΛΕ
ΓΟΜΕΝΗ ΚΑΤΑ
ΛΕΣΧΗΝ ΠΥΡΡΑΙΟΝ
ΣΕΙΓΑΙΟΝ
ΜΙΣΗΝΟΣ
ΩΡΗΟΝΜΑΘΕ ΤΑΞΙΝ ΟΜΗΡΟΥ ΟΦΡΑ ΔΑΕΙΣ ΠΑΣΗΣ ΜΕΤΡΟΝ ΕΧΗΣ ΣΟΦΙΑΣ
ΑΧΙΛΛΕΥΣ ΜΕΜΝΩΝ ΑΝΤΙΛΟΧΟΣ
ΑΙΑΣ
ΕΥΡΥΠΥΛΟΣ
ΟΔΙΣΣΕΥΣ
ΠΑΛΛΑΣ
ΔΟΥΡΗΟΣ ΙΠΠΟΣ
ΠΡΙΑΜΟΣ
ΣΙΝΩΝ
ΚΑΣΣΑΝΔΡΑ

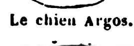
que les Géants fils de la terre, Aἶα. Les héros troyens se prêtent autant que les héros grecs à des rapprochements de ce genre. Si on reconnaît dans Memnon et dans Sarpèdon deux formes de ce Dieu solaire dont les religions d'Asie célèbrent la mort par des fêtes funèbres, qui empêche d'attribuer le même caractère à Hector, qu'une légende post-homérique faisait fils d'Apollon? Si on retrouve dans Pâris et dans Anchisès le Dieu énervé de la Lydie et de la Phrygie, ne peut-on pas aussi rapprocher Priamos, le roi aux cinquante fils, du grand Dieu générateur adoré à Lampsaque sous le nom presqu'identique de Priapos?

Il ne faut pas cependant prendre ces rapprochements pour des preuves, car il serait aussi difficile de s'arrêter dans cette voie que dans la voie opposée. Si Alexandre de Macédoine avait vécu avant l'invention de l'écriture, on le prendrait pour une forme de Dionysos. Quoique la fable pénètre fort avant dans l'histoire, il faut bien que l'histoire commence quelque part. La légende troyenne est sur la limite ; il se peut qu'elle se soit greffée sur d'anciennes traditions mythologiques, et qu'elle résume en même temps les guerres qui ont dû se produire de tout temps entre les deux rives de l'Archipel. M. Ernest Curtius refuse toute réalité à la guerre de Troie ; selon lui, les colons Aioliens et Achaiens qui se sont établis en Troade après l'invasion dorienne dans le Péloponnèse ont transporté à leurs ancêtres les exploits qu'ils accomplissaient eux-mêmes. Grote admet qu'il y a des éléments réels dans la légende troyenne, mais il ne croit pas possible de les discerner au milieu des fables poétiques qui les enveloppent. Ces doutes, que les fouilles de M. Schliemann n'ont pas réussi à dissiper, s'étaient déjà produits dans l'antiquité. Dion Chrysostome a écrit une dissertation pour prouver, par l'invraisemblance du récit homérique, que Troie n'a jamais été détruite, qu'Achille a été tué par Hector et que les Achaiens, vaincus par les Troyens, ont été forcés de renoncer à leur folle entreprise.

L'histoire doit se résigner au doute quand elle n'a aucun moyen de vérification, mais elle a heureusement d'autres sujet d'études que les événements militaires, qui sont toujours à peu près les mêmes dans tous les pays et dans tous les temps.

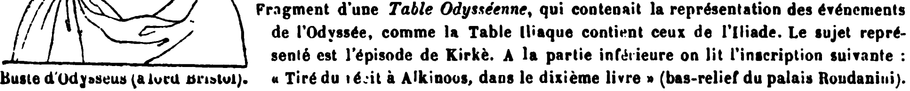


Les Sirenes.



Buste d'Odysseus (à lord Bristol).





Fragment d'une *Table Odysséenne*, qui contenait la représentation des événements de l'Odyssée, comme la Table Iliaque contient ceux de l'Iliade. Le sujet représenté est l'épisode de Kirkè. A la partie inférieure on lit l'inscription suivante : « Tiré du récit à Alkinoos, dans le dixième livre » (bas-relief du palais Roudanini).



Le chien Argos.

Camée de la Biblioth. nat.

Elle peut étudier les mœurs et l'état social d'un peuple et d'une époque. Sous ce rapport, les poèmes d'Homère sont une source d'informations absolument sûres. Il a pu inventer des faits et créer des personnages, mais il n'a pu les placer que dans le milieu où il vivait lui-même, car il n'en connaissait pas d'autre. Les constructions pélasgiques et les fouilles de Troie et de Mykènes nous ont fait entrevoir la civilisation préhistorique des Grecs par les monuments qui ont échappé à la destruction : l'Iliade et l'Odyssée nous fournisent, sur le côté moral de cette civilisation, des renseignements plus complets et plus précis que ceux que nous pouvons avoir sur les mœurs de la Grèce aux temps historiques.

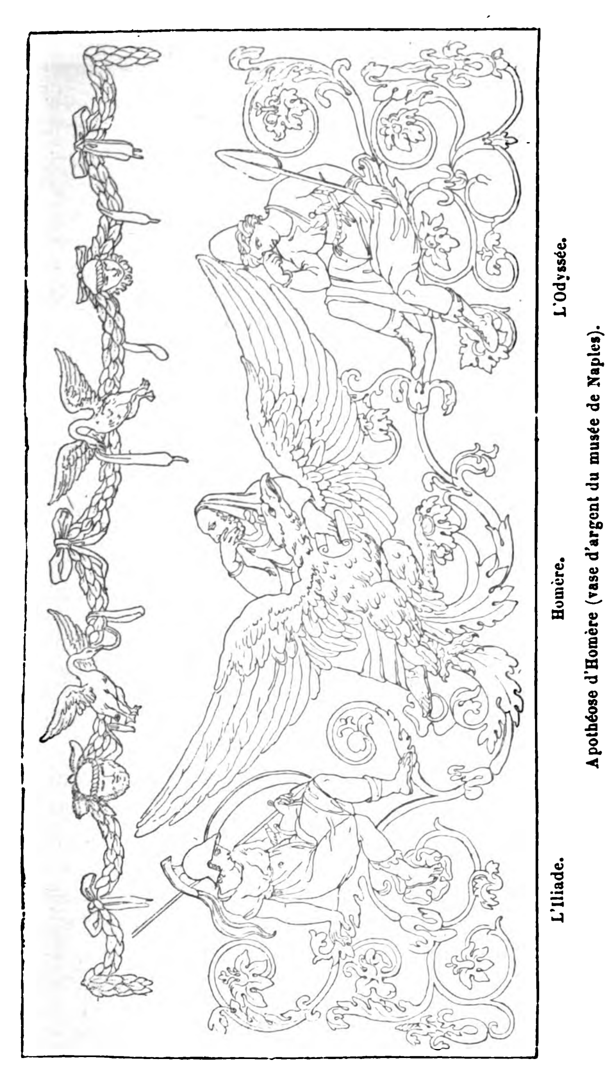
CHAPITRE V

MŒURS DES GRECS AUX TEMPS HÉROIQUES (1).

La famille grecque. Moralité des poèmes d'Homère. — Fonctions de la femme dans la société grecque. — Droits et devoirs de l'enfant : éducation, piété filiale. — Caractère des royautés héroïques : commandement militaire et présidence des assemblées. — Hiérarchie personnelle sans distinctions héréditaires. — Caractère sacré du travail. — La servitude, conséquence de la piraterie. — Condition des serviteurs d'après les poèmes d'Homère. — Violence des héros d'Homère. — La justice ; compensations pécuniaires ; purifications religieuses. — Le rapport des vieillards. L'amitié. — L'hospitalité, forme pratique de la charité : Télémaque chez Nestor et chez Ménélaos ; Odysseus chez Alkinoos. — Fédération idéale des Grecs dans les poèmes d'Homère.

La famille grecque. — Moralité des poèmes d'Homère. — Dans la société grecque dont Homère nous offre le tableau, la famille est déjà constituée sur le mariage monogame, et

(1) Ce chapitre est extrait en partie de ma thèse *De la Morale avant les philosophes*.



L'Iliade. Homère. L'Odyssée.

Apothéose d'Homère (vase d'argent du musée de Naples).

c'est seulement dans les vieilles traditions mythologiques qu'on peut saisir les traces d'une époque plus ancienne où la polygamie était admise. Comme je l'ai fait remarquer plus haut, les nombreux hymens de Zeus sont un souvenir de la vie patriarcale. La jalousie d'Hèrè contre les autres épouses de Zeus et contre leurs enfants, son rôle dans la légende troyenne, marquent la transition de la polygamie des patriarches à la sainteté du mariage grec et l'épuration de la famille, qui est la base de la société. La seule différence qu'on remarque dans poèmes d'Homère entre les Grecs et les Troyens, c'est la polygamie de Priamos. Il est vrai que le poète, entraîné sans doute par le désir de créer un grand type moral, fait d'Hector et d'Andromaque l'inimitable modèle de l'amour dans le mariage; mais à côté d'Hector il y a son frère Pâris qui a outragé à la fois le droit conjugal et l'hospitalité. C'est pour ce crime que la grande Déesse argienne, protectrice des unions chastes, poursuit de sa haine le peuple dont les mœurs sont un outrage à sa divinité. Une guerre est entreprise par les chefs conjurés de la Grèce et soutenue pendant dix ans pour venger l'injure d'un seul d'entre eux. Telle est la donnée profondément morale de l'Iliade.

Celle de l'Odyssée ne l'est pas moins. Le poète nous montre l'invariable fidélité de deux époux pendant vingt ans d'absence, une femme consacrant à un souvenir les belles années de sa jeunesse, pendant que son mari la cherche à travers tant de naufrages, malgré l'amour de deux Déesses qui veulent le rendre immortel, et malgré la bonté hospitalière d'Alkinoos qui lui offre la main de sa fille Nausicaa. Et lorsqu'il est revenu, et qu'il a baisé la terre de sa patrie, et que son vieux chien est mort de la joie de son retour, si sa femme hésite à le reconnaître, il lui parle du lit qu'il a fabriqué lui-même, et elle se jette dans ses bras, car lui seul pouvait décrire leur chambre nuptiale, où aucun autre n'était jamais entré.

Fonctions de la femme dans la société grecque. — Le passage de la barbarie à la civilisation par la réforme de la famille dut être surtout l'œuvre des femmes, car on n'obtient guère de droits sans les avoir conquis, et les conquérir c'est les mériter. Pour la femme comme pour l'homme le droit s'appuie

sur le devoir et se confond avec lui dans la conscience de la dignité morale. Mais le milieu de l'homme est la cité, c'est par les vertus civiques, le courage et la justice qu'il conquiert et maintient ses droits politiques, la liberté et l'égalité. Le milieu de la femme est la famille ; ses droits sont l'éducation des enfants et l'administration intérieure ; elle ne peut les obtenir que par deux vertus correspondantes, la chasteté et la prudence. L'homme ne confiera ses enfants et ses biens à sa femme que s'il la sait digne de cette confiance, s'il n'a pas à craindre que les fils d'un étranger s'introduisent dans sa maison et volent le pain de ses enfants. La chasteté est la base de la famille, la garantie de la pureté des races. La prudence, la sagesse, l'économie sont les éléments du bien-être intérieur. La langue grecque résume toutes ces qualités dans un seul mot, σωφροσύνη, qui exprime une modération générale de tous les désirs, une domination constante de la raison sur la volonté. C'est en pratiquant ces vertus de son sexe que la femme s'élève à la dignité de maîtresse de maison, γυνὴ δέσποινα.

Cette expression est employée par Homère à propos d'Arètè, femme du roi Alkinoos et mère de Nausicaa : « Alkinoos a pris Arètè pour épouse, et l'honore comme aucune autre n'est honorée sur la terre, parmi les femmes qui possèdent une maison sous un mari. C'est ainsi qu'elle a été et qu'elle est encore honorée du fond du cœur par ses chers enfants et par Alkinoos lui-même, et par les peuples qui la contemplent comme une Déesse et la saluent par des paroles, lorsqu'elle s'avance à travers la ville. Car il ne manque rien à la sagesse de son esprit, et par sa bienveillance elle termine les différends des hommes. » Telle est la mère de famille dans la société grecque : elle règne par la seule puissance de la vertu ; type admirable de grâce, de force et de pureté qu'Homère a reproduit sous tant de formes dans ses poèmes. Si on pouvait préférer quelque chose parmi les splendeurs de cette poésie, on choisirait ces suaves et saintes figures de femmes, Nausicaa, Arètè, Andromaque, Pénélope. Au milieu des sombres batailles de l'Iliade, brille comme une étoile la scène de l'entretien d'Hector et d'Andromaque, le petit enfant qui s'effraye du casque à l'aigrette étincelante, et le sourire à travers les larmes, et la

prière du héros pour son fils et la divine mélancolie des adieux.

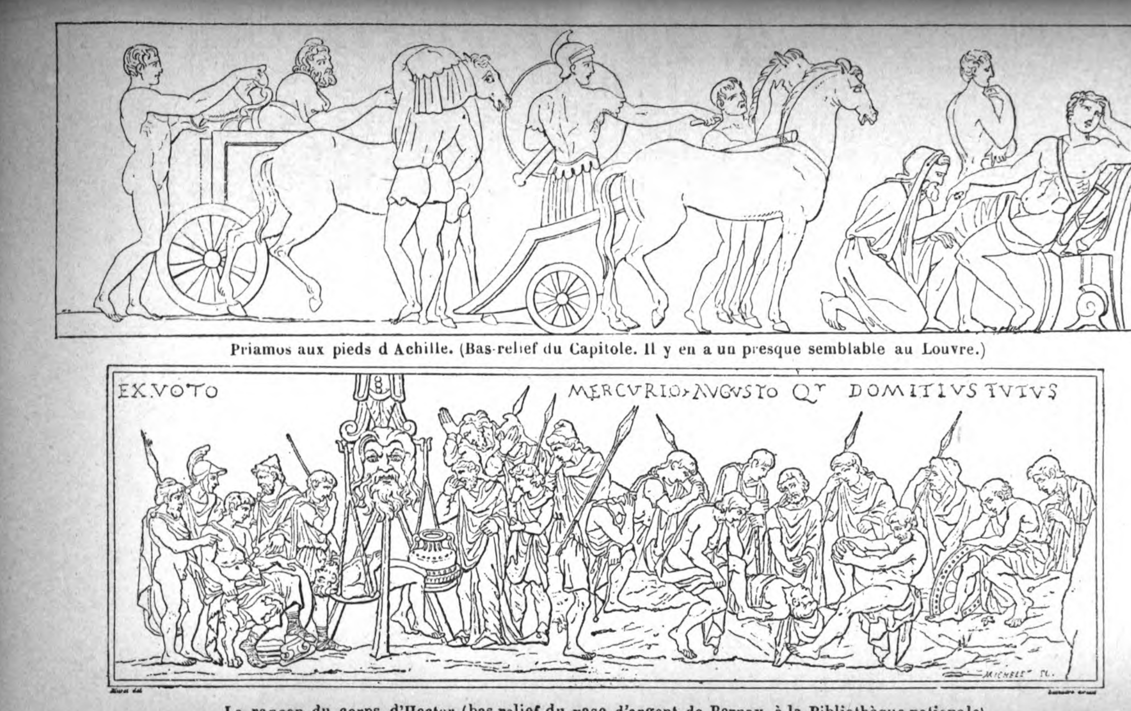
En Orient, où la femme est esclave, on voit souvent des empires gouvernés par des femmes ou bouleversés par leurs intrigues, parce qu'un excès entraîne toujours un excès contraire. En Grèce, où les véritables droits de la femme sont reconnus, elle n'exerce aucune influence sur la politique; la famille est son domaine, elle n'en sort jamais. On comprend en effet que, dans les États où la seule loi est l'obéissance, et chez des peuples habitués à subir le joug de l'autorité, il importe peu que cette autorité soit représentée par un homme ou par une femme; mais dans une société libre, obligée de défendre ses droits contre l'agression étrangère ou l'usurpation intérieure, la faiblesse de la femme lui interdit les fatigues de la guerre et les agitations de la place publique. « Retourne dans ta maison, dit Hector à Andromaque, et reprends tes travaux, la toile et la quenouille; la guerre regarde les hommes qui sont nés dans Ilios, et moi surtout. » Télémaque tient le même langage à Pénélope, et il ne croit pas s'écarter en cela du respect qu'il doit à sa mère ; il sait « qu'il n'y a pas une femme qui l'égale dans la terre d'Achaïe, ni dans la sainte Pylos, ni dans Argos et Mykènes, ni dans Ithaque et le continent noir. » Il lui apprend seulement qu'il a cessé d'être un enfant, et qu'elle peut désormais se fier à sa force et compter sur sa protection. Cette distinction de rôles entre les deux sexes est l'expression de la nature même, la seule condition possible d'une société entre des êtres, non pas inégaux, comme l'ont cru Platon et les autres philosophes, mais différents. Une seule fonction leur est commune, le sacerdoce ; comme il y a des Déesses dans l'Olympe, il y a des prêtresses dans les temples, et les oracles divins sont rendus par des femmes, les Péléiades à Dodone, à Delphes la Pythie. Ainsi la dignité du Féminin est proclamée par la religion.

Droits et devoirs de l'enfant : éducation, piété filiale. — L'affranchissement de la femme devait entraîner celui de l'enfant. Jamais le père de famille n'a eu en Grèce le pouvoir absolu qu'il conserva toujours à Rome. C'est la principale différence entre la cité romaine, composée de familles dont

les chefs seuls sont de véritables citoyens, et la cité grecque, formée par une réunion d'égaux, et dont on fait partie dès qu'on peut la défendre. Jusque-là, comme citoyen futur, destiné à des devoirs sociaux, l'enfant a droit à l'éducation qui le prépare à la vie politique. C'est un crédit : l'homme acquittera plus tard la dette de l'enfant; le droit à l'éducation implique le devoir envers la patrie. Aucun peuple n'a attaché autant d'importance que les Grecs à l'éducation des jeunes gens. Ils la faisaient consister dans un développement parallèle du corps et de l'esprit. Une jeunesse robuste préludait par les fatigues de la palestre aux rudes travaux de la guerre, et par cette gymnastique de l'esprit qu'on nommait la musique, à l'exercice du droit qui est la liberté. La Grèce entière semble un gymnase et un lycée ; les jeunes gens occupent toujours le premier plan sur la scène de l'histoire.

Cela n'empêchait pas le culte des traditions et le respect des vieillards. Le lien de famille est d'autant plus étroit que l'autorité des parents sur l'enfant est purement morale; c'est un lien d'affection et de reconnaissance pour ceux qui l'ont guidé dans les premières luttes de la vie. Il n'y a peut-être pas d'autre langue, dit Gillies, qui puisse exprimer sans circonlocution ce que les Grecs entendent par θρέπτρα, cette dette que l'enfant contracte envers ses parents dès la naissance, et qu'il doit payer plus tard en les nourrissant et les soignant à son tour. C'est l'expression qu'Homère emploie quand il parle d'un héros mort à la fleur de l'âge : « Il ne put pas payer sa dette à ses parents. » Achille, Antilochos, Hector, Télémaque, Odysseus, sont des modèles de piété filiale. Les fils de Priamos respectent les réprimandes, même injustes, de leur père. Au moment de partir pour Troie, Odysseus recommande son père et sa mère à Pénélope : « Prends soin d'eux dans ta demeure comme aujourd'hui, et même plus encore pendant mon absence. » La scène où Priamos, pour se faire rendre le corps d'Hector, invoque le souvenir de Pèleus, est une des plus belles de l'Iliade :

« Souviens-toi de ton père, Achille semblable aux Dieux ; il est du même âge que moi, sur le triste seuil de la vieillesse, et il a peut-être autour de lui des voisins qui l'attaquent, et per-



Priamos aux pieds d Achille. (Bas-relief du Capitole. Il y en a un presque semblable au Louvre.)

La rançon du corps d'Hector (bas-relief du vase d'argent de Bernay, à la Bibliothèque nationale).

sonne n'est là pour le défendre contre la violence et la ruine. Cependant, lui du moins, apprenant que tu es vivant, il se réjouit dans son cœur, et il espère tous les jours qu'il verra son cher fils revenir de Troie. Mais moi, infortuné, j'avais engendré des fils très braves dans la large Troie, et je puis dire qu'il ne m'en reste pas un. J'en avais cinquante quand vinrent les fils des Achaiens.... De la plupart, l'impétueux Arès a fait ployer les genoux; et celui qui me restait seul, et qui protégeait la ville et nous-mêmes, tu l'as tué hier, combattant pour sa patrie, Hector. C'est pour lui que je viens vers les vaisseaux des Achaiens, et pour le racheter je t'apporte une immense rançon. Ainsi respecte les Dieux, Achille, et prends pitié de moi, te souvenant de ton père. Moi, je suis plus misérable encore : j'ai osé faire ce que n'a fait aucun autre mortel sur la terre, porter à mes lèvres la main de l'homme qui a tué mon fils. » Il parla ainsi et lui inspira le désir de pleurer son père; et Achille lui prenant la main repoussa doucement le vieillard. Et tous deux se souvenaient; l'un, songeant à Hector tueur d'hommes, pleurait des larmes abondantes, se roulant aux pieds d'Achille, et Achille pleurait sur son père, et de temps en temps aussi sur Patroclos, et leurs gémissements remplissaient la salle. »

Lorsqu'Odysseus, par le conseil de Kirkè, est allé aux bords du fleuve Océan, limite du monde visible, évoquer l'âme du prophète Teirésias, il aperçoit, parmi les autres âmes, celle de sa mère qu'il avait laissée vivante à son départ d'Ithaque. Il pleure en la reconnaissant, et lui demande comment elle a été domptée par la Kère de la mort, si elle a succombé à une maladie ou à une mort subite, sous les douces flèches d'Artémis; il l'interroge aussi sur son père, sur sa femme et sur son fils. Anticleia lui apprend que Télémaque cultive ses champs, que Pénélope passe ses nuits et ses jours dans les regrets : « Quant à ton père, lui dit-elle, il reste dans les champs et ne va pas à la ville; il ne couche pas sur un lit couvert de tapis et d'étoffes brillantes, mais l'hiver, il dort avec les serviteurs de la maison dans la cendre du foyer, et il se couvre de mauvais habits; et quand vient l'été et la florissante saison d'automne, dans le haut du jardin planté de vignes, il

se fait un lit à terre avec les feuilles tombées. C'est là qu'il se couche tristement, et il nourrit un grand deuil dans son cœur, et la dure vieillesse s'étend sur lui. C'est ainsi que moi aussi je suis morte et que j'ai accompli ma destinée. Ce n'est pas l'adroite chasseresse Artémis qui est venue dans la maison me frapper de ses douces flèches; ce n'est pas une maladie qui a ôté l'âme de mes membres par un épuisement funeste, mais c'est ton regret et ton souvenir, illustre Odysseus, c'est ta bonté qui m'a privée de la vie. »

A la fin du poème, quand Odysseus va revoir son père, il veut le préparer à la joie qu'il lui apporte; il invente une histoire, selon sa coutume, il dit qu'il a été l'hôte d'Odysseus, qu'ils se sont quittés il y a cinq ans, croyant bien se revoir. Mais le vieillard espérait une meilleure nouvelle; il sent qu'il est trop vieux pour attendre : « Le nuage noir de la douleur le couvrit, et prenant dans ses deux mains de la poussière du foyer, il la répandit sur sa tête blanche en gémissant profondément. Et le cœur d'Odysseus était secoué, et un soupir profond gonflait ses narines, tandis qu'il regardait son père chéri; et s'élançant et le prenant dans ses bras, il l'embrassa et lui dit : « C'est moi-même qui suis Odysseus, mon père, celui que tu attends, et qui rentre après vingt ans dans ma patrie. » Le vieillard hésite; Odysseus lui montre la cicatrice qui l'avait déjà fait reconnaître de sa vieille nourrice; il désigne dans le jardin les arbres fruitiers que Laertès lui avait donnés lorsqu'il était enfant : « Alors le vieillard sentit se dissoudre ses genoux et son cœur, et il jeta ses bras autour de son fils, et l'illustre Odysseus aux nombreuses fatigues le reçut, exhalant son âme. »

Caractère des royautés héroïques : commandement militaire et présidence des assemblées. — La famille sert de modèle au gouvernement des sociétés primitives. Si la royauté est l'image plus ou moins exacte de l'autorité paternelle, une famille de frères sans droits d'aînesse et à peu près égaux en force est l'image de la république. On retrouve en germe dans l'Iliade et dans l'Odyssée toutes les institutions des siècles suivants : une assemblée populaire souveraine, un sénat ou conseil d'État qui prépare les délibérations, et des généraux

ou des magistrats qui exécutent les décisions du peuple et conduisent les expéditions. Homère les nomme indifféremment rois, juges, conseillers, chefs ou princes : les uns sont plus rois que les autres, βασιλεύτεροι. Le mot βασιλεύς, que nous traduisons par roi, n'implique pas l'idée d'une monarchie : les Boiotes sont conduits à Troie par cinq rois ; dans l'île de Schériè, Alkinoos déclare qu'il y a douze rois parmi les Phaiékes, et qu'il est le treizième. Cette royauté était une sorte d'aristocratie, dans le sens étymologique du mot, c'est-à-dire le gouvernement des meilleurs : ceux qui pratiquaient le mieux les deux grandes vertus sociales, le courage et la justice, étaient choisis par leurs égaux pour servir de guides pendant la guerre, de conseillers pendant la paix. Aristote distingue soigneusement la monarchie absolue en usage chez les barbares, qui la supportent « parce qu'ils ont le caractère servile », de cette royauté héroïque, établie sur le consentement libre et avec des fonctions déterminées : le roi était un général, un juge, et présidait aux cérémonies religieuses. Le nom de roi, si souvent employé par Homère, ne doit pas faire illusion ; malgré le prestige que leur donne le grand style de l'épopée, ces roitelets ne sont que des chefs de clans, ou ce qu'on appellerait aujourd'hui des notabilités influentes dans leurs communes.

En récompense de leurs services, les chefs recevaient du peuple un champ à cultiver ou, dans les expéditions lointaines, une plus forte part du butin. Ces dons faits aux plus braves, c'est par le courage qu'ils peuvent être conservés : « Pourquoi, dit Sarpèdon à Glaucos, avons-nous reçu en Lykia les plus grands honneurs, un siège élevé, des viandes et des coupes pleines? Tous nous regardent comme des Dieux, et nous cultivons, près des rives du Xanthos, un beau champ fertile en vignes et en blé. C'est pourquoi il nous faut rester fermes au premier rang et soutenir la lutte ardente, afin que chacun des Lykiens bien cuirassés puisse dire : Ce ne sont pas des hommes sans gloire qui gouvernent la Lykia; nos rois mangent des moutons gras et boivent un vin excellent et mielleux ; mais ils ont la force et le courage et combattent au premier rang des Lykiens. »

Le souvenir de leurs exploits à la guerre donnait aux chefs, même pendant la paix, une certaine influence dans l'assemblée du peuple. S'ils avaient de l'éloquence et une réputation de sagesse et de justice, ils étaient pris pour arbitres dans les contestations. Un des prologues de la Théogonie trace ainsi le portrait d'un roi aimé des Muses : « Celui qu'honorent les filles du grand Zeus, celui des rois nourrissons de Zeus qu'elles ont regardé à sa naissance, elles lui versent sur la langue une douce rosée, et de sa bouche sortent des paroles de miel. Et tous les peuples regardent vers lui lorsqu'il discerne l'équité par des jugements droits. Parlant avec sûreté, il a en peu de temps apaisé une grande querelle (car, s'il y a des rois prudents, c'est afin que, dans l'assemblée, il rétablissent doucement et par de bienveillantes paroles les affaires des peuples embarrassés). Et lorsqu'il s'avance à travers la ville, on l'entoure de respect et d'affection comme un Dieu, et il brille au milieu des peuples réunis. » Ce portrait d'un roi de l'époque héroïque pourrait s'appliquer à Périclès ou à tout autre démagogue. C'est une autorité purement morale, fondée sur la confiance du peuple et sur la persuasion.

La direction des cérémonies religieuses est moins une attribution spéciale de la royauté qu'une fonction appartenant au chef de la famille ; quand il s'agit d'un sacrifice offert par tout le peuple, c'est naturellement le chef du peuple qui y préside. C'est ainsi qu'on voit Agamemnon dans l'Iliade, Nestor dans l'Odyssée, offrir des sacrifices au milieu du peuple. Quant à l'unité du commandement militaire, elle a été admise même dans la démocratie d'Athènes ; les dix généraux de l'armée qui combattit à Marathon ne commandaient pas ensemble, mais à tour de rôle. Or, c'est seulement de cette unité dans le commandement militaire, qu'il est question dans le vers souvent cité, qu'Homère met dans la bouche d'Odysseus au second chant de l'Iliade. Quand les Achaiens quittent l'assemblée en désordre et veulent s'embarquer, Odysseus s'écrie : « Ici (dans le camp), nous ne pouvons pas tous commander, le commandement de plusieurs n'est pas une bonne chose ; qu'il n'y ait qu'un seul chef, qu'un seul roi. » Il sait cependant qu'il y en a

un grand nombre dans l'armée, et lui-même en est un, mais il parle du commandement militaire, et il veut qu'on reconnaisse Agamemnon pour chef de l'expédition. Il emploie la persuasion pour engager les rois et ceux qui se distinguent des autres à reprendre la délibération, et Homère ajoute qu'il frappe de son sceptre les hommes du peuple et les force à se rasseoir pour écouter ceux qui valent mieux qu'eux, mais ce mot de peuple signifie seulement la foule de ceux qui ne se distinguent ni par leur courage ni par leur sagesse, car Odysseus dit à chacun d'eux : « Tu n'es ni fort ni brave, et tu ne comptes ni à la guerre ni au conseil. » Il ne s'agit nullement d'une distinction de naissance, car Thersite, le plus maltraité de tous, était de très bonne famille ; il était cousin de Méléagros et de Tydeus, père de Diomèdès. Quand le tumulte est apaisé, Odysseus engage les Achaiens à rester devant Ilios, et il ne leur parle ni de discipline ni d'obéissance, mais de leurs intérêts, de leur honneur et de leurs serments. S'il a commencé par mettre la force du poignet au service de ses arguments, pouvons-nous dire qu'il ne se passe rien de semblable dans les assemblées populaires chez de grands peuples civilisés ?

L'hérédité du commandement n'était pas une règle absolue, mais un fait qui devait être assez fréquent. Comme les champs et les troupeaux passaient du père aux enfants, ceux-ci héritaient en même temps de l'influence que donne la richesse, mais il fallait de plus que le fils ou un des fils du roi fût lui-même assez distingué par sa force et son courage pour être à son tour chef du peuple. Quelquefois il devenait roi du vivant de son père, comme on le voit par l'exemple d'Achille et par celui d'Odysseus. Hector est le véritable roi des Troyens, dont la reconnaissance promet déjà la royauté à son fils : « Ils l'appellent Astyanax (prince de la ville), parce qu'Hector protège seul la ville et les murs ». La présence d'Hector conserve à Priamos une espèce d'autorité au milieu du peuple, mais Achille craint qu'en son absence Pèleus ne soit lésé par ses voisins. Laertès, depuis le départ d'Odysseus, est rentré tout à fait dans une condition privée ; il cultive son champ et ne va pas même aux assemblées. On ignore si Télémaque succèdera

à son père. Eurymachos, un des prétendants, lui avoue qu'il ne le souhaite pas, et Télémaque répond : « Il n'est pas mauvais pour un homme d'être roi ; sa maison devient riche et lui-même est plus honoré, mais il y a beaucoup d'autres rois dans Ithaque entourée par la mer. Que quelqu'un d'entre eux prenne la place, puisque l'illustre Odysseus est mort, mais je resterai maître de notre maison et des captifs que l'illustre Odysseus a pris à la guerre. » Les chefs qui revenaient d'une expédition risquaient de trouver leur place prise, comme il arriva à plusieurs rois revenus de Troie. Mais ces changements ou ces déplacements de dynastie ne sont pas de véritables révolutions. La cité grecque, dans l'âge héroïque, ressemble bien plus à une commune aristocratique qu'à une monarchie. Il importe de le remarquer dès le début, pour ne pas attacher à l'abolition des royautés l'importance d'une transformation sociale.

Hiérarchie personnelle sans distinction héréditaire. — Quoique la population de la Grèce paraisse avoir été formée de plusieurs invasions successives, il faut croire que les nouveaux venus s'établissaient à côté des anciens habitants, sans les déposséder, car on ne trouve dans les poèmes d'Homère aucune trace d'une caste de conquérants. Il y a une hiérarchie, mais elle est fondée sur les aptitudes naturelles et le mérite particulier de chacun. Les Héros ont presque toujours quelque Dieu pour père ou pour aïeul, mais c'est par leurs qualités personnelles qu'ils établissent leur filiation. Quand Bellérophontès a tué la Chimère et détruit les guerriers envoyés contre lui par le roi des Lykiens, celui-ci en conclut qu'il est de race divine et lui donne sa fille avec la moitié des honneurs royaux ; les Lykiens « séparent pour lui une portion de terre parmi les meilleures, un beau champ propre à la culture de la vigne et au labourage, et la lui donnent pour qu'il la cultive ». L'exemple de Thersite prouve d'autre part que, sans la force et le courage, on ne gagnait pas beaucoup à avoir des Dieux dans sa famille. Une supériorité personnelle donnait seule à ceux qui la possédaient une influence naturelle sur leurs égaux, mais sans constituer une différence de droits. A la guerre comme pendant la paix, la décision souveraine

appartenait à l'assemblée du peuple; seulement cette décision était facilement entraînée par l'éloquence ou la sagesse de quelques-uns. C'est bien à tort que des auteurs modernes ont comparé la Grèce héroïque à l'Europe féodale; il n'y a pas de noblesse héréditaire dans la société homérique, ni rien qui ressemble à une distinction fondée sur la naissance, tandis que les barons du moyen âge se croyaient d'une autre espèce que le reste de la nation, méprisaient profondément le travail, et auraient rougi de fabriquer eux-mêmes leurs meubles comme Odysseus, ou de préparer le rôti comme Achille quand il invitait ses amis à dîner.

Caractère sacré du travail. — Pour les Grecs, le travail n'est pas une punition, mais la loi même de l'homme, le légitime emploi de la force et de la liberté, c'est par le travail qu'il se rapproche des Dieux. Le soleil est lè type du travailleur infatigable, et la plupart des travaux d'Hèraclès s'expliquent par son caractère primitif de Dieu solaire. La forme la plus ancienne et la plus sainte du travail humain, l'agriculture, est un don de la terre elle-même, Dèmèter la législatrice (θεσμόφορος), car c'est en substituant le travail pacifique à la rapine et à la violence que les hommes sortent de la barbarie et se constituent en société policée. La propriété fondée sur le travail n'est plus un privilège, mais un droit, elle doit être garantie par le respect de chacun pour le droit de ses égaux, qui est le sien. C'est pourquoi la clôture des champs est sous la protection de Zeus ἑρκειος, et la vierge Histiè veille sur la pierre du foyer, centre de la famille et de la cité. Avec l'agriculture se développent toutes les formes du travail, et toutes ont un Dieu pour inventeur et pour patron. La poésie, la musique et la danse, inséparables à l'origine, se rattachent au culte d'Apollon et des Muses; Athènè l'ouvrière (ἐργάνη), enseigne aux femmes les travaux de leur sexe. Les deux divinités du feu, le Titan Promètheus et le forgeron Hèphaistos, président, l'un à la céramique, l'autre à l'industrie des métaux; c'est Hèphaistos qui a fabriqué les demeures des Dieux dans l'Olympe; il forge les armes d'Achille et celles de Memnon. Poseidon enseigne la navigation, Hermès le commerce, Asclèpios la médecine, la plus ancienne des sciences, quoiqu'elle

ne soit pas la plus avancée. Un respect égal entoure toutes les branches de l'activité humaine.

La servitude, conséquence de la piraterie. — La propriété, comme toutes les institutions humaines, entraîne des dangers qui sont inhérents à la nature des choses. Tant qu'un territoire est suffisant pour nourrir tous ses habitants, chacun a droit de cultiver la part nécessaire à sa subsistance et à celle de sa famille. Mais il peut arriver que quelques-uns, après avoir négligé la culture de leurs champs, cherchent à rétablir l'équilibre par la ruse ou par la violence. Les traditions héroïques sont pleines d'histoires de troupeaux volés. Une tribu qui commence à sortir de la barbarie par le travail est exposée aux incursions d'une tribu ennemie. Il faut que la force vienne au secours du droit. Mais la force, après avoir servi à la défense, peut être employée à l'attaque. Hérodote parle d'enlèvements de femmes grecques par des Barbares, de femmes barbares par les Grecs, et s'abstient de décider à qui doivent être attribués les premiers torts. Il est vraisemblable que les Phéniciens, qui furent navigateurs avant les Grecs, exercèrent les premiers des actes de piraterie. Les brigands domptés par Hèraclès et par Thèseus sont en général des fils de Poseidon, c'est-à-dire qu'ils viennent de la mer. Si les Grecs apprirent la piraterie des Phéniciens, on voit par le témoignage de Thucydide qu'ils se mirent bientôt à l'unisson de leurs maîtres. Le brigandage et la piraterie sont les premières formes de la guerre. Quand des étrangers débarquaient quelque part, on leur demandait s'ils étaient marchands ou pirates, c'est-à-dire s'ils se présentaient en amis ou en ennemis. Il ne s'ensuit pas que la piraterie fût regardée comme un métier honorable. Minos passait pour l'avoir réprimée dans la mer Égée, et la guerre de Troie n'était que la punition d'un acte de brigandage exercé par des barbares sur la terre hospitalière de la Grèce.

Les marchands qui parcouraient l'Archipel devenaient souvent des pirates dans l'occasion. Ils étalaient leurs marchandises sur la côte, la curiosité attirait les femmes et les enfants, et s'il n'y avait pas d'hommes pour les défendre, on les enlevait pour les vendre dans un autre pays. Le porcher Eumaios raconte, dans l'Odyssée, qu'il est fils d'un roi de l'île de Syria

et qu'il a été enlevé dans son enfance par des marchands phéniciens qui l'ont vendu à Laertès ; cet enlèvement s'était fait avec la complicité d'une servante d'origine phénicienne, qui elle-même avait été enlevée autrefois et vendue par des pirates taphiens. Après une expédition militaire, le vainqueur ramenait avec lui les captifs qui n'avaient pas payé rançon e les employait à des travaux agricoles ou au service domestique. Quand on se rappelle les exterminations de peuples racontées dans le livre de Josué, l'idée de soumettre les vaincus au travail au lieu de les tuer paraît un véritable progrès. L'esclavage est la conséquence inévitable de la piraterie et de la guerre. On doit donc s'étonner, non pas qu'il y ait eu des esclaves dans un temps où les guerres étaient si fréquentes, mais qu'il y en ait eu si peu. Homère ne nous en montre que dans les maisons des rois, sans doute parce que les rois étaient seuls assez riches pour les nourrir.

Conditions des serviteurs d'après les poèmes d'Homère. — On aurait une idée très fausse de la servitude à cette époque si on la confondait avec ce qu'elle fut dans d'autres sociétés. La condition des captifs dans Homère est très différente du servage des Hilotes de Sparte après la conquête dorienne; bien moins encore peut-on les comparer aux serfs de l'Europe moderne ou aux nègres de nos colonies avant 1848. L'esclavage n'était pas encore la condition d'une race entière, c'était une exception, un accident, un de ces malheurs qui peuvent arriver à tous les hommes. Le mépris n'était pas attaché à la servitude: Apollon avait servi chez Admètos, Hèraclès avait été l'esclave d'Eurystheus. Personne ne dédaignait de s'occuper des travaux appelés depuis serviles. Les domestiques, quand on en avait, n'étaient que des auxiliaires, et la distance morale qui les séparait de leurs maîtres n'était pas très grande. Un roi de l'époque héroïque, au milieu de ses serviteurs, qui font presque partie de la famille, ressemble bien moins à un monarque d'Orient ou d'Europe entouré de ses courtisans et de ses ministres qu'à un propriétaire de campagne parmi ses fermiers et ses paysans.

Les captifs, δμωές, soit qu'ils aient été enlevés à la guerre, soit qu'ils aient été achetés à des pirates, ne paraissent pas

distingués nettement des mercenaires, θητές, qui louent leur travail pour un salaire. Il y aurait une différence s'il était prouvé que l'esclavage était héréditaire, mais cela semble encore plus douteux que l'hérédité de la royauté. La punition des servantes infidèles qui avaient souillé de leurs débauches la maison d'Odysseus ne prouve pas que le maître eût un droit reconnu sur la vie de ses domestiques : c'est une vengeance, comme la punition des prétendants de Pénélope, sur qui on ne peut pas dire qu'Odysseus eût droit de vie et de mort. Mais ce même Odysseus parle à Eumaios et à Philoitios comme à des amis, il leur promet de les regarder comme des frères de Télémaque, de leur donner une maison, un champ, une épouse. Telle était d'ailleurs l'habitude de tout bon maître, d'après ce que dit Eumaios lui-même dans un autre passage. Il donne des détails sur sa condition depuis qu'il a été acheté tout enfant par Laertès, il parle de la bonté d'Anticleia, mère d'Odysseus :

« Tant qu'elle vivait, dit-il, j'aimais à l'interroger et à lui répondre, car elle m'a élevé elle-même avec sa noble fille, Ctimènè à la robe tombante, la plus jeune de ses enfants ; elle nous élevait ensemble et m'honorait presque autant que sa fille. Mais lorsque nous parvînmes tous deux à la jeunesse désirable, ils la donnèrent en mariage à un homme de Samè et reçurent de nombreux présents. Quant à moi, Anticleia me donna de très beaux habits, une tunique et un manteau, et des sandales pour mes pieds, et elle m'envoya dans les champs ; elle m'aimait bien du fond du cœur. Maintenant tout cela me manque ; mais les Dieux heureux ont fait fructifier le travail auquel je me livre, et par lui j'ai pu boire, manger et donner aux vénérables indigents. » Non seulement Eumaios a de quoi faire l'aumône, mais il a lui-même un serviteur qu'il a acheté de ses deniers à des pirates taphiens. Le nom et le souvenir d'Odysseus reviennent sans cesse dans ses discours : « Ainsi il est mort, et il ne reste que des regrets à ses amis, et à moi surtout, car je ne trouverai jamais un maître si doux, n'importe où j'irai ; pas même si je retournais dans la maison où je suis né, auprès de mon père et de ma mère qui m'ont élevé. Et même, ce n'est pas tant sur eux que je pleure, quoique

je désire bien les revoir de mes yeux dans la terre paternelle; mais je regrette plus encore Odysseus absent. Je n'ose pas même, ô mon hôte, prononcer son nom pendant qu'il n'est pas là, car il m'aimait bien et s'intéressait à moi dans son cœur; mais je l'appelle mon frère aîné qui est loin de moi. »

Philoitios, bouvier d'Odysseus, parle de son maître avec autant d'affection et de reconnaissance; à la vue d'un étranger pauvre et mal vêtu, la sueur le couvre et ses yeux s'emplissent de larmes, parce qu'il pense qu'Odysseus est peut-être couvert de pareils haillons. « Mais, s'il est mort et dans les demeures de l'Invisible, hélas, l'illustre Odysseus qui m'avait envoyé encore tout petit garder les vaches chez le peuple des Képhallènes !.... Et maintenant elles deviennent innombrables, et il n'y a pas d'homme pour qui se multiplie davantage la race des bœufs au large front. Mais d'autres se les font amener pour les manger, et ils ne s'inquiètent pas de l'enfant qui est dans la maison, et ils ne craignent pas la vengeance des Dieux. Ils désirent depuis longtemps partager les biens du prince absent. Pour moi, mon cœur roule ces pensées dans ma poitrine : certes, il serait très mal, lorsqu'il est vivant, d'aller chez un autre peuple, emmenant les bœufs chez des hommes étrangers; mais il est dur de rester ici à souffrir en gardant les vaches d'autrui. Et déjà depuis longtemps je serais allé chez quelque autre des rois magnanimes, parce que cela n'est plus tolérable; mais j'attends toujours ce malheureux, s'il pouvait revenir pour chasser les prétendants de sa maison. » Ainsi Philoitios n'est nullement obligé de rester où il est; il irait offrir ses services à d'autres s'il n'était retenu par un lien moral.

La condition d'Eurycleia, nourrrice d'Odysseus, est également très douce. « Laertès l'avait achetée autrefois de ses biens, lorsqu'elle était dans la première jeunesse, et il avait donné le prix de vingt bœufs. Il l'honorait dans sa maison à l'égal de sa chaste épouse; il ne s'unit jamais à elle, et il évita d'offenser sa femme. » Ce détail marque bien la supériorité morale de la Grèce héroïque sur la société patriarcale dont on trouve le tableau dans la Genèse. Devenue vieille, et après avoir élevé successivement Odysseus et Télémaque, Eurycleia

gouverne la maison de Pénélope et dirige les travaux des servantes. Dans toute maison bien ordonnée, la condition des domestiques était exactement celle de ces serviteurs comme on en trouve dans nos campagnes, qui vieillissent dans une famille et semblent en faire partie. Chez les Romains, la condition des esclaves fidèles était réglée par l'affranchissement, mais c'est là une formalité légale qui ne pouvait exister dans la société décrite par Homère, puisqu'il n'y avait pas de lois positives; la coutume en tenait lieu. Les principes d'égalité, profondément enracinés dans la conscience des Grecs, corrigeaient les vices des institutions sociales : les rois étaient fort peu au-dessus des autres hommes, et les serviteurs ne différaient pas beaucoup de leurs maîtres.

Violence des Héros d'Homère. — Les combats de l'Iliade ont un caractère sauvage qui contraste avec la douceur des mœurs en dehors du champ de bataille. Cependant, on voit déjà des conventions s'établir entre les peuples ennemis, et des trêves se conclure sous l'invocation des Dieux, pour permettre aux deux partis d'enlever les morts et de leur rendre les derniers devoirs. Lorsqu'Achille traîne dans la poussière le corps d'Hector, Homère raconte ce fait avec une désapprobation manifeste. De même, quand Achille immole douze captifs sur le tombeau de Patroclos, il commence par éloigner Agamemnon et les autres chefs, et le poète, ordinairement si sobre de réflexions, ajoute cette fois : « Il avait résolu dans son cœur une méchante action. » Les mêmes expressions sont employées dans l'Odyssée à propos de la cruelle vengeance exercée contre Mélantheus. Il n'y a rien là d'ailleurs qui soit particulier à l'antiquité : les sociétés vieillies ont aussi leurs violences. Avec l'étranger, on garde une certaine mesure, par crainte des représailles, mais dans la guerre civile, les intérêts menacés sont implacables : ni justice ni pitié pour les vaincus, pas même le droit de pleurer les morts. Cela est de tous les pays et de tous les temps. Mais il faut qu'il s'élève au moins une voix courageuse, comme celle de l'Antigone de Sophocle, qui seule ose protester au nom de l'infaillible conscience. « Tu connaissais les décrets, » lui dit le roi? Et elle répond : « Oui, certes, mais je n'ai pas cru que les décrets

d'un homme pussent prévaloir contre les lois éternelles, non écrites, œuvre immuable des Dieux. »

Le courage et le sentiment de l'honneur. — Le courage, dans Homère, n'est pas cette fureur aveugle si commune chez les barbares; les Troyens se battent pour défendre leur patrie, les Achaiens pour punir une injustice et tenir leur serment, mais ni les uns ni les autres n'aiment la guerre pour elle-même. Le plus fougueux de tous, Achille, sent le prix de la vie et du repos; on le voit par sa réponse à Phoinix et à Odysseus. Mais lorsqu'il a son ami à venger, il retourne dans cette mêlée des hommes d'où il sait qu'il ne doit pas revenir. Presque toujours c'est le sentiment de l'honneur et du devoir qui pousse les Héros en avant. Hector, quoique sûr d'être tué par Achille, se décide à l'attendre, de peur d'avoir à rougir devant les Troyens et les Troyennes; il veut mourir avec gloire, « et faire quelque grande action, digne des chants à venir ».

Ce sentiment de l'honneur n'a jamais eu en Grèce les mêmes déviations que chez les modernes. A aucune époque de leur histoire, les Grecs, pas plus que les Romains, n'ont connu cette coutume du duel qui fut apportée en Europe par les barbares germains et qui s'y est toujours maintenue. Tout en mettant le courage au premier rang des vertus, les Grecs ne confondaient pas le droit avec la force, et ne croyaient pas que l'habileté dans le maniement des armes pût prouver la justice d'une cause ou y suppléer. Notre point d'honneur, qui permet d'insulter un adversaire plus faible ou moins adroit, à la condition de le tuer ensuite, ne leur eût semblé qu'une forme hypocrite de l'assassinat. Leur caractère sociable rendait d'ailleurs les querelles privées assez rares. Pendant toute la durée de la guerre de Troie, une seule dispute s'élève entre deux chefs, et les malheurs qui en sont la suite forment le nœud et la moralité de l'Iliade. Agememnon a outragé Achille; il en est puni par les malheurs de son armée, l'attaque de la flotte et la victoire d'Hector. Alors il reconnaît sa faute et veut la réparer; mais Achille refuse de se laisser fléchir, il repousse les conseils de ses amis, il garde sa colère : il en est puni par la mort de Patroclos; il a écouté sa haine, il est frappé dans

son amitié. Enfin tous les deux, éclairés et purifiés par le malheur, maudissent la discorde et préparent la victoire par leur réconciliation.

La Justice ; compensations pécuniaires ; purifications religieuses. — La Justice est une loi d'équilibre, et le talion



Aias ou Ménélaos enlevant le corps de Patroclos. (Musée de Florence. Il existe plusieurs répétitions de ce groupe.)

en est la forme la plus simple ; mais, dans l'intérêt de la paix sociale, on est obligé de tempérer cette loi rigoureuse, dont la stricte application éterniserait les querelles entre les membres d'une même communauté. Dans les discours qu'ils adressent à Achille pour lui prêcher le pardon des injures, Phoinix et Aias lui rappellent que les anciens héros se lais-

saient fléchir quand ils avaient été offensés, qu'ils acceptaient même une compensation pour la mort d'un parent ou d'un ami. Une scène représentée sur le bouclier d'Achille fait allu-



Achille panse les blessures de Patroclus (peinture de la coupe de Sosias).



Achille pleure la mort de Patroclos (pierre gravée).



Combat autour du corps de Patroclos (pierre gravée).

sion à cet usage. « Les citoyens étaient assemblés sur la place publique, et une discussion s'était élevée. Deux hommes se disputaient sur la rançon pour un homme tué. L'un affirmait

avoir tout payé et le déclarait au peuple ; l'autre niait avoir rien reçu ; et tous deux désiraient terminer l'affaire par un arbitrage. Les citoyens criaient des deux parts, soutenant l'un ou l'autre, et des crieurs contenaient le peuple. Les vieillards étaient assis sur des pierres polies, dans le cercle sacré, et tenaient dans leurs mains les sceptres des crieurs à la voix éclatante. Ils se levaient et portaient leurs jugements tour à tour; et au milieu étaient deux talents d'or pour donner à celui qui aurait le mieux jugé. » L'exil du meurtrier donnait aux ressentiments le temps de se calmer et disposait les parents ou les amis de la victime à accepter une réparation. Mais cela ne suffisait pas pour faire taire la voix de la conscience. On imagina des purifications religieuses, même pour un meurtre involontaire. D'après l'*Aithiopis* d'Arctinos de Milet qui faisait suite à l'Iliade, Achille ayant tué d'un coup de poing le pauvre Thersite, qui le raillait de son amour pour l'amazone Penthésileia, il y eut une sédition dans le camp, et Achille fut obligé d'aller à Lesbos pour se soumettre aux cérémonies expiatoires. Cette légende atteste l'importance qu'on attachait à la vie de l'homme, même le plus humble et le plus généralement méprisé.

Le respect des vieillards. L'amitié. — Quand les institutions de la Grèce prirent une forme plus arrêtée, la libre action du peuple dans les Républiques fut toujours modérée par un conseil de vieillards dont on peut voir la première ébauche dans ces vieillards de l'Iliade qui rendent la justice au milieu du peuple assemblé sur la place publique. L'admiration qu'inspirait la force physique n'empêchait pas de reconnaître l'autorité morale de l'âge, de la sagesse et de l'expérience. Un des plus audacieux parmi les chefs Achaiens, Diomèdès, qui ne craint pas de lutter contre les Dieux, s'excuse avec modestie quand il donne son avis au milieu des autres rois plus âgés que lui ; il reçoit avec douceur les reproches injustes d'Agamemnon. Pâris écoute aussi sans se plaindre les réprimandes d'Hector, son aîné. Dans les jeux funèbres en l'honneur de Patroclos, Antilochos cède le prix à Ménélaos, et Achille se lève pour en offrir un au vieux Nestor qui n'a pas concouru.

Le respect de la vieillesse n'est qu'une extension de la piété filiale ; c'est aussi la famille qui fournit à l'amitié son modèle le plus parfait, l'amour fraternel. « Un ami n'est pas moins qu'un frère, » dit Homère. L'amitié est le premier élément d'une société au delà des limites de la famille, la première forme du lien social entre égaux. Presque tous les Héros marchent par couples fraternels, Castor et Polydeukès, Hèraclès et Iolaos, Thèseus et Peirithoos. L'amitié d'Oreste et de Pylade repose l'esprit au milieu de la tragique légende des Atréides ; celle d'Achille et de Patroclos sert d'argument à la seconde moitié de l'Iliade. Les regrets déchirants que fait naître dans l'âme d'Achille la perte de son ami relèvent ce caractère sauvage et justifient le poète de l'avoir choisi pour son héros : d'abord les pressentiments et les inquiétudes, puis, après la fatale nouvelle, le nuage noir de la douleur, les sanglots et les hurlements entendus des Nèréides, et les nuits sans sommeil ou peuplées de fantômes, ou passées à se rouler de désespoir sur le sable de la mer ; enfin l'immense carnage au bord du fleuve, et l'inexorable vengeance que n'apaise pas même la mort d'un ennemi, et qui ne cède que devant le spectacle d'une douleur égale et devant le souvenir d'un vieux père absent.

L'hospitalité, forme pratique de la charité. — Comme l'amour fraternel est le type de l'amitié, l'amitié à son tour est le modèle de ce sentiment moins ardent, mais plus large, que Cicéron appela plus tard la charité du genre humain, et dont l'hospitalité est l'application pratique. En dehors de la guerre, tout étranger est un hôte, et il n'y a qu'un mot en grec pour exprimer ces deux idées. Les principes d'une philanthropie universelle sont résumés dans un vers de l'Iliade à propos de cet Axylos, qui avait bâti sa maison sur le bord de la route pour recevoir les voyageurs : « Il était très riche et très aimé des hommes, car il était plein de charité pour tous. » Ce mot, dont l'emploi pourra sembler un anachronisme, est le seul qui rende à peu près la force de l'expression homérique φιλέεσκε. La bienfaisance n'est pas le privilège des riches ; chacun la pratique en proportion de ses ressources. Eumaios trouve sa condition heureuse parce qu'il a de quoi manger,

boire et donner aux vénérables indigents ; il reçoit Odysseus et le fait asseoir à sa table, « car c'est de Zeus que viennent les étrangers et les pauvres, et les faibles dons qu'on leur fait lui sont agréables. » L'horreur des Grecs pour les mœurs inhospitalières de certaines peuplades sauvages se traduit par les descriptions fantastiques qu'Homère fait des Kyclopes, des Laistrygons et de ce roi Echétos dont les prétendants de Pénélope menacent Iros comme d'un épouvantail. Les prétendants eux-mêmes ne sont guère mieux traités par le poète. Quelques-uns cependant donnent à Odysseus des morceaux de leur repas, et blâment Antinoos de sa dureté pour lui ; mais cette pitié dédaigneuse suffirait tout au plus avec un fainéant comme Iros, qui fait de la mendicité une profession et qui outrage les suppliants. Pour quiconque respecte les Dieux et la justice, l'homme frappé par le malheur est revêtu d'un caractère sacré : « Les Dieux, déguisés en mendiants, parcourent les villes pour éprouver la justice ou l'injustice des hommes. »

Télémaque chez Nestor et chez Ménélaos. — Toujours on commence par accueillir l'étranger et l'inviter à apaiser sa faim et sa soif avant de lui demander qui il est, d'où il vient et ce qu'il veut. Le roi des Lykiens traite Bellérophon pendant huit jours avant de l'interroger. Lorsque Mentor et Télémaque arrivent à Pylos, ils trouvent Nestor et ses fils occupés à faire rôtir les viandes pour un repas en l'honneur de Poseidon. Tous se pressent au-devant des hôtes, et Peisistratos, l'aîné des fils du roi, les fait asseoir à côté de son père et les invite à prendre part au festin des Dieux. Nestor dit ensuite : « Il est plus convenable, maintenant que les hôtes sont rassasiés de nourriture, de les interroger et de leur demander qui ils sont. » Peisistratos accompagne Télémaque dans son voyage, et ils arrivent à Lakédaimon au moment où Ménélaos célébrait à la fois le mariage de son fils et celui de sa fille ; un serviteur annonce l'arrivée des étrangers. « Dis-moi, demande-t-il au roi, si nous détellerons leurs chevaux rapides, ou si nous les enverrons vers quelque autre qui les accueillera. » Alors, très indigné, le blond Ménélaos répondit : « Tu n'étais pas dénué de sens jusqu'ici, Etéoneus, fils de Boèthoos ; mais maintenant, tu dis des sottises comme un

enfant. Certes, nous avons souvent mangé le pain de l'hospitalité chez d'autres hommes, avant de venir ici; que Zeus nous préserve désormais de l'infortune. Dételle donc les chevaux des étrangers et conduis-les ici eux-mêmes, afin qu'ils prennent part au banquet. » A son départ de Lakédaimon, Télémaque reçoit de Ménélaos de riches présents. Jamais on ne se sépare d'un hôte sans lui faire les présents de l'hospitalité, ξένια.

Odysseus chez Alkinoos. — Lorsqu'Odysseus a été jeté par la tempête sur le rivage de l'île de Schériè, il est accueilli et traité chez les Phaièkes aussi largement que Télémaque à Lakédaimon et à Pylos chez les anciens amis de son père. Ce récit s'ouvre par une scène charmante; Nausicaa, fille du roi Alkinoos, lave le linge de sa famille au bord de la mer, et après son travail joue à la balle avec ses amies. L'apparition d'Odysseus interrompt brusquement les jeux des jeunes filles qui se sauvent effrayées. Nausicaa reste seule, et Odysseus, qui connaît le cœur humain, lui fait un petit discours très habile, la compare à une Déesse et lui souhaite un bon mariage. Elle rappelle ses compagnes, fait donner à manger et à boire au pauvre naufragé et l'engage à demander l'hospitalité à son père. Elle lui recommande surtout de s'adresser d'abord à sa mère. Il suit ce conseil, et arrivé chez Alkinoos au milieu d'un banquet, il embrasse les genoux d'Arètè et va s'asseoir dans la cendre du foyer. Alors un des convives, le plus vieux des Phaièkes, parle ainsi à Alkinoos : « Alkinoos, il n'est pas beau pour toi, et il ne convient pas qu'un étranger soit assis par terre, dans les cendres du foyer. Ceux-ci se taisent, attendant que tu parles. Allons, relève l'hôte, place-le sur un siège aux clous d'argent, et commande aux crieurs de verser le vin, afin que nous fassions des libations à Zeus, roi de la foudre, qui accompagne les vénérables suppliants, et que l'intendante donne à souper à l'étranger avec ce qu'il y a ici. — Et dès que la force sacrée d'Alkinoos l'eut entendu, prenant par la main le prudent Odysseus à l'esprit subtil, il le fit lever du foyer et le conduisit sur un siège splendide, à la place de son fils Laodamas, ami des hommes, qui était assis près de lui et qu'il chérissait vivement. Et une servante versa de l'eau d'une belle aiguière d'or dans un bassin d'argent,

pour qu'il se lavât, et elle étendit devant lui une table polie. Et la vénérable intendante lui apporta du pain et mit devant lui des aliments abondants, lui donnant une large part de ce qu'il y avait. Alors la force d'Alkinoos dit au crieur : « Pontonoos, mêle le vin dans le cratère, afin que nous fassions des libations à Zeus, roi de la foudre, qui accompagne les vénérables suppliants. »

Le lendemain, Alkinoos offre un sacrifice et réunit à sa table tous les rois des Phaièkes. Le repas est simple, comme tous les repas homériques ; la sobriété est un trait des mœurs grecques ; le vin était toujours mélangé d'eau. L'ivrognerie, si commune chez les barbares Germains, étaient regardée en Grèce comme un vice des peuplades sauvages telles que les Kentaures ; la plus violente injure qu'Achille adresse à Agamemnon est l'épithète d'ivrogne. Homère, qui ne flatte pas les prétendants de Pénélope, ne les accuse pourtant pas de s'être enivrés. Les repas avaient chez les Grecs le caractère d'une cérémonie religieuse ; ils commençaient et finissaient par des libations en l'honneur des Dieux et se distinguaient moins par la variété des mets que par les chants et les danses. Un chanteur charme par ses récits les convives d'Alkinoos, qui terminent la fête par des exercices de force et d'adresse et surtout par des danses, « car il n'y a rien de plus noble pour l'homme que l'exercice des pieds et des mains. » Enfin, Odysseus raconte ses aventures, et Alkinoos fait préparer un vaisseau pour le reconduire dans Ithaque, « car dit-il, jamais personne venant chez moi n'a longtemps attendu dans la douleur le jour du retour. » Mais avant de quitter son hôte, il lui donne lui-même et engage les autres rois à lui donner de riches présents. Comme un contraste à cette île hospitalière de Schériè, où les chanteurs sont si bien traités et qui paraît être sa république idéale, Homère oppose les farouches Kyclopes, qui pratiquent la polygamie, méprisent les Dieux et tuent leurs hôtes pour les manger ; surtout, ce qui est pour un Grec le comble de la barbarie, « ils n'ont ni lois ni assemblées délibérantes. Ils habitent des cavernes sur la crête des montagnes, chacun d'eux gouverne ses enfants et ses femmes, et ils ne s'inquiètent pas les uns des autres. »

Fédération idéale des Grecs dans les poèmes d'Ho-

mère. — L'hospitalité établit entre les hommes un lien sacré



Apothéose d'Homère (bas-relief du British Museum). Zeus assis au sommet de l'Olympe ; au-dessous de lui les neuf Muses, Apollon, la Pythie et un personnage qu'on croit Olen de Lykie, ou Hésiode. Dans la bande inférieure, Homère, couronné par le Temps et la Terre habitée, reçoit les sacrifices et les acclamations de divers personnages allégoriques (l'Histoire, la Poésie, la Tragédie, la Comédie, etc.).

qui se transmet aux enfants comme un héritage. La guerre même ne peut le rompre : Glaucos et Diomèdès, en apprenant

qu'il existait entre leurs ancêtres, échangent leurs armes et déclarent qu'ils s'éviteront dans la mêlée. La fraternité des peuples n'est qu'une extension et une forme plus générale de ces amitiés héréditaires. C'est là ce qui explique l'immense popularité des poèmes d'Homère en Grèce. Pour nous, leur élévation morale, plus encore que leur inimitable beauté, justifie l'admiration unanime de tous les siècles; mais pour les Grecs il y avait dans ces poèmes quelque chose de plus; ils y trouvaient l'idéal social qu'ils ont poursuivi pendant toute leur histoire sans jamais l'atteindre, l'union de toutes les cités grecques dans une grande patrie. Les traditions héroïques, et surtout la guerre de Troie, leur rappelaient le souvenir, trop souvent oublié depuis, d'une fédération primitive. Pendant cette longue guerre entreprise par tous pour venger l'injure d'un seul, il n'y avait eu qu'une émulation de courage entre tant de peuples conjurés. Cette union, scellée par la communauté des dangers et de la victoire, sous les regards protecteurs des Dieux de la patrie, on la retrouvait dans les chants d'Homère, et c'est pour cela qu'au milieu des guerres impies qui creusaient le tombeau des républiques, cette poésie sacrée semblait un écho de l'âge d'or.

CHAPITRE VI

INSTITUTIONS NATIONALES.

Caractère religieux du lien fédéral. — Diversité des fonctions religieuses : les prêtres, les poètes et les devins. — L'oracle de Dodone. — L'oracle de Delphes. — Caractère moral des oracles. — Les Amphictionies. — Origine des jeux sacrés. — Antiquité des jeux. Les Olympiades. — Conditions du concours. — La trêve sacrée. — Les récompenses. — La gymnastique et la sculpture. — Célébrité et importance des jeux sacrés.

Caractère religieux du lien fédéral. — Les Grecs sont le seul peuple qui ait essayé de fonder la société politique sur

le principe de liberté. C'est leur plus beau titre de gloire, mais c'est aussi la principale cause de leur faiblesse. S'ils n'ont jamais réussi à former une nation, c'est parce qu'ils n'ont jamais voulu sacrifier à une autorité quelconque la moindre parcelle de leur autonomie communale. La religion seule pouvait servir de lien entre les communes; mais la diversité des croyances était aussi une conséquence de la liberté. Chaque peuple consacrait ses légitimes prétentions à l'indépendance par le culte de ses Héros et de ses Dieux protecteurs. Chaque Dieu, dans les principaux sièges de son culte, avait une physionomie à part et des légendes spéciales; son rang, dans la hiérarchie indécise de l'Olympe, variait d'une commune à l'autre. Pourtant cette variété n'entraîna jamais ni persécution ni guerre religieuse, car l'intolérance est contraire à la nature même du polythéisme. On ne pouvait pas plus condamner les légendes de l'Arcadie ou de la Boiotie au nom de celles de la Thessalie ou de la Crète, qu'on ne pouvait proscrire le dialecte aiolien ou attique, au nom de l'ionien ou du dorien. De même que la langue grecque conservait son unité malgré ses différents dialectes, ainsi l'Hellénisme enveloppait toutes les traditions locales dans sa théologie multiple, et sanctionnait à la fois l'autonomie des communes et l'union fédérale. Les traités conclus entre les villes étaient placés sous la protection de leurs divinités protectrices, qu'on voit se donnant la main sur les monnaies frappées en signe d'alliance. Chaque république envoyait des représentants appelés Théores, c'est-à-dire spectateurs, aux fêtes de ses alliés, et demandait pour eux comme pour elle la protection de ses Dieux. Il se formait des ligues appelées Amphictionies, dont le signe était la participation aux mêmes cérémonies religieuses. Certains oracles attiraient les habitants de toutes les parties de la Grèce, et leur influence restait indépendante des chances diverses de la guerre et de la politique. Enfin les Jeux sacrés maintenaient entre les Grecs un lien religieux qui leur rappelait leur communauté d'origine.

Diversité des fonctions religieuses : les prêtres, les poètes et les devins. — Il y avait autant de variété dans les fonctions religieuses que dans la religion elle-même. Chez les peuples de l'Orient et dans l'Europe moderne, toutes ces fonc-

tions sont réunies dans la main des prêtres. Chez les Grecs, si loin qu'on remonte dans leur histoire, on ne trouve rien qui réponde à ce que nous appelons le sacerdoce. Chaque père de famille présentait les libations et les offrandes sur le foyer, qui était l'autel domestique. Quand les familles réunies en tribus voulaient offrir un sacrifice en commun, les rois, chefs de la tribu, l'offraient en présence de tout le peuple. Lorsqu'on eut commencé à construire des temples, il y eut nécessairement des hommes chargés de les garder et d'entretenir en bon état les objets consacrés au culte ; on leur attribua aussi l'immolation des victimes, et les magistrats, qui avaient succédé aux rois de l'âge héroïque, se bornèrent à présider aux sacrifices publics. A Athènes, on choisissait pour sacrificateurs des cuisiniers, parce qu'ils avaient l'habitude de préparer les viandes. Athénée, qui rapporte ce fait d'après Clidème, cite aussi une lettre d'Olympias recommandant à son fils Alexandre un cuisinier très instruit dans les rites sacrés et la pratique des sacrifices. Ces sacrificateurs étaient en même temps les gardiens des choses saintes ; ils balayaient le temple, et avaient pour attribut un balai, comme on le voit sur un bas-relief dont nous donnons la gravure un peu plus loin. C'était ce que nous appellerions des sacristains, et tel est le vrai sens du mot ἱερεῦς. Pour se conformer à l'usage, on peut leur laisser le nom de prêtres, comme on laisse celui de rois aux chefs de l'époque héroïque, qui n'étaient que des capitaines au dehors, des juges de paix à l'intérieur, mais il faut se rappeler que ce mot n'a pas le sens que nous lui donnons aujourd'hui. Chez les modernes en effet, le prêtre enseigne la religion et dirige les consciences ; rien de pareil n'existait chez les Grecs. L'enfant apprenait de sa nourrice les légendes des Dieux et des Héros du pays. Quand il y eut des écoles, il étudia dans les poèmes d'Homère et d'Hésiode les traditions nationales et religieuses. Quant à l'éducation morale, il la recevait de ses parents d'abord et ensuite de ses égaux.

L'exposition mythologique des croyances populaires était réservée aux poètes, ou chanteurs, ἀοιδοί, l'explication des signes et des présages aux devins, ou prophètes, μάντεις, qui sont toujours distingués des ἱερεῖς. « Les devins, dit Platon,

passent pour expliquer aux hommes ce qui vient des Dieux ; la fonction attribuée aux prêtres est de savoir comment il convient de présenter aux Dieux nos offrandes et nos sacrifices et de leur demander par nos prières les biens dont ils disposent. » On sait que, même chez les Juifs, où il y avait, comme dans tout l'Orient, une caste sacerdotale, les phophètes étaient distincts des prêtres, et n'appartenaient pas comme eux à la tribu de Lévi. A Rome, la science traditionnelle des aruspices et des augures était le privilège des patriciens; mais en Grèce, la divination était l'effet d'une aptitude particulière ; on l'attribuait à l'inspiration directe d'Apollon, comme on attribuait aux Muses l'inspiration des poètes. Ceux qui sentaient en eux le génie poétique composaient des hymnes, ceux qui se croyaient le don de prophétie expliquaient les présages, à leurs risques et périls, et s'exposaient à perdre la confiance, si l'événement ne justifiait pas leurs prédictions. Leur réputation, comme celle des médecins, était proportionnée à la sagacité dont ils avaient fait preuve. Les fonctions des poètes, comme celles des devins, échappaient par leur nature même à toute espèce de contrôle, mais personne n'était obligé de s'y soumettre. Aucune autorité ne pouvait fixer un dogme ou imposer une croyance. L'existence d'un culte public n'impliquait pas ce qu'on nomme aujourd'hui une religion d'État. Les rois avaient la direction des cérémonies religieuses, et par respect pour cette tradition, le nom de roi fut conservé dans l'ordre religieux longtemps après avoir disparu dans l'ordre politique, ainsi le second des archontes d'Athènes s'appelait le roi : mais aucun magistrat ne pouvait régler ou modifier une croyance, ni s'attribuer le rôle d'un poète ou d'un devin. Dans l'Iliade, c'est Agamemnon qui offre les sacrifices, mais quand le peuple veut interroger les Dieux, il s'adresse à Calchas.

L'oracle de Dodone. — Les Grecs faisaient un usage continuel de la divination. On admettait bien qu'un devin pouvait se tromper; on savait qu'il y en avait de plus ou moins habiles, comme parmi les médecins, mais le principe de la divination n'était jamais révoqué en doute. En temps de guerre, il y avait toujours des devins dans chaque armée. En temps ordinaire, on allait consulter les Dieux dans certains

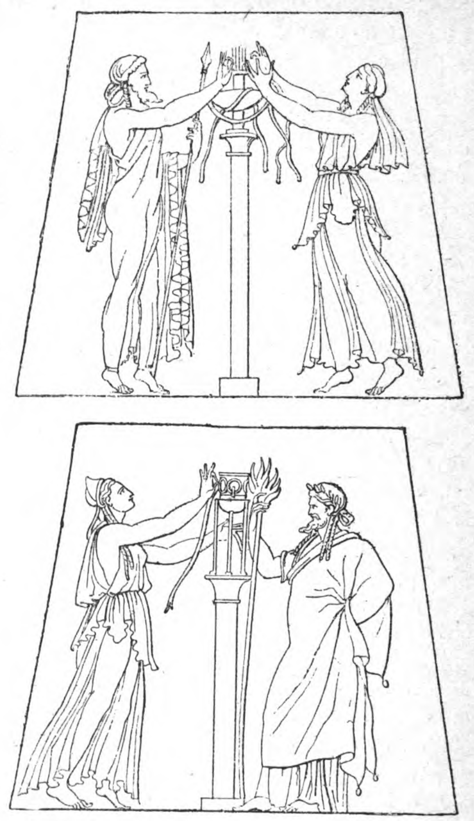
sanctuaires célèbres auxquels étaient attachés des prophètes, ou plus généralement des prophétesses. Tout ce qu'on sait de l'oracle de Dodone, le plus ancien des oracles de la Grèce, prouve que la Mantique, ou science divinatoire, n'était à l'origine qu'une météorologie instinctive. A l'époque pélasgique, la préoccupation continuelle était la crainte des orages, car on n'avait pas la ressource de faire venir du blé de l'étranger. Les gens nerveux, les femmes surtout, sont très sensibles aux influences de l'atmosphère : on les consultait comme nous consultons un baromètre. Une longue expérience pouvait s'ajouter à des dispositions organiques spéciales. Il y avait alors comme aujourd'hui dans toutes les campagnes de vieux paysans qui prédisaient les changements du temps. Si leurs prédictions s'étaient réalisées, on les interrogeait sur autre chose, et ils répondaient avec assurance, car les vieillards se croient infaillibles. Mais les questions d'agriculture se présentaient bien plus souvent que les autres, et c'est là-dessus que s'établissait la réputation des devins. La foi aux présages répond à un besoin si naturel qu'il n'est pas nécessaire d'attribuer le succès des oracles à la superstition et à la fourberie. Pour comprendre les mœurs des populations primitives, rappelons-nous ce qui se passe dans nos campagnes, pensons au succès des almanachs prophétiques, et nous pardonnerons aux anciens de n'avoir pas attendu les progrès tardifs de la Météorologie. Peu à peu, les tribus agricoles devinrent des sociétés politiques, mais le pli était pris, l'habitude d'interroger les Dieux était dans les mœurs, on ne pouvait supposer qu'ils s'intéressaient moins à une expédition militaire ou à la fondation d'une colonie qu'à l'avenir d'une récolte, et on ne faisait rien sans les consulter.

L'oracle de Delphes. — Les procédés de divination ne pouvaient plus être les mêmes, puisque les besoins étaient différents. Tant qu'on n'avait eu que des intérêts agricoles, on avait interrogé Zeus, c'est-à-dire observé l'atmosphère, et ces observations, bien imparfaites sans doute, pouvaient cependant avoir un caractère scientifique. Mais quand il s'agit d'intérêts politiques, comme le succès d'une guerre, l'établissement d'une législation ou d'une colonie, la conciliation de

deux cités ou de deux factions rivales, la Mantique, au lieu d'être une science, devint un don particulier des Dieux, un état mystérieux de l'esprit dominé par une puissance supérieure. La faculté de divination, que l'homme ne possède pas dans l'état normal, on croyait pouvoir la développer par des moyens artificiels, analogues à ceux qui produisent l'ivresse. On avait remarqué les propriétés médicales de certaines eaux; d'autres, en agissant sur le système nerveux, produisaient une sorte de délire. Sur plusieurs points du sol de la Grèce, souvent agité par des révolutions géologiques, s'ouvraient des gouffres et des cavernes d'où sortaient des émanations agissant fortement sur le cerveau. Selon Justin, il y avait sur le Parnasse, au milieu d'une petite plaine située dans une anfractuosité de rocher, un trou profond d'où s'échappait un souffle froid, communiquant à ceux qui s'en approchaient un délire prophétique. D'après une tradition rapportée par Diodore, c'étaient des chèvres qui avaient fait découvrir ce dégagement de gaz. Le berger qui les conduisait, étonné de leurs bonds désordonnés et de leurs bêlements étranges, s'approcha pour en chercher la cause. Il fut pris de vertige et se mit à prédire l'avenir. Le bruit s'en étant répandu, on reconnut qu'il y avait là un oracle de la terre. Dans le commencement, ajoute Diodore, chacun le consultait pour son compte; mais plusieurs personnes, sous l'influence du délire qui les agitait, se laissèrent tomber dans le gouffre et ne reparurent plus. Pour éviter ce danger, les habitants du pays placèrent un trépied au-dessus de l'ouverture et chargèrent une femme de recevoir les inspirations de la Terre et de les transmettre aux consultants.

La réputation qu'avait eue l'oracle de Dodone aux époques primitives, passa dans la période historique à l'oracle de Delphes. Déjà dans Homère il est question du « seuil de pierre de l'archer Apollon dans la rocheuse Pytho ». L'hymne homérique à Apollon attribue à une colonie de Crétois l'établissement du culte de ce Dieu à Delphes. Apollon prit possession de l'oracle sans toutefois en déposséder la Terre, car Plutarque, en visitant le temple de Delphes, parle du sanctuaire de la Terre, et lorsqu'il veut expliquer pourquoi l'oracle est commun à la Terre et à Apollon, il dit que l'exhalaison prophétique de la

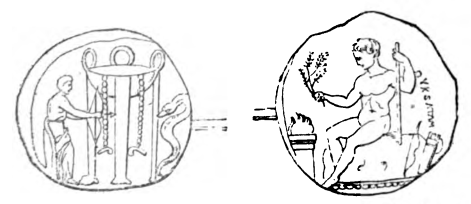
terre est produite par l'action du soleil. Le dessèchement des marais par les rayons solaires donna naissance à la fable de



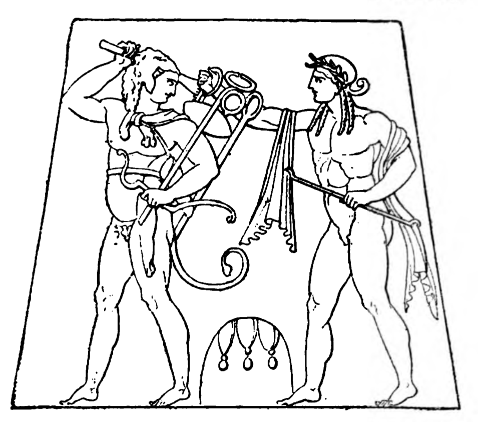
Piédestal trilatéral du musée de Dresde. — Sur une face, un prêtre et une prêtresse ou prophétesse préparent le feu; sur l'autre, ils ornent un trépied. Le prêtre porte dans la première une lance, dans la seconde un balai. La troisième face est représentée à la page suivante.

la serpente Pytho, nourrice de Typhaon, tuée par les flèches d'Apollon, d'après l'hymne homérique. C'est aussi par suite de

son caractère solaire qu'Apollon est le Dieu prophète : le soleil dissipe toutes les ombres ; c'est l'œil du ciel qui voit tout,



Le trépied de Delphes. Apollon tuant Pytho. Au revers, Apollon tenant un laurier; son arc et ses flèches près de lui (monnaie de Crotone).



Apollon reprend le trépied enlevé par Hèraclès (3e face du piédestal).



Pierre gravée.



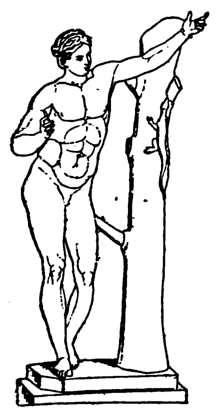
Monnaie de Chalkis

il éclaire devant lui, il *prévoit*. Apollon était aussi le conducteur des Muses ; on attribuait l'invention du vers hexamètre

à une pythie nommée Phèmonoè. Quand la langue rhythmée fut devenue une langue savante, il y eut des poètes attachés au temple pour mettre en vers les réponses de la pythie. On regardait l'inspiration poétique et l'inspiration prophétique comme des faits de même nature. Quand on parle aujourd'hui de l'extase des poètes, ce n'est plus qu'une métaphore usée: la poésie est une langue morte; si on fait encore des vers, ce n'est plus qu'à tête reposée, en pesant les syllabes. Mais chez les Grecs, l'enthousiasme poétique n'était pas un mot vide de sens; c'était un état exceptionnel de l'esprit qui aidait à comprendre l'état plus mystérieux, mais analogue, de la pythie sur son trépied: elle ne se possédait plus, elle était possédée par le Dieu. Selon Plutarque, on choisissait pour pythies des femmes simples et ignorantes, plus aptes par cela même à subir sans résistance l'influence divine. Les réponses de la pythie étaient en général des sentences concises, d'une forme énigmatique et d'une explication difficile. On a même vu dans le surnom de Loxiès, donné à Apollon, une allusion à l'obscurité des oracles, quoique cette épithète rappelle simplement la marche oblique du soleil.

Caractère moral des oracles. — Les auteurs anciens s'accordent pour attester l'influence morale des oracles. C'est l'oracle de Dodone qui avait dit: « Respecte les suppliants, car ils sont sacrés et purs. » Interrogée une fois sur le plus heureux des hommes, la pythie nomma Phèmios qui venait de mourir pour sa patrie. A une question semblable adressée par Gygès, roi de Lydie, le Dieu répondit en nommant Aglaos de Psophis, un vieillard qui cultivait un petit champ en Arcadie. Ailien raconte l'histoire de trois jeunes gens qui avaient été attaqués par des brigands en venant consulter l'oracle de Delphes; l'un s'était sauvé, l'autre avait tué le troisième compagnon en voulant le défendre. La pythie répondit au premier: « Tu as laissé mourir ton ami sans le secourir; je ne te répondrai pas: sors de mon temple. » Et au second qui la consultait à son tour: « Tu as tué ton ami en le défendant, mais le sang ne t'a pas souillé: tes mains sont plus pures qu'auparavant. » Selon le même auteur, les Sybarites ayant tué un chanteur près de l'autel d'Hèrè, une fontaine de sang avait

jailli dans le temple. Effrayés de ce prodige, les Sybarites envoyèrent consulter l'oracle de Delphes qui leur annonça la



L'Apollon sauroctone du Louvre, imitation d'une statue de Praxitèle.



Apollon Dieu de la lumière (Musée de Florence).



Apollon poète, avec un cygne à ses pieds (Musée du Capitole).

Apollon prophète, les pieds sur l'Omphalos (Musée de Naples).



Tête d'Apollon de la galerie Pourtalès.



Apollon tenant sa lyre, près de lui un griffon (Musée du Capitole).

vengeance des Dieux sur eux et sur leurs enfants. Ailien ajoute

que la prédiction s'accomplit peu de temps après, quand les Crotoniates détruisirent de fond en comble la ville de Sybaris. Sans chercher ce qu'il faut croire de ces anecdotes, on peut y voir une preuve de la haute réputation des sanctuaires prophétiques dans l'antiquité, et sauf un petit nombre de cas où la pythie a été assez mal inspirée, les oracles qui nous sont parvenus justifient cette réputation.

Parmi les modernes, ceux qui n'attribuent pas les réponses de la pythie à une intervention du Diable, supposent en général qu'elles étaient dictées par les prêtres. Mais, comme je l'ai dit plus haut, les fonctions des prêtres en Grèce étaient nettement circonscrites, et d'un ordre subalterne. On pourrait plutôt se demander si les principaux citoyens de Delphes ne pouvaient pas modifier plus ou moins la rédaction des oracles. Cependant il est difficile de croire qu'une fraude de cette nature ait pu se renouveler longtemps sans être trahie par aucune indiscrétion et sans exciter aucun soupçon. Les Grecs étaient trop jaloux de leur liberté pour laisser à quelques Delphiens la direction des affaires politiques, et ceux-ci, de leur côté, avaient un très grand intérêt à ne pas compromettre la réputation d'un oracle qui faisait la richesse de leur pays. Hérodote rapporte que Cléoménès, roi de Sparte, ayant corrompu la pythie par l'entremise d'un Delphien nommé Cobon, celui-ci fut exilé et la pythie déposée. Pausanias dit qu'il ne connaît pas d'autre exemple de la corruption d'un oracle.

Nous avons si peur de paraître dupes de l'inspiration des pythies, que nous accusons, peut-être à tort, leur sincérité. L'exemple de Jeanne d'Arc nous montre cependant à quelle hauteur peut s'élever une nature simple et inculte sous l'influence de l'enthousiasme patriotique et religieux. Les pythies étaient des femmes du peuple, et leurs paroles ne sont le plus souvent que l'expression de la conscience populaire. La morale sociale qui faisait vivre les républiques n'était pas le privilège de quelques-uns, mais le patrimoine de tous. Si les femmes ne pouvaient prendre part ni à la guerre ni aux agitations de la place publique, elles n'en avaient pas moins le sentiment de la patrie et de la liberté, puisqu'elles faisaient des héros. Les mêmes idées morales, les mêmes principes politiques

inspiraient et la pythie qui rendait les oracles, et ceux qui les recueillaient, et le démagogue qui les interprétait, et le peuple tout entier qui y trouvait toujours un sens conforme aux intérêts de la patrie. Lors de la seconde guerre médique, Thémistocle donna un sens raisonnable à un oracle inintelligible, les Athéniens adoptèrent son explication, et l'indépendance de la Grèce fut sauvée.

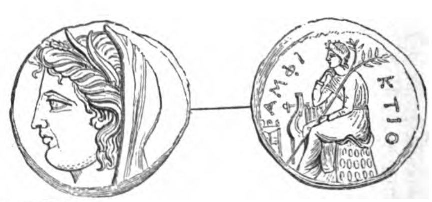
Les Amphictionies. — Le sanctuaire de Delphes était placé sous la protection collective de plusieurs peuples qui, sous le nom d'Amphictions, c'est-à-dire circonvoisins, formaient une fédération plutôt religieuse que politique. La haute antiquité de l'alliance amphictionique est attestée par la tradition qui faisait de son prétendu fondateur Amphictyon un fils de Deucalion et un frère d'Hellen, et aussi par les noms des douze tribus composant la ligue, dont plusieurs avaient perdu toute importance à l'époque historique. Ces noms varient selon les auteurs; la liste la plus authentique renferme les Boiotes, les Ioniens, les Doriens, les Perrhaibes, les Magnètes, les Locriens, les Ainianes ou Oitaiens, les Phtiotes ou Achaiens du Nord, les Phokiens, les Maliens ou Méliens, les Dolopes, qui paraissent avoir été remplacés par les Delphiens, et enfin les Thessaliens, admis dans la ligue après leur établissement en Thessalie, et peut-être en remplacement de quelque autre peuple. Les députés se réunissaient chaque automne aux Thermopyles, dans un temple de Dèmèter, près d'Anthèla, et chaque printemps à Delphes. L'objet principal de l'alliance était de protéger contre toute tentative sacrilège le temple d'Apollon et les trésors qu'il renfermait. Les confédérés s'engageaient en outre par serment à ne jamais détruire une ville amphictionique et à ne pas la priver d'eau même en temps de guerre. Chacune des tribus associées disposait de deux voix, et cette règle ne fut pas changée, même quand les Doriens se furent emparés des deux tiers du Péloponèse et que Sparte devint la ville la plus puissante de la Grèce.

Il paraît avoir existé, dans la plus ancienne période de l'histoire grecque, un assez grand nombre d'associations de ce genre, toujours fondées sur des rapports de voisinage et sur la participation à certaines fêtes religieuses dans un temple commun.

Strabon parle d'une amphictionie qui tenait ses assemblées dans le temple de Poseidon à Calaurie et qui comprenait les



Dèmèter (peinture d'Herculanum).



Monnaie des Amphictions. — D'un côté la tête de Dèmèter, protectrice des Thermopyles ; de l'autre, Apollon, accoudé sur une lyre et tenant un laurier, est assis sur l'Omphalos de Delphes (nombril de la terre).

villes d'Epidaure, d'Hermione, et de Nauplie en Argolide, l'île d'Aigine, Prasiai en Laconie, Orchomène de Boiotie et Athènes. Plus tard, Prasiai fut remplacée par Sparte et Nauplie par Argos. Les députés de l'amphictionie achaienne se réunissaient sous la protection de Dèmèter Panachaia, ceux de Dèlos et des Kyclades sous celle d'Apollon. Ces ligues partielles, et quelques autres qu'on pourrait citer, avaient un caractère exclusivement religieux; elles ne servirent jamais à établir un lien politique, pas même une alliance entre les peuples et les villes qui en faisaient partie; elles ne les empêchaient pas de se faire la guerre. L'amphictionie de Delphes, la seule qui ait eu quelque importance, est bien loin cependant de mériter le titre de conseil général de la Grèce que lui donne Cicéron. Deux fois seulement elle a joué un rôle dans l'histoire, et son action a été funeste. Du temps de Solon, les Amphictions suscitent la première guerre sacrée, terminée au bout de dix ans par la destruction de Kirrha. Environ deux siècles et demi plus tard, ils provoquent une nouvelle guerre sacrée contre les Phokiens, et, en appelant l'intervention de Philippe, préparent l'asservissement de la Grèce à la monarchie macédonienne.

Origine des jeux sacrés. — Les jeux sacrés, et en particulier les jeux olympiques, les plus célèbres de tous, créaient, comme les amphictionies, un lien religieux plutôt que politique. Seulement, tandis que les amphictionies constituaient des fédérations permanentes, mais restreintes à quelques tribus ou à quelques villes, et d'ailleurs fictives en réalité et inefficaces pour le bien, les jeux sacrés n'établissaient que des trêves temporaires, mais universelles. C'était, avec la langue, le seul point qui rapprochât tous les peuples grecs les uns des autres en les séparant nettement des étrangers. Les Grecs n'ont jamais eu d'autre institution nationale. Cette institution remonte aux époques les plus lointaines de leur histoire, et on en trouve le germe dès l'âge héroïque. L'avant-dernier chant de l'Iliade est consacré à la description des jeux funèbres céllébrés en l'honneur de Patroclos, et le poète rappelle à cette occasion quelques funérailles fameuses de héros, Œdipe, Amarynkeus. L'Odyssée contient un magnifique tableau de celles

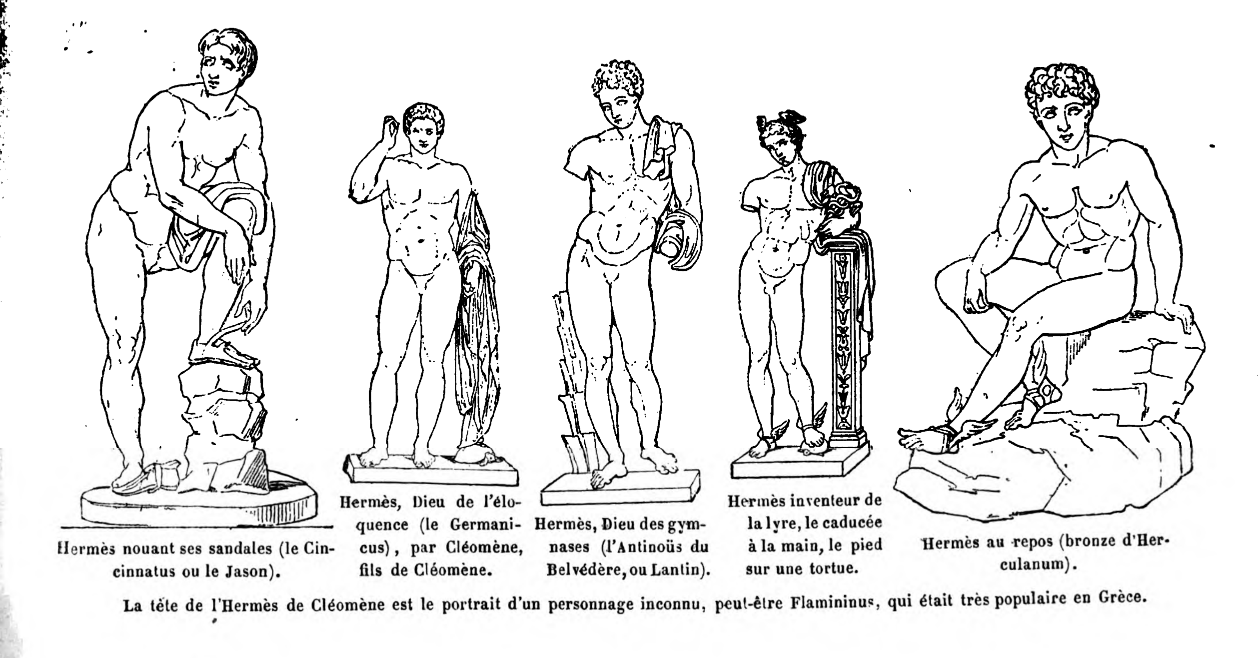
d'Achille. C'est l'âme d'Agamemnon qui s'adresse ainsi à l'âme d'Achille dans les demeures d'Aïdès :

« Heureux fils de Pèleus, Achille pareil aux Dieux, qui es mort dans Troiè, loin d'Argos, et autour de toi tombèrent les fils les plus braves des Troiens et des Achaiens, combattant pour ton corps; et toi, dans un tourbillon de poussière, tu étais couché, grand sur un grand espace, oublieux des chevaux et des chars. Nous, tout le jour nous avons combattu, et la lutte n'eût pas eu de terme si Zeus ne l'eût arrêtée par un ouragan. Mais après t'avoir transporté sur les nefs creuses, nous avons déposé sur un lit ton beau corps, purifié par l'eau tiède et l'huile, et à l'entour les Danaens versaient d'abondantes larmes chaudes et coupaient leurs chevelures. Et ta mère, ayant appris la nouvelle, sortit des flots avec les Immortelles marines; une effrayante clameur s'éleva sur les ondes, et un tremblement saisit tous les fils des Achaiens. Sans doute, ils se seraient rués vers les nefs creuses, si un homme plein de science et de vieux souvenirs ne les eût arrêtés, Nestor, dont souvent on avait éprouvé les excellents conseils. Bienveillant et sage, il les rassembla et leur dit : « Arrêtez-vous, Argeiens, ne fuyez pas, jeunes gens achaiens; « cette mère sort des flots avec les Immortelles marines pour « contempler son fils mort. » Il dit, et les magnanimes Achaiens cessèrent de craindre. Et autour de toi se tenaient les jeunes filles du vieillard de la mer, poussant des hurlements lamentables, et elles te couvrirent de vêtements immortels. Et toutes les neuf Muses alternaient de leurs belles voix un chant funèbre; tu n'aurais trouvé personne qui ne pleurât parmi les Argeiens, tant nous avait émus la Muse harmonieuse. Dix-sept nuits et autant de jours nous t'avons pleuré tous, Dieux immortels et hommes mortels. Le dix-huitième jour, nous te livrâmes au feu, immolant autour de toi de nombreuses brebis grasses et des vaches aux cornes arquées. Et tu brûlais dans le vêtement des Dieux, enduit de beaucoup d'huile et de doux miel; et nombreux autour du bûcher s'élancèrent sous leurs armes les fils des Achaiens, piétons et cavaliers, et il s'éleva un grand tumulte.

« Mais quand la flamme t'eut consumé, Achille, dès l'aurore

nous recueillîmes tes os blancs, avec du vin pur et de l'huile ; et ta mère donna une urne d'or à deux anses ; elle disait que c'était un don de Dionysos et un ouvrage du fameux Hèphaistos. C'est là que sont renfermés tes os blancs, illustre Achille, avec ceux de Patroclos, fils de Ménoitios, et séparément ceux d'Antilochos, que tu estimais le plus parmi tous tes autres compagnons, depuis la mort de Patroclos. Et ensuite, nous tous, l'armée sacrée des Argeiens guerriers, nous avons élevé une grande et glorieuse tombe, près du large Hellespont, pour qu'elle fût aperçue en mer par les hommes qui vivent maintenant et ceux qui naîtront dans l'avenir. Et ta mère, ayant demandé aux Dieux des prix magnifiques, les proposa dans l'assemblée aux plus braves des Achaiens. Je me suis déjà trouvé aux funérailles de bien des héros, quand les jeunes gens mettent leurs ceintures et concourent pour des prix à la mort d'un roi ; mais jamais je n'ai été saisi d'admiration comme devant les prix magnifiques que proposa sur ta tombe Thétis aux pieds d'argent, car tu étais bien cher aux Dieux. Ainsi, même après ta mort, ton nom n'a pas péri, mais toujours, Achille, ta grande gloire sera célébrée parmi les hommes. »

Ces chants des Muses en l'honneur d'Achille rappellent le concours de chant qui fut ouvert aux funérailles d'Amphidamas et auquel Hésiode fait allusion dans les Travaux et jours La musique et la poésie contribuaient aussi bien que la lutte et les exercices du corps à ces cérémonies religieuses. Hésiode parle du trépied qui fut le prix de la victoire, et qu'il consacra aux Muses de l'Hélicon. Une légende très postérieure donne Homère pour concurrent à Hésiode dans cette lutte poétique ; mais Hésiode ne nomme pas ses rivaux. Dans un fragment qui lui est attribué, il dit qu'Homère et lui chantèrent des hymnes en l'honneur d'Apollon aux fêtes de Dèlos. L'hymne homérique à Apollon parle de ces fêtes célébrées par les Ioniens, et des concours de pugilat, de danse et de chant qui les accompagnaient. Il y a là en germe tout ce qui composera les fêtes religieuses aux époques suivantes : les premières formes de l'art, la poésie, la musique, la gymnastique et la danse, caractérisent dès l'origine le culte des Dieux et le culte des morts. L'oraison funèbre même, qui sera plus tard une



Hermès nouant ses sandales (le Cincinnatus ou le Jason).

Hermès, Dieu de l'éloquence (le Germanicus), par Cléomène, fils de Cléomène.

Hermès, Dieu des gymnases (l'Antinoüs du Belvédère, ou Lantin).

Hermès inventeur de la lyre, le caducée à la main, le pied sur une tortue.

Hermès au repos (bronze d'Herculanum).

La tête de l'Hermès de Cléomène est le portrait d'un personnage inconnu, peut-être Flamininus, qui était très populaire en Grèce.

des gloires de la Grèce, a son modèle dans les discours prononcés autour du cadavre d'Hector dans la maison de Priamos.

Antiquité des jeux. Les Olympiades. — Le culte qui convenait aux Dieux de la Grèce, conçus sous les attributs de l'homme, c'était l'expansion de toutes les facultés, le développement parallèle du corps et de l'esprit. Par une juste pondération de ses énergies, l'homme réalise en lui son idéal, il imite les Dieux, car il établit l'ordre en lui-même comme ils l'ont établi dans le monde. Chacun des exercices de l'esprit et du corps a un Dieu pour modèle : Poseidon, Hèraclès et les Dioscoures enseignent l'équitation, la lutte, la course et le pugilat ; Hermès Enagonios, père de Palaistra, préside aux gymnases, et le chœur des Muses, conduit par Apollon, règle les danses religieuses et modère par la mélodie les mouvements violents de l'âme. On rapportait l'institution des jeux Olympiques à Hèraclès ou à Pélops ; on disait même que Zeus avait lutté à Olympie avec Cronos pour l'empire du monde ; Apollon avait institué les jeux Pythiques, Poseidon ou Thèseus les jeux Isthmiques, Hèraclès les jeux Néméens. Ces légendes prouvent la haute antiquité des jeux sacrés, qui ne firent que transformer les institutions régulières des fêtes célébrées de temps immémorial. Ces fêtes, purement locales à l'origine, ne se distinguaient pas d'une foule d'autres qui n'ont pas atteint la même célébrité. Les jeux Olympiques, les premiers en date et en importance, ne devinrent périodiques qu'après l'établissement des Aitoliens et des Doriens dans le Peloponnèse. Les Eleiens racontaient que leur roi Iphitos, d'accord avec Lycurgue, législateur de Sparte, et sous la sanction de l'oracle de Delphes, avait réglé la célébration des jeux olympiques et proclamé la trêve sacrée pour permettre à tous les Grecs d'assister à la fête, qui depuis lors revint tous les quatre ans. Ces périodes de quatre ans se nommaient Olympiades. Au retour de chaque année olympique, ou cinquième année, les Eleiens inscrivaient le nom de celui qui avait gagné le prix de la course, et plus tard, la liste des vainqueurs fournit une base fixe à la chronologie. L'ère des Olympiades commence en 776 avant l'ère chrétienne. C'est la première date certaine de l'histoire grecque.

Conditions du concours. — La trêve sacrée. — Les récompenses. — L'affluence toujours croissante des concurrents et des visiteurs fit des jeux Olympiques une fête nationale. Les concours, bornés dans l'origine à la course à pied, comprirent successivement d'autres exercices, le saut, le jet



Polydeukès, inventeur du pugilat (statue du Louvre).

du disque et du javelot, le pugilat, la lutte corps à corps et les courses de chars. Aucune condition de fortune ou de naissance n'était requise pour concourir, mais il fallait prouver qu'on était de race hellénique. Il est même probable, selon Thirlwall, que si le nom d'Hellènes finit par prévaloir, c'est en raison de l'usage qu'on en fit en ces occasions. La même condition était

imposée pour prendre part aux concours dans les jeux Pythiques, Isthmiques et Néméens. Ces fêtes, ayant un caractère religieux, rendaient inviolable, pendant leur durée, le territoire où elles se célébraient. La trêve sacrée était notifiée à l'avance aux autres villes. Une lourde amende fut même imposée par les Eleiens aux Spartiates, qui avaient envahi leur territoire pendant les jeux Olympiques. Ainsi la religion créait un lien entre les peuples grecs déjà unis par la communauté d'origine et de langage; mais ce lien était bien faible, et les trêves sacrées, comme celles que l'Église établit dans l'Europe



Les lutteurs de Képhissodote (Galerie de Florence).

féodale, n'arrêtaient que pour quelques jours la lutte des cités ennemies.

Dans les jeux décrits par Homère, les prix proposés sont des coupes d'or et d'argent ou d'autres objets de valeur. A partir de la septième Olympiade, les Eléiens, d'après le conseil de l'oracle de Delphes, ne décernèrent aux vainqueurs qu'une couronne de feuilles d'olivier; l'honneur de la victoire suffisait pour exciter l'émulation. La gloire du vainqueur s'étendait à sa famille et à sa cité natale. Ses concitoyens le ramenaient en triomphe, et à son entrée on abattait les murs de la ville, car sa présence était le plus solide rempart. D'après une loi de Solon, tout Athénien vainqueur aux jeux Olympiques devait

être nourri au Prytanée et recevait 500 drachmes de récompense. A Sparte, les vainqueurs d'Olympie formaient le cortège des rois, et, aux jours de bataille, on les plaçait au poste le plus dangereux.

La gymnastique et la sculpture. — Les honneurs que les Grecs décernaient aux athlètes nous paraissent excessifs ; mais les prix que nous proposons dans nos courses de chevaux ne le sont pas moins, et l'amélioration de la race humaine est plus importante que celle de la race chevaline. La gymnas-



Discobole de Myron (au Vatican et au British Museum).

tique donne au corps la force et la santé. Les cinq exercices récompensés dans les jeux sacrés, et qui se pratiquaient partout et chaque jour dans les palestres, résument toutes les combinaisons mécaniques dont le corps humain est susceptible. La course et le saut exigent l'élasticité et la parfaite structure des jambes, des cuisses, des pieds, et une poitrine robuste pour ne pas s'essouffler. L'exercice du disque et celui du javelot, qui consistent, l'un à lancer un corps pesant vers un but déterminé, l'autre à lancer un corps léger à une grande

distance, développent la souplesse et la force des membres. La lutte demande la vigueur des muscles de la poitrine et des bras, et une grande solidité des extrémités inférieures. Dans le pugilat, il faut la force d'impulsion pour produire les chocs, la force de résistance pour les supporter, la souplesse pour les diriger et les éluder.

En élevant la gymnastique à la hauteur d'une institution re-



Discobole (statue du Louvre, imitée de Naukydès).

ligieuse et sociale, les jeux sacrés préparaient cette apothéose de la beauté qui fut l'œuvre de la sculpture. Rien ne contribua plus aux progrès rapides de cet art que l'habitude qui s'établit de consacrer les statues des athlètes vainqueurs à Olympie. Quand un athlète avait remporté trois victoires, la statue qu'il consacrait devait être son portrait, afin que les maîtres de palestres et les jeunes athlètes pussent comprendre dans quel sens ils devaient diriger leurs efforts. La nécessité de repré-

senter dans leur variété les formes corporelles, les attitudes, les mouvements qui caractérisent les différents exercices, ouvrit à la sculpture grecque un ordre de recherches et d'études inconnues à l'art hiératique de l'Égypte, à l'art réaliste de



L'Apollon musagète du Vatican.

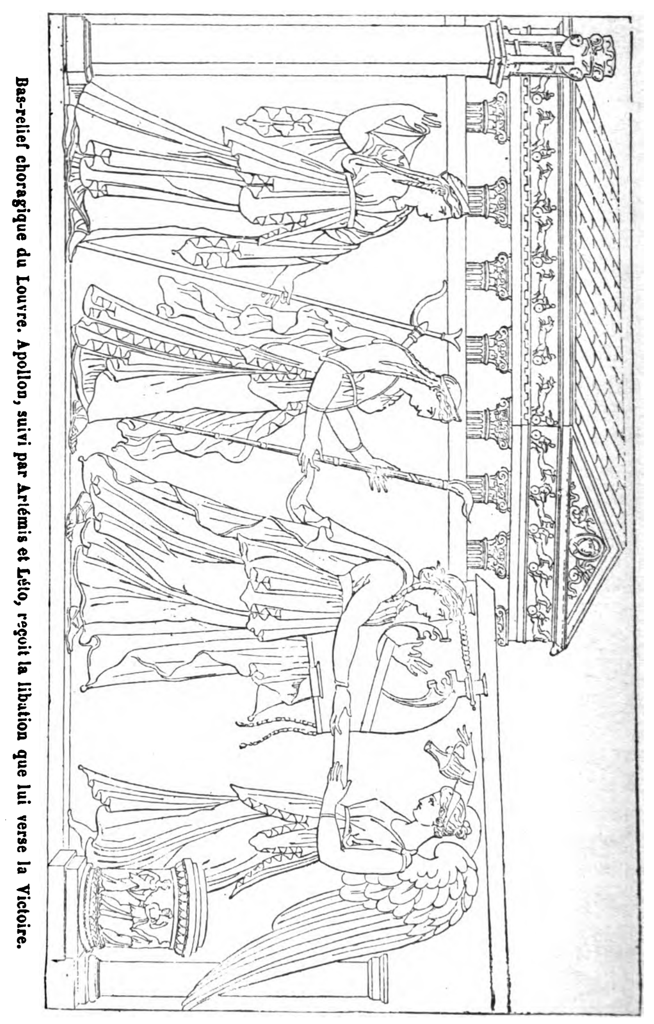
l'Assyrie et de la Perse. Au lieu de reproduire sans cesse, sur les murs d'un temple, des types consacrés par une tradition sacerdotale, au lieu de dérouler dans les salles d'un palais des bulletins de victoires royales et des massacres de vaincus, ou d'échelonner sur les rampes d'un escalier des processions de

courtisans solennels, les sculpteurs grecs étudiaient les caractères multiples de la beauté, et ils croyaient faire une œuvre religieuse en sculptant des athlètes.

Une interprétation savante, raisonnée, méthodique des formes du corps humain, une application rigoureuse des règles de la géométrie dans les représentations graphiques furent les bases de l'enseignement du dessin dans les écoles doriennes d'Aigine, d'Argos, de Sikyone. Les artistes avaient pour juge un public parfaitement compétent, puisqu'il se composait d'athlètes aspirant à posséder les formes que le sculpteur avait voulu représenter. L'art était astreint à l'imitation fidèle de la nature, mais d'une nature de choix, et, par conséquent, à la recherche constante de la perfection des formes. C'est ainsi que Polyclète, le plus illustre représentant de la sculpture dorienne, fit son Doryphore, ou porte-lance, pour servir de canon, c'est-à-dire de règle, aux artistes qui voudraient étudier les proportions parfaites du corps humain.

Célébrité et importance des jeux sacrés. — Les jeux Pythiques étaient célébrés tous les quatre ans en souvenir de la victoire d'Apollon sur Pytho. Les Delphiens et, plus tard, les Amphictyons en avaient la direction ; celle des jeux Isthmiques appartenait aux Corinthiens, celle des jeux Néméens aux habitants de Cléonai et plus tard à ceux d'Argos. Les jeux Isthmiques et Néméens se célébraient tous les deux ans. Les concours de musique et de poésie, qui tenaient le premier rang aux jeux Pythiques, étaient admis également dans les jeux Isthmiques et Néméens, avec les exercices gymniques et les courses de char. Les prix consistaient, comme à Olympie, en une couronne de feuillage. Les conditions pour être admis au concours étaient les mêmes, et il y avait aussi une trêve sacrée. L'intérêt qui s'attachait à ces fêtes, et le nombre considérable des spectateurs y attirait des marchands de toutes sortes, de même qu'en Europe, au moyen âge, les foires prirent naissance à l'occasion des solennités religieuses. Les villes s'y faisaient représenter par des députations qu'on nommait Théories. L'usage s'introduisit de réciter des poèmes devant l'assemblée; on y chantait des hymnes, par exemple celui d'Archiloque en l'honneur d'Hèraclès. Les vainqueurs, lors-

qu'ils étaient riches, chargeaient un poète fameux de chanter



Bas-relief choragique du Louvre. Apollon, suivi par Artémis et Léto, reçoit la libation que lui verse la Victoire.

leurs louanges et celles de leur famille et de leur patrie. Les

poésies de Pindare qui nous sont parvenues sont des odes en l'honneur des vainqueurs. Simonide avait aussi composé des odes triomphales, Euripide avait chanté une victoire d'Alkibiade. Les artistes, les savants, les orateurs profitaient de ces solennités pour faire connaître leurs œuvres; Hérodote y lut, dit-on, sa magnifique histoire; le peintre Aétion y présenta un de ses tableaux, Oinopidès de Chios ses tables astronomiques. C'était aussi, pour les villes ou les peuples, une occasion de promulguer des traités d'alliance. C'est aux jeux Isthmiques que Flamininus, après sa victoire sur Philippe, roi de Macédoine, proclama l'affranchissement des Grecs au nom du Peuple romain.

L'institution des jeux sacrés, étant plutôt religieuse que politique, put survivre à l'indépendance de la Grèce, et ne disparut que dans le grand naufrage de l'Hellénisme et de la civilisation. Les jeux Olympiques avaient duré près de douze siècles. Théodose les supprima en même temps qu'il ferma les temples et fit détruire les statues des anciens Dieux.

CHAPITRE VII

MIGRATIONS ET COLONIES

Passage de la Légende à l'Histoire. — La conquête Thessalienne. — Les Aioliens en Boiotie. — Invasion des Aitoliens et des Doriens. — Soumission de l'Élis, de la Messénie et de la Laconie. — Conquête d'Argos, d'Épidaure et de Troizen. — Conquête de Sikyone, de Corinthe, de Mégare et d'Aigine. — Migration aiolienne. — Les réfugiés en Attique. Mélanthos, Codros. — Migration des Ioniens. — Colonies ioniennes. — Établissement des Doriens en Messénie et en Laconie. — Colonies doriennes : Thèra, Mèlos, la Crète. — Les Doriens à Rhodes et à Cos. La Doris. — Chronologie mythique. — Les poèmes d'Homère et d'Hésiode.

Passage de la légende à l'histoire. — L'existence d'une civilisation préhistorique en Grèce est attestée par les constructions kyclopéennes, par les objets d'art trouvés dans les

fouilles et par les descriptions contenues dans les poèmes d'Homère. Mais les événements et les personnages qui remplissent cette période appartiennent à la légende. Entre l'épopée et l'histoire, il y a un intermède obscur, long et à peu près vide. Quand la toile se relève, ce ne sont plus les mêmes acteurs. Les Danaens ont disparu, ou ils ont changé de nom et sont devenus les Hellènes. Les Achaiens sont rentrés dans la coulisse et ne reparaîtront qu'au dernier acte. La scène est occupée par deux grands peuples rivaux, les Doriens et les Ioniens; les autres, groupés sous le nom d'Aioliens, formant le fond du tableau. Pour l'unité de l'histoire grecque, il faudrait un pont entre Homère et Hérodote. Mais Homère invente, Hérodote raconte, et on ne peut rattacher la poésie à la réalité qu'au moyen d'interprétations et d'inductions plus ou moins arbitraires. Thucydide trace au commencement de son ouvrage une peinture de l'existence à demi nomade des anciennes populations de la Grèce. Il fait remarquer que les terres les plus fertiles, comme la Thessalie, la Boiotie et les vallées du Péloponèse étaient exposées aux invasions les plus fréquentes. Ces invasions partaient généralement des pays des montagnes, qui n'étaient propres qu'à la vie pastorale et ne pouvaient nourrir une population trop nombreuse. Ce tableau doit être vrai dans son ensemble; il a dû se produire, avant la période historique, une suite de déplacements et de révolutions, mais le détail nous échappe, nous ne pouvons apprécier que les résultats. L'ouvrage d'Éphore, qui racontait l'invasion dorienne, ne nous est pas parvenu. Nous n'avons pour nous guider que de rares indications éparses dans la Géographie de Strabon et dans le Voyage de Pausanias. Ces récits très courts et souvent contradictoires rattachent les migrations de peuples et les fondations de villes aux aventures des héros de l'épopée ou de leurs successeurs immédiats. On sent que cette transition est artificielle; c'est la légende moins les ornements poétiques qui la faisaient passer.

La conquête Thessalienne. — Les migrations de tribus par lesquelles s'ouvre l'histoire grecque paraissent avoir leur point de départ dans un échange de population entre les deux versants du Pindos. D'après le poème des *Retours*, Néoptolémos fils d'Achille, au lieu de revenir, après la guerre de Troie,

dans la Phtiotis achaienne, où était le royaume de son père, s'établit en Épire avec ses compagnons, d'après le conseil de Thétis. Réciproquement, c'est de la Thesprotis en Épire que sortaient, selon Hérodote, les Thessaliens qui s'établirent en conquérants dans le pays appelé autrefois Haimonie et qui prit d'eux le nom de Thessalie. Il semble naturel d'admettre une relation entre ces deux événements, quoiqu'on ne puisse savoir lequel a été la cause ou l'occasion de l'autre. Homère ne nomme pas les Thessaliens, mais dans le catalogue de l'Iliade, Antiphos et Pheidippos, qui conduisent les soldats de Crapathos et de Cos, sont fils de Thessalos, prince Hèracléide. On raconte qu'ils avaient été jetés par la tempête sur les côtes de l'Épire et avaient donné à une tribu de Thesprotes le nom de leur père Thessalos. Il y avait d'autres légendes sur l'origine de ce nom, mais on s'accordait à faire venir les Thessaliens de la Thesprotis. C'était, dit Grote, une population à demi sauvage, aussi rapprochée des Macédoniens ou des Épirotes que des véritables Hellènes et formant une sorte de chaînon intermédiaire entre les deux races. Leur habileté à dompter les chevaux fut probablement la principale cause de leur succès, et c'est peut-être de là qu'est venue la fable des Kentaures, car dans l'âge héroïque les Grecs n'avaient pas de véritable cavalerie ; les héros d'Homère combattent toujours sur des chars.

La conquête paraît avoir été graduelle. Les Achaiens Phtiotes, les Perrhaibes, les Magnètes, après avoir opposé à l'invasion une longue résistance, furent repoussés dans les régions montagneuses et réduits à une condition qu'on a comparée à celle des Laconiens après la conquête dorienne ; cependant ils conservèrent leurs noms de peuples et continuèrent à faire partie de la ligue amphictionique. Les Thessaliens, dont le nom s'étendit à tout le pays, s'établirent principalement dans l'Aiolis, qui formait la partie centrale et qui paraît répondre à l'ancienne Hellas et au royaume d'Achille ; le nom des Myrmidons disparaît après la conquête Thessalienne. Parmi les anciens habitants du pays, les uns émigrèrent, les autres se soumirent à la condition de serfs, et sous le nom de Pénestes, cultivèrent le sol pour le compte des conquérants qui formaient une aristocratie dispersée dans quelques villes, Phères, Larissa, Sco-

toussa, Crannon, etc. Sauf quelques rares circonstances où toute la contrée reconnut l'autorité d'un chef nommé Tagos, il n'y avait pas de lien politique entre les familles thessaliennes. La plus puissante, celle des Aleuades, rattachait son origine à Hèraclès, comme les rois de Sparte.

Les Aioliens en Boiotie. — Le contre-coup de la conquête thessalienne se fit sentir en Boiotie. Strabon nous dit qu'après la guerre des Épigones, les Cadméiens, chassés de Thèbes par les Thraces et les Pélasges, s'étaient retirés dans l'Aiolis et s'étaient mêlés aux Arnéens assez longtemps pour que l'établissement commun prît le nom de Boiotie; Strabon ajoute qu'ils revinrent dans leur ancienne patrie à l'époque où se préparait à Aulis l'émigration conduite en Asie par les fils d'Orestès, et qu'ils annexèrent à la Boiotie le territoire d'Orchomène occupé par les Minyens. Les Pélasges se retirèrent à Athènes, les Thraces dans le voisinage du Parnassos. Selon Pausanias, les Boiotes fondaient leur droit à faire partie de la ligue Amphictionique sur ce qu'autrefois ils avaient occupé, sous le nom d'Aioliens, une partie de la Thessalie. Le catalogue de l'Iliade, qui nous montre les Boiotes établis en Boiotie à l'époque de la guerre de Troie, nomme Arnè parmi les villes boiotiennes sans faire mention d'une autre Arnè en Thessalie. Au temps de Strabon, la position de l'Arnè boiotienne n'était plus connue, on savait seulement qu'elle se trouvait près du lac Copaïs. C'est de là que les Boiotes étendirent peu à peu leur domination sur toute la contrée à laquelle ils donnèrent leur nom. Ils célébraient en commun des fêtes appelées Pamboioties, sur les bords de la rivière Coralios, dans le voisinage du temple d'Athènè Itonia. La suprématie que Thèbes s'attribuait sur les autres villes de la Boiotie ne fut pas acceptée sans contestation, surtout dans la région de l'Asopos et du Kithairon, qui faisait autrefois partie de l'Attique et qui avait probablement la même population. Les Plataiens, qui se vantaient d'être autochthones, montrèrent en toute occasion leur répugnance contre Thèbes et leurs sympathies pour les Athéniens.

Invasion des Aitoliens et des Doriens. — L'invasion des Aitoliens et des Doriens dans le Péloponnèse paraît avoir été une conséquence de la conquête thessalienne, mais tous

les auteurs anciens qui parlent de cette invasion la rattachent aux légendes héroïques et l'appellent le retour des Hèracléides. Après la mort d'Hèraclès, ses enfants persécutés ou chassés par Eurystheus trouvent un asile chez les Athéniens. Eurystheus envahit l'Attique, mais il est tué avec tous ses fils dans une bataille, et les Mykèniens, par crainte des Hèracléides, donnent la royauté à Atreus, fils de Pélops. Les Hèracléides, devenus seuls représentants de la race de Perseus, rassemblent une armée pour rentrer en possession du royaume ; mais à l'entrée de l'isthme, ils rencontrent les forces réunies des Ioniens, des Arcadiens et des Achaiens. Hyllos fils d'Hèraclès propose de décider la querelle par un combat singulier entre lui et un des chefs de l'armée péloponnésienne. Échémos de Tégéa, qui était allié aux Pélopides par sa femme, sœur de Clytaimnestra, accepte le défi et tue Hyllos. Suivant une convention faite avant le combat, les Hèracléides se retirent pour cent ans, dit Hérodote, pour cinquante ans, dit Diodore. Ils sont aceueillis par les Doriens en souvenir de l'appui qu'Hèraclès avait prêté autrefois à leur roi Aigimios, fils de Dôros, dans une guerre contre les Lapithes. La trêve étant expirée, les Hèracléides unis aux Doriens se préparent à envahir le Péloponnèse. L'oracle de Delphes leur promet le succès dans cette entreprise s'ils prennent un guide à trois yeux. Ils rencontrent l'Aitolien Oxylos monté sur un mulet. Le mulet avait deux yeux, mais l'homme était borgne : ils reconnaissent en lui le guide indiqué par l'oracle. Oxylos était d'ailleurs leur parent, car il descendait d'Oineus, père de Dèianeira. Il avait sur l'Élis des droits analogues à ceux d'Hèraclès sur le Péloponnèse. Une alliance est conclue, et tandis que les Achaiens et leur roi Tisaménos, fils d'Orestès, rassemblent leurs forces à l'entrée de l'isthme, les Aitoliens et les Doriens, commandés par Oxylos et les Hèracléides, traversent le golfe à son point le plus étroit, sur des vaisseaux fabriqués à Naupacte. Oxylos est mis en possession de l'Élis, les Hèracléides passent à travers l'Arcadie sans s'y établir, et après une victoire sur les Achaiens, se partagent le royaume des Pélopides par la voie du sort. Argos échoit à Téménos, l'aîné des Hèracléides, Cresphontès obtient par ruse la Messénie, et la Laconie, considérée comme

11.

le moins avantageux des trois lots, est laissée aux deux fils d'Aristodèmos, qui était mort au début de l'expédition.

Il est difficile de faire la part de la vérité historique dans cette légende qui réduit la conquête dorienne aux proportions d'un changement de dynastie. On trouve à peu près partout des familles rattachant leur origine à Hèraclès. Il est possible que les Hèracléides achaiens, chassés du Péloponnèse par une faction rivale, aient été adoptés par les Doriens et qu'ils aient provoqué et dirigé l'invasion ; mais il se peut aussi que ce soit là un conte imaginé après coup pour légitimer la conquête, car il était dans les habitudes des Grecs de représenter leurs entreprises militaires comme des revendications fondées sur des titres mythologiques. Les récits qui nous sont parvenus sur l'établissement des conquérants condensent et résument des événements successifs qui ont dû remplir plusieurs générations. Il n'est pas vraisemblable qu'il ait suffi d'une bataille pour enlever aux Pélopides la domination du Péloponnèse. On nous dit cependant que Tisaménos, au lieu de prolonger la lutte, se retira avec les Achaiens dans l'Aigialos et qu'ils demandèrent asile aux Ioniens. Le peuple aurait consenti à les recevoir et à leur donner des terres, mais ses chefs, craignant d'être subordonnés aux Pélopides, lui persuadèrent de résister. Assiégés dans la ville d'Hélikè, les Ioniens finirent par capituler et se retirèrent en Attique. L'Aigialos prit dès lors le nom d'Achaïe.

Soumission de l'Élis, de la Messénie et de la Laconie. — Selon Pausanias, quand Oxylos réclama la royauté de l'Élis, le roi qui y régnait alors refusa de lui céder la place, mais comme les Épeiens qui habitaient le pays étaient de la même race que les Aitoliens, on convint de s'en remettre à un combat singulier entre deux champions choisis de part et d'autre. L'Aitolien se servit d'une fronde et fut vainqueur. Oxylos fut reconnu roi, les Epeiens partagèrent leurs terres avec les Aitoliens et les deux peuples se confondirent sous le le nom d'Eleiens. Il paraît cependant que le territoire de Pisa resta distinct et indépendant de l'Élis pendant plusieurs siècles. S'il faut en croire la tradition rapportée par Pausanias, la conquête de la Messénie n'aurait pas été plus difficile que celle de

l'Élis : les habitants, de la race des Lélèges, n'avaient aucun attachement pour leurs rois, les fils de Nestor, qui étaient des Minyens originaires d'Iolcos. Les Doriens reçurent une part des terres. Trois chefs Nèléides, Mélanthos, Alcmaion et Peisistratos se retirèrent en Attique avec leurs partisans. La Laconie n'offrit pas plus de résistance. Les Achaiens ne s'étaient pas attendus à être attaqués de ce côté, et un petit nombre seulement étaient restés dans le pays. Selon une tradition rapportée par Conon et par Strabon, un Spartiate nommé Philonomos leur persuada de se retirer chez les Ioniens de l'Aigialos, et les Doriens, en récompense de ce service, lui donnèrent la ville d'Amyclai.

Conquête d'Argos, d'Epidaure et de Troizen. — La conquête du royaume d'Argos présenta plus de difficultés. Les Doriens, avec leurs longues lances et leurs larges boucliers, pouvaient culbuter leurs ennemis en rase campagne, mais l'art des sièges leur était étranger, et ils ne pouvaient songer a attaquer des citadelles comme celles de Tiryns, de Mykènes et d'Argos. Leur tactique consista à se fortifier dans le voisinage des villes achaiennes dont ils lassaient les défenseurs par d'incessantes escarmouches. Pausanias parle d'une forteresse dorienne appelée Téménion, du nom de Téménos qui s'y était établi et faisait de là des incursions dans le pays ennemi. La résistance des Achaiens parait avoir été très longue ; la conquête d'Argos ne fut achevée vraisemblablement qu'après la mort de Téménos, car Pausanias vit son tombeau dans le Téménion. Tiryns et Mykènes ne furent jamais prises et gardaient encore une population achaienne au temps des guerres médiques.

Les querelles de famille qui avaient rendu les Pélopides si célèbres dans les légendes se renouvelèrent sous leurs successeurs les Téménides. Téménos avait marié sa fille Hyrnètho à un Hèracléide nommé Deiphontès auquel il témoignait plus de confiance qu'à ses fils. Ceux-ci conspirent contre leur père, le tuent et mettent sur le trône l'aîné d'entre eux, Keisos. Deiphontès entraîne avec lui une partie des Doriens et s'établit à Épidaure ; le roi Pityreus se retire en Attique avec quelques familles ioniennes. Alors deux Téménides, Kerynès et Phalkès,



viennent à Épidaure pour enlever leur sœur Hyrnètho. Deiphontès accourt à son secours, tue Kérynès, mais n'ose frapper Phalkès de peur de blesser Hyrnètho qui se débattait dans les bras de son frère. Enfin celui-ci la serre jusqu'à l'étouffer, laisse là le cadavre et s'enfuit sur son char. Le plus jeune des Téménides, Agraios, qui n'avait pas voulu s'associer à l'enlèvement d'Hyrnètho, conquit le territoire de Troizen, où les Doriens furent admis sans résistance comme à Épidaure. On peut, dit Thirlwall, induire de ces légendes que des luttes s'élevèrent entre les Doriens de l'Argolis, et que Troizen et Épidaure furent unies contre Argos.

Conquête de Sikyone, de Corinthe, de Mégare, et d'Aigine. — Phalkès s'empara de Sikyone par surprise pendant la nuit, mais l'autorité fut partagée entre lui et le roi du pays, qui était de la race d'Hèraclès. A la génération suivante, Rhegnidas, fils de Phalkès, conduisit les Doriens à Phlious et demanda aux habitants de le recevoir comme roi et de donner des terres à ses compagnons, promettant, à cette condition, de laisser la ville en paix. La plus grande partie du peuple y consentit; ceux qui s'opposaient à ce partage se réunirent aux émigrants ioniens qui partaient pour l'Asie; Hippasos, leur chef, qui s'établit à Samos, fut dit-on un des ancêtres de Pythagore. Les habitants de Cléonai chassés de leur ville dans le même temps passèrent aussi en Asie Mineure et fondèrent Clazomène.

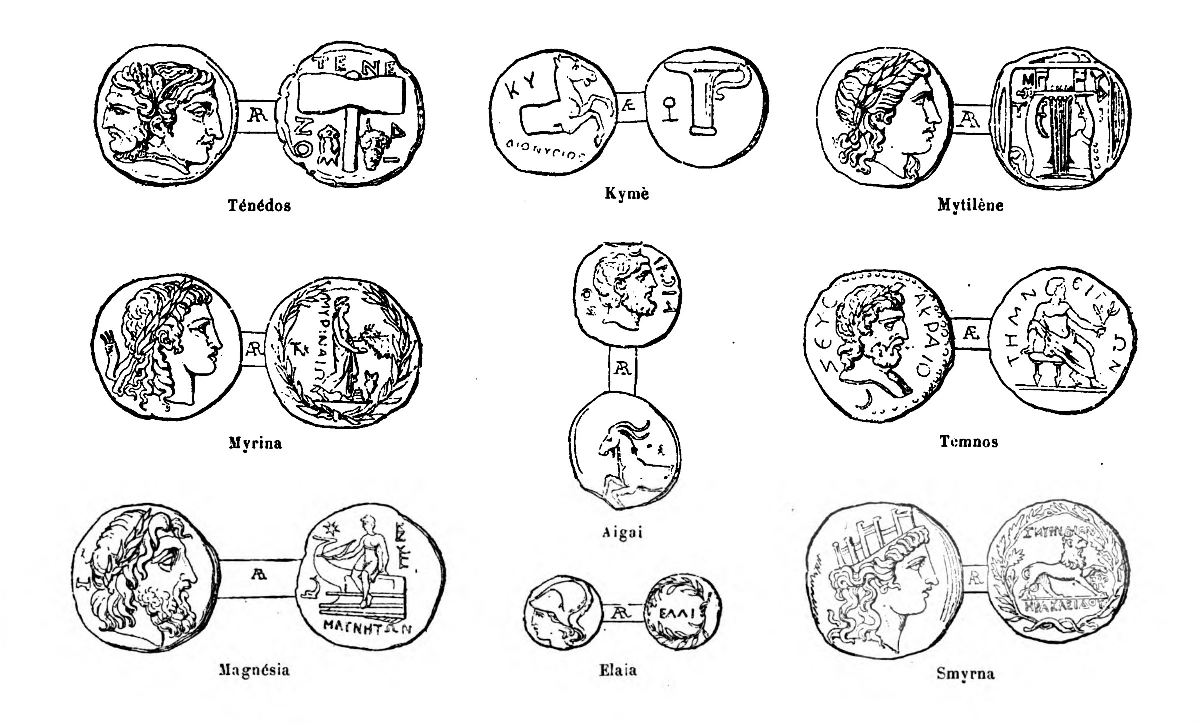
La conquête plus importante de Corinthe fut accomplie par Alètès, qui appartenait à une autre branche de la famille des Hèracléides. Les rois, descendants de Sisyphos, consentirent à céder l'autorité, mais les habitants voulurent résister, furent vaincus et obligés de quitter le pays. Comme ils étaient Ioniens, selon Conon, il est probable qu'ils se retirèrent en Attique. D'après une autre légende rapportée par le scholiaste de Pindare, Alètès aurait surpris Corinthe pendant la célébration d'un sacrifice aux morts, les portes de la ville lui ayant été ouvertes par une jeune fille à laquelle il promettait de l'épouser. Il est probable, d'après une indication de Thucydide, que les Doriens s'emparèrent de Corinthe comme ils s'étaient emparés d'Argos, en commençant par établir leur camp sur un


COLONIES GRECQUES,
EN
ASIE
Sinope
Carusa
Halys Fl.
Parium
Lampsaque
I. Tenedos
Antissa
Eressus
Pyrrha
I. Macarie ou Lesbos
Pergame
Pitane
Grynium
Cume
Néon-tichos
Temnos
Larisse Phryco
I. Chios
Chios
Erythres
Smyrne
Clazomene
Téos
Myonese
Lebedos
Colophon
Ephese
I. Samos
Samos
Temple de Neptun
Priene
Myunte
I. Lade
Milet
Latmos
G. d'Iasos
Iasos
Halicarnass
I. Mérope ou Cos
Cos
Cnide
Camirus
I. Ophiuse ou Rhodes
Cydnus Fl.
Mopsueste
Tarse
Soles
Malles
Salamine
M E R
É G É E
M E R
E
A P P A

hauteur voisine de la ville. Maître de Corinthe, Alètès envahit la Mégaris, qui jusque-là avait fait partie de l'Attique. D'autres bandes doriennes, parties d'Épidaure, s'établirent dans l'île d'Aigine.

Migration aiolienne. — Le déplacement des tribus nomades cherchant des demeures définitives, le choc de tant de populations rejetées les unes sur les autres devait s'étendre aux îles de l'Archipel et aux côtes voisines. Ces mouvements remontent au delà des temps historiques ; un grand nombre de colonies rattachaient leur origine aux héros de la guerre de Troie, et les traditions nous représentent la migration aiolienne comme une conséquence et un prolongement de cette guerre. Les émigrants partent du port d'Aulis où s'était rassemblée la flotte des Atréides et se dirigent vers la Troade, conduits par les chefs de la race de Pélops qui revendiquent le pays comme une conquête d'Agamemnon.

Le plus ancien témoignage qui nous soit parvenu sur l'expédition se trouve dans Pindare, mais il n'en parle qu'incidemment, à propos d'une victoire néméenne d'Aristagoras de Ténédos, descendant du Spartiate Peisandros, « qui partit d'Amyclai avec Orestès, conduisant à Ténédos une armée d'Aioliens. » Ce nom d'Aioliens, qui ne se trouve pas dans Homère, paraît signifier des hommes de diverses races (αἰόλος, *varius*). Il est probable que la plus grande partie des émigrants furent des Achaiens, chassés du Peloponnèse par l'invasion dorienne, mais il se peut que le mouvement d'émigration ait commencé plus tôt. Rien n'empêche d'admettre que les premières bandes achaiennes se soient rencontrées en Boiotie avec les Aioliens d'Arnè chassés par la conquête thessalienne, et qu'elles aient été grossies par une partie des anciens habitants du pays et des conquérants Boiotes. C'est ainsi que l'émigration conduite par des chefs Achaiens s'appela boiotienne ou aiolienne. Cette émigration fut très longue à s'accomplir. D'après Strabon, Orestès étant mort en Arcadie, son fils Penthilos se mit à la tête des émigrants et les conduisit jusqu'en Thrace ; Archélaos, fils de Penthilos, passa l'Hellespont, et Graus, fils d'Archélaos, s'établit à Lesbos. D'autres bandes, commandées par Cleuas et Malaos, aussi de la race d'Aga-



Ténédos
Kymè
Mytilène
Myrina
Aigai
Temnos
Magnésia
Elaia
Smyrna

memnon, s'arrêtèrent longtemps près du mont Phrikios et, passant ensuite en Asie, fondèrent la ville de Kymè, appelée aussi Phriconis. Strabon rattache à Lesbos et à Kymè la fondation des autres villes aioliennes répandues dans la région de l'Ida et dans l'ancienne Troade, qui porta depuis le nom d'Aiolis.

Les réfugiés en Attique. Mélanthos. Codros. — Les Athéniens se regardaient comme autochthones et se vantaient de n'avoir jamais subi d'invasion ni de conquête; mais l'Attique, placée en dehors du chemin des migrations, avait offert un asile aux fugitifs du Nord et du Midi. Les Pélasges chassés par les Boiotes étaient venus s'y réfugier, et les Athéniens les avaient employés à la construction des murs de l'Acropole, en leur donnant pour prix de ce travail les champs voisins de l'Hymette. Mais un jour, ces étrangers insultèrent des jeunes filles qui allaient puiser de l'eau aux Neuf-Fontaines, car à cette époque, dit Hérodote, il n'y avait pas d'esclaves chez les Athéniens, non plus que chez les autres Grecs. Les Pélasges furent expulsés de l'Attique et s'emparèrent de l'île de Lemnos en chassant les Minyens, qui se réfugièrent en Laconie. D'autres Minyens établis à l'ouest du Peloponnèse et commandés par les fils de Nestor se retirèrent en Attique après l'invasion dorienne, ainsi que les Ioniens chassés de l'Aigialos par les Achaiens. Le chef d'une de ces bandes de fugitifs fut choisi pour roi par les Athéniens. Ce choix s'explique par une tradition qui n'a rien d'invraisemblable. Les Boiotes faisaient la guerre aux Athéniens pour la possession d'un territoire placé sur la limite des deux peuples. Le roi des Boiotes, nommé Xanthos, proposait de vider la querelle par un combat singulier avec Thymoitès, roi d'Athènes. Il y avait à cette époque beaucoup d'exemples de cet usage qui, s'il durait encore, rendrait les guerres bien plus rares. Thymoitès refusa d'exposer sa vie, mais Mélanthos, chef des réfugiés de Pylos, voulant reconnaître l'hospitalité qu'il avait reçue, offrit de combattre à sa place. Un stratagème, d'ailleurs peu loyal, lui donna la victoire, et les Athéniens, furieux de la lâcheté de leur roi, prirent pour chef l'étranger qui les avait délivrés de la guerre.

Son fils Codros lui succéda et se dévoua également pour

Athènes. Les Doriens, maîtres de l'Isthme et de la Mégaris, avaient envahi l'Attique. La Pythie leur annonça qu'ils seraient vainqueurs s'ils épargnaient la vie du roi des Athéniens. Codros ayant eu connaissance de cet oracle par un habitant de Delphes, pénétra, déguisé en bûcheron, dans le camp ennemi, chercha querelle à deux soldats et se fit tuer. Quand on réclama son corps, les Doriens, désespérant de la victoire, se retirèrent sans combat. Selon une tradition rapportée par Pausanias, quelques-uns avaient déjà pénétré dans la ville pendant la nuit; se voyant abandonnés des leurs, ils se réfugièrent dans l'Aréopage et embrassèrent les autels des Euménides, qu'on nommait les Graves Déesses. Les Athéniens, se souvenant de l'oracle de Zeus Dodonéen, qui avait proclamé les suppliants sacrés et purs, leur permirent de retourner sains et saufs dans leur pays. Il n'y a pas de raison pour rejeter cette belle légende du dévouement de Codros, quoiqu'une telle vertu chez un roi soit bien extraordinaire. Les Athéniens, n'espérant pas en voir un second exemple, déclarèrent que nul n'était digne de succéder à Codros, et qu'ils n'auraient plus d'autre roi que Zeus.

Migration des Ioniens. — Une querelle entre les fils de Codros après la mort de leur père fut probablement l'occasion ou le prétexte de l'abolition de la royauté à Athènes. L'aîné, Médon, était boiteux, et Nèleus, son frère cadet, prétendait que c'était un vice rédhibitoire. Les droits de Médon furent reconnus par l'oracle de Delphes, mais son autorité fut limitée : il fut tenu de rendre des comptes au peuple et reçut, au lieu du titre de roi, celui d'Archonte, c'est-à-dire chef ou gouverneur ; ce titre lui fut attribué pour toute sa vie. Nèleus mécontent se mit à la tête d'une nombreuse troupe d'émigrants que le sol de l'Attique ne pouvait nourrir et qui allèrent chercher fortune au delà des mers. Cette émigration, la plus considérable qui soit partie de la Grèce, reçut le nom d'Ionienne, parce qu'elle se composait en partie des fugitifs du Péloponnèse ; mais il s'y joignit une foule d'aventuriers de divers pays et de diverses races, des Abantes d'Euboia, des Minyens d'Orchoménos, des Cadméiens, des Dryopes, une troupe considérable de Phokiens, des Molosses, des Arcadiens Pélasges, des Doriens d'Épidaure.

Les colons partirent par bandes successives sous la conduite des fils de Codros; quelques-uns s'arrêtèrent dans les Kyclades, peuplées antérieurement par les Cariens et les Crétois; d'autres s'établirent dans les îles de Chios et de Samos, et sur la côte d'Asie au sud de l'Aiolis, entre l'embouchure de l'Hermos et celle du Maiandros. Cette région prit le nom d'Ionie.

Colonies ioniennes. — Athènes fut considérée comme la



Statuette d'Histiè.

métropole de toutes les villes ioniennes, car les émigrants étaient partis d'Athènes, emportant avec eux le feu sacré d'Histiè allumé au Prytanée. Chez les Grecs, la pierre du foyer, consacré à la vierge Histiè, représentait l'unité de la famille; le Prytanée était le foyer commun de toutes les familles athéniennes. La première troupe, conduite par Nèleus, occupa la ville de Milet, habitée jusque-là par des Cariens et des Crétois. Hérodote nous dit que les colons n'avaient pas emmené de femmes avec eux, et qu'ils épousèrent des Cariennes dont ils

avaient massacré les frères et les maris. Niebuhr suppose que c'était un usage dans l'établissement des colonies grecques ; Thirlwall fait remarquer au contraire qu'Hérodote en parle comme d'un cas isolé, car il ajoute que ces femmes, en haine de leurs ravisseurs, s'engagèrent entre elles à ne pas prendre leurs repas avec eux, à ne pas même les appeler par leurs noms, et qu'elles transmirent cette coutume à leurs filles. Il est possible que cette histoire n'ait été imaginée que pour expliquer un trait de mœurs particulier aux Milésiennes. Il se peut aussi qu'avant d'émigrer par tribus et par familles, on ait envoyé une avant-garde de jeune gens comme éclaireurs, et que les dispositions hostiles des indigènes aient entraîné une lutte violente, avec les conséquences habituelles de la guerre. Mais on ne peut admettre que les émigrants qui emportaient avec eux le feu sacré de la patrie étaient étrangers aux sentiments de la famille, et partaient sans s'inquiéter des femmes et des enfants qu'ils laissaient derrière eux.

Ephèse, qui devint après Milet la ville la plus importante de l'Ionie, était habitée par des Lydiens et des Léléges. Il paraît qu'Ephèse s'appelait anciennement Smyrna, du nom d'une reine des Amazones qui avait fondé la ville et y avait introduit le culte d'Artémis. Curtius suppose que la résistance acharnée opposée à l'établissement des colons ioniens par les servantes du temple a donné naissance à la fable des Amazones. Pausanias dit au contraire que le chef des Ioniens, Androclos, fils de Codros, après avoir chassé les Léléges et les Lydiens qui occupaient la ville haute, respecta ceux qui habitaient autour du temple, et qu'ils restèrent avec les Ioniens, après qu'on se fut engagé par des serments mutuels. C'étaient des fugitifs de tous les pays et des femmes se disant issues des Amazones qui avaient autrefois trouvé un asile dans le temple après avoir été défaites par Héraclès.

Les Ioniens s'établirent ensuite à Myous et à Priène, et, poussant leurs conquêtes, dépouillèrent peu à peu les Cariens de toutes leurs villes. A Colophon, les Crétois, qui avaient remplacé l'ancienne population carienne, admirent les Ioniens sur le pied de l'égalité. De même, à Téos, où demeuraient à la fois des Cariens et des Minyens d'Orchomène, les Ioniens furent

admis pacifiquement au partage de la colonie. Une bande re-



crutée dans toutes les villes d'Ionie vint s'établir à Erythrai et

fut reçue avec amitié par les anciens habitants, Crétois, Lykiens Cariens et Pamphyliens. A Clazomène, la plus grande partie des colons étaient des fugitifs sortis de Cléonai et de Phlious après l'invasion des Doriens. Phokaia fut bâtie sur un territoire cédé par les Kymaiens aux Phokiens qui avaient accompagné la migration ionienne; mais la ville ne fut considérée comme faisant partie de l'Ionie qu'après avoir accepté des chefs de la race de Codros, venus de Téos et d'Erythrai. L'île de Chios reçut une colonie ionienne d'Erythrai située sur le rivage opposé. Samos fut colonisée par des Ioniens d'Epidaure qui entrèrent en partage avec les anciens habitants, de la race des Lélèges. Smyrna, fondée, selon une tradition, par les Aioliens, selon une autre par les Éphésiens, entra la dernière dans la fédération ionienne. Cette fédération était plutôt religieuse que politique, comme l'Amphictionie des Thermopyles. Les douze villes d'Ionie avaient un temple commun consacré à Poseidon, le Panionion, sur le promontoire de Mycale, mais elles étaient tout à fait indépendantes les unes des autres et sans lien politique.

Établissement des Doriens en Messénie et en Laconie. — Pendant que des émigrés, venus principalement du Péloponnèse, renouvelaient la population de la côte orientale de l'Archipel et en faisaient une Grèce asiatique, les États péloponnésiens se constituaient de diverses manières, selon la nature des rapports qui s'établissaient entre les anciens et les nouveaux habitants. L'Arcadie, quoique traversée dans toute sa longueur par la migration dorienne, avait gardé sa population primitive. On disait qu'un des chefs hèracléides, Cresphontès, avait reçu en mariage Méropè, fille du roi arcadien Kypsélos. Cresphontès, s'étant établi à Sténycléros, dans le pays qui fut depuis la Messénie, voulait traiter avec égalité les anciens et les nouveaux habitants. Les Doriens mécontents le mirent à mort et prirent pour chef un autre Hèracléide nommé Polyphontès, qui épousa sa veuve malgré elle. Mais, peu de temps après, Aipytos, fils de Cresphontès et de Méropè, qui s'était réfugié en Arcadie chez son aïeul maternel, fut remis en possession du trône. Cette légende, d'où Voltaire a tiré sa tragédie de *Mérope* aurait été imaginée, selon E. Curtius, pour rattacher à Hèraclès

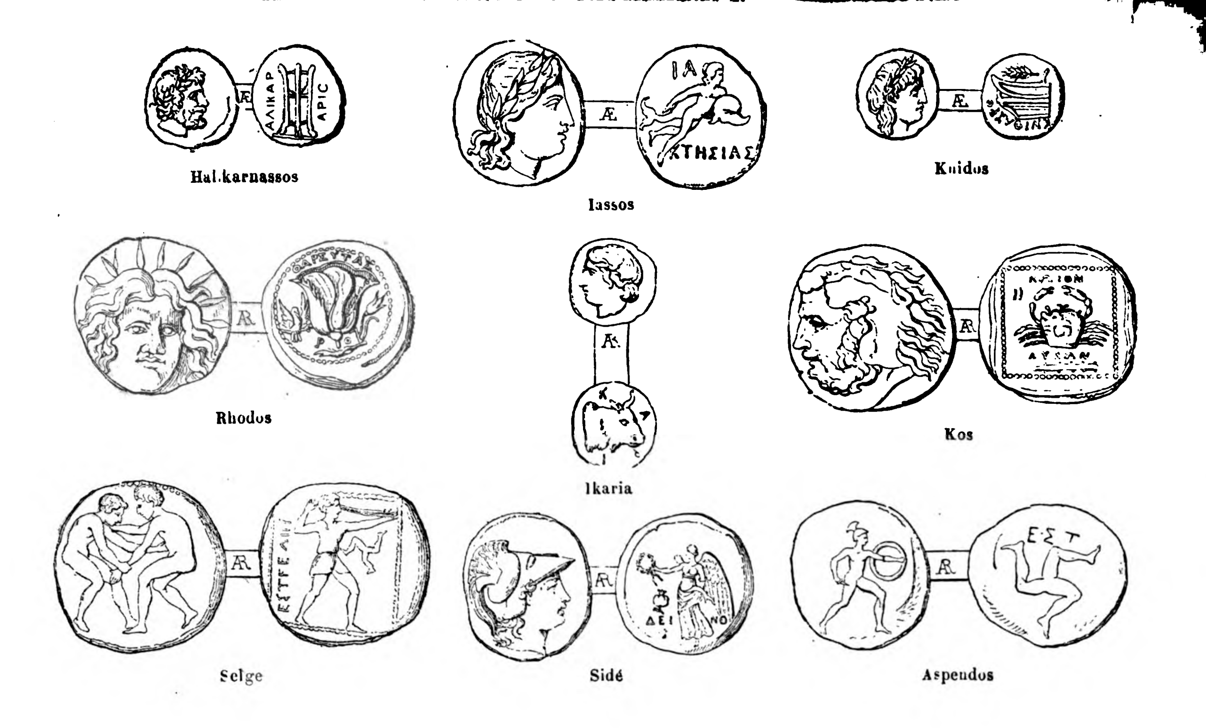
la famille des Aipytides, qui serait en réalité d'origine arcadienne. Ce qui paraît certain, c'est qu'il y eut en Messénie une fusion entre les Doriens et l'ancienne population.

En Laconie, la conquête ne fut accomplie que peu à peu, après une suite de luttes dont on ne connaît pas les détails. D'après Ephore, les deux premiers rois héracléides de Sparte, Eurysthènes et Proclès, avaient essayé, comme Cresphontès en Messénie, d'attribuer aux anciens habitants du pays les mêmes droits qu'aux Doriens ; mais Agis, fils d'Eurysthènes, soumit toute la Laconie à l'exception d'Amyclai ; les habitants furent réduits à la condition de sujets, et ceux de la ville d'Hélos s'étant révoltés, en furent punis par la servitude. Selon Pausanias, Amyclai resta au pouvoir des Achaiens environ trois siècles après l'invasion dorienne et ne fut conquise que par le roi Téléclos, une génération avant les Olympiades. L'asservissement des Hilotes n'eut lieu que sous le règne de son fils Alcaménès.

Colonies doriennes. Théra. Mélos. La Crète. — Avec les bandes doriennes qui s'étaient établies en Laconie, il y avait des Cadméiens chassés par les Boiotes. Les rois Eurysthènes et Proclès étaient alliés par leur mère à ces familles cadméiennes. A peu près dans le même temps, des Minyens chassés de Lemnos par les Pélasges vinrent en Laconie et allumèrent leurs feux sur le Tèygétès. Comme ils se disaient issus des Argonautes, ils furent admis dans les tribus en mémoire des Tyndarides, et ils épousèrent des filles spartiates. Mais bientôt, comme ils devenaient exigeants et voulaient être associés à la royauté, on résolut de les faire mourir. Alors, selon une légende racontée par Hérodote, leurs femmes, ayant obtenu la permission d'aller les voir dans leur prison, changèrent d'habits avec eux. Ils sortirent sous ce déguisement et retournèrent sur le mont Tèygétès. Vers ce temps, le Cadméien Théras, oncle maternel des deux rois et qui avait été leur tuteur, ennuyé de rentrer dans une condition privée, se préparait à fonder une colonie. Il s'embarqua avec une partie des Minyens, tandis que d'autres, en plus grand nombre, occupèrent la Triphylie, entre la Messénie et l'Elis. Ceux qui accompagnèrent Théras, et avec eux des Lakédaimoniens tirés des tribus, allèrent dans l'île Callistè habitée par les Phéni-

ciens. Théras, alléguant sa parenté avec la race de Cadmos, obtint de s'y établir, et l'île prit de lui le nom de Théra. C'est ainsi qu'Hérodote raconte la fondation de la première colonie dorienne ; mais on trouve dans Conon une autre forme de la légende. Il nous dit que les fugitifs de Lemnos et d'Imbros furent reçus à Amyclai par le Spartiate Philonomos, qui avait livré la Laconie aux Doriens, et que plus tard, leurs fils, à la suite d'une sédition, furent envoyés en Crète avec des colons spartiates sous la conduite de Polis et de Delphos; une partie des émigrants s'arrêta dans l'île de Mèlos, le reste arriva en Crète et s'établit sans obstacle à Gortyne. La ville crétoise de Lyctos passait également pour une colonie de Sparte.

Les Doriens en Crète, à Rhodes et à Cos. La Doris. — Une expédition composée de Doriens auxquels, dit Conon, s'étaient joints quelques Pélasges, partit d'Argos sous la conduite d'Althaiménès, petit-fils de Téménos, qui ne pouvait s'accorder avec ses frères. Les Ioniens qui allaient s'embarquer pour l'Asie avec Nèleus, et d'autre part les émigrants de Sparte conduits par Polis et Delphos, engageaient Althaiménès à se joindre à eux ; mais un oracle lui avait ordonné de se rendre dans la terre qui lui serait donnée par Zeus et le Soleil. Rhodes était l'île du Soleil, qui l'avait donnée à ses enfants lorsqu'elle sortit de la mer ; la Crète était le berceau de Zeus : Althaiménès se dirigea vers Rhodes et laissa en Crète une partie de ses compagnons qui s'établirent probablement dans la partie occidendale de l'île. Rhodes avait appartenu successivement à une race autochthone, puis aux Phéniciens, ensuite aux Cariens. Selon une légende du pays, l'Hèracléide Tlèpolémos y avait fondé avant la guerre de Troie, les villes de Lindos, Ialysos et Cameiros. Une colonie dorienne partie d'Épidaure prit possession de l'île de Cos et y porta le culte d'Asclèpios. En face, sur la côte carienne, s'élevèrent les villes d'Halicarnasse et de Cnide fondées, l'une par des émigrants de Troizen, l'autre par des émigrants de Laconie. Ces six villes, réduites plus tard à cinq par l'exclusion d'Halicarnasse, formèrent une fédération religieuse analogue à celle des Ioniens, ayant un temple commun consacré à Apollon Triopien, et la côte maritime entre l'Ionie et la Lykie prit le nom de Doris.



Halikarnassos

Iassos

Knidos

Rhodos

Ikaria

Kos

Selge

Sidé

Aspendos

Cependant les Doriens dépassèrent ces limites et s'établirent assez avant dans les terres, puisque les villes de Selgè et de Sagalassos en Pisidie passaient pour des colonies lakédaimoniennes. Quant aux villes grecques disséminées sur la côte méridionale de l'Asie mineure et dans l'île de Kypros, toutes les branches de la race hellénique contribuèrent à leur fondation. Quelques-unes faisaient remonter leur origine à l'époque mythologique.

Chronologie mythique. — On ne peut fixer la date des migrations et des colonies d'où est sortie la Grèce historique, car il n'y a pas de chronologie certaine avant l'ère des Olympiades en 776. Mais les Grecs essayèrent de remonter plus haut et de mettre en ordre les traditions qu'ils trouvaient au seuil de leur histoire. « C'est dans la soixantième année après la prise d'Ilios, dit Thucydide, que les Boiotes chassés d'Arnè par les Thessaliens s'établirent dans le pays appelé Boiotie et qu'on nommait auparavant la Cadméis. Il s'y trouvait dès longtemps une portion de ce peuple, et elle avait envoyé des troupes devant Ilios. Ce fut dans la quatre-vingtième année après la prise de cette ville que les Doriens occupèrent le Péloponnèse avec les Hèracléides ». Suivant l'auteur d'une Vie d'Homère faussement attribuée à Hérodote, les villes de l'île de Lesbos furent fondées cent trente ans après la guerre de Troie, Kymè vingt ans après les villes lesbiennes, Smyrne dix-huit ans plus tard par les Kymaiens, et l'auteur ajoute qu'Homère naquit à cette époque.

La guerre de Troie, considérée comme un événement réel, formait l'anneau rattachant la période historique à la période légendaire; mais les Grecs n'avaient, pour en fixer la date, que des listes généalogiques ne donnant pas toutes les mêmes résultats. Il y avait deux manières de compter, l'une à Sparte, l'autre à Athènes. D'après le système attique, suivi par la Chronique de Paros, la prise de Troie répond à 1209 avant J.-C. D'après le système adopté par la Chronologie Alexandrine elle tombe en 1184. L'écart est encore plus considérable entre la chronologie d'Hérodote et celle de Callimaqne. On reportait au delà de la guerre de Troie les plus vieilles tradition poétiques, les deux guerres de Thèbes, l'expédition des Argonautes

et par le compte des générations on atteignait le milieu du treizième siècle avant notre ère. Enfin, plus loin encore, on plaçait les colonies orientales. Voici les dates qu'on admet le plus généralement, d'après les calculs d'Eratosthène :

Phoroneus, fils d'Inachos	1753
Danaos et Pélasgos	1466
Deucalion, père d'Hellen	1433
Erectheus, premier roi d'Athènes; Dardanos, père des Troyens	1383
Cadmos, fondateur de Thèbes	1313
Pélops	1283
Expédition des Argonautes	1225
Première guerre de Thèbes	1213
Mort d'Hyllos	1203
Seconde guerre de Thèbes	1198
Expédition contre Troie	1192
Prise de Troie	1183
Invasion des Thessaliens et des Boiotes, migration de Penthilos	1124
Retour des Hèracléides	1104
Alètès à Corinthe	1075
Migration de Théras	1074
Les Aioliens à Lesbos	1053
Mort de Codros	1045
Migration ionienne	1044
Fondation de Kymè	1033
Fondation de Smyrne	1015
Olympiade d'Iphitos. Lycurgue	884
Olympiade de Coroibos	776

Les poèmes homériques. — L'intervalle entre la fondation des colonies ioniennes et la première Olympiade est absolument vide d'événements ; mais il est rempli par la plus belle des créations de la poésie, l'épopée homérique. C'est une œuvre collective, comme la plupart des grandes œuvres. Le nom d'Homère représente la pensée d'une époque. A ce nom se rattache la civilisation de la Grèce, c'est-à-dire du monde, puisqu'il n'y a de civilisation véritable que là où le souffle de la Grèce a passé. De nombreuses et savantes dissertations ont été faites sur la composition des poèmes homériques. On les a comparés aux épopées des autres peuples, et on a reconnu qu'ils se rapprochaient bien plus d'une collection de chants populaires que d'une conception individuelle. La critique contemporaine admet en général les conclusions de Wolf et regarde Homère comme la personnification d'une grande école poétique, les Homèrides. C'était une confrérie de chanteurs ambulants, se rattachant à un éponyme ou ancêtre mythique, lui rendant un culte et lui attribuant les ouvrages particuliers des membres de la corporation. On les appelait rhapsodes, des mots ῥάπτειν ᾠδάς, parce qu'ils cousaient des chants les uns aux autres, soit les leurs, soit ceux qu'ils avaient reçus par tradition. Les mots Homère, Homèrides, signifient aussi des rassembleurs de chants. Hésiode dit des

Muses φωνῇ ὁμηρεῦσαι, formant un concert de voix. Pindare appelle les Homèrides des chanteurs de vers cousus. Le mot analogue dans le sanskrit est *Samâsa*, qui désigne chez les Hindous une collection de chants épiques. Les Homèrides ont existé dans l'île de Chios jusque dans l'époque historique. Un d'eux, qui était aveugle, parle ainsi de lui-même à la fin de l'hymne à Apollon : « Salut à vous tous, et souvenez-vous de moi dans l'avenir ; et quand un des hommes terrestres, un étranger voyageur venant ici vous demandera : Jeunes filles de Dèlos, quel est pour vous le plus agréable des chanteurs qui sont ici, et lequel vous plaît le plus ? Alors répondez tout d'une voix, comme il convient : C'est l'homme aveugle qui habite la rocheuse Chios ; ses chants sont à jamais les meilleurs. »

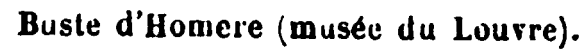
Tous les récits qu'on possède sur Homère sont trop récents pour mériter aucune confiance. On ne s'accorde ni sur l'époque où il aurait vécu ni sur sa patrie, et ces incertitudes n'ont rien d'étonnant si on admet qu'il y a eu plusieurs Homères. Outre l'Iliade, l'Odyssée et quelques hymnes ou préludes, on lui attribuait dans l'antiquité d'autres ouvrages perdus aujourd'hui, notamment la Thèbais et plusieurs des poèmes du Cycle. Les critiques d'Alexandrie ne reconnurent pour authentiques que l'Iliade et l'Odyssée, quelques-uns même leur donnaient deux auteurs différents. Les rhapsodies dont se compose l'œuvre homérique ont été réunies assez tard en deux grands poèmes : « Pisistrate est le premier, dit Cicéron, qui disposa les livres d'Homère, épars jusque-là, dans l'ordre où nous les avons aujourd'hui. » Josèphe dit qu'Homère n'écrivit jamais ses poèmes, qu'ils furent conservés par la mémoire des chanteurs et réunis plus tard, ce qui explique les dissonances qu'on y remarque. Ailien affirme également que les anciens chantaient les poèmes homériques par fragments dont il nous a conservé les titres. Il ajoute que Lycurgue apporta pour la première fois d'Ionie en Grèce les poèmes d'Homère, et que plus tard Pisistrate, de tous les fragments réunis, publia l'Iliade et l'Odyssée. Une scholie sur Plaute, traduite à ce qu'il paraît de Tzétzès, donne les noms de plusieurs des personnages employés à ce travail, Onomacrite d'Athènes, Zopyre d'Hè-

raclée, Orpheus de Crotone. Qu'Homère soit le poète qui a conçu la première idée de l'Iliade et de l'Odyssée ou le poète qui s'est approprié, en le développant, un sujet déjà populaire, il a dû, comme tous les rhapsodes, coudre ses propres compositions à des chants plus anciens ; ses successeurs, les Homérides, firent pour ses compositions ce qu'il avait fait pour celles de ses devanciers, et lorsqu'enfin tous ces chants furent réunis



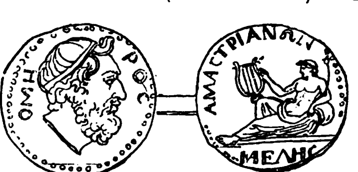


Homère tenant un manuscrit de l'Iliade (monnaie de Chios).



Buste d'Homère (musée du Louvre).

Tête d'Homère (monnaie d'Ios, où était le tombeau d'Homère).



Tête d'Homère ; au revers le fleuve Mélès, près duquel Homère était né. (Monnaie d'Amastris, qui était probablement une colonie de Smyrne.)

et fixés par l'écriture, il n'était plus possible de distinguer son œuvre de ce qui avait été emprunté par lui ou ajouté après lui.

Les poèmes d'Hésiode. — Les traditions sur Hésiode ne sont pas beaucoup plus certaines que celles sur Homère. Trois poèmes nous sont parvenus sous le nom d'Hésiode, les Travaux et jours, la Théogonie et le Bouclier d'Hèraclès. L'antiquité possédait d'autres poèmes qui lui étaient attribués,

comme les Catalogues ou grandes Eoiées, dont cinquante-cinq vers ont été transportés au début du Bouclier d'Hèraclès; la Mélampodie, la Descente de Thèseus chez Aïdès, les Institutions de Chiron, l'Astronomie, l'Aigimios; mais les Boiotes de l'Hélicon n'attribuaient à leur compatriote que les Travaux et jours, dont ils retranchaient même l'invocation aux Muses placée au début. Ils en montraient, du temps de Pausanias, un exemplaire très ancien, gravé sur des lames de plomb. La plupart des auteurs grecs ont regardé la Théogonie comme authentique et le Bouclier comme apocryphe. La différence de caractère des trois poèmes hésiodiques que nous possédons peut faire douter qu'ils soient du même auteur. La Théogonie est un poème mythologique, les Travaux et jours sont un poème didactique et moral, le Bouclier se rattache aux épopées héroïques. Quant au dialecte d'Hésiode, il est le même que celui d'Homère; plusieurs vers se trouvent à la fois dans Homère et dans Hésiode; ainsi, vers le commencement de la Théogonie, il y a quatre vers qui sont répétés dans l'hymne homérique aux Muses. Dans quelques morceaux, comme les combats de Zeus contre les Titans et contre Typhôeus, que j'ai cités plus haut, Hésiode s'élève à la même hauteur poétique qu'Homère.

Les noms de ces deux poètes furent souvent opposés dans les légendes qui circulèrent plus tard en Grèce. On disait qu'ils avaient chanté tour à tour dans des jeux funèbres, Homère une bataille de l'Iliade, Hésiode des préceptes d'agriculture, et que les juges de ce tournoi poétique, malgré l'avis du peuple qui acclamait Homère, avaient donné le prix à Hésiode parce que ses vers étaient plus utiles aux hommes. Dans l'aristocratie militaire de Sparte, on disait qu'Homère était le poète des héros, Hésiode celui des Hilotes. Les épopées d'Homère sont la la plus éclatante manifestation du génie poétique de la Grèce, et en même temps la forme première de son histoire; les poèmes d'Hésiode sont le point de départ de la philosophie et de la science. Cela seul suffirait pour déterminer l'âge relatif des deux poètes ou, pour parler plus exactement, des œuvres qui portent leurs noms. Ces noms représentent deux écoles de poésie, dont la seconde semble plutôt réagir contre la première que la continuer; la Théogonie paraît une réaction philosophi-

que contre l'anthropomorphisme d'Homère, les Travaux et jours une réaction des tendances agricoles et pacifiques contre l'esprit militaire et le goût des aventures lointaines.

La Théogonie. — On peut rapprocher la Théogonie d'Hésiode de l'Introduction au Code de Manou et du premier chapitre de la Genèse. C'est une exposition méthodique de l'origine des choses, mais il n'y a pas de création ni de cause première ; tout effet a une double cause, un père et une mère, et le monde résulte d'une suite de générations progressives. Au début, Hésiode place trois principes, Chaos, Gaia, Eros, c'est-à-dire le Vide ou l'Espace ; la Terre (nous dirions aujourd'hui la matière ou la substance), et le Désir ou l'Attraction : « Il y eut d'abord le Vide, et ensuite la Terre à la poitrine large, siége toujours sûr des Immortels, qui occupent les crêtes de l'Olympe neigeux et les Tartares ténébreux, au fond du sol aux larges routes, puis le Désir, qui l'emporte sur tous les Immortels, le Désir énervant, qui, dans le sein de tous les Dieux et de tous les hommes, dompte la pensée et la volonté réfléchie. » De l'union de la Terre et du Ciel naissent les Titans, ou forces primordiales, qui sont les qualités génératrices, car les êtres n'existent que par les différences qui les distinguent les uns des autres et permettent de les nommer. Les mariages des Titans produisent une génération nouvelle, plus finie dans le sens grec du mot, c'est-à-dire plus parfaite. Nés de deux couples jumeaux de la famille des Titans, les Dieux et les hommes ont la même origine. Déjà dans Homère les Titans sont les ancêtres des hommes et des Dieux. Le triomphe des Dieux sur les Titans, des Lois modératrices sur les Forces aveugles et déréglées, établit l'harmonie du monde par le balancement des mouvements célestes.

La Théogonie d'Hésiode forme une transition entre la mythologie spontanée d'Homère et les fragments philosophiques qui nous restent d'Empédocle, d'Acousilaos et de Parménide. C'est une œuvre individuelle, et le rôle attribué à Eros en est la preuve. Eros, le Désir, n'est pas personnifié dans Homère, qui le nomme deux ou trois fois comme un sentiment humain, et non comme un Dieu. Mais Eros était la divinité locale de Thespies, ville voisine d'Ascra où habitait Hésiode. Voulant rattacher le Dieu

de son pays à la mythologie générale où il n'avait pas de place marquée, il en fait un des principes du monde. Parmi les matériaux qu'Hésiode a rassemblés, quelques-uns sont peut-être aussi anciens que les poèmes homériques, mais il réunit ces traditions éparses au moyen d'une sorte de ciment métaphysique, et l'ensemble de la Théogonie appartient à une époque voisine des premières écoles de philosophie.

La fable de Promètheus et de Pandora, dont Homère ne



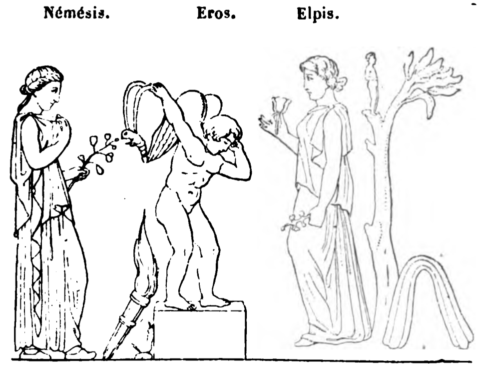
Eros (pierre gravée).



Eros. (Statue du Vatican. Il y en a un exemplaire plus complet au musée de Naples.)

parle pas, est exposée deux fois par Hésiode, dans la Théogonie et dans les Travaux et jours. Ces deux récits sont différents mais non contradictoires, ils se complètent et s'éclairent l'un l'autre. C'est un tableau mythologique de la naissance de la civilisation rattachée à la découverte du feu, qui est la source de toute industrie. Dès que Promètheus a ravi le feu du ciel pour l'apporter aux hommes, Zeus charge Hèphaistos de fabriquer Pandora avec de l'argile détrempée. Pandora représente à la fois la femme et la vie civilisée. Sans l'industrie, l'homme aurait sa femelle comme tous les animaux, mais la femme est

un produit artificiel de la civilisation. Charmante et dangereuse, parée de tous les dons des Dieux, la séductrice éternelle impose

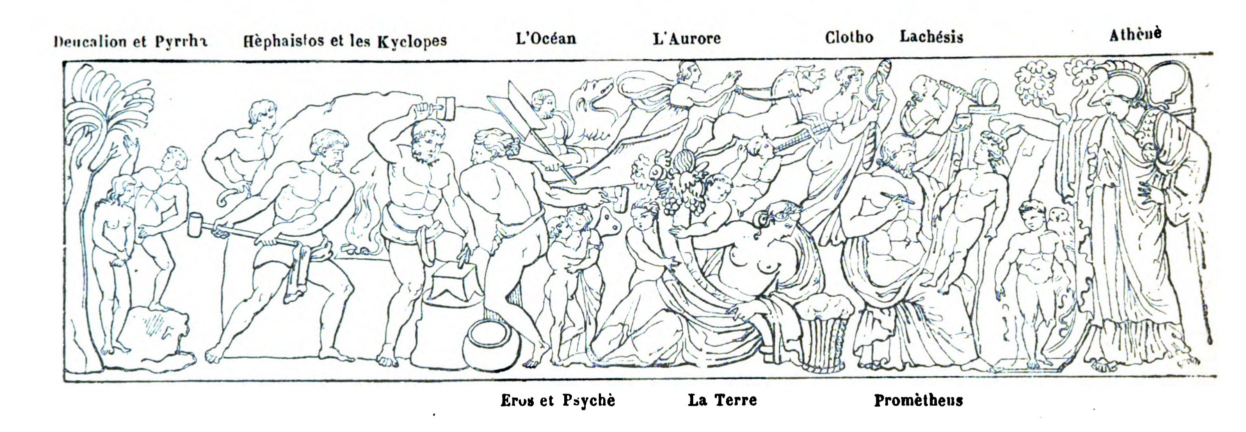


L'Ame, sous la forme d'un papillon, est brûlée par le Désir, entre la Crainte et l'Espérance (bas-relief du vase Chigi).



L'Ame victorieuse du Désir lui emprunte ses ailes pour voler vers l'Idéal (camée).

à l'homme la nécessité du travail, « parce qu'elle aime le luxe et déteste la dure pauvreté ». Sa curiosité ouvre la fatale amphore d'où s'échappent tous les maux de la vie policée, incon-



Nous reproduisons un bas-relief du Capitole où la vie humaine est représentée sous un double symbole, celui de Promètheus et celui de Psychè. Au centre, près de la Terre féconde qui lui fournit les éléments de sa création, Promètheus modèle les hommes, et Athènè les anime en leur posant sur la tête le papillon, symbole de l'âme. Au-dessus, Clotho file la destinée humaine, Lachésis la règle d'après les mouvements des astres. De la sphère lumineuse où roule, au delà de l'Océan, le char de l'Aurore, l'Ame est descendue à l'appel du Désir : Eros tient Psychè embrassée. A gauche, dans la caverne du monde sublunaire, Hèphaistos forge les chaînes de Promètheus, emblème de la prison du corps. Ce côté du tableau est fermé par deux figures représentant les ancêtres de la race humaine, Deucalion, fils de Promètheus et son épouse Pyrrha, ou peut-être Adam et Ève, car ce monument appartient à une époque où les symboles grecs se mêlaient à des éléments judéo-chrétiens; le groupe d'Eros et Psychè se trouve quelquefois sur les tombeaux des catacombes de Rome.

La Nuit La Lune Psyché Hermès Promètheus Atlas

Eros Atropos La Terre Hèraclès

La seconde partie du bas-relief est la contre-partie de la première. Eros, confondu avec Thanatos, Dieu de la mort, renverse son flambeau éteint sur un cadavre et tient une couronne funéraire où se pose un papillon. Atropos ferme le livre de la destinée, et on voit, enveloppée d'un voile, se dresser la grande Nuit. Dans le ciel monte le char de la Lune, et Hermès, conducteur des âmes, emporte Psychè loin de la Terre, qu'il laisse sous ses pieds. Bientôt, par l'effort des vertus héroïques, Promètheus sera délivré de ses chaînes, car déjà Hèraklès perce de ses flèches l'aigle qui lui rongeait le cœur. Derrière le héros on aperçoit Atlas et le dragon des Hespérides, allusion au jardin céleste où il va cueillir les pommes d'or. Si on reconnaît Adam et Ève dans les figures du côté gauche, on peut voir, de l'autre côté, au lieu d'Atlas et du dragon des Hespérides, le serpent d'Eden et le Tentateur. Au sujet d'Eros comme représentation de la mort, consulter mon article sur *Eros et la symbolique du Désir*, dans la Gazette des Beaux-Arts de 1872.

nus aux peuples sauvages, et il n'y a pas de remèdes, l'espérance est restée au fond de l'amphore. C'est ainsi que Zeus envoie aux hommes un mal pour un bien, car la naissance de Pandora est une punition de la conquête du feu. La raison de cette punition et du supplice de Promètheus, c'est que l'industrie est une lutte contre les puissances cosmiques, et il n'y a pas pour l'homme de lutte sans douleur. Il doit conquérir par le travail la nourriture que la terre fournit gratuitement aux autres êtres, car les Dieux ont caché les sources de la vie depuis que Promètheus a dérobé le feu du ciel. Quand le sentiment mystique prévalut dans la religion, la fable de Promètheus devint une allégorie de la descente et de l'ascension des âmes; aussi est-elle souvent représentée sur les sarcophages. L'homme est une étincelle du feu céleste captive dans une lampe d'argile, un Dieu exilé du ciel, cloué sur le Caucase de la vie, dévoré de soucis toujours renaissants. Mais Héraclès, symbole des vertus héroïques, brise les chaînes de Promètheus et le délivre du bec et des griffes du vautour.

J'ai rapproché dans un autre ouvrage (1) la fable hésiodique de Promètheus et de Pandora de la fable juive d'Adam et d'Ève. On ne saurait dire laquelle des deux est la plus ancienne : dans l'une comme dans l'autre, à côté de traits d'un caractère très primitif, il y en a qui semblent appartenir à une époque de réflexion philosophique. Quoique la pensée du symbole soit la même, la forme est très différente, et un emprunt, d'un côté ou de l'autre, est inadmissible. Pour les Grecs, le commencement de la civilisation, c'est l'emploi du feu et le travail de l'argile plastique; pour les Juifs c'est le labourage et l'industrie du vêtement. Dès que l'homme et la femme ont mangé du fruit défendu, ils s'aperçoivent de leur nudité et sont saisis de crainte, car cette nudité est une faiblesse et un danger; peut-être est-ce aussi une laideur, car la pudeur est une forme de la honte. Le vêtement est pour l'homme une défense; pour la femme un voile. Cela est bien loin des Grecs qui, dans leurs sculptures, donnent aux Dieux et aux Héros la nudité des gymnases. Le héros ne craint aucun ennemi et n'a pas besoin de se couvrir :

(1) Histoire des Israélites d'après l'exégèse biblique.

il laisse le vêtement aux femmes qui en font une parure, c'est-à-dire une amorce : le sentiment de l'art se traduit chez elles comme chez les sauvages par le goût de la toilette, qui n'exige ni étude ni effort.

Les travaux et jours. — Le poème des Travaux et jours, tout en gardant le rhythme de l'épopée, se rapproche de la poésie sentencieuse et morale de Théognis et de Solon. Hésiode est le précurseur des philosophes. Sa morale n'est pas différente de celle d'Homère, mais elle la complète et s'exprime tout autrement. Dans les sociétés comme dans les individus, les instincts apparaissent d'abord, puis les sentiments et enfin les idées. Le premier effort de la morale consiste à faire prédominer les sentiments sur les instincts égoïstes ; le second, à soumettre les sentiments à la raison. De ces deux phases de la vie morale, la poésie homérique représente la première, la poésie hésiodique répond à la seconde. Homère célèbre les vertus de famille, il oppose à l'adultère l'amour conjugal, il exalte l'amitié, le respect des suppliants et des pauvres, la religion du serment, et surtout le courage, cette première lutte de l'énergie humaine contre l'instinct inné de la conservation. Ces vertus sociales, ce n'est pas par des préceptes qu'il nous les enseigne, il nous les montre. Sa morale s'énonce par des exemples et des contrastes, car l'enfance des peuples, comme celle des individus, conçoit les idées sous une forme concrète. Hésiode s'attache de préférence aux vertus intellectuelles, l'amour du travail, la prudence, la tempérance et surtout la justice. La nécessité du travail est établie sur deux traditions mythologiques, auxquelles Homère ne fait aucune allusion, la fable de Prométheus et de Pandora et celle de la succession des races d'or, d'argent, d'airain et de fer. Dans Aratos et surtout dans Ovide, cette succession est représentée comme une marche régulière de l'humanité vers la décadence, mais ce système d'évolution ne peut être attribué à Hésiode, car entre la race d'airain et la race de fer il place une race plus juste et meilleure, la race sacrée des Héros demi-Dieux. On suppose qu'il a fondu en une seule deux traditions différentes. Il semble qu'en rapportant cette fable et la doctrine démonologique qui s'y rattache, il n'a d'autre but que de montrer à ses contem-

porains, par l'exemple des générations précédentes, que la destinée des races après la mort dépend de l'emploi qu'elles ont fait de leurs facultés pendant la vie.

La société contemporaine d'Hésiode, la race de fer, comme il l'appelle, est déjà loin de cette belle société héroïque que décrit Homère, et qui dans le nimbe de la poésie, paraissait un âge d'or. Les invasions qui suivirent la guerre de Troie ont plongé la plus grande partie de la Grèce, et notamment la Boiotie où vit Hésiode, dans une sorte de moyen âge. Bien souvent la force remplace le droit; les rois, institués pour protéger les faibles, prennent le parti des riches qui les paient, ils exploitent à leur profit personnel ces fonctions d'arbitres qu'ils ont reçues des peuples. « La Justice est traînée avec violence par ces mangeurs de présents, qui s'écartent du droit dans leurs sentences. Elle les suit en pleurant à travers la ville, au milieu des peuples, apportant des maux aux hommes qui la chassent et ne la distribuent pas avec droiture. » Hésiode oppose le bonheur qui suit la justice aux maux qui menacent une ville où règnent l'injure et la violence. Il essaie de ramener la royauté à son principe, mais, par les reproches dont ces conseils sont mêlés, on devine que les peuples ne tarderont pas à se défaire d'une institution qui a cessé de remplir son but. Le poème se termine par des préceptes de sagesse pratique, de prudence et d'économie, entremêlés de prescriptions relatives à l'agriculture et à la navigation, les deux principales sources de la richesse, mais le poète donne la préférence à l'agriculture et fait l'éloge du travail : « Souviens-toi de mon précepte, travaille, afin que la disette te haïsse et que tu sois aimé de Dèmèter à la belle chevelure, et qu'elle emplisse ton grenier de provisions; car la disette accompagne toujours le paresseux. Les Dieux et les hommes s'indignent contre celui qui vit dans l'oisiveté, pareil aux frelons qui dévorent le travail des abeilles. Règle et mesure ton travail, afin que ton grenier s'emplisse des fruits de la saison. C'est par le travail que tu deviendras cher aux Immortels, car ils ont horreur du paresseux. Aucun travail n'est honteux; c'est l'oisiveté qui est honteuse; Si tu travailles, tu exciteras l'émulation du paresseux par ta richesse qu'accompagneront la vertu et l'honneur. »

CHAPITRE VIII

LES CITÉS MILITAIRES.

Autonomie de la Cité. Aristocratie et démocratie. — Distinction des classes attribuée à Minos. — L'esclavage domestique et la servitude de la glèbe. — État de la population en Thessalie, en Laconie et en Crète. — Éducation militaire et institutions politiques des Crétois.
Sparte, type de la cité militaire. — Lycurgue. Constitution politique de Sparte. — Légende du partage des terres. — Tendances communistes : les repas publics. — Éducation, discipline, tactique militaire.
Soumission de la Laconie ; les Hilotes. — Luttes contre les Argeiens ; Pheidon et le monnayage. — Luttes contre les Arcadiens. — Première guerre de Messénie. Fondation de Tarente. — Seconde guerre de Messénie ; Aristoménès ; Tyrtée. — Soumission de la Messénie. Suzeraineté de Sparte sur le Péloponnèse.

Autonomie de la Cité. Aristocratie et démocratie. — L'établissement de la Cité représentait aux yeux des Grecs le passage de l'état nomade et barbare à la vie politique et civilisée. La Cité, πόλις, ce n'est pas seulement la ville, c'est le corps politique, l'ensemble des citadins, ou citoyens, associés pour la défense commune et l'exercice de leurs droits, tandis que les ruraux vivent dispersés dans les champs sans former un groupe politique. L'indépendance de la Cité est le caractère fondamental de la société grecque. Il n'y a rien d'analogue dans l'histoire : les communes du moyen âge relevaient toujours du roi, du pape ou de l'empereur. En Grèce, personne n'aurait pu admettre une autorité politique ou religieuse en dehors et au-dessus des citoyens. Toutes les institutions des législateurs, toutes les théories sociales des philosophes sont dirigées vers un but unique, l'autonomie de la Cité. Indépendantes de tout pouvoir extérieur, les Cités étaient en même temps indépendantes les unes des autres : « C'est une idée très fausse, dit Heeren, que de s'imaginer qu'il y eût autant d'États que de contrées. Il est vrai qu'il y en a quelques-unes, comme

l'Attique, la Mégaris, la Laconie, qui peuvent être considérées chacune comme un État à part, parce que chacune d'elles formait le territoire d'une seule ville; d'autres au contraire, telles que l'Arcadie, la Boiotie, etc., ne formaient pas chacune un État; elles renfermaient autant d'États isolés qu'elles avaient de villes avec un territoire particulier. Cependant il subsistait toujours entre elles un lien naturel de parenté, et les Arcadiens, les Boiotes, etc., parlaient d'eux-mêmes comme d'un seul peuple. Il existait des alliances volontaires entre plusieurs villes ou même entre toutes les villes d'une même contrée, par exemple dans l'Achaïe, où toutes ensemble formaient une fédération, chaque ville conservant néanmoins sa constitution intérieure. Il arrivait quelquefois qu'une ville, à raison de sa puissance prépondérante, s'arrogeait sur les autres une espèce de suprématie, comme Thèbes, par exemple, sur les villes de la Boiotie; mais cette domination était toujours précaire et dépendante des circonstances. »

Chaque Cité avait sa constitution, mais toutes ces constitutions se ramènent à deux formes, l'aristocratie et la démocratie. Sparte et Athènes, les deux villes sur lesquelles nous avons le plus de renseignements et qui ont joué le rôle le plus important dans l'histoire grecque, offrent les types les plus complets, l'une de l'aristocratie, l'autre de la démocratie. On a pris l'habitude, même chez nous, depuis Ottfried Müller, d'expliquer l'histoire politique par des différences de races; comme les Spartiates étaient de race dorienne et les Athéniens de race ionienne, on oppose le génie aristocratique des Doriens au génie démocratique des Ioniens. Rien de plus arbitraire que cette antithèse ethnographique : il y a eu des aristocraties ioniennes à Marseille et à Chalkis, des démocraties doriennes à Tarente et à Syracuse. La plupart des Cités grecques ont été tour à tour aristocratiques et démocratiques. De ces deux formes sociales, c'est l'aristocratie qui s'est produite la première, parce qu'il est plus facile d'établir l'ordre par l'autorité et la hiérarchie que par la liberté et l'égalité.

Distinction des classes attribuées à Minos. — L'esprit mythologique de la Grèce résume toujours par quelques noms propres les grandes œuvres collectives de fondations de villes

et de législations. Des trois principaux législateurs de l'antiquité, Minos en Crète, Lycurgue à Sparte, Solon à Athènes, le dernier seul appartient réellement à l'histoire; Lycurgue est sur les confins de l'histoire et de la légende et Minos est un personnage fabuleux. Par son nom, Minos rappelle à la fois Ménès, fondateur de la monarchie égyptienne, et Manou, ancêtre et législateur des Aryas de l'Inde. Par sa généalogie, il se rattache aux Phéniciens; sa mère Eurôpè est fille de Phoinix. Homère parle de ses entretiens avec Zeus; c'est pour cela probablement qu'il a passé pour le premier législateur. Aristote admet, comme tous les anciens, que la législation des Crétois a été l'œuvre de Minos et a servi de modèle à celle de Lycurgue, mais il croit que la division du peuple en deux classes, celle des guerriers et celle des laboureurs, avait été empruntée aux Égyptiens. Comme Platon, il trouve cette distinction excellente, « mais, dit-il, ce n'est pas une nouveauté imaginée par les philosophes. Sésostris l'établit en Égypte, Minos en Crète, et elle se maintient encore dans ces deux pays ». Lors même qu'on admettrait cet emprunt, il faudrait remarquer qu'en Égypte, il y avait, au-dessus de la classe des guerriers, une classe sacerdotale qui n'a jamais existé en Crète ni dans aucune autre partie de la Grèce.

Esclavage domestique et servitude de la glèbe. — La première condition nécessaire à l'indépendance d'un État, c'est une force militaire capable de le défendre. Dans l'âge héroïque, « les villes aux fortes murailles » ont pour défenseurs des rois de race divine entourés d'une élite de braves guerriers. Ces rois se font servir par des esclaves pris à la guerre ou achetés à des pirates, mais ces captifs ne forment pas une classe spéciale, aucune partie de la population n'est réduite à la condition servile. Timée, cité par Athénée, affirme qu'anciennement les Grecs vivaient sans esclaves : dans chaque maison, les plus jeunes servaient les plus vieux. Il ajoute que chez les Phokiens et les Locriens, cet état dura jusqu'à l'époque macédonienne. L'usage des serviteurs achetés à prix d'argent s'étendit peu à peu, et inégalement, avec les progrès de la richesse par le commerce et l'industrie. Mais cette servitude individuelle, qui est la première forme de la domesticité, ne

doit pas être confondue avec la servitude de la glèbe qui, après les invasions racontées au précédent chapitre, s'établit dans quelques parties de la Grèce, comme elle s'établit plus tard dans toute l'Europe féodale. Dès le début de la période historique, on trouve en Thessalie, en Crète et à Sparte une caste militaire, analogue à la noblesse du moyen âge, possédant seule des droits politiques et nourrie par une population de serfs appelés, en Thessalie Pénestes, en Laconie Hilotes, en Crète Clèrotes et Mnoïtes.

État de la population en Thessalie; — en Laconie; — en Crète. — Les Pénestes de Thessalie étaient, selon Théopompe, des Perrhaibes et des Magnètes réduits en servitude par les conquérants Thesprotes, selon d'autres des Pélasges; d'après un fragment d'Archémachos, c'étaient des Boiotes Arnéens dont l'asservissement avait été le résultat d'un contrat volontaire : « Ceux des Boiotes d'Arnè qui, par attachement à la contrée où ils s'étaient établis, ne retournèrent pas en Boiotie, se donnèrent comme serfs aux Thessaliens, à condition qu'on ne pourrait ni les tuer ni les vendre. Ils s'engagèrent de leur côté à cultiver les terres en payant un tribut annuel. On les appela Ménestes (résidents), on les nomme aujourd'hui Pénestes (pauvres); quelques-uns sont plus riches que leurs maîtres. » Casaubon, dans ses notes sur Athénée, compare leur condition à celle des gens de mainmorte dans la France monarchique. Les Pénestes accompagnaient leurs maîtres à la guerre en qualité de servants d'armes. Pendant la guerre de Péloponnèse, un noble thessalien, Ménon de Pharsale, prêta trois cents cavaliers Pénestes aux Athéniens contre Amphipolis.

En Laconie, la population composée anciennement de Léléges, devint achaienne sous les Pélopides, dorienne sous les Hèracléides. Il ne s'ensuit pas qu'elle fut entièrement renouvelée, mais les éléments anciens et nouveaux s'y mêlèrent de telle sorte que la distinction des classes ne répondit pas à une différence de races aussi exactement qu'en Thessalie où les Magnètes et les Perrhaibes, quoique sujets des Thessaliens, continuèrent à exister comme peuples distincts représentés au conseil amphictionique. L'assertion d'Ottfried Muller, que

les races étaient strictement distinguées en Laconie, et que les Périœkes, ou ruraux, furent toujours considérés comme Achaiens, est combattue par Grote qui soutient, sur d'assez fortes preuves, que toutes les distinctions de races avaient disparu avant les temps historiques. Quand les Hèracléides s'établirent dans la vallée de l'Eurotas, leurs auxiliaires, qui n'étaient pas tous Doriens, campèrent sur les terres des Pélopides et des Achaiens émigrés, à très peu de distance d'Amyclai, ancienne résidence de Tyndareus et de Ménélaos. Suivant Éphore, qui admet la légende d'une conquête rapide, « Eurysthénès et Proclès divisèrent la Laconie en six lots, donnèrent l'un, avec Amyclai pour chef-lieu, à Philonomos qui leur avait livré le pays, puis choisirent Sparte pour leur résidence et envoyèrent des lieutenants régner dans les autres villes, leur permettant, vu l'état de dépopulation du pays, d'y accueillir les étrangers qui voudraient s'y établir. » Il y a de fortes raisons de croire que la conquête fut lente et successive. Les anciens habitants restèrent longtemps en possession du territoire; mais peu à peu, les Doriens, d'abord concentrés dans leur campement de Sparte, s'établirent à côté d'eux ou à leur place. Quant aux Hilotes, on ne sait s'ils étaient Achaiens ou Lélèges, mais les Messèniens, qui grossirent plus tard le nombre des Hilotes, étaient de race dorienne. Cette race entrait donc comme élément, quoique sans doute en proportions inégales, dans toutes les parties de la population.

Il y avait en Crète, comme en Thessalie et en Laconie, une classe militaire possédant seule des droits politiques, et une classe de serfs attachés à la culture du sol. Mais c'est seulement par analogie qu'on attribue à la conquête dorienne cette division que les Crétois eux-mêmes rapportaient à Minos. Dans l'Odyssée, Homère énumère les races qui habitent la Crète, et à côté des Étéocrètes, ou vrais Crétois, il nomme les Kydoniens, les Doriens et les illustres Pélasges, sans attribuer à une de ces races une suprématie sur les autres. Il est possible que les colons venus de Sparte et d'Argos en Crète après le retour des Hèracléides aient constitué une noblesse militaire en soumettant l'ancienne population, mais aucun

témoignage ne permet de l'affirmer, et rien ne prouve que la hiérarchie des classes fût fondée sur une différence de races. Cette hiérarchie, quelle qu'en fût l'origine, est crûment exposée dans une chanson crétoise, le scolion d'Hybrias : « J'ai pour richesse ma grande lance et mon glaive et mon beau bouclier, rempart de ma chair. C'est avec cela que je laboure, que je moissonne, que j'exprime le doux jus de la vigne et que je suis appelé le maître de la Mnoia. Et ceux qui n'osent pas porter la lance et le beau bouclier, tous, à genoux devant moi, m'honorent comme un maître et m'appellent le grand roi. » La Mnoia était le domaine de l'État, cultivé par les Mnoïtes, ou esclaves publics, pour l'entretien de l'armée. Les serfs employés sur les terres des particuliers s'appelaient Aphamiotes, mot dont la signification est douteuse, ou Clèrotes, parce que les prisonniers de guerre étaient tirés au sort. Il y avait en outre dans les villes crétoises des domestiques achetés à prix d'argent.

Thirlwall admet que les Périœkes, ou ruraux, formaient, en Crète comme en Laconie, une classe de sujets dont les terres étaient soumises à un tribut, mais dont les personnes étaient libres. Il faut remarquer, cependant, qu'Aristote emploie toujours le mot d'esclaves en parlant des paysans crétois. Grote en conclut qu'il n'y avait pas en Crète comme en Laconie une classe intermédiaire entre les citoyens et les serfs ; selon lui, les Périœkes crétois sont les Clèrotes et les Mnoïtes, et répondent, non pas aux Périœkes laconiens, mais aux Hilotes, si ce n'est qu'ils étaient mieux traités. Il paraît qu'en effet leur condition n'était pas mauvaise, car ils ne tentèrent jamais d'insurrection, comme le firent souvent les Pénestes de Thessalie et les Hilotes de Sparte. Selon Aristote, les Crétois accordaient à leur serfs la jouissance de tous les autres droits et leur interdisaient seulement la gymnastique et le port d'armes. « Les Périœkes, dit-il, dans un autre passage, paient leurs redevances en grains, bestiaux et argent. Une partie de ces redevances sert au culte des Dieux et aux charges communes, l'autre est employée aux dépenses des repas publics, de manière qu'hommes, femmes et enfants, tous sont nourris aux frais de l'État. »

Éducation militaire et institutions politiques des Crétois. — Les citoyens, c'est-à-dire les citadins, les habitants des villes, débarrassés du souci de leur subsistance et de celle de leur famille, s'exerçaient au maniement des armes et composaient la force armée, la garde civique. De tout temps la Crète fut renommée pour ses archers comme la Thessalie pour ses cavaliers. Ephore, cité par Strabon, nous donne des détails sur l'éducation toute militaire des Crétois, qui ressemblait beaucoup à celle des Spartiates. Les enfants étaient de bonne heure accoutumés aux exercices du gymnase, au tir de l'arc, à la danse armée qu'on nommait pyrrhique ou crétoise ; ils apprenaient par cœur des chants nationaux. Le même vêtement leur servait pour l'été et pour l'hiver. Ils accompagnaient leurs pères dans les réfectoires destinés aux repas communs, et les plus jeunes faisaient le service des tables. A dix-huit ans, ils étaient soumis à une discipline plus sévère ; ils formaient des troupes qui, à des jours fixés, se livraient bataille au son des flutes et des lyres, non seulement à coups de poing, mais avec des armes. Ils devaient se marier à l'âge fixé par la loi, mais la femme ne suivait son mari que lorsqu'elle était en état de diriger la maison. Aristote parle d'une loi de divorce et de mesures pour arrêter l'accroissement de la population. L'ingérence de l'État dans les relations privées semble tyrannique, mais les citoyens étant des soldats devaient être soumis à la discipline d'une garnison. D'après Éphore, les Crétois avaient élevé à la hauteur d'une institution ces amitiés passionnées, inconnues d'Homère, glorifiées par Platon, et qui suffiraient pour justifier les anathèmes des Pères de l'Eglise contre la civilisation grecque. Ennius accuse les gymnases : il faut surtout accuser ce militarisme à outrance qui faisait de chaque cité une caserne. La réputation des Crétois sous le rapport moral était très mauvaise ; ils passaient pour menteurs et avides de gain. Ils auraient pu s'enrichir par le commerce en profitant de l'admirable situation de leur île. Selon Thucydide, la Crète avait été, sous le règne de Minos, le siège d'un empire maritime qui s'étendait sur les îles de la mer Egée ; mais du temps d'Ephore, les Crétois n'avaient plus de marine. Comme on ne leur apprenait que le métier des armes, ils prirent de

bonne heure l'habitude de s'engager comme mercenaires. A l'époque macédonienne, il y eut dans toutes les armées des archers crétois.

L'insignifiance de la Crète dans les temps historiques est encore plus extraordinaire, dit Thirlwall, que l'éclat passager qu'elle avait jeté dans les temps héroïques. D'après le Catalogue de l'Iliade, la Crète aux cent villes avait envoyé au siège de Troie quatre-vingt vaisseaux commandés par Idomèneus, fils de Deucalion et petit-fils de Minos; mais Homère place à côté d'Idomèneus, et presque sur le même rang, son compagnon Mèrionès, qui, d'après Diodore, était son cousin. La Crète semble n'avoir jamais eu d'unité politique, si ce n'est peut-être à l'époque de Minos. On ne sait pas quand la royauté y fut abolie, mais pendant toute la période historique on voit chaque ville crétoise gouvernée par dix magistrats appelés Cosmes, c'est-à-dire ordonnateurs. Ils étaient élus pour un an par tous les citadins, mais, d'après Aristote, l'éligibilité était le privilège de certaines familles. Ils étaient assistés par un sénat ou conseil de trente membres élus à vie parmi les Cosmes sortis de charge. Il y avait des assemblées générales où tous les citadins avaient droit de suffrage, mais sans initiative; ces assemblées se bornaient à ratifier les résolutions combinées des Cosmes et du sénat. Il n'existait aucun lien fédéral entre les villes crétoises, Cnossos, Gortyne, Kydonia, Lyctos, qui étaient à peu près de même importance et guerroyaient souvent les unes contre les autres.

Sparte, type de la cité militaire. — L'unité politique qui manqua toujours à la Crète fut la principale cause de la puissance de Sparte. La monarchie, qui est la forme naturelle de l'unité, répugnait à l'esprit d'indépendance des Grecs; les Spartiates conservèrent la royauté des temps héroïques, mais en la divisant. Ce n'était pas une monarchie, mais une diarchie héréditaire dans deux familles hèracléides que la tradition rattachait aux frères jumeaux Eurysthénès et Proclès. La rivalité qui exista toujours entre les deux familles royales écartait le danger du despotisme. Les rois de Sparte se nommaient Archagètes; leur seul privilège sérieux était le commandement militaire. Le prestige attaché à la descendance d'Hèraclès empêcha

des dynasties rivales de s'élever dans les villes lakédaimoniennes autres que Sparte qui devint, comme résidence des rois hèracléides, la capitale de la Laconie. Les Spartiates formaient une classe dirigeante. Si les ruraux avaient eu des droits politiques, ils seraient devenus les maîtres par la supériorité du nombre, comme on le voit par notre système de délégation représentative, où le vote des villes est noyé dans celui des campagnes. Les Spartiates considéraient tout le territoire laconien comme la Périœkie ou banlieue de Sparte. Dans cette banlieue, il y avait des villages, même des villes, mais Sparte était la Cité, ses habitants étaient les citadins ou citoyens.

Sparte offre le type le plus complet d'une république militaire. Pendant toute la période historique, elle resta ce qu'elle avait été à l'époque de l'établissement des Doriens, le camp d'une armée d'occupation en pays étranger. Dans un pays occupé militairement, tous les droits politiques des habitants sont supprimés. L'armée est entretenue par le territoire qu'elle occupe et qu'elle protège; si les habitants se tiennent en repos ils peuvent cultiver leurs propriétés et exercer leurs industries; s'ils se soulèvent, ils aggravent leur condition. Tel fut l'état de la Laconie pendant près de cinq siècles. Les habitants, qu'on nommait dans leur ensemble Lacones ou Lakédaimoniens, formaient trois classes : les Spartiates, composant la force armée, la noblesse militaire; les Périœkes, propriétaires libres établis dans les villes, et les Hilotes, dispersés dans les champs et les fermes, et cultivant, comme serfs, paysans et fermiers, les terres des Spartiates, probablement aussi celles des Périœkes. Cette situation se rattachait originairement à la conquête, et c'est pour cela sans doute qu'Hellanicos attribue la constitution spartiate aux deux premiers rois hèracléides Eurysthénès et Proclès. Mais tous les autres auteurs, d'après la tradition des Spartiates eux-mêmes, ont rattaché cette constitution au nom de Lycurgue. D'après Hérodote, Sparte avait été jusqu'à Lycurgue l'État le plus mal ordonné de toute la Grèce. Thucydide, sans nommer Lycurgue, parle aussi d'une longue période de désordre et de luttes intérieures, qui ne se termina que par une énergique réglementation. Le véritable fondateur

de la grande cité militaire de Sparte, ce n'est pas le chef de clan qui vint s'installer avec une troupe de bandits sur le domaine abandonné des Pélopides, c'est le réformateur assez courageux pour imposer à ces bandits une discipline égalitaire, et assez habile pour leur faire comprendre qu'il était de leur intérêt de s'y soumettre et de leur honneur d'y persévérer.

Lycurgue. — Plutarque, au commencement de la biographie de Lycurgue, avoue qu'on ne sait absolument rien de certain sur sa vie ni sur son œuvre : « Il y a, dit-il, différents récits au sujet de sa naissance, de ses voyages, de sa mort, et aussi de ses actes comme politique et comme législateur; c'est sur l'époque où il vivait qu'on s'accorde le moins ». On disait que Lycurgue appartenait à la race des Hèracléides, mais les deux familles royales le revendiquaient également. D'après Hérodote, il avait gouverné Sparte pendant la minorité de son neveu Labotas, de la branche des Agides, tandis que les autres récits lui donnent pour neveu et pour pupille Charilaos, de la branche des Eurypontides. La première tradition le placerait, selon la chronologie admise, vers 996 av. J.-C.; la seconde, vers 880. Zeus passait pour avoir inspiré les lois de Minos; Lycurgue mit les siennes sous le patronage d'Apollon. Quand il entra dans le sanctuaire de Delphes, la Pythie hésita, disait-on, si elle devait l'appeler un homme ou un Dieu; quelques-uns ajoutaient même qu'elle lui avait dicté ses lois. Cette opinion ne pouvait manquer d'être admise par E. Curtius, qui voit partout l'influence occulte d'une prétendue théocratie apollonienne. Hérodote s'en tient au témoignage des Spartiates, qui disaient que Lycurgue avait introduit chez eux des institutions empruntées à la Crète. Aristote regarde les lois de Lycurgue comme un perfectionnement de celles des Crétois. Il dit qu'ayant quitté la tutelle du roi Charilaos, Lycurgue séjourna longtemps dans la ville de Lyctos, colonie lakédaimonienne qui avait adopté la constitution établie en Crète par Minos. Plus tard on lui attribua d'autres voyages, en Ionie, d'où il avait rapporté les poèmes d'Homère, en Égypte, en Libye et jusque dans l'Inde. On raconta des détails sur sa vie, sur son désintéressement et sa modération, sur les difficultés

qu'il eut à faire accepter ses réformes; on disait même qu'il avait eu un œil crevé dans une émeute. Enfin le peuple accepta ses lois en jurant de les observer jusqu'à son retour, et le sage, pour enchaîner ses concitoyens par leur serment, se condamna à mourir en exil. Les Spartiates lui rendirent un culte religieux et lui élevèrent un temple, mais ils oublièrent de bonne heure sa véritable histoire, et comme ses lois n'avaient jamais été écrites, qu'elles consistaient en sentences, ῥῆτραι, confirmée par l'oracle de Delphes, on a dû, selon la remarque d'Heeren, attribuer au législateur des institutions plus anciennes, et d'autres plus récentes qu'on mit sous son nom pour leur donner force de lois.

Constitution politique de Sparte : les rois, le sénat, les Éphores. — La première Rhètra confirmait la division du peuple en tribus (φυλαί) et districts (ὠϐαί), établissait, à côté des rois (ἀρχαγέται), un sénat ou conseil de vieillards (γερουσία) et fixait le lieu de réunion des assemblées populaires entre le Babyke et le Cnakion, qui étaient deux branches de l'Eurotas. Cette constitution très simple existait déjà dans les temps héroïques, mais il est possible que Lycurgue lui ait donné une forme plus régulière, soit en fixant à trente le nombre des sénateurs, soit en déterminant leurs attributions. Ils devaient avoir au moins soixante ans, et, comme en Crète, ils étaient élus à vie par le peuple. Les deux rois faisaient partie du sénat dont les fonctions étaient à la fois délibératives, judiciaires et exécutives. L'assemblée du peuple, qui se réunissait tous les mois à la nouvelle lune, approuvait ou rejetait les propositions du sénat, mais sans discussions et sans amendements. Hérodote attribue à Lycurgue l'établissement du Conseil des cinq Éphores, mais d'après tous les autres auteurs cette magistrature ne fut instituée qu'un siècle plus tard, sous les rois Théopompos et Polydôros. L'Éphorat était électif et annuel; peut-être avait-il existé à l'époque de Lycurgue et même antérieurement, avec des attributions purement judiciaires, mais pendant les guerres de Messénie il prit une importance qui alla toujours en augmentant. Les rois, réduits au commandement militaire et à des privilèges honorifiques, furent subordonnés aux Éphores qui formèrent peu à peu un

directoire exécutif. Le pouvoir des Éphores a été considéré tantôt comme despotique, parce qu'il n'était soumis à aucun contrôle, tantôt comme populaire parce qu'il était renouvelé tous les ans et accessible à tous les citoyens. « Les Ephores, dit Cicéron, servent de contre-poids à la puissance royale, comme les Tribuns du peuple à l'autorité consulaire. » La constitution de Sparte, quoiqu'elle fût une des moins libérales, reposait cependant sur le principe républicain de la division du pouvoir, et, comme dans toutes les cités grecques, les fonctions publiques y étaient entièrement gratuites.

On a répété souvent, d'après Ottfried Muller, que les institutions attribuées à Lycurgue n'étaient que les ancienes coutumes des Doriens conservées à Sparte et érigées en lois. Grote a réfuté cette opinion par des arguments péremptoires. Sparte diffère autant des autres cités doriennes, Argos, Corinthe, Mégare, Cnide, Rhodes, Kerkyra, Tarente, Syracuse, qu'elle diffère de Thèbes ou d'Athènes. Si on veut trouver des traits communs avec Sparte, il faut les chercher dans d'autres républiques militaires, en Thessalie et surtout en Crète. Mais la situation géographique de Sparte, les luttes qu'elle eut à soutenir, d'abord contre les autres villes laconiennes, puis contre Argos, contre Tégée, contre la Messénie, l'obligèrent à s'imposer une discipline dont la nécessité ne s'était pas fait sentir en Thessalie ; à maintenir des institutions qui, chez les Crétois à qui elle les avait empruntées, tombèrent promptement en désuétude. Cette forte éducation fit de Sparte la première puissance politique de la Grèce. Sa prépondérance après la guerre du Péloponèse dut lui attirer de la part du peuple d'Athènes les accusations qu'on accueille facilement contre un rival heureux, et de la part des théoriciens l'admiration qui s'attache toujours au succès. Les Spartiates n'ayant pas écrit eux-mêmes leur histoire, des exagérations, en bien ou en mal, ont été acceptées indifféremment à titre d'antithèses littéraires, les jugements les plus contradictoires peuvent s'appuyer sur des témoignages, et la critique historique n'a pas toujours les moyens de discerner la vérité. La chronologie, quoique bien indécise encore, nous vient quelquefois en aide : ainsi on ne peut admettre que Lycurgue ait interdit la monnaie

d'or et d'argent, puisque les premières monnaies d'argent ont été frappées par Pheidon d'Argos, qui est postérieur à Lycurgue, et que les premières monnaies d'or ont commencé vers la même époque à circuler dans la Grèce d'Asie. On ne peut pas même attribuer à Lycurgue la division du peuple en trois classes et le partage des terres de la Laconie, si, comme l'affirme Pausanias, la soumission des villes laconienes ne remonte qu'au règne de Téléclos et l'asservissement des Hilotes à celui de son fils Alcaménès.

Légende du partage des terres. — A l'époque la plus récente où on puisse placer Lycurgue, le territoire de Sparte ne comprenait qu'une très petite banlieue, puisqu'Amyclai, qui est à quelques stades, n'en faisait pas encore partie. C'est pour les habitants de ce district si resserré que Lycurgue fit sa législation. Les maux auxquels il voulait porter remède étaient des désordres intérieurs. Il y avait des luttes entre les rois et le peuple, et dans le peuple même entre les riches et les pauvres. Il établit ou reconstitua le Sénat pour restreindre l'autorité royale. Quant à l'inégalité des richesses, il n'est pas impossible qu'il ait cru y remédier par un nouveau partage des terres, non pas de toute la Laconie, que Sparte ne possédait pas encore, mais du petit territoire formant la commune de Sparte. Cependant, même dans ces étroites limites, il est difficile d'admettre qu'une mesure si radicale ait été prise sans qu'il y soit fait aucune allusion par Hérodote, Thucydide, Xénophon ou Aristote. Le premier auteur qui en parle est Plutarque, et il étend le partage à toute la Laconie. Il donne des chiffres très précis : 9000 lots pour les Spartiates, 30,000 pour les Périœkes. Selon une conjecture de Grote, cette légende s'est formée à l'époque macédonienne, sous les règnes successifs des deux rois socialistes Agis et Cléoménès; qui voulaient rétablir la discipline de Lycurgue, et probablement par l'influence du philosophe Sphairos, leur maître et leur ami, qui rêvait une cité de Stoïciens. La décadence de Sparte venait du luxe et de l'inégalité des richesses : un partage égal de la propriété devait y ramener les vertus antiques. On se persuada que Lycurgue avait dû procéder ainsi. La tentative la plus hardie qui ait jamais été faite fut mise à l'abri de ce nom vénéré et présentée

par ses auteurs comme une œuvre de réaction. Il arriva quelque chose de semblable à Jérusalem quand le parti des prophètes mit la réforme de Josiah sous le patronage de Moïse (1).

Tendances communistes. Les repas publics. — Le nivellement de la propriété, que Plutarque attribue à Lycurgue, aurait été une mesure économique bien insuffisante à moins d'être fréquemment renouvelée. Lycurgue fit mieux; en proscrivant le luxe sous toutes ses formes, il essaya de rendre la richesse inutile et d'effacer la distinction entre les riches et les pauvres, distinction dangereuse dans une société militaire. Toutes ses institutions tendent au communisme : la défense de fermer les portes, la permission accordée à chacun de monter sur le premier cheval qu'il rencontrait, d'emprunter pour son usage les domestiques de son voisin, ses chiens de chasse, ses instruments de cuisine et de ménage, et même, si on revenait trop tard de la chasse, d'entrer chez le premier venu en son absence et de manger ce qui s'y trouvait. Cela fait comprendre comment un philosophe, grand admirateur des Spartiates, a pu, sans étonner personne, admettre la communauté des biens dans son plan de république militaire. On ne saurait être surpris non plus que, dans un pays où la propriété individuelle n'existe que par tolérance, on ait pu, pour habituer les enfants aux nécessités de la vie militaire, les forcer à se procurer par la maraude de quoi préparer leurs repas. Si on les punissait lors qu'ils se laissaient surprendre, c'était par mesure de discipline, et non par respect pour la propriété. Sans admettre la communauté des femmes, les Spartiates s'en rapprochaient beaucoup en permettant à l'homme qui n'avait pas d'enfants de prêter sa femme ou d'emprunter celle d'un autre. Cet usage, que Xénophon rapporte avec une approbation manifeste, explique comment Platon a pu songer à absorber la famille dans la Cité par la communauté des femmes et des enfants. Aristote, dont l'esprit est plus pratique, trouve l'éducation des femmes à Sparte très vicieuse. Les gymnases publics pour les jeunes filles formaient un

(1) Voir mon *Histoire des Israélites d'après l'exégèse biblique.*

étrange contraste avec la sévère retraite du gynécée à Athènes et dans le reste de la Grèce. En général, les coutumes des Spartiates différaient tellement de celles des autres Grecs, qu'ils ont dû, pour les conserver, s'interdire les voyages et éloigner les étrangers de leur pays.

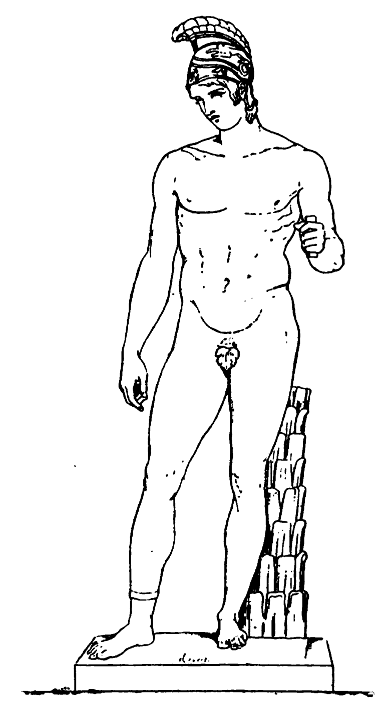
Les repas communs sont une nécessité de la vie militaire. Il n'y aurait pas de camaraderie possible entre les soldats d'une garnison si les plus riches se faisaient servir à part au lieu de s'asseoir à la même table que les pauvres et de se contenter de la nourriture du réfectoire. Mais il y avait une différence entre les repas publics des Spartiates et ceux des Crétois : en Crète, les tables communes étaient entretenues par l'État ; à Sparte, elles étaient à la charge des particuliers. Aristote signale cette différence, qui n'était pas à l'avantage des Spartiates et d'où résultèrent plus tard de graves inconvénients. Sans admettre le remaniement général de la propriété attribué à Lycurgue par Plutarque, on peut croire que des terres restées indivises furent partagées entre les citoyens pauvres pour leur permettre de fournir aux repas publics une quote-part spécifiée de farine d'orge, de vin, de fromage, de figues, et une petite contribution en argent pour les assaisonnements. Chacun pouvait de plus envoyer aux tables communes les produits de sa chasse dans les forêts de Tèygétès et la viande des victimes qu'il offrait en sacrifice. On s'asseyait quinze à la même table, et les groupes se formaient comme dans nos cercles d'officiers par le libre choix des convives, dont le consentement unanime était requis pour l'admission d'un nouveau membre. On ne pouvait se dispenser d'assister aux repas communs, et longtemps après, le roi Agis fut réprimandé et puni pour avoir voulu, au retour d'une expédition militaire, dîner seul avec sa femme.

Éducation. Discipline. Tactique militaire. — Dans les monastères chrétiens et bouddhistes, la propriété est commune et la famille est supprimée par les vœux de célibat. Dans nos armées modernes, on peut interdire le mariage aux soldats, parce que le service militaire ne dure que peu d'années. Mais à Sparte, chaque citoyen restait soldat tant qu'il était valide, et la Cité militaire ne pouvait se recruter que par les enfants de

troupe. Il fallait donc conserver la famille, et tout ce qu'on pouvait faire c'était de la subordonner à l'État. Considéré comme soldat futur, l'enfant appartenait à la République plutôt qu'à ses parents. A sa naissance, s'il était difforme ou trop chétif, on le portait sur le Tèygétès pour débarrasser l'État d'une charge inutile, ou peut-être, comme le croit Curtius, pour le faire élever avec les enfants des Périœkes, comme incapable de supporter l'austère éducation imposée aux Spartiates, éducation qui commençait presque dès le berceau et qui formait la partie la plus importante de l'œuvre de Lycurgue. Si on regarde le bien-être matériel comme le but suprême de la vie et la mesure de la civilisation, on peut à peine comprendre ce dédain pour le plaisir, cette indifférence pour la douleur, cette héroïque patience, cette obéissance volontaire à une règle despotique, qui rendait la vie du citoyen plus difficile que celle d'un esclave. Dans nos sociétés énervées, où le luxe et la mollesse sont la religion du riche et l'ambition du pauvre, on préférerait la condition, je ne dis pas seulement des Périœkes, mais des Hilotes, à l'implacable discipline de leurs tyrans ascétiques. Etrange aristocratie, qui avait pour privilège une perpétuelle immolation de chacun à tous, une absorption complète de toutes les volontés en une seule volonté, une soumission absolue au plus impérieux de tous les maîtres, le devoir. Nulle place pour l'intérêt privé; un seul amour, la patrie ; sacrifice perpétuel de toutes les affections, de toutes les espérances, dévouement sans bornes, dans la paix comme dans la guerre, dans la vie comme dans la mort.

Ne craignons pas que Sparte ait jamais d'imitateurs : de tels exemples ne sont pas contagieux. Personne ne voudrait vivre dans cette Cité d'athlètes, dans cette fraternelle communion d'égaux, où toutes les pensées, tous les désirs se confondaient dans la grande âme collective de la patrie. Personne ne voudrait soumettre ses fils à la dure discipline de cette sobre et silencieuse jeunesse, vêtue à la légère en toute saison, couchant sur des roseaux, n'ayant pour se nourrir que les produits hasardeux de la maraude, exercée par des chefs toujours choisis par elle à toutes les luttes, à toutes les privations, à toutes les fatigues, et déchirée sans pitié par le fouet sanglant

d'Artémis. C'est ainsi que se formaient ces générations d'adolescents robustes, toujours en armes, fiers de leur sauvage beauté, peignant leurs cheveux et se couronnant de fleurs le matin des batailles, marchant à la mort comme à une fête,



Statue d'Arès (l'Achille Borghèse du Louvre).

L'anneau qui entoure la jambe droite, au-dessus de la cheville, est percé d'un trou dans lequel on voit la trace d'une chaîne de métal. Selon Pausanias, il y avait à Sparte une statue d'Arès enchaîné. De même que les Athéniens représentaient la Victoire sans ailes, pour la fixer parmi eux, les Spartiates enchaînaient la statue du dieu de la guerre, pour maintenir la paix.

avec des hymnes aux Muses, et vêtus de rouge, pour ne pas donner à l'ennemi la joie de voir couler leur sang. Au gymnase,

au champ de manœuvres, les citoyens qui ont passé l'âge de porter les armes surveillent les exercices militaires de la génération nouvelle, et chaque soldat a tous les droits d'un père sur chacun des enfants de la patrie. Quant aux femmes, on ne leur demande que de faire des héros : au jour des luttes nationales, chaque mère armera fièrement son fils et lui montrera la route du devoir, sans regrets et sans larmes : « Rapporte ton bouclier ou qu'on te rapporte dessus. » Dans cet immense concours d'abnégation, il faut qu'elles aient aussi leur part de souffrances muettes, et qu'elles offrent le sang de leur cœur en holocauste sur l'autel dévorant de la loi.

On s'étonne que tout un peuple ait pu se soumettre volontairement et pendant des siècles à une discipline si tyrannique : c'est que cette discipline assurait la suprématie des Spartiates sur tous leurs rivaux. Quand les autres Grecs ne connaissaient encore que de confuses mêlées, ou ces combats individuels décrits dans l'Iliade, les Spartiates eurent les premiers une tactique régulière. L'infanterie pesamment armée, le corps des Hoplites, était leur force principale. Partagés en compagnies de 25, 32 ou 36 hommes appelées Enomoties, ils chargeaient en rangs serrés, la lance en avant. On leur apprenait à observer l'ensemble dans la marche à quitter rapidement la ligne pour prendre la file, à faire conversion à droite ou à gauche. Leur pas était réglé par le fifre, et si l'ordre était dérangé par quelque accident imprévu, les soldats dispersés reprenaient leurs rangs, chaque homme connaissant parfaitement sa place et son chef de file. Les ordres donnés par le roi, commandant en chef, étaient rapidement transmis par l'échelle des divisions et la hiérarchie des officiers, et simultanément exécutés par toutes les compagnies. L'habitude de la Pyrrhique, ou danse guerrière, rendait les évolutions faciles et promptes. Les soldats, exercés d'avance à toutes les manœuvres, y apportaient une précision qui faisait regarder les Spartiates comme des artistes dans les choses militaires. Mais il fallait pour cela n'avoir pas à s'occuper d'autre chose. Dans presque tous les autres pays grecs, les mêmes hommes étaient alternativement soldats en temps de guerre, artisans ou laboureurs en temps de paix. Un Spartiate ne pouvait avoir d'autre métier que celui de soldat.

Dans une Cité militaire, il faut que l'armée soit nourrie par les travailleurs, qui se trouvent par cela même réduits à une condition servile, car le signe distinctif de l'esclavage aux yeux des Grecs, c'était de travailler pour autrui.

Soumission de la Laconie. — La discipline de Lycurgue, en donnant aux Spartiates une force militaire supérieure à celle de leurs voisins, eut pour conséquence la sujétion des Périœkes et l'asservissement des Hilotes. Sauf quelques rares indications éparses dans Pausanias, on ne sait rien des luttes qui amenèrent la soumission de toute la Laconie. Pharis, Géronthrai et Amyclai étaient restées achaiennes jusqu'au temps du roi Téléclos. Les habitants de Pharis et de Géronthnai n'essayèrent pas de résister et quittèrent le Péloponnèse. La conquête d'Amyclai fut plus difficile, et les Spartiates ne s'en emparèrent qu'après une résistance assez longue. Clavier croit que les habitants se retirèrent en Italie, car il y avait entre Gaëte et Terracine une ville d'Amyclai, qui, selon Servius, avait été fondée par les Lacônes. On n'a aucun renseignement sur la conquête des autres villes laconiennes, Gytheion, Therapnai, etc., ni sur celle de l'île de Kythéra et de la Kynourie, qui formait la région maritime de l'est du mont Parnon. Les territoires de Pharis, de Géronthrai et d'Amyclai furent partagés entre les Spartiates pauvres. Il est probable qu'il en fut de même dans d'autres parties du territoire laconien. Même au temps de sa plus grande puissance, Sparte ne fut jamais entourée de murailles ; rien ne la séparait de sa banlieue. L'infériorité politique des Périœkes n'était pas fondée sur une différence de race ; elle résultait naturellement de leur éloignement de la capitale. Les Périœkes n'auraient pu prendre part aux repas communs ni aux assemblées périodiques, ni aux élections d'Ephores et de sénateurs. Mais ils devaient être exercés dans une certaine mesure à la tactique militaire, puisqu'ils étaient employés comme hoplites dans l'armée, dont ils formaient la partie la plus considérable ; les Spartiates considérés comme une troupe d'élite, passaient pour les plus braves parmi les braves Lakédaimoniens.

Pausanias rapporte la prise d'Hélos au règne d'Alcaménès, fils de Téleclos. La ville maritime d'Hélos était devenue un

centre de résistance ou de révolte des populations rurales soutenues par les Argeiens. Il n'y eut pas de capitulation, les habitants furent réduits en servitude et le nom d'Hilotes fut étendu dans la suite à tous les serfs de la Laconie. Telle est du moins l'explication qu'on a généralement donnée de ce nom, quoique, d'après une étymologie plus vraisemblable, il ait le sens de captifs. Nous ne savons pas quelle avait été la condition des paysans dans la période achaienne ; quand les Doriens s'établirent sur le domaine des Pélopides, ceux qui le cultivaient, probablement des Lélèges, payèrent aux nouveaux propriétaires la redevance accoutumée. Mais le caractère despotique des Spartiates, en rendant la sujétion plus lourde, provoqua des révoltes comme celle d'Hélos. et le servage passa, comme le dit Pline, pour une invention des Lakédaimoniens. Les Hilotes étaient attachés au sol et ne pouvaient être vendus hors du pays. Ils payaient une partie du produit de leurs récoltes ; mais ce fermage était fixe et modéré. Ils étaient esclaves de l'État et n'avaient pas, comme les Pénestes de Thessalie, des maîtres particuliers. Il faut croire cependant que quelques-uns étaient employés au service domestique, car Xénophon et Aristote nous disent que les Spartiates se servaient des esclaves les uns des autres. Les Hilotes combattaient comme troupes légères dans les armées lakédaimoniennes ; ils pouvaient même obtenir la liberté en récompense de leurs services. Mais l'orgueil irritant des Spartiates rappelait continuellement les Hilotes au sentiment de leur dépendance. Les Argeiens, qui n'avaient pas de serfs, poussaient les serfs de Sparte à la révolte. Les Spartiates se sentaient détestés et redoublaient de défiance. Leur faiblesse numérique les forçait à rester tyrans sous peine de devenir esclaves, à prolonger indéfiniment une sorte d'état de siège, à se tenir toujours en garde contre un soulèvement.

Luttes contre les Argeiens. — Pheidon. — Le monnayage — La conquête de la Laconie n'avait été accomplie que par étapes successives, entremêlées de luttes contre les Argeiens, les Messéniens et les Arcadiens. Au commencement de la période historique, Argos paraît avoir été la puissance prépondérante du Péloponnèse ; Sparte ne venait qu'en seconde

ligne ; dans la légende de la conquête dorienne, Argos est le lot de Téménos, l'aîné des Hèracléides. Argos était à la tête d'un groupe important de cités doriennes, Sikyone, Cléonai, Phlious, Troizen, Épidaure, Aigine. Le Dieu protecteur de cette confédération, Apollon Pythaieus, avait son sanctuaire sur l'acropole d'Argos. Mais ce lien fédéral s'affaiblit de plus en plus, tandis que Sparte, par la conquête graduelle de la Laconie, devenait le chef-lieu d'un État fortement centralisé. La puissance d'Argos atteignit son apogée sous le règne de Pheidon, qu'on nomme quelquefois tyran, non pas qu'il eût usurpé le trône, car il appartenait à la dynastie Téménide, mais parce qu'il s'était affranchi des restrictions apportées à l'autorité royale sous ses prédécesseurs.

On n'est pas d'accord sur la date de Pheidon. Pausanias le place à la huitième Olympiade (747 avant J.-C.), mais quelques auteurs croient le texte altéré et lisent la vingt-huitième Olympiade. Par suite de cette incertitude, on ne sait s'il faut attribuer à Pheidon l'invention du monnayage ou seulement son introduction en Grèce. Hérodote parle de Pheidon comme ayant établi un système de poids et de mesures dans le Péloponnèse, mais il ne parle pas de la monnaie, et dans un autre passage il en attribue l'invention aux Lydiens. Les mesures pheidoniennes, destinées à faciliter les transactions commerciales avec l'Asie, étaient probablement empruntées aux Phéniciens, qui les avaient reçues de Babylone ; mais ni les Phéniciens ni les Chaldéens ne se servaient de monnaies, et on n'en a pas trouvé de traces dans les ruines de Ninive. L'invention qu'Hérodote attribue aux Lydiens consista probablement à mettre en circulatiou des lingots de métal d'un poids déterminé, pour éviter d'avoir continuellement recours à la balance. Mais la garantie du poids, ce qui constitue la véritable monnaie, c'est l'empreinte officielle, le poinçon de l'État. Cette innovation capitale paraît due aux Grecs ; on peut donc laisser à Pheidon l'honneur d'avoir inventé le monnayage. Les monnaies d'argent qu'il fit frapper à Aigine ont pour empreinte la tortue, attribut d'Hermès, Dieu du commerce.

D'après le Grand Étymologiste, Pheidon consacra à Hèrè, en mémoire de son invention, des échantillons des anciens

lingots sans empreinte qui servaient autrefois aux échanges et qu'on appelait *obélisques* ou petites barres, à cause de leur forme allongée ; de là vient le nom d'oboles qui resta aux petites pièces d'argent. L'usage de la monnaie se répandit rapidement. Chaque cité eut son type monétaire, signe de son autonomie ; Athènes choisit la chouette ou la tête de la Gorgone, Phokaia le phoque qui rappelait son nom, Corinthe prit Pègasos, le cheval ailé de Bellérophontès, Thèbes un bouclier échancré des deux côtés etc. L'empreinte, gravée en creux sur le marteau qui servait à la frapper, se reproduisait en relief sur la pièce. Il y avait sur l'enclume des parties saillantes pour empêcher le métal de glisser ou de se déplacer sous les coups de marteau : de là ces carrés creux plus ou moins profonds qui se trouvent au revers des monnaies primitives; plus tard il y eut des empreintes en relief sur les deux côtés de la pièce.

Pheidon rétablit la suzeraineté d'Argos sur toutes les villes de la confédération argolique et prétendit même étendre cette suzeraineté sur tout le pays qui passait pour avoir été soumis par Hèraclès, c'est-à-dire la plus grande partie du Péloponnèse. On dit qu'il attaqua Corinthe et réussit à s'en emparer. Il aida son frère Caranos à fonder en Thrace un petit royaume qui devint la Macédoine. Pheidon soumit la Kynourie, toute la côte orientale du golfe argolique jusqu'au cap Malée et même l'île de Kythéra. Comme chef de la branche aînée des Hèracléides, il s'attribua la présidence des jeux olympiques, institués, disait-on, par son ancêtre, et en rendit la direction aux Pisates qui en avaient été dépouillés par les Éléiens. Mais ceux-ci appelèrent les Spartiates à leur secours, Pheidon fut vaincu et les Argéiens perdirent l'hégémonie du Péloponnèse.

Luttes des Spartiates contre les Arcadiens. — Les querelles des Spartiates et des Arcadiens avaient commencé avant l'époque de Lycurgue. L'Arcadie n'avait pas d'unité politique ; les villes étaient indépendantes les unes des autres et se faisaient quelquefois la guerre. La plus puissante de toutes, Tégéa, eut de fréquents démêlés avec Sparte. Hérodote raconte que les Spartiates ayant consulté l'oracle de Delphes sur la conquête de l'Arcadie, la Pythie leur répondit : « Tu me de-

mandes l'Arcadie; ta demande est excessive: je la refuse. L'Arcadie a des guerriers nourris de glands qui repousseront ton attaque. Je ne te porte pas envie, cependant : je te donne Tégéa pour y danser et ses belles plaines pour les mesurer au cordeau. » Sur cette réponse équivoque, les Spartiates, emportant avec eux des chaînes, envahirent le territoire de Tégéa, mais ils furent vaincus et tous ceux qui furent pris, chargés des chaînes qu'ils avaient apportées, travaillèrent en cet état aux terres des Tégéates et les mesurèrent aux cordeau. Du temps d'Hérodote, on voyait ces chaînes suspendues autour du temple d'Athènè Aléa. Cet échec se rattache probablement à l'expédition conduite selon Pausanias par Charilaos, le prétendu neveu et pupille de Lycurgue. Les femmes des Tégéates, commandées par une veuve nommée Marpessa, s'étaient mises en embuscade. Lorsque le combat fut engagé, elles prirent à dos les Lakédaimoniens, qui furent mis en déroute. Charilaos fut du nombre des prisonniers, mais on le relâcha en lui faisant jurer de ne plus attaquer les Tégéates. En mémoire de cette action des femmes, on éleva sur la place publique de Tégéa une statue d'Arès surnommé le convive des femmes.

Première guerre de Messénie. — Quoique séparées par la frontière naturelle du Tèygétès, la Laconie et la Messénie avaient été jadis réunies sous le sceptre des Pélopides. Après l'établissement des Doriens, il y eut, malgré la communauté de race, des guerres longues et sanglantes qui eurent pour résultat de soumettre la Messénie à la domination de Sparte. Ces luttes ont été racontées par Pausanias avec des détails intéressants et dramatiques, mais puisés à des sources qui inspirent peu de confiance. Il tire le récit de la première guerre d'un auteur de l'époque alexandrine, Myron de Priènè; celui de la seconde d'un poème du Crétois Rhianos sur les exploits du héros messénien Aristoménès. La date de ces deux guerres ne peut être fixée avec certitude; Pausanias place la première entre 743 et 724, la seconde entre 685 et 666. Le poète Tyrtée, qui combattit avec les Spartiates dans la seconde guerre, nous fournit seul quelques faits incontestables.

La Messénie était habitée par les mêmes races que la Laconie, mais les Doriens s'étaient mêlés plus complètement aux

Achaiens et aux Lélèges. Tandis que les institutions de Lycurgue tournaient l'activité des Spartiates vers l'art militaire, les Messéniens, profitant de la fertilité de leur sol, arrivèrent à la richesse par l'agriculture. Cette prospérité excita la convoitise de leurs voisins, qui trouvèrent facilement des prétextes de guerre. Ils occupèrent Ampheia, forte position sur les contreforts du Tèygétès; de là, ils commencèrent leurs attaques, coupant les récoltes, emportant le butin qu'ils pouvaient saisir, mais sans abattre les arbres ni les maisons, ne voulant pas ravager un pays qu'ils regardaient déjà comme leur propriété. Cela dura quatre ans. L'issue de toutes les batailles était indécise, mais les laboureurs n'osaient plus cultiver leurs champs. Les Messéniens se fortifièrent sur la montagne d'Ithômè et envoyèrent consulter l'oracle de Delphes. D'après le récit romanesque de Pausanias, l'oracle demande le sacrifice d'une vierge de la race d'Aipytos; un de leurs chefs, Aristodèmos, immole sa fille, et à cette nouvelle les Spartiates découragés quittent le pays. Au bout de quelques années, les rois de Sparte Polydoros et Théopompos reviennent en Messénie et la guerre recommence. Les Messéniens reçoivent des secours de l'Arcadie, de Sikyone et d'Argos; les Corinthiens prennent le parti de Sparte. Il se livre une grande bataille où les Messéniens ont l'avantage, mais ils sont découragés par la famine, effrayés par une suite de prodiges menaçants : Aristodèmos se tue sur le tombeau de sa fille. Ses compagnons abandonnent la forteresse d'Ithômè, se retirent à Argos, à Sikyone et en Arcadie. Le peuple se soumet au Spartiates, et prête serment de ne jamais se révolter. « Comme des ânes harassés par de pesants fardeaux, dit un fragment de Tyrtée, ils sont forcés d'abandonner à leurs maîtres la moitié du produit de leurs champs, et de venir à Sparte, eux et leurs femmes, suivre en costumes de deuil les funérailles des rois ».

Fondation de Tarente. — La guerre avait duré vingt ans. Bien des désordres s'étaient produits à Sparte par l'absence prolongée des chefs de famille. Les veuves et les jeunes filles avaient épousé des Periœkes ou des Hilotes. Il répugnait à l'orgueil spartiate de traiter en citoyens les enfants nés de ces mésaillances (παρθενίαι). Ceux-ci conspirèrent avec les Hi-

lotes. Le complot devait éclater à la grande fête religieuse des Hyakinthia, dans le temple d'Apollon Amyclaien. Le chef des conjurés, Phalanthos, devait donner le signal en mettant son casque. Il recula devant la guerre civile et dénonça la conspiration sur une promesse d'impunité pour lui et tous ses complices. Au commencement de la fête, quand le peuple fut rassemblé, on fit proclamer par un crieur que Phalanthos ne mettrait pas son casque ce jour-là. Les conjurés virent qu'ils étaient trahis; on les retint en prison avec l'assurance de la vie sauve, pendant que Phalanthos allait consulter l'oracle de Delphes au sujet d'une émigration. Il demanda s'il pouvait s'approprier la fertile plaine de Sikyone; mais la Pythie l'en dissuada et lui enjoignit de conduire les émigrants dans la région appelée Iapygie, au sud-est de l'Italie. Il s'établit à Tarente, où se trouvait une population issue d'un mélange de colons Crétois et d'indigènes. Comme les troupes qu'il amenait pouvaient être d'un grand secours, on les reçut d'une manière amicale. Le port de Tarente était le plus spacieux et le plus sûr de tout le golfe. Il y avait sur cette côte une inépuisable variété de poissons et de coquillages. La pêche, surtout celle du Murex d'où on tirait la pourpre, devint une source de richesse pour la colonie, et les pêcheurs formèrent l'élément prépondérant de la démocratie tarentine.

Seconde guerre de Messénie. Aristoménès. — La seconde guerre de Messénie est séparée de la première par un intervalle de quarante ans selon Pausanias, de quatre-vingts ans selon Justin. Un fragment de Tyrtée indique vaguement les dates relatives des deux guerres : « Les pères de nos pères conquirent Messènè ». L'incertitude sur ces événements est si complète qu'Aristoménès, le héros de la seconde guerre dans l'épopée de Rhianos, est placé dans la première par Myron et Diodore. Dans le récit qui nous est parvenu, la bravoure d'Aristoménès prend des proportions fabuleuses. Il offre trois fois le sacrifice appelé Hécatomphonie, réservé à ceux qui avaient tué cent ennemis. Il fait des excursions sur le territoire laconien, pille Amyclai, entre la nuit à Sparte et, en signe de défi, suspend son bouclier dans le temple d'Athènè Chalkioikos. Un jour, il est blessé à la tête, fait prisonnier avec cinquante

de ses compagnons et précipité après eux dans la Kaiadas, cavité profonde aux flancs du Tèygétès où on jetait les criminels. Mais les Dieux ne l'abandonnent pas. Son large bouclier amortit le choc des rochers, il tombe sain et sauf sur les corps de ses compagnons. Après trois jours, il renonçait à tout espoir et s'enveloppait la tête pour attendre la mort, quand ses yeux habitués à l'obscurité aperçoivent un renard dévorant les cadavres. Il le saisit par la queue, lui présentant de l'autre main son manteau à mordre; le renard, cherchant à s'échapper, le conduit vers une petite ouverture. Il l'élargit avec ses mains, parvient à sortir et reparaît au milieu de ses soldats. Une autre fois, pendant une trêve, il est pris traîtreusement par des archers crétois et doit sa délivrance à la pitié d'une jeune fille qu'il récompense en la mariant à son fils Gorgos.

Tyrtée. — On dit que les Spartiates, effrayés des succès d'Aristoménès, consultèrent l'oracle de Delphes qui leur dit de demander un général aux Athéniens, et que ceux-ci, ne voulant ni désobéir à Apollon ni contribuer à l'accroissement de la puissance de Sparte, leur envoyèrent un maître d'école nommé Tyrtée. Quoique présentée sous une forme peu vraisemblable, cette légende peut avoir un fondement réel. Athènes, par ses relations avec l'Ionie, pouvait être fréquentée dès cette époque par les Homérides; si Tyrtée était de Milet, comme le dit Suidas, ce dut être quelque rhapsode chantant les poèmes d'Homère et d'Arctinos, et il est très possible qu'il ait ouvert une école pour les enseigner. Ce qui est certain, c'est que ce vieux maître d'école était un grand poète, vraiment de la race du vieux mendiant de Chios. Les Spartiates savaient quelle est la puissance d'une musique guerrière et d'une mâle poésie pour exciter les jeunes gens au combat. Plus d'une fois ils adoptèrent des musiciens et des poètes étrangers, Terpandros de Lesbos, Alcman de Sardes, Thaletas de Crète. Leur tactique militaire était en défaut dans une guerre d'escarmouches. L'oracle avait raison, il leur fallait un général d'une nouvelle espèce, un improvisateur guerrier, sonnant le clairon des batailles. Tyrtée devint leur poète populaire; ils lui donnèrent ce droit de cité dont ils étaient si avares. Nous ne connaissons rien des anapestes de Tyrtée,

destinés probablement à rhythmer la marche des troupes, mais Stobée nous a conservé quelques fragments de ses élégies. Le distique élégiaque, composé d'un hexamètre et d'un pentamètre, n'avait pas encore le caractère mélancolique que lui donna Mimnerme; c'était un rhythme guerrier, inventé dit-on par Callinos d'Éphèse pour exciter l'ardeur des jeunes gens au moment d'une invasion des Kimris en Asie-Mineure. Ce qui nous reste de Tyrtée justifie l'admiration des Spartiates et résume bien la pensée de cette dure cité militaire, qui étonna la Grèce elle-même par sa toute-puissante énergie.

« Il est beau de tomber au premier rang, comme un brave, en combattant pour la patrie; mais il n'y a pas de destinée plus triste que de fuir sa ville et ses grasses campagnes et d'aller mendier, errant avec sa mère chérie, son vieux père, ses petits enfants et sa jeune épouse..... Combattons bravement pour cette terre, mourons pour nos enfants, n'épargnons pas notre vie. Allons, jeunes gens, combattez, serrés les uns contre les autres, ne commencez pas la fuite honteuse et la peur. Faites dans vos cœurs un grand et fort courage, n'épargnez pas votre vie dans la mêlée des hommes.....

« Allons, vous êtes la race de l'invincible Hèraclès, courage, Zeus ne s'est pas encore détourné de vous. Ne regardez pas le nombre, n'ayez pas peur, que chacun marche droit, le bouclier en avant, méprisant sa vie et chérissant les noires Kères de la mort comme les rayons du soleil..... Il est odieux à voir, l'homme frappé par derrière en fuyant la terrible bataille; il est honteux à voir, couché dans la poussière, le corps percé dans le dos d'une pointe de lance. Allons, que chacun se tienne la jambe en avant, les deux pieds solidement appuyés sur la terre, mordant ses lèvres de ses dents et couvrant de son large bouclier ses cuisses et ses jambes, sa poitrine et ses épaules, secouant de sa main droite son fort javelot, agitant sa terrible aigrette sur sa tête. Qu'il pratique l'art de la guerre en faisant de grandes choses et ne se tienne pas loin des traits, derrière son bouclier. Qu'il attaque corps à corps et frappe l'ennemi de sa longue javeline, ou le perce de son glaive. Pied contre pied, bouclier contre bouclier, aigrette contre aigrette, casque contre casque, poitrine contre poitrine, combattez d'homme à homme, frappez

de l'épée tranchante ou de la longue lance. Et vous, troupes légères, de chaque côté, à l'abri des boucliers, lancez de grandes pierres et des flèches aigues, en vous tenant près des hoplites.

« La vertu guerrière est ce qu'il y a de plus enviable parmi les hommes, la plus belle couronne que puisse conquérir la jeunesse. C'est un bonheur public pour la ville et pour tout le peuple qu'un homme qui s'élance au premier rang des combattants et y demeure inébranlable, sans jamais songer à la fuite honteuse, prodiguant sa vie et son cœur indomptable, et encourageant celui qui est à ses côtés à tomber bravement. Voilà l'homme utile à la guerre ; il a bientôt fait tourner les phalanges ennemies hérissées de pointes, et il s'entend à diriger le flot de la bataille. Tombant au premier rang, il meurt en illustrant sa ville et ses concitoyens et son père, frappé par devant de coups nombreux à la poitrine et sur le bouclier arrondi et sur la cuirasse. Et les jeunes et les vieux gémissent à la fois, et la cité toute entière l'ensevelit avec d'amers regrets. Et son tombeau et ses enfants sont honorés au loin parmi les hommes, et les fils de ses fils et toute sa race dans l'avenir. Et jamais sa grande gloire et son nom ne périssent; même sous la terre il est immortel, celui que le farouche Arès a frappé lorsqu'il combattait, brave, solide et hardi, pour sa terre natale et ses enfants. Mais s'il évite la Kère du long sommeil de la mort, et s'il remporte vainqueur le prix éclatant de la lance, tous l'honorent également, les jeunes et les anciens, et il descend comblé de joie chez Aïdès. Quand il vieillit, il tient le premier rang dans la ville; il n'a à craindre ni violence ni outrage ; chacun se lève devant lui, les jeunes et ceux de son âge, et les plus anciens. Ainsi, que chacun s'efforce d'atteindre la faîte de la vertu, sans jamais céder dans le combat. »

Soumission de la Messénie. — Il y eut, selon Pausanias, trois batailles rangées. Après la première, qui n'eut pas de résultat décisif, les Messéniens, pour récompenser la valeur d'Aristoménès, voulaient le nommer roi : il refusa et se contenta du titre de général. La seconde, livrée à la Fosse du sanglier, se termina par une victoire complète d'Aristoménès. A son retour, les femmes jetèrent des fleurs et entonnèrent un

chant de triomphe qui se répétait encore du temps de Pausanias : « A travers les champs de Sténycléros et jusqu'au sommet des montagnes, Aristoménès a chassé les Lakédaimoniens ». Les Messéniens perdirent la troisième bataille par la trahison d'Aristocratès, roi des Arcadiens d'Orchomène, qui fit retirer ses troupes dès que l'action fut engagée. Cette trahison ne fut découverte qu'à la fin de la guerre, et les Arcadiens indignés lapidèrent leur roi. Mais, à partir de cette défaite, les Messéniens avaient été obligés de concentrer leurs forces dans la citadelle d'Eira, comme leurs pères s'étaient retirés à Ithômè pendant la première guerre. C'est de là qu'Aristoménès, assisté du devin Théoclos et d'une troupe d'élite, faisait des incursions sur le territoire ennemi. Il se maintint onze ans dans la forte position d'Eira. Mais, par une nuit d'orage, la trahison d'une femme y introduisit l'ennemi. Pendant deux jours, les Messéniens défendirent le terrain pied à pied. Enfin, Aristoménès les forma en carré, plaçant au milieu les femmes, les enfants et les vieillards, et traversa avec toutes ses troupes les rangs des Spartiates, qui les laissèrent passer. Le devin Théoclos, voyant s'accomplir la ruine qu'il avait prévue, se fit tuer en combattant. Les Messéniens furent de nouveau réduits à la condition des Hilotes. Quelques-uns se retirèrent en Arcadie. Ceux qui habitaient les villes maritimes de Pylos et de Mothonè montèrent sur leurs vaisseaux, puis passèrent à Kyllènè en Élis, et de là à Rhègion, colonie chalkidienne sur la pointe méridionale de l'Italie, où quelques-uns de leurs compatriotes s'étaient établis à la fin de la première guerre. Aristoménès chercha inutilement à susciter des ennemis à Sparte. Il mourut à Rhodes où il s'était retiré près de son gendre Damagètos. La famille rhodienne des Diagorades, célèbre par ses victoires olympiques, rattachait son origine au grand héros messénien.

Suzeraineté de Sparte sur tout le Péloponnèse. — Les Arcadiens avaient prêté secours aux Messéniens dans les deux guerres, mais on ne sait quelles sont les villes qui prirent part à la lutte, l'Arcadie n'ayant jamais formé un corps politique avant Épaminondas. Quelques districts du nord de la Laconie étaient habités par des populations arcadiennes soumises à la

domination de Sparte depuis une époque très reculée, mais cette domination ne s'étendit jamais bien loin. Vers la fin de la seconde guerre messénienne, selon Pausanias, les Spartiates s'étaient emparés de Phigalie. Les habitants se retirèrent dans le voisinage et demandèrent à l'oracle de Delphes comment ils pourraient rentrer dans leur pays. La Pythie répondit que s'ils pouvaient obtenir d'Oresthasion un secours de cent hommes, ces auxiliaires seraient tués, mais que Phigalie reprendrait son indépendance. Dès que cet oracle fut connu à Oresthasion, les cent hommes se présentèrent; les deux peuples attaquèrent la garnison lakédaimonienne, les Oresthasiens furent tous tués et les Phigaliens rentrèrent en possession de leur ville.

Après avoir longtemps lutté contre Tégéa, la plus puissante des villes arcadiennes, les Spartiates, dit Hérodote, consultèrent à ce sujet l'oracle de Delphes. Il leur fut répondu qu'ils seraient vainqueurs s'ils rapportaient à Sparte les os d'Oreste, ensevelis « là où soufflent deux vents contraires, où le type frappe l'antitype, où le mal est sur le mal ». L'énigme semblait indéchiffrable; mais un Lakédaimonien nommée Lichas, se trouvant à Tégéa pendant une trêve, entra dans l'atelier d'un forgeron, qui lui dit qu'en creusant sa cour il avait trouvé un cercueil gigantesque. Lichas se rappelle l'oracle et en comprend le sens: les deux soufflets sont bien les deux vents contraires, le marteau et l'enclume sont le type et l'antitype, le fer qu'on forge sur le fer, c'est le mal sur le mal; le cercueil est donc celui d'Oreste. Lichas expose sa découverte aux magistrats de Sparte; on l'exile pour ne pas éveiller la défiance. Il retourne à Tégéa, loue la cour du forgeron et rapporte les ossements. Les Spartiates déclarèrent la guerre aux Tégéates et furent vainqueurs. Mais ils ne se crurent pas assez forts pour ruiner la ville de Tégéa ou pour s'emparer de son territoire; ils obligèrent seulement leurs rivaux à les accompagner à la guerre, en leur laissant l'honneur de former une des ailes de l'armée lakédaimonienne.

Les Spartiates et les Argeiens se disputèrent longtemps la Kynourie, surtout le territoire de Thyréa, dont la population était, selon Hérodote, d'origine ionienne, et l'île de Kythéra, près du

cap Malée. Les deux peuples convinrent de décider la querelle par un combat entre trois cents champions choisis de part et d'autre. Le combat dura jusqu'à la nuit. Il ne resta debout que deux Argéiens qui allèrent annoncer à Argos l'issue du combat. Mais le Spartiate Othryadès, blessé grièvement et qu'on avait cru mort, se releva, dressa un trophée, y plaça une inscription avec son sang et se laissa tomber sur son épée pour ne pas survivre à ses compatriotes. Comme des deux côtés on s'attribuait la victoire, il s'ensuivit une bataille générale. Les Spartiates furent vainqueurs et restèrent en possession du pays contesté. Pendant longtemps les chants de la jeunesse de Sparte célébrèrent le nom d'Otrhyadès.

La conquête de la Kynourie fut la dernière acquisition territoriale de Sparte. Elle était maintenant en possession d'un empire continu comprenant la Messénie et la Laconie, c'est-à-dire les deux cinquièmes du Péloponnèse. Élis, délivrée par elle de la rivalité de Pisa, ne pouvait lui porter ombrage, car la neutralité du territoire d'Olympie empêchait les Eléiens d'avoir une puissance militaire. Argos humiliée par ses récentes défaites avait cessé d'être dangereuse, et les Achaiens s'enfermaient dans une abstention inoffensive. En dehors du Péloponnèse, Athènes et Thèbes ne se doutaient pas encore du rôle important qu'elles devaient jouer plus tard. Aucun État grec n'avait un territoire aussi étendu et une population aussi nombreuse; aucun surtout, dit Grote, n'avait un gouvernement plus complètement centralisé et plus rigoureusement obéi. Excepté Sparte, il n'y avait pas sur le territoire lakédaimonien une seule commune indépendante; aucune n'aurait osé traiter avec un État étranger. A la vérité, le mécontentement des Periœkes et des Hilotes était une source de faiblesse, mais ce n'est que par la suite que ce mécontentement devait se manifester d'une façon menaçante. A l'époque des guerres médiques, Sparte était, sans contestation, la première puissance politique de la Grèce.

CHAPITRE IX

LES CITÉS COMMERÇANTES.

La royauté remplacée par l'oligarchie. — Diffusion de la race grecque sur les côtes de la Méditerranée. — Colonies Euboiennes et Mégariennes en Thrace. — L'industrie à Corinthe, les Bacchiades. Syracuse et Kerkyra. — Colonies grecques en Italie et en Sicile. — Comptoirs sur le Pont-Euxin. — Factoreries grecques en Égypte. — Kyrène. — Voyages à Tartessos. — Fondation de Marseille. — Indépendance des colonies. — La monnaie, signe visible de l'autonomie communale. — Types décoratifs empruntés à l'Asie. — Développement de l'art grec. Caractère spontané des trois ordres d'architecture. — Origine indigène de la sculpture grecque. — La peinture. La poésie lyrique. — Les premiers philosophes. La géographie. L'histoire. Les premiers prosateurs. — Répugnance des philosophes contre la religion populaire et la démocratie. — Destruction de Sybaris. Dispersion de la confrérie de Pythagore.

La royauté remplacée par l'oligarchie. — Le gouvernement des temps héroïques, une aristocratie militaire commandée par un chef de clan, était la forme sociale la plus naturelle et même la seule possible. Les tribus cherchent d'abord un territoire pour s'y établir, et quand elles l'ont conquis, bâtissent une citadelle pour s'y retirer en cas d'attaque. La guerre, offensive ou défensive, est presque l'état normal. Les plus forts et les plus braves sont chargés de protéger les enfants et les femmes ; il leur faut un capitaine dont la supériorité incontestée inspire la confiance et commande le respect. Les vieillards rendent la justice et règlent les affaires de la commune, le peuple confirme ou rejette les décisions du sénat et du roi. Mais quand la cité eut remplacé la tribu, l'unité du commandement parut moins nécessaire et la royauté de l'âge héroïque tomba partout en désuétude, excepté à Sparte où elle subsista sous forme d'une diarchie héréditaire. En général, elle disparut progressivement, sans révolution. Tantôt la famille royale venant à s'éteindre n'était pas remplacée, tantôt on restreignait le pouvoir royal, on substituait au titre roi celui

d'archonte ou de prytane, puis cette magistrature suprême devenait élective et temporaire. La monarchie était antipathique aux mœurs des Grecs. A l'époque où la décadence des républiques commençait déjà, Aristote résumait ainsi les opinions de ses compatriotes : « Il ne paraît pas conforme à la nature qu'un homme soit le maître de tous les citoyens, puisque la cité est une réunion d'égaux. Les citoyens étant égaux par nature, il est nécessaire qu'ils aient les mêmes droits et la même dignité. Selon la justice, ils ne doivent pas plus obéir que commander, ils doivent commander et obéir chacun pour sa part. C'est ce qui constitue la loi, et la loi c'est l'ordre. Le gouvernement de la loi est donc préférable à celui d'un des citoyens. » Il explique ensuite le caractère abstrait et universel de la loi, qui l'élève au-dessus des passions et des intérêts. Il est vrai que la loi ne peut s'appliquer à chaque cas particulier que par le ministère d'une magistrature, mais cette magistrature doit être remplie par plusieurs et non par un seul, fût-il supposé vertueux, « parce que, dit Aristote, deux honnêtes gens valent mieux qu'un honnête homme ».

Un fait que personne n'a remarqué, et qui peut seul expliquer l'histoire des républiques anciennes, c'est que dans toutes et à toutes les époques les fonctions politiques furent entièrement gratuites. Ces fonctions ne pouvaient donc être confiées qu'à des citoyens assez riches pour y consacrer tout leur temps. Il en résulte que les royautés héroïques ont été abolies au profit d'une classe relativement fort restreinte. Il n'y a d'ailleurs aucune raison de croire que le peuple se soit opposé à ce changement : l'hérédité généralement attachée au pouvoir royal offrait de grands dangers. L'oligarchie, ou gouvernement d'un petit nombre, remplaça la monarchie un peu plus tôt dans certaines villes, un peu plus tard dans d'autres, sans qu'on sache en général à quelle occasion et à quelle date eut lieu ce changement de forme qui n'eut pas, comme dans nos sociétés modernes, le caractère d'une révolution violente. Les principaux chefs qui, dans l'origine, servaient de conseil au roi se partagèrent les fonctions du gouvernement. Il y eut séparation du pouvoir législatif et exécutif, le premier dévolu à un corps collectif délibérant sur les affaires générales, le

second confié à des magistrats temporaires rendant des comptes à l'expiration de leur charge. Ce système offrait plus de garanties que le gouvernement mal défini des temps héroïques, mais ces garanties n'étaient réelles que pour la classe dirigeante; c'était devant elle que les magistrats étaient responsables plutôt que devant le peuple, et souvent cette classe préférait ses intérêts à ceux de la cité.

L'aristocratie fut d'abord territoriale. La masse du peuple se composait de petits propriétaires ruraux qui cultivaient eux-mêmes leurs champs, et de travailleurs libres qui cultivaient ceux des autres pour un salaire. Les grands propriétaires, qu'on nommait Gamores ou Géomores, selon qu'on parlait le dialecte dorien ou le dialecte ionien, résidaient dans les villes. En temps de guerre, c'étaient eux qui formaient la cavalerie. En Euboia, on les appelait Hippobotes, éleveurs de chevaux. Dans les Etats doriens, les familles des grands propriétaires descendaient en général des conquérants; mais la population rurale de l'Argolis et de la Mégaris n'était pas réduite à une condition servile comme les Hilotes de Laconie. En Attique, la classe des Eupatrides, ou fils de bons pères, se composait, comme celle des Patriciens à Rome, de familles autochtones possédant les terres les plus fertiles. Par suite du développement du commerce et de l'industrie, il se forma une bourgeoisie et une classe de plus en plus nombreuse de marins et d'artisans. Quant aux esclaves domestiques qui servaient les riches, c'étaient des barbares de toute sorte de races, achetés à prix d'argent et ne faisant pas partie de la cité.

Diffusion de la race grecque sur les côtes de la Méditerranée. — L'exiguïté du territoire de la Grèce y ramenait très souvent le problème d'un accroissement trop rapide de la population. Pendant toute la période ascendante de l'histoire grecque, ce problème fut résolu par d'innombrables colonies. Les plus anciennes, fondées dans les îles de l'Archipel et sur les côtes de l'Asie Mineure, ont été énumérées dans un précédent chapitre. Du huitième au sixième siècle avant notre ère, les discordes civiles qui agitaient les cités eurent pour résultat de nouveaux courants d'émigration qui se portèrent vers le nord, sur les côtes de la Macédoine et de la Thrace, et vers

l'ouest, sur les côtes de l'Epire, de la Sicile et de l'Italie méridionale. Dans le même temps, les Grecs d'Asie couvrirent de leurs comptoirs les côtes de la Propontis, du Pont-Euxin et du marais Maiotis. Il y eut aussi des colonies en Libye, en Ibérie et en Gaule; la Méditerranée devint un lac grec.

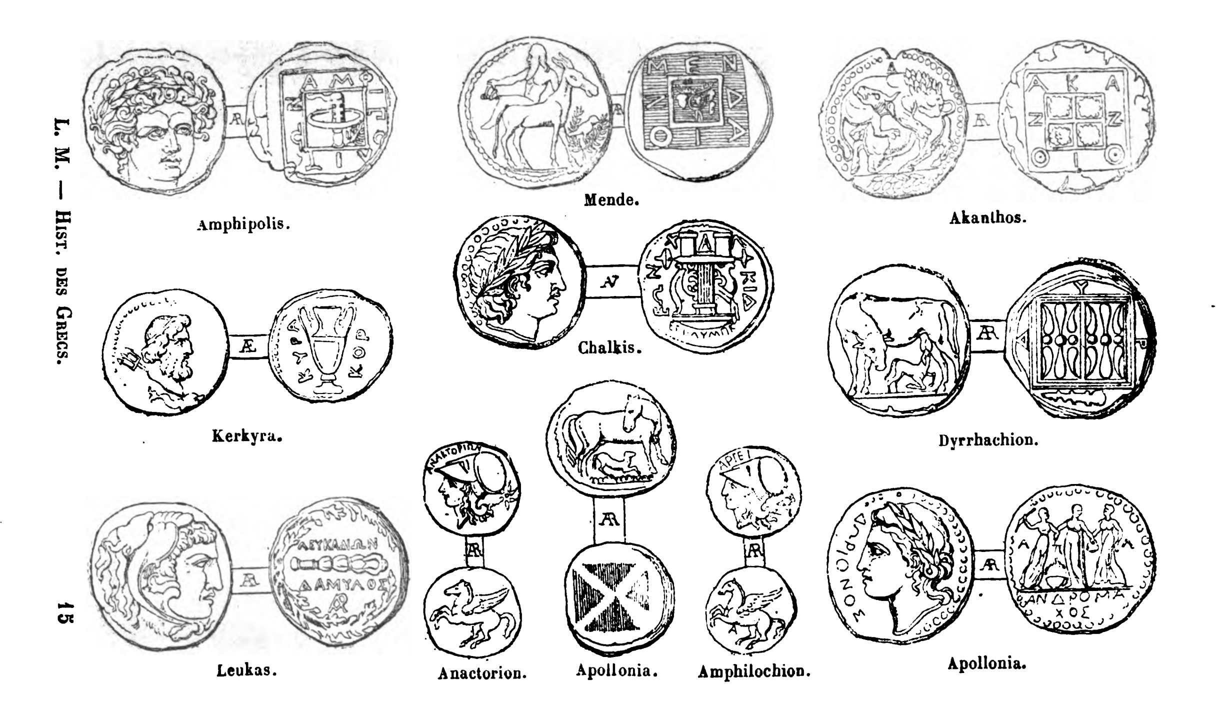
Toutes les branches de la race hellénique, Achaiens, Doriens et Ioniens d'Europe et d'Asie concoururent à cette œuvre de colonisation dirigée par les cités commerçantes, Corinthe et Mégare, Chalkis et Érétrie, Milet et Phokaia. Il n'est pas toujours possible d'établir une distinction entre les colonies fondées par des mécontents qui cherchaient de nouvelles patries et les comptoirs établis par des marchands qui voulaient donner plus d'activité à leur commerce. Il est encore plus difficile de tenir compte des oppositions de races mises à la mode par Ottfried Müller, et de classer les colonies d'après leur origine. La ville d'où partait un groupe d'émigrants était considérée comme la métropole de la colonie qu'ils allaient fonder; mais ces émigrants appartenaient presque toujours à des races différentes et dans des proportions qu'il est impossible de connaître. L'esprit d'initiative, qui nous manque si absolument, suffisait pour rassembler de divers pays de la Grèce des bandes d'aventuriers qui cherchaient fortune ou qui avaient eu le dessous dans les luttes civiles. On partait sur la foi d'un oracle et on allait vers les terres inconnues, sous la protection des Dieux de la patrie. Les uns avaient emmené leurs familles, les autres, partis seuls, épousaient des femmes du pays où ils s'établissaient. Quelquefois un roi barbare accueillait en amis ces enfants perdus de la civilisation. Il y en avait qui revenaient avec des cargaisons magnifiques et disaient à leurs compatriotes: La place est bonne, accourez.

Colonies euboiennes et mégariennes en Thrace. — L'oligarchie des villes ioniennes de Chalkis et d'Erétrie, dans l'île d'Euboia, favorisait volontiers l'émigration des citoyens pauvres. Des colonies furent fondées sur les côtes septentrionales de la mer Égée occupées par des populations thraces. A cette époque, la Macédoine ne s'étendait pas encore jusqu'à la mer. Chalkis, la ville de l'airain, qui devait sa richesse à l'exploitation des mines de cuivre de l'île d'Euboia, fut attirée

par les gisements métalliques de la Thrace. La péninsule qui



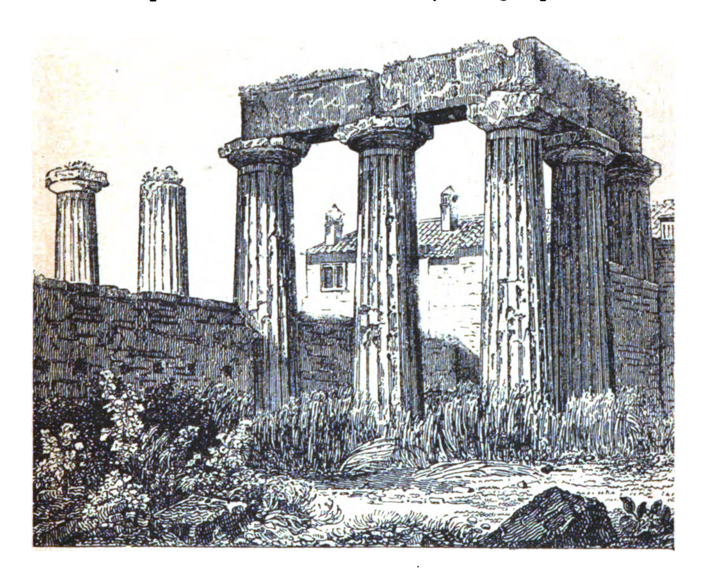
s'avance dans la mer entre le golfe Thermaïque et le golfe


Amphipolis.
Mende.
Akanthos.
Kerkyra.
Chalkis.
Dyrrhachion.
Leukas.
Anactorion.
Apollonia.
Amphilochion.
Apollonia.

Strymonien se couvrit d'établissements chalkidiens et prit de là le nom de Chalkidique. Les Érétriens, qui se livraient surtout à la pêche de la pourpre et à l'industrie des transports maritimes, s'associèrent souvent à leurs voisins de Chalkis. Mais des deux villes qui devinrent les plus célèbres dans cette région, l'une, Potidée, sur l'isthme de Pallène, était une colonie de Corinthe, l'autre, Olynthe, avait été fondée par la tribu thrace des Bottiaiens, et c'est seulement à l'époque de l'invasion des Perses qu'elle fut occupée par les Grecs de la Chalkidique. Stagira et Acanthos furent fondées sur la côte nord-est du golfe Strymonien par les habitants de l'île d'Andros, qui elle-même avait été colonisée par les Érétriens. Au delà de l'embouchure du Nestos, commencent les établissements des Grecs d'Asie, Abdéra, colonie de Téos, Maroneia, colonie de Chios, Ainos, fondée par les Lesbiens, Sestos, autre colonie aiolienne sur la longue péninsule appelée Chersonnèse de Thrace et Périnthe, colonie des Samiens sur la côte thrace de la Propontis. Enfin, les Mégariens qui, à cette époque reculée, étaient des marins entreprenants, se firent jour au milieu des établissements des Grecs d'Asie et fondèrent Chalkédon sur la côte asiatique du Bosphore, ce qui les fit appeler les aveugles, parce qu'ils n'avaient pas su voir que la côte opposée était beaucoup plus avantageuse. Quelques années plus tard, en 657, ils réparèrent cette erreur et fondèrent Byzance, sur la Corne-d'Or, bras de mer où les bancs de thons du Pont-Euxin, poussés par le courant, venaient s'offrir d'eux-mêmes aux pêcheurs.

L'industrie à Corinthe. — Les Bacchiades. — Kerkyra et Syracuse. — Pendant que Sparte, la grande cité militaire, étendait sa domination sur un tiers du Péloponnèse, Corinthe, qui ne possédait qu'une étroite langue de terre, essaya de fonder un empire colonial. Elle envoyait à Potidée des gouverneurs appelés ἐπιδημιουργοί; mais ce système, qui a réussi dans les colonies de l'Europe moderne, était contraire au caractère indépendant de la race grecque, et l'exemple de Kerkyra, qui fut dès l'origine en lutte avec sa métropole, dut prouver aux Corinthiens que leurs colonies ne subiraient pas une tutelle onéreuse. La royauté des Hèracléides de Corinthe avait

été abolie, selon Pausanias, à la neuvième génération après Alétès, et remplacée par une magistrature annuelle; mais ceux qui l'exerçaient, sous le titre de Prytanes, étaient pris exclusivement parmi les Bacchiades, puissante oligarchie qui dura près de deux cents ans. Les Bacchiades appartenaient à une même famille ou à un certain nombre de familles unies par des liens de parenté et ne contractant de mariages qu'entre elles.



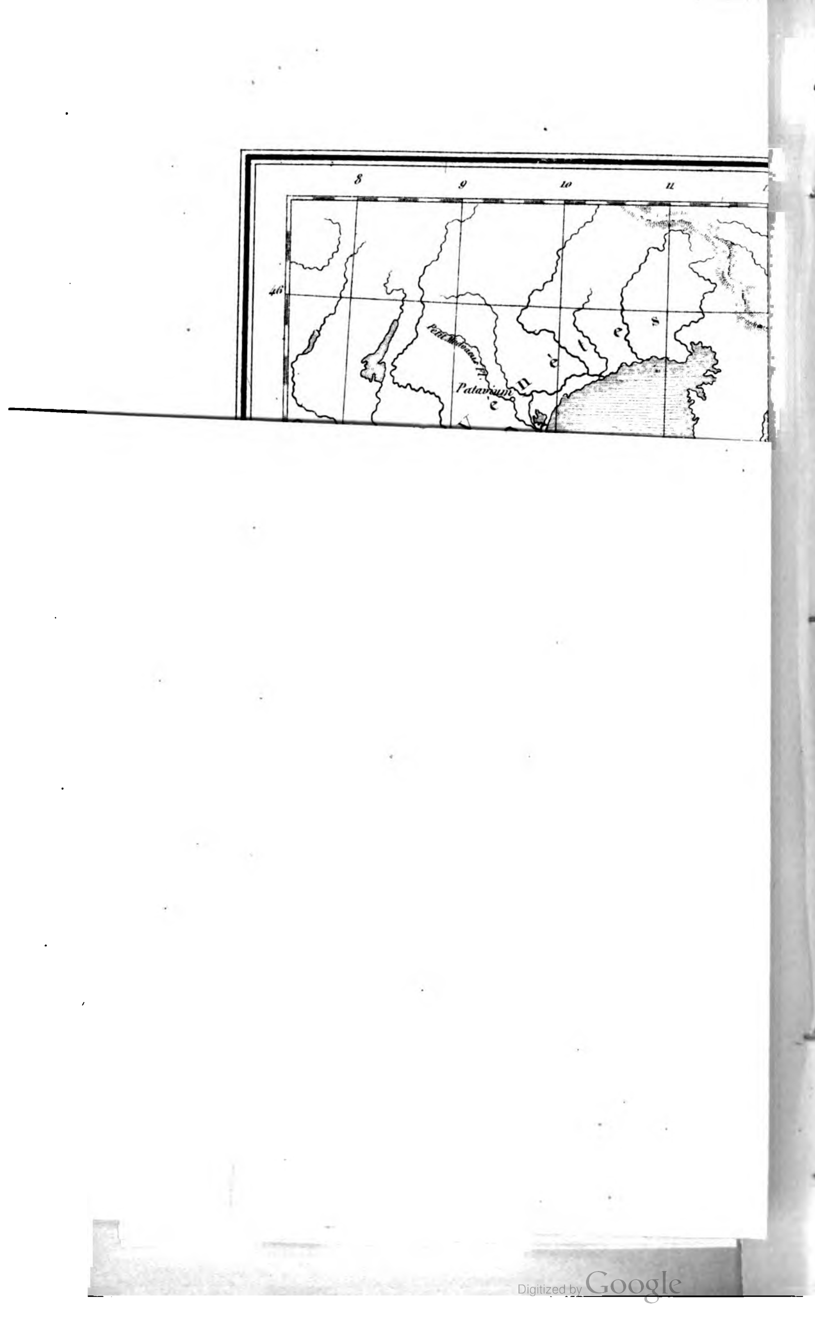
Ruines d'un ancien temple à Corinthe.

Au lieu de s'endormir et de décliner comme les aristocraties qui n'ont pour base que la propriété foncière, l'oligarchie des Bacchiades s'enrichit et enrichit Corinthe par le commerce maritime et toutes les formes de l'industrie. On attribue aux Corinthiens l'invention de la roue à potier et les premiers progrès de la peinture sur les vases d'argile. Il reste sur l'emplacement de Corinthe quelques colonnes d'un temple qu'on regarde comme le plus ancien exemple encore subsistant de l'architecture dorique. L'airain de Corinthe a été renommé

dans toute l'antiquité. C'est à Corinthe que s'introduisirent les premières améliorations dans l'art de construire les navires. Hérodote nous apprend que le Corinthien Ameinoclès construisit au huitième siècle la première trière, ou galère à trois rangs de rames; jusqu'au seizième siècle de notre ère, la trière ou trirème, est restée le type du vaisseau de combat sur la Méditerranée.

On pratiqua une route unie appelée Diolcos, par laquelle les vaisseaux étaient traînés sur des rouleaux d'une mer à l'autre. Le transport assurait aux Corinthiens des revenus considérables et faisait de leur ville la principale station de commerce entre l'Orient et l'Occident. Le retour périodique des jeux isthmiques augmentait l'affluence des étrangers et l'activité du commerce. Malheureusement, il paraît que les progrès du luxe et les relations avec l'Asie exercèrent une influence fâcheuse sur les mœurs; un fragment de Pindare sur les hiérodules de Corinthe atteste que le culte d'Aphroditè avait fait des emprunts à celui de l'Astartè sidonienne. La classe dirigeante donnait, comme toujours, le mauvais exemple. Une affaire scandaleuse, qui avait entraîné la mort d'un enfant du peuple, produisit un mécontentement général. Le père de la victime s'était tué, ne pouvant obtenir justice. Les Bacchiades furent obligés d'éloigner le coupable, nommé Archias, qui était un des leurs. On profita de l'occasion pour se débarrasser d'une partie de la population ouvrière, et on mit Archias à la tête d'une troupe d'émigrants qui partirent pour la Sicile, où ils fondèrent Syracuse (750).

Les trajets maritimes se faisaient en suivant les côtes de façon à ne perdre la terre de vue que le moins longtemps possible. Archias et ses compagnons se dirigèrent d'abord vers l'île de Kerkyra, le point le plus rapproché de la côte d'Italie. Chersicratès, un Bacchiade qui accompagnait Archias, s'y arrêta avec quelques-uns des émigrants. Kerkyra, aujourd'hui Corfou, la plus septentrionale des îles ioniennes, était regardée dans l'antiquité comme la même que la Schéria homérique, dont les habitants, les Phaièkes, sont représentés dans l'Odyssée comme de hardis navigateurs, et c'est à ce fait que Thucydide attribue la supériorité de la marine de Kerkyra.


8
9
10
11
46
Petit Medoacus Fl.
Patavium

C'était probablement une population liburnienne, car les Liburnes continuèrent à habiter les îles de l'Adriatique le long de la côte de l'Illyrie. Il y avait aussi à Kerkyra des Euboiens d'Erétrie qui furent expulsés ou absorbés par les Corinthiens. Ceux-ci fondèrent une ville du même nom que l'île et l'ancienne population leur fournit des matelots exercés. La nouvelle colonie eut bientôt une marine égale à celle de sa métropole. Leur rivalité, qui fut plus tard l'occasion de la guerre du Péloponnèse, s'était produite de très bonne heure. La première bataille navale connue de Thucydide fut livrée en 664 entre les Kerkyraiens et les Corinthiens. Le principal motif de leur jalousie réciproque était une concurrence commerciale; les Kerkyraiens pouvaient fournir le vin et l'huile aux Epirotes en échange des peaux, de la laine et du bétail, plus facilement et à meilleur compte que les Corinthiens. Dans l'intervalle de leurs querelles, Corinthe et Kerkyra formèrent de concert plusieurs établissements : Apollonia et Epidamne, appelée plus tard Dyrrachion, sur la côte illyrienne, au nord du cap Acrokéraunien ; Leucas, Anactorion et Ambrakia sur le territoire des Acarnanes ; mais ces colonies sont rapportées à l'époque des tyrans de Corinthe.

Colonies grecques en Italie. — Les anciennes populations de l'Italie étaient en partie les mêmes que celles de la Grèce et des côtes de l'Asie mineure. Les Oinotriens, qui paraissent avoir beaucoup d'affinité avec les Épirotes, les Sikels, qui avaient passé très anciennement d'Italie en Sicile, semblent pouvoir se rattacher à la souche pélasgique. L'Odyssée nomme les Sikels sans désigner le pays qu'ils habitent, quoique la Sicile y soit mentionnée sous le nom de Thrinakia. Mais les connaissances géographiques d'Homère ne dépassent pas les limites de la Grèce européenne et asiatique : au delà c'est le pays des fables. Au commencement de la période historique, la mer Adriatique, la mer de Sicile et la mer Tyrrhénienne étaient aussi peu connues et aussi redoutées que le Pont-Euxin. Quand les Grecs surent qu'il y avait à l'Occident des pays plus fertiles que le leur, et que les habitants n'étaient pas des Kyclopes et des Laistrygons anthropophages, ils s'y établirent en foule, et leurs colonies fut si nombreuses que le midi de la

péninsule italique reçut le nom de Grande-Grèce. La plus ancienne et longtemps la seule ville grecque dans ces parages fut Kymè, en Campanie, plus connue sous sa forme latine de Cumæ. Elle fut fondée, disait-on, un demi-siècle après le retour des Hèracléides, par Mégasthénès de Chalkis et par Hippoclès de Kymè en Aiolis, et ils convinrent, selon Strabon, que la nouvelle ville prendrait le nom de Kymè, et que Chalkis serait considérée comme sa métropole. Les colons trouvèrent une source de richesse dans l'incomparable fertilité des champs Phlégraiens, dans les poissons que le lac Lucrin fournissait en abondance et surtout dans l'affluence des pèlerins qui venaient consulter la Sibylle prophétique ou évoquer les morts près du sombre lac de l'Averne. Les rapports de la Kymè campanienne avec Rome, dès le temps des rois, introduisirent chez les Romains les légendes de la guerre de Troie et en particulier celle d'Enée.

Jusque vers le milieu du huitième siècle, la Kymè campanienne, à laquelle on peut laisser son nom latin de Cumæ, fut la seule colonie grecque dans les régions occidentales. Après avoir reçu de nouveaux colons de Chalkis, d'Erétria et même de Samos, elle devint la métropole de Néapolis (Naples). A une époque incertaine, des pirates de Cumæ enlevèrent aux Sikels le port de Zanclè, aujourd'hui Messine, sur le détroit qui sépare la Sicile de l'Italie. Cette occupation fut régularisée par l'arrivée de nouveaux colons venus de Chalkis et d'autres villes d'Euboia. En face de Zanclè, de l'autre côté de ce détroit où ils retrouvaient le flux et le reflux de l'Euripe, les Euboiens bâtirent une ville qu'ils appelèrent Rhègion, cassure, parce que la Sicile leur semblait avoir été détachée du continent par l'irruption des eaux (720). Selon Pausanias, des Messéniens se joignirent aux colons Chalkidiens de Rhègion. C'était l'époque des guerres de Messénie, et c'est peut-être aux mouvements de population qui en furent la suite qu'il faut rattacher la fondation des villes achaiennes de Sybaris et de Croton (710). Les habitants de la Messénie et de la Laconie qui ne voulurent pas subir la domination despotique de Sparte se retirèrent en Achaie, et là, l'insuffisance du territoire provoqua un mouvement de colonisation analogue à celui qui avait poussé vers

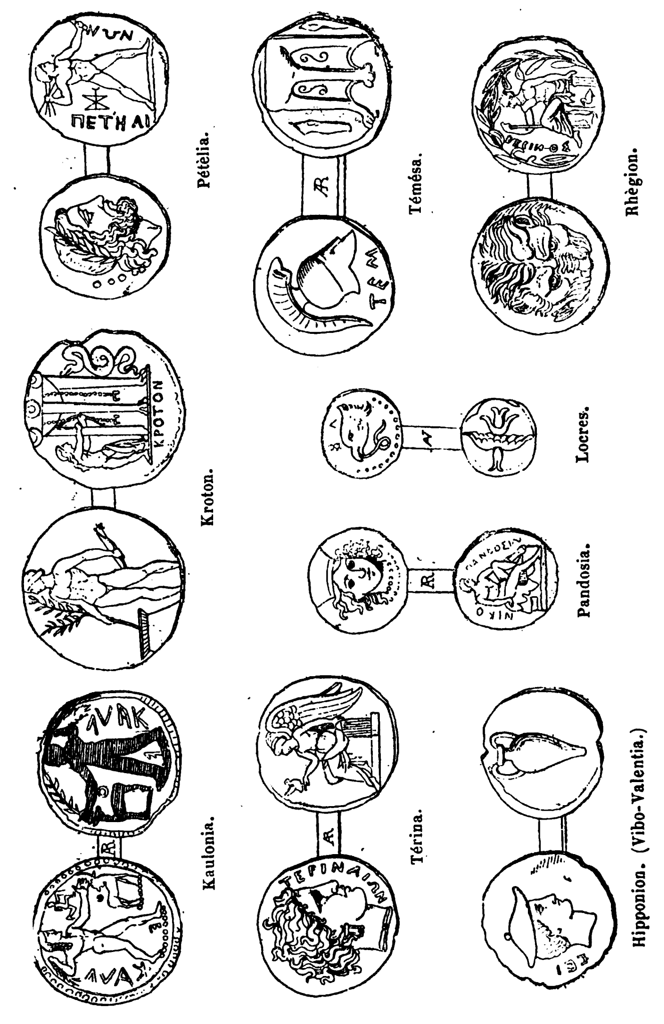
l'Asie Mineure les Ioniens réfugiés en Attique à l'époque de l'invasion dorienne. Les Spartiates prirent part à ce mouve-



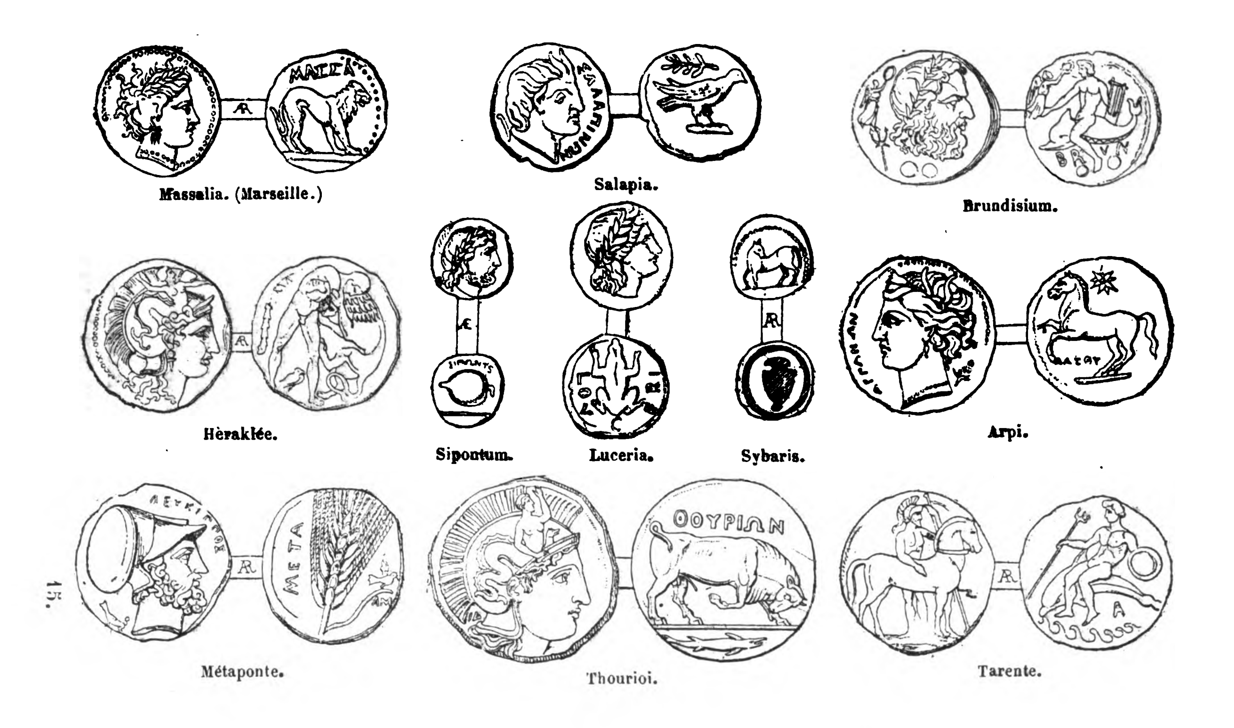
Nola. — Bruxentum ou Pyxus. — Calès. — Laos. — Cumae. — Atella. — Neapolis. (Naples.) — Hyelè. (Vélia, Élée.) — Poseidonia. (Pæstum.)

ment par suite des divisions que se produisirent entre eux vers la même époque. En 707, trois ans après la fondation de

Croton, les Parthénies conduits par Phalanthos vinrent s'établir



à Tarente comme on l'a vu au chapitre précédent. Aristote



Massalia. (Marseille.)

Salapia.

Brundisium.

Hèraklée.

Sipontum.

Luceria.

Sybaris.

Arpi.

Métaponte.

Thourioi.

Tarente.

15.

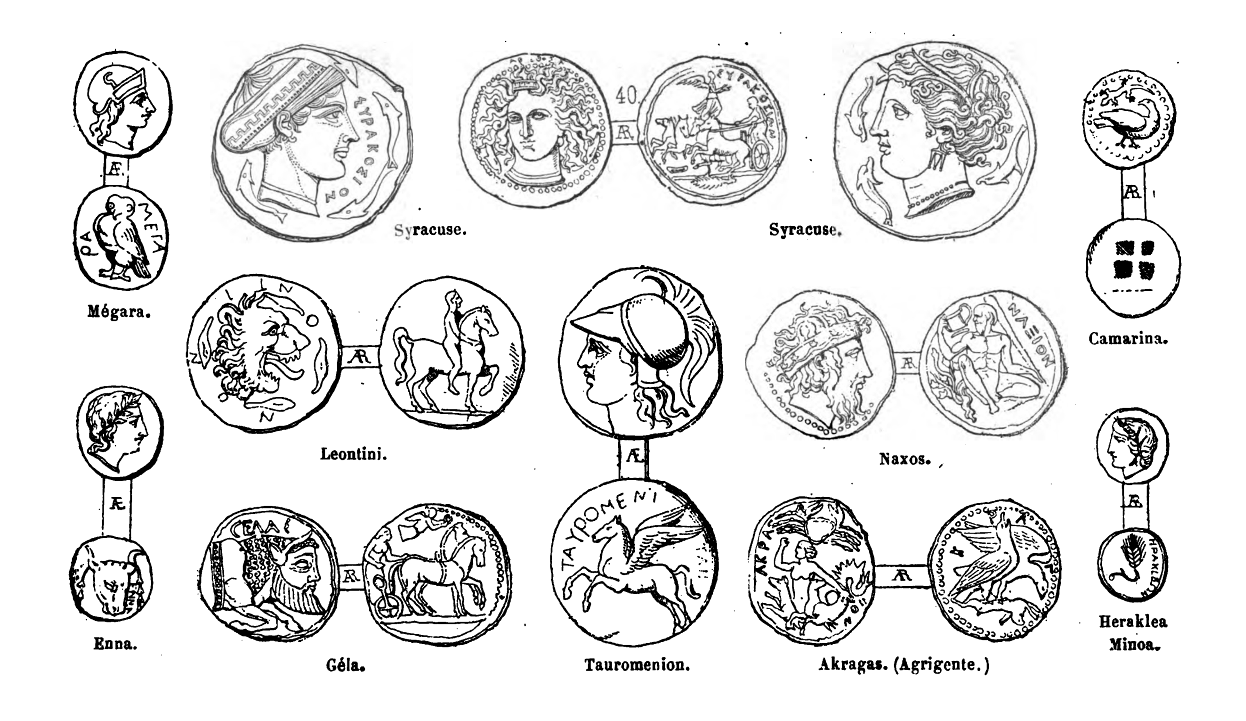
explique par une cause semblable la fondation en 682 de la Locres italique appelée Epizéphyrienne parce qu'elle était voisine du cap Zéphyrion. Les Locriens avaient été auxiliaires de Sparte pendant la première guerre de Messénie; leur absence prolongée amena des mésalliances entre les femmes Locriennes et des hommes de condition inférieure. De là des discordes civiles qui se terminèrent par une émigration. Pausanias attribue aux Spartiates la fondation de Locres et de Croton.

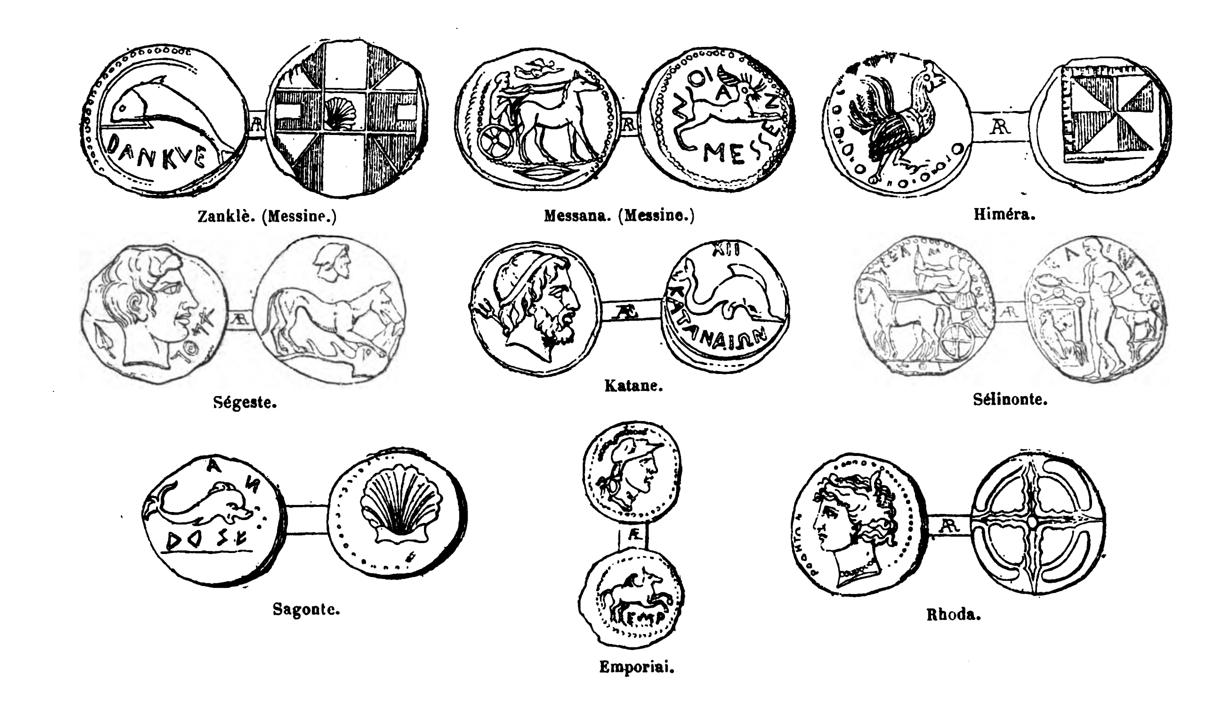
La plus importante de ces colonies était Sybaris. Des Troizeniens s'étaient joints aux Achaiens qui la fondèrent; mais ils furent expulsés par la suite, et cette injustice, disaient les Grecs, attira plus tard la colère des Dieux sur Sybaris qui fut détruite par les Crotoniates. Le développement rapide et l'étonnante prospérité de Sybaris et de Croton ont fait supposer qu'avant de devenir rivales ces deux villes avaient longtemps vécu en paix. Chacune d'elles étendit sa domination d'une mer à l'autre dans la largeur de la péninsule de Calabre. Les Crotoniates y fondèrent Térina, les Sybarites, Laos et Poseidonia, plus connue sous son nom latin de Pœstum, dont les magnifiques ruines attestent la grandeur de sa métropole. Les Locriens s'étendirent aussi en travers de la péninsule et fondèrent Hipponion. Les indigènes Sikels et Oinotriens formaient une population de Periœkes ruraux sous la suzeraineté des Cités grecques. Les villes de Siris, appelée plus tard Hèraclée, et de Métaponte, entre le territoire de Sybaris et celui de Tarente; Kaulonia, Skylletion et Pétilia, sur le territoire de Croton, prétendaient faire remonter leur origine aux temps de la guerre de Troie. Probablement ces villes s'étaient formées par des émigrations successives de colons grecs, principalement des Achaiens. Une sorte de fédération commerciale paraît avoir existé entre les villes grecques du golfe de Tarente, car, pendant une période qui a duré au moins jusqu'à la ruine de Sybaris, elles ont frappé des monnaies qu'on nomme *incuses*, c'est-à-dire que l'empreinte est en relief d'un côté, en creux de l'autre. Ce caractère ne se trouve dans aucune autre monnaie grecque.

Colonies grecques en Sicile. — Des colonies grecques s'établirent en Sicile à peu près à la même époque que dans

l'Italie méridionale, et en Sicile, comme en Italie, ce furent les Chalkidiens d'Euboia qui eurent l'initiative du mouvement colonial. Un Athénien, nommé Théoclès, jeté par la tempête sur les côtes de Sicile, constata les avantages du pays et la faiblesse de ses habitants. A son retour, il engagea ses compatriotes à s'y établir, mais il ne put les y décider. Il eut plus de succès à Chalkis, où il rassembla une troupe d'émigrants. Des Naxiens s'y joignirent en si grand nombre, que la colonie qui fut fondée sur la côte orientale de Sicile prit le nom de Naxos (735). Ce fut l'année suivante que les Corinthiens conduits par Archias occupèrent sur la même côte, mais plus au sud, l'îlot d'Ortygie et y fondèrent Syracuse, qui étendit plus tard ses limites, quand elle fut devenue riche et puissante; aujourd'hui, la ville moderne est réduite à la petite île qui avait été son berceau. Quatre ans après la fondation de Syracuse, les Chalkidiens de Naxos s'établirent dans la fertile plaine de Léontini qu'ils enlevèrent aux Sikels indigènes, et à Catane, au pied de l'Etna. Entre Syracuse et Léontini, des colons de Mégare, conduits par Lamis, débarquèrent en Sicile et après bien des viscicitudes, firent alliance avec le roi d'une tribu de Sikels, nommé Hyblon, qui les invita à s'établir sur son territoire. Ils acceptèrent et fondèrent Mégara Hyblaia (728). Ainsi toute la côte orientale avait été occupée en quelques années par des colonies grecques. En 690, quarante-cinq ans après la fondation de Naxos, des colons rhodiens et crètois fondèrent Géla sur la côte méridionale. Puis il y eut des colonies de colonies : Syracuse fonda Acrai (664), Casmenai (644), Camarina (599). En 630 Megara Hyblaia avait fondé Sélinonte. Enfin Agrigente, que Pindare appelle la plus belle des cités mortelles, fut fondée en 582 par des colons de Géla. Himéra qui fut pendant longtemps la seule ville grecque de la côte septentrionale de l'île, fut fondée à une date incertaine par des Chalkidiens de Zanclè et des Syracusains exilés.

A l'époque où les premiers colons grecs abordèrent en Sicile, la plus grande partie de l'île, à l'est des monts Hèraiens, était occupée par les Sikels, qui furent graduellement repoussés des côtes et refoulés dans l'intérieur des terres. Ils étaient très inexpérimentés en fait de navigation, et même dépourvus de


40
ΣΥΡΑΚΟΣΙΟΝ
ΝΑΞΙΟΝ
ΤΑΥΡΟΜΕΝΙ
ΜΕΓΑ
ΡΑ
Syracuse.
Syracuse.
Camarina.
Mégara.
Leontini.
Naxos.
Enna.
Géla.
Tauromenion.
Akragas. (Agrigente.)
Heraklea
Minoa.



Zanklè. (Messine.)

Messana. (Messine.)

Himéra.

Ségeste.

Katane.

Sélinonte.

Sagonte.

Emporiai.

Rhoda.

vaisseaux. On dit que lorsqu'ils avaient été chassés du continent par les Osques ou Ausones, ils avaient profité d'un vent favorable pour passer le détroit sur des radeaux. A l'ouest des monts Héraiens, habitaient les Sicanes, peuple de race ibérique qui occupait la Sicile entière avant l'arrivée des Sikels. Agrigente et Sélinonte étaient sur le territoire des Sicanes. A l'extrémité occidentale de l'île, les villes d'Eryx et de Ségeste étaient habitées par les Élymes, population ayant avec les Grecs beaucoup d'affinité et qu'on disait issue des fugitifs de Troie mêlés à des Phokaiens et aux compagnons de Philoctète. Quant aux Phéniciens ou Carthaginois, ils avaient autrefois, dit Thucydide, occupée les hauteurs sur toutes les côtes de Sicile et les petits îlots voisins, pour faire le commerce avec les Sikels, mais l'arrivée des colons grecs, marins comme eux, leur créait une concurrence redoutable. Ils abandonnèrent les comptoirs qu'ils avaient à l'orient et au sud de l'île, concentrèrent leurs forces dans la partie occidentale, la plus rapprochée de Carthage, et s'établirent solidement dans les trois ports de Motyè, de Soloeis et de Panormos, qui aujourd'hui, sous le nom de Palerme, est la capitale de la Sicile. Peu à peu, les populations de l'intérieur, et même les Carthaginois subirent l'influence de la civilisation hellénique; ainsi il y a des monnaies de Panormos qui, malgré leurs légendes en caractères phéniciens, sont évidemment d'un travail grec et ne le cèdent pas, sous le rapport de l'art, à celles des villes grecques de la Sicile.

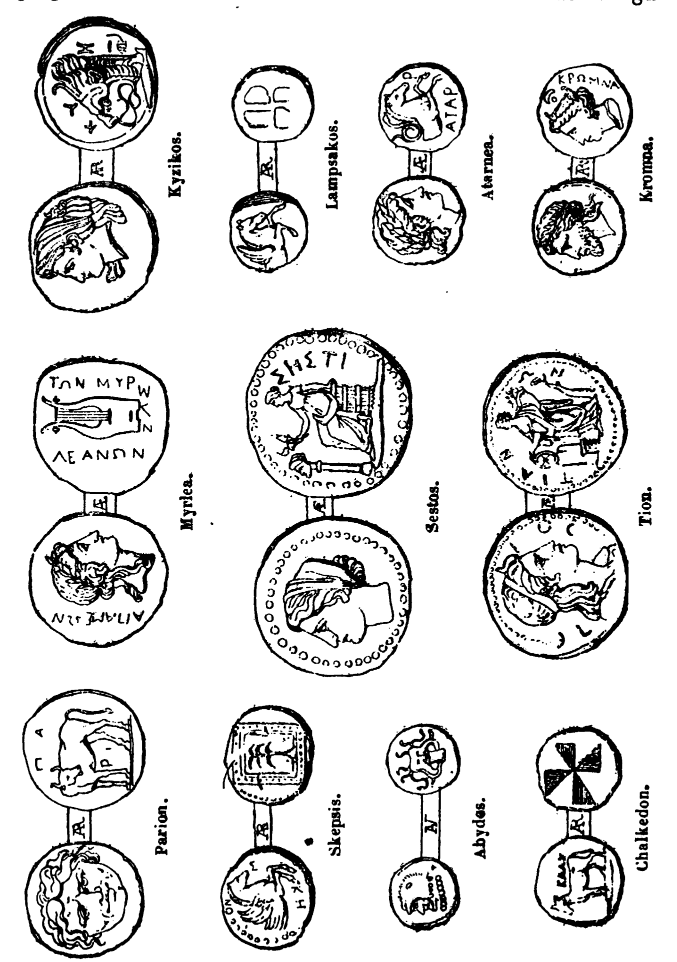
Comptoirs milésiens sur le Pont-Euxin. — Pendant que les Grecs d'Europe répandaient leurs colonies sur les côtes de l'Italie méridionale et de la Sicile, les Grecs d'Asie s'ouvraient des voies nouvelles dans les régions septentrionales, dont les habitants encore sauvages ignoraient la valeur des produits de leur sol. Les villes d'Ionie, dont le territoire resserré le long des côtes ne pouvait s'étendre dans l'intérieur du pays occupé par les Lydiens, cherchèrent de très bonne heure à s'enrichir par la pêche, l'industrie et le commerce maritime. Malgré leurs rivalités, leurs dissensions et leurs luttes avec les populations indigènes, elles enlevèrent aux Phéniciens le commerce de la mer Égée, puis celui du Pont-Euxin. Milet, avec

ses quatre ports et ses nombreux vaisseaux, devint, comme cité marchande, aussi importante que Tyr. Le tissage des laines de Phrygie, la teinture des étoffes, la fabrication des tapis occupaient ses ouvriers. La classe dirigeante se composait de riches armateurs qui délibéraient sur les affaires publiques à bord de leurs vaisseaux. Les matelots se lançaient sur les mers du Nord à la pêche du thon. Des stations navales furent établies à Abydos sur l'Hellespont, à Kyzikos sur l'isthme d'une presqu'île de la Propontis. Au delà des rochers du Bosphore, les marins de Milet voyaient s'ouvrir cette vaste mer inquiétante et brumeuse qu'ils appelaient hospitalière, εὔξεινος, par politesse, pour se la concilier. Ils s'y engagèrent résolument et furent bien payés de leur audace. Il y avait là d'immenses plaines arrosées par des fleuves navigables, des champs couverts d'épis, des prairies pleines de moutons, et dans les forêts vierges une provision inépuisable de bois de construction pour les navires.

Il est vrai que ces trésors étaient gardés par des tribus farouches, immolant les étrangers à leur Déesse, disait la légende d'Iphigénie. Mais ils se laissèrent apprivoiser par les vins de l'Archipel. Dans la région orientale, les eaux du Phase roulaient des paillettes d'or qu'on arrêtait avec des toisons étendues au fond de son lit; de là venait sans doute la légende de la toison d'or; les Grecs retrouvaient partout les souvenirs de Jason et des Argonautes. Sur la côte méridionale on installa des observatoires et des guetteurs pour épier le passage des bancs de poissons qui venaient du Nord et contournaient la côte. Sinope, la plus importante des pêcheries milésiennes dans ces parages, était le point où aboutissait la grande route menée de Ninive par-dessus l'Euphrate à travers l'Asie Mineure Les Grecs y achetaient des métaux et des esclaves et y vendaient leurs poisons séchés sur place, qui formaient la principale nourriture des gens du peuple dans les villes syriennes de la Cappadokie.

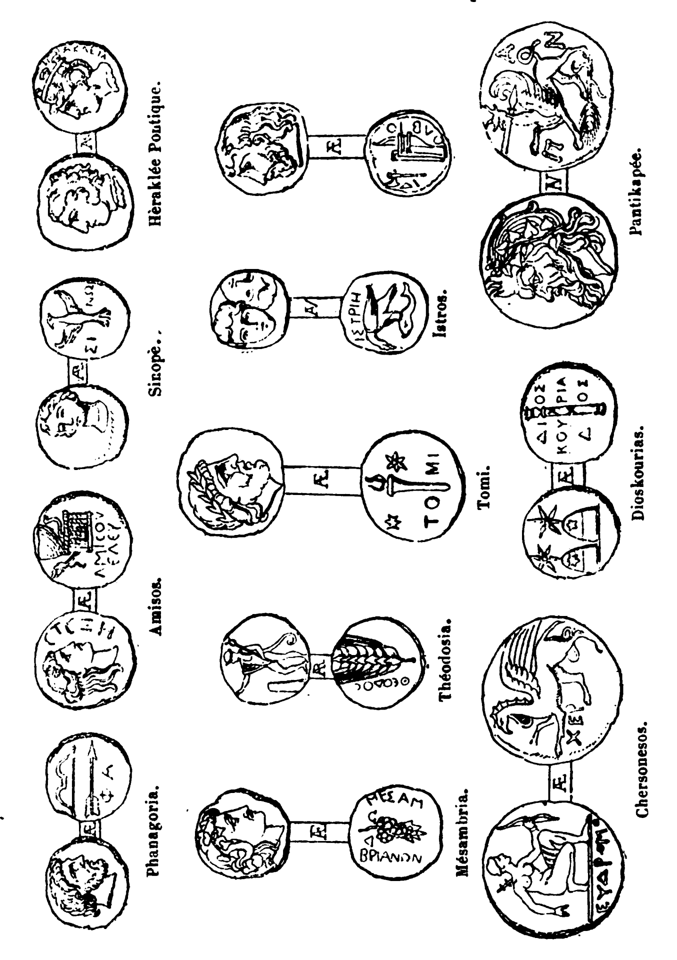
Il est difficile d'assigner une date précise aux établissements des Milésiens. C'étaient plutôt des comptoirs commerciaux que de véritable colonies. « On se contenta d'abord, dit E. Curtius, d'installer sur le rivage des marchés volants;

puis on s'entendit avec les indigènes et on acquit ainsi sur ces plages d'outre-mer des marchés à demeure avec des maga-



sins. Les maisons de commerce y eurent leurs agents qui opéraient le débarquement et la vente, surveillaient les dépôts

de marchandises et restaient sur les lieux, même pendant la morte saison. Bien des stations de cette espèce furent aban-



données après essai. D'autres, au contraire, leur situation s'étant trouvée avantageuse au point de vue des bénéfices

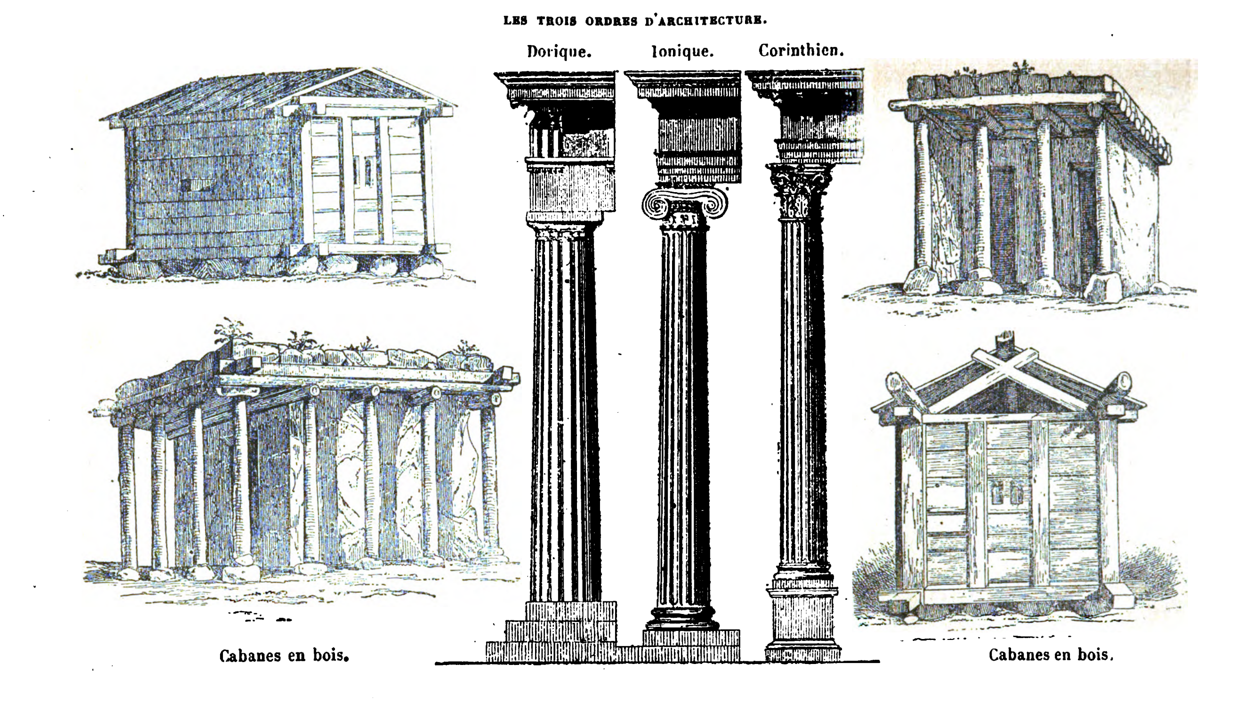
bandes circulaires superposées, généralement des cerfs et des biches attaqués par des lionnes ou des panthères ; quelquefois aussi des cygnes, des sangliers ou des types hybrides, Sphinx, Griffons, Harpyes ou Sirènes, associant les formes d'un quadrupède à celles d'un oiseau ou à la forme humaine. Ces types, qui se rattachent, les uns à la cosmogonie chaldéenne, les autres à l'Égypte, n'étaient pour les Grecs que des formes décoratives. Ne comprenant pas cette symbolique étrangère, ils inventaient pour l'expliquer des contes qu'ils rattachaient à leurs traditions. De là les légendes d'Œdipe et de la Sphinx, d'Odysseus et des Sirènes. Ils commencèrent par copier ce qu'ils voyaient sur les étoffes babyloniennes, mais peu à peu, leur sentiment artistique transforma ces types de monstres en créations idéales. Ainsi, dans les plus anciens monuments, le Kentaure est un homme au dos duquel s'attache le train de derrière d'un cheval; dans la grande époque de l'art, c'est un cheval dont l'encolure est remplacée par le haut du corps d'un homme, association tout aussi impossible physiologiquement, mais admirable au point de vue esthétique. On abandonna les types qui ne se prêtaient pas à des transformations aussi heureuses, par exemple celui des Sirènes, emprunté aux Égyptiens, qui représentaient l'âme par un oiseau à tête humaine. Les artistes modernes n'ont pas repris ce type disgracieux de la femme-oiseau. Ils le remplacent, dans la représentation des Sirènes, par le beau type de la Tritonide, ou femme-poisson. C'est une erreur mythologique, mais ils ont raison sous le rapport du goût. Remarquons aussi que l'art grec a su associer d'une façon très heureuse les ailes de l'oiseau à la figure humaine : les types admirables d'Éros et de la Victoire ont été adoptés par l'art chrétien dans la représentation des Anges.

Développement de l'art grec. — Homère parle d'étoffes et de vases venant de Sidon, des belles armes données à Agamemnon par Kinyras, roi de Kypros, mais il décrit aussi des ouvrages exécutés par des Grecs, par exemple la tapisserie d'Hélène représentant ses propres aventures, la toile de Pénélope, le costume d'Odysseus, etc. La description du bouclier d'Achille, dans l'Iliade, celle du bouclier d'Hèraclès par Hé-

siode ne peuvent être prises que pour des œuvres d'imagination, mais les éléments de ces descriptions ont dû être empruntés à des ouvrages réels que les rhapsodes et leurs auditeurs avaient souvent sous les yeux. Les nombreux objets d'art trouvés à Mykènes et décrits dans un des précédents chapitres ont un caractère parfaitement original, et si, comme on le prétend, l'Orient a exercé une influence sur l'art grec à une époque postérieure aux temps héroïques, il nous est difficile d'en suivre les traces, car, à l'exception des monnaies et des vases peints, il ne reste qu'un très petit nombre d'échantillons de l'art grec entre l'âge héroïque et les guerres médiques. Sur les origines de la plastique et de l'industrie des métaux, nous sommes réduits à des légendes mythologiques comme celle de Dédale, à des contes puérils comme celui du potier Sikyonien Dibutade couvrant de terre glaise une silhouette tracée par sa fille sur un mur, ou a quelques noms propres qu'on ne peut pas toujours classer à des dates précises. On nous dit par exemple que Glaucos de Chios découvrit l'art de souder le fer; Rhoicos et son fils Théodoros, celui de fondre le cuivre ou l'airain et de le couler dans un moule. On place ces découvertes un peu avant l'an 600 avant J.-C. Le temple d'Hèrè à Samos, celui d'Artémis à Éphèse sont attribués, le premier à Rhoicos et à Théodoros, le second à Métagénès et à son fils Chersiphon de Cnossos en Crète. Parmi les temples dont il subsiste encore des restes, on regarde comme les plus anciens celui de Corinthe, dont quelques colonnes sont encore debout, celui d'Assos en Aiolis, dont le Musée du Louvre possède des fragments; trois temples assez bien conservés de Poseidonia ou Pœstum, colonie de Sybaris, et le plus grand des temples de Sélinonte. Ces monuments sont d'ordre dorique, le temple d'Éphèse était d'ordre ionique, mais il ne faut pas attribuer un sens géographique ou ethnographique à ces désignations employées par Vitruve, qui d'ailleurs fait preuve d'une ignorance inexplicable. Les règles qu'il donne pour l'architecture dorique ne répondent qu'à des monuments de l'époque romaine.

Caractère spontané de l'architecture grecque. — Le temple grec n'est que l'imitation en pierre d'une cabane de bois. Les cabanes qu'habitent encore aujourd'hui les paysans

LES TROIS ORDRES D'ARCHITECTURE.



Cabanes en bois.

Cabanes en bois.

de l'Asie Mineure, notamment de la Lykie, peuvent donner l'idée des premières habitations des Grecs. Les demeures des rois et celles des Dieux ressemblaient aux autres maisons, seulement elles étaient plus grandes et plus ornées. Des troncs d'arbres posés sur un sol uni supportent un toit de charpente qui abrite de la pluie; pour se garantir du vent et du froid, on élève un mur derrière les piliers qui servent de support, ou dans leurs intervalles, en y ménageant une porte pour entrer et sortir : tels sont les éléments de la cabane qui a servi de modèle au temple. La forme des temples était rectangulaire; de chaque côté, une poutre transversale, l'architrave, portée par les colonnes, supportait à son tour les solives du plafond maintenues par la corniche saillante, sur laquelle reposait l'extrémité des chevrons du toit. La double inclinaison du toit sur les deux grands côtés du rectangle, pour l'écoulement des eaux pluviales, laissait au-dessus des colonnes, sur les deux etits côtés, un vide triangulaire, le fronton, que les Grecs comparaient à un aigle aux ailes éployées. Le chapiteau formant la partie supérieure des colonnes en augmentait la portée et ménageait la transition entre leurs ligues verticales et la ligne horizontale de l'entablement.

La distinction entre les trois ordres de l'architecture grecque, le Doriqüe, l'Ionique et le Corinthien, est fondée sur certaines différences de proportions et d'ornementation dans l'entablement, les colonnes et surtout leurs chapiteaux. Dans l'ordre Dorique, le plus simple et probablement le plus ancien des trois ordres, les colonnes reposent immédiatement sur le dallage du soubassement, comme des arbres sur le sol. Le fût, aminci progressivement comme le tronc d'un arbre, est creusé, parallèlement à sa hauteur, de cannelures concaves à arêtes vives. Au-dessus d'une architrave unie, les triglyphes à entailles perpendiculaires, représentent la saillie des solives; leurs intervalles forment les métopes, c'est-à-dire les fenêtres. Dans la colonne ionique, le fût, plus élancé qne celui de la colonne dorique, repose sur une base formé de deux tores, ou bourrelets circulaires séparés par un intervalle concave. L'arête des cannelures est légèrement aplatie; le chapiteau forme de chaque côté du fût, dans le sens de l'architrave, une

double saillie qui semble un enroulement d'étoffe étranglé au milieu par une corde. L'architrave, formée de trois poutres superposées, porte, au lieu d'une alternance de triglyphes et de métopes, une frise unie, et fut plus tard décorée de bas-reliefs.

L'ordre Corinthien, qui n'est qu'une forme plus récente de l'Ionique, est caractérisé par son magnifique chapiteau de feuilles d'acanthe. On en attribue l'invention au sculpteur Callimaque ; on a même raconté une petite anecdote à ce sujet : une corbeille d'offrandes sur le tombeau d'une jeune fille, un chardon écrasé repoussant à l'entour, le sculpteur passant par là et y trouvant un motif d'ornementation. En réalité, l'architecture et la décoration sont l'œuvre collective et anonyme des foules, comme les fables religieuses et les légendes épiques. La volute ionique, le chapiteau corinthien, et toute la décoration architecturale des Grecs sont des créations spontanées. Les jours de fête, on ornait de draperies et de fleurs les autels, les tombeaux, les chapelles rustiques. Puis on roulait les tapis de chaque côté de la stèle ou du cippe funéraire, et cela formait la volute ionique. Les chapiteaux des temples étaient entourés de feuillages qu'on retenait avec des cordes ou des fils de fer ; c'est ce qui explique les trois entailles circulaires en haut du fût de la colonne dorique. Ces feuillages imités en pierre devinrent le chapiteau corinthien. On accrochait aux frises les crânes des bœufs offerts en sacrifice, ou les fioles qui servaient aux libations ; on faisait courir le long de la corniche des guirlandes de feuilles alternées ; on entourait les colonnes de joncs tressés, de colliers de graines, on attachait des palmettes aux angles des frontons. Tout cela fut reproduit par la plastique et par la peinture dans les temples de bois, puis par la sculpture dans les temples de pierre. L'architecture polychrome remplaça cette décoration passagère, qu'il fallait sans cesse renouveler, par une décoration permanente, plus régulière, mais s'efforçant de reproduire des éléments empruntés à la nature. Le travail de l'argile avait précédé le travail plus difficile de la pierre et du marbre. Les acrotères des frontons, les antéfixes de la toiture et même les bas-reliefs des métopes et de la frise furent d'abord en terre

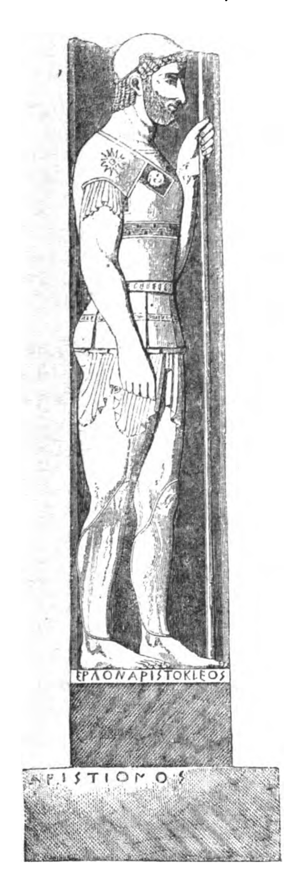
cuite. Quand les cités enrichies par le commerce voulurent élever des monuments plus durables avec des matériaux plus précieux, les formes ornementales n'étaient plus à créer ; on ne demandait aux artistes qu'une exécution plus parfaite, et ils étaient préparés à ce travail par l'épuration du goût qui résulte de la pratique du dessin.

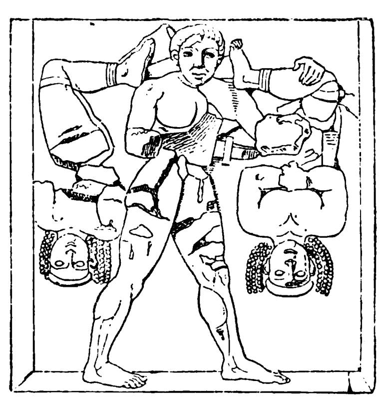
Origine indigène de la sculpture grecque. — Les temples grecs n'étaient pas comme les temples égyptiens des espèces de monastères habités par les prêtres, ou des lieux de réunion pour la prière, comme les églises chrétiennes et les mosquées musulmanes, c'étaient les demeures des Dieux, θεῶν μακάρων ἱεροὶ δόμοι. Il était donc naturel d'y établir des signes permanents de leur présence. Ces signes matériels n'étaient pas considérés comme les portraits des Dieux ; ils étaient simplement destinés à les rappeler à la pensée, ils tenaient la place des maîtres invisibles de ces demeures sacrées. Pausanias dit avoir vue à Pharai, en Achaie, une trentaine de piliers de pierre, honorés comme statues des Dieux, et il ajoute que dans l'origine, tous les Grecs représentaient les Dieux de cette manière. Aux carrefours, à l'intersection des routes, à la limite des champs, on élevait des piliers quadrangulaires consacrés à Hermès. Cet usage remontait à l'époque pelasgique, et il y en avait un si grand nombre que le nom d'Hermès, le Terminus des Latins, est devenue un mot générique pour désigner ces images primitives. Il ne fallait pas beaucoup d'efforts pour ajouter une tête et des bras grossièrement taillés à ces piliers de bois ou de pierre qu'on habillait ensuite comme des poupées. Pour les revêtir des attributs distinctifs de la divinité qu'ils devaient représenter, il fallait bien leur donner une sorte de forme humaine, on en faisait des mannequins, et peu à peu de véritables statues. La nécessité de réparer ces vieux simulacres sans les détruire, de les imiter quand il fallait les renouveler, donna l'idée d'ajouter, à des corps en bois revêtus de riches étoffes, des têtes, des pieds et des mains en marbre ou en ivoire, puis de remplacer les étoffes elles-mêmes par des métaux précieux. Ainsi se développa à côté de la sculpture, une branche importante de la Toreutique, le statuaire chryséléphantine, qui devait se marier parfaite-

ment avec l'architecture polychrome des temples, et qui parvint, au siècle de Périclès, à son plus haut degré de perfection ; mais on n'en peut parler que d'après les témoignages des anciens, car il n'en reste malheureusement aucun vestige.

Les Grecs attribuaient à Dédale les statues de bois (ξόανα), d'un travail archaïque. Le nom de Dédale, qui signifie industrieux, n'est qu'une personnification des premières écoles d'art. En Attique, des familles de sculpteurs, celle de Socrate entre autres, faisaient remonter leur généalogie à Dédale. Les sculpteurs d'Aigine rattachaient la leur à Smilis. L'école de Sikyone passait pour avoir été fondée par Dipoinos et Skyllis de Crète, qu'on place vers 580 et qui, selon Pline, se firent les premiers une réputation par des statues de marbre. On a aussi attribué à Boupalos de Chios la substitution du marbre à la brique dans les sculptures des frontons. Mais quelques noms d'artistes dont nous ne pouvons juger les œuvres sont moins instructifs que les échantillons malheureusement très rares qui nous sont parvenus de la sculpture archaïque. Après les Lions de Mykènes, qui appartiennent à la période préhistorique, les plus anciens monuments qu'on connaisse de la sculpture grecque sont deux métopes du Musée de Palerme trouvées dans les ruines de l'acropole de Sélinonte. Elles sont ornées de bas-reliefs qui ont été peints et qui représentent, l'un Perseus, coupant la tête de la Gorgone en présence d'Athènè, l'autre Hèraclès, portant sur ses épaules les Kercopes enchaînés. L'exagération des muscles, les formes dures et trapues ont fait rapprocher ces bas-reliefs de ceux de Ninive, mais il est bien difficile de croire à des communications entre la Sicile et l'Assyrie. Les proportions des figures dans ces deux métopes rappellent quelques monuments de l'art étrusque, tandis que les proportions toutes différentes de l'Apollon de Ténéa au Musée d'Athènes, l'ampleur des cuisses, la finesse de la taille, la maigreur des jambes, se retrouvent dans les peintures des vases grecs de vieux style, où les figures sont noires sur fond rouge. On peut encore ranger parmi les sculptures grecques les plus anciennes, les bas-reliefs du temple d'Assos qui sont au Musée du Louvre, ainsi qu'un fragment de bas-relief trouvé à Samothrace et représentant Agamemnon, Talthybios

et Epéios; le bas-relief d'Aristoclès, connu sous le nom de soldat de Marathon, au musée d'Athènes; les statues assises





Heraclès et les Kercopes. Métope d'un temple de Sélinonte. (Musée de Palerme.)



Le soldat de Marathon. (Musée d'Athènes.)

Bas-relief trouvé à Samothrace. (Musée du Louvre.)

qui bordaient la voie sacrée des Branchides, près de Milet, et qui sont au British Muséum. Cette attitude, qui est aussi celle de l'Athènè d'Endoios, devait être fréquente dans les statues

primitives, puisque Homère parle du voile déposé par les femmes Troyennes sur les genoux d'Athènè. Ainsi s'explique l'expression homérique : « Cela est sur les genoux des Dieux. »

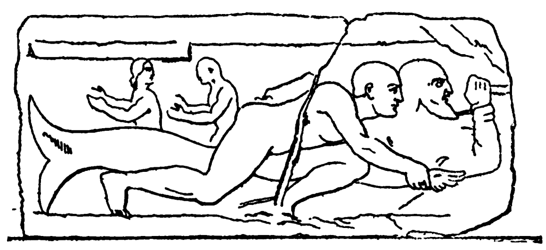
La peinture. — La poésie lyrique. — Outre les vases peints, ce que nous connaissons de la peinture des Grecs avant le temps de Pompéi et d'Herculanum, se borne à quelques fragments d'ornementation polychrome trouvés dans les ruines de Sélinonte et de Métaponte, et à deux ou trois peintures murales provenant des tombeaux de Pœstum et de Nola. Ces peintures ressemblent beaucoup à celles des nécropoles étrusques qui sont au Louvre. Les figures sont toutes au même plan et colorées à teintes plates, sans ombres ni lumières, et sur fond uni. Sauf la diversité des tons, qui se réduisent d'ailleurs à trois ou quatre, cela diffère peu de la peinture monochrome des vases. Quant à l'art que les Grecs mettaient au-dessus de tous les autres, la musique, nous sommes réduits à quelques noms propres et à des renseignements techniques assez difficiles à comprendre. Nous ne sommes guère plus riches sous le rapport de la poésie lyrique, genre très estimé des Grecs et qui participait à la fois de la musique et de la poésie. De tous les poètes lyriques antérieurs à Pindare, il ne nous est parvenu qu'un petit nombre de fragments très courts et en général insignifiants. Mais en eussions-nous davantage, nous ne pourrions nous faire une idée de l'impression que pouvait produire sur les Grecs une poésie où la métrique, fondée principalement sur des combinaisons variées de syllabes longues et de syllabes brèves, avait plus d'importance que le sens des paroles. Dans les compositions lyriques, la poésie était inséparable de la musique et de la danse. Elles n'étaient pas destinées à être lues, mais à être chantées en chœur avec accompagnement d'instruments, soit, comme à Sparte, par le peuple entier dans les fêtes publiques, soit par des musiciens qu'exerçait et dirigeait le poète compositeur. Chaque poète créait un rhythme qui gardait quelque fois son nom : Archiloque de Paros inventa l'iambe et la poésie satyrique ; Arion, le dithyrambe, d'où sortit plus tard la tragédie ; Alcaios, la strophe alcaïque, Sappho, la strophe sapphique ; Stésichore d'Himère,



Fragment d'une peinture murale. (Musée de Naples.

la division du chœur en strophe, antistrophe et épode. Les rhythmes si riches et si variés que nous admirons dans les odes d'Horace ont été empruntés par la poésie latine à la poésie grecque.

Les premiers philosophes. — On place ordinairement la naissance de la philosophie grecque dans le demi-siècle qui précède les guerres médiques ; mais on pourrait la faire remonter beaucoup plus haut, si on appelle philosophie toute spéculation libre sur la nature et sur l'esprit humain ; en Grèce, la pensée a toujours pu s'exercer librement sur tous les sujets. Dans un des chapitres précédents, j'ai représenté Hésiode comme le précurseur des philosophes. Les sentences



Lutte d'Hèraclès contre Nèreus, ou de Ménélaos contre Prôteus.
(Bas-relief d'Assos, au Musée du Louvre.)

morales qu'on attribue aux sept sages : « Connais-toi toi-même », « Rien de trop », « Ne fais pas ce qui te déplaît dans les autres », ressemblent par leur forme concise et dogmatique aux préceptes répandus dans les Travaux et Jours. Les systèmes de physique des premiers philosophes, leurs conjectures sur les principes du monde, avaient eu des modèles dans la théogonie d'Hésiode et même dans la mythologie homérique. La philosophie ionienne, qui regardait l'eau comme l'élément générateur primordial, a emprunté cette doctrine à la poésie ionienne : l'Océan est, d'après Homère, le principe de toutes choses. La fable de Prôteus, dans l'Odyssée, est un symbole des transformations de l'élément fluide. Prôteus, dont le nom signifie le primitif ou le principe, est la matière première qui change de forme, et qu'on ne peut saisir. Il a

pour fille Eidothéa, c'est-à-dire la Déesse des formes; elle explique à Ménélaos les déguisements de son père qui se change tour à tour en feu, en arbre, en animaux de toute espèce. Cette fable était sans doute populaire chez les Grecs d'Asie, et Texier croit la reconnaître sur un bas-relief du temple d'Assos. Thalès de Milet (640-650) pouvait donc puiser à des sources grecques plutôt qu'à des cosmogonies orientales.

Mais il importe peu que l'idée fût nouvelle, si la méthode l'était : selon Aristote, Thalès fondait son système sur la nécessité de l'eau pour l'entretien de la vie des animaux et des plantes. En appuyant ses conjectures sur l'observation, si imparfaite qu'elle fût à cette époque, il remplaçait la mythologie par la science. S'il est difficile d'admettre qu'il ait annoncé d'avance une éclipse de soleil, cette tradition montre du moins l'opinion qu'on avait au temps d'Hérodote sur le caractère scientifique de l'école ionienne. Ce mot d'école, quand on l'applique aux philosophes ioniens, signifie plutôt une communauté de méthode et de tendance qu'une transmission de doctrines. Anaximandros de Milet, qui vécut de 610 à 549, paraît plutôt le continuateur de Thalès que son disciple.

La géographie. — L'histoire. — Les premiers prosateurs. — On regarde Anaximandros comme le créateur de la Géographie. Il fut le premier qui traça une sphère et un cadran solaire, et expliqua l'obliquité de l'écliptique. L'Histoire naquit en même temps que la Géographie. Cadmos de Milet, le plus ancien historien grec, est contemporain d'Anaximandros. Il avait composé une histoire de Milet depuis sa fondation. Cet ouvrage, comme celui d'Anaximandros, était écrit en prose. L'emploi de la prose implique l'écriture : depuis que les relations commerciales avec l'Égypte avaient répandu l'usage du papyrus, le rhythme n'était plus nécessaire pour fixer la pensée, et l'écriture pouvait remplacer la mémoire et la transmission orale. Phérékydès de Syros, qui fut, dit-on, un des maîtres de Pythagore, passe pour le plus ancien écrivain en prose; sa cosmogonie, comme les écrits composés sous le nom d'Orpheus, tenait le milieu entre la mythologie et la philosophie. La prose ne paraissait pas cependant l'instrument indispensable de la langue philosophique, car

Xénophanes, Parménides et Empédocle écrivirent en vers.

Répugnance des philosophes pour la religion populaire et la démocratie. — C'est en 556, peu de temps après la soumission de l'Ionie par les Perses, que Xénophane de Colophon vint s'établir à Elée ou Hyélè, colonie des Phokaiens dans l'Italie méridionale, et y fonda l'école qui prit le nom d'Éléatique. Au lieu de chercher le premier principe dans la nature comme les philosophes ioniens, les Éléates le cherchèrent dans les abstractions. Leur panthéisme absolu les rendait très hostiles à la mythologie populaire. Xénophane reproche aux poètes d'attribuer aux Dieux tout ce qui est honteux parmi les hommes, le vol, l'adultère, les tromperies réciproques. Il trouve ridicule et impie de les représenter sous des formes humaines : « Si les bœufs et les chevaux savaient peindre, ils donneraient aux Dieux des formes de chevaux et de bœufs. » Pythagore de Samos, fondateur d'une troisième école de philosophie, l'école italique, n'était pas plus bienveillant pour les poètes ; on racontait qu'il avait vu châtier dans l'enfer l'âme d'Homère et celle d'Hésiode pour les fables qu'ils avaient racontées sur les Dieux. Le peuple, dont la religion était celle des poètes, renvoyait aux philosophes l'accusation d'impiété. Mais la liberté de la pensée était absolue. Si les Pythagoriciens n'avaient pas formé une association politique, ils auraient pu sans danger croire à la métempsycose et à la vertu des nombres, et s'abstenir de poissons et de fèves. Mais ils formèrent dans les villes de la Grande-Grèce une confrérie qu'on a comparée à la Société de Jésus, et dont les allures sacerdotales ont fait croire que Pythagore avait voyagé en Égypte, en Chaldée et en Inde. Mêlés à la lutte ardente des partis politiques, ils en subirent les vicissitudes et furent balayés par un ouragan populaire.

Hérodote ne parle pas du rôle des Pythagoriciens dans les révolutions de la Grande-Grèce. Nous savons très peu de chose sur Pythagore lui-même, qui paraît avoir combiné le caractère d'un philosophe avec celui d'un initiateur religieux. Il est assez difficile de distinguer ses véritables doctrines de celles qui lui ont été attribuées plus tard Il quitta Samos, sa patrie, vers 535, à l'époque ou l'Ionie fut soumise par les Perses, et vint

s'établir à Croton où il fonda une congrégation de trois cents membres liés entre eux et vis-à-vis du maître par un serment solennel, un régime ascétique et des signes de ralliement comme en ont chez nous les francs-maçons. Il ne semble pas que Pythagore ait eu un système politique bien arrêté, mais ses disciples appartenaient à la classe dirigeante et son idéal social était ce qu'on nomme aujourd'hui une aristocratie d'intelligence. Ce système, réalisé dans les sociétés orientales et dans l'Europe du moyen âge, a toujours été le rêve des philosophes et des lettrés. La vanité, dont ils ne sont pas plus exempts que les autres hommes, les porte à préférer, comme forme politique, une oligarchie dont ils pourraient faire partie ou prendre la direction, et au-dessous, à distance respectueuse, un peuple silencieux et docile, une société calme et réglée comme une école bien tenue. Les Grecs croyaient n'avoir pas besoin d'être mis en tutelle, et l'ingérence de la philosophie dans la politique produisit des effets désastreux.

Destruction de Sybaris. — La suppression de l'ordre de Pythagore est liée à un événement considérable dans l'histoire de la Grande-Grèce, la ruine de Sybaris par les Crotoniates. Sybaris était la plus grande et la plus riche des cités grecques. Le luxe de ses habitants est devenu un thème de déclamations littéraires ; on cite le mot d'un Sybarite à propos des Spartiates : « Il n'est pas étonnant qu'ils soient braves ; leur vie est si désagréable qu'ils ont hâte d'en sortir. » L'oligarchie de Sybaris fut renversée en 510 par une insurrection populaire, dont le chef, nommé Telys, s'empara du pouvoir. Cinq cents des plus riches citoyens furent exilés et se retirèrent à Croton. Leur présence dans une ville si rapprochée inspira des craintes à Télys qui demanda leur extradition. Il est probable qu'il y avait parmi eux des Pythagoriciens, car la secte avait des affiliés dans toute la Grande-Grèce. Le sénat de Croton, d'après les conseils de Pythagore, refusa de livrer les suppliants, et la guerre s'engagea entre les deux villes achaiennes. On nous dit que l'armée des Sybarites était de 300,000 hommes, et celle des Crotoniates de 100,000, mais ces chiffres sont sans doute fort exagérés. Les Crotoniates étaient commandés par le pythagoricien Milon, le plus célèbre

athlète de l'époque, qui marchait au combat dans le costume et avec la massue d'Hèraclès. Ils avaient en outre pour allié Dorieus, frère du roi de Sparte Cléomènes, qui longeait le golfe de Tarente avec un corps de colons pour fonder un établissement en Sicile. Une bataille sanglante se livra près de la rivière Traeis ou Trionto, et les Sybarites furent totalement défaits malgré la supériorité du nombre. Les vainqueurs en firent un massacre effroyable, puis pillèrent Sybaris, la démolirent jusqu'aux fondations et, pour effacer tout vestige de sa grandeur passée, détournèrent le cours du Crathis et le firent passer sur l'emplacement de la ville.

Dispersion de la confrérie de Pythagore. — L'oligarchie de Croton, voulant s'attribuer tous les profits de la victoire, refusa au peuple le partage des terres conquises, et pour imposer silence à l'opposition, supprima les assemblées populaires. Le peuple, à l'instigation d'un riche nommé Kylon, qui avait été rejeté par Pythagore, tourna sa colère contre cette confrérie ambitieuse, qui formait un État dans l'État, et mit le feu à la maison de Milon où les Pythagoriciens étaient assemblés. La plupart périrent: selon les uns, Pythagore se trouvait parmi eux; selon d'autres, il mourut peu de temps après à Métaponte, où on voyait son tombeau du temps de Cicéron. Il y eut des luttes civiles à Tarente, à Métaponte, à Kaulonia. Les Pythagoriciens s'étaient rendus odieux au peuple par leur esprit de domination; ils furent chassés des villes d'Italie, mais les troubles continuèrent, et la tranquillité ne put être rétablie que par la médiation des Achaiens de la mère patrie. Soixante exilés purent revenir dans leurs foyers. Il y eut dans la suite des philosophes attachés à la secte de Pythagore, mais la confrérie cessa d'exister. Les congrégations orphiques paraissent s'être formées de ses débris, et Cicéron, d'après l'autorité d'Aristote, attribue à un pythagoricien nommé Kercops les poésies qui circulaient en Grèce sous le nom d'Orpheus. Cependant, Ottfried Müller fait remarquer que Pythagore avait une dévotion particulière pour Apollon, tandis que l'initiation orphique se rattachait au culte de Dionysos. Mais s'il y a quelques différences de doctrine entre les Pythagoriciens et les Orphiques, ils se confondent dans une opposition com-

mune au génie libre et spontané de l'Hellénisme. Les thiases ou collèges orphiques, comme l'institut de Pythagore, ont tous les caractères d'un ordre religieux. C'est un clergé qui veut s'établir, un essai de fusion entre la pensée philosophique de la Grèce et l'esprit sacerdotal de l'Orient, un véritable prologue du christianisme.

CHAPITRE X

LA VIE POLITIQUE DANS LES CITÉS GRECQUES.

L'oligarchie. — Gratuité des fonctions publiques. — Les lois écrites. — La tyrannie. Ses caractères. Son instabilité. — Les tyrans de Sikyone. Orthagoras, Cleisthénès. — Les tyrans de Corinthe. Kypsélos. Périandros; éclat de son règne. — Discordes civiles à Mégare. Théognis.

Révolutions d'Athènes. L'archontat. Les Eupatrides. — Dracon. — Kylon. — Épiménide. — Solon. Conquête de Salamine. — Luttes des riches et des pauvres. — La question sociale résolue par Solon. — Constitution politique de Solon. Répartition de l'impôt. — Le Sénat. L'Aréiopage. — Lois civiles. Le lien social. Le travail. — Condition des femmes. — Éducation des enfants. Serment militaire. — Les tables de la loi.

Factions politiques. Usurpation de Pisistrate. — Son gouvernement. Édition des poèmes d'Homère. — Harmodios et Aristogeiton. — Tyrannie et chute d'Hippias. — Réformes de Cleisthénès. — Intervention des Spartiates. — Luttes contre les Thébains, les Chalkidiens et les Aiginètes.

L'oligarchie. — L'autonomie communale produisait une grande variété dans les formes de gouvernement. Dans un ouvrage qui ne nous est pas parvenu, Aristote avait réuni des renseignements sur la constitution de plus de cent cinquante villes. Malgré cette diversité, les mêmes révolutions se reproduisirent à peu près partout, et la plupart des cités grecques passèrent successivement de l'oligarchie à la tyrannie et de la tyrannie à la démocratie. Par suite des progrès de l'industrie et du commerce, il s'était formé dans toutes les villes une

bourgeoisie riche, active et entreprenante, qui voulait avoir sa part du gouvernement, et comme ses intérêts se confondaient encore avec ceux du peuple, elle réclamait l'*Isonomie*, c'est-à-dire l'égalité des droits. L'oligarchie refusait d'abandonner ses privilèges, dont le plus important était le pouvoir judiciaire. L'esprit de caste l'empêchait souvent d'exercer ce pouvoir d'une manière impartiale. Si l'impunité semblait assurée aux parents et aux amis des dépositaires de l'autorité, si un homme du peuple, en cas de conflit avec l'un d'eux, ne pouvait obtenir justice, il s'ensuivait un mécontentement général, et une lutte s'engageait bientôt entre les gouvernés et les gouvernants, ou, comme disaient les Grecs, entre le grand nombre et le petit nombre. L'oligarchie finissait par ouvrir ses rangs aux bourgeois; la classe dirigeante devenait plus nombreuse et plus forte, mais le peuple y gagnait aussi quelque chose, car pour admettre les bourgeois aux fonctions publiques, il fallait rendre ces fonctions électives et temporaires. Le peuple pouvait choisir ses magistrats; il prenait pour le gouverner ceux qu'il croyait les meilleurs; le gouvernement devenait une aristocratie, mot que nous prenons ordinairement comme synonyme d'oligarchie, mais qui avait pour les Grecs un sens plus favorable.

Gratuité des fonctions publiques. — La gratuité des fonctions empêchait la politique d'être considérée comme une carrière lucrative, et l'ambition ne pouvait jamais être doublée d'intérêt. Indépendamment de toute restriction au droit d'éligibilité, les suffrages du peuple ne se portaient que sur des citoyens riches. Pour élever un citoyen pauvre aux magistratures, il aurait fallu l'indemniser de la perte de son temps; or, on aurait trouvé dérisoire d'ajouter un salaire à l'honneur de gouverner la cité. Un homme au-dessus du besoin inspirait plus de confiance qu'un autre et semblait moins accessible à la corruption. Celui qui n'avait pas su diriger ses affaires ne semblait pas capable de diriger celles du public. Hérodote raconte que les Milésiens, après avoir longtemps souffert de leurs divisions intestines, prièrent les Pariens de rétablir l'union et la concorde. « Voici comment les Pariens y parvinrent : Leurs députés, gens de considération, ayant re-

marqué à leur arrivée l'état déplorable de Milet, dirent qu'ils voulaient parcourir le territoire. Ils le visitèrent, et quand ils rencontraient dans ce pays dévasté un champ bien cultivé, ils mettaient par écrit le nom du propriétaire. De retour à la ville, ils convoquèrent l'assemblée du peuple et nommèrent pour gouverner l'Etat ceux dont ils avaient trouvé les terres bien cultivées. Ils croyaient, dirent-ils, que ces gens prendraient le même soin des affaires publiques que des leurs, et ils ordonnèrent à tous ceux qui avaient été auparavant de différents partis de les reconnaître pour leurs magistrats et de leur obéir en tout. » Un autre fait important à signaler dans les habitudes politiques des Grecs c'est que, non seulement les serfs dans les cités militaires, les domestiques dans les cités commerçantes, mais encore les étrangers domiciliés appelés Métœkes, étaient exclus du droit de suffrage, et que le titre de citoyen était difficile à obtenir. Quant aux paysans, lors même qu'ils faisaient partie de la cité, comme à Athènes, ils ne pouvaient guère prendre une part active à la vie politique, qui leur eût imposé des déplacements gênants et coûteux.

Les lois écrites. — On cherchait quelquefois un remède aux discordes civiles dans l'établissement d'une législation. Les Locriens d'Italie ayant demandé à l'oracle de Delphes de les tirer d'embarras, reçurent l'ordre de se donner des lois. Ils acceptèrent celles que leur présenta le berger Zaleucos, qui déclarait les avoir reçues d'Athènè dans un songe. La législation de Zaleucos fut le premier Code de lois écrites. On la place en 664, environ quarante ans avant la législation de Dracon à Athènes. On raconte que le fils de Zaleucos s'étant rendu coupable du crime d'adultère qui devait être puni de la perte des deux yeux, fut amené à son père qui lui arracha un œil et s'en arracha un à lui-même en disant : « Voilà les deux yeux exigés par la loi. » Il paraît que les lois de Zaleucos restèrent longtemps en vigueur; une précaution avait été prise contre le danger des révisions trop fréquentes : celui qui proposait une nouvelle loi devait se présenter à l'assemblée avec une corde au cou; si sa proposition était rejetée on serrait la corde. Cette coutume locrienne est citée par Démosthènes dans son discours contre Timocrate. Diodore en fait une loi de

Charondas, législateur de Catane et des villes chalkidiennes de Sicile et d'Italie, qui paraît avoir été postérieur à Zaleucos de près d'un siècle. Les textes de loi et les préambules attribués à Zaleucos et à Charondas par Diodore et par Stobée sont généralement regardés comme des œuvres apocryphes sorties de l'école pythagoricienne. Parmi les lois citées par Diodore comme étant de Charondas, il y en a une sur l'instruction gratuite et obligatoire, avec des maîtres payés par l'État. Il avait défendu, par une autre loi, d'assister en armes aux assemblées populaires; un jour, il entend du tumulte et court armé sur la place publique : On lui fait remarquer qu'il viole la loi ; il répond : « Je vais la venger ; » et il se perce de son épée. Ce fait a été mis aussi sur le compte de Dioclès, législateur des Syracusains.

Le législateur était quelquefois étranger à la cité ; ainsi Philolaos, un des Bacchiades de Corinthe, fit des lois pour les Thébains, Dèmonax de Mantinée en fit pour les Kyrènaiens. Les lois de Philolaos paraissent avoir eu pour objet d'affermir les privilèges de l'oligarchie ; celles de Dèmonax, de restreindre le pouvoir royal qui s'était conservé dans la famille de Battos, fondateur de Kyrène. D'après la constitution de Dèmonax (543), le roi conserva seulement ses domaines territoriaux et les fonctions religieuses qui avaient appartenu à ses prédécesseurs.

La tyrannie, ses caractères, son instabilité. — On a peu de renseignements sur l'histoire intérieure des cités grecques pendant la période laborieuse de l'enfantement des républiques, mais on peut deviner la violence des passions politiques de cette époque par le serment que les aristocrates prêtaient dans quelques villes, selon Aristote : « Je jure d'être l'ennemi de la classe populaire et de lui faire tout le mal que je pourrai. » La lutte avait souvent pour résultat, comme dans les communes italiennes du moyen âge, l'expulsion générale du parti vaincu ; les exilés rentraient avec le secours de quelque cité rivale ou fondaient ailleurs un établissement nouveau. Dans les discordes civiles, chaque parti se croit seul dirigé par la justice et ne voit chez ses adversaires que des passions. Il pouvait arriver, cependant, que le droit fût des deux côtés. Les

uns, préoccupés de l'égalité, combattaient des privilèges fondés sur la tradition et l'habitude; les autres craignaient que la faveur populaire ne sacrifiât la liberté à quelque chef ambitieux et adroit. C'est là l'excuse des aristocraties grecques devant l'histoire. Contrairement à ce qui se voit aujourd'hui chez nous, c'étaient surtout les aristocrates qui étaient républicains. Le parti populaire se laissait facilement tromper par des intrigants, et sa victoire amenait souvent une usurpation. Les luttes du grand nombre et du petit nombre eurent pour résultat dans la plupart des cités grecques une renaissance de la monarchie, mais avec un pouvoir absolu et arbitraire que n'avaient jamais eu les rois de l'âge héroïque. C'est pourquoi, au lieu de désigner ces monarques d'une nouvelle espèce par le titre de rois, βασιλεῖς, qui représentait une magistrature à autorité limitée, les Grecs leur donnèrent le nom de *tyrans*, emprunté probablement à la langue des Phrygiens ou des Lydiens, et qui répondait à l'autorité despotique et sans contrôle des souverains barbares. Selon la définition très exacte de Cornélius Népos, on appelait tyrans ceux qui avaient usurpé le pouvoir dans une cité libre. On a même quelquefois donné ce titre à des rois légitimes qui avaient étendu leur autorité au delà des limites normales, comme Pheidon d'Argos et Charilaos de Sparte. Le mot de tyran n'avait pas à l'origine le sens répulsif qui s'y est attaché plus tard, et on cite des tyrans, comme Gélon et Hiéron de Syracuse, qui ont régné avec douceur. Mais, si un tyran n'était pas nécessairement mauvais, rien ne l'empêchait de l'être, et cela suffisait pour faire regarder la tyrannie comme une forme vicieuse de gouvernement.

Quelquefois on chargeait un citoyen qui possédait la confiance générale de rétablir l'ordre, et on lui donnait un pouvoir absolu avec le titre d'Aisymnète. C'était une sorte de tyrannie élective. Parmi ceux qui en firent un bon emploi, on cite Pittacos de Mitylène, un des sept sages de la Grèce. Mais il pouvait arriver que l'homme à qui on avait confié une autorité temporaire refusât de s'en dessaisir. Aristote cite comme s'étant élevés par ce moyen les tyrans de Milet et Phalaris d'Agrigente, celui de tous les tyrans grecs qui laissa la plus mauvaise réputation; on raconte qu'il faisait enfermer ceux

qui lui déplaisaient dans un taureau d'airain chauffé au rouge, de façon que leurs cris d'agonie imitaient les mugissements d'un taureau. A Cumae, la tyrannie se présente comme une usurpation militaire : un citoyen nommé Aristodèmos s'était distingué dans une lutte contre les Étrusques ; l'oligarchie, jalouse de ses succès, l'envoie avec des forces insuffisantes au secours de la cité latine d'Aricia; il revient vainqueur, et avec l'aide de ses troupes s'empare du pouvoir. Mais, le plus ordinairement, ceux qui voulaient usurper la tyrannie commençaient par se rendre populaires en attaquant les privilèges de la classe dirigeante. S'élever au pouvoir par la ruse, s'y maintenir par la violence, proscrire ceux qu'on ne peut corrompre, occuper le peuple par de grands travaux de construction, distraire l'attention publique par des expéditions militaires, telle a été la politique enseignée aux despotes de tous les temps par les tyrans grecs les plus célèbres, Périandros de Corinthe, Cleisthénès de Sikyone, Pisistrate d'Athènes, Polycratès de Samos. Ce qui est plus difficile à imiter, et qu'on ne retrouve que chez les tyrans de la Renaissance italienne, c'est le goût éclairé de la littérature et des arts. Il semble que Pisistrate ait voulu acheter le pardon de l'histoire en conservant à la postérité les poèmes d'Homère. Mais la Muse grecque n'accepta pas le pacte d'alliance, et en général elle resta pure de ces déférences serviles qui ont déshonoré la poésie latine. On trouve même des poètes à la tête des ennemis de la tyrannie, Solon, Théognis, Alcaios.

Tous les tyrans essayaient de fonder des dynasties héréditaires, mais ces dynasties dépassaient rarement la seconde génération. Il est vrai que leur chute était ordinairement provoquée, comme le remarque Aristote, par quelque vengeance personnelle ; mais les révolutions politiques ont toujours des causes générales sans lesquelles les complots ne serviraient à rien. Chez les peuples qui ne savent pas ou ne veulent pas être libres, le meurtre d'un tyran ne profite qu'à son successeur : c'est ce qu'on a vu à Rome sous les Césars. Dans les cités grecques, au contraire, la tyrannie n'était qu'un accident passager. Il y avait toujours un parti qui protestait contre l'oppression, et quand l'expérience avait été assez longue et

assez dure, les conspirateurs étaient sûrs de trouver un appui dans la masse du peuple. Les factions se faisaient des concessions mutuelles, car l'esprit politique s'était fortifié dans ces épreuves, et la tyrannie avait servi de transition entre l'oligarchie et la démocratie.

Les tyrans de Sikyone : Orthagoras, Cleisthénès. — La dynastie des tyrans de Sikyone, la plus ancienne sur laquelle nous ayons des renseignements, fut fondée en 676 par Orthagoras et dura cent ans ; c'est la plus longue dynastie de tyrans qui soit connue d'Aristote. Orthagoras, appelé aussi Andréas, qui était, dit-on, un cuisinier, s'appuya sur les habitants de la côte, marins et pêcheurs, pour renverser l'oligarchie des grands propriétaires, qui descendait en grande partie des conquérants doriens venus d'Argos. Il gouverna avec modération, ainsi que ses successeurs, dont le dernier et le plus célèbre fut Cleisthénès. Le but de la politique de Cleisthénès fut d'abaisser l'élément dorien de la population. A Sikyone comme dans leurs autres établissements, les Doriens formaient trois tribus, les Hylleis, les Pamphyles et les Dymanes. Il changea ces noms antiques en trois noms ridicules qu'on peut traduire par Sangliers, Anes et Petits porcs. Quant aux hommes du rivage, dont il faisait partie, il les appela Archélaoi, les chefs du peuple. Argos, la grande cité dorienne, avait eu jadis une suzeraineté sur Sikyone. Pour en effacer le souvenir, Cleisthénès résolut d'abolir le culte que les Sikyoniens rendaient au héros argeien Adrastos. Il défendit aux rhapsodes de chanter à Sikyone les poèmes homériques ; probablement il s'agissait surtout de la Thèbaïs cyclique, poème aujourd'hui perdu, mais que toute l'antiquité attribuait à Homère, et dont Adrastos était le héros principal. Il consulta l'oracle de Delphes pour savoir comment il pourrait chasser Adrastos de Sikyone. La Pythie répondit : « Adrastos est roi des Sikyoniens, et toi, tu n'es qu'un bandit. » Il n'insista pas, mais il voulut forcer l'âme d'Adrastos à s'éloigner, en lui imposant un voisinage désagréable. Il obtint des Thébains la permission d'introduire à Sikyone le culte de leur héros Mélanippos, qui avait tué le frère et le gendre d'Adrastos, dans la guerre des Épigones. En même temps, il essaya de se conci-

lier la bienveillance d'Apollon en prenant part à la guerre que les Amphictions avaient décrétée, sur la proposition de Solon, contre les habitants de Crissa et de Kirrha, qui prélevaient un impôt sur les pèlerins arrivant à Delphes. Cette guerre servait en même temps les intérêts de Sikyone, dont la prospérité commerciale dépendait de la sécurité du golfe de Corinthe (595).

La guerre dura dix ans; Crissa fut rasée, son port comblé, ses habitants vendus comme esclaves et son territoire consacré à Apollon. A l'occasion de ce triomphe, les jeux Pythiques, qui n'avaient été jusqu'alors que des concours de musique et de chant, reçurent un nouvel éclat : on y ajouta des luttes gymniques et des courses de chars où Cleisthénès remporta le prix. Il fut aussi vainqueur aux jeux Olympiques. Sur le butin fait à Crissa, il éleva un portique, célébra des fêtes où il déploya un grand luxe, et sa cour devint le rendez-vous des talents en tout genre. On ne sait dans quelle mesure il contribua au développement des arts, mais l'école artistique de Sikyone devint dès lors et resta toujours dans la suite une des plus célèbres de la Grèce. Parmi les œuvres qui en sortirent on peut citer l'Apollon de Canachos, qui ornait le Didymaion de Milet; il en existe une copie au British Museum et une autre au Louvre, connue sous le nom de l'Apollon de Piombino, dans la salle des Bronzes.

La puissance de Cleisthénès était solidement établie, mais la dynastie des Orthagorades devait s'éteindre avec lui, car il n'avait qu'une fille nommée Agaristè. Il attachait beaucoup d'importance au choix de son gendre. Il accueillit avec magnificence les prétendants illustres qui vinrent de toutes les parties de la Grèce et qui cherchaient à se faire valoir par leur habileté dans tous les exercices. Un Athénien nommé Hippocléidès semblait avoir les chances les plus favorables ; mais la veille du jour où Cleisthénès devait déclarer son choix, Hippocléidès, un peu excité par le vin, s'avisa de danser une danse comique. « Tu viens de perdre ton mariage, » lui dit Cleisthénès. Il répondit : « Qu'importe à Hippocléidès? » réponse qui passa en proverbe. Celui qui fut choisi était aussi un Athénien ; il s'appelait Mégaclès et appartenait à la famille

des Alcmaionides. Il eut un fils nommé Cleisthénès comme son grand-père, qui réforma la constitution de Solon dans un sens très démocratique et qui fut l'aïeul maternel de Périclès.

Les tyrans de Corinthe : Kypsélos. — Périandros. — La tyrannie s'établit à Corinthe un peu plus tard qu'à Sikyone et dura 74 ans. Kypsélos, qui renversa en 655 l'oligarchie des Bacchiades, s'y rattachait par sa mère Labda. Comme elle était boiteuse, aucun des Bacchiades n'avait voulu l'épouser, et on l'avait donnée en mariage à un homme d'une autre famille, d'ailleurs très illustre, qui prétendait remonter au roi des Lapithes Kaineus, célèbre dans les légendes du combat des Lapithes contre les Kentaures. Les Bacchiades, avertis par un oracle que l'enfant de Labda leur serait funeste, envoyèrent dix d'entre eux pour le faire mourir. Ils vinrent au village où était élevé l'enfant et demandèrent à le voir. Ils étaient convenus de l'écraser contre terre. Labda, sans défiance, le mit dans les bras de l'un d'eux, et l'enfant lui sourit. Il le passa à un autre, celui-ci à un troisième; tous se le passèrent ainsi de main en main, et aucun n'osa le tuer. Ils sortirent, se reprochèrent mutuellement leur faiblesse, et rentrèrent, décidés à en finir. Mais la mère avait des soupçons; ils ne trouvèrent plus l'enfant; elle l'avait caché dans un coffre qu'il consacra plus tard dans le temple d'Hèrè à Olympie. Ce coffre était en bois de cèdre orné de sculptures en or et en ivoire dont Pausanias donne la description. Devenu grand, l'enfant reçut le nom de Kypsélos qui veut dire coffre, à moins que ce ne soit précisément le sens de ce nom qui ait fait imaginer la légende rapportée par Hérodote. On ne sait pas comment Kypsélos s'empara du pouvoir, mais ce fut probablement avec l'appui d'une partie de la population, car Aristote l'appelle démagogue et donne comme preuve de sa popularité qu'il ne s'entoura jamais de gardes. D'un autre côté, Hérodote rapporte les paroles d'un orateur corinthien qui accuse Kypsélos d'avoir banni un grand nombre de citoyens, d'en avoir dépouillé beaucoup d'autres et d'en avoir fait mourir encore davantage. Il mourut après trente ans de règne et laissa le trône à son fils Périandros.

On s'accorde à reconnaître la prudence et l'habileté politi-

que de Périandros, on l'a même compté parmi les sept sages de la Grèce. Corinthe atteignit sous son règne un degré de puissance qu'elle ne retrouva pas plus tard. Elle fonda des villes importantes sur les côtes d'Acarnanie et d'Épire et réalisa ce rêve d'empire colonial que les Bacchiades avaient en vain poursuivi. Sa suzeraineté s'étendit sur Kerkyra, Leucas, Ambrakia, Anactorion et Apollonia, qui ne devinrent indépendantes qu'à la mort de Périandros. L'installation du Diolcos, pour transporter les navires sur des rouleaux à travers l'isthme, fit affluer l'argent à Corinthe par les droits de transit entre la mer Égée et la mer Ionienne. Des impôts indirects furent établis, des droits de douane furent perçus dans les ports, des taxes prélevées sur les marchés.

Cet argent était surtout employé à faire travailler les ouvriers, et ce n'était pas pour lui que Périandros levait des impôts, car l'idée de ce que nous appelons une liste civile n'entrait pas dans l'esprit d'un Grec, pas même d'un tyran. Ses exigences n'en paraissaient pas moins vexatoires, et elles allaient toujours en augmentant. Comme le mécontentement augmentait aussi, il s'entoura d'une garde barbare, et il fallut la solder. Il s'attaqua aux fortunes particulières, jusqu'à se faire livrer les bijoux des femmes pour en faire une statue d'or qu'il consacra à Olympie. Aristote insinue qu'il voulait empêcher les particuliers de devenir trop riches. D'un autre côté, il fit des lois somptuaires pour empêcher ses sujets de dépenser au delà de leurs revenus. Il obligea chaque citoyen à rendre compte de ses moyens d'existence, défendit aux étrangers de s'établir à Corinthe sans permission, fit jeter les femmes de mauvaise vie à la mer et contraignit les pauvres à émigrer. D'après Hérodote, c'est par les conseils de Thrasyboulos, tyran de Milet, que Périandros avait adopté cette politique de nivellement. Il l'avait consulté sur le meilleur moyen à employer pour se maintenir au pouvoir. Thrasyboulos, au lieu de répondre par écrit, conduisit le messager dans un champ de blé et abattit les épis qui dépassaient les autres. Aristote renverse les rôles et fait donner le conseil à Thrasyboulos par Périandros. Cette anecdote a été transportée à Tarquin le Superbe, le dernier des rois de Rome.

Un drame domestique assombrit de plus en plus le caractère de Périandros. Il avait tué, dans un moment de colère, sa femme Mélissa, qu'il aimait pourtant avec passion. Elle était fille de Proclès, tyran d'Épidaure. Un jour, ses deux fils étant allés voir leur grand-père, celui-ci leur dit : « Mes enfants, savez-vous qui a tué votre mère? » L'aîné, d'un esprit obtus, ne fit pas attention à ces paroles, mais Lycophron, le plus jeune, les comprit, et à son retour refusa de parler à son père et même de lui répondre. Périandros le chassa et défendit, sous peine d'amende, de le recevoir et de lui parler. Le jeune homme errait dans la ville, affamé, vivant comme il pouvait et couchant sous les portiques. Son père en eut pitié et lui dit : « Eh bien, mon fils, lequel vaut mieux, de cette vie errante et vagabonde, ou de la souveraine puissance que tu pourrais partager avec moi? Si un malheur est arrivé autrefois, c'est sur moi qu'il retombe. Rentre à la maison, il vaut mieux faire envie que pitié. » Le fils répondit : « Tu as encouru l'amende, pour m'avoir adressé la parole. » Périandros l'envoya à Kerkyra, puis il envahit Épidaure pour se venger de Proclès et le fit prisonnier, mais sans lui faire de mal. Cependant, il sentait l'âge s'appesantir; son fils aîné était stupide et ne pouvait lui succéder; il chargea sa fille d'aller à Kerkyra et d'essayer de ramener Lycophron. Celui-ci répondit à sa sœur qu'il ne rentrerait pas à Corinthe tant que leur père y serait. Périandros céda et fit dire à Lycophron qu'il pouvait revenir et régner, que lui-même se retirerait à Kerkyra. Mais à cette nouvelle, les Kerkyraiens, ne voulant pas avoir chez eux le terrible vieillard, tuèrent son fils. Il entra dans une violente colère, prit trois cents jeunes Kerkyraiens et les embarqua pour être vendus, comme eunuques, au roi de Lydie. Heureusement, le vaisseau ayant relâché à Samos, les Samiens les délivrèrent et les renvoyèrent à Kerkyra. Périandros mourut peu de temps après. Il avait régné quarante ans. Un de ses parents lui succéda et fut renversé au bout de trois ans (582), peut-être avec l'aide des Spartiates.

Discordes civiles à Mégare. — Théognis. — C'est vers le commencement du règne de Périandros à Corinthe qu'on place l'usurpation de Théagénès à Mégare. Il avait gagné la

faveur du peuple en attaquant les propriétés des riches et en détruisant leurs troupeaux près de la rivière. Profitant de l'animosité que cet acte de violence avait excitée contre lui, il se fit donner une garde par un vote populaire. Il s'en servit pour renverser l'oligarchie à Mégare et s'empara du pouvoir. Il encouragea son gendre Kylon à en faire autant à Athènes, mais cette tentative, comme on le verra plus loin, n'eut pas de succès. A l'exemple des autres tyrans, Théagénès fit d'utiles et importants travaux; il fit creuser un canal pour amener l'eau des sources de la montagne dans la ville où il éleva une fontaine sur la place publique. Ce fut probablement sous son règne que les Mégariens enlevèrent aux Athéniens l'île de Salamine. Toutefois il ne réussit pas à établir solidement sa domination; il fut détrôné et chassé par une révolution nouvelle dont on ne connaît pas la date et qui fut suivie d'une longue suite de luttes violentes entre les classes. Le parti populaire, n'ayant plus de chef, dépassa dans ses colères les limites de la prudence et abusa de sa victoire. Les pauvres entraient dans les maisons des riches et se faisaient servir de somptueux banquets. Non seulement on abolit les dettes, mais on força les créanciers à rembourser les intérêts qu'ils avaient déjà reçus. Une troupe de pèlerins, qui traversait le territoire de Mégare pour se rendre à Delphes, fut attaquée et pillée, plusieurs perdirent la vie, et le conseil des Amphictions fut obligé d'intervenir pour faire punir les coupables. On bannit un grand nombre d'aristocrates pour confisquer leurs biens, ce qui amena, dit Aristote, la ruine de la démocratie, car les exilés formèrent un corps si nombreux qu'ils rentrèrent par la force, et la ville fut gouvernée par une oligarchie très étroite, ne comprenant que les auteurs de la révolution.

Parmi les fragments élégiaques du poète Théognis, plusieurs font allusion aux révolutions de Mégare. Malheureusement ces fragments nous sont parvenus dans un tel état de désordre qu'ils ne peuvent nous éclairer sur les événements auxquels ils se rapportent. Il est probable qu'ils ne sont pas tous du même auteur ni de la même époque; on y trouve des morceaux qui sont cités aussi sous les noms de Solon ou de Mimnerme, d'autres sont l'œuvre de quelque femme poète, car

le féminin y est employé à la première personne. Tel passage paraît écrit peu de temps avant les guerres médiques, tel autre semble antérieur à l'établissement de la tyrannie à Mégare, car le poète exprime la crainte d'une usurpation : « Lorsque des hommes méchants cherchent leur intérêt dans le mal du peuple, alors naissent la dissension et la guerre. Puisse cette cité ne jamais accepter un maître ! » — « Kyrnos, cette cité est enceinte, je crains qu'elle n'enfante bientôt un homme violent, chef de la funeste sédition. » Ces craintes n'étaient pas sans fondement, et le poète s'écrie ailleurs : « Les bons sont en exil, les méchants gouvernent ; que Zeus détruise la race des Kypsélides ! » Les Kypsélides étaient tyrans de Corinthe et non de Mégare, mais le poète désigne ici par extension les tyrans en général. Il excite les citoyens à renverser la tyrannie qu'ils n'ont pas su prévenir : « Renverse, par tous les moyens que tu voudras, le tyran mangeur de peuples, tu n'as rien à craindre de la justice des Dieux. » D'autres vers sont adressés au tyran lui-même : « Écrase, foule sous tes pieds ce peuple stupide, frappe-le d'un aiguillon aigu, mets-lui un dur joug sur le cou ; car, parmi tous les hommes que le soleil regarde, tu ne trouveras pas un peuple qui aime autant la servitude. »

Quand Théognis oppose les bons aux méchants, il emploie quelquefois ces mots dans leur sens propre, mais plus souvent dans le sens arbitraire que leur donnait l'esprit de parti. En Grèce comme à Rome, les classes dirigeantes s'intitulaient le parti des honnêtes gens. Mais l'aristocratie de la naissance était quelquefois en opposition avec l'aristocratie de la richesse ; c'est à la première qu'appartenait Théognis, car il se plaint souvent que les bons soient pauvres et que les méchants soient riches : « Chacun honore le riche et méprise le pauvre ; l'esprit des hommes est partout le même. » Il dit que ceux qui, jadis, étaient vêtus de peaux de bêtes et paissaient comme des cerfs hors de la ville sont devenus les bons, et que les bons sont devenus mauvais ; c'est une allusion à la victoire politique des ruraux. Quelques-uns de ses vers semblent écrits sous l'impression de la colère que lui cause son exil et la défaite de son parti : «... Et je ne vois pas la punition de ceux qui m'ont ravi mes biens par la violence ; j'ai passé le

torrent comme un chien, dépouillé de tout dans les eaux gonflées du fleuve. Puissé-je boire leur sang noir, et voir enfin un bon Démon accomplir mes vœux. » Cette soif de représailles revient souvent dans ses vers : « Alors, puisse tomber sur moi le grand ciel d'airain, la terreur des hommes d'autrefois, si je ne fais du bien à ceux qui m'aiment et si je n'apporte à mes ennemis le désespoir et la ruine. »

Aigri par le malheur, Théognis voit la nature humaine sous un jour assez défavorable : « L'exilé n'a pas d'ami ni de compagnon fidèle; c'est là ce qu'il y a de plus dur dans l'exil. » Et ailleurs : « Les amis sont nombreux autour de la coupe pleine, mais ils sont rares quand on a besoin d'eux. » On voit poindre dans les vers de Théognis les premiers doutes de la raison humaine devant le problème du mal. Comme Job, comme l'Ecclésiaste, il trouve difficile de concilier la justice divine avec le bonheur des méchants et le malheur des justes : « Qui donc, en voyant cela, peut encore vénérer les immortels? Et que peut-on penser lorsqu'un homme injuste et impie vit dans l'abondance pendant que les justes sont écrasés sous le poids de la dure pauvreté? » Pourtant il finit par reconnaître que l'adversité n'est qu'une épreuve qui distingue le brave du lâche : « Il faut accepter ce que les Dieux donnent aux mortels et supporter son sort quel qu'il soit, sans se désoler des maux et sans se réjouir du bonheur avant d'avoir vu la fin. » — « Nul n'est pleinement heureux ; mais le brave supporte ses maux et ne laisse pas même voir sa douleur: le lâche ne sait supporter ni les maux ni les biens. » — « Je ne puis, ô mon cœur, te fournir tout ce qui te convient. Sois fort; tu n'es pas seul à désirer le bonheur. » — « Supporte tes maux, mon cœur, quoique tes souffrances soient inouïes; c'est le cœur des lâches qui se rétrécit. Ne va pas augmenter la douleur de ta défaite par la colère et les plaintes, et affliger tes amis et réjouir tes ennemis. » Ces fières paroles sont une expression anticipée de la morale stoïcienne.

Révolutions d'Athènes. — L'Archontat. Les Eupatrides. — L'histoire intérieure d'Athènes n'est bien connue qu'à partir du siècle qui précède les guerres médiques. Tout ce qu'on sait de la période antérieure, c'est que le passage de la

monarchie à la république avait été ménagé par une transition très lente. L'archontat à vie, qui, après la mort de Codros (1045), avait remplacé la royauté, devint décennal en 752. Puis en 714 il cessa d'être réservé aux descendants de Codros, pour devenir accessible à tous les nobles ou Eupatrides, issus des anciennes familles autochthones et de quelques familles venues du Péloponnèse après la conquête dorienne. Enfin, en 683, l'Archontat fut partagé entre neuf citoyens nommés pour un an. Ce partage permettait de satisfaire un plus grand nombre d'ambitions, en même temps qu'il appliquait le principe républicain de la division du pouvoir. Le premier des neuf archontes se nommait Eponyme, parce qu'il donnait son nom à l'année. Il représentait la majesté de l'État et exerçait une juridiction qui avait appartenu au roi comme père du peuple : il était le tuteur des orphelins, le protecteur des veuves et réglait les questions d'héritage. Le second archonte gardait le titre de roi et les fonctions de grand prêtre, un des attributs de la royauté. Il présidait aux cérémonies du culte public et prononçait sur les causes qui concernaient la religion. Le troisième archonte s'appelait Polémarque, ou ministre de la guerre, et jusqu'à la réforme de Cleisthénès il eut le commandement de l'armée. Les six autres archontes portaient le titre commun de Thesmothètes, qu'on traduit par législateurs, mais qui a plutôt le sens de juges, car le mot θεσμός, analogue au mot homérique θέμιστες, représente des règles idéales de justice, tandis que le mot νόμος, qui est plus moderne, désigne les lois écrites. Les Thesmothètes jugeaient les nombreuses causes qui n'étaient pas du ressort des trois premiers archontes.

Dracon. Kylon. Epiménide. — Les Eupatrides, seuls en possession du pouvoir judiciaire, s'en servaient arbitrairement et dans l'intérêt de leur classe. Les jugements étaient rendus d'après des coutumes traditionnelles. Le peuple réclama une règle fixe, un Code de lois écrites. Ce Code fut rédigé par Dracon (614), quarante ans après le Code de Zaleucos à Locres. Les lois de Dracon étaient d'une sévérité excessive et probablement calculée pour maintenir l'obéissance par la terreur. Le mécontentement du peuple ne fit qu'augmenter. Un riche Eupatride nommé Kylon, gendre de Théagénès tyran de

Mégare, crut l'occasion favorable pour usurper le pouvoir. Son beau-père l'y encourageait et promettait de l'aider. Il consulta l'oracle de Delphes sur l'opportunité de l'entreprise. La Pythie lui conseilla de choisir le jour de la plus grande fête de Zeus. On ignore si cette réponse était accompagnée d'un blâme, mais à cette époque, la tyrannie paraissait le seul remède aux excès de l'oligarchie, et l'expérience n'avait pas encore montré que ce remède était dangereux et pire que le mal. Kylon, qui avait remporté une victoire à Olympie, crut que le retour des jeux Olympiques était l'époque désignée par l'oracle, sans se rappeler, dit Thucydide, qu'à Athènes, la plus grande fête de Zeus était la fête des Diasia. Il s'empara de la citadelle et s'y établit avec ses partisans et les auxiliaires que lui avait fournis son beau-père. On les y bloqua et on les prit par la famine. Kylon parvint à s'échapper, on ne sait pas ce qu'il devint. Les autres demandèrent à capituler et s'assirent en suppliants devant l'autel d'Athènè. On leur dit de se soumettre au jugement du peuple. Pour ne pas perdre leur droit d'asile, ils descendirent en tenant une corde attachée à la statue de la Déesse. Lorsqu'ils furent près de l'autel des Euménides, la corde se rompit. L'archonte Mégaclès s'écria qu'Athènè leur refusait sa protection. On les massacra, même ceux qui embrassaient l'autel des Graves Déesses.

Ce sacrilège produisit sur l'opinion publique une impression sinistre. Toute la famille des Alcmaionides, dont Mégaclès était le chef, fut considérée comme impure. Ils essayèrent de braver cette réprobation, puis, sur le conseil de Solon, ils consentirent à être jugés par un tribunal de trois cents Eupatrides qui les condamnèrent à l'exil. Les ossements des membres de la famille qui étaient morts depuis le sacrilège furent déterrés et jetés hors du territoire. Cela ne suffit pas pour calmer les terreurs religieuses. On fit venir le Crétois Epiménide, qui avait la réputation d'un prophète et passait pour avoir été nourri par les Nymphes; on racontait que, dans sa jeunesse, il s'était endormi dans une caverne et y était resté cinquante-sept ans sans se réveiller. Il connaissait les vertus des plantes et passait pour un grand médecin; c'était surtout un médecin des âmes. Il fit partir de l'Aréiopage des brebis blanches et des

brebis noires, ordonna de les suivre et d'immoler chacune d'elles sur un autel élevé à la divinité du lieu. Quelques-unes s'arrêtèrent dans des lieux dont on ne connaissait pas le Dieu protecteur ; les autels qu'on y éleva furent consacrés *à un Dieu inconnu*. Plus de six cents ans après, un de ces autels qui subsistait encore fournit à saint Paul un exorde ingénieux pour prêcher une religion nouvelle. Epiménide se mit en rapports avec Solon, qui avait l'estime de tous les partis à cause de sa prudence, et institua quelques cérémonies lustrales qui rendirent la paix aux consciences troublées. On lui offrit un talent d'or qu'il refusa, demandant seulement pour Cnossos, sa patrie, l'amitié des Athéniens, et pour lui-même une branche de l'olivier sacré qu'Athènè avait fait germer sur le rocher de l'Acropole.

Solon. — Prise de Salamine. — C'est sans doute pour venger son gendre Kylon, peut-être même à son instigation, que Théagénès de Mégare s'empara de Salamine. Après plusieurs tentatives pour la reprendre, les Athéniens découragés avaient défendu, sous peine de mort, d'en faire même la proposition. Solon, indigné de ce décret, contrefit la folie, se présenta sur la place publique en bonnet de malade, et monté sur la pierre où se faisaient les proclamations, déclama devant le peuple une élégie de cent vers commençant ainsi : « J'arrive en messager de la belle Salamine, et je vais vous dire les vers harmonieux que m'a inspirés Apollon. Que ne puis-je changer de patrie, que ne suis-je né dans l'île la plus humble, à Sikinos ou à Pholégandros, plutôt que d'entendre dire : « Celui-ci est un Athénien, un de ceux qui ont renoncé à Salamine »... Combattons pour cette île désirable, écartons de nous la honte et le déshonneur. » Quand il eut achevé, tout le monde était de son avis ; le décret fut annulé, Solon fut nommé général et s'empara de Salamine par surprise. Mais les Mégariens ne voulaient pas y renoncer ; il fallait soutenir une guerre qui pouvait devenir désastreuse, car à cette époque, Mégare, malgré l'exiguité de son territoire, était plus riche et plus puissante qu'Athènes. On convint de s'en remettre à l'arbitrage de Sparte. Solon, pour établir les droits de ses concitoyens à la possession de l'île, invoqua l'autorité du Cata-

logue de l'Iliade, et usant d'une fraude patriotique, supposa un vers où Aias était représenté comme rangeant les vaisseaux de Salamine à la suite de ceux d'Athènes. Les vers d'Homère n'étant pas encore écrits à cette époque, on ne pouvait pas prouver que la citation était fausse; les Spartiates trouvèrent l'argument péremptoire et adjugèrent Salamine aux Athéniens. Solon devint très populaire. Il accrut encore sa réputation en épousant la cause du temple de Delphes contre les extorsions des habitants de Kirrha. Quoique Cleisthénès de Sikyone eût le principal rôle dans la guerre sacrée décrétée par les Amphictions, il n'était pas inutile aux Athéniens de se poser en protecteurs de Delphes, et Solon, qui peut-être pensait déjà à faire une constitution pour Athènes, ne pouvait pas ignorer combien l'appui d'Apollon avait été utile à Lycurgue.

Lutte des riches et des pauvres. — Solon se rattachait aux Eupatrides par sa naissance; on dit même qu'il descendait de Codros. En réalité il appartenait à la bourgeoisie et s'était enrichi par le commerce. Le peuple l'aimait à cause de sa droiture et de son patriotisme. C'était l'homme désigné pour rétablir la paix entre les classes. Le législateur d'Athènes et celui de Sparte apparaissent dans des circonstances à peu près semblables; à Athènes comme à Sparte, la loi est appelée comme un remède suprême aux maux du peuple. Les empiètements successifs de l'oligarchie, peut-être aussi une suite de mauvaises récoltes, avaient réduit les Thètes ou travailleurs à une condition que Denys d'Halicarnasse rapproche de celle des plébéiens de Rome. Il reste un fragment de Solon qui se rapporte à l'oppression exercée par les riches sur les pauvres : « Notre république ne sera pas détruite par la destinée de Zeus (αἶσα) et la volonté des immortels Dieux heureux, car une magnanime gardienne, fille d'un père puissant, Pallas Athènaiè, la protège. Mais ce sont des citoyens qui, fiers de leur richesse, veulent perdre la grande cité par leur folie; c'est l'injustice des chefs du peuple, qui se préparent bien des malheurs par leur grande violence, car ils ne savent pas modérer leur avidité et user du bonheur présent dans le repos et l'abondance... (ici une lacune).... et ils s'enrichissent par des actions injustes (autre lacune).... et, n'épargnant ni les biens sacrés ni les

biens du peuple, ils pillent et volent de tous les côtés et ne respectent pas les saintes lois de la Justice. Mais elle, silencieuse, sachant le passé et l'avenir, vient tout venger en son temps. C'est pourquoi un ulcère incurable envahit toute la cité, elle tombe tout à coup dans la dure servitude qui réveille la dissension endormie... » Solon énumère ensuite les maux de la guerre et conseille aux Athéniens de les éviter par de bonnes lois qui mettent un terme à la *satiété,* c'est-à-dire à l'excès des richesses, source de l'injustice et de la violence.

La question sociale résolue par Solon. — La crise qui se termina par l'établissement de la démocratie fut provoquée par ce qu'on appellerait aujourd'hui une question sociale. Les citoyens pauvres étaient obligés d'engager leurs champs, puis de se mettre au service de leurs créanciers et même de vendre leurs femmes et leurs enfants. « Le plus grand nombre et les plus animés d'entre eux, dit Plutarque, s'excitèrent les uns les autres à ne plus souffrir ces indignités. Ils résolurent de se donner pour chef un homme digne de leur confiance, d'aller sous sa conduite délivrer les débiteurs qui n'avaient pu payer aux termes convenus, de faire un nouveau partage des terres et de changer toute la forme du gouvernement. Dans cette fâcheuse conjoncture, les plus sages des Athéniens eurent recours à Solon, comme le seul qui ne fût suspect à aucun des partis, parce qu'il n'avait ni partagé l'injustice des riches, ni approuvé le soulèvement des pauvres; ils le prièrent de prendre en main les affaires et de mettre fin à leurs dissensions. » Solon fut investi d'une sorte de dictature, comme Pittacos à Mitylène, mais on ne créa pas pour lui un titre spécial, il fut seulement nommé archonte, avec une autorité indéfinie.

Il commença par rendre à la liberté les débiteurs réduits en esclavage par les usuriers, et força ceux-ci à dégager à leurs frais ceux qu'ils avaient vendus dans des contrées étrangères. Il prévint le retour d'un pareil abus en empêchant par une loi que le débiteur pût être vendu ou contraint de vendre ses enfants. La liberté individuelle fut garantie; personne ne put être mis en prison avant d'avoir été condamné par un jugement, excepté pour les crimes de péculat, de trahison ou de conspiration contre la république. Solon an-

nula aussi les hypothèques et fit arracher des champs les pierres sur lesquelles on les inscrivait. Sans abolir les dettes comme les révolutionnaires de Mégare, il les réduisit considérablement, au moyen d'une combinaison financière qu'on nomme σεισάχθεια, c'est-à-dire soulagement. Elle consistait en un changement dans la division monétaire : la mine, qui était partagée en 73 drachmes, fut partagée en 100, de façon à libérer en partie les débiteurs sans frustrer entièrement les créanciers. Cette mesure, qui préservait la ville d'une révolution, était sans danger pour le commerce, dans un temps où il n'y avait pas de marchés à terme avec le dehors, et le crédit d'Athènes n'eut pas à en souffrir.

Un compromis fait toujours des mécontents; Solon en prit son parti : « Dans les grandes affaires, dit-il, il est difficile de plaire à tout le monde. » Les riches trouvaient qu'en donnant à ses mesures un effet rétroactif il violait des droits acquis; les pauvres avaient espéré qu'il détruirait le mal dans sa racine par une distribution égale de la propriété. Plutarque l'excuse de n'avoir pas tenté cette entreprise; Lycurgue, qui, selon lui, l'avait réalisée à Sparte, exerçait l'autorité royale et agissait sur une société non encore constituée; Solon n'avait qu'une influence morale. S'il est vrai, comme on l'a dit, qu'il ait obtenu cette influence en promettant aux riches de consacrer les dettes, aux pauvres de partager les terres, du moins cette ruse n'avait pas eu pour motif une ambition personnelle. Sous le rapport de l'honnêteté, Solon peut être rapproché de Néhémiah qui, un siècle et demi plus tard, joue un rôle analogue dans l'histoire des Juifs (1). Néhémiah atteste son désintéressement dans ses mémoires et offre l'exemple, presque incroyable pour nous, d'un fonctionnaire renonçant à son traitement. Solon, dans les vers qui nous restent de lui, raille ceux qui l'accusaient de sottise parce qu'il avait renoncé au pouvoir qu'il pouvait facilement garder : « Solon n'est pas né avec un esprit profond et avisé : un Dieu lui offre des biens, il ne les prend pas. Lorsqu'il tient le poisson, il ne sait pas ramener le filet; il manque d'audace et de bon sens. » Il se félicite avec un légitime orgueil de

(1) Voir mon *Histoire des israélites d'après l'exégèse biblique.*

ne s'être pas fait tyran d'Athènes : « Si j'ai respecté ma terre paternelle, si je n'ai pas flétri et souillé ma gloire en m'emparant de la tyrannie par violence, loin d'en rougir, je crois plutôt que je l'emporterai par là sur tous les hommes. » Dans des ïambes qui ont été conservés, il invoque le témoignage de la grande mère des Démons olympiens, de la Terre noire, esclave auparavant, libre désormais. Il déclare qu'il a rendu à la patrie bien des exilés, à la liberté bien des citoyens réduits en servitude, et il ajoute que, s'il n'avait pas su garder de juste mesure, s'il avait voulu satisfaire un parti ou l'autre, la république aurait été veuve de bien des citoyens. On finit par le reconnaître, et Solon, possédant la confiance générale, apporta le même esprit de conciliation dans la rédaction des lois qu'il fut chargé de présenter au peuple.

Constitution politique de Solon : Répartition de l'impôt. — La base de la constitution politique de Solon est un impôt progressif établi sur les revenus. Le groupement des familles en phratries ou clans, et des phratries en quatre tribus, se rattachait à des cultes privés et à des traditions locales : Solon n'essaya ni de le changer ni de s'en servir ; il créa de nouveaux cadres pour la répartition de l'impôt. Les citoyens furent partagés en quatre classes. La dernière, la classe des Thètes comprit à la fois les prolétaires vivant uniquement de leur travail et les petits propriétaires, dont les champs rapportaient moins de deux cents médimnes de grain (le médimne valait à peu près une drachme, un peu moins d'un franc). Cette classe ne fut pas soumise à l'impôt, et Solon fit preuve d'un grand sens politique en unissant, par la communauté d'intérêts, les ouvriers et la petite bourgeoisie. Il ne se montra pas moins habile en répartissant l'impôt d'une manière progressive entre les trois classes de censitaires ; cela empêchait le groupement des citoyens en riches et pauvres. La première classe comprenait ceux qui avaient 500 médimnes de revenu, on les appelait Pentacosiomédimnes. Ceux qui avaient un revenu de 300 à 500 médimnes formaient la seconde classe ; ils s'appelaient Cavaliers, parce qu'ils pouvaient entretenir un cheval et servir dans la cavalerie. La troisième classe, celle des Zeugites, à qui leur revenu de 300 à 200 médimnes permettait

d'avoir une paire de bœufs, formait l'infanterie pesamment armée; chacun devait servir avec une armure complète acquise à ses frais, tandis que les Thètes ne servaient que comme troupes légères ou avec une armure fournie par l'État.

Les fonctions publiques n'étaient accessibles qu'aux censitaires, puisqu'elles étaient gratuites; quelques-unes même, comme celle de Triérarques, de Gymnasiarques, de Choréges, entraînaient des dépenses et des embarras considérables; on les appelait des Liturgies. L'archontat et les charges les plus onéreuses étaient réservées à la première classe. Toutes les fonctions étaient électives, et comme les Thètes étaient les plus nombreux, c'étaient eux qui faisaient les élections. Ce qui était encore plus important, c'est que toutes les magistratures étaient annuelles, et qu'après leur année de charge, les magistrats étaient soumis à une reddition de comptes devant l'assemblée générale du peuple, et punis en cas de mauvaise gestion.

Le Sénat. L'Aréiopage. — Le Sénat, que Grote regarde comme la création la plus importante de Solon, n'avait pas pour but de contenir la puissance populaire, mais d'en rendre l'exercice plus facile et plus régulier. Il était chargé de convoquer l'assemblée publique, de préparer ses délibérations et d'assurer l'exécution de ses décrets. Les sénateurs, au nombre de quatre cents, étaient élus chaque année, en proportions égales, non dans les quatre classes, mais dans les quatre tribus athéniennes; dans une période plus avancée de la démocratie, ils furent désignés par le sort. Quant à l'Aréiopage, qui était le tribunal suprême, c'était la seule fonction à vie. On en faisait remonter l'origine à l'époque mythologique. Solon lui attribua, outre les fonctions politiques et judiciaires qu'il avait déjà, la surveillance des mœurs et le devoir de punir les oisifs. Les Archontes entraient dans le Sénat de l'Aréiopage après avoir rendu leurs comptes devant le peuple. Solon considérait ces deux Sénats comme deux ancres pour mettre la république en état de résister à toutes les tempêtes. Sans croire sa constitution parfaite, il la regardait comme la meilleure possible dans les circonstances où on se trouvait. « J'ai donné au peuple autant de pouvoir qu'il était nécessaire, sans res-

treindre ses droits et sans les étendre au delà des bornes. A ceux qui avaient la force et qui se glorifiaient de leurs richesses, j'ai interdit toute usurpation. J'ai étendu sur les deux partis un bouclier solide, et je n'ai permis ni aux uns ni aux autres de vaincre injustement. » Il est de toute nécessité, en effet, de reconnaître au peuple le droit de choisir les magistrats et de leur faire rendre des comptes ; « sans cela, dit Aristote, le peuple n'est dans l'État qu'un esclave et un ennemi ».

Lois civiles. — Le lien social. Le travail. — On ne possède malheureusement pas le recueil des lois de Solon. Il y avait des prescriptions détaillées sur la propriété, les relations de voisinage, et en général sur les devoirs réciproques des citoyens. La loi qui défendait de rester neutre dans les dissensions politiques avait pour but de flétrir cette prudence égoïste qui attend l'issue de la lutte pour se ranger du parti victorieux. Il est à remarquer que cette loi ne condamne pas la sédition en elle-même et ne suppose pas que le droit soit nécessairement du côté du pouvoir ; elle veut seulement que le peuple fasse connaître sa volonté. La loi, la justice et la liberté sont sous la sauvegarde de tous. Solon disait que la meilleure république était celle où toute injustice est poursuivie par ceux qui n'en souffrent pas comme par celui qui en est victime. Il encouragea chaque citoyen, dit Plutarque, à entamer des poursuites pour tout acte de violence exercé contre un autre. La loi athénienne punissait toute espèce de mauvais traitement, de sévice ou d'outrage contre un enfant, une femme, un homme, libre ou esclave. Démosthène, qui cite cette loi, en fait remarquer l'humanité, φιλανθρωπία, et ajoute que plusieurs ont été punis de mort pour l'avoir violée. La condition des esclaves à Athènes fut toujours très douce. Quand ils avaient à se plaindre de leur maître, ils pouvaient l'obliger à les vendre à un autre. A Sparte, l'agriculture, le commerce et l'industrie étaient abandonnés aux Lacones et aux Hilotes; Athènes, fidèle aux anciennes traditions, honora le travail sous toutes ses formes, l'agriculture, le commerce, l'industrie et l'art. Il était défendu de reprocher à qui que ce fût l'état qu'il exerçait ; le plus habile dans chaque métier était nourri au Prytanée et occupait une place d'honneur dans les fêtes publi-

ques. Celui qui avait été trois fois condamné pour oisiveté était noté d'infamie ; les étrangers mêmes ne pouvaient s'établir à Athènes que pour y exercer un état. C'est l'application du mot d'Hésiode : « Aucun travail n'est honteux, il n'y a de honteux que la paresse. »

Condition des femmes à Athènes. — Les règlements sur le mariage des riches héritières empêchaient, par des moyens peut-être un peu étranges, que le mariage ne devînt une affaire d'intérêt. Quant aux orphelines pauvres, leur plus proche



Danse de jeunes filles (Musée du Louvre).

parent était obligé de les épouser ou de leur constituer une dot, dont le chiffre était fixé selon la classe à laquelle il appartenait. La condition de mère de famille étant la seule honorable pour une citoyenne, il fallait que ce fût aussi la seule possible. En retenant les femmes dans un état de minorité, la loi semblait leur faire payer les avantages qu'elle leur accordait, mais l'honneur étant le bien le plus précieux pour elles, valait bien le sacrifice d'une partie de leur indépendance. Une limite était imposée au luxe de leur parure quand elles allaient au marché ; il leur était interdit de sortir la nuit autrement qu'en voiture et avec une torche. On croit aujourd'hui que la liberté de conversation entre les deux sexes est un moyen d'aiguiser l'esprit : les Athéniens ne passaient pas pour des sots; mais l'honneur des familles était à leurs yeux une plante précieuse et délicate. La danse était un art et non un prétexte à conversation ; sur les bas-reliefs, les femmes ne dansent qu'entre elles, excepté dans les scènes dionysiaques, qui sont mythologiques et ne répondent à aucune réalité. La femme grecque

n'est pas soumise à une réclusion forcée, comme en Orient; elle garde une retraite volontaire. Elle n'est pas captive sous les grilles d'un harem, mais elle n'étale pas son esprit et ses charmes devant une foule d'oisifs, prodiguant à tous ses sourires excepté à celui qu'elle a juré d'aimer. Ignorée de la foule, nul ne parle d'elle, ni en bien ni en mal, selon le mot de Périclès dans Thucydide. Elle n'admet pas même les amis de son mari à sa table. L'étranger baisse les yeux devant sa chasteté voilée, et celui qui seul peut la connaître l'honore comme la divinité tutélaire du foyer domestique. Il l'aime d'un amour grave et profond, comme on aime la patrie.

Éducation des enfants. — Serment militaire. — Solon obligea les parents à enseigner à leurs enfants la lecture, la natation et un état. Les enfants à leur tour devaient nourrir leurs parents, les loger et leur fournir toutes les nécessités de la vie. Ceux qui manquaient à ce devoir étaient notés d'infamie, peine qui répond à peu près à la mort civile. Mais ceux à qui leur père n'avait pas appris d'état ne lui devaient que la sépulture. Jusqu'à seize ans, l'enfant était laissé aux soins de ses parents; alors il était inscrit sur le registre des Phratries, et pendant les deux années suivantes, il fréquentait les gymnases publics, sous la surveillance de maîtres nommés par l'État. A dix-huit ans, les Éphèbes gardaient les places de l'Attique et veillaient à la défense du territoire. Après cet apprentissage du service militaire, ils prêtaient le serment suivant dans le temple d'Agraulos (la champêtre) : « Je ne déshonorerai pas ces armes sacrées. Je n'abandonnerai pas mon chef de file et mon rang. Je combattrai pour les autels et les foyers, soit seul, soit avec d'autres. Je ne laisserai pas ma patrie plus faible que je ne l'ai reçue, mais plus grande et plus forte. J'obéirai à ceux qui jugeront selon la justice. Je serai soumis aux lois établies et à celles que le peuple portera d'un consentement unanime. Je ne permettrai pas que personne renverse les lois ou leur désobéisse, mais je les défendrai, soit seul, soit avec d'autres. Et j'honorerai la religion de mes pères. Soient témoins les Dieux champêtres, Enyalios, Zeus, Thallô, Auxô, Hègémonè. »

Les tables de la loi. — Les lois politiques et religieuses

furent gravées sur des tables de pierre (κύρβεις), les lois civiles sur des pyramides de bois tournant sur un axe (ἄξονες). Les lignes étaient tracées alternativement de gauche à droite et de droite à gauche. Ce procédé primitif, qui montre que l'usage de l'écriture était encore peu répandu, s'appelait Boustrophédon, parce qu'il rappelait la marche d'un attelage de bœufs traçant des sillons dans un champ. Tout le monde pouvait consulter les lois au milieu de la place publique. Solon fit jurer aux Athéniens d'observer ses lois pendant dix ans, puis il leur demanda la permission de voyager. Il visita l'Égypte, où les prêtres lui racontèrent la submersion de la grande île d'Atlantis et la guerre soutenue neuf cents ans auparavant par les ancêtres des Athéniens contre les Atlantes; il commença un poème sur ce sujet. Il alla ensuite dans l'île de Kypros et fut reçu par Philokypros, roi de la ville d'Aipeia, fondée jadis par un fils de Thèseus. Il persuada au roi de quitter cette ville, dont la position était peu avantageuse, et d'en bâtir une un peu plus loin. Il fit des règlements pour la nouvelle cité qui prospéra très rapidement et prit le nom de Soloi en l'honneur de Solon. On place ensuite une entrevue entre Solon et Croïsos, roi de Lydie, racontée d'une façon très intéressante au début de l'histoire d'Hérodote (1), mais qui, d'après la chronologie, est inadmissible, car Croïsos était né en 595, un an avant la législation de Solon, et ne succéda à son père qu'à l'âge de trente-cinq ans, en 560.

Factions politiques. — Usurpation de Pisistrate. — Les meilleures lois ne suffisent pas pour donner à un peuple le sens politique; il faut les leçons de l'expérience. Ce que Solon vit à son retour dut le jeter dans un découragement profond. Il avait cru que les Athéniens étaient mûrs pour la liberté, il s'était trompé. Les discordes civiles avaient recommencé après son départ; non pas entre les riches et les pauvres, la loi de soulagement et l'impôt progressif y avaient mis bon ordre, et la question sociale était résolue : mais il y avait des divergences d'intérêts locaux, et les grandes familles les exploitaient au profit de leurs ambitions. Il y avait trois partis,

(1) J'ai résumé cette légende dans l'*Histoire des anciens peuples de l'Orient*.

dont chacun avait son chef, recrutant des clients dans les diverses classes de la population. Lycurgue s'était mis à la tête des Pédiaiens, ou habitants de la plaine aux environs d'Athènes. Les Diacriens, qui cultivaient le sol plus pauvre de la région montagneuse au nord de l'Attique, se groupaient autour de Pisistrate. Les Paraliens, ou habitants des côtes, avaient pour chef l'Alcmaionide Mégaclès, petit-fils de celui qui avait réprimé la tentative de Kylon, car après l'établissement de la constitution de Solon, les Alcmaionides étaient rentrés à Athènes. Le vieux législateur essaya de mettre la paix entre les factions rivales et ne fut pas écouté. L'issue de la querelle dépendait maintenant de l'habileté ou de l'audace des chefs. Pisistrate employa le moyen qui avait réussi à Théagénès de Mégare ; il se fit quelques égratignures, déclara qu'on avait voulu l'assassiner parce qu'il aimait le peuple, et aussitôt le Sénat, où il avait beaucoup d'amis, lui fit donner une garde. Solon avait inutilement averti ses concitoyens du danger. Quand le mal fut consommé par l'occupation de l'Acropole il essaya d'exciter un soulèvement général : « Il eut mieux valu, disait-il, prévenir l'usurpation ; mais il sera plus glorieux de la détruire après qu'elle s'est établie. » Personne ne l'écouta ; la faction oligarchique de la plaine se tint à l'écart ; les Alcmaionides, chefs du parti moyen, s'exilèrent, et les montagnards virent une victoire pour eux dans l'usurpation de leur chef. Solon mit ses armes devant sa porte : « Si vous portez la peine de vos fautes, dit-il aux Athéniens, n'en accusez pas la destinée des Dieux ; vous-mêmes, par vos dons, avez grandi ceux qui vous oppriment, et voilà pourquoi vous subissez la dure servitude. »

Pisistrate ne fit pas de mal à Solon, sachant bien qu'il n'y avait aucun danger à laisser ce vieillard mourir en paix. Par une tactique habile, qui fut imitée à Rome par Auguste, il conserva les formes extérieures de la république, seulement il fit élire ses amis aux fonctions importantes. On s'accorde à dire que sa tyrannie ne fut pas oppressive. Cependant, avant d'avoir pu asseoir solidement son usurpation, il fut chassé d'Athènes par la coalition de ses deux rivaux Lycurgue et Mégaclès. Mais leur alliance ne dura pas longtemps. Mégaclès, qui était gendre

du tyran de Sikyone, voulut devenir, faute de mieux, beau-père du tyran d'Athènes et offrit sa fille à Pisistrate qui s'empressa d'accepter. Ils employèrent pour restaurer la tyrannie un stratagème dont le succès, comme le remarque Hérodote, fait peu d'honneur au bon sens du peuple athénien. Ils revêtirent du costume d'Athènè une femme superbe, haute de six pieds, la firent monter sur un char, Pisistrate se tenant à côté d'elle, et le char entra dans la ville, précédé d'un crieur annonçant que la Déesse protectrice d'Athènes ramenait son cher Pisistrate et invitait les citoyens à le bien recevoir. Le peuple obéit, et ne se serait jamais douté de l'imposture si le beau-père ne s'était querellé avec son gendre pour un outrage fait à sa fille. Pisistrate apprit que Mégaclès s'était rapproché des Pédiaiens; ne se sentant pas en état de soutenir la lutte, il se retira à Erétrie et il aurait abandonné tout espoir de retour sans l'insistance d'Hippias, l'aîné de ses fils, qui l'engageait à préparer sa revanche. Ses biens, à ce qu'il semble, n'avaient pas été confisqués; bien des aventuriers avaient confiance dans sa fortune, il trouva des ressources pour lever des troupes. Lygdamis, tyran de Naxos, lui fournit de l'argent et des auxiliaires. Il s'empare de Marathon où ses partisans viennent le rejoindre; l'armée envoyée contre lui se laisse surprendre à l'improviste et se défend si mal qu'on pourrait croire à une trahison, et après dix ans d'exil il rentre à Athènes dont il se trouve maître pour la troisième fois.

Gouvernement de Pisistrate. Édition des poèmes d'Homère. — Il prit ses dispositions pour y rester. « Il affermit sa tyrannie, dit Hérodote, au moyen de troupes auxiliaires et de fortes sommes d'argent qu'il tirait, celles-ci du pays, celles-là du fleuve Strymon (1). Il l'affermit encore par sa conduite avec ceux des Athéniens qui avaient tenu ferme dans la dernière action et qui n'avaient pas sur-le-champ pris la fuite : il s'assura de leurs enfants qu'il envoya à Naxos, car il avait conquis cette île et en avait donné le gouvernement à Lygdamis. Il l'affermit enfin en purifiant l'île de Délos suivant l'ordre des oracles. Voici comment se fit cette purification : de tous

(1) Le texte est ambigu; j'ai adopté l'interprétation de Grote.

les lieux d'où l'on voyait le temple, il fit exhumer les cadavres et les fit transporter dans un autre canton de l'île. Pisistrate eut d'autant moins de peine à établir sa tyrannie sur les Athéniens, que les uns avaient été tués dans le combat, et que les autres avaient quitté leur patrie et s'étaient sauvés avec Mégaclès. » Lorsqu'il se crut solidement établi au pouvoir, il gouverna avec modération et intelligence. Il ouvrit ses jardins aux citoyens pauvres, mit à la charge de l'Etat les soldats mutilés à la guerre et fit exécuter de grands travaux publics pour donner de l'emploi à tous les ouvriers. Il construisit les conduites de la fontaine Callirhoè, et commença sur une très vaste échelle un temple de Zeus Olympien qui ne fut achevé que sept siècles plus tard par l'empereur Hadrien. Il établit la grande fête des Panathénées célébrée tous les quatre ans. Mais la postérité lui doit un service bien supérieur à ceux qu'il rendit à ses contemporains : il fit écrire et mettre en ordre pour la première fois les poèmes d'Homère, que les rhapsodes récitaient jusque-là par morceaux détachés. Le commerce du papyrus commençait à peine à se répandre; en dehors de quelques textes gravés sur pierre ou sur bois, comme les lois de Solon, on se servait très peu de l'écriture, et la littérature en prose n'existait pas encore. Outre les chants d'Homère, Pisistrate fit écrire ceux de quelques autres poètes. Il fut le premier qui eut une bibliothèque et il communiqua libéralement au public les trésors qu'elle renfermait.

Harmodios et Aristogeiton. — Pisistrate mourut en 527, trente-trois ans après sa première usurpation. Ses trois fils, Hippias, Hipparchos et Thessalos lui succédèrent, et, suivant Thucydide, qui leur est très favorable, ils gouvernèrent avec douceur. Mais ce qui empêche d'admettre ce témoignage, qui s'explique par des relations de famille, c'est le meurtre de Kimon, père de Miltiade, qu'ils firent tuer de nuit, selon Hérodote, par des assassins soudoyés. Hipparchos avait hérité des goûts littéraires de Pisistrate; il invita les poètes Anacréon et Simonide à sa cour, et fit placer sur les routes des Hermès avec des sentences morales en vers, dont il était probablement l'auteur. Mais, par suite d'une injure personnelle, un

complot fut tramé par deux jeunes gens, Harmodios et Aristogeiton, aidés de quelques amis. Ils avaient choisi le jour des Panathénées, parce qu'à l'occasion de la fête ils pouvaient être armés sans exciter les soupçons. Ils avaient en outre des poignards cachés sous des branches de myrte. Au moment d'agir, les conspirateurs virent un d'entre eux s'entretenir familièrement avec Hippias; ils se crurent trahis, et pour se venger au moins d'Hipparchos, auteur de l'insulte qu'ils voulaient punir, ils le frappèrent de leurs poignards. Harmodios fut tué sur-le-champ par les gens de l'escorte. Aristogeiton s'échappa. La nouvelle parvint à Hippias qui passait une revue dans le quartier du Céramique. Avec un rare sang-froid, il dit aux citoyens de déposer leurs armes et de s'assembler sur un point qu'il leur désigna; alors il fit saisir les armes par ses gardes. On s'empara des gens suspects et on mit à mort ceux sur lesquels on trouva des poignards. Aristogeiton fut mis à la torture. On essaya de lui faire nommer ses complices, il désigna successivement les meilleurs amis du tyran qui furent aussitôt exécutés. « En reste-t-il d'autres? » demanda Hippias. Il répondit : « Il n'y a plus que toi. »

Tyrannie d'Hippias. Sa chute. — A partir de ce moment, Hippias régna par la terreur. Pour se ménager un refuge et une alliance, il donna sa fille au fils d'Hippoclos, tyran de Lampsaque, qui était en faveur auprès du grand roi de Perse. Mais ses exactions et ses violences le rendaient de plus en plus impopulaire et relevaient les espérances de ses ennemis les Alcmaionides. Ils s'armèrent dans l'exil et tentèrent une invasion en Attique. On a conservé une sorte de chant funèbre sur leur défaite à Leipsydrion : « Ah! Leipsydrion, traître aux amis! Quels hommes tu as détruits, braves au combat et de bonne race, et qui ont montré alors de quels pères ils étaient nés! » Pour se ménager l'appui d'Apollon, ils rebâtirent à leurs frais le temple de Delphes détruit par un incendie, et la Pythie leur procura l'appui de Sparte; chaque fois qu'un Spartiate venait la consulter, elle terminait sa réponse par ces mots : « Il faut délivrer Athènes. » Les Spartiates, malgré les liens d'amitié qui les unissaient aux Pisistratides, finirent par céder aux injonctions réitérées de l'oracle. Ils envoyèrent des

troupes qui furent battues par les cavaliers thessaliens, alliés d'Hippias. Ils revinrent avec des forces plus considérables commandées par leur roi Cléoménès. La cavalerie thessalienne lâcha pied, et Hippias s'enferma dans la citadelle qu'il avait approvisionnée pour soutenir un long siège. Mais ses enfants, qu'il avait voulu envoyer en lieu sûr, tombèrent entre les mains de ses adversaires, et pour se les faire rendre il fut obligé de quitter l'Attique dans cinq jours.

Il se retira avec ses partisans dans la ville de Sigeion en Troas, possession athénienne qu'il considérait comme un fief de sa famille. Un décret condamna les Pisistratides à un bannissement perpétuel. Le peuple, oubliant qu'il ne devait sa délivrance qu'à l'intervention de Sparte, en reporta l'honneur sur les meurtriers d'Hipparchos, quoiqu'ils n'eussent obéi qu'à une vengeance particulière ; on a conservé un chant populaire en leur honneur : « Dans la branche de myrte je cacherai le glaive, comme Harmodios et Aristogeiton, lorsqu'ils tuèrent le tyran et rétablirent l'égalité dans Athènes. Cher Harmodios, non, tu n'es pas mort; tu es dans les îles des heureux, où sont, dit-on, Achille aux pieds légers et Diomèdès fils de Tydeus. Dans la branche de myrte, je cacherai le glaive, comme Harmodios et Aristogeiton, lorsqu'aux fêtes d'Athènè, ils tuèrent le tyran Hipparchos. Toujours votre gloire vivra sur la terre, chers Harmodios et Aristogeiton, parce que vous avez tué le tyran et rétabli l'égalité dans Athènes. »

Réformes de Cleisthénès. — La famille des Alcmaionides avait alors pour chef Cleisthénès, fils de Mégaclès et petit-fils, par sa mère, de Cleisthénès, tyran de Sikyone. Pour lutter avec avantage contre Isagoras, chef de la noblesse, il se tourna vers le peuple et entreprit de le fondre avec la bourgeoisie. Il n'y avait rien à changer à la constitution de Solon, mais ce n'était qu'une lettre morte, et elle n'avait pas gêné les Pisistratides. Le suffrage universel est une arme inutile entre les mains du peuple, s'il laisse diriger ses votes par le gouvernement ou par les grandes familles. Il fallait changer les cadres de la population, pour l'empêcher de se partager en factions locales. Cleisthénès remplaça les quatre tribus ionien-

nes par dix tribus, comprenant chacune dix Dèmes, c'est-à-dire dix communes, mais, pour mêler les habitants de la ville et ceux de la campagne dans l'unité de la Cité, pour en finir avec les rivalités de la plaine, de la montagne et du rivage, les dèmes adjacents furent répartis dans des tribus différentes. En outre, il y avait en Attique une foule d'étrangers, libres ou esclaves, exerçant diverses industries, les uns riches, les autres pauvres : on les appelait Métœkes, c'est-à-dire domiciliés. Aristote nous apprend que Cleisthénès en incorpora un très grand nombre dans les dix tribus. Cela introduisait dans le peuple des éléments nouveaux, cela le soulageait du poids des traditions routinières. Nulle part les races n'étaient plus mêlées qu'en Attique : le ciment de la démocratie leur donna une cohésion dont il n'y a pas d'autre exemple en Grèce.

Le nombre des sénateurs fut porté à 500 ; chaque tribu en avait cinquante ; mais au lieu d'en remettre l'élection au peuple, qui se laisse souvent influencer par des intrigants, on les tira au sort entre des candidats soumis à un examen préalable. Cette innovation s'étendit peu à peu à la plupart des magistratures. Enfin, on attribue à Cleisthénès l'institution de l'Ostrakisme, ou vote par coquilles, qui servait de préservatif contre les engouements populaires en imposant un exil de dix ans à un citoyen dont la présence paraissait dangereuse pour la paix publique. Il fallait au moins six mille suffrages au scrutin secret pour que la sentence d'exil fût valable. Cette institution tomba en désuétude environ un siècle plus tard.

Intervention des Spartiates. — Les Spartiates avaient aidé Athènes à conquérir sa liberté ; ils la dispensèrent de la reconnaissance en essayant de lui imposer le joug de la faction oligarchique et de son chef Isagoras. Le roi Cléoménès, qui aimait, dit-on, la femme d'Isagoras, fit sommer les Athéniens d'expulser la famille maudite des Alcmaionides. Aussitôt Cleisthénès sortit volontairement d'Athènes, soit pour épargner une guerre à ses concitoyens, soit pour leur fournir une preuve de la mauvaise foi de ses adversaires. En effet, Cléoménès, bien qu'il eut obtenu ce qu'il demandait, envahit

l'Attique, entra dans la ville, chassa sept cents familles, prononça la dissolution du sénat des cinq cents, et remit l'autorité entre les mains de trois cents partisans d'Isagoras. Mais le sénat, qui n'était plus le même qu'au temps de la tyrannie, refusa de se laisser dissoudre; le peuple se souleva, Cléoménès, ses soldats et les partisans d'Isagoras furent assiégés dans la citadelle et forcés de capituler au bout de trois jours. Cléoménès, Isagoras et les Spartiates eurent la permission de se retirer en laissant leurs adhérents au pouvoir du peuple qui les punit de mort. Cleisthénès rentra avec les sept cents familles exilées.

En se retirant, Cléoménès trouva moyen de susciter aux Athéniens de graves embarras. Les Plataiens, ne voulant pas se soumettre à la suzeraineté que Thèbes s'attribuait sur toute la Boiotie, avaient profité du passage des Spartiates pour leur demander protection, offrant de leur livrer sans réserve la ville de Platée et son territoire. Cléoménès répondit que Sparte était trop éloignée, et que la protection d'Athènes serait plus efficace. Ils envoyèrent à Athènes des députés qui s'assirent en suppliants près de l'autel un jour de sacrifice public, et le peuple accueillit leur demande. Les Thébains envahirent le territoire de Platée, une armée athénienne marcha pour le défendre, mais, avant la bataille, les Corinthiens offrirent leur médiation qui fut acceptée. Ils se prononcèrent contre les Thébains et ne leur reconnurent pas le droit de retenir Platée malgré elle dans la confédération boiotienne. Les Thébains refusèrent d'accepter cette décision, mais ils furent battus par les Athéniens qui, pour punir ce manque de foi, réunirent au territoire de Platée la portion du territoire thébain située à l'est de l'Asopos.

Luttes contre les Thébains, les Chalkidiens, les Aiginètes. — Athènes avait désormais des ennemis à ses portes. Il était certain aussi que les Spartiates ne tarderaient pas à venger l'affront qu'ils avaient reçu. Il fallait chercher un appui au dehors; une ambassade fut envoyée à Sardes pour obtenir l'alliance du roi de Perse. Le satrape Artaphernès, après avoir demandé ce que c'était qu'Athènes, et où elle se trouvait, dit aux ambassadeurs que, pour obtenir un secours du roi, il

fallait lui donner la terre et l'eau : c'était chez les Perses la formule de la soumission. Les députés athéniens acceptèrent, mais à leur retour ils furent désavoués avec indignation par le peuple. Curtius suppose qu'on appliqua alors à Cléisthénès, comme promoteur de cette ambassade, la loi d'Ostrakisme dont il était l'auteur ; cette conjecture repose sur une assertion d'Ailien, qui dit que Cléisthénès fut le premier exilé par un vote d'Ostrakisme, mais sans nous apprendre à quelle occasion.

Ainsi qu'on l'avait prévu, Cléoménès revint en Attique avec des troupes réunies dans les parties du Péloponnèse qui reconnaissaient la suzeraineté de Sparte. En même temps, selon un plan concerté d'avance, les Thébains envahissaient l'Attique par la frontière du nord, les Chalkidiens par la côte. Les Athéniens marchèrent d'abord contre l'armée péloponnésienne. Mais les Corinthiens, qui probablement avaient ignoré le but de l'expédition, refusèrent de servir les rancunes de Cléoménès. Son collègue Dèmaratos, qui partageait avec lui le commandement de l'armée, lui retira son concours; ce fut à cette occasion que les Spartiates firent une loi défendant aux deux rois d'aller ensemble à la guerre. Les autres alliés, voyant ce dissentiment, suivirent l'exemple des Corinthiens, et l'armée se dispersa. Les Athéniens se retournèrent alors contre leurs voisins de Thèbes et de Chalkis. Ils battirent les Thébains et leur firent sept cents prisonniers. Le même jour ils traversent l'Euripe et battent les Chalkidiens. Les terres des oligarques de Chalkis, qu'on nommait Hippobotes ou éleveurs de chevaux, furent distribuées par le sort entre quatre mille citoyens d'Athènes, qui demeurèrent néanmoins attachés à la métropole; c'est le premier exemple d'une colonie militaire comme celles que les Romains établirent plus tard sur leurs frontières. Les prisonniers thébains et chalkidiens furent enchaînés ; on les relâcha pour une rançon de deux mines par tête, et le dixième de cette rançon fut consacré aux Dieux ; on en fit un quadrige de bronze. Les chaînes furent suspendues aux murs de l'Acropole où Hérodote les vit après l'incendie d'Athènes par les Mèdes. Les Thébains, irrités de leur défaite, demandèrent l'aide des Aiginètes, en alléguant une fraternité légendaire : Aigina et Thèbè étaient sœurs, filles toutes deux du fleuve

Asôpos. Les Aiginètes répondirent en envoyant aux Thébains les statues des héros Aiakides, Télamon et Pèleus. Cela n'empêcha pas les Thébains d'être battus; ils renvoyèrent les héros à Aigine en demandant un secours moins mythologique. Les Aiginètes avaient eu d'anciens démêlés avec les Athéniens à l'occasion d'Épidaure ; ils expédièrent sans déclaration préalable des galères armées pour ravager les côtes de l'Attique, causant partout de grands dommages. Quoique les Athéniens n'eussent pas encore de flotte, ils se préparaient à user de représailles, mais un danger nouveau sollicita leur attention.

Les Spartiates commençaient à soupçonner qu'en aidant à renverser les Pisistratides ils avaient été dupes d'une manœuvre ; Cléoménès disait avoir trouvé dans l'Acropole d'Athènes des oracles annonçant que Sparte aurait un jour à souffrir de la puissance des Athéniens. Ils firent venir Hippias de Sigeion, décidés à le rétablir. Pour n'être pas exposés à une défection de leurs alliés péloponnésiens, ils les convoquèrent à un congrès où Hippias était présent. Ils exprimèrent le regret de l'avoir détrôné, et engagèrent leurs alliés à une restauration de la tyrannie pour réprimer l'insolence des Athéniens. Mais cette proposition souleva une réprobation unanime parmi les alliés : « Sûrement, dit Sosiclès, député de Corinthe, le ciel et la terre vont changer de place, puisque les Spartiates proposent d'imposer aux villes libres le gouvernement injuste et sanguinaire d'un tyran. Nous savons ce que c'est, nous qui avons été soumis aux Kypsélides. Essayez-en d'abord avant de l'établir chez les autres, et si vous persistez, sachez que les Corinthiens ne vous aideront pas. » Tout le monde applaudit; les Spartiates durent renoncer à leur projet, et Hippias, après avoir prédit aux Corinthiens les maux que leur causerait la démocratie d'Athènes, retourna en Asie pour essayer d'intéresser le grand roi à sa cause et l'exciter à faire la guerre aux Athéniens.

Après avoir raconté les luttes de la démocratie naissante contre tant d'ennemis conjurés, Hérodote fait cette réflexion : « On pourrait prouver de mille manières que l'égalité entre les citoyens est le gouvernement le plus avantageux : cet exemple seul le démontre. Tant que les Athéniens restèrent

sous la puissance de leurs tyrans, ils ne furent supérieurs à aucun de leurs voisins, mais lorsqu'ils eurent secoué le joug, ils devinrent de beaucoup les premiers de tous. Cela prouve que dans l'esclavage ils étaient volontairement lâches, parce qu'ils travaillaient pour un maître, mais quand ils eurent recouvré la liberté, chacun fit des efforts, sachant qu'il travaillait pour soi. »

CHAPITRE XI

LUTTES DES GRECS CONTRE LES BARBARES.

I. — *Soumission des grecs d'Asie.*

Les rois de Lydie; leurs attaques contre les Grecs. — Invasion des Kimris en Asie-Mineure. — Soumission des Grecs d'Asie par Croisos. — L'empire Mèdo-persique; Kyros. — Soumission des Grecs d'Asie par les Perses. — Émigration des Phokaiens. — Héroïsme des Lykiens. — Polycratès de Samos; sa puissance, sa mort. — Maiandrios. Syloson. — Ruine de Samos. — Expédition de Dareios en Scythie. — Conquête de la Thrace et de la Macédoine par les Perses. — Révolte de l'Ionie. Secours demandés aux Grecs d'Europe. — Incendie de Sardes. — Les Cariens et les Kypriotes prennent part à la révolte. — Défaite de la flotte grecque à Ladè. — Prise de Milet. Soumission des Grecs d'Asie.

Les Grecs avaient réalisé la Cité, qui est la molécule sociale : ils ne surent pas s'élever à l'idée de nation. Leur patriotisme ne dépassa pas les murs de la Cité; même devant un ennemi commun, ils ne s'aperçurent pas qu'ils étaient un peuple. L'isolement des cités autonomes les rendit impuissantes contre des adversaires inférieurs sous tous les autres rapports, mais joignant à la supériorité du nombre la force que donne l'unité politique. La Grèce d'Asie fut soumise d'abord par les Lydiens, puis deux fois par les Perses, et la Grèce d'Europe assista sans s'émouvoir à cette triple conquête qui forme la préface des guerres Médiques.

Les rois de Lydie ; leurs attaques contre les Grecs.

— La Lydie semble avoir été habitée anciennement par une population pélasgique à laquelle se mêlèrent des éléments sémitiques. Homère donne aux habitants de cette contrée le nom de Maiones, et ne parle pas des Lydiens ; tandis que le catalogue de la Genèse fait de Lud un fils de Sem. Les traditions recueillies par Hérodote reportaient l'origine de la monarchie lydienne à une antiquité fabuleuse au moyen de deux dynasties, l'une commençant par Manès, Attys et Lydos, l'autre par Hèraclès. Les noms de Ninos et de Bélos qui figurent dans la dynastie hèracléide donnent à penser que la Lydie a fait partie de l'empire assyrien, comme l'affirme Ctésias. Le rôle historique de la Lydie ne commence qu'avec la dynastie des Mermnades, dont le fondateur, Gygès, paraît un personnage réel, quoique son nom, éponyme d'un lac dans le voisinage de Sardes, rappelle celui d'Ogygès, et que sa légende, telle qu'elle est racontée dans Platon, semble rattachée à la fable du déluge. D'après cette légende, Gygès n'était qu'un berger du roi de Lydie ; après un violent orage, il voit une crevasse dans le sol, y descend et y trouve un grand cheval d'airain creux et ouvert, dans lequel était couché un géant mort avec un anneau d'or au doigt. Il prend cet anneau, découvre qu'il a la propriété de le rendre invisible, et s'en sert pour s'emparer de la couronne en tuant le roi avec l'aide de la reine. Hérodote raconte l'avènement de Gygès sous une forme moins merveilleuse, mais en l'attribuant aussi à une trahison et à la complicité de la reine.

Les Lydiens nous sont représentés comme un peuple inférieur aux Grecs sous le rapport moral, mais riche et industrieux. Le Pactole qui coulait du mont Tmolos dans le fleuve Hermos, roulait des sables d'or. Selon Hérodote, c'est en Lydie que furent frappées les premières monnaies. L'influence de la Lydie sur la musique des Grecs a été admise dans toute l'antiquité. Le commerce avec les Lydiens, dont le territoire ne s'étendait pas originairement jusqu'à la mer, fut une source de richesse pour les villes maritimes de l'Ionie, mais ce fut aussi la principale cause des attaques des rois lydiens contre leur indépendance. Ces tentatives commencèrent dès le règne de Gygès, qu'on place vers 715. Il attaqua Milet et Smyrne, dit

Hérodote, et s'empara de Colophon. On dit aussi qu'il prit Magnésie du Sipyle. En même temps qu'il faisait la guerre aux Grecs, il envoyait à leur Dieu Apollon des offrandes magnifiques. Hérodote vit à Delphes des vases d'or et d'argent offerts par Gygès, ainsi que le trône sur lequel il rendait la justice. Son fils Ardys (678) attaqua Milet et s'empara de Priènè ; mais la soumission de l'Ionie fut retardée par des invasions de hordes nomades. Les Trères détruisirent Magnésie du Maiandros, les Kimris prirent Sardes, capitale de la Lydie. Il nous reste un fragment de Callinos d'Éphèse, inventeur du distique élégiaque, sur l'invasion des tribus barbares :

« Jusqu'à quand resterez-vous couchés, jeunes gens ? quand aurez-vous du courage ? Ne rougissez-vous pas de montrer tant de faiblesse ? Vous croyez vivre dans la paix, mais la guerre tient tout le pays..... (lacune)..... Et qu'en mourant chacun frappe un dernier coup. Car il est honorable et beau pour un homme de combattre pour sa patrie, ses enfants et sa jeune épouse. La mort, elle viendra quand les Moires l'auront filée. Ainsi, que chacun marche droit, la lance en arrêt, couvrant du bouclier un cœur vaillant, dès le commencement de la mêlée. Il n'est pas dans la destinée d'un homme d'éviter la mort, fût-il de la race des immortels. Souvent, celui qui a fui la bataille et le tumulte des lances trouve la mort en rentrant dans sa maison, et personne dans le peuple ne l'aime et ne le regrette. L'autre, petits et grands gémissent s'il lui arrive malheur. Tout le monde regrette l'homme au cœur brave, quand il meurt ; vivant, on l'honore comme les demi-Dieux. Tous les regards se tournent vers lui comme vers une forteresse, car il fait à lui seul l'œuvre de plusieurs. »

Les ravages des Trères et des Kimris se prolongèrent pendant les règnes d'Ardys et de son fils Sadyattès ; mais Alyattès parvint à en délivrer l'Asie Mineure, et aussitôt après, les attaques contre les villes ionniennes recommencèrent. Alyattès s'empara de Smyrne, essaya inutilement de prendre Clazomène, et ravagea pendant douze années successives le territoire de Milet. Mais il tomba malade, et l'oracle de Delphes attribua cette maladie à l'incendie d'un temple d'Athènè. Il demanda une trêve aux Milésiens, qu'il croyait réduits à la

dernière extrémité. Thrasyboulos, tyran de Milet, prit ses mesures pour que l'ambassadeur rencontrât partout la joie et l'abondance, et le roi de Lydie, désespérant de soumettre une ville à qui la mer fournissait des vivres, conclut un traité d'alliance avec Milet, rebâtit deux temples en remplacement de celui qu'il avait brûlé, et envoya à Delphes, en actions de grâce pour sa santé rétablie, un grand cratère d'argent avec une soucoupe damasquinée, ouvrage de Glaucos de Chios qui avait inventé l'art de la damasquinure.

Soumission de la Grèce d'Asie par Croïsos. — Le dernier et le plus puissant des rois de Lydie, Croïsos, fils d'Alyattès (560), accomplit la conquête de l'Ionie tentée plusieurs fois par ses prédécesseurs. Il attaqua d'abord Ephèse, gouvernée alors par le tyran Pindaros, dont la mère était fille d'Alyattès, et qui était par conséquent neveu de Croïsos. Les Ephésiens consacrèrent leur ville à Artémis en joignant avec une corde leurs murailles au temple de la Déesse éloigné de sept stades. Cela n'empêcha pas la ville d'être soumise à un tribut, et Pindaros fut déposé. « Croïsos fit la guerre aux Ioniens et aux Aioliens, mais successivement, dit Hérodote, employant des raisons légitimes quand il en pouvait trouver, ou des prétextes frivoles à défaut de raisons. » Hérodote ne nous donne aucun détail sur cette conquête, dont il apprécie cependant la grande importance, car il la considère comme le commencement de la lutte entre les Grecs et les Barbares : « Avant le règne de Croïsos, dit-il, tous les Grecs étaient libres ; ce fut par lui pour la première fois que les Grecs furent soumis et contraints à payer tribut. » L'absence de lien fédéral entre les cités fut la seule cause de la soumission des Grecs d'Asie à une domination étrangère. Hérodote semble l'avoir reconnu, car il loue chaudement l'avis donné aux Ioniens par Thalès de Milet avant que leur pays eût été subjugué : « C'était d'établir à Téos, au centre de l'Ionie, un conseil général pour toute la nation, sans préjudice au gouvernement des autres villes, qui n'en auraient pas moins suivi leurs usages particuliers que si elles eussent été autant de cantons différents. » Thalès de Milet est le plus ancien des philosophes grecs ; il est très curieux de trouver chez le père de la philosophie une conception politique supé-

rieure à celle de Platon et d'Aristote qui ont essayé de régler, chacun à sa manière, le gouvernement intérieur de la cité, sans songer à relier les cités entre elles. La pensée de Thalès, une fédération républicaine de cités libres, n'a été appliquée que par les Athéniens du temps d'Aristide et par la ligue achaienne.

La soumission de la Grèce d'Asie ne produisit aucune émotion dans la Grèce d'Europe. Croïsos ne semblait pas plus un étranger que les anciens rois Pélopides, venus du même pays et adoptés par la Grèce. Il consultait l'oracle de Delphes et lui faisait des dons magnifiques. Il aimait les Grecs, les accueillait à sa cour et les traitait d'une façon très libérale. On raconte que l'Athénien Alcmaion, fils de Mégaclès, ayant eu occasion de rendre service aux envoyés lydiens venus à Delphes, Croïsos lui permit de prendre dans son trésor autant d'or qu'il en pourrait porter. Il en remplit ses vêtements, sa chaussure, s'en fourra dans la bouche, et s'en poudra les cheveux. Croïsos en le voyant se mit à rire et doubla la somme ; c'est ainsi qu'on expliquait à Athènes la richesse des Alcmaionides. Le récit d'Hérodote sur l'entretien de Solon avec Croïsos est contesté pour des raisons chronologiques, mais Bias de Priènè et Pittacos de Mytylène passaient aussi pour avoir été reçus à Sardes. Après avoir soumis les Grecs du continent, Croïsos se préparait à attaquer les îles ; on dit que Bias l'en détourna d'une façon ingénieuse en lui disant que les insulaires achetaient des chevaux pour porter la guerre en Lydie : « Puissent les Dieux leur inspirer la pensée de m'attaquer avec de la cavalerie, dit Croïsos. — Je crois, répondit Bias, qu'ils ne seraient pas moins charmés d'apprendre que tu veux les attaquer sur mer, et leur fournir ainsi l'occasion de venger les Grecs du continent que tu as réduits en esclavage. » Cette réponse, que d'autres attribuent à Pittacos de Mitylène, parut si juste à Croïsos, qu'il abandonna son projet et fit alliance avec les Ioniens des îles. Il tourna ses armes d'un autre côté et soumit les peuples de l'Asie Mineure à l'ouest du fleuve Halys, à l'exception des Lykiens et des Kilikiens. La monarchie lydienne était arrivée à l'apogée de sa puissance, mais de l'autre côté du fleuve Halys, la monarchie Médo-

Persique avait grandi plus rapidement encore. Dans la prévision d'une lutte prochaine, Croïsos, sur l'avis de l'oracle de Delphes, demanda l'alliance des Spartiates, considérés alors comme le plus puissant des peuples grecs. Ils étaient bien disposés pour lui, car peu de temps auparavant ils avaient envoyé acheter de l'or à Sardes pour dorer une statue d'Apollon, et Croïsos leur avait fait présent de cet or. Ils conclurent avec le roi de Lydie un traité d'alliance offensive et défensive.

L'empire Médo-Persique. Kyros. — Les Mèdes s'étaient détachés de l'empire d'Assyrie à peu près à l'époque où se fondait en Lydie la dynastie des Mermnades. Sous le règne de Croïsos, il y eut une nouvelle révolution dans la Haute-Asie : la domination passa, sans démembrement, des Mèdes aux Perses. Le dernier roi des Mèdes, Astyagès, était beau-frère de Croïsos, et celui-ci, soit pour le venger, soit pour prendre une part de ses dépouilles, déclara la guerre à Kyros, roi des Perses. Il avait commencé par consulter l'oracle de Delphes dont la réponse, ambiguë, comme toujours, lui avait paru encourager ses espérances. Il croyait pouvoir compter sur ses alliés, le roi de Babylone, le roi d'Égypte, les Spartiates, et sans doute aussi sur les Mèdes, irrités d'une récente défaite : Il passa l'Halys et détruisit la ville de Ptérion en Cappadokie. Mais Kyros marcha rapidement contre lui avec des forces supérieures. Après une bataille sanglante dont le résultat fut indécis, Croïsos crut prudent de s'enfermer dans les murs de Sardes, sa capitale, et d'y attendre les secours de ses alliés. Si ces secours étaient arrivés à temps, la guerre aurait pu être poursuivie avec succès. De la part des Spartiates, il n'y eut pas de retard ; quoique engagés alors dans une guerre contre les Argéiens, ils firent diligence; leurs vaisseaux étaient prêts et leurs troupes presque embarquées quand ils reçurent la nouvelle inattendue de la prise de Sardes et de la ruine de Croïsos. Sardes, bâtie sur un escarpement du Tmolos, adossée à un rocher à pic, passait pour imprenable. Déjà un assaut avait été repoussé et les Perses étaient réduits à la longue opération d'un blocus. Mais, le quatorzième jour du siège, un accident imprévu fit pour les assiégeants ce que n'avaient pu faire ni la force, ni la ruse. Une sentinelle qui

veillait sur le point le plus inaccessible des remparts laisse tomber son casque, descend pour le ramasser par les anfractuosités du rocher, et remonte de même. Un soldat perse l'aperçoit, prévient Kyros et conduit ses compagnons par le chemin qu'il a découvert. La ville est prise et Croïsos amené vivant devant le vainqueur qui, d'après la tradition lydienne racontée par Hérodote, le condamne d'abord à être brûlé vif, puis, réfléchissant aux coups imprévus de la fortune, lui fait grâce de la vie (546) (1).

Soumission des Grecs d'Asie par les Perses. — Au commencement de la guerre, Kyros avait engagé les cités ioniennes à se révolter contre Croïsos, et elles avaient refusé, croyant les chances favorables aux Lydiens. Après la prise de Sardes, elles demandèrent à Kyros de les recevoir aux conditions qui leur avaient été imposées par Croïsos. Il leur fit une réponse dédaigneuse et ne voulut traiter qu'avec les Milésiens, probablement parce que, d'après leurs conventions avec Alyattès, ils étaient les alliés et non les sujets du royaume de Lydie. Les Ioniens se mirent en état de défense et, dans un conseil tenu au Panionion, leur sanctuaire commun, décidèrent d'envoyer demander du secours à Sparte. Cette demande ne fut pas accueillie. Cependant, les Spartiates envoyèrent quelques commissaires à Phokaia pour examiner l'état des choses, et croyant sans doute que leur nom suffirait pour effrayer Kyros, lui firent dire de ne faire de tort à aucune ville grecque, parce que les Lakédaimoniens ne le permettraient pas. Kyros n'avait jamais entendu parler de Sparte; il crut que c'était un marché de commerce comme les villes d'Ionie, et dit qu'il craignait peu des gens passant leur vie sur une place publique à se tromper les uns les autres. « Si les Dieux me conservent la santé, ajouta-t-il, ils auront assez de leurs malheurs sans s'occuper des Ioniens. » Il quitta Sardes pour marcher à la conquête de Babylone. Aussitôt après son départ, il y eut une tentative de soulèvement en Lydie, et les Ioniens s'y associèrent. Mazarès, un des lieutenants de Kyros, après avoir réprimé la révolte des Lydiens, s'empara de Priènè et

(1) Pour les détails, voir mon *Histoire des anciens peuples de l'Orient.*

de Magnésie et ravagea la vallée du Maiandros. A sa mort, Harpagos prit le commandement et assiégea Phokaia. Il paraît que les machines de siège représentées sur les bas-reliefs assyriens n'étaient pas connues des Perses, car ils se bornaient à amonceler de la terre autour des murailles pour prendre la ville d'assaut.

« Harpagos fit dire aux Phokaiens qu'il serait satisfait s'ils voulaient seulement abattre une tour de la ville et consacrer une maison. Comme ils ne pouvaient souffrir l'esclavage, ils lui demandèrent de leur laisser un jour pour réfléchir, et de retirer ses troupes pendant qu'ils tiendraient conseil. Il y consentit, quoiqu'il n'ignorât pas leurs projets. Alors, ils mirent sur leurs vaisseaux leurs femmes, leurs enfants, leurs meubles, et de plus les statues et offrandes des temples, excepté les peintures et les statues de bronze et de pierre. Quand tout fut à bord, ils s'embarquèrent et firent voile pour Chios. Les Perses ayant trouvé la ville abandonnée, s'en emparèrent. »

Émigration des Phokaiens et des Téiens. — Les Phokaiens demandèrent à acheter les îles Oinusses; mais les habitants de Chios ne voulant pas les vendre, de peur de compromettre leur commerce, les Phokaiens mirent à la voile pour Kyrnè (l'île de Corse) où, vingt ans auparavant, ils avaient bâti la ville d'Alalia pour obéir à un oracle. Ils retournèrent d'abord à Phokaia, et surprenant la garnison laissée par Harpagos, la massacrèrent. Faisant ensuite les plus terribles imprécations contre ceux qui abandonneraient la flotte, ils jetèrent dans la mer une masse de fer rouge et firent serment de ne jamais revenir à Phokaia que cette masse ne remontât sur l'eau. Tandis qu'ils étaient en route pour aller en Kyrnè, plus de la moitié furent pris de pitié en pensant au pays et aux chers souvenirs, et violant leur serment retournèrent à Phokaia. Les autres, plus religieux, continuèrent leur route. Arrivés en Kyrnè, ils élevèrent des temples et demeurèrent cinq ans avec les colons qui les avaient précédés. Mais comme ils ravageaient et pillaient tous leurs voisins, les Tyrrhènes et les Carthaginois leur livrèrent bataille et détruisirent la plus grande partie de leur flotte; les prisonniers furent assommés à coup de pierre. Ceux qui restaient s'embarquèrent avec leurs femmes et leurs

enfants pour Rhègion; puis ils bâtirent au sud de Poseidonia, sur un territoire appartenant aux Sybarites, la ville d'Hyèlè ou Élée, qui garda longtemps son indépendance quand le voisinage fut soumis aux barbares. Ils furent rejoints par d'autres exilés ioniens, entre autres par Xénophane de Colophon, qui fonda à Élée une célèbre école de philosophie. Il est probable, quoiqu'Hérodote ne le dise pas, qu'une partie des Phokaiens se retira à Marseille.

A l'exemple des Phokaiens, les habitants de Téos préférèrent la liberté à la patrie. Quand le terrassement élevé autour de leurs murs par Harpagos eut rendu la résistance impossible, ils montèrent sur leurs vaisseaux et se dirigèrent, les uns vers la Thrace, où ils bâtirent la ville d'Abdère, les autres vers le bosphore Kimmerien où ils fondèrent Phanagoria. Les autres Ioniens, à l'exception de ceux de Milet qui avaient prêté serment de fidélité à Kyros, donnèrent des preuves de leur valeur, dit Hérodote, en défendant chacun sa patrie, mais ayant été vaincus, ils furent contraints de se soumettre.

Soumission de la Doris et de la Carie. Héroïsme des Lykiens. — Enrôlés dans l'armée perse, les Ioniens et les Aioliens aidèrent Harpagos à soumettre la Doris, la Carie et la Lykie. Les habitants de Cnide avaient d'abord songé à couper l'isthme qui les rattachait à la terre ferme; en ayant éte détournés par un oracle, ils se soumirent sans résistance; il en fut probablement de même d'Halicarnasse, car, si elle avait opposé une défense vigoureuse à l'étranger, Hérodote n'aurait pas manqué de nous en parler. La soumission facile de la Doris, comparée à la résistance de l'Ionie, s'accorde mal avec l'antithèse qu'on a coutume d'établir entre l'énergie des Doriens et la mollesse des Ioniens. Seuls des peuples de la Carie, les Pédasiens, résistèrent longtemps à Harpagos ; mais enfin ils furent subjugués. Les Lykiens, malgré leur petit nombre, voulurent tenir tête à l'ennemi. Mais ayant perdu la bataille, ils se rassemblèrent avec leurs femmes et leurs enfants dans la citadelle de Xanthos, y mirent le feu et se firent tous tuer en combattant. Quelques familles, absentes au moment du siège, rentrèrent plus tard dans le pays. Les Cauniens suivirent l'exemple des Lykiens. Ainsi toute l'Asie

Mineure fut soumise au roi de Perse. « Quoique accablés de maux, dit Hérodote, les Ioniens continuèrent à s'assembler au Panionion; Bias de Priènè leur donna un conseil qui les aurait rendus les plus heureux de tous les Grecs s'ils avaient voulu le suivre : il les exhorta à s'embarquer tous ensemble sur une même flotte, à se rendre en Sardaigne et à y fonder une seule ville pour tous les Ioniens. Il leur fit voir que par ce moyen ils sortiraient d'esclavage, au lieu que s'ils restaient en Ionie, ils n'auraient aucun moyen de recouvrer leur liberté. » L'exécution d'un tel projet aurait sans doute hâté la civilisation de l'Europe occidentale.

Polycratès de Samos. Sa puissance ; sa mort. — Hérodote nous dit que les Ioniens qui habitaient les îles, craignant le sort de ceux du continent, se soumirent d'eux-mêmes à Kyros; mais il est probable que cette soumission fut purement nominale, car les Perses, qui n'avaient pas encore de marine, ne pouvaient les réduire à une obéissance effective. Samos s'éleva même, sous le gouvernement du tyran Polycratès, à un degré de puissance qu'elle n'atteignit à aucune autre époque. Les discordes civiles qui avaient agité Samos comme la plupart des cités grecques semblaient terminées par la victoire du parti populaire sur l'oligarchie, quand Polycratès s'empara du pouvoir avec l'aide de Lygdamis, tyran de Naxos. Il s'était d'abord associé ses deux frères, mais bientôt, il fit mourir l'un, exila l'autre et resta seul maître de la tyrannie. Il prit à sa solde un millier d'archers, équipa une flotte de cent galères et s'enrichit par la piraterie, pillant tout le monde sans distinction, car, disait-il, on fait plus de plaisir à un ami en lui restituant ce qu'on lui a pris que si on ne lui avait rien enlevé du tout. Il subjugua d'autres îles, s'empara de plusieurs villes sur le continent, fit la guerre aux Milésiens et vainquit dans un combat naval la flotte de Lesbos qui était venue à leur secours. Il employa les prisonniers à creuser un fossé autour des murs de Samos. Il éleva aussi un aqueduc et un môle qu'Hérodote regarde comme une des merveilles de la Grèce. Il importa dans son île des chiens d'Épire, des chèvres de Skyros, des brebis de Milet, des porcs de Sicile, protégea l'industrie et les arts et attira à sa cour les poètes Anacréon et Ibycos. Comme il réus-

sissait dans toutes ses entreprises, le roi d'Égypte Amasis, son allié, l'engagea à se défier de cette prospérité constante et à sacrifier quelque chose à la jalousie des Dieux. Il jeta à la mer une magnifique émeraude montée en or et gravée par le grand artiste de Samos, Théodoros, fils de Téléclès. Quelques jours après, un pêcheur ayant pris un énorme poisson, le lui apporte. Le tyran le remercie et l'invite à souper : on ouvre le poisson et on y trouve l'anneau d'or. Polycratès écrit le récit de cette singulière aventure à son ami Amasis, et celui-ci, persuadé que ce bonheur inquiétant serait expié tôt ou tard, renonce à son alliance de peur d'être enveloppé dans sa ruine.

Le roi de Perse Cambysès, qui venait de succéder à son père Kyros, préparait en ce moment une expédition contre l'Égypte. Polycratès avait la plus puissante marine de la Grèce; il saisit l'occasion de se venger d'Amasis en offrant à Cambysès le secours d'une de ses escadres. Il y fit embarquer ceux des Samiens dont l'opposition le gênait et écrivit au roi de Perse de faire en sorte qu'ils ne revinssent jamais à Samos. Mais ils n'allèrent pas jusqu'en Égypte; résolus à retourner contre le tyran la force qu'il avait mise entre leurs mains, ils revinrent l'attaquer. Polycratès avait pris la précaution d'enfermer dans l'arsenal les femmes et les enfants des citoyens, menaçant d'y mettre le feu si le peuple favorisait les insurgés. Ceux-ci, battus dans plusieurs combats, allèrent demander du secours à Sparte. Ils exposèrent leur situation, un peu trop longuement, à ce qu'il paraît. Les Spartiates répondirent : « Nous avons oublié le commencement de votre discours, cela nous empêche de comprendre la fin. » Ils revinrent avec un sac vide, en disant : « Notre sac n'a plus de farine. » Les Spartiates accordèrent le secours demandé, et les Corinthiens se joignirent à l'expédition. L'armée combinée essaya inutilement de prendre Samos et se retira après quarante jours de siège. Les exilés Samiens, réduits à vivre de piraterie, attaquèrent Siphnos, petite île très riche par ses mines d'or et d'argent, dont les habitants se partageaient le produit. Ils lui imposèrent un tribut de cent talents, et après avoir parcouru quelque temps le mer Égée, s'établirent à Kydonia, dans l'île de Crète. Mais au bout de cinq ans, les Crétois obtinrent un secours naval des Aiginètes, qui réduisirent les

Samiens en esclavage. Quant à Polycratès, sa puissance paraissait plus solide que jamais et il songeait à étendre sa domination sur toute la Grèce d'Asie. Mais le satrape de Lydie, Oroitès, qui le haïssait pour une raison inconnue, l'attira dans un piège. Il se disait disgrâcié par Cambysès et demandait à Polycratès de le protéger, en lui promettant la moitié de ses trésors. Malgré les conseils de ses amis et les pressentiments funestes de sa fille, Polycratès se rendit en Lydie. Oroitès le fit mettre en croix, dans l'unique but de satisfaire une vengeance personnelle, car il n'essaya même pas de s'emparer de Samos. « Ce fut là, dit Hérodote, qu'aboutirent les prospérités de Polycratès, comme lui avait prédit Amasis. »

Maiandrios. — Syloson. — Ruine de Samos. — Avant de quitter Samos, Polycratès avait laissé le gouvernement à son secrétaire Maiandrios. A la nouvelle de sa mort, Maiandrios éleva un autel à Zeus libérateur, assembla les citoyens et leur dit : « Polycratès m'a confié son autorité et je pourrais la conserver. Mais je ne ferai jamais ce que je condamne dans un autre ; je l'ai blâmé de s'être rendu maître de ses égaux, je ne l'imiterai pas. Je me démets de la puissance souveraine et je rétablis l'égalité. Je demande seulement, comme cela est juste, six talents du trésor de Polycratès et le sacerdoce de Zeus libérateur. » Alors un Samien se leva et lui dit : « Tu n'es pas digne de nous commander, car tu n'es qu'un homme de peu et un misérable. Songe plutôt à rendre compte de l'argent que tu as eu entre les mains. » Il vit qu'il y avait du danger à être honnête ; il rentra dans la citadelle en disant qu'il allait préparer ses comptes, puis il fit appeler, pour les vérifier, celui qui l'avait interpellé, et ensuite, l'un après l'autre, ceux qui lui paraissaient hostiles, et les retint prisonniers. Quelque temps après il tomba malade et son frère Lycaretos les fit mourir. Il semble, dit Hérodote, que les Samiens ne voulaient pas être libres.

Syloson, frère de Polycratès, qui l'avait d'abord associé à la tyrannie, puis exilé de Samos, s'était engagé, comme bien d'autres Grecs, dans l'armée de Cambysès pour y chercher fortune. Comme il se promenait un jour sur la place de Memphis avec un manteau d'écarlate, un soldat de la garde royale admire ce manteau et le prie de le lui vendre. « Je ne le ven-

drais à aucun prix, répond Syloson, mais je te le donne. » Quelques années après il apprend que, par suite d'une révolution, ce soldat, nommé Dareios, fils d'Hystaspès, est devenu roi des Perses. Il se présente à la cour et demande une audience en disant qu'il a jadis obligé le roi. Il est introduit, rappelle l'histoire du manteau et le roi voulant reconnaître le service rendu au simple soldat, lui offre de l'or et de l'argent à profusion. « Je ne demande ni or ni argent, dit Syloson, je demande que ma patrie me soit rendue. Depuis qu'Oroitès a fait mourir mon frère Polycratès, un de nos esclaves s'est emparé de Samos. Rends-la-moi sans effusion de sang et ne permets pas qu'elle soit réduite en servitude. » Le roi fait droit à cette demande et charge Otanès, un de ceux qui l'avaient aidé à monter sur le trône, de partir pour Samos avec une armée et de faire tout ce que Syloson lui demanderait.

En voyant arriver cette armée, Maiandrios jugea toute résistance inutile et déclara qu'il était prêt à capituler et à sortir de l'île. Mais il avait un frère nommé Charilaos, homme violent et un peu fou, qu'il avait fait enfermer pour quelque faute. De la fenêtre de sa prison, Charilaos vit des officiers perses tranquillement assis devant le cidadelle ; alors, s'emportant contre son frère : « O lâche, lui dit il, tu me retiens enchaîné, moi qui n'ai rien fait, et tu n'oses pas te venger de ceux qui te chassent de chez toi. Donne-moi tes troupes auxiliaires, et les Perses se repentiront d'être venus ici. » Maiandrios, qui n'était pas fâché d'attirer des embarras à Syloson et aux Samiens, permit à son frère de faire ce qu'il voudrait. Puis il sortit de la forteresse par un passage souterrain et s'embarqua pour Sparte. Là, il fit voir au roi Cléoménès les vases d'or et d'argent qu'il avait emportés et l'invita à faire un choix. Mais Cléoménès alla trouver les Éphores : « Il est de l'intérêt de la république, leur dit-il, de chasser cet étranger, de peur qu'il ne me corrompe et d'autres citoyens aussi. » Maiandrios reçut l'ordre de sortir du Péloponnèse. Quant à Charilaos, aussitôt après le départ de son frère, il avait égorgé les officiers perses qui s'étaient installés dans la ville sur la foi de la capitulation. A la vue de ce carnage, Otanès oublia l'ordre qu'il avait reçu de prendre Samos sans effusion de sang : il commanda à ses soldats de faire main

basse sur toute la population, hommes, femmes et enfants, même dans les temples. « Quand les Perses eurent pris les Samiens comme dans un filet, dit Hérodote, ils remirent la ville à Syloson, mais déserte et sans aucun habitant. »

Soumission de la Kyrènaïque. — Après la conquête de l'Égypte par Cambysès, les habitants des villes grecques de Kyrène et de Barkè, craignant le même sort que les Égyptiens, s'étaient soumis sans combat à la domination des Perses. Le pays était alors en révolution, par suite des intrigues du roi Arkésilaos, qui avait voulu renverser la constitution républicaine de Dèmonax et ressaisir l'autorité exercée autrefois par les Battiades, ses ancêtres. Chassé de Kyrène, il y était rentré avec une armée levée à Samos. Mais les cruautés qui avaient suivi sa victoire lui faisaient craindre des représailles; il se retira à Barkè chez son beau-père Alazir et y fut assassiné avec lui. Sa mère Phérétimè alla demander vengeance au satrape d'Égypte Aryandès, sous prétexte que son fils n'avait été tué que parce qu'il favorisait le parti des Perses. Il fit sommer les Barkaiens de livrer le meurtrier d'Arkésilaos, mais ils prirent tous le meurtre sur eux. Alors il envoya une armée devant Barkè. Pendant neuf mois que dura le siège, les Perses poussèrent des mines jusqu'aux murailles, et attaquèrent vigoureusement la place. Un ouvrier en cuivre découvrit leurs mines par le moyen d'un bouclier d'airain qui résonnait là où la terre était minée. On creusa des contre-mines et on tua les ouvriers persans. Quant aux attaques ouvertes, les Barkaiens purent les repousser. Les Perses proposèrent un accommodement; on jura d'observer le traité tant que le terrain où on était resterait à sa place. Mais ce terrain était formé de pièces de bois couvertes de terre et placées au-dessus d'un trou : les Perses ayant enfoncé les planches, le terrain était détruit et le traité n'existait plus. Ils entrèrent en foule par les portes ouvertes, mirent la ville au pillage et livrèrent à Phérétimè ceux qu'elle désigna. Elle les fit mettre en croix, et ayant fait couper les seins à leurs femmes, elle en fit border le mur. Le reste des habitants furent réduits en servitude et envoyés à Dareios qui les transporta en Bactriane; ils y bâtirent un village auquel ils donnèrent le nom de Barkè.

Le médecin grec Dèmokédès à la cour de Perse. — La conquête de l'Ionie et celle de la Kyrènaïque avaient réuni à l'empire des Perses une grande partie du territoire grec. Un conflit entre ce grand empire et la Grèce d'Europe semblait inévitable; une circonstance accidentelle faillit la précipiter. Après l'assassinat de Polycratès par le satrape de Lydie Oroitès, les Samiens formant son escorte avaient été laissés libres, mais les étrangers et les esclaves avaient été mis en prison. Plus tard, Oroitès ayant été tué par ordre de Dareios qui le soupçonnait de vouloir se rendre indépendant, ces captifs furent transportés à Suse. Parmi eux se trouvait un médecin habile, Dèmokédès de Croton. Un jour, Dareios se trouvant à la chasse, se donna une entorse; ses médecins égyptiens ne firent qu'aggraver son mal; quelqu'un lui parla d'un médecin grec amené de Sardes parmi les esclaves d'Oroitès. Dareios l'envoya chercher; on l'amena les fers aux pieds, couvert de haillons. Il voulut d'abord dissimuler son talent, de peur de prolonger son exil. A la fin il céda, et guérit le roi qui lui fit de riches présents, le fit manger à sa table et lui promit tout ce qu'il voudrait, excepté de le laisser retourner en Grèce. Il lui accorda même la grâce des médecins égyptiens qui allaient être mis en croix pour leur maladresse. Peu de temps après il guérit d'une maladie dangereuse la sultane favorite Atossa, qui voulut, par reconnaissance, lui procurer une occasion de revoir sa patrie. Elle persuada au roi, qui dès lors méditait la conquête de la Grèce, d'envoyer quelques Perses reconnaître le pays, et de charger Dèmokédès de les conduire, tout en le faisant surveiller avec soin. Ils levèrent le plan des côtes, visitèrent les places et firent voile pour l'Italie. Mais, quand le vaisseau arriva à Tarente, le tyran Antiphilidès en fit enlever le gouvernail et arrêta les Perses comme espions, pour donner à Dèmokédès le temps d'aller à Croton. Il les relâcha ensuite, et ils poursuivirent Dèmokédès, mais il refusa de les suivre et les chargea de dire à Dareios qu'il allait épouser la fille de Milon de Croton; il croyait que le nom du fameux athlète imposerait au grand roi. Les Perses se rembarquèrent, mais le vent les poussa sur les côtes d'Iapygie où on les fit prisonniers. Un Tarentin nommé Gillos les délivra et les ramena à Dareios,

en le priant de le faire rentrer à Tarente d'où il était exilé. Il ne demandait pas d'être rétabli par la force ; il suffirait, croyait-il, que son rappel fût sollicité par les Cnidiens, amis des Tarentins. Sur l'ordre du roi, les Cnidiens en firent la demande, mais ne purent rien obtenir.

Expédition de Dareios en Scythie. — Si Dareios avait attaqué la Grèce à cette époque, elle serait probablement devenue une satrapie de l'empire médo-persique : Athènes, qui fut plus tard l'âme de la résistance aux barbares, était alors soumise aux Pisistratides, qui n'auraient pas hésité à reconnaître la suzeraineté du grand roi. Heureusement pour la liberté grecque et pour la civilisation du monde, Dareios avait d'autres projets ; ajournant, malgré les conseils d'Atossa, la conquête de la Grèce, il voulut commencer par soumettre la Scythie. Une immense armée, rassemblée de toutes les parties de l'empire et commandée par le roi en personne, traversa la Bosphore de Thrace sur un pont de bateaux. L'ingénieur Samien Mandroclès, qui l'avait construit, fut généreusement récompensé pour ce travail et consacra dans le temple d'Hérè un tableau représentant le passage de l'armée Perse sur le Bosphore.

Parvenu en Europe, Dareios traverse la Thrace et soumet les Gètes, pendant que sa flotte, composée de six cents vaisseaux fournis par les Grecs d'Asie, suivait la côte au nord et remontait l'Istros (Danube), jusqu'au point où il se sépare en plusieurs branches. Les Ioniens avaient reçu ordre d'y jeter un pont ; Dareios le trouva prêt à son arrivée, et, après l'avoir traversé avec ses troupes, donna ordre de le détruire. Mais Coès de Mitylène lui fit comprendre le danger de se priver d'un passage qui pouvait devenir nécessaire, en cas de retraite. Il en confia la garde aux Ioniens, et comme il se proposait de revenir par une autre route, il fixa un terme de soixante jours pour son absence, fit soixante nœuds à une courroie, et dit aux Ioniens, d'en défaire un chaque jour et de retourner ensuite chez eux. Les soixante jours s'écoulèrent, et l'on vit arriver, au lieu de l'armée perse, une troupe de Scythes : « Ioniens, dirent-ils, le terme qui vous a été prescrit est passé : rompez le pont, et remerciez les Dieux et les Scythes de vous avoir

rendu la liberté. Quant à celui qui était votre maître, nous allons le traiter de manière qu'il ne fasse plus la guerre à personne. » Les chefs délibérèrent: l'Athénien Miltiade, tyran de la Chersonnèse de l'Hellespont, fut d'avis de saisir cette occasion pour rendre la liberté à l'Ionie: mais Histiaios, tyran de Milet, s'y opposa. Il représenta aux autres tyrans que, si la puissance de Dareios était détruite, eux-mêmes perdraient leur autorité, les villes préférant toutes la démocratie à la tyrannie. Cette opinion prévalut et on prit la résolution de sauver Dareios, ce qui fit dire aux Scythes que les Ioniens étaient les plus lâches des hommes libres, mais les plus fidèles des esclaves.

Conquête de la Thrace et de la Macédoine par les Perses. — Les Scythes avaient opposé à Dareios la tactique employée plus tard par les Russes contre Napoléon : ils dévastaient les campagnes et se retiraient avec leurs familles et leurs troupeaux vers les régions du Nord, en évitant de livrer bataille à l'ennemi. Quand il eut repassé l'Istros après une retraite désastreuse, Dareios avait cependant encore une armée considérable ; il la laissa en Europe sous le commandement de Mégabaze et retourna en Asie. Il voulut alors récompenser Coès de Mitylène et Histiaios de Milet auxquels il devait son salut. Coès demanda et obtint la tyrannie de Mitylène, Histiaios le territoire de Myrkine, dans le pays des Thraces Édoniens, où il voulait fonder une ville. Mégabaze acheva la conquête de la Thrace et des cités grecques de l'Hellespont en commençant par Périnthe, puis, traversant le Strymon, il soumit les Paiônes, dont une partie fut transportée en Asie. Au sud de la Paionie était la Macédoine, qui devait avoir plus tard tant d'importance dans l'histoire grecque. La famille royale de ce pays se prétendait issue des rois Hèracléides d'Argos. Mégabaze envoya sept Perses de distinction au roi Amyntas pour lui demander la terre et l'eau. Amyntas consentit à devenir vassal de Dareios et offrit un banquet aux ambassadeurs. Ceux-ci, échauffés par le vin, exigèrent que le roi, contrairement aux usages grecs, introduisît les femmes de sa famille dans la salle du festin, et les traitèrent grossièrement. Le roi n'osa rien dire, mais son fils Alexandre prit un prétexte pour éloigner les femmes et

faire entrer quelques jeunes gens armés qui se jetèrent sur les ambassadeurs et les massacrèrent. Un Perse nommé Bubanès ayant été envoyé pour faire une enquête, Alexandre lui fit des présents considérables, lui donna sa sœur en mariage et parvint ainsi à étouffer l'affaire. Mégabaze étant retourné en Asie, son successeur Otanès, distinct du personnage du même nom dont il a été question plus haut, acheva l'œuvre qu'il avait commencée, prit Byzance, Chalkédon, et les îles d'Imbros et de Lemnos.

Révolte de l'Ionie. — Au commencement du cinquième siècle, l'empire des Perses s'étendait depuis les bords de l'Indos jusqu'au mont Olympe. Les peuples qui en faisaient partie payaient des impôts pour l'entretien du roi, de la cour et des satrapes, fournissaient des soldats à l'armée royale, mais gardaient leurs coutumes locales et leur administration intérieure. Dans les villes grecques, les Perses favorisaient le gouvernement des tyrans, trouvant plus commode de n'avoir affaire qu'à un seul homme pour le payement des tributs. La tyrannie et la domination étrangère se trouvaient ainsi associées dans une même réprobation. Une misérable intrigue et une ambition particulière suscitèrent une révolte qui s'étendit à toute la Grèce d'Asie. Les oligarques de Naxos, chassés par le parti populaire, demandaient l'appui d'Aristagoras, gendre et cousin d'Histiaios qui lui avait cédé la tyrannie de Milet. Aristagoras était disposé à les aider pour mettre Naxos sous sa dépendance. Il alla trouver Artapherne, frère de Dareios et satrape d'Asie Mineure, et l'engagea à saisir cette occasion d'annexer Naxos et toutes les Kyclades à l'empire des Perses. Artapherne lui donna deux cents vaisseaux et des troupes sous le commandement de Mégabase, son cousin et celui du roi. Le but de cette expédition devait être tenu secret, mais un conflit s'étant élevé, à propos d'une question de discipline, entre Aristagoras et Mégabase, celui-ci fit prévenir les Naxiens qui se mirent en défense. L'entreprise échoua, Aristagoras craignit d'avoir à en rembourser les frais et d'être de plus dépouillé de la tyrannie de Milet. Sa position était désespérée, il ne trouva rien de mieux, pour se tirer d'embarras, que d'exciter ses concitoyens à la révolte. Un message d'Histiaios l'y décida ;

Histiaios était alors à Suze, à la cour de Dareios qui, par crainte de ses projets ambitieux, l'avait rappelé et le retenait, disant qu'il ne pouvait pas se passer de lui. Persuadé que, si Milet se révoltait, le roi le chargerait d'y aller et de lui amener Aristagoras, il fit raser la tête d'un esclave, y imprima des caractères, et quand les cheveux furent repoussés, envoya l'esclave à Milet. Aristagoras fit raser la tête de l'esclave et lut le message; c'était un ordre de se révolter.

Secours demandés aux Grecs d'Europe. — Aristagoras délibéra avec quelques citoyens notables, et l'insurrection fut résolue malgré les avis prudents de l'historien Hécatée qui connaissait la force de l'empire des Perses. Pour soulever les masses populaires, Aristagoras abdiqua la tyrannie à Milet. En même temps il fit enlever les autres tyrans qui étaient encore réunis sur la flotte revenue de Naxos, et les livra aux villes. Les Mitylèniens lapidèrent Coès qui s'était fait donner la tyrannie par Dareios; les autres tyrans furent seulement bannis. La démocratie s'établit dans toutes les cités, et l'insurrection devient générale. Aristagoras, qui avait besoin d'une forte alliance, s'embarqua pour Sparte. Il montra au roi Cléoménès une plaque de cuivre « sur laquelle était gravée, dit Hérodote, la circonférence entière de la terre, avec toutes les mers et les rivières dont elle est arrosée. » Après avoir présenté à Cléoménès la délivrance de l'Ionie comme un devoir pour les Spartiates, il lui fit voir sur sa carte les pays situés entre l'Ionie et la Perse, lui en vanta la richesse et la fertilité, et parla surtout des immenses trésors de Suze. Selon lui, la supériorité militaire des Spartiates sur les Asiatiques rendait cette conquête facile. « Pour reculer un peu les bornes de votre territoire, vous vous battez contre vos voisins de Messénie, d'Arcadie et d'Argos; il se présente une occasion de vous emparer de l'Asie entière, que pourriez-vous souhaiter de plus? » Cléoménès promit de rendre réponse dans trois jours. Quand Aristagoras revint, il lui demanda en combien de temps on pouvait aller d'Ionie à Suze. Cette fois, l'Ionien manqua d'adresse; il répondit qu'il fallait trois mois. « Mon ami, dit Cléoménès, en proposant aux Spartiates un voyage de trois mois, tu leur tiens un langage désagréable; sors de Sparte

avant le coucher du soleil. » Il essaya de la séduction : il offrit dix talents, augmenta la somme et vint peu à peu jusqu'à cinquante (270,000 fr.). La petite Gorgo, fille de Cléoménès, âgée de huit à neuf ans, assistait à l'entretien : « Père, dit-elle, va-t'en, ou cet étranger te corrompra. » Cléoménès se leva, et Aristagoras dut quitter Sparte.

Incendie de Sardes. — Il se rendit à Athènes où il eut plus de succès. Il rappela les liens qui unissaient Athènes aux villes d'Ionie. Les Athéniens étaient d'ailleurs très irrités contre Artapherne qui avait accueilli Hippias avec faveur et répondu à leurs réclamations en les sommant de recevoir leur ancien tyran. Ils envoyèrent vingt vaisseaux, auxquels les Érétriens en joignirent cinq, en souvenir de l'appui que les Milésiens leur avaient prêté autrefois dans la guerre contre Chalkis. Cette flotte fut le commencement des maux pour les Grecs et les barbares, dit Hérodote, rappelant l'expression d'Homère à propos des vaisseaux qui transportèrent Paris sur la mer Égée. Les troupes débarquèrent sur le territoire d'Éphèse où elles reçurent un puissant renfort d'Ioniens; puis elles remontèrent la vallée du Caystros, franchirent le mont Tmôlos et s'emparèrent de Sardes, dont la garnison se retira dans la citadelle. Les maisons de Sardes étaient construites en bois ou en briques avec des toitures de roseaux, à cause des tremblements de terre. Un soldat ayant mis le feu à une de ces maisons, l'incendie se communiqua à toute la ville. Le temple de Kybèlè, Déesse du pays, fut réduit en cendres, et cet incendie servit plus tard de prétexte aux Perses pour brûler les temples de la Grèce. La population rassemblée sur la place publique, aux bords du Pactole, se disposait à une vigoureuse défense; les Ioniens et leurs alliés se retirèrent. Ils venaient de quitter Sardes quand toutes les forces de la province, rassemblées à la nouvelle de l'invasion, les poursuivirent dans leur retraite et les battirent près d'Éphèse. Évalkis, chef des Érétriens, fut tué en combattant. Les Ioniens se dispersèrent dans les villes; leurs alliés se rembarquèrent. En apprenant l'incendie de Sardes, Dareios, moins irrité contre ses sujets rebelles que contre les étrangers qui étaient venus l'attaquer sans provocation de sa part, lança une flèche contre le ciel en

disant : « O Ormuzd, accorde-moi de me venger des Athéniens. » Il ordonna à un de ses serviteurs de lui répéter, chaque fois qu'il se mettrait à table : « Maître, souviens-toi des Athéniens. »

Les Cariens et les Kypriotes prennent part à l'insurrection. — Malgré les prières d'Aristagoras, les Athéniens refusèrent de nouveaux secours. Réduits à eux-mêmes, les Ioniens se préparèrent à continuer la lutte. Ils firent voile vers l'Hellespont, s'emparèrent de Byzance et de toutes les autres villes voisines; puis, revenant vers le sud, décidèrent les Cariens à s'allier avec eux. Les Cauniens, qui avaient refusé auparavant leur appui, entrèrent dans l'alliance aussitôt après l'incendie de Sardes. Toutes les villes de Kypros, excepté Amathonte, prirent parti pour les Ioniens, à l'instigation d'Onésilos de Salamine, qui enleva la tyrannie à son frère Gorgos, partisan des Mèdes. La révolte prenait des proportions redoutables; les Grecs d'Asie auraient pu conquérir leur indépendance s'ils avaient eu la discipline et l'unité d'action qui sauvèrent quelques années plus tard la Grèce d'Europe. Les Perses envoyèrent la flotte phénicienne à Kypros avec une armée d'Ègyptiens et de Kilikiens. Onésilos demanda l'aide de la flotte ionienne qui arriva aussitôt. Les Ioniens, surtout ceux de Samos, montrèrent boucoup de courage et battirent les Phéniciens sur mer; mais le combat de terre qui se livra en même temps prit une autre tournure. Déjà Onésilos avait tué de sa main le général persan, quand Stésènor, tyran de Kurion qui commandait un corps considérable de troupes, passa du côté de l'ennemi. Les chars de guerre des Salaminiens suivirent cet exemple, Onésilos fut tué, ainsi que le roi des Soliens, Aristokypros, fils de Philokypros, l'ami de Solon. La ville de Soloi fut prise après cinq mois de siège; Gorgos redevint tyran de Salamine, et l'île de Kypros fut de nouveau réduite en esclavage après avoir joui de la liberté pendant un an. En même temps, les armées rassemblées en Lydie et commandées par les gendres du roi soumettaient les villes de l'Hellespont, de la Troas et de l'Aiolis. Après la prise de Clazomènes et de Kymè, Aristagoras, l'auteur du soulèvement, abandonnant ceux qu'il avait entraînés dans le danger, s'em-

barqua pour Myrkine et fut tué au siège d'une ville de Thrace.

Défaite de la flotte grecque à Ladè. — Les Cariens opposèrent aux Perses une résistance énergique. Écrasés par la supériorité du nombre, dans une bataille sur les bords du Marsyas où ils perdirent dix mille hommes, ils songeaient à quitter l'Asie. Un renfort de Milésiens les décida à livrer un nouveau combat où ils furent plus malheureux encore. Le succès d'une embuscade où ils tuèrent le général ennemi ne fit que retarder leur soumission. En même temps Milet était assiégée par terre et par mer. Les Ioniens ne pouvaient lutter en rase campagne contre l'armée entière de l'Asie Mineure augmentée des Egyptiens et des Kilikiens qui venaient de soumettre Kypros; mais ils pouvaient espérer une victoire sur mer, quoique la flotte phénicienne fût de 600 vaisseaux, tandis que les Ioniens n'en avaient que 350. Dans le conseil tenu au Panionion, on décida qu'on laisserait Milet défendre ses remparts et que toutes les forces de la confédération seraient concentrées sur la flotte, qui se réunit à Ladè. Par malheur, il n'y avait pas d'unité dans le commandement; chaque contingent avait son chef. Dionysios de Phokaia fit comprendre à ses collègues la nécessité d'une forte discipline; on l'investit du commandement suprême, et pendant huit jours il ne cessa d'exercer aux manœuvres les rameurs et les soldats. Ils se fatiguèrent de ces durs travaux : « Pourquoi, disaient-ils, obéir à ce Phokaien, qui n'a amené que trois vaisseaux? L'esclavage sous les Perses ne serait pas plus intolérable. » Ils refusèrent d'obéir, dressèrent des tentes sur le rivage et se couchèrent à l'ombre. Les anciens tyrans des villes, notamment Aiakès de Samos, fils de Syloson, leur promettaient l'indulgence du grand roi s'ils voulaient se soumettre et les menaçaient d'un châtiment terrible s'ils persévéraient dans la révolte. Le jour de la bataille, tous les vaisseaux Samiens, excepté onze, cinglèrent vers le large. Les Lesbiens et beaucoup d'autres Ioniens suivirent cet exemple. Les cent vaisseaux de Chios portèrent presque seuls le poids de la lutte; la plupart furent désemparés et durent céder à la supériorité du nombre. Dionysios de Phokaia combattit jusqu'au dernier moment;

quand tout fut perdu, il se dirigea vers la Phénicie, coula des bâtiments marchands et, chargé de leurs dépouilles, fit voile vers la Sicile. De là, il faisait une guerre de pirates contre les Tyrrhènes et les Carthaginois, en s'abstenant de nuire aux Grecs.

Prise de Milet. — Après la défaite de la flotte ionienne, les Perses assiégèrent Milet par terre et par mer. Ils battirent cette place avec toutes sortes de machines de guerre, et ayant poussé des mines sous ses murs, ils la prirent d'assaut, la sixième année de la révolte d'Aristagoras (495). Des défenseurs de la ville, les uns furent passés au fil de l'épée, les autres furent envoyés à Suse avec les femmes et les enfants, et Dareios les fit transporter à Ampè, près de l'embouchure du Tigre. Il ne resta plus de Milésiens à Milet; les Perses se réservèrent la ville et la plaine et donnèrent les montagnes aux Cariens de Pédasa. Le temple d'Apollon Didymaien, où était l'oracle des Branchides, fut brûlé et ses trésors pillés. Les Athéniens déplorèrent comme un malheur public la ruine de leur colonie; le poète Phrynichos ayant fait représenter une tragédie sur la prise de Milet, fut mis à l'amende, pour avoir ravivé un souvenir de deuil, souvenir qui ressemblait à un remords, car l'Ionie aurait pu être sauvée si sa métropole avait pris la direction de la guerre, au lieu de se borner à l'incendie de Sardes, bravade inutile, qui fut cruellement expiée plus tard par l'incendie d'Athènes.

Soumission de la Grèce d'Asie. — La prise de Milet entraîna la soumission de toute la Grèce d'Asie et des îles voisines de la côte. A Chios, à Lesbos, à Ténédos, les Perses formaient une chaîne d'un rivage à l'autre, balayant le territoire du nord au sud et enveloppant les habitants comme dans un filet. Les Samiens seuls, dont les vaisseaux s'étaient retirés du combat livré à Ladè, ne furent pas punis de leur révolte par la ruine de leur ville et l'incendie de leurs temples. L'île fut rendue à son tyran Aiakès, fils de Syloson. Ceux des Samiens qui avaient refusé de s'associer à la trahison de leurs chefs émigrèrent vers la Sicile et occupèrent Zanclè; mais ils en furent chassés peu de temps après par Anaxilaos, tyran de Rhègion, qui y établit des Messéniens et donna à la ville le nom de Mes-

sana (Messine). La flotte phénicienne passa des côtes d'Ionie à celles de l'Hellespont et de la Propontis. Toutes furent prises et saccagées. Les habitants de Byzance et de Chalkédon s'enfuirent à Mesembria, sur le Pont-Euxin, sans même attendre l'arrivée des Perses. Les Phéniciens ayant parcouru le pays le fer et la flamme à la main, se tournèrent du côté de Proconnèse et d'Astakè et les brûlèrent aussi. Ils revinrent ensuite dans la Chersonnèse pour détruire toutes les villes. L'Athénien Miltiade n'échappa à la captivité qu'en se sauvant à Athènes, où il devait s'illustrer plus tard par la victoire de Marathon. Les généraux perses réalisèrent, dit Hérodote, les menaces qu'ils avaient faites aux Ioniens avant la bataille de Ladè : « A mesure qu'ils se rendaient maîtres des villes, ils choisissaient les plus beaux enfants pour en faire des eunuques, arrachaient les filles des bras de leurs mères pour les envoyer au roi, et non contents de cela, ils mettaient le feu aux villes et aux temples. Les Ioniens furent ainsi subjugués pour la troisième fois. »

Après avoir écrasé la révolte avec une impitoyable sévérité, le gouvernement perse voulut en prévenir le retour en détruisant l'autonomie communale. « Artapherne, gouverneur de Sardes, manda les députés des villes ioniennes et les obligea à s'engager par un traité à recourir réciproquement à la justice quand ils se croiraient lésés, sans user désormais de voies de fait. Il fit ensuite mesurer leurs terres par parasanges, mesure usitée en Perse, qui équivaut à trente stades, et régla en conséquence les impôts que chaque ville devait payer. » Par ce tribut qui leur était imposé et dont elles ne pouvaient ni fixer ni discuter le chiffre, les villes grecques entraient dans l'unité de l'empire. En les privant du droit de paix et de guerre, qui est l'attribut principal de la souveraineté politique, on pouvait sans danger leur laisser une sorte d'indépendance administrative : Mardonios, gendre du roi, qui succéda à Artapherne, déposa les tyrans des Ioniens et établit dans les villes la démocratie. Hérodote ne nous donne pas les motifs de cette mesure qui paraît surprenante au premier abord. Les Perses s'étaient peut-être aperçus que les intrigues d'un ambitieux comme Histiaios ou Aristogoras étaient plus dangereuses pour leur autorité que des rivalités dans les élections

municipales. « Cet acte, dit Thirlwall, démontre plus de connaissance des hommes, des vues plus larges, des principes plus équitables qu'on n'aurait pu les attendre d'une cour barbare et despotique. C'est une mesure qui fait honneur à l'intelligence de Mardonios ou de Dareios. » Avec nos idées modernes, la condition des cités grecques sous la domination des Perses peut sembler préférable aux discordes civiles et à l'hostilité réciproque des cités autonomes; mais l'énergie intellectuelle s'éteignit avec l'activité sociale; toute initiative disparut avec les agitations de la vie politique, et cette brillante civilisation de la Grèce d'Asie, qui avait grandi si vite et s'était élevée si haut dans la période précédente, s'évanouit en même temps que la liberté.

II. — *Résistance des Grecs d'Europe.*

PREMIÈRE GUERRE MÉDIQUE.

Expédition de Mardonios. — Le roi demande aux cités grecques la terre et l'eau. — Expédition de Datis et d'Artapherne; ruine d'Érétrie. — Miltiade; préparatifs des Athéniens; secours demandés aux Spartiates. — Secours envoyés aux Athéniens par Platée. — Bataille de Marathon. — Trahison déjouée. — Honneurs rendus aux morts, aux héros et aux Dieux. — Procès et mort de Miltiade.

Expédition de Mardonios. — Dareios, qui n'avait pas oublié son vœu de venger l'incendie de Sardes, pouvait désormais employer toutes les forces de son empire à la conquête de la Grèce d'Europe. Une armée nombreuse, commandée par Mardonios, traversa l'Hellespont avec ordre de s'emparer d'Athènes et d'Érétrie, en même temps qu'une flotte considérable suivait la côte. L'armée de terre traversa la Thrace, déjà soumise par Mégabaze et qui semble n'avoir pas pris part à la révolte ionienne. La flotte se dirigea d'abord vers l'île de Thasos, qui tirait un grand profit de ses mines d'or et de celles de Scaptè-Hylè sur la côte voisine. Ces mines, découvertes autrefois par les Phéniciens, fournissaient un revenu de deux à trois cents talents. Les Thasiens se soumirent sans résistance à la flotte des Perses, pendant que Mardonios subjuguait ce qui res-

tait encore de tribus indépendantes en Macédoine. Mais en doublant le mont Athos, la flotte fut assaillie par une effroyable tempête qui détruisit trois cents vaisseaux; vingt mille hommes furent noyés ou broyés contre les rochers. En même temps, l'armée de terre, attaquée la nuit par les Thraces Bryges, perdit beaucoup de monde, et Mardonios lui-même fut blessé. Il put tirer vengeance de cette agression en soumettant les Bryges, mais ses deux armées étaient trop affaiblies pour aller plus loin : il fallut retourner en Asie.

Le roi demande aux Grecs la terre et l'eau. — Ces désastres ne changèrent pas la détermination de Dareios; pendant qu'il préparait de nouveaux armements, il envoya des hérauts dans toutes les parties de la Grèce pour demander la terre et l'eau. La terreur qu'inspiraient les Perses depuis la récente conquête de l'Ionie, fit accueillir cette demande par plusieurs peuples du continent qu'Hérodote ne désigne pas, probablement les Thessaliens et les Thébains, et par tous les habitants des îles, même les Aiginètes, qui avaient, à cette époque, la plus puissante marine de la Grèce. Mais à Athènes et à Sparte, les envoyés du roi de Perse furent mis à mort. Selon Pausanias, les Athéniens avaient été poussés à cette violation du droit des gens par Miltiade. Les Lakédaimoniens, joignant la raillerie à la violence, jetèrent les ambassadeurs dans un puits, en leur disant qu'ils y trouveraient la terre et l'eau. Un pareil acte, dont les Spartiates se repentirent plus tard, les mettait, à l'égard du roi des Perses, dans le même état d'hostilité implacable qu'Athènes et Érétrie. Les Athéniens portèrent plainte à Sparte contre les Aiginètes pour avoir donné la terre et l'eau, les accusant d'avoir agi ainsi par inimitié contre Athènes, pour envahir l'Attique avec l'aide des Perses, et représentant cette conduite comme une trahison envers la Grèce. On voit se produire alors pour la première fois l'idée d'une nation hellénique, et, en même temps, la suzeraineté de Sparte est reconnue par les Athéniens, qui, plus tard, devaient la lui disputer. Les Spartiates forcèrent les Aiginètes à livrer dix de leurs citoyens comme otages aux Athéniens. Il en résulta une suite d'hostilités entre Athènes et Aigine, pendant que les Perses préparaient une expédition contre la Grèce d'Europe

Expédition de Datis et d'Artapherne. — Ruine d'Érétrie. — Cette expédition fut conduite par le mède Datis et par Artapherne, neveu de Dareios et fils d'Artapherne, satrape de Lydie. Une flotte de 600 trirèmes avec des vaisseaux de transport pour les chevaux, embarqua sur les côtes de Kilikie une armée de 110,000 hommes, fit voile de là vers l'Ionie, et, pour n'avoir pas à doubler le mont Athos, qui avait été si funeste à la flotte de Mardonios, prit à travers les îles par la mer Icarienne. Il fallait d'abord punir Naxos de l'affront infligé à la flotte perse conduite par Aristagoras. Les Naxiens s'enfuirent dans les montagnes. Les Perses réduisirent en esclavage tous ceux qui leur tombèrent entre les mains et mirent le feu à la ville et aux temples. Les Dèliens s'étaient réfugiés à Ténos ; Datis leur fit dire qu'il avait ordre de respecter l'île sainte où étaient nés Apollon et Artémis. Il est probable qu'il agit ainsi par égard pour les Ioniens qui étaient dans son armée. Il poursuivit sa course sans résistance à travers les îles, demandant à chacune des renforts et prenant les enfants comme otages. Il aborda enfin à Carystos, sur la pointe septentrionale de l'île d'Euboia. Les Carystiens, refusant de marcher contre leurs frères d'Érétrie et d'Athènes, leur territoire fut ravagé et ils furent obligés de se soumettre. Les quatre mille Athéniens récemment établis sur les terres des Hippobotes de Chalkis se disposaient à secourir les Érétriens, mais ceux-ci étaient divisés et irrésolus ; les uns voulaient se retirer dans les montagnes, les autres, ne considérant que leur avantage particulier et les récompenses qu'ils espéraient des Perses, se préparaient à trahir la patrie. Les Athéniens, avertis de ces dispositions par un citoyen de la ville, se retirèrent à Oropos. Érétrie essaya de se défendre, mais, au bout de six jours, deux des principaux citoyens la livrèrent à l'ennemi. Les Perses la pillèrent, mirent le feu aux temples pour venger l'incendie de Sardes, et réduisirent les habitants en esclavage, selon les ordres de Dareios. Ensuite ils remirent à la voile. Le vieux tyran Hippias, qui les accompagnait, les fit débarquer à Marathon, le lieu de l'Attique le plus commode pour la cavalerie.

Miltiade. — Préparatifs des Athéniens, secours demandés aux Spartiates. — A la nouvelle de ce débarque-

ment, les Athéniens armèrent tous les citoyens en état de servir, et ceux des esclaves qui se montrèrent disposés à gagner la liberté par leur courage. L'armée athénienne était commandée par dix généraux, élus pour l'année, un par tribu, à la tête desquels était le polémarque ou ministre de la guerre, dont la voix assurait l'unité des résolutions. Parmi les généraux était Miltiade; à son retour de la Chersonnèse de Thrace, il avait été mis en accusation pour y avoir exercé la tyrannie. Mais on se rappela que, dans l'expédition de Dareios contre les Scythes, il avait proposé de détruire le pont de l'Istros. De plus, pendant la révolte de l'Ionie, il avait chassé les Pélasges et la garnison persane des îles d'Imbros et de Lemnos. Enfin, il était particulièrement détesté des Perses: le peuple l'acquitta et fit preuve de sagesse en le mettant au nombre des généraux, car nul ne connaissait mieux que lui l'ennemi qu'on avait à combattre. Avant de sortir de la ville, les généraux envoyèrent à Sparte le coureur Pheidippidès; il y arriva le lendemain, ayant fait 242 kilomètres en 48 heures. « Lakédaimoniens, dit-il, les Athéniens vous prient de les secourir et de ne pas permettre qu'une des villes les plus anciennes de la Grèce soit réduite en esclavage par les barbares. » Ils promirent un secours; mais une loi ou un ancien usage leur défendait de se mettre en marche avant la pleine lune, et on n'était qu'au neuvième jour du mois. Quand cette réponse fut rapportée à Athènes, il y eut une discussion entre les généraux: cinq d'entre eux voulaient attendre les secours promis par les Spartiates. Miltiade et les quatre autres voulaient une action immédiate, pour profiter de l'enthousiasme du peuple, et surtout pour se mettre en garde contre les trahisons, les intrigues des partisans d'Hippias et l'or des Perses. La décision dépendait du vote de Callimachos, le polémarque; frappé de la force des arguments de Miltiade, il vota pour la bataille, et elle fut décidée. Aristide, un des dix généraux, engagea ses collègues à céder à Miltiade leur tour de commandement; mais il voulut attendre que son tour fût venu.

Secours envoyés aux Athéniens par les Plataiens. — La plaine de Marathon, longue de deux lieues et demie, large d'une demi-lieue, est resserrée entre la mer et la chaine du

Pentélique, et bornée à ses deux extrémités par des marais. En face des barbares qu'Hippias avait fait ranger le long du rivage, les Athéniens se postèrent dans un champ consacré à Hèraclès, aux pieds de l'amphithéâtre de montagnes qui borde la plaine. Pendant qu'ils étaient là en ordre de bataille, il virent venir à eux un renfort d'environ mille soldats. La petite ville de Platée, qu'ils avaient délivrée de la suzeraineté de Thèbes, envoyait spontanément à leur secours toutes les forces dont elle disposait. C'était bien peu de chose devant l'innombrable armée qu'on avait à combattre, mais l'effet moral fut immense: on n'était pas abandonné de tout le monde, on avait des amis qui venaient, sans être appelés, partager le péril. Athènes n'oublia jamais ce secours inattendu; dans les prières publiques, le nom des Plataiens fut toujours associé à celui des Athéniens. Tous les récits portent l'armée athénienne à dix mille hoplites, mais on ne sait pas si les Plataiens sont compris dans ce chiffre. Le nombre des barbares n'est pas donné par Hérodote; les historiens postérieurs l'ont sans doute exagéré. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'ils étaient beaucoup plus nombreux que les Grecs. Miltiade développa sa petite armée sur un front égal à celui de l'ennemi en donnant peu de profondeur au centre. L'aile droite était commandée, suivant l'usage, par le polémarque Callimachos; les Plataiens furent placés à l'aile gauche. Selon Cornélius Népos, Miltiade avait fait abattre des arbres pour gêner les manœuvres de la cavalerie des Perses. Les présages étant favorables, les Grecs entonnèrent le Paian, ou hymne à Apollon, qui était leur chant de guerre, et la bataille commença.

Bataille de Marathon. — « Un intervalle de huit stades séparait les deux armées. Au premier signal, les Athéniens franchirent en courant cet espace. Les Perses les voyant accourir se disposaient à les recevoir; mais remarquant que, malgré leur petit nombre et l'absence de cavaliers et de gens de traits, ils pressaient leur marche, ils les prirent pour des insensés qui courent à une mort certaine. Les barbares s'en faisaient cette idée; mais les Athéniens les ayant joints, leurs rangs serrés, firent des actions mémorables. Ce sont, autant que nous avons pu le savoir, les premiers de tous les Grecs

qui aient été à l'ennemi en courant, qui aient envisagé sans effroi l'habillement des Mèdes, et qui aient soutenu la vue de leurs soldats, quoique jusqu'alors le seul nom des Mèdes eût inspiré de la terreur aux Grecs. Après un combat long et opiniâtre, les Perses et les Sakas, qui composaient le centre de l'armée ennemie, enfoncèrent celui des Athéniens, et, profitant de leur avantage, poursuivirent les vaincus du côté des terres. Cependant les Athéniens et les Plataiens remportèrent la victoire aux deux ailes, mais laissant fuir les barbares, ils réunirent en un seul corps l'une et l'autre aile, attaquèrent les Perses et les Sakas qui avaient rompu le centre de leur armée et les battirent. Les Perses ayant pris la fuite, les Athéniens les poursuivirent, tuant et taillant en pièces tous ceux qu'ils rencontraient, jusqu'à ce qu'étant arrivés aux bords de la mer ils demandèrent du feu et s'emparèrent de quelques vaisseaux. Il périt à la journée de Marathon environ 6,400 hommes du côté des barbares et 192 de celui des Athéniens. Le polémarque Callimachos fut tué à cette bataille, après avoir fait des prodiges de valeur : Stésilaos, fils de Thrasylaos, un des généraux, y périt aussi; Kynègeiros, fils d'Euphorion, ayant saisi un vaisseau par la partie élevée de la poupe, eut la main coupée d'un coup de hache. » Ce Kynègeiros était frère d'Aischyle, le grand poète tragique, qui fut lui-même un des combattants de Marathon. L'épitaphe d'Aischyle ne parle pas de ses tragédies, mais rappelle son rôle de patriote et de soldat : « S'il fut brave, la plaine de Marathon peut le dire, et le Mède à l'épaisse chevelure le sait bien. »

Trahison déjouée. — « Ce fut ainsi, continue Hérodote, que les Athéniens s'emparèrent de six vaisseaux ennemis. Les barbares se retirèrent avec le reste de leur flotte, sans revirer de bord; et ayant repris les captifs d'Érétrie dans l'île d'Aigilia où ils les avaient laissés, ils doublèrent le cap Sounion, dans le dessein d'arriver avant eux. On prétend à Athènes qu'ils conçurent ce projet par l'artifice des Alcmaionides qui, selon les conventions faites avec eux, leur montrèrent un bouclier. » Hérodote trouve peu vraisemblable cette accusation contre les Alcmaionides, qui n'avaient pas à se plaindre du peuple et n'auraient rien gagné au rétablissement de la tyran-

nie. « Cependant, ajoute-t-il, un bouclier servit de signal, c'est un fait qu'on ne peut révoquer en doute ; mais par qui ce signal fut-il donné? je n'en puis rien dire de certain. » On ne sut jamais quels étaient ceux qui avaient essayé de livrer leur patrie pendant que d'autres mouraient pour la défendre. Heureusement la trahison fut déjouée : ce signal adressé aux Perses, Miltiade et les Athéniens l'avaient aperçu aussi. De Marathon à Athènes, il y avait sept heures de marche dans les montagnes. L'armée, quoique épuisée de fatigue, ne perdit pas un instant et arriva le même jour. Sans cette marche rapide, la victoire de Marathon aurait été inutile : Athènes qui n'avait plus de défenseurs, serait tombée au pouvoir de l'ennemi. Quand les Perses arrivèrent devant le port de Phalère, ils virent, campée à Kynosarge, l'armée qui les avait battus le matin. La flotte reprit la route d'Asie, emmenant les Érétriens réduits en esclavage. On les présenta à Dareios. Bien qu'il eût été très irrité contre eux à cause de l'incendie de Sardes, quand il les vit en son pouvoir, il ne leur fit pas de mal. Il les établit dans un endroit appelé Ardénica, à 24 kilomètres de Suse, où il y avait un puits qui fournissait du bitume, du sel et de l'huile. Ils y étaient encore du temps d'Hérodote, et ils avaient conservé l'usage de la langue grecque.

Honneurs rendus aux morts, aux héros et aux Dieux. — Deux mille Lakédaimoniens arrivèrent après la pleine lune. La distance de Sparte à Athènes est de 140 kilomètres; ils l'avaient franchie en trois jours de marche. On leur apprit que la bataille était livrée, mais ils voulurent voir ces terribles Perses, qui avaient conquis l'Égypte et l'Asie, et qui venaient d'être vaincus pour la première fois. Ils se transportèrent à Marathon pour les contempler, félicitèrent les Athéniens de leur victoire et retournèrent à Sparte. Les derniers devoirs furent rendus aux morts; on éleva un tombeau sur le champ de bataille, et les noms de deux cent quatre-vingt-douze Athéniens qui avaient été tués furent inscrits sur dix colonnes, une pour chaque tribu. Il existe encore aujourd'hui, à 800 mètres du rivage, un tumulus que le colonel Leake croit être le tombeau des vainqueurs de Marathon. Un second tombeau fut élevé pour les Plataiens, un troisième pour les escla-

esclaves. Plutarque, dans la vie de Kimon, raconte que Miltiade ayant demandé aux Athéniens le droit de porter une couronne d'olivier, un citoyen lui répondit : « Quand tu repousseras seul les Barbares, tu seras seul récompensé. »

Il semblait qu'un tel succès n'avait pu être obtenu sans une assistance divine. Le coureur Pheidippidès raconta que lorsqu'il traversait l'Arcadie pour aller demander du secours aux Spartiates, le Dieu Pan lui était apparu, et l'appelant par son nom, lui avait dit : « Pourquoi les Athéniens ne me rendent-ils aucun culte? Je suis plein de bienveillance pour eux, je leur ai déjà été utile en plusieurs occasions, et je les aiderai encore. » Pan ayant tenu sa promesse, on lui consacra une grotte sur le rocher de l'Acropole, et on l'honora par des sacrifices annuels et des courses aux flambeaux. On était bien certain que Thèseus avait énergiquement aidé les Athéniens dans la bataille ; on avait vu aussi un guerrier en costume rustique frappant les Perses avec le soc d'une charrue ; on demanda à Delphes quel était ce héros inconnu qu'on n'avait pu retrouver, et la Pythie ordonna d'adorer le héros Échetlos. Au temps de Pausanias, le champ de bataille de Marathon retentissait encore, la nuit, du bruit des armes et du hennissement des chevaux.

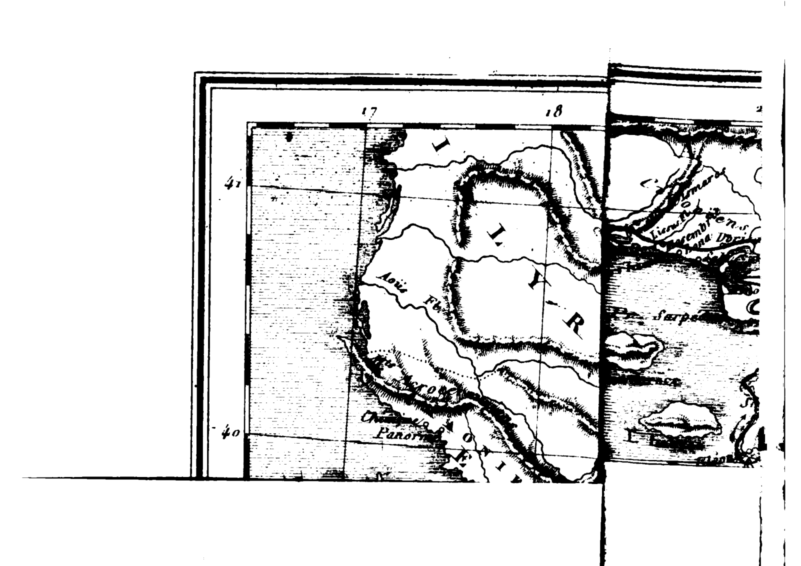
Procès et mort de Miltiade. — Il aurait été heureux pour Miltiade de mourir comme le polémarque Callimachos, dans l'ivresse de la victoire. Profitant de l'influence qu'il avait sur le peuple, il demanda soixante-dix vaisseaux, des troupes et de l'argent, sans faire connaître ses projets, et en promettant seulement d'enrichir sa patrie. L'armement ayant été accordé, il fit voile vers l'île de Paros, sous prétexte que les Pariens avaient fourni une trirème aux Perses, mais son motif réel, dit Hérodote, était sa haine contre un citoyen de Paros qui avait voulu le rendre odieux au général perse Hydarnès. Les Pariens, auxquels il demandait cent talents, se mirent en défense et il les assiégea inutilement pendant vingt-six jours. Ils racontèrent depuis que, sur l'avis d'une prêtresse qui promettait de lui livrer la ville, il avait pénétré la nuit dans l'enceinte sacrée des divinités souterraines, et que là, pris d'une terreur religieuse, il s'était mis à fuir et s'était

grièvement blessé en escaladant un mur. Il remit à la voile sans avoir atteint le but de son expédition. Ses ennemis et ses rivaux tirèrent parti de cet échec. Xanthippos, père de Périclès, lui intenta une affaire capitale devant le peuple et l'accusa d'avoir trompé la nation. « Miltiade ne comparut pas en personne pour se défendre. La gangrène qui s'était mise à sa cuisse le retenait au lit et le mettait dans l'impossibilité de le faire; mais ses amis prirent en main sa défense, et rappelant souvent la gloire dont il s'était couvert à la journée de Marathon et à la prise de Lemnos, qu'il avait livrée aux Athéniens après les avoir vengés des Pélasges, ils mirent le peuple dans ses intérêts. Il fut déchargé de la peine de mort, mais condamné pour sa faute à une amende de cinquante talents. La gangrène ayant fait des progrès, il mourut quelque temps après, et Kimon, son fils, paya les cinquante talents. »

SECONDE GUERRE MÉDIQUE.

Xerxès; préparatifs d'invasion; canal du mont Athos; pont sur l'Hellespont. — Dénombrement de l'armée des Perses. — Les Grecs devant l'invasion; espions et hérauts envoyés en Asie. — Congrès à l'isthme de Corinthe. Réponses de la Pythie aux Athéniens. Secours demandés à la Crète, à Argos, à Kerkyra, à Syracuse. — La première ligne de défense abandonnée sans combat. — Le détroit d'Artémision et le défilé des Thermopyles. — Tempêtes et combats dans l'Artémision. — Combat des Thermopyles; mort de Léonidas. — Les barbares repoussés du temple de Delphes. — Incendie de Platée et de Thespies; embarquement des Athéniens. — Défense de l'Acropole; incendie d'Athènes. — La flotte grecque à Salamine. — Conseil de guerre. — Stratagème de Thémistocle. — Bataille de Salamine. — Fuite de Xerxès. — Mardonios. — Bataille de Platée. — Bataille de Mycale.

Xerxès; préparatifs d'invasion. — La défaite des Perses à Marathon était un affront que le grand roi ne pouvait pas supporter. Il envoya ordre à toutes les villes de son empire de lever un plus grand nombre de troupes et de fournir une plus grande quantité de chevaux, de vivres et de vaisseaux de guerre et de transport qu'elles n'en avaient donné pour la première


17
18
41
40
I
L
Y
R
Aoüs Fl.
Panorm

expédition. Ces ordres ayant été portés de tous les côtés, l'Asie entière fut dans une agitation continuelle pendant trois ans. Mais tandis qu'on était occupé de ces préparatifs, on apprit la quatrième année que les Égyptiens, qui avaient été subjugués par Cambysès, venaient de se révolter. Dareios s'apprêtait à marcher contre eux lorsqu'il mourut en 485, après un règne de trente-six ans. Xerxès, qui lui succéda, n'était pas l'aîné de ses enfants, mais il avait pour mère Atossa, fille de Kyros et se rattachait ainsi au fondateur de la monarchie des Perses. Le premier soin de Xerxès fut de ramener l'Egypte sous son obéissance, mais il paraît qu'il n'avait pas hérité de l'animosité de son père contre les Grecs, et peut-être les aurait-il laissés tranquilles, sans les conseils de Mardonios qui avait un échec à réparer et qui espérait obtenir le gouvernement de la Grèce. A ces conseils s'ajoutaient les instances non moins intéressées de quelques Grecs exilés ou mécontents, les Aleuades de Thessalie, les Pisistratides d'Athènes, Dèmaratos de Sparte, récemment dépouillé du trône par les intrigues de son collègue Cléoménès, qui l'avait fait déclarer illégitime en corrompant la Pythie. Les Pisistratides avaient avec eux un charlatan littéraire nommé Onomacritos. Il avait travaillé dans sa jeunesse à la récension des poèmes d'Homère; cela lui avait donné une grande habitude de l'hexamètre et il s'en servait pour fabriquer des prophéties. Il en avait pour tous les goûts : il fit voir à Xerxès qu'il était écrit dans les destinées qu'un Perse passerait sur un pont d'Asie en Europe. Ces obsessions continuelles troublaient l'esprit du roi ; il ne pouvait plus penser qu'à cette expédition en Grèce, et malgré les sages conseils de son oncle Artaban qui essayait de l'en détourner, il en rêvait la nuit. Hérodote rapporte un de ces rêves, qui rappelle le songe trompeur envoyé par Zeus à Agamemnon, au deuxième livre de l'*Iliade*.

Canal du mont Athos ; ponts sur l'Hellespont. — Le roi voulait conduire lui-même l'expédition ; on mit quatre ans à la préparer. Pendant qu'on demandait à chaque province tout ce qu'elle pouvait fournir de soldats et qu'on établissait des dépôts de vivres sur le chemin à parcourir, on perçait l'isthme du mont Athos pour éviter les tempêtes qui avaient détruit la

Ce vase est presque le seul monument de l'art grec qui se rapporte à un événement historique. La scène principale, représentée à la page ci-contre, est partagée en trois bandes. Dans la première, l'Asie ΑΣΙΑ, assise, un sceptre à la main, envoie une malédiction ΑΡΑ, armée de deux torches allumées, contre la Grèce, ΕΛΛΑΣ, placée entre Zeus et Athènè qui la protègent. La Victoire ailée, accoudée sur les genoux de Zeus, montre Hellas comme l'objet de ses préférences. A gauche sont deux autres divinités protectrices des Grecs, Apollon avec un cygne et Artémis montée sur un cerf. — Dans la partie centrale, Dareios est assis sur son trône au milieu de ses principaux officiers qui donnent leur avis sur l'expédition qu'il prépare. — Dans la bande inférieure on voit, devant une table, un personnage vêtu à la grecque, recevant les tributs et la soumission des provinces de l'Asie vaincue.

Ce vase appartient par son style à l'époque macédonienne. Sur le col est un combat de Grecs et d'Amazones; à la partie postérieure Bellérophontès luttant contre la Chimère et contre les Lykiens envoyés par le roi Iobatès. Ces deux sujets, qui ne sont pas représentés ici, sont des allusions mythologiques à la victoire des Grecs sur les Barbares.



Dariques.

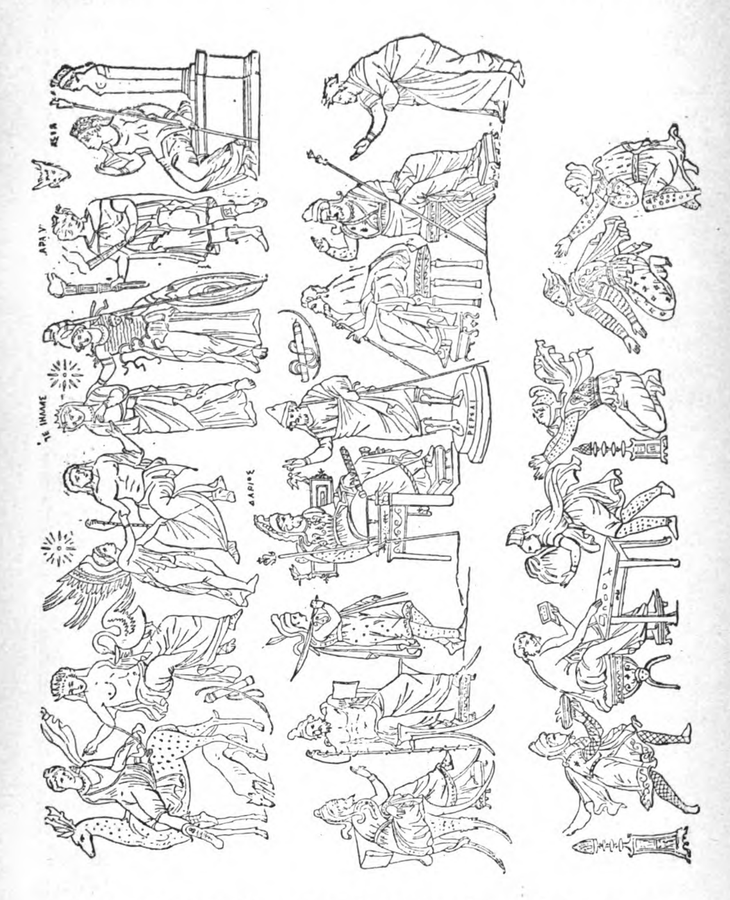
Le vase de Dareios (Musée de Naples).





Dariques.

flotte de Mardonios, et on construisait un double pont de vaisseaux sur l'Hellespont pour le passage de l'armée de terre. Le percement du mont Athos a été traité de fable par Juvénal,



mais on a retrouvé les traces de ce canal, qui fut exécuté en trois ans par des milliers d'ouvriers grecs, égyptiens et phéniciens travaillant sous le fouet. Les deux ponts jetés entre

l'Europe et l'Asie ayant été brisés par une tempête, le roi fit couper la tête à ceux qui les avaient construits, et, traitant l'Hellespont comme un esclave rebelle, le fit fouetter et marquer d'un fer rouge. Ce fait est révoqué en doute par Thirlwall, mais il s'accorde bien avec les mœurs de la monarchie persane, et il y a une anecdote du même genre dans l'histoire de Kyros. Deux nouveaux ponts furent construits plus solidement, l'un pour les troupes, l'autre pour les bagages. C'étaient deux chaussées de 1600 mètres de longueur; les vaisseaux qui les portaient étaient retenus par des ancres et par des câbles de lin et de papyrus fixés aux deux côtés du détroit.

Xerxès partit de Critales, en Cappadokie, où s'étaient rendues toutes les troupes de l'armée de terre, et se mit en marche pour Sardes. A Kélènes, où sont les sources du Maiandros, le Lydien Pythios, fils d'Atys, reçut le roi et toute son armée avec la plus grande magnificence et offrit tout ce qu'il avait d'argent et d'or pour les frais de la guerre. C'était l'homme le plus riche de l'empire. Xerxès, ravi de ses offres, le remercia et lui promit de le récompenser. Pythios avait cinq fils, il supplia le roi de n'en prendre que quatre, et de lui laisser l'aîné pour avoir soin de sa vieillesse. Xerxès, indigné, fit couper le jeune homme par le milieu du corps, et en fit mettre une moitié à droite, l'autre à gauche de la route où l'armée devait passer. Un fait du même genre est attribué à Dareios dans un autre passage d'Hérodote.

Dénombrement de l'armée des Perses. — L'immense armée se mit en marche à travers la Mysie et la Troas et campa près du Scamandros, qui fut mis à sec sans pouvoir suffire aux hommes et aux chevaux. Le roi visita la citadelle de Priamos et offrit des sacrifices aux héros du pays. A Abydos, assis sur un trône de marbre blanc, il contempla ses armées de terre et de mer et se donna le spectacle d'un combat naval. En voyant l'Hellespont couvert de vaisseaux, la plaine remplie de soldats, il versa des larmes; son oncle Artaban lui en demanda la cause: « Je pense, dit Xerxès, à la brièveté de la vie; de tant de millions d'hommes il ne restera pas un seul dans cent ans. » Toute l'armée passa ensuite l'Hellespont sur les deux ponts de bateaux. Xerxès la regarda défiler sous les coups

de fouet. Le passage dura sept jours et sept nuits. Dans la grande plaine de Doriscos, sur les bords de l'Hebros, on essaya de faire le dénombrement des troupes. Hérodote donne le chiffre incroyable de 1,700,000 fantassins, outre 80,000 cavaliers et 20,000 Arabes et Libyens conduisant les chameaux et les chars. Ctésias s'en tient à 800,000 hommes. La flotte comprenait, selon Hérodote, 1207 bâtiments de guerre, dont chacun portait, outre les équipages indigènes, trente soldats perses, mèdes ou sakas. La flotte et l'armée reçurent plus tard, en traversant la Thrace et les îles, un renfort qu'Hérodote évalue à 300,000 hommes d'infanterie et à 120 trirèmes montées par 24,000 hommes. « Ce nombre, ajouté à celui des troupes asiatiques, faisait en tout 2,641,610 hommes. » Il ajoute que les valets formaient un nombre égal à celui des gens de guerre. Quant aux cuisiniers, aux femmes qui faisaient le pain, aux esclaves et aux bêtes de somme qui portaient les bagages, il renonce à en dire le nombre et s'étonne avec raison qu'on ait pu nourrir une telle multitude. Heeren suppose qu'Hérodote a copié des documents officiels; ce n'est pas une garantie d'exactitude, car ceux qui ont fait le recensement devaient grossir les chiffres pour flatter la vanité du grand roi ; mais en réduisant ces chiffres de moitié ou même des deux tiers, il est certain qu'on n'avait pas vu encore et qu'on n'a pas vu depuis une si prodigieuse armée.

La variété des races, des costumes et des armes était aussi étonnante que le nombre. Hérodote énumère et dépeint cinquante-six nations qui servaient dans l'armée de terre, à pied ou à cheval et sur la flotte. On voyait des Sakas armés de haches, des Indiens vêtus d'étoffes de coton, des Assyriens coiffés de casques d'airain, couverts de cuirasses de lin, armés de massues de bois, des Ethiopiens crépus du Haut Nil, couverts de peaux de lions et de léopards et teignant leur peau noire moitié en blanc, moitié en vermillon ; des Éthiopiens de Gédrosie coiffés d'une tête de cheval aux oreilles droites, à la crinière pendante ; des Thraces avec de larges robes bariolées et des bonnets en peaux de renards ; des Chalybes dont les casques étaient ornés de cornes de bœufs ; des cavaliers Sargates, armés d'une corde qu'ils lançaient sur les hommes

et les chevaux; des Arabes montés sur des dromadaires; des chars de guerre indiens traînés par des chevaux et des onagres. « Quelle nation asiatique Xerxès ne mena-t-il pas contre la Grèce, dit Hérodote, quelles rivières ne furent pas épuisées, si on en excepte les grands fleuves? Parmi ces peuples, les uns fournirent des vaisseaux, d'autres de l'infanterie, d'autres de la cavalerie, ceux-ci des vaisseaux de transport pour les chevaux et les troupes, ceux-là des vaisseaux longs pour servir à la construction des ponts, d'autres enfin donnèrent des vivres et des vaisseaux pour les transporter. » Malgré les magasins de provision établis de distance en distance, l'armée épuisait les pays qu'elle traversait. Les villes qui se trouvaient sur la route étaient obligées d'offrir un festin magnifique au roi et à son cortège; on disposait sous une tente une table chargée de mets dans une vaisselle d'or et d'argent, et le lendemain les courtisans emportaient soigneusement les vases, les meubles et la tente elle-même avec les débris du banquet. Les Thasiens dépensèrent, pour un seul repas de Xerxès, quatre cents talents, à peu près la somme que fournirent plus tard chaque année les alliés d'Athènes pour entretenir la marine qui combattait les Perses. Un citoyen d'Abdère engageait ses concitoyens à remercier les Dieux de ce que Xerxès ne faisait qu'un repas par jour. Hérodote décrit la marche pompeuse du roi, sur un char attelé de chevaux de Nysa, au milieu des 24,000 Perses qui formaient sa garde et portaient de magnifiques armes. L'armée s'avançait par trois routes; la flotte suivait de près, sans perdre de vue les côtes. Un pont fut jeté sur le Strymon et les mages y firent un sacrifice de chevaux blancs. Au territoire des Neuf-voies, où fut plus tard Amphipolis, ils enterrèrent vifs neuf garçons et neuf filles du pays.

Les Grecs devant l'invasion. Espions et hérauts envoyés en Asie. — Quelque immense que fût l'armée de Xerxès, si les Grecs avaient formé un corps de nation, ils auraient pu, même après la perte de leurs colonies de Thrace et d'Asie Mineure, se défendre avec succès contre l'invasion étrangère. Le temps ne leur avait pas manqué pour combiner un plan de défense. Ils étaient au courant des préparatifs de l'ennemi; des espions envoyés à Sardes, ayant été pris, furent relâchés

aussitôt par ordre de Xerxès, qui comptait sur l'effroi que leurs rapports ne pouvaient manquer de produire. Il envoya demander la terre et l'eau dans toutes les villes, excepté à Athènes et à Sparte, où le droit sacré des ambassadeurs avait été violé une première fois. Les Spartiates, il est vrai, en avaient eu un remords; quelques présages funestes leur faisaient craindre la colère de Talthybios, héraut d'Agamemnon. Ils demandèrent si quelques citoyens voulaient mourir pour Sparte. Deux citoyens estimés et des plus riches de la ville, Sperthiès et Boulis, s'offrirent spontanément et furent envoyés à Suse. Ils furent admis à l'audience du roi, mais les gardes leur ordonnèrent de se prosterner selon la coutume. Ils déclarèrent qu'ils n'en feraient rien, quand même on les pousserait de force contre terre, qu'il n'était pas dans leurs mœurs d'adorer un homme et que ce n'était pas pour cela qu'ils étaient venus; puis, s'adressant à Xerxès : « Roi des Mèdes, dirent ils, les Lakédaimoniens nous ont envoyés pour expier par notre mort celle des ambassadeurs qui ont péri à Sparte. » Le roi répondit : « Les Lakédaimoniens ont violé le droit des gens; je ne les imiterai pas : ce serait les justifier. » Il les renvoya, et ils revinrent à Sparte. Talthybios leur tint compte de l'intention et sa colère s'apaisa.

Congrès à l'isthme de Corinthe. Réponses décourageantes de la Pythie. — Les Spartiates et les Athéniens, se sentant particulièrement menacés, auraient voulu préparer une résistance générale. Ils convoquèrent un congrès à l'isthme de Corinthe. On déclara qu'il fallait suspendre les querelles particulières; les Athéniens se réconcilièrent avec les Aiginètes. On consulta, comme toujours, l'oracle de Delphes; mais ses réponses pleines d'épouvante décourageaient les efforts et servaient de prétexte à toutes les défaillances. Aux Argéiens et aux Crétois, la Pythie conseilla la neutralité, aux Athéniens la fuite : « Malheureux, quittez vos demeures, fuyez aux extrémités de la terre. Athènes sera détruite par les flammes ; le terrible Arès, monté sur un char syrien, ruinera votre ville et bien d'autres. Les Dieux suent et tremblent d'effroi, des gouttes de sang coulent de leurs temples. Sortez de mon sanctuaire, subissez vos maux. » D'après l'avis d'un citoyen de Delphes, les théores d'Athènes prirent des rameaux d'olivier, et allèrent une seconde

fois consulter le Dieu en qualité de suppliants : « O prince, rends-nous un oracle meilleur pour notre patrie, par égard pour ces rameaux de suppliants, ou bien nous ne quitterons pas ton sanctuaire, mais nous y resterons jusqu'à la mort. » La Pythie remonta sur son trépied ; elle parla d'un rempart de bois que Zeus, sur la prière de sa fille, accordait aux Athéniens comme dernier refuge.

Quand les théores revinrent à Athènes et firent connaître ces réponses, les interprètes des oracles conseillèrent de quitter l'Attique et d'aller s'établir ailleurs. Mais Thémistocle, qui avait une grande influence sur le peuple, expliqua ce rempart de bois par la flotte athénienne. Cette flotte avait été construite peu de temps auparavant sur son avis, et le peuple y avait consacré l'argent provenant des mines de Laurion. « On était sur le point, dit Hérodote, de partager cet argent entre les citoyens; chacun aurait reçu dix drachmes pour sa part. Thémistocle persuada aux Athéniens de ne pas faire cette distribution, mais de construire deux cents vaisseaux pour la guerre contre les Aiginètes. Cette guerre fut le salut de la Grèce, parce qu'elle força les Athéniens à devenir marins. » C'est probablement à cette occasion qu'avaient éclaté, entre Thémistocle et Aristide, des dissentiments qui troublaient la paix publique. Le peuple ayant donné la préférence à la politique de Thémistocle, son rival avait été banni par une sentence d'ostrakisme.

Secours demandés à la Crète, à Argos, à Kerkyra, à Syracuse. — Les Crétois, prenant pour prétexte l'avis de l'oracle de Delphes, refusèrent aux Grecs le secours qui leur était demandé. Les Argéiens, auxquels la Pythie avait aussi conseillé de s'abstenir, gardèrent une neutralité équivoque, dont ils essayèrent de s'excuser plus tard ; ils se seraient, disaient-ils, associés à la défense commune, si Sparte avait consenti à leur laisser le commandement général, ou seulement à le partager par moitié avec eux ; mais Sparte soutenait qu'ayant deux rois, elle ne pouvait céder que le tiers du commandement. On accusait les Argéiens d'avoir traité avec le grand roi, en s'appuyant sur la légende qui faisait du héros Perseus l'ancêtre des Perses. Ce qui est certain, c'est que les Argéiens

étaient alors très affaiblis par suite de leurs luttes contre Sparte. Tout récemment encore, le roi Cléoménès avait brûlé dans un bois sacré environ six mille hommes de l'armée d'Argos, l'élite de la nation. Humiliés par les Spartiates, les Argéiens refusèrent de prendre part à une guerre dont le succès devait augmenter la gloire de leurs rivaux. C'est à une cause semblable qu'il faut attribuer l'abstention des Achaiens : même en présence des barbares, ils ne pouvaient oublier leurs vieilles rancunes contre les Doriens. La jalousie de Kerkyra contre Corinthe, sa métropole, priva les Grecs de l'appui d'une flotte qui était la plus importante après celle d'Athènes. Sollicités de se joindre aux Grecs, les Kerkyraiens promirent leur concours et équipèrent soixante vaisseaux, mais l'évènement prouva qu'ils voulaient attendre l'issue de la lutte pour prendre le parti du vainqueur. Ils dirent plus tard que les vents contraires les avaient empêchés de doubler le cap Malée, mais ils n'avaient pas essayé de transporter leur escadre par le Diolcos.

Il ne semble pas qu'aucune demande de secours ait été adressée aux villes de la Grande-Grèce, pas même à Tarente, colonie de Sparte. Les députés se rendirent directement en Sicile où presque toutes les cités étaient alors gouvernées par des tyrans. Le plus puissant était Gélon de Syracuse. Par une suite de ruses et de perfidies, il s'était emparé du pouvoir, d'abord à Géla, puis à Syracuse et, contrairement à la plupart des tyrans grecs, il favorisait l'aristocratie aux dépens du peuple. Inaugurant une politique de centralisation qui fut reprise plus tard par Denys, il voulut faire de Syracuse la capitale de toute la Sicile; il l'agrandit en y transportant les habitants de Camarine et une partie de ceux de Géla et de Mégare Hyblaienne. Aucun État de la Grèce ne pouvait mettre sur pied une force égale à la sienne. Quand les Grecs lui demandèrent son asistance contre les barbares, il crut voir s'ouvrir pour son ambition une nouvelle et immense carrière. Il fit des offres magnifiques : deux cents trirèmes, vingt mille hoplites, deux mille hommes de cavalerie pesante et autant de cavalerie légère, avec un pareil nombre d'archers et de frondeurs. Il promettait en outre d'approvisionner l'armée entière pendant toute la campagne. Seulement, il mettait pour condi-

tion qu'il aurait le commandement des troupes alliées, ce qui l'aurait rendu maître de la Grèce. Un des ambassadeurs, le Spartiate Syagros, répondit : « Cette demande indignerait l'ombre d'Agamemnon. » Gélon se rabattit sur le commandement de la flotte; ce fut alors l'Athénien qui protesta : « La Grèce a besoin de soldats, et non de généraux. » Les ambassadeurs se retirèrent; s'ils avaient cédé, Gélon n'aurait pas pu tenir ses promesses, car en même temps que Xerxès pénétrait en Grèce, les Carthaginois attaquèrent la Sicile, et il est probable que cette double invasion avait été concertée d'avance.

La première ligne de défense abandonnée sans combat. — L'absence de lien fédéral était pour les Grecs, devant l'ennemi commun, un danger bien plus grand que leur infériorité numérique. S'ils avaient été unis, ils auraient pu combiner un plan de défense et profiter de leurs excellentes conditions territoriales. La Grèce d'Europe, bien plus facile à défendre que la Grèce d'Asie, est une forteresse à triple enceinte. Au nord de la Thessalie, l'Olympe et la chaîne Cambunienne forment un premier rempart, ouvert seulement par l'étroite vallée de Tempé. Les Thessaliens, qui désapprouvaient le intrigues des Aleuades, étaient disposés à défendre ce passage, mais ils ne pouvaient le défendre seuls contre l'innombrable armée de Xerxès. Ils envoyèrent des députés au congrès de l'Isthme, pour demander que le reste de la Grèce leur fournît des renforts, sans lesquels ils seraient obligés de se soumettre au roi. Un corps de 10,000 hommes fut envoyé en Thessalie, sous la conduite du Spartiate Euainetos et de l'Athénien Thémistocle. Mais quelques jours après l'arrivée de ces troupes, dans le défilé de Tempè, le roi de Macédoine Alexandre, sujet des Perses, conseilla aux généraux de se retirer, de peur d'être écrasés par l'armée ennemie. « Les Grecs suivirent ce conseil, dit Hérodote, parce que le roi de Macédoine leur paraissait bien intentionné, et aussi parce qu'il y avait un autre paysage par le pays des Perrhaibes, du côté de la haute Macédoine, et ce fut en effet par cet endroit que pénétra l'armée de Xerxès. Les Thessaliens, abandonnés par leurs alliés, ne balancèrent plus à prendre le parti des Perses. Ils l'embrassèrent même avec zèle et rendirent au roi des

services importants. » C'est ainsi que la première des trois enceintes qui protégeaient la Grèce fut abandonnée sans combat; il n'en restait plus que deux, le défilé des Thermopyles et l'isthme de Corinthe.

Détroit d'Artémision et défilé des Thermopyles. — Le congrès décida à la pluralité des voix de garder le passage des Thermopyles. C'était un défilé resserré entre le golfe Maliaque et le mont Oita et séparant la Thessalie de la Locris et de la Phokis. Son nom lui venait de quelques sources d'eau chaude. Il est devenu aujourd'hui, par suite des alluvions du Sperchios, une plaine d'une demi-lieue de largeur, mais autrefois il n'y avait de passage que pour une voiture entre la mer et les escarpements inaccessibles de l'Oita. La mer voisine resserrée entre la terre ferme et l'île d'Euboia forme un double détroit, l'Artémision et l'Euripe. La flotte grecque postée dans l'Artemision pouvait communiquer avec l'armée de terre postée aux Thermopyles. Les deux armées partirent simultanément, pendant que les troupes de Xerxès arrivaient en Piérie et sa flotte dans le golfe de Therma. Mais c'était précisément à cette époque qu'on allait célébrer les jeux Olympiques et la fête d'Apollon Carnéen qui n'était guerre moins solennelle pour les Spartiates. Ils se contentèrent d'envoyer un petit détachement de troupes sous la conduite d'un de leurs rois, Léonidas, pour rassurer les Grecs du Nord et les empêcher de passer à l'ennemi. Cette armée se composait de trois cents Spartiates, accompagnés d'un corps d'Hilotes dont on ne sait pas le nombre, de cinq cents hommes de Tégée, autant de Mantinée, cent vingt d'Orchomène arcadienne, mille des autres contrées de l'Arcadie, quatre cents de Corinthe, deux cents de Phlious, et quatre-vingts de Mykènes. Les trois cents Spartiates formaient un corps d'élite, choisi parmi les citoyens qui avaient des enfants, pour ne pas laisser éteindre les familles. Sept cents Thespiens vinrent se joindre à Léonidas dès qu'il entra en Boiotie. Les Thébains, gouvernés par une oligarchie très favorable aux Perses, ne purent cependant refuser leur concours; ils fournirent quatre cents hommes. Les Phokiens, d'autant plus ardents pour la cause nationale que leurs ennemis, les Thessaliens, s'étaient soumis aux Perses, donnèrent

mille hommes. Les Locriens, quoiqu'ils eussent donné la terre et l'eau à Xerxès, fournirent à Léonidas tout ce qu'ils purent réunir de soldats.

Tempêtes et combats dans l'Artémision. — La flotte grecque comprenait deux cent soixante et onze trirèmes. Les Athéniens en avaient fourni cent vingt-sept, montées en partie par eux, en partie par les Plataiens, dont le zèle et le courage suppléaient à leur inexpérience sur mer. Les Corinthiens en donnèrent quarante, les Mégariens vingt, les Chalkidiens en armèrent vingt que les Athéniens leur avaient prêtées. Les Aiginètes en donnèrent dix-huit, les Sikyoniens douze, les Lakédaimoniens dix, les Épidauriens huit, les Érétriens sept, les Troizeniens cinq, les Styréens deux, et les Keiens deux. Sept vaisseaux à cinquante rames furent fournis par les Locriens Opuntiens et deux par les Keiens. Il semblait naturel de laisser le commandement de la flotte aux Athéniens, qui avaient le contingent le plus fort, mais les alliés s'y opposèrent, déclarant qu'ils se retireraient s'ils n'avaient pas à leur tête un Lakédaimonien. Le commandement fut donc confié au Spartiate Eurybiade. Hérodote loue avec raison les Athéniens d'avoir cédé plutôt que de compromettre la cause commune.

Trois trirèmes envoyées en observation près de la petite île de Skiathos furent prises par six vaisseaux perses. Les Grecs furent tellement effrayés de cet échec qu'ils abandonnèrent l'Artémision et se retirèrent à Chalkis. Heureusement pour eux les vents leur vinrent en aide : un terrible ouragan qui dura trois jours brisa quatre cents vaisseaux ennemis contre les rochers du Pélion. L'oracle qui avait conseillé aux Grecs d'invoquer les Vents ne s'était pas trompé, et ils eurent raison de remercier les Dieux. A la nouvelle du désastre de l'ennemi, ils revinrent à l'Artémision et surprirent quinze vaisseaux égarés de la flotte perse. Mais quand ils virent que cette flotte, malgré ses pertes, était encore bien plus nombreuse que la leur, ils voulurent encore une fois se retirer sans combat. Les Euboiens les supplièrent d'attendre quelque temps encore, jusqu'à ce qu'ils eussent mis en sûreté leurs femmes, leurs enfants et leurs esclaves. Hérodote ajoute que pour appuyer cette demande, les Euboiens donnèrent trente talents (160,000 fr.)

à Thémistocle, chef des Athéniens. Sur cette somme, Thémistocle donna cinq talents à Eurybiade qui commandait en chef, trois au Corinthien Adimante, qui semblait le plus pressé de partir, et garda le reste pour lui. La flotte grecque resta sur les côtes d'Euboia. Les Perses, voulant lui couper la retraite, détachèrent une escadre de deux cents vaisseaux qui devait tourner l'île et prendre les Grecs à dos par le midi de l'Euripe, tandis que le gros de la flotte les attaquerait au nord. Des combats se livrèrent sans résultat décisif, mais pour la seconde fois les éléments vinrent au secours des Grecs. Les flots et les vents poussèrent les vaisseaux perses contre la côte des Aphètes. L'escadre qui tournait l'Euboia fut brisée par la tempête contre les écueils. En même temps il vint aux Grecs un renfort de cinquante-trois vaisseaux athéniens. La lutte recommença avec de grandes pertes de part et d'autre. Les vaisseaux Kilikiens furent détruits, mais la moitié de ceux des Grecs étaient désemparés. Bientôt, on apprit que le passage des Thermopyles avait été forcé par les Barbares; il n'y avait plus d'intérêt à défendre le détroit : la flotte grecque se retira jusqu'à Salamine. Pendant les derniers combats, un vaisseau de Lemnos avait passé du côté des Grecs. Themistocle, avant de quitter l'Artémision, grava sur des rochers un appel aux Ioniens, pour les détacher du parti des Barbares; mais cette invitation eut peu de succès.

Combat des Thermopyles. — L'armée de terre en arrivant aux Thermopyles fut prise du même effroi qui avait saisi l'armée navale à son arrivée dans l'Artémision. « Les Péloponnesiens étaient d'avis de retourner dans le Peloponnèse pour garder le passage de l'Isthme. Mais Léonidas, voyant que les Phokiens en étaient indignés, opina qu'il fallait rester, et il fut résolu de dépêcher des courriers à toutes les villes alliées, parce qu'on était en trop petit nombre pour repousser l'ennemi. On releva une muraille que les Phokiens avaient bâtie dans la partie la plus étroite du défilé, pour se défendre contre les Thessaliens, et qui était tombée en ruines. Léonidas, ayant appris qu'il y avait dans la montagne un sentier pour tourner le défilé des Thermopyles, en confia la défense aux Phokiens. Xerxès, ayant traversé la Thessalie, campa à

Trachis. On lui dit qu'il y avait aux Thermopyles un corps de troupes commandé par le roi de Sparte; il envoya un cavalier reconnaître leur nombre. Le cavalier ne put voir les troupes placées derrière la muraille, il ne vit que les Spartiates qui, ce jour-là, campaient en avant. Les uns se livraient à des exercices gymniques, les autres peignaient leurs cheveux. Xerxès n'avait pas cru qu'une poiguée d'hommes lui disputerait le passage ; après quatre jours d'attente il envoya les Mèdes et les Kissiens, avec ordre de les faire prisonniers. Mais le nombre ne pouvait rien dans ce défilé à peine assez large pour un chariot. Le combat dura tout le jour. Les Mèdes ayant perdu beaucoup de monde, se retirèrent et furent remplacés par les Perses, commandés par Hydarnès et formant un corps d'élite qu'on nommait les Immortels, parce que leur nombre, qui était de dix mille, était toujours complété. Malgré leur valeur, ils n'eurent pas plus de succès que les Mèdes. Leurs courtes lances ne pouvaient atteindre les Grecs armés de la longue pique dorienne. Les Spartiates étaient des artistes dans la tactique militaire ; de temps en temps ils tournaient le dos en gardant leurs rangs serrés; les Barbares les poursuivaient avec de grands cris, mais quands ils étaient près de les atteindre, les Spartiates faisant volte-face en tuaient un grand nombre. La lutte recommença le lendemain. Les Grecs, rangés par nations et par bataillons, combattirent tour à tour, excepté les Phokiens qui gardaient le chemin tournant dans la montagne.

L'existence de ce chemin fut révélée à Xerxès par un Mélien nommé Ephiallès. Un fort détachement de troupes, sous le commandement d'Hydarnès, eut ordre de suivre le traître, et se mit en marche la nuit, à travers une forêt de chênes. Les Phokiens, réveillés par un bruit de feuilles, se hâtent de prendre les armes, et accablés par une grêle de flèches, gagnent les hauteurs pour s'y défendre. Mais Hydarnès, sans s'occuper d'eux, redescend le versant méridional de la montagne et arrive en moins de seize heures dans le défilé. Léonidas avait été averti de ce mouvement pendant la nuit par des transfuges et des éclaireurs. Il réunit le conseil de guerre. La plupart des alliés furent d'avis de se retirer dans l'Isthme. Léonidas

déclara qu'il n'était ni de son honneur ni de celui des Spartiates d'abandonner le poste qu'ils étaient chargés de garder. D'ailleurs la Pythie avait déclaré, au commencement de la guerre, qu'il fallait que Sparte fût détruite, ou qu'il pérît un roi de la race d'Hèraclès. Voulant conserver le reste des troupes à la Grèce, il leur ordonna de partir, à l'exception des Thébains, dont la fidélité lui était suspecte, et qu'il retint malgré eux. Les sept cents Thespiens, commandés par Démophile, déclarèrent qu'ils voulaient partager le sort des Spartiates.

Mort de Léonidas. — Xerxès se mit en marche le matin, comme le lui avait recommandé Ephialtès. « Léonidas et les Grecs, dit Hérodote, marchant comme à une mort certaine, s'avancèrent beaucoup plus loin qu'ils n'avaient fait dans le commencement, et jusqu'à l'endroit le plus large du défilé; car jusqu'alors le mur leur avait tenu lieu de défense. Les jours précédents, ils n'avaient pas passé les lieux étroits, mais ce jour-là le combat s'engagea sur un espace plus étendu, et il y périt un grand nombre de Barbares. Leurs officiers, postés derrière les rangs, le fouet à la main, frappaient les soldats et les animaient à marcher. Il en tombait beaucoup dans la mer, il en périssait un plus grand nombre sous les pieds de leurs propres troupes, mais on n'y avait aucun égard. Les Grecs, s'attendant à une mort certaine de la part de ceux qui avaient fait le tour de la montagne, se battaient en gens désespérés qui ne font aucun cas de la vie. Déjà la plupart avaient leurs piques brisées et ne se servaient plus que de leurs épées.

« Léonidas fut tué dans cette action après s'être conduit en homme de cœur, et avec lui d'autres Spartiates illustres; je me suis informé de leurs noms, et même de ceux des trois cents. Deux frères de Xerxès périrent les armes à la main. Le combat fut très violent autour du corps de Léonidas; les Perses et les Lakédaimoniens se repoussèrent alternativement, mais enfin, les Grecs ayant repoussé quatre fois l'ennemi, enlevèrent le corps de leur roi, et ils conservèrent l'avantage jusqu'à l'arrivée des troupes conduites par Ephialtès. Alors la victoire changea de parti. Les Grecs regagnèrent l'endroit le plus étroit du

défilé; puis, ayant passé la muraille, et leurs rangs toujours serrés, ils se tinrent tous, excepté les Thébains, sur la colline qui est à l'entrée du passage, et où se voit aujourd'hui le lion de pierre élevé en l'honneur de Léonidas. Ceux à qui il restait encore des épées s'en servirent pour se défendre, les autres combattirent avec les mains et avec les dents. Mais les Barbares les attaquant, les uns de front, après avoir renversé la muraille, les autres de toutes parts, les environnèrent et les écrasèrent sous un monceau de traits. »

Hérodote cite quelques faits particuliers : le devin Mégistias d'Acarnanie refuse d'abandonner les Spartiates, quoiqu'il fût averti par les entrailles des victimes du sort qui les attendait; Diènekès répond à un paysan qui disait que les flèches des Barbares obscurciraient le soleil : « Tant mieux, nous combattrons à l'ombre. » Eurytos, malade d'une ophtalmie, se fait conduire sur le champ de bataille pour mourir les armes à la main, tandis qu'un autre, également malade, étant resté à Sparte, personne ne voulut lui parler ni lui donner du feu : il répara sa faute en se faisant tuer à la bataille de Platée. Aux derniers moments de la lutte, pendant que les Spartiates et les Thespiens se rassemblaient sur la colline, les Thébains se rendirent aux Perses. Xerxès passa au milieu des morts, et fit mettre en croix le corps de Léonidas après lui avoir fait couper la tête; les Perses ne traitaient ainsi que les révoltés. Plus tard, les Grecs enterrèrent leurs morts à la place où ils étaient tombés; une inscription rappela que quatre mille Péloponnésiens avaient combattu contre trois millions de Barbares; mais on ne peut admettre l'exactitude de ces chiffres. Une autre inscription se rapportait spécialement aux Spartiates : « Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts en obéissant à ses lois. »

Les Barbares repoussés du temple de Delphes. — L'honneur était sauvé, mais l'indépendance de la Grèce semblait perdue. Les Barbares ayant forcé la seconde ligne de défense, tonte la région en dehors de l'Isthme tombait en leur pouvoir. Les Thessaliens, qui s'étaient soumis à Xerxès, saisirent l'occasion de se venger de leurs ennemis les Phokiens; ils leur demandèrent cinquante talents pour détourner l'inva-

sion de la Phokis; « il ne tiendrait qu'à nous, répondirent les Phokiens, de nous soumettre comme vous l'avez fait, mais jamais nous ne trahirons la Grèce. » Les Barbares traversèrent la Doris sans y faire de dégâts, car les Doriens s'étaient soumis, puis, guidés par les Thessaliens, ils parcoururent toute la Phokis, coupant les arbres et mettant le feu à toutes les villes le long du Kephisos. Le temple d'Apollon à Abai, célèbre par son oracle et ses trésors, fut pillé et brûlé. Xerxès, entré en Boiotie, détacha un corps de troupes pour piller aussi le temple de Delphes, car on lui avait souvent parlé des richesses qu'il contenait, et surtout des offrandes de Croïsos. Les Delphiens demandèrent à l'oracle s'il fallait enfouir les trésors sacrés ou les emporter ailleurs. Le Dieu répondit qu'il protégerait lui-même son temple; alors ils ne s'occupèrent que de leur propre sûreté; ils envoyèrent leurs femmes et leurs enfants au delà du golfe de Corinthe, en Achaïe, et se réfugièrent sur les sommets du Parnasse ou dans la Locris. Il ne resta dans la ville que l'interprète des prophéties avec soixante hommes. Mais quand les Barbares venus pour piller le temple furent arrivés à l'enceinte d'Athènè Pronaia, la foudre tomba sur eux et des quartiers de rochers détachés de la montagne roulèrent avec un bruit horrible et en écrasèrent un grand nombre. Quelques-uns seulement s'échappèrent et s'enfuirent en Boiotie où ils racontèrent qu'outre ce prodige ils avaient vu deux guerriers d'une taille merveilleuse qui les poursuivaient et les massacraient. Les rochers tombés du Parnasse furent laissés à la place où ils s'étaient arrêtés, en témoignage de la vengeance des Dieux.

Incendie de Platée et de Thespies. Embarquement des Athéniens. — La flotte grecque avait quitté la station d'Artémision à la nouvelle du désastre des Thermopyles. A Chalkis, les Plataiens débarquèrent pour aller mettre en sûreté leurs femmes et leurs enfants; la flotte n'attendit pas leur retour et continua sa route. On avait cru qu'une armée serait envoyée du Péloponnèse en Boiotie pour protéger l'Attique, mais on apprit que les Péloponnesiens travaillaient à fermer l'isthme par une muraille, sans s'inquiéter du reste de la Grèce. La flotte s'arrêta à Salamine à la prière des Athé-

niens, qui voulaient faire sortir leurs familles de l'Attique. L'ennemi était maintenant en Boiotie; toutes les villes de cette contrée s'étaient soumises aux Perses, à l'exception de Platée et de Thespies, qui furent réduits en cendres. Ce qui restait d'habitants à Thespies s'étaient réfugiés dans le Péloponnèse. Les Barbares approchaient d'Athènes, dont la ruine était inévitable. Pendant que la flotte se tenait à l'ancre devant Salamine, les Athéniens descendirent dans leur ville; il fut résolu que tout citoyen en âge de porter les armes s'embarquerait, et que chacun aurait à pourvoir à la sûreté de sa femme et de ses enfants. Mais le peuple ne pouvait se résoudre à quitter les temples des Dieux et les tombeaux des ancêtres. Thémistocle fit intervenir un miracle : la prêtresse annonça que le dragon sacré, gardien de la citadelle, avait disparu et que les gâteaux de miel destinés à sa nourriture étaient intacts : la Déesse donnait ainsi le signal du départ. La plupart envoyèrent leurs familles à Troizen, quelques-uns à Aigine et à Salamine. « Les Troizeniens, dit Plutarque, ordonnèrent que ces émigrés seraient nourris aux dépens du public; ils leur assignèrent à chacun deux oboles par jour, permirent aux enfants de cueillir des fruits dans tous les jardins, et payèrent les maîtres chargés de les instruire. Les Athéniens n'avaient pas alors de trésor public, mais l'Areiopage fit distribuer aux soldats dix drachmes par jour, et fut par cette distribution le véritable auteur de l'armement des galères. Mais, suivant Clidème, on dut cet argent à un stratagème de Thémistocle. Il raconte que, lorsque les Athéniens furent descendus au Pirée, l'égide de la statue d'Athènè se trouva perdue, que Thémistocle, fouillant partout, sous prétexte de la retrouver, découvrit beaucoup d'argent caché dans les bagages, et que cet argent, mis en commun, procura aux soldats les provisions nécessaires. »

Défense de l'Acropole. Incendie d'Athènes. — Xerxès arriva à Athènes, quatre mois après avoir quitté l'Asie. La ville était déserte, mais une petite troupe désespérée s'était retranchée dans l'Acropole, décidée à s'y défendre. C'étaient, avec les trésoriers du temple, quelques malheureux, trop vieux ou trop pauvres pour courir les chances de l'exil, ou qui

aimaient mieux mourir avec la patrie que de vivre sans elle. L'éloquence de Thémistocle ne les avait pas convaincus, ni la disparition du serpent sacré, et ils avaient barricadé avec du bois les portes et les avenues de la citadelle; c'était là, suivant eux, et non sur les vaisseaux, qu'était la muraille de bois, l'asile imprenable indiqué par la Pythie.

« Les Perses, dit Hérodote, assirent leur camp sur la colline qui est vis-à-vis de la citadelle et que les Athéniens appellent Areiopage, et firent le siège de cette manière. Ils tiraient contre les barricades des flèches garnies d'étoupes auxquelles ils avaient mis le feu. Les assiégés, quoique réduits à la dernière extrémité et trahis par leurs barricades, continuèrent à se défendre, et ne voulurent pas accepter les conditions d'accommodement que leur offraient les Pisistratides. Ils repoussèrent toujours l'ennemi, et lorsqu'il s'approcha des portes, entre autres moyens de défense, ils jetèrent sur lui des pierres énormes. De sorte que Xerxès, ne pouvant les forcer, fut longtemps embarrassé sur ce qu'il devait faire. Enfin, au milieu de ces difficultés, les Barbares s'aperçurent d'un passage, car il fallait, comme l'avait prédit l'oracle, que les Perses se rendissent maîtres de tout ce que les Athéniens possédaient sur le continent. Sur le devant de l'Acropole, derrière les portes et le chemin par où on y monte, est un lieu escarpé qui n'était pas gardé; personne ne se serait jamais attendu qu'on pût y gravir. Quelques Barbares le firent cependant, près de la chapelle d'Agraulos, fille de Kekrops. Lorsque les Athéniens les virent dans la citadelle, les uns se tuèrent en se précipitant du haut des murs, les autres se réfugièrent dans le temple. Ceux des Perses qui étaient montés allèrent d'abord aux portes, et les ayant ouvertes ils tuèrent les suppliants de la Déesse. Quand ils les eurent massacrés, ils pillèrent le temple et mirent le feu à la citadelle. Lorsque Xerxès fut entièrement maître d'Athènes, il dépêcha à Suse un courrier à cheval pour apprendre à Artaban cet heureux succès. »

La flotte grecque à Salamine. — En même temps que l'armée de Xerxès prenait possession de l'Attique, sa flotte arrivait dans la baie de Phalère. On n'en connaît pas exactement la force, mais, selon l'estimation la plus modérée, il y avait

plus de mille vaisseaux. Les pertes subies à l'Artémision avaient été compensées par des renforts venus de l'Euboia et des Kyclades. La flotte grecque rassemblée à Salamine avait aussi reçu quelques renforts ; quatre vaisseaux de Naxos équipés pour le service des Barbares allèrent trouver les Grecs sur l'avis de Démocrite qui commandait une trirème et qui jouissait d'une grande considération à Naxos. Il vint aussi quelques vaisseaux à cinquante rames des îles de Sériphos, de Siphnos et de Mélos qui n'avaient pas donné la terre et l'eau aux Barbares. Les colonies corinthiennes de Leucas et d'Ambrakia envoyèrent, l'une trois vaisseaux, l'autre sept. A l'ouest de l'Adriatique, Croton seule envoya aux Grecs un vaisseau commandé par Phayllos, qui avait été trois fois vainqueur aux jeux Pythiques, et qui avait probablement équipé ce vaisseau à ses frais. La flotte grecque, encore très inférieure en nombre à celle des Perses, se montait à trois cent quatre-vingts vaisseaux, dont deux cents avaient été fournis par les Athéniens.

Conseil de guerre sur la flotte grecque. — Eurybiade assembla un conseil de guerre pour déterminer le lieu où il fallait livrer bataille. La plupart des chefs furent d'avis de faire voile vers l'Isthme pour se mettre au besoin en communication avec l'armée de terre. Si on était vaincu à Salamine, on serait assiégé dans cette île où on n'avait pas de secours à espérer, tandis que si on combattait vers l'Isthme, chacun pourrait se transporter dans son pays. Pendant qu'on délibérait, on reçut la nouvelle de la prise et de l'incendie d'Athènes. La consternation fut générale ; plusieurs des capitaines sortirent précipitamment du conseil, se jetèrent sur leurs vaisseaux, firent hausser les voiles dans le dessein de partir, et ceux qui étaient restés au conseil décrétèrent qu'il fallait combattre devant l'Isthme. L'approche de la nuit les obligea à remettre le départ au lendemain matin.

En revenant à son bord, Thémistocle rencontra un Athénien nommé Mnésiphile, qui lui demanda quel avait été le résultat de la délibération. Thémistocle lui fait connaître la décision du conseil. « Si on lève l'ancre, répond Mnésiphile, si on quitte Salamine, il ne se donnera pas sur mer de combat pour la patrie : personne ne retiendra les alliés, Eurybiade lui-même

ɜ le pourra pas; ils s'en retourneront chacun dans leurs vils, la flotte se séparera, et la Grèce périra faute d'un bon avis. ɜtourne, tâche de faire casser le décret, s'il en est encore mps, et engage par tous les moyens possibles Eurybiade à .anger de sentiment et à rester ici. » Cet avis judicieux d'un connu allait changer la destinée de la Grèce. Thémistocle, ns rien répondre, court au vaisseau d'Eurybiade, lui expose pinion de Mnèsiphile comme la sienne propre et obtient à rce d'insistance que le conseil soit convoqué de nouveau ındant la nuit. Devant les généraux assemblés, Thémistocle garda bien de parler de la dispersion de la flotte si on quitt Salamine, ç'eût été suspecter leur fidélité à la cause comune; il fit valoir d'autres arguments : « A l'Isthme, nous mbattrons dans une mer ouverte, et nos vaisseaux sont plus ırds et moins nombreux que ceux de l'ennemi. Même vaineurs, nous aurons perdu Mégare, Aigine et Salamine. L'arɘe des Barbares suivra leur flotte, et nous les aurons attirés ıs-mêmes dans le Péloponnèse. Ici, dans un détroit, les enmis perdent l'avantage du nombre, et si nous sommes vainɜurs, comme un oracle nous le promet, ils s'enfuiront en ›ordre, sans dépasser l'Attique. » La séance fut très oraɹse; la plus violente opposition venait du Corinthien Adi.nte, qui voulait avant tout protéger Corinthe : on ne devait ı s'occuper d'Athènes, puisqu'elle était détruite, et on n'avait ı à tenir compte de l'opinion d'un homme qui n'avait plus patrie. « Notre patrie, dit Thémistocle, elle est dans nos ıx cents vaisseaux. Avec cela, nous fondrons où nous vouns une ville qui vaudra bien Corinthe. Si vous nous abanınez, nous irons avec nos femmes et nos enfants à Siris, en ie, et vous verrez ce que deviendra votre flotte sans le conɣent athénien. » Devant cette menace, Eurybiade décida ›n resterait à Salamine. Plutarque raconte qu'au plus fort la discussion, il avait levé sa canne sur Thémistocle, et celui-ci, sans s'émouvoir, lui avait dit : « Frappe, mais ıte. »

n délibérait aussi sur la flotte des Perses, où Xerxès était ɔendu avec Mardonios pour prendre l'avis des principaux ıtaines. Les rois de Sidon et de Tyr, confiants dans la supé-

riorité de la marine phénicienne, opinèrent pour une action immédiate. Seule, Artemisia, reine de Carie, conseilla d'attendre la désunion des Grecs, qui arriverait certainement quand l'armée de terre marcherait vers le Péloponnèse : « Ils s'enfuiront dans leurs villes, car ils n'ont pas de vivres à Salamine, et les Péloponnésiens ne se soucieront pas de combattre pour les Athéniens. » Cet avis s'accordait avec celui que Dèmaratos avait donné à Xerxès après le combat des Thermopyles : persuadé que les Spartiates seuls étaient redoutables, il l'engageait à les retenir chez eux en s'emparant de l'île de Kythéra. Heureusement pour les Grecs, Xerxès ne comprit pas le parti qu'il pouvait tirer de leur morcellement politique. Il fit partir sa flotte pour Salamine pendant que l'armée de terre marchait vers le Péloponnèse.

Les Péloponnésiens s'étaient rassemblés à l'Isthme sous la conduite de Cléombrote, frère de Léonidas. Ils bouchèrent avec de la terre le chemin de Skiron et, suivant la résolution prise dans le conseil, ils travaillèrent à construire un mur d'un bout de l'Isthme à l'autre. L'ouvrage ne s'arrêtait ni jour ni nuit, et personne ne s'exemptait du travail; les uns portaient des pierres, les autres des briques, du bois, des hottes pleines de sable. Ceux qui étaient sur la flotte auraient voulu s'associer à la défense du Péloponnèse. Quand ils virent la flotte ennemie se ranger devant Salamine, ils craignirent d'être assiégés dans l'île si la bataille navale était perdue. Ils murmuraient contre l'imprudence d'Eurybiade ; enfin ils éclatèrent et il fallut assembler encore une fois le conseil. Tout fut remis en question ; les Athéniens, les Mégariens et les Aiginètes soutenaient seuls qu'il fallait rester où on était et livrer bataille immédiatement ; mais les partisans du départ étaient en majorité. L'idée d'une patrie collective ne pouvait prévaloir sur le patriotisme local entretenu par les traditions séculaires de l'autonomie des cités.

Stratagème de Thémistocle. — Thémistocle sortit furtivement du conseil. Il fit monter sur une barque un homme de confiance nommé Sikinnos, qui était précepteur de ses enfants, et le chargea de porter le message suivant aux chefs de la flotte des Perses : « Le général des Athéniens, qui est bien in-

tentionné pour le roi, et qui préfère le succès de vos armes à celui des Grecs, m'a dépêché vers vous à leur insu, avec ordre de vous dire que les Grecs effrayés délibèrent s'ils ne prendront pas la fuite. L'occasion d'un éclatant succès vous est offerte, ne la laissez pas échapper par négligence. Il ne sont pas d'acord entre eux, et au lieu de résister, vous verrez les deux partis aux prises l'un contre l'autre et se détruire réciproquement. » Cet avis donné, Sikinnos se retira. Aussitôt les Perses firent occuper à l'est et à l'ouest les deux issues du détroit qui sépare Salamine de l'Attique. En même temps ils firent passer un corps de troupes dans la petite île de Psyttalie située à l'entrée du côté oriental, où devait se livrer la bataille, pour recueillir leurs blessés et tuer ceux des Grecs qui viendraient s'y réfugier. Ces dispositions furent prises la nuit, pendant que les chefs de la flotte grecque délibéraient encore. Thémistocle était rentré au conseil ; un homme le fit appeler. C'était Aristide, son ancien rival, qui avait été banni par une sentence d'ostrakisme, quoiqu'il fût, dit Hérodote, un homme de bien et très juste. « Thémistocle, lui dit-il, remettons nos querelles à un autre temps et disputons à qui servira le mieux la patrie. Il n'est plus temps de discuter si on quittera ou non Salamine, nous sommes cernés, j'en suis témoin oculaire. » — « Je le sais, dit Thémistocle, et les Perses n'ont agi qu'à mon instigation. » Aristide introduit dans le conseil dit aux capitaines qu'il arrive d'Aigine, qu'il a eu grand'peine à traverser la flotte des Perses, et leur conseille de se mettre en défense. On ne voulait pas le croire, mais la nouvelle fut confirmée par un vaisseau de Ténos qui avait quitté la flotte du roi pour se joindre à celle des Grecs.

Bataille de Salamine. — La bataille commença aux premières lueurs du matin. Un trône avait été dressé pour Xerxès sur une éminence aux pieds du mont Aigaleos. La veille, un vaisseau grec avait été chercher les statues des héros Aiakides, protecteurs d'Aigine et de Salamine ; ce fut ce vaisseau qui, à son retour, engagea le combat, au dire des Aiginètes ; selon les Athéniens, ce fut un de leurs vaisseaux commandé par Ameinias, frère de Kynègeiros et du poète Aischyle. « Les Phé-

niciens étaient rangés vis-à-vis des Athéniens, à l'aile qui regarde Eleusis et l'occident, les Ioniens en face des Lakédaimoniens à l'aile opposée, vers l'orient et le Pirée. La flotte des Perses fut en grande partie mise en pièces et détruite par les Athéniens et les Aiginètes. Les Barbares, combattant avec confusion, sans règle, sans jugement, contre des troupes qui se battaient avec ordre et en gardant leurs rangs, se comportèrent cependant beaucoup mieux qu'ils ne l'avaient fait devant l'Euboia et se surpassèrent eux-mêmes, chacun faisant tous ses efforts par la crainte de Xerxès, dont il croyait être aperçu... Ariabignès, fils de Dareios et frère de Xerxès, général de l'armée navale, périt à cette bataille ainsi qu'un grand nombre d'hommes de distinction, tant Perses que Mèdes et autres alliés. La perte des Grecs ne fut pas considérable. Comme ils savaient nager, ceux qui ne périssaient pas de la main des ennemis quand leur vaisseau était détruit, gagnaient Salamine à la nage. Mais la plupart des Barbares se noyaient dans la mer, faute de savoir nager. Les vaisseaux qui étaient au premier rang ayant été mis en fuite, les autres furent alors détruits pour la plupart. Car ceux qui étaient derrière le premier rang s'efforçant de gagner le devant afin de donner au roi des preuves de leur valeur, se brisaient contre les vaisseaux de leur parti qui fuyaient... Dans le trouble et la confusion où étaient les ennemis, les Athéniens détruisaient les vaisseaux qui résistaient. Les Barbares mis en fuite tâchaient de gagner le port de Phalère, sous la protection de l'armée de terre, mais les Aiginètes placés dans le détroit ne maltraitaient pas moins ceux qui cherchaient à s'échapper. En même temps, Aristide, rassemblant une troupe d'hoplites Athéniens sur le rivage de Salamine, les fit passer dans la petite île de Psyttalie ; les soldats d'élite que les Perses y avaient postés avant la bataille furent cernés et massacrés jusqu'au dernier. »

Le succès avait justifié les prévisions de Thémistocle : dans l'étroit bras de mer qu'il avait choisi pour livrer bataille, la multitude des vaisseaux n'était qu'un embarras pour l'ennemi. Quelques Phéniciens, dont les galères avaient souffert du choc des trirèmes ioniennes, allèrent se plaindre a Xerxès de ce qu'ils appelaient la trahison des Ioniens. Mais à ce moment

même, Xerxès fut témoin d'un exploit accompli par un vaisseau de Samothrace, qui venait de couler un vaisseau athénien quand il fut coulé lui-même par un vaisseau aiginète : les Samothraces, excellents hommes de traits, chassèrent à coup de javelots les soldats du vaisseau qui avait coulé le leur, et s'étant jetés dessus, s'en rendirent maîtres. Cela sauva les Ioniens : Xerxès traita les Phéniciens de calomniateurs, et leur fit couper la tête. Hérodote donne un autre exemple du défaut d'unité de la flotte perse, composée de peuples différents, sans autre lien que l'obéissance au même maître. Au moment où le désordre était général, Artémisia, reine de Carie, se voyant poursuivie par Ameinias d'Athènes, et ne pouvant se faire jour entre les vaisseaux perses, coula celui de Damasithynos, roi de Calyndos. L'Athénien, croyant qu'elle prenait parti contre les Perses, abandonna sa poursuite.

Les divisions qui s'étaient produites parmi les Grecs avant la bataille ne justifièrent pas les espérances de Xerxès quand l'action fut engagée. Il est vrai que plus tard, on prétendit à Athènes que l'amiral des Corinthiens s'était enfui avec ses vaisseaux le long des côtes de Salamine pendant le combat et n'était revenu qu'après la victoire, mais les Corinthiens soutenaient qu'ils s'étaient signalés dès le commencement, et le reste des Grecs leur rendait ce témoignage. Les Aiginètes et les Athéniens, qui étaient les meilleurs marins de la flotte, avaient un intérêt égal dans la lutte, et leur ancienne rivalité devint une émulation salutaire à la cause commune. Pendant que Polycritès d'Aigine attaquait vigoureusement un vaisseau sidonien, il aperçut le vaisseau amiral d'Athènes et demanda ironiquement à Thémistocle si les Athéniens accuseraient encore les Aiginètes de favoriser le parti des Mèdes. Il captura le vaisseau sidonien, et put ainsi rendre à la liberté un de ses compatriotes qui avait été fait prisonnier à l'Artémision.

Fuite de Xerxès. — Hérodote ne mentionne pas les pertes respectives des deux flottes. Diodore donne le chiffre de 200 navires pour les Perses et de 40 pour les Grecs. La bataille avait duré toute la journée. Xerxès était découragé par la défaite, il ne songeait plus qu'à la fuite, et craignait que les Grecs ne la rendissent impossible en allant se poster à l'Hellespont.

Mardonios, qui avait conseillé la guerre, s'aperçut de ces dispositions, et comme il en redoutait les effets pour lui-même, il engagea le roi à ne pas s'occuper de la perte de quelques vaisseaux; si les Egyptiens, les Phéniciens, les Kypriotes et les Kilikiens avaient mal fait leur devoir, la faute n'en devait pas être imputée aux Perses, et l'armée de terre était toujours invincible. Le but principal de l'expédition ayant été atteint par la prise d'Athènes, le roi pouvait retourner en Asie avec la plus grande partie de l'armée. Mardonios s'offrait à choisir 300,000 hommes pour achever la conquête de la Grèce. Cet avis, appuyé par Artémisia, répondait au désir de Xerxès. La flotte quitta Phalère pendant la nuit et fit voile vers l'Hellespont, pour garder les ponts par lesquels le roi devait passer. Quand le jour parut, les Grecs, s'apercevant du départ de la flotte perse, voulurent la poursuivre. Arrivés à Andros sans l'avoir rencontrée, ils tinrent conseil. Thémistocle proposa d'aller droit à l'Hellespont pour couper la retraite à Xerxès; Eurybiade représenta qu'il y aurait du danger à retenir et à pousser au désespoir un ennemi redoutable, et qu'il valait mieux lui laisser le champ libre. Alors Thémistocle adopta cet avis, le fit partager aux Athéniens et s'en attribua le mérite auprès du roi par un message secret qu'il lui fit porter. Il est difficile de douter que Thémistocle ne jouât dans cette occasion un double jeu. La cause des Perses était loin d'être désespérée; même en cas d'une victoire des Grecs, il pouvait être forcé par les circonstances de chercher une retraite en Asie, et la suite des événements fit voir que ce calcul était conforme à ses intérêts, qu'il ne négligeait pas, même en servant ceux de son pays. Sous prétexte de punir les insulaires qui avaient prêté secours aux barbares, il leur extorqua de grandes sommes d'argent, à l'insu des autres généraux.

Bataille d'Himère. — Le jour de la bataille de Salamine, selon Hérodote, ou de la bataille des Thermopyles selon Diodore, les Grecs de Sicile remportèrent une grande victoire sur l'armée carthaginoise commandée par Amilcar. L'invasion des Carthaginois, quoique probablement concertée avec celle de Xerxès, avait emprunté un prétexte aux affaires intérieures de la Sicile. Térillos, tyran d'Himère, chassé par Théron, tyran

d'Agrigente, avait demandé le secours de Carthage, Pour appuyer cette demande, Anaxilaos, tyran de Rhègion et gendre de Térillos, envoya ses enfants comme otages au suffète Amilcar. Les Carthaginois avaient un parti dans l'île; Amilcar y conduisit une armée de 300,000 hommes tirés de la Libye, de l'Ibérie et des îles de la mer Tyrrhénienne. C'est le premier exemple historique de ces armées de mercenaires qui jouèrent un si grand rôle dans l'histoire de Carthage. Débarqué à Panormos, Amilcar assiégea Himère. Théron demanda du secours à son gendre Gélon, tyran de Syracuse, qui accourut aussitôt avec 50,000 fantassins et 5000 cavaliers. Un stratagème lui procura une éclatante victoire : il avait intercepté une lettre des Sélinontins promettant à Amilcar le secours d'un corps de cavalerie; il envoya des cavaliers de son armée au camp d'Amilcar où on les prit pour des alliés qu'on attendait, et ils y répandirent aussitôt le désordre. Gélon arriva alors avec toutes ses forces, et la moitié de l'armée carthaginoise fut détruite. Ceux qui échappèrent au carnage se réfugièrent dans une position où le manque d'eau les obligea de se rendre à l'ennemi. Presque toute la flotte abritée sur le rivage et enfermée dans les fortifications fut incendiée, et pour compléter le désastre, le reste des vaisseaux périt dans une tempête en retournant à Carthage. Le corps d'Amilcar ne fut pas retrouvé. Les Carthaginois racontèrent qu'il offrait un holocauste pendant la bataille et qu'en apercevant la déroute de ses troupes il s'était jeté dans les flammes. Les vainqueurs employèrent leurs innombrables prisonniers à construire des temples et à exécuter de grands travaux d'utilité publique. S'il faut en croire Théophraste, la paix fut accordée par Gélon aux Carthaginois à condition qu'il renonceraient à la coutume des sacrifices humains.

L'armée perse laissée en Grèce. — La bataille d'Himère avait délivré la Sicile, la bataille de Salamine ne délivrait pas la Grèce, puisque l'armée des Barbares était intacte, mais elle avait quitté l'Attique; cette retraite faisait croire que la guerre était finie et qu'il n'y avait plus qu'à décerner des couronnes. Quand les prémices du butin eurent été envoyés à Delphes, on attribua le premier prix aux Aiginètes, le second aux Athé-

niens. Parmi les généraux, chacun s'attribua le premier prix et donna le second à Thémistocle. Il alla à Sparte où il fut traité avec les plus grands honneurs. Les Spartiates lui donnèrent une couronne d'olivier pour son habileté, comme ils en donnèrent une à Eurybiade pour son courage. Il reçut le plus beau char qu'il y eût à Sparte, et trois cents cavaliers le reconduisirent jusqu'à Tégéa, distinction qui n'avait jamais été accordée à personne. Xerxès arriva en Thessalie quelques jours après la bataille de Salamine, et y laissa Mardonios avec 300,000 hommes choisis parmi les Perses, les Mèdes, les Sakas, les Bactriens et les Indiens. Un corps de 60,000 hommes, sous le commandemant d'Artabaze, escorta Xerxès jusqu'à l'Hellespont. L'armée eut beaucoup à souffrir dans sa retraite, les vivres manquaient, il fallait se nourrir d'herbes, de feuilles et d'écorces d'arbres. La peste et la dyssenterie firent de grands ravages parmi les troupes. Xerxès confia les malades aux villes placées sur sa route, puis il passa l'Hellespont sur des vaisseaux, car les ponts avaient été brisés par la tempête, et arriva enfin à Sardes avec les débris de son armée.

La paix offerte aux Athéniens. — Mardonios avait pris ses quartiers d'hiver en Thessalie. La flotte perse stationnait sur les côtes de l'Asie Mineure, car on craignait une défection des Ioniens. Ils avaient envoyé des ambassadeurs à Aigine, pour engager la flotte grecque, commandée par le roi de Sparte Léotychidès et par l'Athénien Xanthippos, à faire voile vers l'Ionie. Les alliés n'y consentirent qu'avec répugnance et n'osèrent pas s'avancer plus loin que Dèlos. Les Athéniens étaient rentrés dans leurs maisons incendiées. Mardonios essaya de les détacher de l'alliance des Grecs. Le roi de Macédoine Alexandre, dont la sœur était mariée à un Perse, et qui était allié aux Athéniens par les liens de l'hospitalité, se chargea de leur demander, non pas une soumission, mais une alliance avec le roi, qui s'engageait, non seulement à leur laisser leur territoire, mais à l'agrandir, et offrait de rebâtir les temples qu'il avait brûlés. Alexandre ajoutait qu'il n'avait apporté ces propositions que parce qu'il était persuadé que les Athéniens ne pouvaient soutenir la lutte contre la Perse. Les Spartiates, inquiets de cette négociation, envoyèrent une

ambassade aux Athéniens : « Ne vous fiez pas aux promesses des Barbares et n'écoutez pas un tyran qui sert un autre tyran. Vous, protecteurs de la liberté des peuples, vous ne pouvez accepter d'asservir la Grèce. Nous savons ce que vous avez souffert, mais les Lakédaimoniens et les alliés s'engagent à nourrir vos femmes et vos enfants pendant toute la durée de la guerre. » Les Athéniens répondirent : « Tant que le soleil suivra sa carrière, nous ne ferons pas alliance avec Xerxès, mais nous lui résisterons, confiants dans la protection des Dieux et des Héros dont il a brûlé les temples et les statues. » Ils engagèrent Alexandre à ne plus leur apporter de propositions qui pourraient les irriter contre lui, quoiqu'il fût leur hôte et leur ami. Quant aux Spartiates, ils connaissaient bien mal les Athéniens s'ils les croyaient capables de trahir à un prix quelconque la cause de la Grèce. « Nous remercions les alliés de l'offre qu'ils font de nourrir nos familles, mais nous ne voulons pas leur être à charge ; nous leur demandons seulement de mettre leur armée en campagne pour préserver l'Attique d'une seconde invasion.

Préparatifs de défense. — Dès que Mardonios eut appris que les Athéniens avaient rejeté ses offres, il se mit en marche. Les Athéniens quittèrent encore une fois la ville, se retirèrent sur leurs vaisseaux et firent passer leurs familles à Salamine. Mardonios prit possession de la ville déserte et fit renouveler par un Grec Hellespontien ses offres de paix et d'alliance. Un seul sénateur proposa de les accepter et fut lapidé par le peuple avec sa femme et ses enfants. Une ambassade, à laquelle se joignirent des députés de Platée et de Mégare, fut envoyée aux Spartiates pour se plaindre de leur abandon et leur rappeler leurs promesses. On célébrait alors à Sparte la fête des Hyakinthies ; les Ephores remirent leur réponse au lendemain, puis au jour suivant, et ainsi de suite pendant dix jours. En même temps les Péloponnesiens travaillaient avec ardeur à fermer l'isthme d'une muraille qui était presque achevée. Un Tégéate nommé Chiléos, qui jouissait à Sparte d'un plus grand crédit que tous les autres étrangers, fit remarquer aux Ephores que si les Athéniens faisaient alliance avec les Barbares, la muraille de l'Isthme n'empêcherait pas

Mardonios de faire entrer des troupes dans le Péloponnèse. Il aurait pu ajouter que la complicité secrète des Argeiens augmentait le danger d'une descente de l'ennemi par mer. La veille du jour où on devait rendre réponse aux ambassadeurs, les Ephores firent partir pendant la nuit cinq mille Spartiates accompagnés chacun de sept Hilotes, sous la conduite de Pausanias, tuteur et cousin du jeune roi Pleistarchos, fils de Léonidas. Quand les députés Athéniens se présentèrent, on leur affirma par serment que les troupes de Sparte étaient déjà en marche. Très étonnés, ils partirent en diligence. Cinq mille hoplites Périœkes, avec un même nombre d'Hilotes, les accompagnèrent. Ils furent rejoints à l'Isthme par les contingents des villes alliées du Péloponnèse et par 3000 Mégariens auxquels se réunirent, dans la plaine d'Eleusis, 8000 Athéniens sous la conduite d'Aristide et 600 Plataiens. Le total des troupes grecques s'élevait à 110,000 hommes.

Les armées en présence. — Averti par les Argéiens du départ de l'armée grecque, Mardonios quitta l'Attique après avoir détruit tout ce qui subsistait encore et retourna en Boiotie pour combattre dans un allié et pays commode pour sa cavalerie, sur laquelle il comptait d'autant plus que les Grecs n'en avaient pas. Il établit son camp sur les bords de l'Asopos; les Grecs se postèrent vis-à-vis de lui, au pied du mont Kithairon. Comme ils ne descendaient pas dans la plaine, Mardonios envoya contre eux toute sa cavalerie commandée par Masistios. Les Mégariens se trouvaient les plus exposés. Tout en résistant avec courage, ils envoyèrent demander à être relevés de ce poste. Trois cents Athéniens se présentèrent spontanément et soutinrent le combat. La mort de Masistios jeta la consternation parmi les Perses; une lutte acharnée s'engagea autour de son corps qui finit par rester aux mains des Grecs. Ils le mirent sur un char qu'ils firent passer de rang en rang, pendant que les Perses poussaient des cris lugubres dont retentit toute la Boiotie.

Dans la position que les Grecs occupaient, il leur était difficile de se procurer de l'eau; l'ennemi écartait à force de traits ceux qui s'approchaient de l'Asopos. Ils résolurent de s'avancer vers la fontaine Gargaphia, sur le territoire de Platée.

Ils allèrent s'y ranger par nations, Pausanias occupant l'aile droite avec les Spartiates. Les Tégéates et les Athéniens se disputaient l'honneur d'occuper l'aile gauche ; on rappelait de part et d'autre les exploits des aïeux : Tégéa ceux du héros Echémos qui avait vaincu Hyllos fils d'Hèraclès, Athènes la victoire de Thèseus sur les Amazones. « Laissons là ces questions de préséance, dit Aristide ; que les Spartiates décident, et en quelque lieu que nous soyons placés, nous en ferons un poste d'honneur. » Les Spartiates se prononcèrent par acclamation en faveur des Athéniens. Mardonios, s'apercevant du mouvement des Grecs, fit avancer ses troupes le long de l'Asopos. Il se plaça avec les Perses et les Mèdes à l'aile gauche, en face des Lakédaimoniens, et opposa aux Athéniens ses auxiliaires Grecs. Pendant huit jours les armées restèrent en présence ; de part et d'autre les devins menaçaient d'une défaite le parti qui engagerait l'action. Les Grecs étaient harcelés par la cavalerie ennemie, mais ils recevaient tous les jours des renforts et des vivres, tandis que les provisions des Perses s'épuisaient. Sur l'avis du Thébain Timagenidas, un détachement de cavaliers perses garda pendant la nuit les passages du Kithairon et surprit un convoi de 500 bêtes de charge venant du Péloponnèse. Artabaze, le premier des Perses après Mardonios, était d'avis de se rapprocher de Thèbes où on avait fait porter des vivres et des fourrages, et de semer la division entre les Grecs en corrompant les principaux chefs. Plutarque rapporte qu'en ce moment même il y avait parmi les hoplites Athéniens des jeunes gens de grandes familles qui conspiraient pour établir, avec l'appui de l'étranger, une oligarchie comme celle de Thèbes. Aristide découvrit le complot, mais il étouffa l'affaire, craignant un éclat en présence de l'ennemi. Les Thébains, zélés partisans des Perses, appuyaient l'avis d'Artabaze et soutenaient qu'en ne ménageant pas l'argent on pourrait terminer la guerre sans combat. Mais Mardonios, confiant dans la supériorité de ses troupes, était impatient d'en finir ; au-dessus des augures, il y avait, disait-il, la vieille coutume des Perses, qui ordonnait de combattre l'ennemi. Il décida que la bataille serait livrée le lendemain.

Pendant la nuit, Alexandre de Macédoine vint avertir les

généraux Athéniens de se tenir sur leurs gardes. « Si vous êtes vainqueurs, leur dit-il, souvenez-vous que, par zèle pour les Grecs, je me suis exposé aux plus grands dangers. » L'avis fut porté à Pausanias. Comme il redoutait les Perses, il pria les Athéniens, qui connaissaient leur manière de combattre, de se placer en face d'eux, à l'aile droite, et ils y consentirent avec joie. Mardonios, averti par les Thébains, se disposa à faire un mouvement semblable, et les deux armées reprirent leur première position. Il envoya un héraut aux Spartiates : « Votre réputation de courage est usurpée, leur dit-il ; vous laissez à d'autres le soin de se mesurer avec nous, et vous allez vous placer vis-à-vis de nos esclaves. » Il proposait de terminer la guerre par un combat entre un nombre égal de Perses et de Spartiates. Ce défi resta sans réponse. La cavalerie perse s'avança jusqu'à la fontaine de Gargaphia et parvint à la boucher.

Bataille de Platée. — Les Grecs n'avaient plus ni eau ni vivres. Ils résolurent de décamper encore une fois et de s'établir près de Platée, dans une île formée par deux branches de l'Asopos. Ce mouvement exécuté sans ordre ressemblait à une fuite ; un officier Spartiate, Amomphorétos, refusait d'obéir, regardant comme une honte de reculer. Mardonios joyeux traversa l'Asopos et lança ses cavaliers à la poursuite des Lakédaimoniens et des Tégéates qui défilaient au pied du Kithairon. Les Athéniens avaient pris le chemin de la plaine ; Pausanias leur envoya un avis pressant, et ils se mettaient déjà en marche pour aller à son secours, quand ils furent attaqués eux-mêmes par les Grecs de l'armée du roi. Pausanias offrait des sacrifices et les présages n'étaient pas favorables ; pendant ce temps les Perses, abrités par leurs boucliers d'osier fixés en terre, lançaient une grêle de flèches. Les Tégéates se levèrent les premiers et marchèrent à l'ennemi. Pausanias désespéré invoqua Hèrè, les présages devinrent meilleurs, les Spartiates marchèrent aussitôt contre les Perses, et ceux-ci, quittant leurs arcs, soutinrent le choc.

« Le combat se donna d'abord près du rempart de boucliers : lorsqu'il eut été renversé, l'action devint plus vive et dura longtemps près du temple de Dèmèter. Les Barbares saisissaient les piques des Grecs et les brisaient avec leurs mains.

Ils ne le cédaient aux Grecs ni en force, ni en courage, mais ils étaient armés à la légère, et n'avaient ni l'habileté ni la tactique de leur ennemis. Ils se jetaient en avant, tantôt isolément, tantôt par troupes de dix, plus ou moins, toujours sans ordre, et tombaient sous les coups des Spartiates. Mardonios, monté sur un cheval blanc, combattait entouré de mille hommes choisis parmi les Perses les plus braves. Tant qu'il vécut, ils soutinrent les efforts des Lakédaimoniens, mais quand il tomba et que ce corps d'élite fut détruit, le reste des Barbares tourna le dos. » Ils repassèrent l'Asopos, poursuivis par les Spartiates et les Tégéates, et s'enfermèrent dans leur camp retranché.

Artabaze, qui dès le commencement avait été en rivalité avec Mardonios, ne prit aucune part à la bataille qui s'était engagée contre son avis. Dès qu'il s'aperçut de la déroute des Perses, il s'enfuit vers la Phokis avec les 40,000 hommes qu'il commandait, traversa rapidement la Thessalie et la Macédoine, répandant partout le bruit d'une victoire de Mardonios, et après avoir perdu une partie de ses troupes en Thrace, ramena le reste en Asie par l'Hellespont. Parmi les Grecs auxiliaires du roi, les Thébains seuls combattirent avec acharnement contre les Athéniens, qui leur tuèrent trois cents hommes ; le reste s'enfuit à Thébes ; au lieu de les poursuivre, les Athéniens se hâtèrent de joindre les Lakédaimoniens et les Tégéates qui ne parvenaient pas à forcer le camp des Perses. L'attaque fut rude et longue ; enfin les Athéniens ayant abattu une partie du mur de bois, les Barbares effrayés se laissèrent tuer sans résistance, et, selon Hérodote, 3,000 seulement échappèrent au carnage. Les Lakédaimoniens de Sparte ne perdirent que 91 des leurs, les Tégéates 16 et les Athéniens 52. Le combat avait duré si peu de temps que les autres Grecs, campés près de Platée, n'arrivèrent que pour aider à la poursuite des vaincus. Les Corinthiens suivirent le chemin des collines ; les Mégariens et les Phliasiens, marchant sans ordre à travers la plaine, furent rencontrés par la cavalerie thébaine qui leur tua six cents hommes et chassa le reste sur les hauteurs du Kithairon. Les Mantinéens et les Eléiens, arrivés après la bataille, voulaient se mettre à la poursuite des Mèdes commandés par Artabaze ;

ils en furent dissuadés par les Lakédaimoniens. Lorsqu'ils furent de retour dans leur pays, ils bannirent leurs généraux.

On trouva d'immenses richesses dans le camp des Perses. Les Tégéates, entrés les premiers par la brèche ouverte par les Athéniens, pillèrent la tente de Mardonios et consacrèrent dans le temple d'Athènè Aléa la riche mangeoire de ses chevaux, toute de bronze et remarquable par sa beauté. Quant au reste du butin, ils le portèrent dans le même endroit que les Grecs. Pausanias ordonna aux Hilotes de tout rassembler en un même lieu. Ils se répandirent dans le camp, trouvèrent des tentes tissues d'or et d'argent, des lits dorés et argentés, des cratères et autres vases d'or, des chaudières d'or et d'argent dans des sacs. Ils enlevèrent aux morts leurs bracelets, leurs colliers et leurs cimeterres d'or. Ils volèrent beaucoup d'effets et ne montrèrent que ce qu'ils ne pouvaient cacher. Ce fut, dit Hérodote, une source de richesses pour les Aiginètes qui leur achetaient des objets d'or comme si c'était du cuivre. On préleva le dixième du butin pour les Dieux. On fit pour le Dieu de Delphes un trépied d'or soutenu par une colonne de bronze formée de trois serpents enroulés. Cette colonne existe encore à Constantinople où elle a été transportée par Constantin, mais les têtes des serpents sont brisées. Une statue colossale de Zeus et une de Poseidon furent élevées, l'une à Olympie, l'autre à l'Isthme. Quoique Pausanias eut montré peu de résolution et d'habileté, on lui donna un dixième du butin; s'attribuant le mérite de la victoire, il fit graver son nom sur le trépied consacré à Delphes par les Grecs, mais les Spartiates le firent effacer et le remplacèrent par les noms des villes qui avaient contribué à la défense.

Le reste du butin ayant été partagé entre les alliés, un autel fut consacré à Zeus libérateur, et chaque nation éleva séparément un tombeau à ses morts. Les Plataiens furent institués gardiens de ces tombeaux et chargés d'y offrir des sacrifices funèbres. Onze jours après la bataille, les vainqueurs marchèrent contre Thébes et menacèrent de la détruire si on ne leur livrait les chefs qui avaient engagé la ville dans le parti des Mèdes. Ils se livrèrent eux-mêmes, espérant peut-être se racheter avec de l'argent; mais Pausanias les emmena à Co-

rinthe après avoir congédié les troupes alliées, et les fit mettre à mort sans procès.

Bataille de Mycale. — Le même jour où se livrait la bataille de Platée, la flotte grecque commandée par Léotychidas et Xanthippos remportait une victoire sur la flotte perse à Mycale en Ionie. On a vu plus haut qu'après la bataille de Salamine les Ioniens avaient envoyé une députation aux alliés pour leur demander de délivrer la Grèce d'Asie du joug des Perses ; cette tentative n'avait pas réussi, et la flotte grecque s'était arrêtée à Dèlos. Une seconde ambassade eut plus de succès. Elle était envoyée par les Samiens à l'insu du tyran Théomestor qui leur avait été imposé par les Perses. L'Ionie, disaient les députés, n'attendait que l'arrivée de la flotte grecque pour se révolter, et les Barbares deviendraient pour les Grecs une proie facile. L'orateur des Samiens s'appelait Hègésistratos; ce nom, qui signifie guide de l'armée, parut d'un bon présage à Léotychidas, qui mit aussitôt à la voile pour Samos. Mais les Perses, découragés par leur défaite à Salamine, étaient décidés à ne plus livrer bataille sur mer. Ils permirent aux Phéniciens de se retirer et naviguèrent vers le continent pour se mettre sous la protection d'une armée campée à Mycale, où elle avait été envoyée par Xerxès pour garder l'Ionie. Cette armée, commandée par Tigrane, se montait à 60,000 hommes. Les vaisseaux furent tirés sur le rivage et entourés d'un rempart en pierre et en bois pour soutenir un siège. Les Grecs les avaient suivis, et, voyant que l'ennemi voulait livrer bataille sur terre, ils débarquèrent à leur tour, après avoir engagé les Ioniens par un héraut à se souvenir que c'était pour leur liberté qu'on allait combattre. Ce stratagème avait été inutilement employé en Euboia par Thémistocle, mais cette fois les Perses s'en inquiétèrent davantage : ils désarmèrent les Samiens et éloignèrent les Milésiens en les chargeant de garder les chemins qui conduisaient au sommet du mont Mycale. Puis ils mirent leurs boucliers les uns sur les autres pour s'en faire un rempart.

Quand les Grecs eurent débarqué, ils trouvèrent un caducée sur le rivage, et le bruit d'une victoire remportée sur Mardonios en Boiotie se répandit aussitôt dans toute l'armée: on ne

douta pas que ce ne fût un message envoyé par les Dieux pour rassurer les Grecs inquiets du sort de la patrie, et ils marchèrent au combat avec d'autant plus d'ardeur. Les Athéniens, les Corinthiens, les Sikyoniens et les Troizéniens, formant environ la moitié de l'armée, prirent le long du rivage et attaquèrent aussitôt les Perses, pendant que les Lakédaimoniens et le reste des troupes prenaient par les ravins et les montagnes pour tourner l'ennemi. Tant que le rempart de boucliers subsista, les Perses se défendirent et ne montrèrent pas moins de courage que les Grecs ; quand ce rempart fut renversé, ils s'enfuirent dans le retranchement où étaient les vaisseaux. Les Grecs les poursuivirent et entrèrent en foule avec eux. La lutte durait encore qnand les Lakédaimoniens arrivèrent. Alors la déroute des Barbares devint complète. Tigrane et un autre général perse étaient morts les armes à la main. Les Samiens, quoique désarmés, secondèrent les vainqueurs de toutes leurs forces, et le reste des Ioniens les imita. Les Milésiens qui gardaient les sentiers de la montagne conduisaient les fuyards par des chemins qui les ramenaient à l'ennemi. Ce fut ainsi que l'Ionie se révolta pour la seconde fois contre les Perses. Les Grecs ayant tué la plupart des ennemis, ou dans le combat ou dans la fuite, portèrent tout le butin sur le rivage et brûlèrent les vaisseaux et les retranchements des Barbares.

Prise de Sestos. — Après la victoire de Mycale, on délibéra sur le sort des Ioniens, qu'on ne pouvait abandonner à la vengeance du roi de Perse. Les Péloponnésiens proposaient de chasser de la Grèce d'Europe les peuples qui avaient pris le parti des barbares et de donner leur territoire aux Ioniens ; mais ce projet fut abandonné, les Athéniens soutenant que personne n'avait le droit de disposer de leurs colonies. En attendant qu'on pût achever la délivrance de l'Ionie, on reçut dans l'alliance des Grecs les îles de Samos, de Chios et de Lesbos. Puis on fit voile vers l'Hellespont, pour rompre les ponts de Xerxès, qu'on croyait encore entiers. Comme on les trouva rompus, Léotychidas et les Péloponnésiens retournèrent en Grèce, tandis que Xanthippos et les Athéniens résolurent de reprendre la Chersonnèse de Thrace qui leur avait appartenu avant la guerre. Le

Perse Artayctès, qui gouvernait cette province, était détesté pour sa dureté et son impiété; on lui reprochait surtout d'avoir pillé et profané une chapelle de Protésilaos, héros de la guerre de Troie. Les Athéniens l'assiégèrent dans Sestos et restèrent devant la place pendant tout l'automne. La famine réduisit les assiégés à se nourrir des courroies de cuir qui soutenaient leurs lits. Enfin, la garnison perse parvint à s'échapper la nuit, et les Chersonnésiens ouvrirent leurs portes aux Athéniens, dont une partie prit possession de la ville pendant que le reste poursuivit les Perses et les atteignit près d'Aigos-Potamos. Artayctès, fait prisonnier, offrait, pour se racheter, cent talents à la chapelle qu'il avait pillée, et deux cents aux Athéniens; mais les habitants d'Eléonte demandèrent sa mort pour venger Protésilaos, et il fut mis en croix avec son fils. Xanthippos et les Athéniens se retirèrent, emportant comme trophées les câbles des ponts de Xerxès. La guerre médique semblait terminée ou bien près de l'être : la Grèce d'Europe était délivrée de l'invasion, et on pouvait prévoir l'affranchissement prochain de la Grèce d'Asie. Un tel succès n'aurait pas été possible sans les efforts combinés des Athéniens et des Spartiates. Il dépendait maintenant de ces deux peuples d'assurer par leur union l'indépendance du corps hellénique, ou de la compromettre par leur rivalité.

CHAPITRE XII

L'EMPIRE DE LA MER.

Droit des Athéniens à l'hègémonie. — Reconstruction des murs d'Athènes. — Politique de Thémistocle. Le Pirée et la flotte. — Fédération de Dèlos; taxe fixée par Aristide. — Une réforme démocratique à Athènes. — Les sculptures du temple d'Aigine. — Le Thèséion. — La Tragédie. — Exil de Thémistocle. Trahison de Pausanias. — Fuite de Thémistocle; sa mort chez les Perses. — La ligue de Dèlos se transforme en empire athénien. — Double victoire de l'Eurymèdon. Embellissements d'Athènes. Libéralité de Kimon. — Siège de Thasos. Tremblement de terre à Sparte; révolte des Hilotes et des Messéniens. — Siège d'Ithômè; renvoi du contingent athénien. —

L'Aréiopage amoindri. Exil de Kimon. Meurtre d'Ephialtès. — Rétribution des devoirs civiques. — Coalition contre Sparte. Expédition d'Egypte. Siège et soumission d'Aigine. — Les longs murs. Bataille de Tanagra. — Victoire des Oinophytes. Revers en Égypte. — Fin de la guerre médique. Mort de Kimon. — Défection des Boiotes et des Mégariens. Soumission de l'Euboia. — Trêve de trente ans.

Droit des Athéniens à l'hègémonie. — Athènes avait porté seule tout le poids de la première guerre médique, et plus que toute autre ville elle avait contribué au succès de la seconde. Hérodote a dit avec raison qu'après les Dieux c'étaient les Athéniens qui avaient sauvé la Grèce de l'invasion des Barbares. Il était juste qu'ils recueillissent les fruits de la victoire. L'énergie qu'ils avaient déployée dans cette grande lutte nationale leur donnait des droits à l'hègémonie de la Grèce. Ils acquirent bientôt une supériorité encore plus éclatante dans la sphère de l'intelligence. Le siècle qui suit les guerres médiques a vu se produire le plus magnifique mouvement artistique et littéraire qu'il ait été donné au monde de contempler. Au point culminant de l'histoire rayonne cette glorieuse démocratie qui, en appliquant les grands principes de la morale grecque, la liberté et l'égalité, réalisa un idéal social que les plus hardis utopistes n'oseraient pas rêver. Cependant cette grande époque est remplie par des luttes presque incessantes. Chez d'autres peuples, les arts et les lettres sont des plantes de serre chaude qui ne peuvent fleurir que sous quelque abri protecteur; en Grèce, sur leur rocher natal, elles s'épanouissaient dans une atmosphère de tempêtes.

Pour la courte et brillante période qui répond à la démagogie de Périclès, entre la guerre médique racontée par Hérodote et la guerre du Péloponnèse racontée par Thucydide, notre principal guide est Plutarque, et malheureusement il donne toujours à l'histoire une couleur biographique; le peuple est relégué au second plan et forme le fond du tableau. Si on ne se tenait en garde contre cette tendance, on méconnaîtrait le caractère républicain de la société grecque. Il ne faut pas, à cette époque qui est l'apogée de la civilisation, que les grands hommes nous cachent le grand peuple.

Reconstruction des murs d'Athènes. — Les Athéniens, rentrés dans leur ville après la bataille de Platée, commencèrent à rebâtir leurs maisons et le mur d'enceinte. Mais Sparte et les alliés, surtout Aigine et Corinthe, les rivales maritimes d'Athènes, auraient voulu empêcher ce travail de fortifications. Une ambassade fut envoyée aux Athéniens ; on prenait pour prétexte l'intérêt commun de la Grèce. « Si les barbares revenaient, il ne fallait pas qu'ils pussent trouver une place forte pour s'y établir, comme ils avaient fait à Thèbes ; le Péloponnèse était une forteresse naturelle où la défense devait se concentrer. » Les Athéniens comprenaient que la jalousie avait dicté ce conseil, mais il était dangereux de le rejeter ouvertement, il fallait employer la ruse. Thémistocle se fit envoyer à Sparte pour traiter l'affaire. Une fois arrivé, il ne se pressa pas de voir les Ephores, « il attendait ses collègues, sans doute quelque affaire urgente les avait retenus ». Pendant ce temps, toute la population d'Athènes, hommes, femmes, enfants, vieillards, travaillait jour et nuit à élever les murailles ; on y employait les pierres des édifices publics, les colonnes, les marbres sculptés. Le travail avançait rapidement ; les Spartiates en furent avertis, ils interrogèrent Thémistocle : « N'en croyez pas de vagues rumeurs, envoyez des gens sûrs, qui vous renseigneront exactement. » On les envoya, mais Thémistocle fit dire secrètement aux Athéniens de les garder comme otages jusqu'à son retour. Quand il apprit que les murs étaient presque achevés, il le déclara ouvertement aux Spartiates : « Lorsque nous avons cru nécessaire d'abandonner notre ville et de monter sur nos vaisseaux, nous n'avons pas attendu vos conseils ; nous croyons utile de fortifier Athènes, et nous connaissons aussi bien nos intérêts que l'intérêt commun de la Grèce. » Les Spartiates, dissimulant leur dépit, protestèrent ds leurs bonnes intentions, et les députés se retirèrent de part et d'autre.

Politique de Thémistocle. La flotte et le Pirée. — La politique de Thémistocle avait toujours été de tourner l'activité des Athéniens du côté de la mer. C'est d'après ses avis qu'ils avaient équipé leur flotte, ce rempart de bois qui les avait sauvés. Il leur fallait maintenant un port militaire. La rade de Phalère, dont ils s'étaient contentés jusqu'alors, n'était ni assez vaste

ni assez sûre. Thémistocle leur conseilla de continuer les ouvrages du Pirée commencés trois ans auparavant lorsqu'il était archonte. La victoire de Salamine lui donnait un tel ascendant sur les Athéniens qu'aussitôt que l'enceinte de la ville fut achevée, et avant de s'occuper de leurs champs dévastés, ils commencèrent à entourer le Pirée d'une forte muraille. Thémistocle regardait le Pirée comme plus important que l'Acropole même; il en fit tracer le plan par l'architecte Hippodamos de Milet; des immunités furent promises aux étrangers et surtout aux ouvriers qui viendraient s'y établir. Thémistocle engagea aussi les Athéniens à construire tous les ans un certain nombre de trirèmes. Il osa dire le premier qu'ils devaient s'emparer de la mer. Plutarque raconte même que pour leur assurer la suprématie maritime, il avait formé le projet, après la bataille de Platée, de brûler la flotte des alliés rassemblée à Pagase, ou, selon une version adoptée par Cicéron, la flotte lakédaimonienne abritée à Gytheion : il annonce au peuple qu'il a quelque chose de très utile à proposer, mais qu'il ne doit pas divulguer son secret; Aristide, chargé de prendre connaissance du projet , déclare que rien ne serait plus utile ni plus injuste, et le peuple, tout d'une voix, rejette la proposition sans demander de quoi il s'agit. Cette anecdote ne peut, selon Grote, être considérée comme de l'histoire; c'est un thème philosophique montrant sous une forme ingénieuse la supériorité du juste sur l'utile. L'inventeur devait être un Athénien, car le peuple d'Athènes y joue un très beau rôle; quant à l'antithèse morale de Thémistocle et d'Aristide, c'était un lieu commun littéraire dans les écoles.

Relâchement du lien fédéral. — Le congrès qui, dès le commencement de l'invasion des Barbares, s'était réuni spontanément à l'isthme de Corinthe, pour donner une direction à la lutte contre l'ennemi, ne survécut pas aux circonstances exceptionnelles qui l'avaient fait naître. Selon Plutarque, Aristide essaya, après la bataille de Platée, d'établir entre les cités helléniques une ligue permanente, mais cette tentative ne paraît pas avoir eu de suite. Le conseil des Amphictions, qui n'avait rien fait pour la résistance, se réunit après la victoire et mit à prix la tête d'Ephialtès dont la trahison avait livré à Xerxès le pas-

sage des Thermopyles. Les Lakédaimoniens proposèrent, selon Plutarque, d'exclure de la confédération amphictionique les peuples qui n'avaient pas pris part à la défense nationale; mais Thémistocle fit rejeter cette proposition, craignant que l'exclusion des Thessaliens, des Argeiens et des Thébains ne donnât aux Spartiates une influence prépondérante dans le conseil. « Dès cet instant, ajoute Plutarque, il fut en butte à la mauvaise volonté des Lakédaimoniens, qui lui suscitèrent un rival dans la personne de Kimon. » Si on avait voulu punir tous les peuples infidèles ou traîtres, on aurait mis la moitié de la Grèce aux prises avec l'autre moitié. On voulut du moins punir les hommes qui avaient provoqué ces défections et ces trahisons. Déjà Pausanias avait frappé les chefs de l'oligarchie thébaine. Léotychidas, le vainqueur de Mycale, fut envoyé en Thessalie contre les Aleuades et se laissa gagner par des présents. « Il lui était aisé, dit Hérodote, de se rendre maître de tout le pays, mais il accepta une grande somme et fut pris sur le fait dans le camp même, assis sur un sac d'argent. Ayant été déféré en justice, il fut banni de Sparte et sa maison rasée. Il se retira à Tégéa où il mourut. » Hérodote accuse aussi Thémistocle d'avoir extorqué de grandes sommes d'argent aux Carystiens, aux Pariens, aux habitants d'Andros, sous prétexte de punir ceux qui avaient prêté secours aux Barbares.

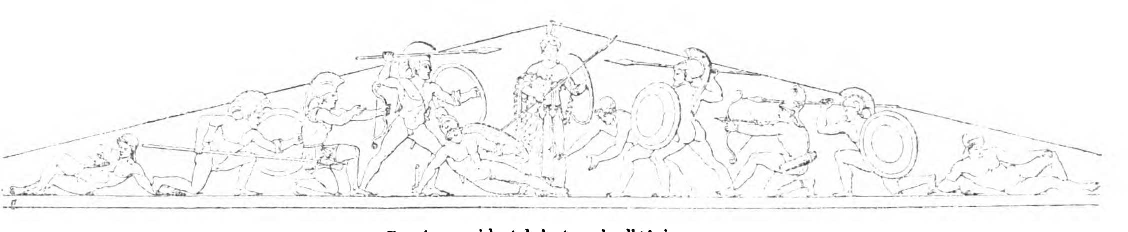
Fédération de Dèlos. — Dans l'année qui suivit les batailles de Platée et de Mycale, la flotte grecque reprit la mer pour achever la délivrance des villes grecques encore soumises aux Perses. On ne connaît pas la force de cet armement, on sait seulement que les Péloponnésiens avaient équipé vingt vaisseaux et les Athéniens trente, auxquels se joignirent un grand nombre d'Ioniens. Pausanias, qui commandait en chef, fit voile vers Kypros dont il soumit la plus grande partie, puis mit le siège devant Byzance et s'en empara. « Mais son insolence et sa dureté, dit Thucydide, le rendirent odieux aux alliés, surtout aux Ioniens et à ceux qui s'étaient soustraits récemment à la puissance du roi. Ils allèrent trouver les Athéniens et les prièrent de les recevoir sous leur commandement, comme étant de la même origine, et de ne pas céder à Pausanias s'il voulait en venir à la violence. Les Athéniens reçurent cette proposition,

ils leur promirent de ne pas les abandonner et de tenir d'ailleurs la conduite qui semblerait s'accorder le mieux avec les intérêts des alliés. Dans ces conjonctures, les Lakédaimoniens rappelèrent Pausanias pour le juger, d'après les dénonciations portées contre lui. Les Grecs qui venaient à Lakédaimon se plaignaient beaucoup de ses injustices et de sa conduite, qui semblait plutôt d'un tyran que d'un général. Il fut rappelé précisément à l'époque où, par la haine qu'il inspirait, les alliés, excepté les troupes du Péloponnèse, se rangeaient sous les ordres des Athéniens. Arrivé à Lakédaimon, il fut convaincu d'abus de pouvoir contre les particuliers, mais il échappa aux accusations capitales. On lui reprochait surtout son penchant pour les Mèdes, qui paraissait évident. Aussi le commandement ne lui fut-il pas rendu, mais on fit partir Dorkis et quelques autres avec peu de troupes. Comme les alliés ne se mirent pas sous leur autorité, ils revinrent, et les Lakédaimoniens n'envoyèrent pas dans la suite d'autres généraux. Après ce qu'ils avaient vu de Pausanias, ils craignaient qu'ils ne se corrompissent de même. D'ailleurs ils voulaient se débarrasser de la guerre des Mèdes, ils croyaient les Athéniens capables de la conduire, et alors ils étaient amis. Les Athéniens ayant ainsi pris le commandent suivant le désir des alliés, par la haine qu'ils portaient à Pausanias, réglèrent quelles villes devaient donner de l'argent pour faire la guerre aux Barbares, et quelles devaient fournir des vaisseaux. Alors fut établie chez les Athéniens la magistrature des Hellanotames qui recevaient le tribut. Le premier tribut fut fixé à quatre cent soixante talents (2,485,000 fr.). Le trésor fut déposé à Dèlos, et les assemblées se faisaient dans le temple. »

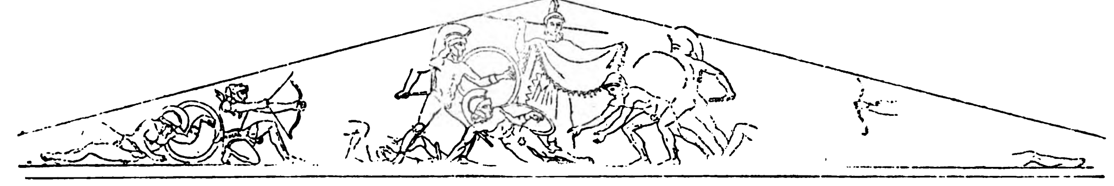
Taxe fixée par Aristide. — Selon Plutarque, le caractère personnel d'Aristide, qui commandait avec Kimon, fils de Miltiade, le contingent athénien de la flotte grecque, fut la principale cause de l'établissement de cette ligue qui prit le nom de Fédération de Dèlos. En comparant la modération et la douceur d'Aristide à l'insolence de Pausanias, les alliés furent amenés à préférer la suzeraineté des Athéniens à celle des Spartiates. Comme puissance maritime et comme métropole des cités ioniennes, Athènes devait avoir la direction d'une ligue dont le

but était de protéger les Grecs d'Asie contre les Barbares. Il était juste que chacune des villes confédérées contribuât aux frais de la guerre, et Aristide avait une telle réputation de justice que les alliés s'en rapportèrent à lui pour la répartition de cette taxe de guerre. « Ils demandèrent aux Athéniens, dit Plutarque, de leur donner Aristide pour visiter le territoire de chaque ville, examiner ses revenus et fixer ce que chacune devait payer à proportion de ses facultés. Aristide, investi d'un si grand pouvoir qui le rendait en quelque sorte arbitre des intérêts de toute la Grèce, entré pauvre dans cette administration, en sortit plus pauvre encore. Il imposa cette taxe, non seulement avec autant de désintéressement que de justice, mais avec une impartialité qui le rendit agréable à tout le monde. Les anciens ont beaucoup vanté le siècle de Cronos : les alliés des Athéniens célébrèrent cette imposition d'Aristide comme l'âge d'or de la Grèce, surtout lorsqu'ils se virent, peu de temps après, imposés au double et au triple. » Aristide ayant fait jurer aux confédérés l'observation de l'alliance, la jura lui-même au nom des Athéniens, et, prononçant des malédictions contre les infracteurs, il jeta dans la mer des masses de fer ardentes. L'île sainte de Dèlos, centre religieux des Ioniens, avait été choisie comme siège de la fédération, mais les îles doriennes de Cos et de Rhodes, les îles aioliennes de Lesbos et de Ténédos en firent partie ainsi que Byzance et les villes de la Chalkidique. L'alliance était fondée, non sur des affinités de race, mais sur une communauté d'intérêts.

Réforme démocratique à Athènes. — L'établissement de la confédération de Dèlos avait augmenté la popularité d'Aristide ; Plutarque lui attribue une mesure de politique intérieure qui dut aussi lui concilier la faveur du peuple : « Aristide s'apercevant que le peuple cherchait à rendre le gouvernement démocratique, sentit que d'un côté il méritait de grands égards après avoir montré tant de valeur dans les combats, et que de l'autre il ne serait pas facile, lorsqu'il avait les armes à la main et qu'il était enflé par ses victoires, de le réduire par la force. Il fit donc rendre un décret qui portait que le gouvernement serait commun à tous les citoyens et qu'on prendrait indistinctement les archontes parmi tous les Athéniens. » Il y

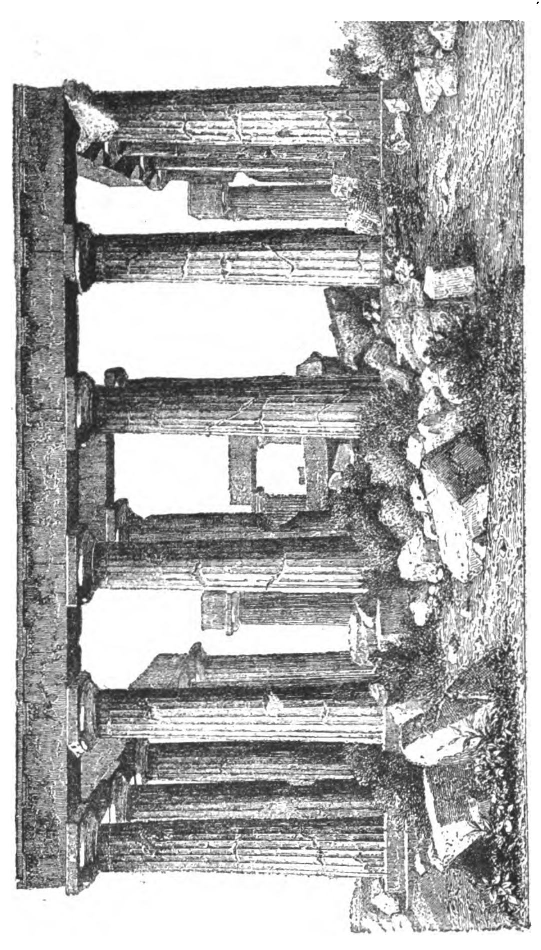


Fronton occidental du temple d'Aigine.



Fronton oriental du temple d'Aigine.

avait peut-être une autre raison pour rendre l'archontat, et et par suite l'Areiopage, accessible à tous les citoyens sans dis-



Le temple d'Aigine.

tinction de classes : l'occupation de l'Attique par Xerxès, et ensuite par Mardonios, avait ruiné tout le monde; bien des famil-

les riches avaient été réduites à la pauvreté par la guerre et souvent aussi par des sacrifices patriotiques. Il aurait été injuste de leur enlever les droits qu'elles avaient eus autrefois. Il faut se souvenir d'ailleurs que les fonctions publiques étaient entièrement gratuites. Celles qui exigeaient une responsabilité pécuniaire, comme les fonctions de stratèges, continuèrent à



L'Athènè du temple d'Aigine.

être réservées aux citoyens riches. Mais l'archontat était une fonction judiciaire qui n'exigeait pas le maniement des deniers publics. Un ouvrier vivant de son travail de chaque jour n'aurait pas pu s'en charger, mais si le peuple confiait une pareille fonction à un citoyen d'une fortune très modeste, comme Aristide lui-même, c'est qu'on le croyait trop honnête pour vendre la justice. Au reste Aristide, en proposant ce décret, ne pouvait avoir en vue sa situation personnelle, car il avait été archonte

avant la guerre, et c'est une fonction qu'on ne pouvait remplir qu'une fois. Celle de stratège, dont il fut plusieurs fois chargé, empêche de croire qu'il fût absolument pauvre ; si l'État lui fit construire un tombeau, c'était sans doute pour honorer ses services, et non, comme le dit Plutarque, parce qu'il n'avait pas laissé de quoi se faire enterrer.

Les sculptures du temple d'Aigine. — La situation des Athéniens à la tête de la fédération de Délos dut exciter la jalousie de Sparte, mais les expéditions lointaines n'étaient ni dans ses traditions ni dans ses goûts, et le refus d'obéissance



Statuettes décoratives du temple d'Aigine.

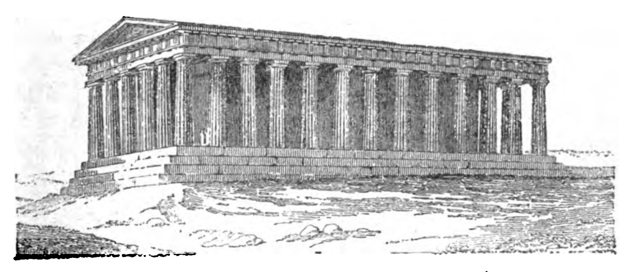
des Grecs d'Asie lui permettait de se retirer sans honte d'une guerre qui devenait exclusivement maritime. Elle gardait son rang et son prestige dans la Grèce d'Europe, car en se retirant de la lutte elle avait été suivie par ses alliés péloponnésiens et par les Corinthiens et les Aiginètes, qui n'acceptaient pas plus qu'au commencement de la guerre la suzeraineté de leurs rivaux les Athéniens. Aigine avait partagé avec Athènes la gloire du combat de Salamine, sans avoir eu à souffrir comme elle de l'invasion. Après la bataille de Platée, les Aiginètes avaient attiré chez eux, en habiles marchands, une bonne partie du butin. On rapporte généralement à cette époque, qui fut celle de la plus grande prospérité d'Aigine, les fameuses

statues de la Glyptothèque de Munich. Ces statues, qui ornaient les deux frontons du temple de Zeus Panhellénien ou d'Athènè, sont le principal monument de l'école aiginétique, dont le représentant le plus fameux est Onatas, un des précurseurs de Phidias. Elles représentent les exploits des héros Aiakides, ancêtres et protecteurs des Aiginètes. Dans le fronton occidental, on reconnaît le combat des Grecs et des Troyens en présence d'Athènè, autour du corps de Patroclos ou d'Achille ; dans le fronton oriental, dont il reste seulement quatre figures, on croit voir, d'après la ressemblance de l'archer coiffé d'une peau de lion avec l'Hèraclès des monnaies de Thasos, un combat autour du corps d'Oiclès, tué par les Troyens dans la guerre contre Laomédon. Ainsi deux légendes parallèles, figurées dans les deux frontons, traduisent une même pensée, la lutte des héros d'Aigine, Télamon d'un côté, ses fils Aias et Teucros de l'autre, contre les Troyens, et rappellent sous une forme mythique la part glorieuse que prirent les Aiginètes à la lutte contre les barbares, rapprochement indiqué par le costume donné à une des figures, celle qu'on désigne sous le nom de Pâris.

Le caractère général de ces statues répond bien aux indications qu'on trouve dans les auteurs sur le style de l'école d'Aigine : des lignes dures, des attitudes anguleuses, des mouvements heurtés, une étude très consciencieuse des formes du corps et une absence complète d'expression dans les têtes ; on reconnaît l'habitude de sculpter des athlètes. Les cheveux sont régulièrement bouclés et les barbes pointues. Il reste des traces de couleur sur les lèvres, les pomettes des joues, les vêtements et les armes ; des trous en assez grand nombre indiquent qu'il y avait des ornements métalliques. La statue d'Athènè, qui occupait le milieu du fronton, est vêtue d'une robe à plis nombreux et symétriques, caractère que présentent aussi deux statuettes trouvées au même endroit et qu'on désigne assez arbitrairement sous les noms de Damia et Auxesia, la Dèmèter et la Corè d'Aigine ; on suppose qu'elles ornaient le sommet ou les acrotères du fronton.

Prise d'Eion et de Skyros. — La Thèseion. — La prise de Sestos et celle de Byzance permettaient aux Grecs de com-

muniquer par l'Hellespont et le Bosphore avec les stations commerciales du Pont-Euxin; mais la guerre n'était pas finie tant que les Perses conservaient des positions sur les côtes de Thrace et dans les îles au nord de la mer Egée. Les Athéniens et leurs alliés assiégèrent la forteresse d'Eion sur le Strymon. Kimon, qui commandait l'expédition, offrit aux assiégés de sortir librement et de se retirer en Asie, mais le gouverneur perse, appelé par Bogès Hérodote, Butès par Plutarque, refusa de capituler; quand il n'eut plus de vivres, il jeta toutes ses richesses par-dessus les murs, et ayant élevé un grand bûcher, il s'y brûla avec ses femmes, ses enfants et ses esclaves. La garnison fut réduite en servitude. Eion devint plus tard le port de la colonie athénienne d'Amphipolis. Kimon s'empara en-

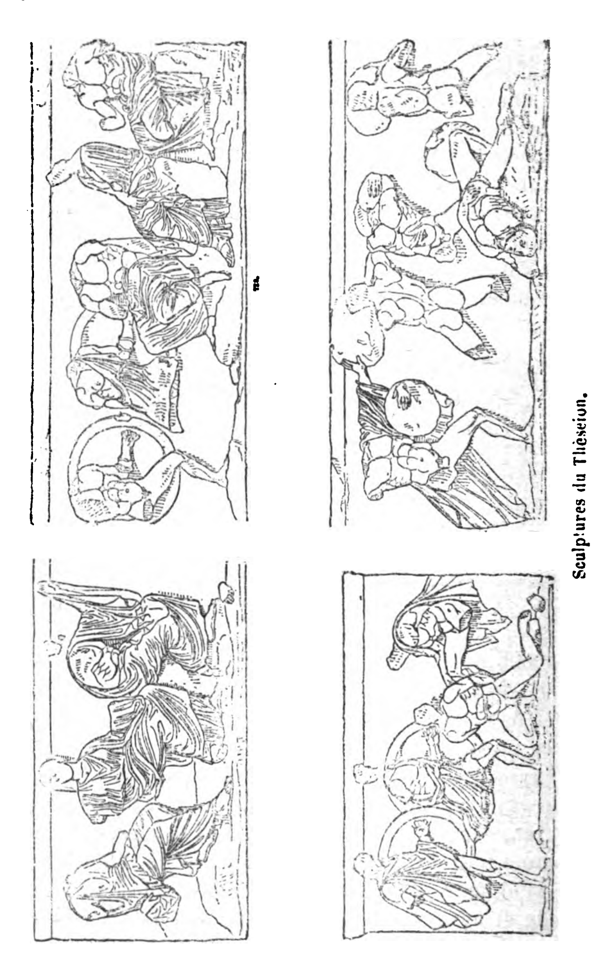


La Thèseion.

suite de l'île de Skyros, habitée par des pirates dolopes, et rétablit la sécurité du commerce dans la mer Egée. L'île fut repeuplée de colons athéniens (470).

D'après une ancienne tradition, Thèseus était mort dans l'île de Skyros. Kimon fit rechercher ses ossements et les rapporta en grande pompe à Athènes. Les cendres du héros national furent déposées dans un temple bâti et décoré par Micon, qui, comme tous les artistes de ce temps-là, était à la fois peintre, sculpteur et architecte. Ce temple, consacré à la fois à Thèseus et à son ami Hèraclès, était un lieu d'asile où se réfugiaient les esclaves qui avaient à se plaindre de leur maître. Si la plainte était fondée, le maître était obligé de les vendre à un autre. Comme le temple d'Aigine, auquel il res-

semble beaucoup, le Thèseion est d'ordre dorique, hexastyle périptère, c'est-à-dire entourée de colonnes dont six de face.



Sculptures du Thèseion.

C'est le monument le mieux conservé de l'architecture grecque. Les sculptures des frontons ont disparu, probablement à l'é-

poque où le temple fut changé en église et consacré à saint Georges ; mais il reste des fragments très mutilés des métopes et de la frise de la cella ; lord Elgin n'osa pas les enlever, de peur d'offenser les chrétiens d'Athènes, qui ont transporté à saint Georges la dévotion de leurs ancêtres pour Thèseus. Le Thèseion est aujourd'hui un musée de sculptures antiques ; les murs ont gardé quelques traces du stuc et des peintures dont Micon les avait décorés.

La tragédie. — Pendant les fêtes célébrées à l'époque de la translation des cendres de Thèseus à Athènes, il y eut un concours dramatique dans lequel Sophocle, encore jeune, l'emporta sur Aischyle qui était alors à l'apogée de sa réputation et qui avait fait jouer deux ans auparavant sa tragédie des *Perses*. La poésie dramatique était sortie de la poésie lyrique et chorale dans les fêtes de Dionysos, célébrées au retour du printemps et à l'époque des vendanges. La tragédie, ou chant du bouc, ne fut d'abord qu'un développement du dithyrambe, et le dialecte dorien resta toujours employé pour les chœurs. Dès le temps de Solon et de Peisistrate, Thespis d'Icaros avait coupé les chants et les danses des choristes au moyen de récits faits par le poète ou par un acteur (ὑποκριτής, celui qui répond). Ces récits étaient en vers iambiques, rhythme approprié au ton de la conversation. L'acteur représentait successivement plusieurs personnages, grâce aux masques de toile dont l'invention est attribuée à Thespis. Les récits alternant avec les chœurs devinrent des dialogues quand Aischyle introduisit un second acteur pour répondre au premier, et prirent aux dépens du chœur une importance toujours croissante, ce qui faisait dire aux partisans de la tradition : « Qu'y a-t-il là pour Dionysos ? » Pour satisfaire ces scrupules religieux, Pratinas de Phlious imagina le drame satyrique où le chœur était composé de Satyres, compagnons de Dionysos. Le drame satyrique formait le complément d'une trilogie comprenant trois tragédies qui se rattachaient ordinairement au même sujet. En général ce sujet était emprunté aux traditions mythologiques, surtout aux poèmes cycliques. Il y eut cependant des tragédies se rapportant à des événements contemporains, par exemple la *prise de Milet*, qui fit condamner Phrynichos à l'amende, comme

Monnaie kistophore (attributs dionysiaques).

Le théâtre de Dionysos (revers d'une monnaie d'Athènes).

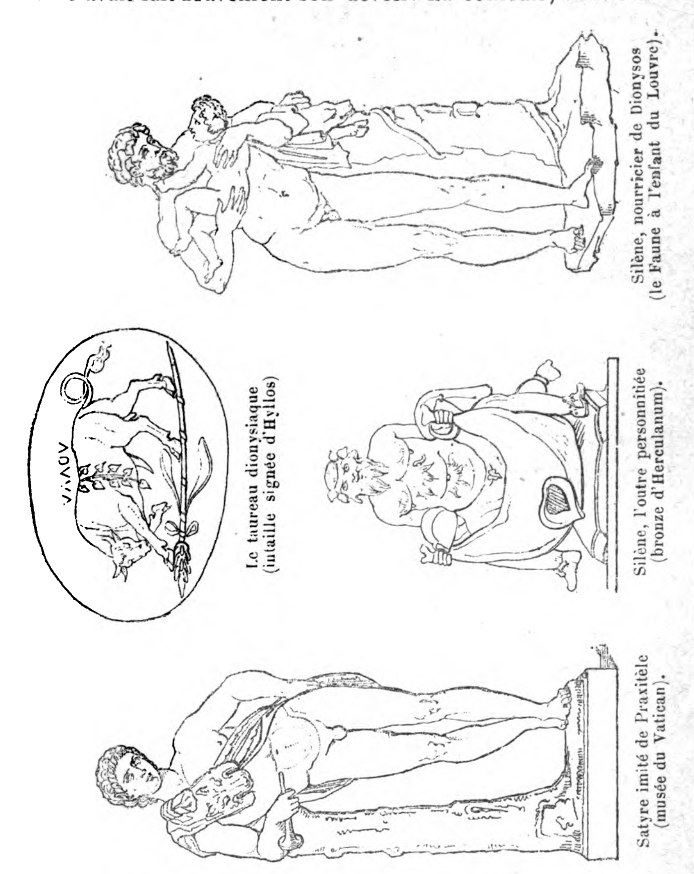
Monnaie kistophore (attributs dionysiaques).

Dionysos imberbe (le Bacchus de Richelieu ; musée du Louvre).

Bas-relief du théâtre de Dionysos (British Museum)

Dionysos barbu (le Sardanapale du Vatican).

on l'a vu au chapitre précédent, et les *Perses* d'Aischyle, magnifique tableau de la bataille de Salamine, où le poète lui-même avait fait bravement son devoir. La comédie, dont l'in-



Silène, nourricier de Dionysos (le Faune à l'enfant du Louvre).

Le taureau dionysiaque (intaille signée d'Hyllos)

Silène, l'outre personnifiée (bronze d'Herculanum).

Satyre imité de Praxitèle (musée du Vatican).

vention est attribuée à Susarion de Mégare, est née dans les fêtes de Dionysos comme la tragédie et le drame satyrique, mais elle ne s'introduisit que plus tard sur le théâtre d'Athènes. C'est en Sicile que la farce mégarienne fut développée par

Masque tragique.

Masque tragique.

Masque comique.

La Comédie (peinture d'Herculanum, musée du Louvre).

Répétition d'un drame satyrique.

La Tragédie (peinture d'Herculanum, musée du Louvre).

Epicharme de Cos, sous les règnes de Gélon et d'Hiéron de Syracuse.

Le théâtre d'Athènes fut d'abord en bois; mais les gradins s'étant écroulés pendant une représentation, on construisit, sur le côté méridional de l'Acropole, un théâtre en pierre dont les restes ont été récemment retrouvés. Ce théâtre servit de modèle à ceux qui s'élevèrent successivement dans les principales villes de la Grèce. Il comprenait trois parties; l'amphithéâtre composé de gradins en demi-cercle, creusés dans le roc, avec des escaliers et des couloirs, pouvait contenir plus de vingt mille spectateurs. L'orchestre, c'est-à-dire la place des danses, était un espace circulaire entourant l'autel des parfums (θυμέλη), et servant aux évolutions des choristes, qui chantaient et dansaient par groupes sous la direction du coryphée. Les acteurs se tenaient sur une estrade appelée avant-scène (προσκήνιον) et plus élevée que l'orchestre. La scène proprement dite consistait en un mur destiné à recevoir les décors et terminé par deux ailes (παρασκήνια), que nous appellerions les coulisses. Les théâtres n'avaient pas de toit; les représentations avaient lieu en plein jour, à des époques fixes, sous la direction de l'archonte éponyme, car elles faisaient partie du culte public. Le poète instruisait les acteurs et les choristes. Les frais étaient à la charge du chorège ou conducteur des chœurs; la chorégie était une de ces fonctions onéreuses que le peuple imposait aux plus riches citoyens et qu'on nommait Liturgies. Un jury tiré au sort choisissait entre les pièces présentées. Contrairement à cet usage, dans le concours qui eut lieu après la prise de Skyros, l'archonte désigna comme juges Kimon et les autres généraux, que leurs succès récents rendaient très populaires (469).

Exil de Thémistocle. Trahison de Pausanias. — A mesure que la popularité de Kimon avait grandi, celle de Thémistocle avait baissé. Thémistocle s'en affligeait et rappelait ses services avec une insistance que ses adversaires retournaient contre lui. Ces revirements ne sont pas particuliers à la démocratie: les rois, les présidents, les assemblées souveraines changent de ministres selon les circonstances sans qu'on les accuse d'ingratitude. A Athènes, l'ostrakisme était une soupape

de sûreté contre le danger qui pouvait résulter du conflit des ambitions personnelles. Thémistocle s'en était servi contre Aristide, Kimon s'en servit contre Thémistocle, et on vit plus tard Périclès s'en servir contre Kimon. Le peuple accordait ou retirait sa confiance selon l'idée qu'il se faisait de l'intérêt public, et pouvait, comme tout autre souverain, se tromper dans ses choix. Thémistocle se retira à Argos, et il y vivait tranquillement, avec les richesses qu'il s'était procurées par des moyens souvent équivoques, lorsqu'il fut accusé par les Spartiates d'avoir participé à la trahison de Pausanias.

Les Spartiates n'avaient pas la ressource de l'ostrakisme, et Pausanias les embarrassait beaucoup. On le soupçonnait d'entretenir des intelligences avec les Barbares, et quoiqu'on l'eût absous faute de preuves, on ne lui rendit pas le commandement. Mais il ne pouvait se résoudre à redevenir citoyen et à s'asseoir aux tables communes. Il s'embarqua sans permission ; forcé par les Athéniens de sortir de Byzance, il s'arrêta en Troas et renoua ses intrigues. Il écrivit à Xerxès pour lui demander sa fille en mariage, promettant de lui soumettre Sparte et toute la Grèce. Thucydide cite cette lettre et la réponse de Xerxès qui, sans rien dire du mariage proposé, l'engage à s'entendre avec Artabaze, offre de l'argent tant qu'il en faudra, et des troupes au besoin. Pausanias se voyait déjà satrape, il en prenait le costume, il s'entourait d'une garde barbare. Le luxe asiatique lui tournait la tête, comme plus tard à Alexandre. Les Ephores lui envoyèrent l'ordre de revenir, et il revint, confiant dans la puissance de l'or. Il ne se trompait pas tout à fait, à en juger par les ménagements qu'on eut pour lui. Il essaya de soulever les Hilotes, fut dénoncé, et on le laissa libre, sous prétexte qu'on ne pouvait pas poursuivre un Hèracléide sur la déposition d'un esclave. Il put continuer à correspondre avec Artabaze ; mais le domestique chargé de porter la lettre, remarquant que les messagers précédents n'étaient jamais revenus, conçut des craintes, ouvrit la lettre et la porta aux Ephores. Cela ne suffit pas encore, on voulut avoir l'aveu du crime ; on dit à l'esclave de se réfugier au Ténare, comme s'il redoutait la colère de son maître. C'était avertir Pausanias de se tenir sur ses gardes : il ne comprit pas, il vint au Ténare et pressa son domestique d'accom-

plir sa mission. Les Ephores, cachés dans le temple, avaient entendu l'entretien, la trahison était avouée, il fallait bien arrêter le coupable; mais sur un signe que lui fit un des Ephores, il courut vers le temple d'Athènè à la maison d'airain et s'y enferma. La porte fut murée pour le laisser mourir de faim. Cornélius Népos ajoute au récit de Thucydide un détail emphatique : la mère de Pausanias apportant une pierre devant la porte.

Fuite de Thémistocle; sa mort chez les Perses. — Les Spartiates prétendirent avoir trouvé chez Pausanias des lettres prouvant la complicité de Thémistocle et envoyèrent une députation à Athènes, pour demander qu'il fût mis en jugement. Thémistocle, alors retiré à Argos, se justifia par lettres, montrant l'invraisemblance de l'accusation, mais le parti aristocratique, qui lui était hostile, dominait alors à Athènes, et les amis de Thémistocle ne pouvaient guère s'opposer à un jugement qui devait faire éclater son innocence. Pour lui, sachant qu'on ne doit pas compter sur l'impartialité des juges dans un procès politique, il s'enfuit à Kerkyra, puis en Epire, et, échappant aux émissaires qui le poursuivaient, il alla demander asile à Admètos, roi des Molosses, qui avait eu à se plaindre de lui autrefois. Il s'assit devant le foyer, tenant l'enfant du roi dans ses bras. Admètos oublia ses griefs, refusa de livrer le suppliant et le fit conduire à Pydna où il s'embarqua pour l'Asie. Xerxès venait de mourir assassiné par un de ses courtisans, et son fils Artaxerxès lui avait succédé. Thémistocle écrivit au roi la lettre suivante : « Moi, Thémistocle, je viens à toi. Plus qu'aucun des Grecs, j'ai fait du mal à ta maison quand j'ai été forcé de me défendre contre l'invasion de ton père, mais je lui ai fait encore plus de bien quand je n'ai plus rien eu à craindre et que lui-même, à son retour, courait de grands dangers. Aujourd'hui, ayant d'importants services à te rendre, je viens chez toi, poursuivi par les Grecs comme étant ton ami. Je veux attendre un an pour te rendre compte moi-même des motifs de ma venue ». Cette lettre, citée par Thucydide, prouve que Thémistocle n'avait pas eu jusqu'alors de relations avec la Perse, comme le prétendaient les Spartiates. La promesse vague de grands services à rendre était un prétexte pour obtenir un asile,

et le délai d'un an qu'il demandait laissait place à l'imprévu. Selon l'usage des Perses, le roi lui donna le revenu de trois villes, Magnésie, Lampsakos et Myous. Thucydide ne parle pas de son séjour à la cour de Perse, ni des détails donnés par Plutarque sur la fin de sa vie; il dit seulement que Thémistocle mourut de maladie, et que le bruit courut qu'il s'était empoisonné parce qu'il lui était impossible de tenir les promesses qu'il avait faites au roi.

La fédération de Délos se change en empire athénien. — La prolongation de la lutte contre les Barbares commençait à fatiguer les confédérés de Délos, et malgré les serments prêtés sur les masses de fer, plusieurs auraient voulu se retirer de la ligue. Mais les Athéniens, qui en étaient les chefs, regardaient comme un devoir de la maintenir dans son intégrité et s'attribuaient le droit de punir les défections. L'île de Naxos, la plus importante des Kyclades, essaya de se détacher de l'alliance. Après un siège dirigé par Kimon, la ville fut prise, ses fortifications rasées, et les Naxiens cessèrent d'être considérés comme alliés pour devenir sujets et tributaires d'Athènes. « Ce fut, dit Thucydide, la première ville alliée qui fut réduite à la condition de sujette. D'autres eurent ensuite le même sort, suivant les circonstances. Les défections des alliés eurent différentes causes. Les principales furent le refus de contributions en argent ou en vaisseaux, et pour quelques-unes le refus de servir dans les armées; car les Athéniens exigeaient ces tributs à la rigueur, et ils faisaient ainsi des mécontents en obligeant aux fatigues des gens qui n'avaient ni l'habitude ni la volonté de les supporter. En outre, ils ne commandaient plus avec la même douceur, ils ne se montraient plus les égaux de leurs compagnons d'armes, et ils avaient moins de peine à réduire ceux qui les abandonnaient. On pouvait en accuser les alliés eux-mêmes: paresseux à faire la guerre et à s'éloigner de leurs foyers, la plupart, au lieu de fournir leur contingent en vaisseaux et de les monter eux-mêmes, s'étaient imposé des taxes proportionnées à la dépense. Comme ils contribuaient aux frais, les Athéniens augmentaient leur marine, et les alliés, quand il leur arrivait de tenter une défection, se trouvaient sans préparatifs et sans ressources pour la soutenir. » C'est ainsi que la

fédération de Délos se transforma peu à peu en un empire athénien. Selon Plutarque, ce changement fut l'œuvre de Kimon. Au lieu d'irriter les alliés en exigeant le service militaire, comme le faisaient les autres généraux, il en acceptait l'équivalent sous forme d'impôt, et c'est ce qui explique l'augmentation successive du tribut fixé d'abord par Aristide. Si l'union fédérale n'eut qu'une existence éphémère, ce n'est pas l'ambition d'Athènes qu'il en faut accuser, c'est le défaut d'esprit militaire et de discipline nautique chez les alliés. Ils seraient restés les égaux d'Athènes s'ils avaient eu son énergie.

Bataille de l'Eurymédon. — Embellissements d'Athènes. — Les Athéniens justifièrent leur hègémonie, ou commandement militaire, par une suite de victoires sur les Barbares. Kimon, à la tête de deux cents galères athéniennes et de cent fournies par les alliés, chassa ce qui restait encore de garnisons persanes en Carie et en Lykie. Les Perses avaient rassemblé leur flotte et leur armée à l'embouchure de l'Eurymédon, en Pamphylie. La flotte, composée de deux cents vaisseaux, se tenait à l'ancre en attendant un renfort de quatre-vingts vaisseaux phéniciens qui devaient venir de Kypros. Mais Kimon, prévenant leur arrivée, prend ou détruit toute la flotte ennemie, et le même jour fait débarquer ses troupes et livre bataille à l'armée de terre, qui est battue et dispersée malgré une énergique résistance. Les Grecs firent un nombre considérable de prisonniers et s'emparèrent d'un immense butin. Pour compléter cette double victoire, Kimon coule ou saisit les quatre-vingts vaisseaux phéniciens qui n'avaient pu prendre part au combat (466).

« Les dépouilles des vaincus, dit Plutarque, furent vendues à l'encan, et l'argent que le peuple en retira fut employé, entre autres dépenses, à construire la muraille méridionale de la citadelle. On jeta aussi les premiers fondements des longues murailles qui furent élevées plus tard et qu'on nomme les jambes, et comme le sol était marécageux, Kimon le fit raffermir et consolider à ses frais. Le premier il embellit la ville de ces promenades et lieux de conversation qui furent si recherchés depuis. Il entoura de platanes la place publique, et du

terrain nu et aride de l'Académie, il fit un parc arrosé de fontaines, avec des champs de courses et de frais ombrages. » Parmi ces promenades publiques il faut citer le Portique des peintures, ποικίλη στοά, décoré de peintures par Polygnote de Thasos, Micon, l'architecte du temple de Thèseus, et Panainos, frère de Phidias. Polygnote représenta la ruine de Troie, sujet qu'il traita plus tard dans la Leschè de Delphes. Micon peignit les combats des Athéniens contre les Amazones, et Panainos la bataille de Marathon. Selon Pline, on reconnaissait, parmi les Athéniens, Callimachos, Miltiade, et Kynègeiros, frère d'Aischyle; parmi les Barbares, Datis et Artapherne. Le petit temple ionique de la Victoire sans ailes, dont les ruines subsistent encore, paraît avoir été élevé à l'occasion des victoires de Kimon sur les Perses. Les sculptures de la frise, dont une partie est au British Museum, se rapprochent par le style de celles du Thèseion. Sur la balustrade qui entourait le temple, il reste quelques débris de bas-reliefs d'un autre caractère, une Victoire montant sur un char, une autre ôtant ses sandales; on les croit de l'époque de Praxitèle.

Libéralité de Kimon. — Les temples, les portiques, les gymnases, les jardins publics, qui formaient le patrimoine commun du peuple, contrastaient par leur élégance avec la simplicité des demeures particulières. Il y avait peu de luxe dans la vie privée. La disproportion des fortunes n'était pas très grande, surtout dans les premiers temps qui suivirent l'invasion des Mèdes. Les riches consacraient leur argent aux embellissements de la ville, aux besoins du peuple, à son éducation, à ses fêtes nationales, et n'avaient garde de mépriser le peuple, qui disposait des fonctions publiques; ces fonctions, quoique purement honorifiques, n'en étaient pas moins recherchées. Toute misère était bientôt soulagée, car la bienfaisance, qui corrige les inégalités sociales, est la vertu des hommes libres, comme l'indique le mot même de libéralité. Kimon, qui s'était enrichi par ses victoires sur les Perses, où il avait reçu, comme général, une part de butin, faisait de ses biens un noble usage. Il avait abattu la clôture de ses champs et de ses vergers pour permettre à tout le monde d'en cueillir les fruits. Il y avait tous les jours chez lui un souper simple mais

suffisant pour un grand nombre de convives, et tous ceux qui se présentaient étaient admis. Quand il sortait, des domestiques le suivaient, portant de bons manteaux qu'ils déposaient en silence sur les épaules des vieillards indigents. Cette générosité n'était pas dangereuse pour la morale publique, car nul ne peut songer à corrompre tout une nation; cependant elle augmentait le crédit du parti dont Kimon était le chef. Ses adversaires politiques, Ephialtès et le jeune Périclès, fils de Xanthippos, n'étant pas assez riches pour lutter de popularité sur ce terrain-là, cherchaient des moyens d'augmenter la puissance du peuple, ce qui n'était pas facile, car elle était à peu près illimitée. Ces rivalités tournaient au profit de la démocratie. Les dignités étant gratuites, l'ambition n'était que le désir légitime de servir la patrie. Les plus illustres familles se disputaient la faveur du peuple. Il la leur accordait sans jalousie : quelle gloire ne se perdait dans la sienne? Le soleil n'est pas jaloux d'un de ses rayons. La démocratie avait ses nobles pour la servir, comme Louis XIV a eu les siens; mais la dignité des Eupatrides n'avait pas à souffrir de cette déférence, car le peuple pouvait dire sans métaphore : « L'État, c'est moi. »

Siège de Thasos. — Tremblement de terre à Sparte. — Révolte des Messéniens. — Les victoires des Athéniens les avaient rendus maîtres de la mer Égée ; ils voulurent assurer leur domination maritime par des colonies. Dix mille hommes, recrutés tant parmi eux que parmi leurs alliés, s'établirent aux Neuf-Voies, entre les deux branches du Strymon, au-dessus d'Eion. Mais la nouvelle colonie eut à lutter à la fois contre les Thraces Édoniens, qui habitaient le pays, et contre les Thasiens qui revendiquaient la propriété des mines d'or de Scaptè Hylè. Les colons s'étant avancés dans l'intérieur de la Thrace, furent en grande partie exterminés pas les Édoniens. Pendant ce temps, les Thasiens, battus par une flotte athénienne et assiégés dans leur île, demandèrent aux Spartiates de faire une diversion en leur faveur en se jetant sur l'Attique. L'alliance qui avait été contractée entre Sparte et Athènes au temps de l'invasion de Xerxès subsistait encore ; cependant, suivant l'assertion de Thucydide qui n'est peut-être que l'écho d'un bruit répandu à Athènes de son temps, les Spartiates,

jaloux des progrès de la puissance athénienne, promirent secrètement leur assistance aux Thasiens, mais un tremblement de terre qui survint à cette époque les empêcha de tenir cette promesse. Vingt mille personnes périrent, selon Diodore, et il ne resta que cinq maisons debout à Sparte (464). Les Hilotes, les Messéniens et quelques-uns des Périœkes profitèrent de ce désastre pour se soulever. Ils ne purent s'emparer de la ville, grâce à l'énergie du roi Archidamos qui avait mis tout le peuple en armes, mais ils se retirèrent dans la forteresse d'Ithômè où ils se défendirent pendant dix ans : c'est ce qu'on a nommé la troisième guerre de Messénie. Quant aux Thasiens, après trois ans de siège, ils se rendirent aux Athéniens qui les obligèrent à détruire leurs murailles, à livrer leurs vaisseaux, leurs possessions sur le continent avec leurs mines d'or, et à payer une forte amende et un tribut annuel (463).

Siège d'Ithômè. — Renvoi des troupes athéniennes. — Le peuple ne fut pas satisfait de la conduite de Kimon dans la campagne de Thrace; on disait qu'il aurait pu s'emparer de la Macédoine et on l'accusa de s'être laissé gagné par les présents du roi Alexandre. Cependant Périclès, touché, dit-on, par les prières d'Elpinikè, sœur de Kimon, soutint mollement l'accusation, et il fut absous. Mais son crédit baissa. On lui reprochait surtout son attachement pour les Spartiates; il les proposait souvent pour modèle; il admirait leur discipline militaire et leurs institutions aristocratiques, et il croyait en outre que l'alliance avec Sparte était nécessaire pour continuer énergiquement la guerre contre les Perses. Mais d'autre part, ceux qui rêvaient pour Athènes le commandement général de la Grèce ne voyaient dans les Spartiates que des rivaux à supplanter. La question ne tarda pas à se poser devant le peuple. Les Spartiates, ne pouvant venir à bout de réduire les Messéniens retranchés dans Ithômè, demandèrent du secours à leurs alliés, et en particulier aux Athéniens qui passaient pour plus habiles qu'eux dans l'art des sièges. Éphialtès protesta énergiquement contre cette demande; il fallait, disait-il, fouler aux pieds l'orgueil de Sparte et la laisser ensevelie sous ses ruines. Kimon fit appel au sentiment panhellénique : « On ne peut pas, s'écria-t-il, laisser la Grèce boiteuse. » Son opinion prévalut et le secours fut

envoyé. Mais quand les Athéniens furent arrivés devant Ithômè, les Spartiates conçurent des craintes qui n'étaient peut-être pas sans fondement. « Voyant, dit Thucydide, que la place n'était pas enlevée de vive force, ils craignirent l'humeur audacieuse des Athéniens et leur caractère remuant. Ils ne les regardaient pas comme un peuple de leur race, et ils appréhendaient que, pendant leur séjour devant Ithômè, ils ne se laissassent gagner par ceux qui y étaient renfermés et ne causassent quelque révolution. Ce furent les seuls des alliés qu'ils renvoyèrent, sans manifester cependant leurs soupçons, mais en déclarant qu'ils n'avaient plus besoin de leur secours.»

L'Areiopage amoindri. Exil de Kimon. Assassinat d'Éphialtès. — C'était un affront pour Athènes et un grave échec pour le parti conservateur dont Kimon était le chef. Il y eut un revirement dans l'opinion publique. Éphialtès, soutenu par Périclès, attaqua résolument l'Areiopage, la plus ancienne des institutions d'Athènes et le dernier rempart de l'aristocratie. Tandis que toutes les autres fonctions étaient temporaires, l'Areiopage, composé d'anciens archontes, formait un corps inamovible et par conséquent irresponsable et hostile à toutes les innovations. Les Athéniens étaient trop attachés à leurs traditions pour supprimer une magistrature antérieure à la constitution de Solon et qu'avaient respectée les réformes de Cleisthénès. La lutte fut très vive. Dans les *Euménides*, qui forment la dernière partie de sa magnifique trilogie d'*Orestès*, le vieil Aischyle rappela au peuple l'origine sacrée de l'Areiopage, ce tribunal auguste, institué jadis par Athènè pour juger un cas de conscience si difficile qu'elle-même, la Sagesse divine, n'osait pas se prononcer. Mais, sans détruire l'Areiopage, on pouvait annuler son influence. Éphialtès et Périclès lui enlevèrent quelques-unes de ses attributions administratives et judiciaires, on ne sait pas exactement lesquelles. Kimon, qui s'opposait à ce changement, fut banni par un vote d'ostrakisme. Quelque temps après, Éphialtès fut assassiné par un homme de Tanagra soudoyé par les aristocrates. Il s'était fait beaucoup d'ennemis par son ardeur à poursuivre les magistrats corrompus ou injustes. Son honnêteté est attestée par Plutarque, en général peu favorable au parti populaire. Éphialtès offre un des

premiers exemples d'une direction politique exercée sans titre officiel par des citoyens qu'on nommait démagogues, c'est-à-dire chefs du peuple.

Indemnité pour l'exercice des devoirs civiques. — Périclès, qui s'était associé à la réforme constitutionnelle d'Éphialtès, la compléta par l'établissement d'un jury rétribué. Ce jury était formée de cinq mille citoyens tirés au sort chaque année et partagés en dix tribunaux (δικαστήρια). Il y avait une réserve de mille jurés supplémentaires. L'ensemble du jury formait l'Hèliée, et les jurés s'appelaient Hèliastes parce qu'ils jugeaient en plein soleil. Ils votaient au scrutin secret, sous la présidence de l'archonte qui avait instruit l'affaire. Des précautions furent prises contre les tentatives de corruption ou d'intimidation. Les plaideurs ne savaient pas d'avance quelle fraction de l'Hèliée aurait à juger leur procès. Le nombre des jurés n'était pas toujours le même, mais il était toujours très considérable. Il fallait les indemniser de la perte de leur temps. A l'origine l'indemnité fut fixée à une obole, environ 15 centimes ; plus tard cette somme parut insuffisante, et Cléon la fit porter à trois oboles ; c'était ce que recevaient les matelots sur les galères de l'État ; les soldats recevaient une solde de deux oboles et deux pour la nourriture. On trouva naturel d'attribuer aux citoyens siégeant à l'assemblée politique, qui se tenait trois fois par mois, la même indemnité qu'aux jurés siégeant dans les tribunaux, mais il n'est pas certain que cette rétribution, qu'on nommait ecclésiastique pour la distinguer de la rétribution judiciaire, ait été instituée dès le temps de Périclès.

Il semble au premier abord qu'en attachant un salaire, si modique qu'il fût, à l'exercice des droits politiques, on s'écartait du grand principe du gouvernement gratuit, universellement admis dans toutes les cités grecques ; mais cette déviation n'est qu'apparente. L'indemnité du citoyen d'Athènes, même lorsqu'elle fut élevée au triobole, ne représentait que le prix de la journée de travail d'un ouvrier ordinaire. Sans cette indemnité, les Thètes, c'est-à-dire les prolétaires, auraient été écartés en fait, sinon en droit, de l'assemblée délibérante, du jury et de toutes les fonctions tirées au sort. Mais les fonctions répondant à ce que nous appelons le pouvoir exécutif restèrent

toujours électives et gratuites, notamment la plus importante, celle des Stratèges ou généraux, et quelques charges très onéreuses qu'on imposait aux riches et qu'on nommait Liturgies, par exemple celle des Triérarques, qui équipaient à leurs frais les navires de l'État, celles des Chorèges qui payaient les représentations dramatiques et musicales. Nous disons souvent que nos institutions sont démocratiques : cela ferait rire les Athéniens, qui ont inventé le mot et la chose. Leur système d'impôts sur les hauts fonctionnaires et de rétribution égalitaire pour l'exercice des devoirs civiques est exactement le contre-pied de cette échelle hiérarchique de traitements que nous avons empruntée au bas-empire romain sous prétexte de démocratie.

Essai de coalition contre Sparte. — En même temps qu'ils introduisaient de graves changements dans leur constitution intérieure, les Athéniens inauguraient dans leurs relations extérieures une politique nouvelle. Tant qu'avait duré la guerre contre les Barbares, il avait fallu sacrifier l'intérêt particulier d'Athènes à l'intérêt général de la Grèce, et pour cela ménager les Spartiates, chefs reconnus du corps hellénique. Maintenant les Perses n'étaient plus à craindre, les Grecs d'Asie étaient délivrés, et Athènes, déjà à la tête d'une grande fédération maritime, pouvait aspirer à prendre, dans la Grèce d'Europe, une prépondérance que les Spartiates, occupés de leur guerre de Messénie, n'étaient pas en état de lui disputer. Telle était l'ambition du parti démocratique dirigé par Périclès. L'impertinence avec laquelle les Spartiates venaient de refuser un secours qu'eux-mêmes avaient demandé fournit une occasion d'abjurer leur alliance et d'en contracter une avec leurs ennemis héréditaires les Argeiens. On fit entrer les Thessaliens dans cette nouvelle ligue. Les Mégariens, qui se trouvaient alors en querelle avec les Corinthiens pour leurs limites réciproques, s'adressèrent aux Athéniens, qui les reçurent avec empressement dans leur alliance. Le territoire de Mégare, quoique très exigu, avait, au point de vue stratégique, une importance capitale. Les défilés de Gérania étaient l'entrée et la sortie du Péloponnèse ; la Mégaris était donc la clef de l'Attique, et géographiquement elle en faisait partie. Le port de Pègai ouvrait aux Athéniens le golfe

de Corinthe. Pour s'attacher Mégare aussi étroitement que possible et la rendre inaccessible aux attaques des Péloponnésiens, ils construisirent deux murs de huit stades entre la ville et le port de Nisaia, sur le golfe Saronique. Mégare reçut une garnison athénienne et devint un poste avancé d'Athènes. Sparte, qui n'était pas encore débarrassée du siège d'Ithômè, n'essaya pas de s'y opposer, mais les Corinthiens, les Épidauriens et les Aiginètes formèrent une coalition contre les progrès menaçants de la puissance athénienne.

Expédition en Égypte. Siège et soumission d'Aigine. — Il était dangereux pour Athènes d'avoir des ennemis à ses portes, car sa lutte contre les Perses n'était pas terminée. L'Égypte, s'étant révoltée en 462 sous la conduite du Libyen Inaros, avait demandé le secours des Athéniens. Deux cents vaisseaux, tant d'Athènes que des alliés, partirent de Kypros, remontèrent le Nil, s'emparèrent de deux quartiers de Memphis et assiégèrent le troisième, appelé le Mur-Blanc, où s'était réfugiée la garnison perse. Pendant que la plus grande partie de leurs forces était engagée dans cette expédition, les Athéniens avaient à se défendre contre tous leurs voisins. Après une grande bataille navale où les Aiginètes et leurs alliés perdirent soixante-dix vaisseaux, les Athéniens, commandés par Léocratès, mirent le siège devant Aigine. Les Corinthiens, pour opérer une diversion, envahirent le territoire de Mégare. Il n'y avait plus à Athènes que des vieillards et des enfants. Myronidès les rassemble à la hâte, et avec cette armée improvisée remporte successivement deux victoires (457). Après un siège de neuf mois, Aigine, que Périclès appelait une taie sur l'œil du Pirée, devint sujette et tributaire d'Athènes, dont elle avait été si longtemps la rivale. Ses murs furent démolis, et elle fut obligée de livrer le reste de sa flotte, qui avait partagé avec celle des Athéniens la victoire de Salamine.

Les longs murs. Bataille de Tanagra. — Pour se défendre contre les attaques du dehors en gardant toujours leurs communications avec la mer, les Athéniens réunirent la ville aux ports de Phalère et du Pirée par deux longs murs, l'un de six kilomètres, l'autre de huit et demi. Entre ces deux murs, à une petite distance de celui qui conduisait au Pirée,

et dans une direction parallèle, on en éleva un troisième. « L'objet de cette construction, dit Letronne, était de rendre plus assurée la communication des ports et d'Athènes, car l'espace qui les séparait se trouvait alors coupé en deux zones parallèles, de sorte que, si l'ennemi venait à s'emparer d'un des longs murs, et conséquemment à se rendre maître de l'une des deux zones, la seconde restait encore pour la communication ». Les longs murs, qui complétaient l'œuvre de défense de Thémistocle, furent achevés par Périclès malgré l'opposition du parti aristocratique. Cette opposition peut surprendre, s'il est vrai, comme le dit Plutarque, que les premières assises de cette construction importante avaient été posées par Kimon. Mais il n'était plus là pour diriger et modérer ses partisans ; ceux-ci ne voyaient de salut que dans l'alliance de Sparte, et Sparte qui avait considéré le mur de Thémistocle comme une menace pour son hègémonie, devait s'inquiéter bien davantage des longs murs de Périclès. Comme la guerre de Messénie durait encore, les Spartiates n'osèrent pas rompre ouvertement avec Athènes ; mais une attaque des Phokiens contre la Doris offrait un prétexte pour faire sortir une armée du Péloponnèse. En apparence, il ne s'agissait que de porter secours aux Doriens, dont les Spartiates tiraient leur origine. En réalité, on voulait provoquer une révolution à Athènes avec l'appui du parti oligarchique. En même temps, pour opposer une digue permanente aux ambitions athéniennes, les Spartiates rendirent à Thèbes, déconsidérée par son rôle dans la guerre médique, la suprématie qu'elle avait autrefois possédée sur la Boiotie. Une armée athénienne, renforcée par mille Argéiens et par des cavaliers thessaliens, vint à la rencontre des Spartiates sous les murs de Tanagra. Avant la bataille, Kimon se présenta, demandant à combattre dans les rangs de sa tribu. Le sénat des cinq cents lui en refusa la permission ; cette défiance était injuste : ses amis le prouvèrent en se faisant tuer autour de son armure. La bataille n'en fut pas moins perdue, par la trahison de la cavalerie thessalienne. Les Spartiates s'en retournèrent en ravageant la Mégaris. Périclès demanda et obtint du peuple le rappel de Kimon (456).

Victoire des Oinophytes. Revers en Egypte. — Les Athéniens ne furent pas longtemps à réparer leur défaite. Soixante-deux jours après la bataille de Tanagra, ils marchaient contre les Boiotes sous la conduite de Myronidès et remportaient près des Oinophytes une éclatante victoire. Les murs de Tanagra furent rasés, les Opuntiens durent livrer cent de leurs plus riches citoyens comme otages, et pour assurer l'influence d'Athènes sur la Boiotie, la Locris et la Phokis, des gouvernements populaires furent établis dans toutes les villes. Pendant l'année 455, qui vit l'achèvement des longs murs d'Athènes et la capitulation d'Aigine, la flotte athénienne commandée par Tolmidès fit le tour de Péloponnèse, brûla les chantiers des Lakédaimoniens à Gytheion et à Mothonè, enleva Chalkis d'Acarnanie aux Corinthiens, Naupactos aux Locriens Ozoles et attira dans l'alliance d'Athènes les Achaiens et les îles de Zakynthos et de Képhallènia. Les Messèniens assiégés depuis dix ans dans Ithômè ayant été obligés de capituler, Tolmidès les établit à Naupactos, où leur présence devait être pour Sparte une perpétuelle menace. Athènes était arrivée à un degré de puissance qu'elle ne dépassa plus et qu'elle ne garda pas longtemps.

Comme un avertissement de l'instabilité des choses, elle apprit l'issue désastreuse de son expédition en Egypte. Artaxerxès y avait envoyé Mégabaze avec une puissante armée. Les partisans d'Inaros et ses auxiliaires athéniens furent assiégés dix-huit mois dans l'île de Prosopitis. Les Perses détournèrent un des bras du Nil, mirent à sec la flotte athénienne et pénétrèrent dans l'île. Les Athéniens incendièrent leurs vaisseaux et se rangèrent en bataille; la plupart périrent, quelques-uns seulement se sauvèrent à Kyrènè en passant par la Libye. Cinquante trirèmes athéniennes qui venaient renforcer l'expédition furent détruites dès leur arrivée. L'Egypte, dont l'insurrection avait duré six ans, rentra sous le joug des Perses. Inaros, pris par trahison, fut mis en croix. Un autre chef, nommé Amyrtaios par les Grecs, parvint à se maintenir dans les marais du Delta.

Mort de Kimon. Fin de la guerre médique. — Kimon, rappelé de son exil, resta fidèle à sa politique : paix entre les

Grecs, guerre à outrance contre les Perses. Ils ménagea une trêve de cinq ans avec Sparte, et aussitôt qu'elle fut conclue, il partit pour Kypros avec deux cents galères, comptant passer de là en Egypte, où les Athéniens avaient une défaite à venger. Il y a un désaccord complet entre Thucydide, Diodore et Plutarque, au sujet de cette expédition qui forme le dernier épisode des guerres médiques. Selon Plutarque, Kimon mourut d'une blessure ou d'une maladie pendant le siège de Kition; sa mort fut tenue secrète par les autres généraux, et la flotte revint en Attique sans être inquiétée. Selon Thucydide, les Athéniens ayant abandonné le siège de Kition à cause de la famine, livrèrent devant Salamine de Kypros un combat de terre et un de mer contre les Phéniciens, les Kypriotes et les Kilikiens, et furent vainqueurs dans ces deux combats. Diodore place cette double victoire avant la mort de Kimon. Il ajoute qu'Artaxerxès effrayé envoya une ambassade aux Athéniens pour demander la paix, qui fut conclue aux conditions suivantes : le roi reconnaissait l'indépendance des villes grecques de l'Asie mineure et s'engageait à ne pas envoyer de troupes à une distance de trois jours de la côte, ni de vaisseaux au delà de Phasélis et des îles Chélidoniennes; les Athéniens de leur côté promettaient de ne plus troubler le roi dans ses domaines. Thucydide ne dit rien de ce traité. Plutarque en parle, mais il le place après la bataille de l'Eurymédon. Grote admet, malgré le silence de Thucydide, l'existence de ce traité, auquel on n'aurait pas dû attacher le nom de Kimon, et qui ne peut sembler glorieux pour les Grecs que si on le compare à celui qui fut conclu plus tard par Antalkidas. Kimon n'aurait pas consenti à l'abandon de l'Égypte et des villes grecques de Kypros; c'eût été renoncer à la politique panhellénique qu'il avait toujours défendue. Cette politique n'eut pas de représentant après lui; elle avait pour condition nécessaire l'alliance de Sparte et d'Athènes, et cette alliance avait contre elle le parti démocratique. « Après la mort de Kimon, dit Plutarque, rien de grand ne se fit ou ne fut tenté contre les Barbares. Les Grecs, animés les uns contre les autres par les démagogues, sans que personne se mît entre eux pour les séparer, en vinrent enfin à ces guerres impies qui ont relevé la puissance des

Perses. » Ajoutons, ce qui est plus triste encore, que les rivalités des cités grecques ont préparé la domination des rois de Macédoine.

Défection des Boiotes et des Mégariens. Soumission de l'Euboia. — L'alliance des Athéniens avec les Boiotes n'avait d'autre garantie que les gouvernements populaires établis dans les villes après la bataille des Oinophytes. Mais la démocratie ne s'impose pas, et les peuples qui n'ont pas su la conquérir savent encore moins la conserver. Les aristocrates exilés s'emparèrent d'Orchomène, de Chéronée et de quelques autres villes. Les Athéniens voulurent comprimer la révolte avant qu'elle eût pu s'étendre, et malgré les avis de Périclès qui les engageait à faire des préparatifs sérieux, mille volontaires appartenant pour la plupart à de riches familles se mirent en campagne sous la conduite de Tolmidès. La petite troupe reprit Chéronée, mais aux environs de Coroneia, elle fut investie par des exilés d'Orchomène auxquels s'étaient joints des Locriens et des exilés de l'Euboia. Tolmidès fut tué avec une partie de ses soldats, les autres furent emmenés en captivité. Pour ravoir les prisonniers, les Athéniens abandonnèrent la Boiotie. L'Euboia se souleva à son tour, Périclès partit pour la réduire avec cinq mille hoplites; mais pendant qu'il était en marche, on apprit que les Mégariens venaient de massacrer la garnison athénienne qu'eux-mêmes avaient demandée. En même temps, la trêve de cinq ans étant expirée, une armée spartiate, commandée par le jeune roi Pleistoanax, que les Éphores avaient placé sous la direction de Cléandridas, envahit l'Attique par les défilés de Gérania et ravagea le territoire d'Eleusis. Cependant elle se retira presque aussitôt sans avoir combattu, et Périclès reprit sa marche vers l'Euboia. Il la soumit et reçut les habitants à composition, excepté ceux d'Histiaia qui avaient massacré l'équipage d'un vaisseau athénien; il les chassa de leur territoire, qui fut partagé entre les pauvres d'Athènes. Les Lakédaimoniens, étonnés de la brusque retraite de leur armée, accusèrent Cléandridas et Pleistoanax de s'être laissé corrompre et les exilèrent. Quand Périclès rendit ses comptes au peuple, il porta une somme de dix talents sous ce titre : dépenses nécessaires; c'est ce qu'on

nomme aujourd'hui les fonds secrets. Le peuple comprit et ratifia sans demander d'explications.

La trêve de trente ans. — La défaite des Athéniens à Coronée leur fit perdre tout le fruit de la victoire des Oinophytes. Par le traité conclu pour trente ans en 445, ils durent abandonner Troizen et les points qu'ils occupaient en Achaïe, ainsi que les ports de Pègai et de Nisaia qu'ils ne pouvaient plus garder depuis la défection de Mégare, mais ils conservèrent les îles d'Aigine et d'Euboia. En limitant leur influence sur la Grèce continentale, ce traité les obligeait à concentrer toute leur activité sur leur empire maritime. La guerre contre les barbares étant terminée, il n'était pas facile de maintenir ce groupement hiérarchique de vassaux et de tributaires qu'on nommait l'alliance athénienne. L'hégémonie, ou suzeraineté militaire de Sparte semblait moins onéreuse, car Sparte n'avait pas de flotte à entretenir ; ses alliés lui fournissaient des soldats en temps de guerre, mais en temps de paix ils ne payaient pas de tribut et gardaient toutes les apparences de l'autonomie. Parmi les alliés d'Athènes, les îles de Chios, de Lesbos, de Samos, qui fournissaient des vaisseaux et des troupes, étaient à peu près dans la situation des Tégéates ou des Corinthiens parmi les alliés de Sparte ; mais ceux des confédérés qui, dès le temps d'Aristide et de Kimon, avaient préféré s'imposer un tribut, les Naxiens et les Thasiens qui avaient essayé de se séparer de la ligue athénienne, les Aiginètes qui n'y étaient entrés que par force, étaient moins des alliés que des sujets ; leur condition peut se comparer, non pas à celle des Hilotes et des Messéniens, car ils conservaient leur liberté individuelle, mais à celle des Périœkes laconiens. Pour les Grecs d'Asie, l'autonomie communale n'était plus qu'un souvenir ; le tribut qu'ils ne payaient plus au roi de Perse, il fallait le payer à la République d'Athènes. Ce système, qui faisait de la démocratie athénienne une aristocratie à l'égard de ses alliés, ne pouvait manquer d'exciter bien des colères. Si Paris, qui n'a que le privilège inutile d'être le siège du gouvernement, soulève par cela seul la jalousie des provinces, on peut se figurer quelle irritation devait produire l'idée d'une

capitale dans un pays comme la Grèce, où vivait encore la tradition de l'autonomie des cités.

CHAPITRE XIII

L'ART ET LA DÉMOCRATIE.

Démagogie de Périclès. — Les Clèrouchies. — Le droit au travail. — Concurrence artistique. — Le problème social résolu par l'art. — Le travail libre et le travail servile. — Le Parthénon. — La religion et la patrie associées dans l'art. — Alliance du réel et de l'idéal. — Les Propylées; Athènè protectrice. — l'Erechtheion. — Emploi du trésor fédéral. — Fêtes publiques : Panathénées, Thesmophories, Eleusinies. — L'initiation mystique. — Le drame d'Eleusis. — Le sanctuaire des Grandes Déesses. — Triptolème et Iakchos. — Culte mystique de Dionysos; les Orphiques. — Culte public de Dionysos; la Tragédie. — Le fonds théorique. — La Comédie. — Guerre de Samos. — Attaques contre Périclès; Anaxagore, Aspasie. — Exil de Phidias. — La Toreutique. — Le temple de Zeus à Olympie. — Polyclète. — Le temple de Phigalie. — Préséance morale d'Athènes.

Démagogie de Périclès. — La trêve de 445, conclue pour trente ans, n'en dura que quatorze, mais cette courte période est une des plus importantes dans l'histoire. Elle est remplie par la démagogie de Périclès ; j'emploie ce mot à dessein, quoiqu'on l'ait détourné de son véritable sens, parce qu'il exprime, étymologiquement, une autorité fondée sur l'opinion publique. Soit avec le titre de Stratège, soit sous quelque autre titre ou sans aucun titre officiel, Périclès garda jusqu'à sa mort la situation d'un ministre dirigeant. Ses ennemis l'appelaient Pisistrate ; l'histoire le comparerait plus équitablement à Richelieu ou à Colbert. Ce n'était pas un monarque, car le caractère du pouvoir monarchique est d'être inamovible, et si Périclès avait perdu la confiance du peuple, il eût été congédié du jour au lendemain sans révolution. C'était un démagogue, c'est-à-dire un conseiller, un guide du peuple qui seul était souverain à Athènes. Soldat ou matelot en temps de guerre, législateur et juge en temps de paix, citoyen partout et tou-

jours, un Athénien n'avait au-dessus de lui que l'assemblée de ses égaux, parce que le tout est supérieur à chacune de ses parties. Le peuple délibérait sur les mesures proposées par le Sénat, ou conseil des Cinq-cents, votait les dépenses et ratifiait les comptes, recevait les ambassadeurs, nommait des fonctionnaires toujours révocables, comptables et responsables, soutenait les guerres qu'il avait décrétées et obéissait aux lois qu'il avait faites. Pour le diriger, il fallait commencer par le convaincre, et si Périclès fut un puissant ministre, c'est parce qu'il était un grand orateur. Sa puissance, comme autrefois celle de Solon, était purement morale. Solon avait été le père de la démocratie : Périclès en fut l'amant ; il voulut en faire une idole parfaite, pour l'offrir à l'admiration du monde, et il y réussit ; l'Athènes de Périclès, qui a mérité d'être appelée la Grèce de la Grèce, occupe le zénith de la civilisation. On pourrait sans doute rêver quelque chose de plus, une large extension du système démocratique à toutes les parties d'un vaste territoire; on pourrait préférer à cette cité reine une fédération égalitaire de cités libres. Mais Périclès n'était pas un rêveur: la Ligue de Délos n'existait plus, il n'essaya pas de la ressusciter. Ce qu'il voulait, c'est que le peuple-roi fût digne de commander à des hommes libres, qu'il fût l'arbitre de leurs différends, le protecteur de leur commerce, assez fort pour les défendre par ses vaisseaux et ses armées. Dans une monarchie, on trouve naturel que le roi ait une liste civile, et de magnifiques palais pour y donner des fêtes brillantes : Périclès, qui prenait au sérieux la souveraineté du peuple, voulait, par un emploi large mais judicieux des revenus publics, attribuer à ce souverain collectif tous les privilèges de la royauté.

Les Clérouchies. — Le développement rapide de l'empire maritime d'Athènes surexcitait les espérances; on parlait de conquérir la Sicile, l'Étrurie, Carthage. Périclès combattait ces ambitions téméraires, trouvant que les Athéniens n'avaient pas trop de toutes leurs forces pour conserver ce qu'ils possédaient. Il envoyait chaque année en course soixante galères, montées par un grand nombre de citoyens qui, soudoyés huit mois de l'année, se formaient à toutes les connaissances de la marine. Ces expéditions maritimes montraient la puissance

d'Athènes partout présente, dans la mer Egée, la Propontis, le Pont-Euxin. Pour mettre les villes de la Chersonnèse de Thrace à l'abri des incursions des barbares, on ferma l'isthme par une muraille tirée d'une mer à l'autre. Une colonie de mille Athéniens y fut établie. Une flotte nombreuse et bien équipée parcourut le Pont-Euxin pour montrer aux comptoirs grecs établis dans ces parages que si Milet, ruinée par les Perses, n'était plus en état de les protéger, Athènes leur servirait de métropole. Sinope, alors en lutte contre son tyran Timèsiléos, ayant demandé l'appui des Athéniens, Périclès y laissa treize galères commandées par Lamachos, qui chassa le tyran et ceux de son parti; leurs maisons et leurs terres furent partagées entre six cents colons athéniens. La ville d'Amisos, probablement à la même époque, reçut un si grand nombre d'Athéniens, qu'au temps de Mithridate, toute la population passait pour originaire de l'Attique. En 440, les descendants des Sybarites, après avoir essayé inutilement de relever leur ville détruite par les Crotoniates, demandèrent l'appui des Athéniens, et cette demande fut soutenue par Périclès. Des colons, partis d'Athènes mais recrutés dans toutes les parties de la Grèce, fondèrent la ville de Thourioi, près de l'emplacement de l'ancienne Sybaris. Parmi eux étaient l'historien Hérodote et l'orateur Lysias. Quelques années plus tard, en 437, malgré l'échec qu'ils avaient essuyé dans une première tentative, les Athéniens reprirent le projet d'une colonie aux Neuf-Voies, sur le Strymon. Mille colons s'y établirent sous la conduite d'Agnon, fils de Nikias et fondèrent Amphipolis. Mais là comme à Thourioi, les Athéniens paraissent avoir été mêlés avec des Grecs de différentes races.

Les colonies athéniennes dans la mer Egée présentent un caractère particulier qui les rapproche des colonies romaines. Au lieu d'être émancipées de la mère patrie, comme dans l'ancien système colonial des Grecs, elles formaient un prolongement du territoire de l'Attique qui n'était ni assez étendu ni assez fertile pour nourrir tous ses habitants. On les nommait Clèrouchies, ou terres distribuées par le sort. C'est ainsi que les îles d'Imbros, de Lemnos, de Skyros, appartenaient à des propriétaires athéniens. L'île d'Euboia, dont les terres les

plus fertiles avaient été partagées entre des citoyens d'Athènes, devint le grenier de l'Attique. D'autres furent établis à Naxos et à Andros. Les Clèrouques restaient citoyens d'Athènes et inscrits sur les registres de leurs dèmes. Ils étaient soumis aux lois et aux décrets votés par le peuple et ils pouvaient prendre part aux délibérations. Rien ne les obligeait à résider sur leurs terres ; l'absence pour un voyage dans les Clèrouchies était acceptée comme excuse valable par les tribunaux, et quand une taxe foncière était établie à Athènes, les Clèrouques la payaient également. Lytton Bulwer compare la situation des Clèrouques athéniens dans les îles de la mer Egée à celle des propriétaires anglais en Irlande. Les Clèrouchies étaient comme des garnisons qu'Athènes établissait dans les provinces de son empire maritime pour protéger son commerce et assurer ses approvisionnements, dans le cas d'une invasion de l'Attique par les Péloponnésiens.

Le droit au travail. — Une démocratie ne doit pas laisser à des particuliers le soin de nourrir les pauvres. Les larges aumônes de Kimon faisaient honneur à sa charité, mais l'aumône humilie celui qui la reçoit, même s'il ne l'a pas demandée : elle entretient la paresse sans détruire la misère et peut devenir pour un ambitieux un moyen de corruption. Le travail seul affranchit l'homme sans l'humilier. Dans une société bien constituée, il ne doit pas y avoir de forces perdues, et les Athéniens avaient fait une loi contre l'oisiveté. « Chez nous, dit Périclès, dans Thucydide, il n'est honteux à personne d'avouer qu'il est pauvre, mais ne pas chasser la pauvreté par le travail, voilà ce qui est honteux. Les mêmes hommes se livrent à leurs affaires particulières et à celles du gouvernement, et ceux qui font profession du travail manuel ne sont pas étrangers à la politique. » La question économique qui, sous le nom de paupérisme, épouvante nos vieilles sociétés, Périclès l'avait résolue il y a plus de deux mille ans par le travail. Le peuple l'ayant chargé de diriger les finances de la république, il trouva dans la reconstruction des temples un moyen de faire travailler une foule d'ouvriers de toutes professions. Comme il prévoyait que les dépenses qu'il aurait à faire soulèveraient une opposition violente, il essaya de présenter l'œuvre qu'il méditait comme

une manifestation panhellénique. Ce qui avait le plus indigné les Grecs dans l'invasion de Xerxès, c'était la destruction des temples. Rien de pareil n'était arrivé dans les guerres que les Grecs se faisaient entre eux; la religion étant la même pour tous, les lieux sacrés étaient toujours respectés de part et d'autre. Les Perses n'avaient pas eu les mêmes scrupules; leur religion était iconoclaste, comme celle des Juifs qui s'en rapproche beaucoup. L'acharnement déployé contre les temples et les statues des Dieux avait donné à la guerre Médique le caractère d'une guerre religieuse. Les Grecs avaient d'abord résolu de ne pas relever les temples détruits et d'en laisser subsister les ruines comme témoignage de la fureur sacrilège des barbares. Périclès, bien décidé à ne pas tenir compte de cette résolution, essaya de la faire annuler par un vote solennel. « Un décret, dit Plutarque, invita tous les peuples grecs d'Europe et d'Asie, toutes les villes, grandes et petites, à envoyer des députés à Athènes, pour y délibérer sur la reconstruction des temples brûlés par les barbares, sur les sacrifices qu'on avait voués aux Dieux pour le salut de la Grèce pendant la guerre; enfin sur les moyens de rendre la navigation sûre et d'établir la paix entre tous les Grecs. » Les Spartiates, qui n'avaient pas souffert de l'invasion, ne voulurent pas jouer le rôle de comparses dans un congrès qui aurait été tenu à Athènes et présidé par les Athéniens; ils firent rejeter la proposition de Périclès.

Concurrence artistique. — Puisqu'on ne voulait pas d'une action commune, il fallait se préparer au concours, comme dans les jeux Olympiques. Une lutte pacifique allait s'engager sur le terrain de l'art, et la palme allait être vivement disputée, car les grands artistes ne manquaient pas. Dans sa reconnaissance pour les Dieux qui l'avaient délivrée, la Grèce leur élevait partout des temples et multipliait leurs images. Outre le temple d'Aigine, dont j'ai parlé au chapitre précédent, et les grands temples d'Agrigente et de Sélinonte qui n'étaient pas terminés, il faut citer le temple d'Olympie, bâti par l'Eléien Libon et déjà en partie orné de sculptures. Le peintre du grand style, Polygnote de Thasos, qui, pendant la stratégie de Kimon, avait décoré le Thèseion et le Portique d'Athènes, achevait probablement à cette époque les peintures de la Leschè de

Delphes représentant, d'un côté la prise de Troie, de l'autre le séjour des morts. Pour assurer l'unité artistique des travaux qu'il voulait faire exécuter à Athènes, Périclès en fit donner la direction générale à son ami Phidias, qui était à la fois peintre, fondeur, sculpteur et toreuticien. Ce choix n'était pas une faveur ; il était justifié par la réputation de Phidias, dont on citait plusieurs ouvrages célèbres : une statue d'Athènè faite pour les Lemniens et qu'on surnommait la Belle; une Athènè guerrière en bois doré, avec la tête, les pieds et les mains en marbre; c'est ce qu'on appelait un *acrolithe*. Cette statue avait été commandée par les Plataiens pour le temple qu'ils élevèrent avec le butin de la bataille de Platée. Phidias avait en dehors d'Athènes des rivaux dignes de lui: les plus fameux étaient Myron d'Eleuthère et l'Argeien Polyclète ; tous deux avaient eu comme lui pour maître Agéladas d'Argos. Myron s'attachait surtout à rendre le mouvement et la vie ; il devait sa réputation à ses statues d'animaux et à ses athlètes en bronze, comme le Coureur et le Discobole. Polyclète, qui fit plus tard pour Argos, sa patrie, une statue colossale d'Hèrè en or et en ivoire, était célèbre, comme Myron, par ses figures d'athlètes. Son Doryphore, ou lancier, devint le canon, c'est-à-dire la règle et le type des plus belles proportions du corps humain. C'est à lui que Pline attribue ce principe qui donne tant de vie aux statues grecques, de faire porter le corps principalement sur une jambe. On disait communément qu'il était supérieur à Phidias dans la représentation des hommes, mais que Phidias savait mieux faire les Dieux.

Le problème social résolu par l'art. — Thémistocle avait entouré la ville d'un rempart et créé le port du Pirée; Kimon avait embelli Athènes de jardins, de portiques et de gymnases; il avait élevé le Thèseion et le temple de la Victoire. Mais les édifices construits sous l'administration de Périclès surpassèrent tout le reste par leur inimitable beauté. Son nom et celui de son ami Phidias sont restés attachés à l'histoire du plus grand siècle de l'art. Le triple monument des divinités protectrices de l'Attique, sur l'emplacement du vieux sanctuaire d'Erechtheus ; le Parthénon, ou temple de la Vierge, construit par Ictinos et Callicratès pour remplacer celui qu'avaient brûlé les barbares:

le magnifique vestibule des Propylées, élevé par Mnésiclès à l'entrée du plateau sacré de l'Acropole, justifient encore par leurs ruines l'admiration unanime de l'antiquité. Dans la ville basse, on acheva le théâtre de Dionysos et on bâtit pour les concours de musique un Odéon, rappelant par la forme la tente de Xerxès; c'était Périclès lui-même qui en avait dessiné le modèle. La décoration intérieure et extérieure de tant de monuments employait une foule innombrable d'ouvriers et d'artistes pour préparer le marbre, le bois, les métaux, pour exécuter les peintures, les sculptures, les tapisseries. Tous les arts décoratifs s'unissaient à l'architecture pour exprimer la pensée politique et religieuse du peuple, l'élevant au bien-être par le travail, et à l'intelligence du vrai et du juste, par le spectacle du beau. Périclès avait trouvé dans l'art, qui est la forme la plus haute du travail, la solution du problème de la misère, qui trouble si profondément l'équilibre de l'Europe moderne.

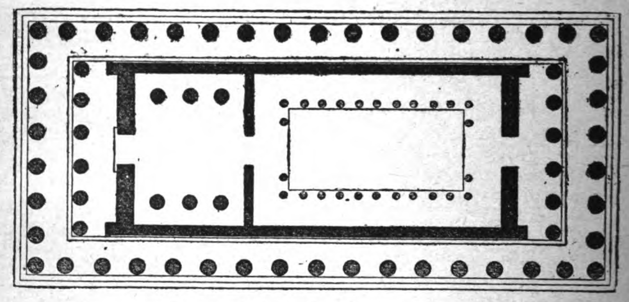
« La ville, disait-il au peuple, abondamment pourvue de tous les moyens de défense, doit employer ses richesses à des ouvrages qui entretiennent le bien-être pendant leur exécution et assurent dans l'avenir une gloire immortelle. Des ateliers en tout genre mettent en œuvre toutes sortes de matériaux, développent l'activité industrielle et artistique, occupent tous les bras, procurent un salaire à presque toute la ville, qui pourvoit ainsi elle-même à sa subsistance et à son embellissement. Ceux que leur âge et leur force rendent propres au service militaire, reçoivent une paie suffisante. Quant aux ouvriers, à ceux qui ne sont plus dans les rangs de l'armée, il fallait qu'ils eussent leur part des revenus publics sans l'attendre de la paresse et de l'oisiveté. En engageant le peuple dans ces grandes entreprises, qui occuperont longtemps toutes les industries, on fournit à la population sédentaire les moyens de profiter des richesses de l'État et d'y participer comme ceux qui sont sur la flotte, dans les garnisons et en campagne. Pour mettre en œuvre la pierre, l'airain, l'ébène, le cyprès, il faut des charpentiers, des maçons, des sculpteurs, des fondeurs, des teinturiers, des orfèvres, des ivoiristes, des tisserands, des peintres, des ciseleurs. Pour transporter ces matériaux, il faut des commerçants, des matelots, des pilotes, des charrons, des voitu-

riers, des charretiers, des cordiers, des paveurs, des mineurs. Et chaque industrie, comme un général, enrégimente toute une armée de manœuvres qui sont comme des instruments et un corps de réserve. Ainsi le travail répand et distribue l'abondance parmi tous les âges et toutes les conditions. »

Le travail libre et le travail servile. — Ce discours de Périclès, rapporté par Plutarque, est le plus précieux des rares documents qui nous restent sur l'histoire du travail dans l'antiquité. Il prouve d'une manière incontestable qu'à Athènes, dans la plus grande période de la civilisation, toutes les professions industrielles étaient exercées par des citoyens. Il y avait cependant, à cette époque et même antérieurement, des esclaves à Athènes. Ils étaient employés au travail des mines par les fermiers de l'État, à la culture des terres par les grands propriétaires ruraux; ils ramaient sur les vaisseaux marchands, ils remplissaient chez les riches citoyens ces fonctions domestiques qui gardent encore aujourd'hui le titre de fonctions serviles, et que les citoyens les plus pauvres auraient rougi d'exercer. Mais ce n'était pas à leur entretien que Périclès consacrait les fonds de l'État. A Athènes, les grands travaux d'art n'étaient pas exécutés par une population servile comme les monuments de l'Égypte, de l'Assyrie et de la Perse, ni par des prisonniers de guerre comme la piscine d'Agrigente et les carrières de Syracuse; ils étaient réservés aux citoyens, et c'est ce qui explique leur perfection. Ce n'étaient pas non plus des esclaves qui, à la même époque, gravaient lès coins des admirables monnaies de la grande Grèce et de la Sicile, qui modelaient les figurines de terre cuite trouvées dans le cimetière de Tanagra, qui peignaient les vases dits du beau style, à figures rouges sur fonds noir, d'un dessin si libre et si pur, et ces fioles blanches qu'on nommait Lékythia et qui ne se fabriquaient qu'à Athènes, dans le quartier du Céramique. Plus tard, quand la continuité des guerres eut fait déserter les ateliers, quand à Athènes et dans le reste de la Grèce il n'y eut plus pour les citoyens d'autre métier que celui des armes, comme cela était arrivé à Sparte dès l'origine, quand on trouva plus commode de s'enrichir par le pillage et le butin que par l'industrie, alors le travail servile remplaça le travail

libre, et alors aussi la décadence de l'art commença. On l'aperçoit déjà dans la peinture des vases du style riche. Plus tard encore, à l'époque romaine, elle envahit la sculpture; il y eut des sarcophages fabriqués dans des ateliers d'esclaves, comme nous fabriquons à la mécanique des articles d'exportation. Mais il n'en était pas ainsi dans la grande époque de l'art; il aurait été aussi impossible à des esclaves de sculpter la frise du Parthénon que d'écrire les chœurs d'Œdipe à Colone.

Le Parthénon. — Le Parthénon, bâti tout entier en marbre pentélique, est entouré d'un péristyle de colonnes doriques, comme le temple d'Aigine et le Thèseion, mais il en a huit sur chaque façade. Cette colonnade, qui repose sur un soubasse-



Plan du Parthénon.

ment de trois marches, entoure un bâtiment rectangulaire divisé en deux salles inégales. La plus grande, ouverte à l'Orient, était proprement la demeure de la Vierge, le Parthénon; c'est là qu'était la statue de la Déesse. Dans la chambre postérieure, ou opisthodome, était renfermé le trésor public. Comme la plupart des temples consacrés aux divinités du ciel, le Parthénon était *hypaithre*, c'est-à-dire éclairé par une ou plusieurs ouvertures du toit, mais on ne sait pas exactement comment elles étaient disposées, aucun temple grec n'ayant conservé sa toiture. Il y avait à l'intérieur du Parthénon une colonnade qui n'existe plus, mais on peut se rendre compte de sa disposition d'après le grand temple de Paistum, où on voit de chaque côté, à l'intérieur, un double étage de colonnes

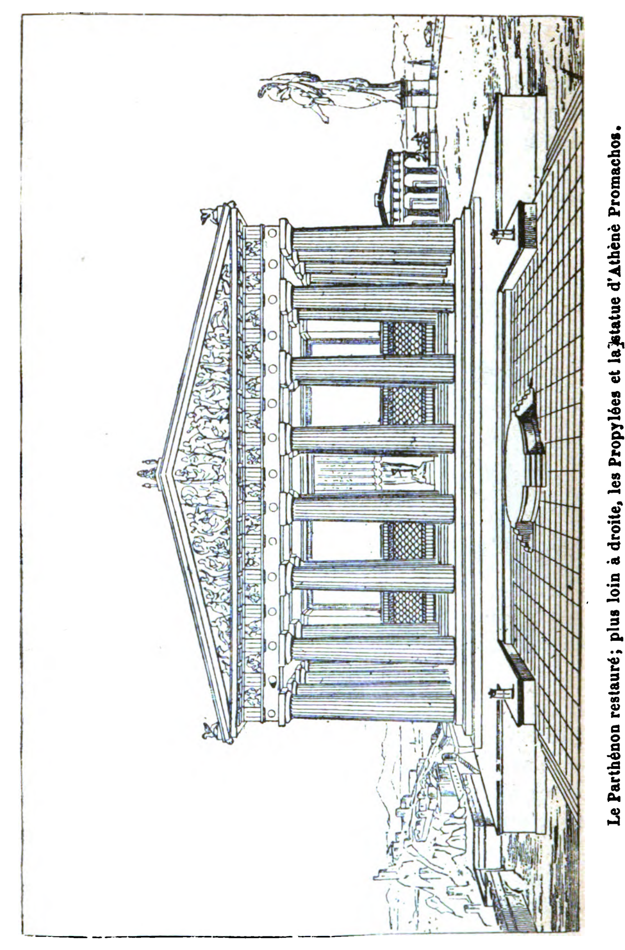
doriques. Les colonnes du Parthénon ne sont pas entièrement verticales, mais très légèrement inclinées vers le centre de l'édifice. On a observé de plus une convexité presque imperceptible dans les lignes horizontales du soubassement et de l'entablement. La polychrômie des édifices grecs n'est plus contestée, mais il en reste trop peu de traces pour qu'on puisse dire dans quelle mesure le principe était appliqué. Il paraît certain que les triglyphes étaient bleus, ainsi que les mutules et le fond de la frise de la Cella ; celui des métopes était rouge ;



Le Parthénon (état actuel).

il y a incertitude sur la couleur du fond des tympans. Les contrastes se fondaient dans l'harmonie de la lumière et de la perspective aérienne. La délicatesse de l'ornementation aurait empêché d'en apercevoir les détails à la hauteur où ils se trouvaient placés, s'ils n'eussent été accentués par des oppositions de couleurs vives, quelquefois métalliques : ainsi les gouttes des mutules étaient dorées, les caissons bleus des plafonds, ayant chacun au milieu une grande étoile d'or, présentaient une image du ciel. Dans les bas-reliefs de la frise, des trous indiquent encore la place des ornements en métal, comme le harnachement des chevaux.

La religion et la patrie associées dans l'art (1). — Les

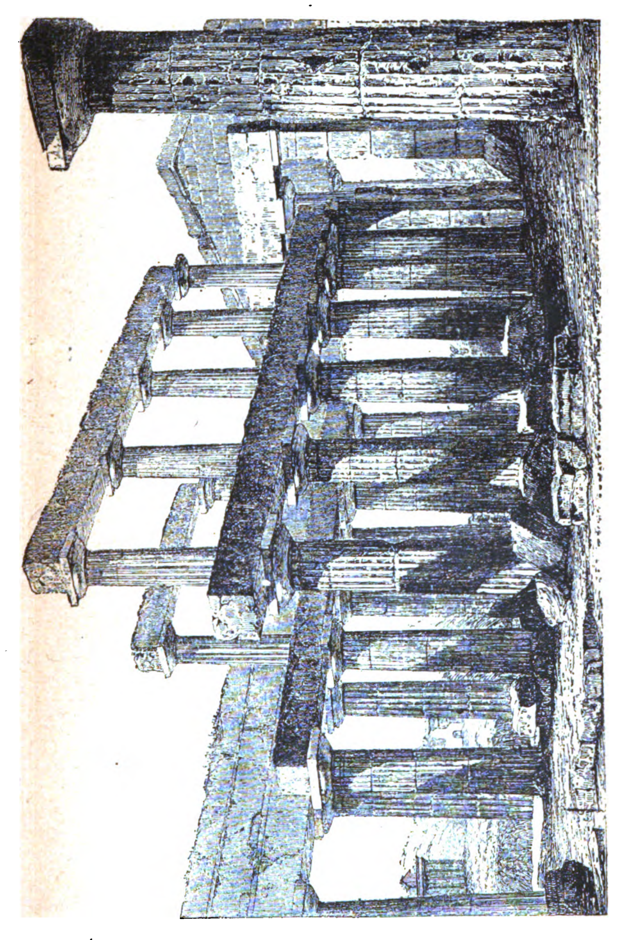


Le Parthénon restauré; plus loin à droite, les Propylées et la statue d'Athènè Promachos.

fragments qui nous restent des sculptures du Parthénon nous

(1) *De la sculpture antique et moderne*, par Louis et René Ménard, ouvrage couronné par l'Académie des beaux-arts, 1867.

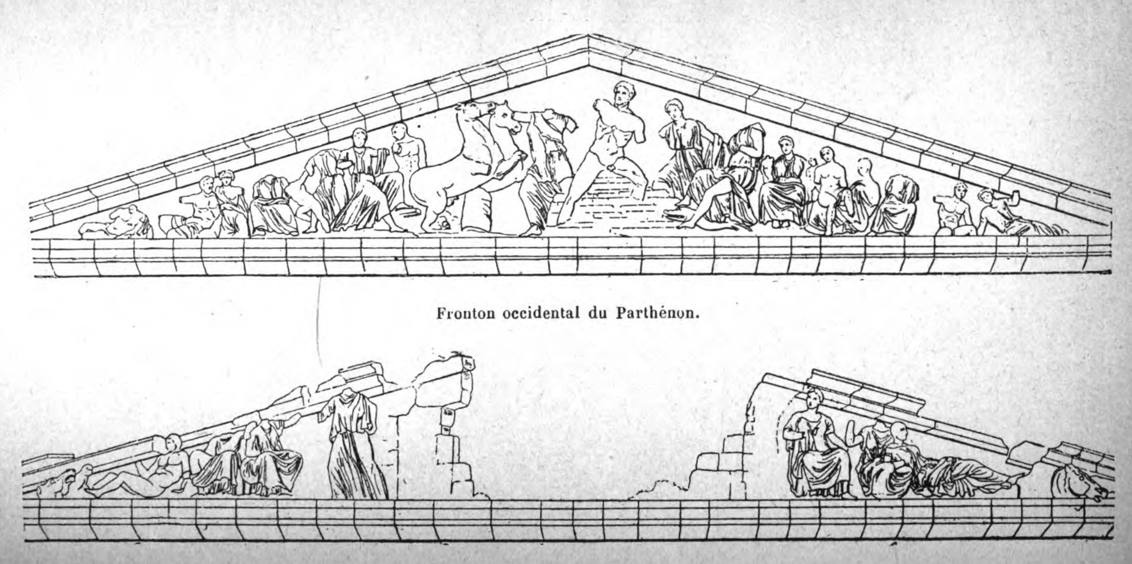
montrent comment les Grecs comprenaient l'alliance des arts et traduisaient par la décoration d'un monument la pensée



Intérieur du grand temple de Paistum.

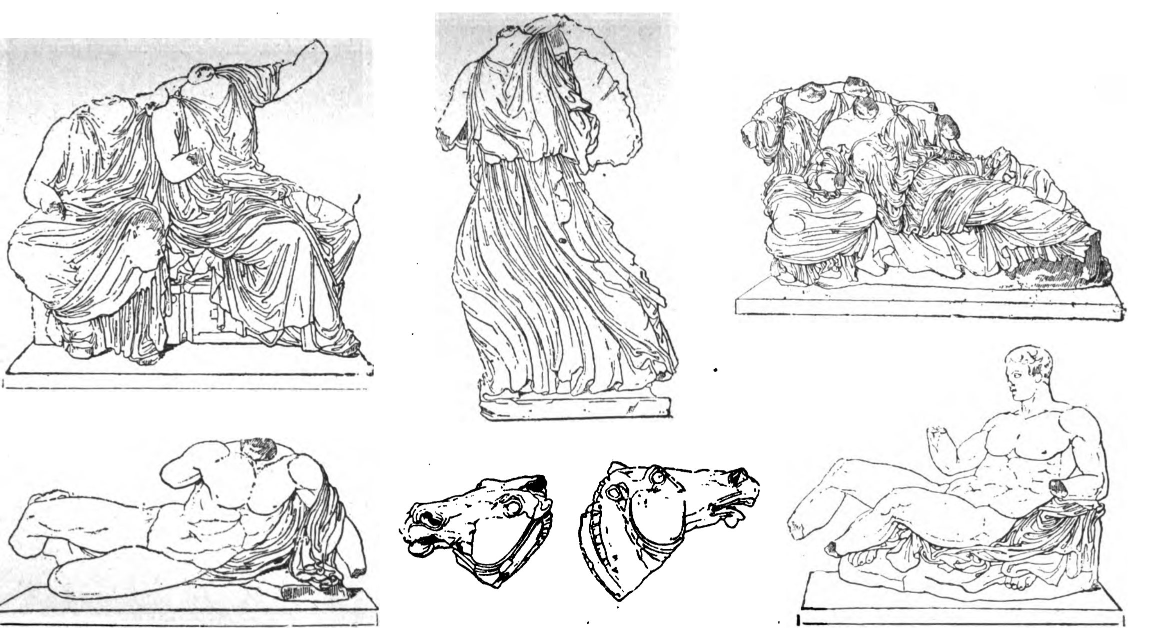
dont il était le signe visible. Le plan conçu par Phidias, en exprimant les rapports mutuels d'Athènè et de la ville qui

Les rontons du Parthénon avant le bombardement de 1687, d'après les dessins de Carrey.



Fronton occidental du Parthénon.

Fronton oriental du Parthénon.



Principaux fragments des statues des frontons (British Museum).

porte son nom, confondait la gloire de l'une dans la divinité de l'autre et faisait du Parthénon un monument à la fois national et religieux, un symbole visible de la majesté d'Athènes. Parmi les artistes qui exécutèrent ce vaste ensemble sous la direction de Phidias, quelques-uns, comme Alcamène, étaient plutôt ses émules que ses élèves. Ils dirigeaient probablement les travaux extérieurs, pendant que Phidias achevait lui-même l'œuvre la plus importante, la grande statue d'or et d'ivoire de la Déesse. Le fronton occidental, représentant la lutte d'Athènè et de Poseidon, était presque entier lorsqu'il fut dessiné par Carrey, élève de Lebrun, qui avait accompagné M. de Nointel, ambassadeur de France en Turquie. Mais il a beaucoup plus souffert que l'autre lors du bombardement du Parthénon par les Vénitiens en 1687; il n'en reste plus qu'une figure et cinq fragments très mutilés. Le fronton oriental représentait la naissance d'Athènè. Il n'en reste que neuf figures, qui sont à Londres; celles du milieu, qui étaient les principales, ne sont pas représentées dans les dessins de Carrey; elles avaient été détruites par les chrétiens pour ouvrir une fenêtre, quand le temple fut changé en église.

La série des traditions locales de l'Attique, depuis le combat contre les Kentaures jusqu'à la victoire de Marathon, était développée dans les quatre-vingt douze métopes sculptées en haut relief entre les triglyphes. Derrière le péristyle, en haut des murs extérieurs de la Cella, se déroulaient les bas-reliefs de la frise formant le complément de la décoration du temple. Du milieu de la façade occidentale, partait, en deux bandes parallèles, la procession des Panathènées. Les quadriges victorieux dans les courses de chars, les cavalcades, les sacrificateurs conduisant les moutons et les bœufs, les musiciens et les poètes avec des flûtes et des lyres, les jeunes filles précédées par les magistrats d'Athènes et portant des offrandes dans des corbeilles et le voile de la Déesse, formaient un double cortège et se réunissaient sous la partie antérieure du portique où les Dieux, assis de chaque côté de l'entrée, semblaient les attendre et les recevoir. Ainsi, autour du temple était représenté le peuple lui-même célébrant la fête la plus auguste de sa religion nationale. Par une admirable entente des lois

optiques de la décoration monumentale, les figures des frontons et des métopes, destinées à recevoir directement la lumière, sont en ronde-bosse ou en haut-relief, tandis que celles de la frise, éclairées seulement par le reflet du sol, n'ont qu'une très faible saillie. Il faut remarquer aussi la symétrique alternance des lignes verticales dans les triglyphes et des lignes diagonales dans la composition des métopes.

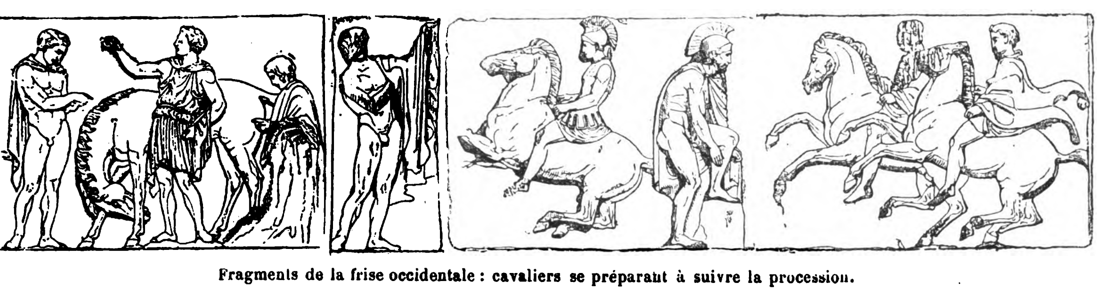
Alliance du réel et de l'idéal. — Le comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur de France en Turquie, ayant rapporté au Louvre une des métopes du Parthénon et une tablette de la frise, lord Elgin, ambassadeur d'Angleterre, s'autorisa de ce mauvais exemple et enleva tout ce qui restait des deux frontons, les métopes et plus de deux cents pieds de la frise, pour les vendre au Musée britannique. Le gouvernement hésitait à donner la modique somme demandée, et l'auteur du sacrilège flétri par Byron ne serait peut-être pas rentré dans ses frais sans une consultation archéologique de Visconti. L'art tient une si petite place dans l'éducation moderne que bien peu, même parmi les lettrés, sont en état de comprendre la beauté incomparable de ces marbres mutilés; on les admire sur la foi des artistes. Mais chez ceux-ci, du moins, l'admiration est sincère et unanime. Les écoles les plus opposées sont d'accord sur ce point. Bien des théories exclusives se sont produites de nos jours, le but de l'art est la vérité pour les uns, la beauté pour les autres; mais devant ces marbres sacrés, toutes les oppositions disparaissent, chacun y reconnaît son rêve, car là comme dans les poèmes d'Homère, le réel se confond avec l'idéal; c'est l'hymen de la terre et du ciel. Les sculpteurs ne se lassent pas d'admirer le modelé sobre et libre à la fois de ces figures nues où les plans sont accusés avec tant de fermeté, où se joignent à la rude fierté de l'allure toutes les délicatesses de la forme, tous les frémissements de la vie. On n'est pas moins frappé par la souplesse et la légèreté des draperies, dont les plis abondants suivent les formes et les font valoir, en les accompagnant de moelleuses ondulations; par la grâce et l'abandon des figures de femmes, par la simplicité des attitudes, la pureté des lignes, l'harmonie des proportions. On retrouve ce sentiment intime et profond de la vie dans toutes les parties





Fragments de la frise orientale du Parthénon : la procession des Panathénées.





Fragments de la frise occidentale : cavaliers se préparant à suivre la procession.

de la frise; d'un bout à l'autre c'est la même naïveté d'observation associée d'une manière merveilleuse à la même pureté idéale ; c'est le naturel sans trivialité, la majesté sans emphase, la grandeur sans effort. Chaque détail, parfait en lui-même, se fond dans la perfection de l'ensemble, comme les volontés libres dans la démocratie, comme les Lois éternelles, qui sont les dieux, dans la grande symphonie du Cosmos.

Les Propylées. — Athènè protectrice. — L'Acropole d'Athènes était à la fois une enceinte sacrée et une forteresse



Tête de l'Athènè de Phidias
(camée d'Aspasios).



L'Acropole d'Athènes
(revers d'une monnaie de bronze).



L'Athènè de Phidias
(Tétradrachme athénien).

accessible seulement à l'ouest, du côté de l'Agora. Au sommet d'un escalier de marbre, partagé en deux dans sa longueur par une rampe unie pour le passage des chevaux et des chars, les Propylées de Mnésiclès avaient le double caractère d'un vestibule de temple et d'une porte de citadelle. De chaque côté d'un mur percé de cinq ouvertures inégales, s'élevait un portique de six colonnes doriques inégalement espacées. Deux ailes en saillie, qui étaient aussi d'ordre dorique, encadraient le portique extérieur séparé du mur par un vestibule dont six

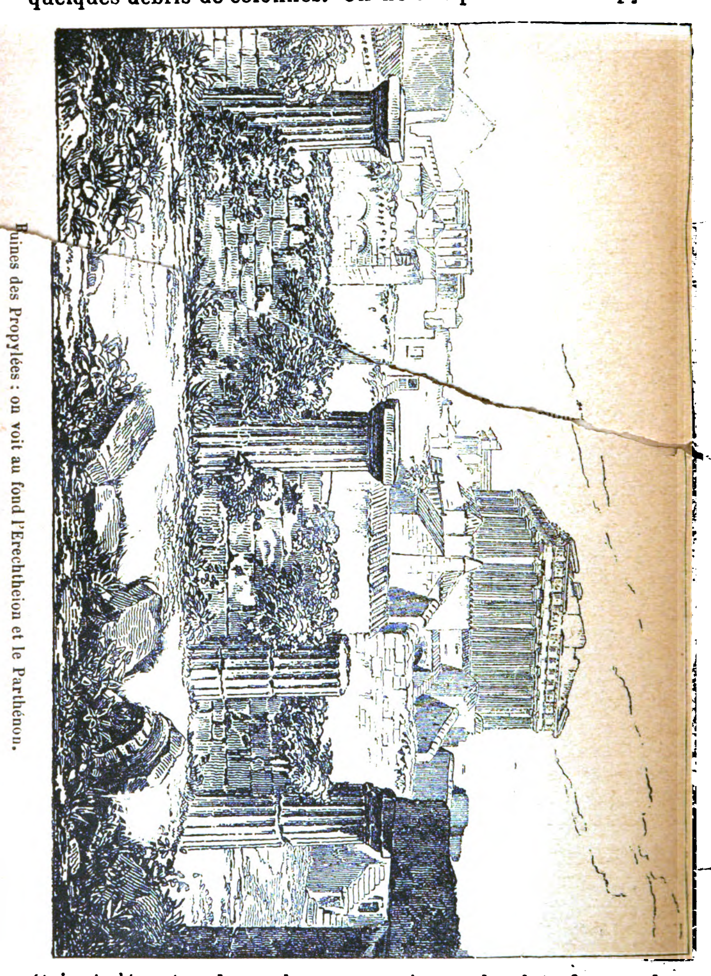
colonnes ioniques soutenaient le plafond. L'aile gauche contenait une salle de peintures ; l'aile droite était plus petite, à cause du temple de la Victoire Aptère bâti en avant et dans un axe un peu différent. Les Propylées, commencées en 437 et



Statuette du musée de Turin reproduisant l'Athènè du Parthénon.
(La statue de Phidias portait d'une main la Victoire, de l'autre elle tenait la lance et le bouclier ; à côté d'elle était un serpent, symbole d'Erechtheus.)

achevées cinq ans après, ont été admirées dans l'antiquité à l'égal du Parthénon. Pausanias vante surtout la dimension des blocs de marbre et le soin avec lequel ils étaient assemblés. Au quatorzième siècle, les ducs d'Athènes en firent un château fort ; puis les Turcs y établirent un magasin à poudre et le monu-

ment fut détruit en 1656 par une explosion; il n'en reste que quelques débris de colonnes. On ne sait pas si les Propylées



Ruines des Propylées : on voit au fond l'Erechtheion et le Parthénon.

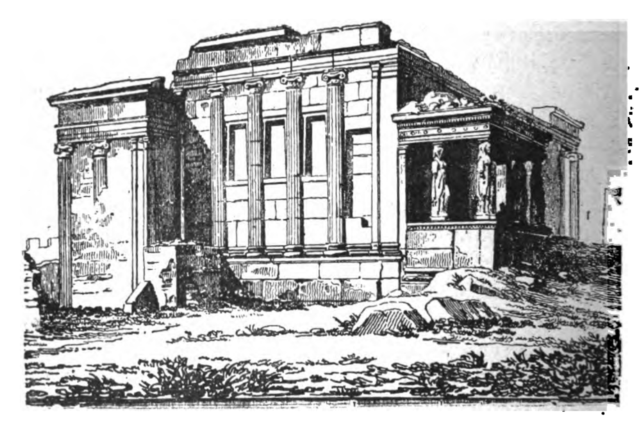
étaient décorées de sculptures; mais sur la plate-forme, devant le portique intérieur et dans l'axe de la porte principale,

comme pour protéger la citadelle, se dressait, étendant son bouclier sur la ville, la colossale statue de bronze d'Athènè protectrice, ouvrage de Phidias. Sur une monnaie athénienne on la voit représentée au sommet de l'Acropole, entre les Propylées et le Parthénon qu'elle dépasse de la tête et des épaules. On l'apercevait en mer depuis le cap Sounion. Quand Alaric et ses Goths arrivèrent devant Athènes, cette grande statue armée leur fit peur, et ils n'osèrent pas attaquer la ville. Athènè, reniée par son peuple, le protégeait encore.

L'Erechtheion. — On ignore quel fut l'architecte de l'Erechtheion et à quelle époque il fut construit; ou sait seulement qu'il ne fut achevé qu'après l'année 409. Malgré le silence de Plutarque, il est probable que les premiers travaux furent entrepris pendant l'administration de Périclès, car c'était le sanctuaire antique et vénéré de la religion des Athéniens. D'après l'Odyssée, la maison d'Erechtheus était le séjour préféré d'Athènè. L'olivier spontané et le puits d'eau marine, témoins de la contestation d'Athènè et de Poseidon au sujet de l'Attique, se trouvaient, selon Hérodote, dans le temple d'Erechtheus brûlé par les barbares. On disait que le lendemain de l'incendie, la souche de l'olivier planté par la Déesse avait poussé un rejeton d'une coudée. Le monument d'ordre ionique élevé sur l'emplacement de cet ancien temple était consacré, selon Pausanias, à Athènè Polias, ou patronne de la ville, et à Pandrose, une des filles de Kekrops et la première prêtresse d'Athènè ; Poseidon y avait un autel sur lequel on sacrifiait aussi à Érechtheus. La nécessité de respecter des choses saintes qui se rattachaient aux plus anciens souvenirs de la religion nationale, l'olivier sacré, la source d'eau salée, l'empreinte du trident de Poseidon, explique la disposition irrégulière et toute spéciale de l'Erechtheion, l'inégalité du sol sur lequel il est bâti, les portiques latéraux appuyés sur l'édifice principal et dans l'un desquels des statues de jeunes filles, au lieu de colonnes, supportent l'entablement.

Ces jeunes filles, que Pausanias appelle Canéphores, ou porte-corbeilles, et qu'on nomme aussi Arrhéphores ou Errhéphores, avaient un rôle important dans la fête des Panathénées; on les voit représentées sur la frise orientale du Par-

thénon, au-dessus de la porte d'entrée. Les Canéphores de l'Erechtheion sont le plus bel exemple de ces statues servant de colonnes qu'on nomme Caryatides. La corbeille qu'elles portent sur la tête tient lieu de chapiteau. Les autres parties de l'édifice offrent le modèle le plus pur et le plus élégant de l'architecture ionique. On y a trouvé des traces nombreuses d'une riche ornementation polychrome. Dans le sanctuaire principal était l'antiqne statue de bois d'Athènè Polias, qu'on disait tombée du ciel, et dont le voile, brodé par les jeunes filles d'Athènes, était renouvelé périodiquement à la fête des Panathénées.

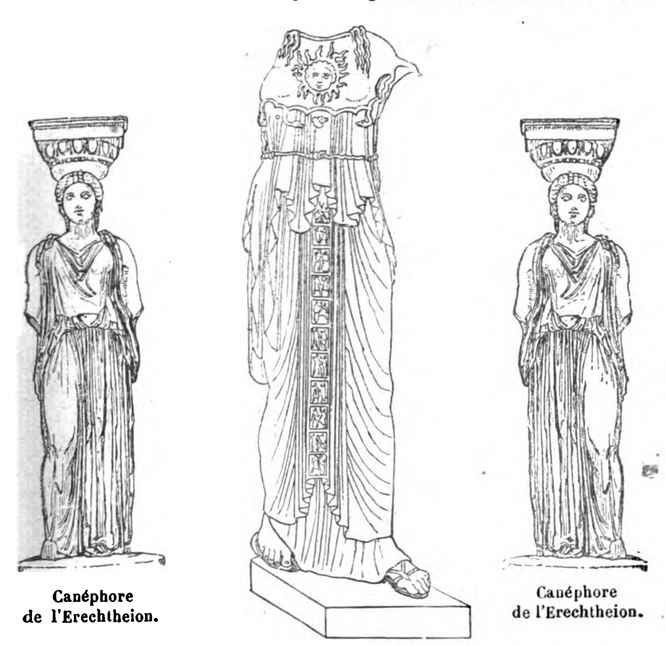


L'Erechtheion.

Une lampe d'or à mèche d'amiante brûlait perpétuellement devant ce vieux simulacre, dont on croit voir une imitation dans l'Athènè du musée de Dresde ; les petits carrés où sont sculptés en bas-relief les combats des Dieux et des Géants reproduisent les broderies du péplos.

Emploi du trésor fédéral. — Les revenus d'Athènes consistaient dans le fermage des domaines publics, notamment des mines de Laurion, dans les taxes sur les étrangers domiciliés et sur les esclaves, dans le produit des douanes, des amendes et confiscations. Ces revenus n'auraient pas suffi à payer les grands travaux d'art entrepris par Périclès. Mais per-

dant les dernières guerres, sur la demande des Samiens, le trésor commun des alliés, qui ne paraissait pas en sûreté à Délos, avait été transporté à Athènes. Depuis la paix, Périclès en employait une partie aux édifices publics, et c'était là un des principaux sujets de plainte des aristocrates : « On ne peut se dissimuler, disaient-ils, que l'argent destiné aux frais de la



Canéphore de l'Erechtheion.

Canéphore de l'Erechtheion.

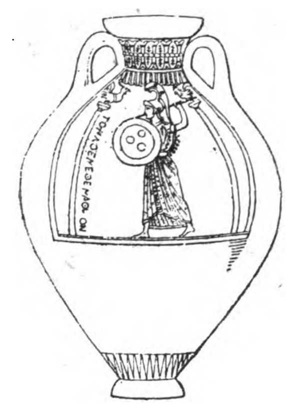
Athènè Polias (Musée de Dresde).

guerre est employé à orner notre ville, comme une femme coquette que l'on couvre de bijoux et de pierres précieuses. » Périclès répondit par un argument que nous ne pourrions pas opposer aux provinciaux, s'ils se plaignaient de payer la subvention des théâtres de Paris, l'entretien des Musées et les chaires du Collège de France. Selon lui, Athènes ne devait pas compte aux alliés de l'emploi de leur argent, puisqu'elle

faisait la guerre pour eux : « Nous combattons pour leur défense, disait-il, et nous éloignons les barbares. Ils ne fournissent ni chevaux, ni soldats, ils ne contribuent que de leur argent : or l'argent n'appartient pas à ceux qui le donnent, mais à ceux qui le reçoivent, pourvu qu'ils tiennent leurs engagements. » Le peuple n'était pas convaincu ; Périclès s'en aperçut bien, et allant droit au but : « Trouvez-vous donc, dit-il, que j'aie trop dépensé ? — Oui, répondirent ses adversaires, et beaucoup trop. — Eh bien, reprit-il, cette dépense ne sera pas à votre charge ; je m'engage à la supporter seul. Mais mon nom seul aussi sera placé parmi les inscriptions des édifices. » Aussitôt tout le peuple s'écria qu'il ne voulait pas lui laisser la gloire de tant de beaux ouvrages, et l'autorisa à prendre dans le trésor de quoi en couvrir les frais, sans rien épargner. L'habile démagogue avait bien prévu cette réponse ; si on l'avait pris au mot, il aurait été fort embarassé, car sa fortune personnelle n'était pas très considérable. Il vivait avec une stricte économie, et sa probité, selon Thucydide, était au-dessus de tout soupçon. Quand il mourut, malgré les sommes immenses qu'il avait eues entre les mains, son patrimoine ne s'était pas augmenté d'une drachme.

Les fêtes publiques : Panathénées, Thesmophories, Eleusinies. — Depuis la mort de Kimon, le parti conservateur avait pour chef Thucydide, fils de Mélésias, qu'il ne faut pas confondre avec l'historien du même nom. Ses partisans, espérant faire exiler Périclès, provoquèrent un vote d'ostrakisme ; mais ce fut contre Thucydide que l'exil fut prononcé. Périclès, sûr de l'appui du peuple, « portant sa tête comme l'Odéon », dit un poète comique du temps, put continuer les grands travaux qu'il avait entrepris. Mais dans une démocratie, ce n'est pas assez d'assurer la vie matérielle à tous les citoyens par le travail ; il faut que tous participent à la vie intellectuelle et morale, car la démocratie a pour principe l'égalité, qui est la justice. Les fêtes publiques, à la fois nationales et religieuses, coupent le travail par des intervalles de repos, et sont en même temps pour le peuple un instrument salutaire d'éducation. Les Athéniens passaient pour le plus religieux de tous les peuples, et les fêtes étaient plus nom-

breuses à Athènes que partout ailleurs. La plus célèbre, celle des Panathénées, rappelait la fusion primitive des dèmes de l'Attique dans l'unité de la Cité. Après la procession représentée dans la frise du Parthénon, il y avait des courses de chars, des exercices équestres où les cavaliers portaient des flambeaux, des luttes gymniques, des récitations de poèmes homériques et des concours de musique pour lesquels Périclès avait fait construire l'Odéon. Les athlètes vainqueurs recevaient pour récompense un vase d'huile tirée de l'olivier sacré. Il y a au Louvre plusieurs de ces vases panathénaï-



Vase panathénaïque (Musée du Louvre).

ques, avec la figure d'Athènè, un coq en signe de victoire, et l'inscription ΤΟΝ ΑΘΕΝΕΘΕΝ ΑΘΛΟΝ, car les voyelles longues Η et Ω n'étaient pas encore employées.

Après les Panathénées, les fêtes les plus importantes étaient les Thesmophories et les Eleusinies, célébrées en l'honneur de Dèmèter et de Corè qu'on nommait les Grandes Déesses. Dèmèter, la terre productrice, mère de la vie organisée, est en même temps la législatrice des hommes, car le travail agricole est le principe de toute civilisation. Sa fille Corè, la végétation, qui revient tous les ans du royaume souterrain d'Aïdès à la lumière du ciel, est le symbole éclatant de l'immortalité de

l'âme. A Athènes, les Thesmophories, ou fêtes de Dèmèter législatrice, destinées à solenniser les semailles d'automne, étaient célébrées exclusivement par des femmes mariées, et on voit par une comédie d'Aristophane que la présence d'un homme pendant les cérémonies eût été considérée comme un sacrilège. Les Eleusinies étaient une fête locale, se rattachant à l'époque où le canton d'Eleusis était encore indépendant d'Athènes. D'après une tradition rapportée par Pausanias, et à laquelle Thucydide fait allusion, à la suite d'une guerre entre Eleusis et Athènes, les Eleusiniens acceptèrent leur annexion à l'Attique, à la condition de conserver dans les familles indigènes des Eumolpides et des Kèrykes le sacerdoce des Grandes Déesses, avec les cérémonies traditionnelles, comme souvenir de leur ancienne autonomie. L'existence de familles sacerdotales dans la démocratie d'Athènes s'explique ainsi par la transformation de cultes privés en culte public, résultat naturel de l'union des tribus en corps de nation. Le respect des droits héréditaires fut combiné avec le principe démocratique de l'élection ; les prêtres d'Eleusis étaient choisis par les citoyens, les prêtresses par les femmes d'Athènes, mais toujours dans les familles éleusiniennes. Il n'y avait pas plus de danger pour la liberté qu'il n'y en aurait chez nous à ce que le métier de bedeau, de sacristain ou de suisse d'église fût héréditaire. Le peuple ne s'inquiétait pas de ces distinctions inoffensives et ne trouvait rien d'incompatible entre le respect des traditions et le sentiment républicain.

L'initiation mystique. — Le culte des Grandes Déesses était célébré par les Eumolpides sous une forme spéciale qui en faisait un culte privé. Quiconque demandait à y assister était dans la situation d'un étranger admis à une réunion de famille, sous la condition toute naturelle de respecter le foyer de ses hôtes et de n'en pas divulguer les secrets. De là le mot de mystère, dérivé de μύειν, fermer la bouche, rester muet. Ce mot, réservé d'abord aux fêtes d'Eleusis, fut étendu à d'autres cérémonies accomplies dans la nuit et le silence. Le mot τελετή, que nous traduisons par Initiation, et qui signifie accomplissement et perfectionnement, exprimait à la fois la consécration des signes visibles du mystère et la purification de ceux qui y

participaient. Un mystère n'était pas pour les Grecs un dogme incompréhensible à la raison et imposé par l'autorité ou accepté par la foi : cette idée est tout à fait étrangère au polythéisme; c'était une chose ineffable, ἀπόῤῥητον, qu'on ne devait pas révéler. Violer le secret des mystères, c'était attenter à une propriété privée, et en même temps commettre un parjure, car ceux qui demandaient l'initiation s'engageaient par serment à un silence absolu. Toute profanation était poursuivie par les Eumolpides devant les tribunaux. Par l'admission des Eleusiniens dans la cité athénienne, la religion des mystères était devenue un privilège des citoyens d'Athènes, entouré d'autant de restrictions que le droit de cité et protégé par autant de garanties. La violation du secret devenait ainsi une sorte de crime d'État. Mais il n'existe aucun motif d'imaginer une opposition quelconque entre ce culte et les formes publiques de la religion. Les initiés ne formaient pas une aristocratie intellectuelle ; rien, absolument rien ne justifie l'opinion qui les représente comme une classe de mandarins lettrés, méprisant les croyances du peuple. Le mystère éleusinien n'était pas une négation de la mythologie populaire; il était comme elle entièrement symbolique, sans aucune espèce d'enseigement ni d'explication, et chacun pouvait le comprendre à sa manière. Les symboles ne se démontrent pas, ils s'exposent, et la conviction descend dans les âmes préparées à recevoir. Ce caractère se retrouve même dans les religions modernes: Jésus-Christ ne parle qu'en paraboles.

Le drame d'Eleusis. — Comme toutes les autres fables de l'Hellénisme, le drame d'Eleusis avait sa source dans les traditions de l'époque pélasgique et a reçu sa première forme de l'épopée. Nous n'avons plus l'hymne de Pamphôs à Dèmèter, mais un hymne homérique, retrouvé en Russie à la fin du siècle dernier, expose en détail la légende éleusinienne. Les phases de la végétation, confondues dans un même symbole avec la destinée humaine, les alternatives de la vie, de la mort et de la résurrection, sont exposées dans ce petit poème, qu'on croit composé entre l'époque de la Théogonie d'Hésiode et les guerres médiques. La nature y est représentée sous les traits d'une mère (Γὴ μήτηρ, Δημήτηρ), la vie sous ceux d'une jeune fille enlevée par l'Invisible, Aïdès, roi des profondeurs souterraines,

pendant qu'elle cueillait le narcisse, la fleur narcotique et mortelle, dans les champs de Nysa, au milieu des Okéanides. La Déesse irritée contre Zeus, qui a donné sa fille pour épouse au roi des morts, s'éloigne de l'assemblée des Dieux. Vêtue de noir, cachée sous les traits d'une vieille femme, elle est accueillie à Eleusis par les filles de Kéléos qui la conduisent à leur mère Métanire. Mais rien ne peut distraire sa douleur, elle refuse toute nourriture, jusqu'au moment où une vieille servante, Iambè, par ses propos joyeux, parvient à la faire sourire. Alors la Déesse accepte le Kykéon, le breuvage sacré, dont elle-même enseigne la préparation. L'institution des mystères est ainsi rattachée à la légende religieuse. Le culte, qui n'était que l'expression extérieure du dogme, reproduisait toutes les phases de cette légende, dont les personnages étaient représentés par les hiérophantes et par les mystes ou initiés. L'enlèvement de Corè, le grand deuil de la nature, de la mère des douleurs, Δημήτηρ ἀχαιά, puis l'allégresse du ciel et de la terre à la résurrection du printemps, formaient un véritable drame sacré, avec ses alternatives de tristesse et de joie, de terreur et d'espérance. Toute proportion gardée entre les spectacles grossiers d'une époque barbare et les magnificences de l'art athénien, c'était quelque chose d'analogue aux mystères du moyen âge, qui représentaient aussi la mort et la résurrection d'un Dieu.

Le sanctuaire des Grandes Déesses. — Dans le champ de Rharos, où le blé avait été semé et récolté pour la première fois, s'élevaient les temples d'Eleusis, précédés par des propylées entièrement semblables à celles de l'acropole d'Athènes, sauf les ailes. Il y avait un temple d'Artémis Propylaia, c'est-à-dire portière, un autre consacré à Triptolème, un troisième au Père Poseidon. Quant au grand sanctuaire d'initiation, appelé Mégaron ou Anactoron, c'était un édifice couvert, comme l'Odéon, et destiné à contenir la foule des mystes, qui étaient à la fois spectateurs et acteurs du drame d'Eleusis. « Ce sanctuaire, dit Plutarque, fut commencé par Coroibos qui éleva le premier rang de colonnes et y posa les architraves. Après sa mort, Métagénès, du bourg de Xypete, plaça le cordon et le second rang de colonnes. Xénoclès, du bourg de Choleague, construisit le

faîte du sanctuaire avec son ouverture, ὀπαῖον τοῦ ἀνακτόρου ἐκορύφωσε. » Cette dernière phrase, très obscure, a donné lieu à une foule de conjectures sur la façon dont l'édifice était couvert. Le comble, quelle qu'en fût la forme, était supporté par une



Enlèvement de Corè (bas-relief d'un sarcophage).





Le printemps : rappel de Corè. L'automne : Corè dit adieu à sa mère et retourne chez son époux.

colonnade intérieure. Au-dessous de l'immense cella qui formait comme un théâtre, était une crypte, ou salle souterraine. Il y avait des processions symboliques figurant les courses de Dèmèter et d'Hécatè, et des effets de théâtre auxquels la perfection de la scénographie grecque donnait un caractère imposant

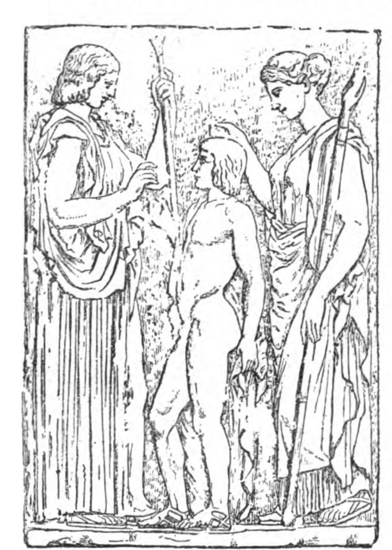
et grandiose. Des clartés splendides, succédant tout à coup aux ténèbres, faisaient passer les âmes d'une religieuse horreur aux extases de l'espérance. L'idée de la vie éternelle jaillissait spontanément de cet enseignement muet, qui pénétrait l'âme par les sens et la persuadait bien mieux qu'une démonstration philosophique L'enlèvement de Corè et son retour, ce n'est pas seulement la graine jetée en terre et renaissant dans la plante, c'est le réveil de l'âme au delà du tombeau. Au dernier acte de l'initiation, le suprême objet de contemplation mystique, offert par l'hiérophante à l'adoration des initiés, c'était l'épi de blé moissonné en silence, gage certain des promesses divines, symbole rassurant de renaissance et d'immortalité. Le Kykéon, ce breuvage sacré de la communion primitive, était, comme le saint sacrement des chrétiens, un signe sensible destiné à sanctifier l'homme. Quand les mystes avaient reçu la nourriture divine et traversé tous les degrés de l'initiation, leur bonheur était assuré même dans la mort, car ils avaient le secret de la vie éternelle (1).

Triptolème et Iakchos. Culte mystique de Dionysos; les Orphiques. — Triptolème, qui est seulement nommé dans l'hymne homérique parmi les rois d'Eleusis, joua plus tard un rôle plus important. Les monnaies éleusiennes et plusieurs vases peints nous le montrent assis sur le char ailé de Dèmèter, traîné par des serpents; il fut même substitué à Minos comme juge des morts, dans les légendes athéniennes. Un autre personnage dont l'importance devint encore plus considérable, Iakchos, n'est pas nommé dans l'hymne homérique; son association avec les Grandes Déesses est donc postérieure. On voit par un passage d'Hérodote qu'à l'époque des guerres Médiques, la clameur des mystes (ἰαχή), le long de la voie sacrée d'Eleusis, était personnifiée sous le nom d'Iakchos. Dans les *Grenouilles* d'Aristophane, Iakchos est invoqué dans l'enfer par le chœur des initiés, comme conducteur des mystères, et Dionysos, un des personnages de la pièce, s'associe à cette invocation, ce qui prouve qu'on ne confondait pas encore Iakchos et Dionysos. Il est difficile de savoir quand et comment se fit cette

(1) Pour les développements, voir mon ouvrage *Du Polythéisme hellénique*.

confusion. Rien de plus naturel que d'unir dans un même culte les principales divinités de l'agriculture, de la production et de la mort. L'idée du grain de blé qui meurt pour ressusciter en épi se représente sous une autre forme dans la pluie divine, Διόνυσος, tombant sur la terre pour renaître dans la liqueur sacrée des libations. Le vin pouvait être pris comme le pain pour symbole de la communion des êtres. Cependant on ne

La truie, symbole de fécondité (monnaie d'Eleusis).



Triptolème entre Corè et Dèmèter (bas-relief d'Eleusis).

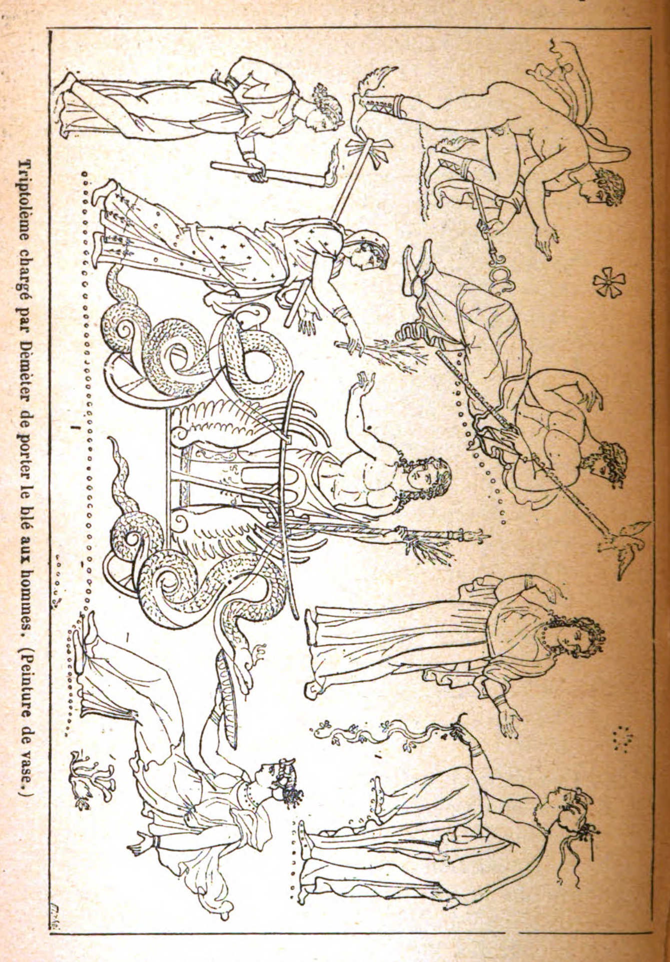


Triptolème sur le char ailé de Dèmèter (monnaie d'Eleusis).

sait pas exactement quel était le rôle mythologique de Dionysos dans les mystères d'Eleusis.

Dionysos avait d'ailleurs ses mystères particuliers dont on attribuait l'institution à Orpheus. Il circulait sous le nom d'Orpheus un grand nombre de poésies religieuses, entre autres un poème dionysiaque du devin Onomacrite, qui avait vécu à la cour des Pisistratides. On y célébrait la mort et la résurrection de Zagreus, forme mystique de Dionysos. Il y avait aussi une cosmogonie orphique, dont Aristophane fait la

parodie dans sa comédie des *Oiseaux*. L'orphisme n'était pas un sacerdoce, mais un thiase, c'est-à-dire une corporation



Triptolème chargé par Démèter de porter le blé aux hommes. (Peinture de vase.)

religieuse qui s'était formée ou recrutée des débris de la confrérie de Pythagore, comme je l'ai dit dans un des précédents

chapitres. Les Orphiques avaient, comme les Pythagoriciens, une discipline ascétique et des formules de purification qui s'alliaient à un système de métempsycose peut-être emprunté aux Égyptiens. Platon, qui leur doit cependant beaucoup, parle avec dédain de ces charlatans mystiques, « assiégeant les portes des riches et leur persuadant qu'ils ont reçu des Dieux le moyen de remettre à chacun les crimes qu'il a pu commettre, lui et ses ancêtres... Ils s'appuient sur un tas de livres composés par Musée et par Orpheus, enfants de la Lune et des Muses, à ce qu'ils disent, et ils persuadent non seulement des particuliers, mais des villes, que des sacrifices et des cérémonies peuvent expier et effacer les péchés des vivants et même des morts. » Par ses superstitions, ses tendances cléricales, et en ouvrant une porte aux fables immorales et aux dogmes unitaires de l'Orient, l'Orphisme contribua beaucoup à corrompre l'ancienne religion. Ce n'était d'ailleurs qu'une doctrine particulière, profitant de la liberté religieuse dont on jouissait en Grèce, mais qui n'eut jamais aucun caractère officiel.

Culte public de Dionysos; le théâtre. — Le culte public de Dionysos n'avait rien de mystique. Il consistait uniquement en représentations dramatiques. Les échantillons, malheureusement bien rares, qui nous sont parvenus des nombreuses tragédies d'Aischyle, de Sophocle et d'Euripide, suffisent pour nous montrer à quelle hauteur s'était élevé ce genre de poésie particulier aux Athéniens. Aischyle et Sophocle, qui tiennent après Homère le premier rang parmi les poètes grecs, sont différents sans être inégaux. Il y a plus de majesté religieuse dans Aischyle, un art plus parfait dans Sophocle. Euripide, le troisième en mérite comme en date, introduisit sur le théâtre la peinture variée des passions humaines, ce qui le fit appeler par Aristote le plus tragique des poètes et le fit accuser par Aristophane de corrompre les mœurs. Les personnages d'Aischyle semblent des Titans, ceux de Sophocle des Héros, ceux d'Euripide des hommes. Si on veut chercher des analogies dans la sculpture, puisque tous les arts sont frères, on peut comparer les tragédies d'Aischyle à ces nobles statues d'athlètes, mourant le sourire aux lèvres dans les frontons d'Aigine, celles de Sophocle aux marbres du Parthénon, celles d'Euripide aux

Niobides ou au Laocoon. Quant à la mise en scène des tragédies grecques, il est très difficile de s'en faire une idée. On sait seulement que la scénographie était devenue de bonne heure une branche spéciale de la peinture. Dès le temps d'Aischyle, le peintre Agatharchos avait appliqué la perspective à la décoration scénique, de façon à faire illusion aux yeux par l'apparence de la réalité. L'invention de la perspective linéaire est aussi attribuée à Démocrite et à Anaxagore. On fait honneur de la découverte de la perspective aérienne à Apollodore qui trouva, dit Plutarque, la dégradation et la décoloration de l'ombre, φθορὰν καὶ ἀπόχρωσιν σκιᾶς.

Le fonds théorique. — A l'époque où le théâtre était en bois, la sécurité publique avait paru exiger qu'on restreignît le nombre des spectateurs en imposant une modique rétribution à l'entrée. Cette rétribution avait été maintenue après la construction d'un théâtre en pierres, probablement en raison des frais toujours croissants de la mise en scène. Rétablir les entrées gratuites, c'eût été augmenter les charges, déjà bien lourdes, de la chorégie. D'un autre côté, il eût été contraire aux principes de la démocratie d'écarter les citoyens pauvres de ces représentations dramatiques qui étaient des fêtes nationales et religieuses. Il n'était pas admissible qu'un des combattants de Salamine ne pût assister à la représentation des *Perses* d'Aischyle, faute d'avoir de quoi payer sa place. Sur la proposition de Périclès, une somme de deux oboles, l'équivalent de la solde d'un matelot, fut allouée aux citoyens pauvres pour leur permettre d'assister au théâtre. On créa à cet effet une caisse spéciale qu'on appela le fonds théorique, c'est-à-dire le fonds des spectacles. Aucun article du budget de la république athénienne n'a autant offusqué les modernes; pourtant nous trouvons tout naturel de subventionner l'Opéra, pour permettre aux riches de payer leur place un peu moins cher, tandis que les pauvres, qui contribuent à cette subvention par les impôts indirects, n'en peuvent pas profiter. Mais la démocratie est tellement éloignée de nos mœurs qu'il nous est difficile de comprendre la raison et le but des institutions athéniennes. Le fonds théorique répondait au budget de l'enseignement supérieur; seulement, il faut tenir compte de la


32101 045355540

